Oeuvres
de
Walter Scott
t. XVI

Le Pirate

er que cette occupation serait l'asservissement ımédiat et sans remède de tous les états civisés de l'Europe. Il serait trop long d'entrer à sujet dans des développemens assez étendus ɔur en donner la démonstration. Mais il est ɔrs de doute qu'avant deux années la Russie ırait au moins cent vaisseaux de ligne bien més, bien équipés, montés par des marins ırétiens, intelligens, intrépides et fanatiques, dirigés par des chefs instruits que l'or et l'amtion attireraient de toutes parts sous la banère du maître du monde.

Il m'est encore démontré qu'une première déite par les escadres combinées de France et Angleterre, serait bientôt réparée par la formaɔn d'une nouvelle flotte plus considérable enɔre que la première. Ce serait la lutte de Rome ec Carthage, mais dont le résultat serait bien us prompt et bien plus funeste à l'Europe.

Les États-Unis seuls en profiteraient et s'en jouiraient sans aucun doute, car l'intérêt ivé, exempt de toute crainte, est le plus puisnt mobile de l'homme. La philantropie est bien oins active et le plus souvent n'est que sur s lèvres. *Væ victis*.

Qu'on se représente dans la pensée, et dans état actuel de l'Europe, telle qu'elle a été conituée par les traités de 1815, la Russie maîtresse

OEUVRES

DE

WALTER SCOTT.

LE PIRATE.



LE PIRATE.

Par Walter Scott.

TRADUCTION DE M. ALBERT MONTÉMONT.

NOUVELLE EDITION,

REVUE ET CORRIGÉE D'APRÈS LA DERNIÈRE PUBLIÉE A ÉDIMBOURG.



PARIS,

MÉNARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE SORBONNE, 3.

—

1837.

INTRODUCTION

MISE EN TÊTE DE LA DERNIÈRE ÉDITION D'ÉDIMBOURG.

Il y avait un vaisseau, dit-il.

Cette courte préface peut commencer comme l'histoire du *Vieux Matelot*, puisque ce fut à bord d'un navire que l'auteur acquit la très légère dose de connaissances locales et de renseignements sur les personnages et sur le pays qu'il a tâché d'incorporer dans le roman du *Pirate*.

Pendant l'été et l'automne de 1814, l'auteur fut invité à se joindre à une commission du service des phares du nord. Cette compagnie se proposait de faire un voyage autour de la côte d'Écosse, et à travers les différents groupes d'îles, afin d'examiner en passant l'état de beaucoup de fanaux, édifices d'une haute importance, qu'on regarde comme dus à la bienfaisance particulière, ou comme des établissements de l'État. Parmi les commissaires qui dirigent cette intéressante administration, le shériff de chaque comté maritime de l'Écosse occupe d'office une place. Ces personnages agissent gratuitement sous tous les rapports; seulement ils ont pour leur usage un yacht bien armé et bien équipé, lorsqu'ils sont désignés pour visiter les phares. Un excellent ingénieur, M. Robert Stevenson, accompagnait le vaisseau afin de donner, dans l'occasion, les avis concernant sa spécialité. L'auteur faisait partie de l'expédition comme simple passager, car le comté de Selkirk, qui lui donne le titre de shériff, semblable au royaume de Bohême dans l'histoire du caporal Trim, n'a pas un seul port de mer dans toute son étendue; il n'occupait donc point une place de magistrat au bureau des commissaires : circonstance peu importante; les facteurs étant tous de ses vieux et intimes amis, élevés dans les mêmes goûts, et disposés à s'obliger l'un l'autre de toutes les manières possibles.

Le plaisir de visiter les lieux les plus recherchés par la curiosité des voyageurs se réunissait au but sérieux du voyage : un cap sauvage, un écueil formidable qui réclament le bienfait d'un phare, souvent ne sont pas éloignés d'une magnifique perspective de rochers, de cavernes, et d'écueils où se brisent les vagues.

Notre temps nous appartenait entièrement ; et comme la plupart d'entre nous étaient des marins d'eau douce, nous pouvions à chaque instant faire un bon vent d'un mauvais, et suivre la brise en quête de quelque objet qui se trouvait dans la direction contraire à la marche officielle du navire.

Avec ces vues d'utilité publique et d'amusement particulier, nous sortîmes du port de Leith le 26 juillet 1814. Nous longeâmes la côte orientale de l'Écosse, explorant ses différentes curiosités, et nous fîmes une halte près du Shetland et des Orcades. Là les merveilles d'un pays fécond en choses nouvelles pour nous, nous retinrent quelque temps. Après avoir étudié en détail l'Ultima Thulé des anciens, où, dans cette saison, le coucher et le lever du soleil sont si près l'un de l'autre, que cet astre n'a pas le temps de se mettre au lit, nous doublâmes la pointe nord de l'Écosse, en faisant une courte visite aux Hébrides, où nous trouvâmes quelques bons amis. Là, pour que notre petite expédition pût acquérir la dignité que donne le danger, nous eûmes l'avantage d'apercevoir à une distance éloignée quelque chose qu'on déclara être un croiseur américain; nous pûmes alors penser à la singulière figure que nous ferions si notre voyage se terminait par une captivité aux États-Unis.

Nous visitâmes les rives romantiques de Morven et les alentours d'Oban; ensuite ayant poussé jusque sur les côtes de l'Irlande, nous visitâmes la chaussée des Géants, merveille comparable à la caverne de Staffa, que nous avions déjà vue pendant notre campagne. Enfin, vers le milieu de septembre, nous terminâmes l'expédition en rentrant dans la Clyde, et jetant l'ancre dans le port de Greenock.

Ainsi finit cette agréable tournée. Les dispositions faites à bord du navire nous avaient donné des facilités extraordinaires; l'équipage pouvait fournir assez de monde pour conduire une forte barque, indépendamment des hommes nécessaires au service du vaisseau, de sorte qu'il nous fut permis de prendre terre à chaque endroit où la curiosité nous attirait. Qu'on me permette de m'arrêter un peu sur une des plus heureuses époques de ma vie. Parmi les six ou sept amis qui faisaient ce voyage, quelques uns différaient de goûts et d'opinions, et ils passèrent ensemble plusieurs semaines entassés sur cette étroite embarcation, sans qu'il s'élevât entre eux la plus légère discussion; au contraire, chacun semblait empressé de soumettre ses vues particulières aux vues de ses amis.

Par cette mutuelle complaisance, nous obtînmes de notre exploration tous les résultats désirés; pendant ce peu de jours, comme dit Allan Cunningham dans sa jolie chanson de mer,

> Nous étions chez nous sur les ondes,
> Nous étions de gais matelots.

Néanmoins un reflet de tristesse se mêle aux souvenirs de ce bonheur si pur. En revenant de la promenade qui nous avait fait éprouver tant de satisfaction, je trouvai que le destin avait inopinément privé le pays d'une femme digne du haut rang qu'elle occupait et qui depuis long-temps m'honorait de son amitié. La perte que nous fîmes ensuite d'un des membres de notre petite société, le plus intime ami que j'eusse au monde, jette aussi son amertume sur un passé plein de douceur.

Ici je dirai brièvement que mon but dans ce voyage, si toutefois l'on peut dire que j'en avais un, était de chercher à découvrir quelque localité convenable pour le *Lord des Iles,* poème dont je menaçais alors le public, et qui depuis a été publié avec un succès remarquable. Comme dans le même temps le roman anonyme de *Waverley* acquérait quelque renommée, j'augurais la possibilité d'une nouvelle tentative dans cette partie de la littérature. Je vis dans les îles sauvages des Orcades et des Shetland beaucoup de choses qui me parurent susceptibles de prendre un haut degré d'intérêt si un écrivain choisissait cette localité pour en faire le théâtre de quelque événement romanesque.

J'appris l'histoire de Gow le pirate d'une vieille sibylle, dont le principal moyen de subsistance était un commerce de vents favorables qu'elle débitait aux marins de Stromney. Rien n'est plus digne d'éloge que la bonté et l'hospitalité des propriétaires shetlandais; je reçus là un accueil des plus affectueux, car plusieurs de ces hommes respectables avaient été les amis et les correspondants de mon père.

Je sentis le besoin de remonter d'une ou deux générations en arrière, pour trouver des matériaux d'après lesquels je pusse tracer le portrait du vieil udaller norwégien; car la petite noblesse écossaise a généralement pris la place de la race primitive, le langage et les coutumes de celle-ci ont entièrement disparu. La seule différence que l'on puisse maintenant observer entre la manière de vivre de la classe aisée dans ces îles et celle que la même classe adopte en Écosse, consiste en ce que, la propriété étant plus éga-

lement divisée parmi les habitants de l'île septentrionale, on ne trouve point dans le nombre des propriétaires résidants d'hommes qui jouissent d'une fortune immense, et qui, en déployant un grand luxe, fassent sentir désagréablement aux autres l'infériorité de leur position. Par une suite naturelle de ce niveau des fortunes et du peu de cherté de la vie qui en est le résultat, je trouvai les officiers d'un régiment de vétérans, en garnison au fort Charlotte, tout désespérés à la seule idée d'être rappelés d'un pays où leur paye, insuffisante pour vivre dans une capitale, se trouvait tout-à-fait à la hauteur de leurs besoins; il était étrange d'entendre ces fils de la joyeuse Angleterre s'attrister sur leur prochain départ des îles mélancoliques de l'Ultima Thulé.

Telles sont les particularités que je puis donner à mes lecteurs concernant l'origine de la présente publication, qui n'a été imprimée que plusieurs années après le voyage agréable durant lequel j'en ai conçu l'idée.

Le tableau des mœurs que j'ai dépientes dans ce roman est nécessairement imaginaire jusqu'à certain point, quoique fondé sur des indications assez exactes. D'après ce qu'il est aujourd'hui, j'ai cru pouvoir conjecturer raisonnablement ce qu'était autrefois le ton de la société dans ces îles séparées de notre monde, mais intéressantes pour l'observateur.

La critique a porté sur mon travail un jugement peut-être précipité, quand elle a prononcé que Norna n'était qu'une pure copie de Meg Merrilies. Nul doute que mon esquisse ne soit bien éloignée de ce que je m'étais proposé de peindre, sans quoi on ne pourrait se méprendre aussi fortement sur l'objet que j'ai cru représenter. Et cependant je m'obstine encore à croire qu'en prenant la peine de lire avec quelque attention *le Pirate,* on doit trouver dans Norna, victime du remords et de la folie, dans Norna, dupe de sa propre imposture, dans cet esprit nourri de la littérature sauvage, imbu des extravagantes superstitions du Nord, qu'on y doit trouver, dis-je, un personnage un peu différent de la bohémienne du comté de Dumfries, sorcière de bas étage, dont les prétentions aux pouvoirs surnaturels ne s'élèvent point au dessus de celles d'une devineresse de hameau. On peut reconnaître, je pense, que j'ai réellement jeté les bases d'un pareil caractère, quoique je n'en aie point su tirer parti pour y établir les constructions qu'elles attendaient, et cette inhabileté seule a nécessité la présente remarque. J'avoue encore qu'il y a beaucoup d'invraisemblance

à donner à Norna le pouvoir de faire partager aux autres la confiance qu'elle a en ses dons surnaturels, confiance qui est la cause de sa folie. Et pourtant c'est une chose merveilleuse que le crédit auquel peut atteindre, parmi des populations ignorantes et crédules, celui qui est à la fois imposteur et enthousiaste. En effet, comme dit la chanson :

> Il est doux de se voir tromper
> Autant que de tromper soi-même.

Du reste, comme je l'ai déjà fait remarquer quelque part, lorsqu'un auteur prétend conclure et expliquer son récit en rapportant à des causes naturelles des incidents en apparence merveilleux ou les actions d'un personnage fantastique, il en résulte souvent un ensemble d'improbabilités à peu près égal à celles d'un conte de revenant. Le génie même de mistress Radcliffe n'a pas toujours su vaincre une pareille difficulté.

Abbotsford, 1er mai 1831.

AVERTISSEMENT.

Le but de l'histoire suivante est de rendre un compte exact de certains événements remarquables qui eurent lieu dans les îles Orcades, événements sur lesquels les traditions imparfaites et les relations tronquées qui circulent dans le pays n'ont conservé que les détails erronés qu'on va lire :

Au mois de janvier 1724 — 5, un vaisseau appelé *la Vengeance,* portant vingt gros canons et six plus petits, commandé par John Gow, ou Goff, ou Smith, vint aux îles Orcades : les actes de pillage et de violence commis par l'équipage le firent bientôt reconnaître pour un pirate. On supporta ces maux quelque temps, car les habitants de ces îles éloignées ne possédaient ni armes ni moyens de résistance; et le capitaine de ces bandits eut l'audace de venir à terre et de donner des bals dans le village de Strommess : bien plus, il se concilia les affections d'une jeune dame qui possédait quelque fortune, et obtint la promesse de sa main, avant que sa véritable profession fût découverte. Un citoyen courageux, James Fea, jeune homme de Clestron, forma le dessein de saisir le boucanier, et l'exécuta avec autant de courage que d'adresse. Une circonstance vint l'aider : le vaisseau de Gow échoua sur la côte, vers le havre de Calfsound dans l'île d'Eda, havre peu éloigné d'une maison qu'habitait alors M. Fea. A l'aide de différents stratagèmes, et au grand péril de ses jours, celui-ci réussit à faire prisonniers tous les pirates, hommes résolus et bien armés. Il fut puissamment secondé par M. James Laing, grand-père du dernier Malcolm Laing, écuyer, spirituel et ingénieux auteur de l'*Histoire de l'Ecosse pendant le dix-septième siècle*.

Gow et le reste de son équipage subirent, d'après sentence de la haute cour de l'amirauté, la punition que leurs crimes avaient depuis long-temps méritée. Le forban se conduisit avec une rare audace en présence de la cour ; et si l'on en croit le récit d'un témoin oculaire, il paraît qu'on le soumit à une espèce de torture pour le forcer à faire des aveux. Voici les propres termes de ce récit: « John

Gow, ne voulant pas répondre, fut amené à la barre du tribunal ; et le juge ordonna que deux hommes lui serrassent les pouces avec une corde à fouet, jusqu'à ce qu'elle cassât ; puis qu'elle fût doublée jusqu'à ce qu'elle cassât encore ; puis enfin triplée, et que les exécuteurs la tirassent de toute leur force : laquelle sentence Gow endura avec la plus rare intrépidité. » Le matin suivant (c'était le 27 mai 1725), lorsqu'il vit les préparatifs qui avaient été faits pour sa mort, le courage lui manqua, et il dit au maréchal de la cour qu'il n'aurait pas donné tant de peine au bourreau, s'il avait su qu'on ne le pendrait pas enchaîné. Il fut condamné et exécuté avec tous les hommes de son équipage.

On dit que la dame dont Gow s'était attiré l'affection vint à Londres pour le voir avant sa mort, et qu'arrivant trop tard, elle eut le courage de demander à voir du moins le cadavre, puis saisissant la main du corps inanimé, elle reprit formellement la promesse qu'elle lui avait donnée : sans accomplir cette cérémonie, elle n'aurait pu, suivant la superstition du pays, éviter une visite de l'ombre de son défunt amant, aussitôt qu'elle accorderait à un vivant la foi qu'elle avait jurée au mort. Cette partie de la légende peut servir de curieux commentaire au joli conte de la charmante ballade écossaise qui commence par ces mots :

A la porte de Marguerite
Un revenant vint une nuit.

La tradition vulgaire porte encore que M. Fea, brave insulaire qui, par ses efforts, mit fin à la carière d'iniquité de Gow, non seulement ne reçut aucune récompense du gouvernement, mais ne put même obtenir la protection dont il avait besoin pour repousser une foule de honteux procès à lui intentés par les procureurs de Newgate, qui agirent au nom de Gow et des autres pirates de l'équipage. Les dépenses diverses, les persécutions vexatoires et les autres suites ordinaires de la procédure dans laquelle son dévouement l'avait entraîné, dissipèrent entièrement sa fortune et ruinèrent sa famille : exemple mémorable pour tous ceux qui seraient tentés par la suite d'arrêter des pirates de leur propre autorité.

On doit supposer, pour l'honneur du gouvernement de Georges Ier, que la dernière circonstance, aussi bien que les dates et autres particularités communément admises, n'ont pas la moindre exactitude. En effet, on verra qu'elles sont tout-à-fait inconciliables

avec la narration véridique, rédigée sur des matériaux qui n'ont pu être consultés que par

L'AUTEUR DE WAVERLEY.

1er novembre 1821.

LE PIRATE.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÎLES SHETLAND.

La tempête a cessé son rugissement d'hiver; les flots de la mer se heurtent sourdement. Mais quelle voix s'écrie sur la côte déserte de Thulé : Ai-je brûlé ma harpe pour toi ? MACNIEL.

L'ÎLE étroite, longue et irrégulière, nommée vulgairement le continent des Shetland, parce qu'elle est de beaucoup la plus vaste des îles de cet archipel, se termine au sud-est par un roc escarpé d'une hauteur immense, comme le savent trop bien les marins qui ont navigué dans les mers orageuses du *Thulé* des anciens. Ce rocher, appelé Sumburgh-Head, présente sa tête nue et ses flancs dépouillés aux assauts d'un courant terrible. C'est comme une marée incessante de lames furieuses, qui prenant son point de départ entre les Orcades et les Shetland, se précipite avec une force à peine inférieure à celle du Frith [1] de Pentland. On l'appelle, d'après le nom du cap lui-même, le Roost de Sumburgh; *roost* étant le terme dont on se sert dans ces îles pour désigner les courants de cette espèce.

Du côté de la terre, le promontoire, revêtu d'une herbe courte et serrée, descend rapidement jusqu'à un petit isthme sur les flancs duquel la mer a creusé deux golfes qui, gagnant chaque jour du terrain, semblent devoir bientôt se rejoindre et isoler complétement le Sumburgh-Head.

On considérait jadis cet événement comme éloigné et invraisemblable; car un ancien chef norwégien, ou suivant d'autres traditions, et comme le nom de Jarlshof [2] semblerait l'impliquer, un ancien comte des Orcades, avait choisi cette langue de terre pour y établir son habitation. Elle est totalement abandonnée depuis long-temps, et l'on a peine à en distinguer les vestiges; car les sables mouvants, portés par les vents glacés de ces régions orageuses, ont entouré et presque enseveli les ruines des bâtiments : mais, à la

1. *Bras de mer* ou *embouchure d'un fleuve.*
2. *Baie du Comte.*

fin du dix-septième siècle, une partie du château du comte était encore entière et habitable. C'était une construction grossière de pierres brutes, où rien ne pouvait plaire à l'œil, ni exciter l'imagination : un vaste édifice à l'ancienne mode, couvert par un toit escarpé, formé de pierres grisâtres, donnerait peut-être une assez juste idée de ce manoir à un lecteur moderne. Les fenêtres étaient peu nombreuses, fort basses, et distribuées à travers toute la façade, au mépris de toute régularité. Contre le bâtiment principal, s'appuyaient jadis des constructions moins élevées, contenant des offices et les appartements nécessaires au logement de la suite et des domestiques du seigneur. Mais ces dépendances n'étaient plus que des ruines; les poutres avaient été arrachées pour faire du feu ou à d'autres intentions; les murs avaient croulé en beaucoup d'endroits : pour compléter la dévastation, le sable s'agglomérait parmi les débris, et ce qui jadis était des chambres en était maintenant rempli à la hauteur de deux ou trois pieds.

Au milieu de cette désolation, les habitants de Jarlshof étaient parvenus, à force de travail et de soins, à tenir en état de culture quelques perches de terre; on les avait encloses comme un jardin; et protégées par le château lui-même, elles produisaient tous les végétaux que le climat pouvait nourrir, ou plutôt tout ce que le vent de la mer laissait pousser : car, dans ces îles, on ressent moins la rigueur du froid qu'en Ecosse; mais, sans un abri quelconque, il est à peine possible d'obtenir les légumes les plus ordinaires : quant à des arbrisseaux ou à des arbres, il n'en est nullement question, tant est grande la violence des ouragans.

A une courte distance du château, et près du bord de la mer, à l'endroit où le golfe présente un port parfait, refuge de trois ou quatre bateaux de pêcheurs, on voyait un petit nombre de misérables chaumières habitées par les vassaux de la juridiction de Jarlshof; ceux-ci occupaient toutes les possessions du seigneur, aux conditions ordinaires à cette époque, c'est-à-dire à des conditions assez dures. Le seigneur lui-même résidait dans un autre domaine dont la situation était mieux choisie, et visitait rarement ses possessions de Sumburgh-Head. C'était un honnête et simple gentilhomme shetlandais, un peu colérique, résultat nécessaire d'une vie passée parmi ses inférieurs, et un peu trop ami de la table, conséquence peut-être de ce qu'il avait trop de temps à perdre; mais franc, généreux et bon pour ses gens, hospitalier et doux pour les étrangers. Il descendait d'une noble et ancienne famille norwé-

gienne, circonstance qui le rendait particulièrement cher aux classes inférieures composées de Norwégiens; car la plupart des lairds et des propriétaires étaient écossais, ce qui, à cette époque reculée, les faisait considérer comme des intrus. Magnus Troil, qui avait pour aïeul le comte même qu'on supposait avoir fondé Jarlshof, était surtout de cette opinion.

Les personnes qui demeuraient alors à Jarlshof avaient éprouvé, en plusieurs occasions, la bonté et la bienveillance du propriétaire de ce domaine. Lorsque M. Mertoun (tel était le nom de celui qui habitait alors l'antique maison) aborda aux îles Shetland, il reçut de M. Troil cette chaude et cordiale hospitalité qui distingue les habitants de ces îles. Personne ne lui demanda d'où il venait, où il allait, quel était son but en visitant un coin si reculé du royaume, ou quel devait être à peu près le terme de son séjour. A son débarquement, il fut accablé aussitôt d'une foule d'invitations; dans chaque maison qu'il visitait, il trouvait une demeure où il restait suivant son bon plaisir, où il vivait comme un membre de la famille, sans attirer l'attention des autres, sans leur donner la sienne, jusqu'à ce qu'il jugeât convenable d'aller prendre domicile ailleurs. Cette apparente indifférence pour le rang, le caractère et les qualités de leur hôte, ne venait point de l'apathie de ces bonnes gens; les insulaires avaient leur bonne part de la curiosité ordinaire; mais leur délicatesse aurait cru enfreindre les lois de l'hospitalité en faisant des questions auxquelles leur hôte aurait eu peine ou déplaisir à répondre. Au lieu de chercher, comme c'est l'usage en d'autres pays, à tirer de M. Mertoun des communications qui pouvaient lui coûter, les discrets Shetlandais se contentaient de saisir au vol le peu de documents qui lui échappaient dans la conversation.

Mais on aurait plutôt tiré de l'eau d'un roc de l'Arabie déserte, qu'arraché à M. Basile Mertoun une confidence, même accidentelle; et, certes, la politesse des nobles familles de Thulé ne fut jamais mise à une plus rude épreuve.

Ce que l'on connaissait de lui était facile à résumer. M. Mertoun était arrivé à Lerwick, ville qui prenait déjà quelque importance, mais qui n'était pas encore reconnue pour capitale de l'île, sur un vaisseau hollandais, accompagné seulement de son fils, beau garçon d'environ quatorze ans; lui-même pouvait avoir passé la quarantaine. Le capitaine hollandais l'introduisit chez quelques uns de ses bons amis avec lesquels il échangeait ordinairement du genièvre et du pain d'épice contre de petits taureaux shetlandais, des oies en-

fumées et des bas de laine d'agneau. Or, quoique Meinheer pût seulement dire que « Meinheer Mertoun avait bayé son bassage comme chentilhomme, et avait tonné de blus un tollar à son équipage, » cette introduction suffit pour entourer l'étranger d'un cercle respectable de connaissances, qui s'élargit graduellement à mesure qu'on reconnut qu'il possédait un immense savoir.

Cette découverte fut faite comme par force; car Mertoun se souciait aussi peu de parler sur des sujets généraux que sur ses propres affaires; mais il se laissait parfois aller à des discussions qui montraient, pour ainsi dire en dépit de lui-même, le savant et l'homme du monde. D'autres fois, en retour de l'hospitalité qu'il recevait, il s'efforçait, contre sa nature, de prendre part à la conversation de la société qui l'entourait, surtout quand cette conversation était grave, mélancolique, ou satirique, ce qui convenait encore mieux à la tournure de son esprit. En pareille occasion, les Shetlandais s'accordaient tous à penser qu'il devait avoir reçu une excellente éducation, négligée seulement en un point remarquable; savoir, que M. Mertoun distinguait à peine la poupe de la proue d'un vaisseau; et pour conduire une barque, une vache ne pouvait être plus ignorante. Il paraissait étonnant qu'une ignorance si grossière d'un des arts les plus utiles, dans les îles Shetland du moins, pût se rencontrer au milieu de connaissances si vastes sous d'autres rapports; mais il en était ainsi.

A moins qu'on ne le fît sortir de son caractère par les moyens que nous avons mentionnés, Basile Mertoun était taciturne et sombre. Une gaîté vive le mettait aussitôt en fuite; et même la joie modérée d'un cercle d'amis avait l'invariable effet de le jeter dans un abattement plus profond que celui qu'il laissait ordinairement paraître.

Les femmes désirent toujours très vivement pénétrer les mystères et alléger les chagrins, surtout quand ces circonstances sont réunies dans un homme bien fait et jeune encore. Il est donc possible que, parmi les jeunes filles aux cheveux blonds et aux yeux bleus dont s'enorgueillissait Thulé, cet étranger mystérieux et pensif eût trouvé quelque consolatrice, s'il se fût montré le moins du monde disposé à recevoir des consolations; mais loin de là, il semblait même éviter la présence du sexe auquel nous demandons soulagement et pitié dans nos détresses de corps ou d'esprit.

A ces singularités, M. Mertoun en ajoutait une autre qui était particulièrement désagréable à son hôte et principal ami, Magnus

Troil. Ce magnat shetlandais, qui, comme nous l'avons déjà dit, descendait, du côté de son père, d'une ancienne famille norwégienne par le mariage d'un de ses aïeux avec une noble danoise, croyait dévotement qu'un verre de genièvre ou d'eau-de-vie [1] était un spécifique contre toutes les peines de ce monde. C'étaient des remèdes auxquels M. Mertoun ne recourait jamais; il buvait de l'eau et de l'eau pure, et ni conseils ni prières ne pouvaient le décider à goûter un breuvage que n'avait point fourni la source prochaine. Or, Magnus Troil ne pouvait tolérer cela; c'était un outrage aux anciennes lois du Nord sur la convivialité, lois que pour sa part il avait si rigidement observées, que, quoiqu'il eût coutume de jurer que jamais de sa vie il n'avait été se coucher ivre, du moins dans le sens qu'il donnait à ce mot, il eût été impossible de prouver qu'il fût jamais allé s'étendre entre deux draps dans un état de sobriété réelle et complète. On peut demander comment cet étranger compensait en société le déplaisir qu'il causait par son austère habitude de tempérance. Il avait en premier lieu les manières et le maintien d'un homme de quelque importance; et, si l'on conjecturait qu'il n'était point riche, sa dépense montrait évidemment qu'il n'était pas sans ressources. Il avait, en outre, une conversation agréable, lorsque, comme nous l'avons déjà indiqué, il voulait bien déployer ses avantages; et sa misanthropie ou aversion pour les affaires et les liaisons de la vie habituelle s'exprimait souvent d'une manière vive et figurée qui passait pour de l'esprit, faute de mieux. Enfin, le secret de M. Mertoun semblait impénétrable, et sa présence avait tout l'intérêt d'une énigme qu'on lit et relit sans cesse parce qu'on n'en peut deviner le sens.

Malgré ces recommandations, M. Mertoun différait de son hôte en des points si importants, qu'après l'avoir long-temps logé dans son château, Magnus Troil fut agréablement surpris quand un soir, après être restés assis deux heures vis-à-vis l'un de l'autre dans un silence absolu, buvant de l'eau-de-vie et de l'eau... c'est-à-dire Magnus buvant l'alcool, et Mertoun l'élément..... Mertoun demanda au Shetlandais la permission d'occuper, comme son locataire, le château abandonné de Jarlshof, à l'extrémité du territoire appelé Dunrossness, et situé précisément au dessous de Sumburgh-Head. « Je pourrai donc me débarrasser honnêtement

1. *A cap of geneva or Nantz*, c'est-à-dire *verre de genièvre ou de Nantes*, par allusion au port de Nantes, où l'on embarque généralement les eaux-de-vie de France pour l'Angleterre. A. M.

de lui, pensa Magnus, et son visage de rabat-joie n'arrêtera plus la bouteille dans sa ronde. Son départ va me ruiner en citrons, pourtant; car son seul regard eût suffi pour aciduler tout un océan de punch. »

Toutefois le bon Shetlandais représenta avec générosité et désintéressement à M. Mertoun la solitude et les inconvénients dont il allait s'entourer. « C'était à peine, lui dit-il, s'il se trouvait dans la vieille maison les meubles les plus nécessaires... Il n'y avait point de société à plusieurs milles de là.... Quant aux provisions de bouche, elles consisteraient principalement en poissons [1] salés, et sa compagnie se composerait de mouettes et de courlis.—Mon bon ami, répliqua Mertoun, la circonstance la plus capable de me faire préférer cette demeure à toute autre, c'est que ni le luxe humain ni la société humaine ne pourront pénétrer dans ma retraite; un abri contre l'orage pour ma tête et celle de mon fils, c'est tout ce que je demande. Dites-moi donc votre prix, monsieur Troil, et que je sois votre locataire à Jarlshof.—Mon prix? répliqua le Shetlandais; ma foi, le loyer n'est pas fort d'une vieille maison où personne n'a habité depuis le temps de ma mère; Dieu veuille qu'elle repose en paix! Et quant à un abri, les vieilles murailles sont assez épaisses, et résisteront encore à plus d'un coup. Mais, par la miséricorde divine, monsieur Mertoun, songez à ce que vous voulez faire; qu'un de nous autres allât vivre à Jarlshof, ce serait déjà une idée assez singulière; et vous qui êtes d'un autre pays, Anglais, Ecossais, ou Irlandais, c'est ce que personne ne peut dire.... — Et c'est chose qui importe fort peu, » interrompit Mertoun, assez brusquement.

« Sans doute, et je ne m'en soucie pas plus que d'une écaille de hareng, repartit le laird; seulement je préfère que vous ne soyez pas Ecossais; car j'espère que vous ne l'êtes pas. Les Ecossais sont venus ici comme des bandes d'oies sauvages.... Chaque couple a amené une nichée qui porte son nom et construit son nid; maintenant, que sais-je? les voilà campés ici.... Engagez-les à retourner dans leurs montagnes nues ou dans leurs basses terres, à présent qu'ils ont goûté notre bœuf shetlandais, qu'ils ont apprécié le poisson de nos *voes* [2]. Non, monsieur (ici Magnus s'anima beaucoup, humant de temps en temps quelques gouttes d'eau-de-vie, ce qui enflammait davantage son ressentiment contre les intrus, et le

1. *Sillocks*, dit le texte; petits poissons fort abondants aux îles Shetland. A. M.
2. Lacs d'eau salée. A. M.

rendait plus capable d'endurer les réflexions mortifiantes que ces souvenirs lui suggéraient), non, monsieur; les anciens jours et les mœurs primitives de ces îles ne sont plus, car nos anciens propriétaires, nos Patersons, nos Feas, nos Schlagbrenners, nos Thorbiorns, ont fait place aux Giffords, aux Scotts, aux Mouats, gens dont le nom seul prouve qu'ils sont, eux ou leurs ancêtres, étrangers à la terre que nous, Troils, nous avons habitée long-temps avant les jours de Turf Einar [1] qui, le premier, apprit aux Shetlandais à se chauffer avec de la tourbe, et dont le souvenir a été transmis à la postérité reconnaissante par un nom qui rappelle cette découverte. »

C'était un sujet sur lequel le potentat de Jarlshof était ordinairement très diffus, et Mertoun le lui vit entamer avec plaisir, parce qu'il savait qu'il ne serait point obligé de fournir à la conversation, et qu'il pourrait s'abandonner à son humeur sombre, tandis que le Shetlandais-Norwégien déclamerait contre les changements des temps et des habitants. Mais au moment où Magnus arrivait à la triste conclusion, combien il était probable que dans un siècle à peine un *merk*..... à peine même une *ure* de terre [2] appartiendrait aux habitans norses, les véritables udallers [3] du Shetland, il se rappela la demande de son hôte, et s'arrêta subitement. « Je ne dis point tout cela, » dit-il en s'interrompant, « comme si je ne voulais pas vous laisser établir sur mon domaine, monsieur Mertoun... Mais à Jarlshof.... c'est un bien mauvais endroit..... Quel que soit votre pays, je parie que vous direz, comme d'autres voyageurs, que vous venez d'un climat plus favorable que le nôtre, car vous le dites tous, et pourtant vous songez à un lieu de retraite dont les naturels mêmes n'osent approcher. Ne boirez-vous pas un coup?... (Ceci devait être considéré comme une interjection.) Allons, à votre santé. —Mon bon monsieur, répondit Mertoun, le climat m'est indifférent; pourvu que je trouve assez d'air pur pour remplir mes poumons, peu m'importe de le respirer en Arabie ou chez les Lapons. — De l'air, vous en aurez suffisamment, répliqua Magnus; ce n'est pas ce qui manque..... Il est un peu humide, prétendent les étrangers; mais nous connaissons un remède à ce mal......... A

1. Einar de la Tourbe, nom propre. A. M.

2. *Merk* et *ure*, mesures de terre usitées dans les îles Shetland. A. M.

3. Les udallers sont les propriétaires *allodiaux* de Shetland, qui tiennent leurs possessions de l'ancienne loi norwégienne, et non d'après les droits féodaux introduits chez eux par les Écossais. W. S.

votre santé, monsieur Mertoun.......... Il faut apprendre à boire un coup et à fumer une pipe; et alors comme vous dites, vous trouverez l'air du Shetland semblable à celui d'Arabie. Mais avez-vous vu Jarlshof? »

L'étranger répondit qu'il ne l'avait pas visité.

« Alors, continua Magnus, vous n'avez aucune idée de votre entreprise. Si vous vous représentez une rade aussi commode que celle-ci, avec la maison située au bord d'un lac d'eau salée qui amène les harengs à votre porte, vous êtes dans l'erreur, mon bon ami. A Jarlshof vous ne verrez que les vagues furieuses battant contre les flancs nus d'un rocher, et le roost de Sumburgh qui file quinze nœuds par heure. — Je ne verrai rien au moins du courant des passions humaines. — Vous n'entendrez que le fracas des flots, le roulis des vagues, et le cri des mouettes depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil. — Eh bien! soit, mon ami, pourvu que je n'entende plus le chuchotement des langues de femmes. — Ah! dit le Shetlandais, c'est que vous venez d'entendre mes petites Minna et Brenda chanter dans le jardin avec votre Mordaunt. Je vous assure que j'aime mieux entendre leurs petites voix que l'alouette que j'ai une fois entendue à Caithness, ou le rossignol dont j'ai lu tant de merveilles..... Que feront les pauvres enfants quand elles n'auront plus leur compagnon de jeu Mordaunt? — Elles s'arrangeront fort bien elles-mêmes, répondit Mertoun; jeunes ou vieilles, les femmes trouvent toujours des compagnons de jeux ou des dupes. Mais la question est, monsieur Troil, de savoir si vous voulez me prendre comme locataire, dans cette maison de Jarlshof. — Avec plaisir, puisque votre volonté est d'aller vivre dans un lieu si triste. — Et le prix du loyer? — Le prix? Hum! — ma foi, il vous faut le bout de *plaintie cruive* [1], ou de terre, qu'on appelait autrefois un jardin, et un droit dans le *scathold,* et un merk de terre de six pennys pour que les habitants puissent pêcher pour vous..... Huit *lispunds* [2] de beurre et huit schellings sterling par an, n'est-ce pas trop? »

1. Morceau de terre où l'on cultive des légumes. La coutume libérale de ce pays donne, à tous ceux qui peuvent profiter de cet avantage, un petit terrain à choisir parmi les marécages. On l'environne d'une muraille, et on le cultive en jardin potager, jusqu'à ce que le sol soit épuisé; alors on le laisse là et on forme un enclos autour d'un autre. Cette liberté est si loin d'empiéter sur les droits du propriétaire et du tenancier, que le dernier mépris qu'un Shetlandais témoigne pour un avare est de dire : qu'il ne voudrait pas tenir de lui un *plaintie cruive*. W. S.

2. Un *lispund* pèse environ trente livres anglaises, et représente, selon le docteur Edmonston, une valeur de dix schellings sterling. W. S.

M. Mertoun agréa des conditions si peu onéreuses, et depuis lors résida principalement dans la maison solitaire que nous avons décrite au commencement de ce chapitre, se résignant non seulement sans plainte, mais encore, à ce qu'il semblait, avec un sombre plaisir, à toutes les privations qu'un lieu si sauvage et si abandonné imposait à l'homme qui l'habitait.

CHAPITRE II.

L'ÉTRANGER.

> Ce n'est pas le coup d'œil seulement... L'homme, Anselme, l'homme trouve dans les ruines sauvages et dans les flots bouillonnants et furieux une sympathie que lui refusent des paysages plus beaux et des ondes plus tranquilles. *Ancienne Tragédie.*

Les habitants peu nombreux du canton de Jarlshof avaient d'abord appris avec alarme qu'une personne d'un rang supérieur au leur allait venir habiter le bâtiment en ruine qu'ils appelaient encore le château. A cette époque (car tout va mieux maintenant), la présence d'un supérieur dans une pareille résidence devait très certainement être accompagnée de surcharges et d'exactions additionnelles dont les coutumes féodales fournissaient mille prétextes. Moyennant chacun de ces prétextes, une partie des minces profits qu'avaient amassé les habitants à la sueur de leur front venait remplir la bourse de leur puissant voisin et seigneur, le *tacksman* [1], comme on l'appelait. Mais les sous-tenanciers reconnurent bientôt qu'ils n'avaient à redouter aucune oppression de ce genre de la part de Basile Mertoun. Sa propre fortune, grande ou petite, suffisait amplement à ses dépenses; et celles-ci, reglées sur ses habitudes frugales, étaient par conséquent des plus modestes. Le luxe de quelques livres et plusieurs instruments de physique, qu'on lui envoyait de Londres quand l'occasion s'en présentait, semblait annoncer un degré de richesse extraordinaire dans ces îles; mais d'autre part la table et l'ameublement de Jarlshof n'avaient rien de mieux chez lui que chez les propriétaires shetlandais de la condition la plus ordinaire.

Les tenanciers du canton s'embarrassèrent fort peu de la qualité de leur seigneur, dès qu'ils reconnurent que leur situation serait

1. Homme à bail ou fermier. *Tack*, en écossais, veut dire bail. A. M.

plutôt améliorée que rendue pire par sa présence. Une fois délivrés de la crainte de sa tyrannie, ils firent cause commune pour lui soutirer son argent par diverses petites ruses; en exigeant, par exemple, un prix double de leurs denrées, extorsions auxquelles l'étranger se soumit pour un temps avec la plus philosophique indifférence. Dans ces entrefaites il survint un accident qui montra son caractère sous un nouveau jour, et qui mit un terme aux impôts qu'on levait sur lui.

Une dispute s'éleva dans la cuisine du château entre une gouvernante ou femme de charge de M. Mertoun et Sweyn Erickson, aussi habile qu'aucun Shetlandais à diriger une barque pour pêcher en pleine mer. Cette dispute, comme d'usage, fut soutenue avec une chaleur tellement croissante et des vociférations si bruyantes, qu'elles parvinrent aux oreilles du maître. M. Mertoun était retiré dans une tourelle solitaire, profondément occupé à examiner le contenu d'un nouveau paquet de livres qu'il venait de recevoir de Londres après les avoir long-temps attendus; ces livres avaient enfin trouvé moyen d'arriver à Hull, puis, grâce à un vaisseau baleinier, à Lerwick, et de là, en dernier lieu, à Jarlshof. Entraîné par un accès d'indignation plus violent que celui que ressentent d'ordinaire les gens indolents lorsqu'un motif désagréable les force à se remuer, Mertoun descendit sur la scène de la contestation, et s'enquit de la cause de la dispute d'un ton si péremptoire et si sévère, que les parties, malgré toutes les évasions dont elles essayèrent, ne purent lui cacher que le sujet de leur différend était relatif aux profits auxquels l'honnête gouvernante et le non moins honnête pêcheur avaient respectivement droit sur un gain d'environ cent pour cent en sus du marché de morue achetée par la ménagère au matelot pour la consommation du ménage de Jarlshof.

Quand le fait fut bien avéré et confessé, M. Mertoun resta immobile, regardant les coupables avec des yeux où le plus profond mépris semblait lutter contre une violente colère. « Ecoutez, vous, vieille drôlesse, dit-il enfin à la ménagère, videz ma maison à l'instant, et sachez que je vous chasse, non pas comme menteuse, voleuse et ingrate coquine, bien que ces qualités vous appartiennent aussi bien en propre que le nom de femme, mais pour avoir osé, dans ma maison, hurler au point de perdre haleine. Quant à vous, faquin, qui supposez pouvoir écorcher un étranger comme une baleine, sachez que je connais parfaitement ce que je puis exiger de vous quand je le voudrai comme délégué de votre maître Magnus

Troil. Provoquez-moi jusqu'à un certain point, et vous apprendrez à vos dépens que je puis troubler votre repos aussi aisément que vous pouvez interrompre ma tranquillité. Je connais le *scat,* le *wattle,* le *hawkhen,* le *hagalef*..... et toutes les autres exactions au moyen desquelles vos seigneurs, aujourd'hui comme autrefois, vous rognent les ongles ; et il n'y aura parmi vous personne qui ne se repente du jour où, non contents de me voler, vous viendrez encore troubler mes loisirs avec vos atroces clameurs du Nord, qui rivalisent en rudesse avec les cris d'une volée de mouettes du pôle arctique. »

Sweyn n'imagina rien de mieux, en réponse à cette réprimande, que de supplier humblement Son Honneur d'avoir la bonté de prendre la morue sans payer, et de permettre que l'affaire en restât là. Cependant la colère de M. Mertoun s'était changée en une rage impossible à maîtriser : d'une main il jeta l'argent à la tête du pêcheur, tandis que de l'autre il le chassait de l'appartement en le battant avec son propre poisson dont il s'était fait une arme, et qu'il finit par lancer après lui.

Epouvanté d'une pareille fureur, Sweyn ne s'arrêta ni pour ramasser l'argent ni pour reprendre sa marchandise, mais il courut à toutes jambes vers le petit hameau, pour dire à ses camarades que s'ils provoquaient davantage maître Mertoun il deviendrait un Pate Stuart [1], un tyran absolu qui leur couperait pieds et poings, et qui les pendrait sans jugement ni merci.

Là vint aussi la gouvernante congédiée consulter ses parents et ses voisins (car elle était également de ce village) sur ce qu'elle avait à faire pour regagner l'excellente place qu'elle avait si soudainement perdue. Le vieux Rauzellaer du village, qui avait la voix la plus puissante dans les délibérations du hameau, après avoir entendu les détails de l'affaire, prononça que Sweyn Erickson était allé trop loin en surfaisant sa denrée à M. Mertoun, et que, quel que fût le prétexte du Tacksman pour se mettre ainsi en colère, le grief réel était qu'on eût exigé de lui, pour la morue, un sou au lieu d'un demi-sou la livre. Il exhorta donc toute la communauté à ne plus élever les exactions au delà de trois pences par schelling; auquel prix le maître du château ne pourrait raisonnablement murmurer. Et puisqu'il était disposé à ne point leur faire de mal,

1. Sweyn voulait parler probablement de Patrick Stuart, comte des Orcades, exécuté pour la tyrannie et l'oppression dont il accabla les habitants de ces îles éloignées, au commencement du XVII[e] siècle. W. S.

on pouvait penser qu'en agissant avec modération, il n'aurait aucune objection pour ne pas leur faire de bien. « Et trois sur douze, » dit en se résumant le sage Rauzellaer, « est un profit décent et modéré qui nous procurera les bénédictions de Dieu et de saint Ronald. »

Se conformant au tarif qui leur était si judicieusement recommandé, les habitants de Jarlshof ne volèrent Mertoun, par suite, que d'environ vingt-cinq pour cent, taux auquel tous les nababs, les fournisseurs, les spéculateurs de fonds, et les autres gens qu'une fortune récente et rapide a mis à même de mener grand train dans le pays, doivent se résigner, car ils ne sont ainsi qu'honnêtement imposés par leurs pauvres voisins. Mertoun au moins parut de cette opinion, car il ne se troubla plus désormais au sujet des dépenses du ménage.

Les pères conscrits de Jarlshof ayant arrangé leurs affaires, prirent ensuite en considération l'affaire de Swertha, la matrone bannie du château; et comme ils avaient en elle une alliée utile et expérimentée, ils désiraient ardemment la replacer dans sa charge de gouvernante, si la chose était possible. Mais comme leur sagesse faillit en ce point, Swertha, par désespoir, eut recours aux bons offices de Mordaunt Mertoun, auprès duquel elle s'était mise en faveur en chantant de vieilles ballades norwégiennes, et en racontant d'horribles histoires sur les Trows ou Drows (nains des Scaldes) dont l'antique superstition avait peuplé plus d'une caverne solitaire, plus d'une noire vallée dans le Dunrossness, aussi bien que dans tout autre district du Shetland. « Swertha, dit le jeune garçon, je puis faire bien peu pour vous, mais vous pouvez beaucoup par vous-même. La colère de mon père ressemble à la furie de ces anciens champions, les Berserkars dont vous m'avez chanté l'histoire. — Oui, oui, poisson de mon cœur, » répliqua la vieille femme avec un gémissement pathétique; « les Berserkars étaient des champions qui vivaient bien avant les heureux jours de saint Olave, et qui avaient coutume de se jeter comme des furieux sur les épées, les pieux, les harpons et les mousquets : ils mettaient tout en pièces aussi aisément qu'un requin romprait un filet à harengs; et puis quand leur rage était passée, ils étaient aussi faibles et aussi vacillants que de l'eau [1]. — C'est absolument la même chose,

1. Les sagas des Scaldes sont remplis de la peinture de ces champions. Sans doute les Berserkars, ainsi appelés parce qu'ils combattaient sans armure, employaient un moyen physique pour se donner à eux-mêmes une espèce de frénésie, pendant la-

Swertha. Écoutez : mon père n'aime pas à se rappeler sa colère, lorsqu'elle est passée; c'est un vrai Berserkar : quelque furieux qu'il puisse être aujourd'hui, il n'y songera plus demain. Il n'a point encore donné à une autre votre place au château ; depuis que vous êtes partie, nous n'avons rien mangé de chaud; on n'a pas cuit de pain et nous avons vécu de tout ce qui nous est tombé sous la main. Or, Swertha, je vous réponds que si vous revenez hardiment au château, et reprenez tranquillement le cours de vos occupations, mon père ne vous adressera jamais la parole. »

Swertha hésita d'abord à suivre ce hardi conseil. Elle disait « qu'à son avis, M. Mertoun, quand il était en colère, ressemblait plus à un diable que tous les Berserkars ensemble; le feu jaillissait de ses yeux, et l'écume sortait de ses lèvres; et vraiment ce serait tenter la Providence que de courir de pareils risques une seconde fois. »

Mais, grâce aux encouragements qu'elle reçut du fils, elle se détermina enfin à reparaître encore devant le père; et, s'habillant comme elle s'habillait toujours au château, car c'était un point que Mordaunt avait particulièrement recommandé, elle se glissa dans la maison, et reprenant les diverses et nombreuses occupations à elle dévolues, elle sembla aussi activement occupée des soins du ménage que si elle n'eût jamais perdu sa charge.

Le premier jour où Swertha reprit ses fonctions, elle ne se montra point devant son maître, mais elle crut qu'après avoir vécu de viandes froides pendant trois jours, un ragoût chaud, accommodé de son mieux, pourrait la rappeler agréablement à son souvenir. Mais quand Mordaunt lui eut rapporté que son père ne s'était pas aperçu du changement opéré dans leurs repas, et quand elle eut elle-même observé qu'en passant et repassant par hasard près de M. Mertoun, sa présence ne produisait aucun effet sur lui, elle commença à penser que toute l'affaire était sortie de la mémoire de son singulier maître; elle ne fut convaincue du contraire qu'un jour où, venant à élever un peu la voix dans une dispute avec l'autre servante, son maître, qui passait alors près du lieu de la querelle, lui lança un terrible coup d'œil, et prononça ces deux mots : *Souviens-toi !* d'un ton qui força Swertha à gouverner sa langue pour quelque temps.

Si Mertoun était original dans la manière de tenir son ménage,

quelle ils possédaient la force et l'énergie que l'on a observées généralement chez les insensés. Il est bien connu que les guerriers indiens prennent une forte dose d'opium et de bang avant le combat pour produire sur eux le même effet. W. S.

il semblait ne pas l'être moins dans le plan d'éducation qu'il avait adopté pour son fils. Il donnait rarement au jeune homme des marques d'affection paternelle; pourtant, dans son état d'esprit ordinaire, le but unique de sa vie paraissait être de bien élever Mordaunt; il était assez instruit et possédait une bibliothèque assez bien montée pour remplir le rôle de précepteur, en tout ce qui concernait l'éducation de Mordaunt; il était régulier, calme, strict, pour ne pas dire sévère, et il exigeait de son élève une véritable attention. Mais en parcourant l'histoire, dont ils s'occupaient surtout, aussi bien qu'en étudiant les auteurs classiques, il se rencontrait bien des faits, bien des pensées qui produisaient un effet instantané sur l'esprit de Mertoun et le jetaient dans un état que Swertha, Sweyn, et même Mordaunt, avaient coutume d'appeler son *heure noire*. Il sentait ordinairement le malaise approcher, et se retirait dans un appartement secret où il ne permettait à personne de pénétrer, pas même à Mordaunt. Là, il passait des jours, des semaines même, dans la retraite, ne sortant qu'à des heures irrégulières pour prendre un peu de la nourriture qu'on avait soin de laisser à sa portée; et d'autres fois, et surtout durant le solstice d'hiver, alors que presque tout le monde passe le temps chez soi en fêtes et festins, cet homme malheureux s'enveloppait dans un manteau sombre couleur de mer, et errait au hasard, tantôt le long de la mer orageuse, tantôt sur les bruyères abandonnées, se livrant à ses tristes et fantasques rêveries, sous un ciel rigoureux, avec d'autant plus de joie qu'il était plus sûr d'errer sans être ni rencontré ni aperçu.

A mesure que Mordaunt grandissait, il remarqua les signes particuliers qui précédaient ces accès de sombre désespoir, et il apprit à prendre les précautions qui pouvaient garantir son infortuné père des interruptions malencontreuses qui avaient toujours pour effet de le mettre en fureur; il veillait aussi à ce qu'on préparât les provisions nécessaires à sa subsistance. Mordaunt s'aperçut bientôt que la mélancolie de M. Mertoun était de beaucoup prolongée, s'il lui arrivait de se présenter devant lui avant que l'heure noire fût passée. Par respect donc pour son père, aussi bien que pour se livrer aux exercices et aux amusements qu'on recherche à cet âge, Mordaunt prit l'habitude de quitter le château, et même le district de Jarlshof, persuadé que son père, revenu à un état plus calme, ne chercherait point à savoir comment le jeune homme avait employé son loisir, et qu'il lui suffirait d'avoir la certitude que son fils

n'avait pas été témoin de ces moments de faiblesse; chose dont M. Mertoun se montrait fort jaloux.

En pareil cas, donc, toutes les sources d'amusement que présentait le pays étaient ouvertes au jeune Mertoun qui, dans les intervalles où son éducation était suspendue, trouvait occasion de donner carrière à l'énergie d'un caractère hardi, actif et entreprenant. Il se livrait souvent avec la jeunesse du hameau à ces amusements dangereux, au milieu desquels le métier terrible de cueilleur de samphire [1] était pour eux comme une promenade sur un terrain bien uni. Souvent il se joignait à des excursions de nuit sur le flanc des rochers à pic, pour saisir les œufs ou les petits des oiseaux de mer, et dans ces audacieuses entreprises il déployait une adresse, une présence d'esprit et une activité qui, chez un si jeune homme, étranger au pays, étonnaient les plus vieux chasseurs.

D'autres fois, Mordaunt accompagnait Sweyn et d'autres pêcheurs dans leurs longues et périlleuses expéditions au loin sur la pleine mer, apprenant sous leur direction à conduire une barque, talent dans lequel ils égalaient et surpassaient peut-être tous les marins de l'empire britannique. Cet exercice avait des charmes pour Mordaunt, indépendamment de la pêche.

A cette époque, les vieux *sagas* norwégiens, loin d'être oubliés, étaient répétés souvent par les pêcheurs, qui conservaient encore entre eux la vieille langue norse que parlaient leurs aïeux. Dans les sombres récits de ces histoires scandinaves, il y avait de quoi captiver une jeune oreille; et les histoires classiques de l'antiquité étaient égalées au moins, sinon surpassées, dans l'opinion de Mordaunt, par les étranges légendes de Berserkars, de rois des mers, de nains, de géants, et de sorciers, qu'il entendait des naturels shetlandais. Souvent les endroits où il se trouvait lui étaient désignés comme le théâtre où s'était passée l'action de ces poèmes sauvages, à demi récités, à demi chantés par des voix aussi rauques, sinon aussi fortes que les vagues de ces parages : tantôt la ballade désignait la baie même que l'on traversait comme le lieu d'un sanglant combat sur mer; un monceau de pierres, presque imperceptible, qui apparaissait sur un cap avancé, était la citadelle et le château d'un comte puissant, ou d'un fameux pirate; une pierre grise, éloignée et seule au milieu d'un marais immense, marquait la tombe d'un héros; une caverne sauvage, sous laquelle la mer

1. Herbe marine qui croît dans les fentes des rochers. A. M.

roulait sans les rompre ses pesantes et vastes lames, était la demeure d'une célèbre sorcière.

L'Océan avait aussi ses mystères, dont l'effet était augmenté par le pâle crépuscule au travers duquel il était imparfaitement vu pendant plus de la moitié de l'année. Ses abîmes sans fond et ses secrètes profondeurs contenaient, au rapport de Sweyn et d'autres pêcheurs, tous habiles dans la science des légendes, des merveilles que pourtant les navigateurs modernes rejettent avec dédain. Dans la baie tranquille, éclairée par la lune, où les vagues venaient doucement baigner sur la côte un lit de sable fin et de coquillages, on voyait souvent la sirène se glisser, guidée par la déesse des nuits; et quelquefois même on l'entendait, mêlant sa voix à la brise harmonieuse, célébrer les merveilles cachées sous les flots, ou prophétiser l'avenir. Le kraken [1], le plus énorme des êtres vivants, encombrait encore, à ce qu'on supposait, les abîmes de la mer du Nord, et souvent, lorsque quelque banc de brume couvrait l'Océan à une certaine distance, l'œil du matelot expérimenté voyait les cornes du monstrueux léviathan s'agiter et se balancer au milieu de cette ceinture de brouillard; alors il s'enfuyait en faisant force de voiles et de rames, de peur qu'un gouffre soudain, occasionné par la chute de cette masse monstrueuse qui se laisse aller au fond, n'entraînât le frêle esquif à portée de ses innombrables griffes. Le serpent de mer était aussi connu, qui, s'élançant hors des profondeurs de l'Océan, lève jusqu'aux nues son cou énorme couvert d'une crinière semblable à celle d'un cheval de guerre, et avec ses yeux larges et luisants se dresse haut comme un grand mât, et épie, à ce qu'il semble, du butin ou des victimes.

Beaucoup d'histoires merveilleuses sur ces monstres marins, et sur plusieurs autres moins connus, étaient alors universellement accréditées parmi les Shetlandais, et leurs descendants peuvent à peine se résoudre aujourd'hui à mettre en doute la vérité de ces récits.

De telles légendes sont reçues, à la vérité, dans chaque pays du monde vulgaire; mais elles affectent beaucoup plus puissamment l'imagination sur les profondes et dangereuses mers du Nord, au milieu des précipices et des caps hauts de plusieurs centaines de pieds, à travers les courants périlleux, les détroits et les bancs de sable, les longues chaînes de récifs, sur lesquels l'Océan, toujours inquiet, écume et bouillonne, les sombres cavernes au fond desquelles ni homme ni barque ne s'aventura jamais, les îles solitaires

1. Espèce de polype gigantesque entièrement fabuleux. A. M.

et souvent inhabitées, et les ruines d'anciennes forteresses norses qui deviennent plus sombres, vues au faible jour d'un hiver au pôle arctique. Pour Mordaunt, qui avait un caractère passablement romanesque, ces superstitions formaient un agréable et intéressant exercice d'imagination, tandis qu'à moitié doutant, à moitié porté à croire, il écoutait les contes qu'on lui chantait sur ces merveilles de la nature, créations d'une foi crédule, dans la langue rude, mais énergique, des anciens Scaldes.

Mais on ne manquait point dans le pays d'amusements moins sauvages et plus convenables à l'âge de Mordaunt que les contes bizarres et les exercices violents que nous avons déjà mentionnés. La saison de l'hiver où, vu la brièveté des jours, le travail devient impossible, est dans les îles Shetland une époque de fêtes, de réjouissances et de divertissements. Tout ce que le pêcheur a pu amasser pendant l'été est employé pour entretenir la joie et l'hospitalité de son foyer durant cette saison; tandis que les propriétaires et les seigneurs de l'île donnent une carrière plus large encore à leurs dispositions conviviales, encombrent leurs maisons d'hôtes, et oublient la rigueur du temps à force de plaisanteries, de joie, de chansons, de danses et de toasts.

Parmi les divertissements de cette joyeuse saison, aucun jeune homme n'apportait plus d'ardeur à la danse, plus de gaîté aux amusements, que le jeune étranger Mordaunt Mertoun. Quand l'état d'esprit de son père permettait ou plutôt nécessitait son absence, il allait de maison en maison, hôte bienvenu partout où il entrait, et prêtait volontiers sa voix à la chanson, ses pieds à la danse. Une barque, ou si le temps, comme il arrivait souvent, ne lui accordait pas cette commodité, un des nombreux bidets qui, paissant par troupeaux au milieu des immenses marais, étaient pour ainsi dire aux ordres de tout le monde, le transportait de l'habitation d'un Shetlandais hospitalier à celle d'un autre. Personne ne le surpassait à exécuter la danse guerrière des épées, espèce d'amusement dont l'origine remonte aux habitudes des anciens Norses. Il savait jouer sur le *gûe* et sur le violon ordinaire les tristes et pathétiques accords particuliers au pays; et par la vivacité de son exécution, il savait obvier à leur monotonie en les mêlant avec les airs plus gais du nord de l'Ecosse. Quand on formait une partie de masques, ou, comme on dit en Ecosse, de *guizards,* pour visiter un laird voisin, ou un riche udaller, on augurait bien de l'expédition si Mordaunt Mertoun voulait bien consentir à se charger du rôle de

Skudler, ou chef de la bande. En ces occasions, plein de gaîté et d'allégresse, il conduisait sa troupe de maison en maison, semant partout la joie sur son passage, et laissant des regrets en partant. Mordaunt devint ainsi généralement connu, et aussi généralement aimé de la plupart des familles qui composaient la patriarcale communauté de Main-Isle; mais ses visites étaient et plus fréquentes, et plus attrayantes pour lui au château du seigneur et patron de son père, Magnus Troil.

Ce n'était pas seulement le cordial et sincère accueil du digne vieux magnat, ni la conviction que Magnus était réellement le protecteur de son père, qui occasionnaient ses fréquentes visites; la poignée de main de la bienvenue était sans doute reçue avec autant d'ardeur que sincèrement donnée, lorsque l'ancien udaller se levant de son large fauteuil dont le dedans était doublé en cuir de veau marin soigneusement travaillé, et le dehors fait de chêne massif sculpté par le ciseau peu habile d'un charpentier de Hambourg, lançait son bonjour d'un ton qui aurait pu autrefois annoncer le retour d'*Ioul*[1], la plus fameuse fête des Goths. Il y avait encore un aimant plus puissant, et de plus jeunes cœurs dont le salut, s'il était moins bruyant, était aussi sincère que celui du joyeux udaller. Mais c'est un sujet qu'il ne faut point entamer à la fin d'un chapitre.

CHAPITRE III.

LES DEUX SOEURS.

> Oh! Bessie Bell et Marie Gray, c'étaient deux jolies filles; elles bâtirent une maison sur cette terre ravagée par le feu et la couvrirent de bruyère.
>
> Je regardais hier la charmante Bessie Bell, et croyais ne pouvoir jamais l'oublier. Mais les deux yeux vifs de Marie Gray ont fait faillir ma résolution.
>
> *Chanson écossaise.*

Nous avons déjà parlé de Minna et Brenda, les filles de Magnus Troil. Leur mère était morte depuis plusieurs années, et les deux sœurs étaient alors charmantes; l'aînée était âgée de dix-neuf ans, et pouvait avoir une ou deux années de plus que Mordaunt Mertoun; la cadette avait dix-sept ans environ... Elles étaient la joie du cœur de leur père et la lumière de ses vieux yeux; et quoique assez libres pour mettre en danger leur propre tranquillité et la

1. La Noël. A. M.

sienne, elles répondaient à l'affection paternelle par un amour que l'extrême indulgence de Magnus ne rendait ni moins respectueux, ni plus capricieux. Il existait entre les deux sœurs une ressemblance de caractère et de figure extrêmement frappante, quoiqu'elle fût combinée avec une certaine ressemblance de famille.

La mère de ces jeunes personnes était une dame écossaise des montagnes du Sutherland, fille unique d'un noble chef qui, chassé de sa terre natale durant les guerres du dix-septième siècle, avait trouvé asile dans ces îles paisibles, pays pauvre et isolé, mais heureux, puisqu'il n'était troublé ni par la discorde ni par les guerres civiles. L'Ecossais (son nom était Saint-Clair), regrettant toujours sa vallée natale, sa tour féodale, les hommes de son clan, et son autorité perdue, mourut peu après son arrivée aux Shetland. En dépit de son origine écossaise, la beauté de l'orpheline toucha le cœur de Magnus Troil. Il fit sa cour, et fut agréé; elle devint donc son épouse; mais, après la cinquième année de leur union, elle mourut, lui laissant à pleurer la jouissance trop courte d'un véritable bonheur domestique.

Minna avait reçu de sa mère ces formes majestueuses et ces yeux noirs, ces cheveux d'ébène et ces sourcils si bien dessinés qui montraient qu'elle était, d'un côté du moins, étrangère au sang de Thulé. Ses joues,

Blanches sans être pâles,

avaient une teinte si légère, si délicate, des couleurs de la rose, que beaucoup pensaient que le lis dominait trop sur sa figure. Mais cette faible coloration n'était causée ni par la maladie, ni par la langueur. C'était un teint frais et plein de santé, qui s'alliait parfaitement à une physionomie contemplative et à une âme élevée. Quand Minna Troil entendait parler d'un malheur ou d'une injustice, le sang montait à ses joues, et laissait entrevoir un caractère ardent, malgré l'expression habituellement sérieuse, calme et froide de son visage et de ses manières. Si parfois des étrangers s'imaginaient que ces beaux traits étaient obscurcis par une mélancolie peu naturelle à son âge et dans sa position, ils s'apercevaient bientôt que la douce quiétude de son esprit, et une énergie mentale qui ne trouvait point à se développer dans les occasions ordinaires, étaient les causes réelles de sa gravité. Sachant que sa mélancolie n'avait point pour fondement des souffrances véritables, mais était seulement le rêve d'une âme qui aspirait sans cesse à des objets

plus importants que ceux dont elle était entourée, on aurait pu lui souhaiter tout ce qui était capable d'ajouter à son bonheur; mais on ne pouvait désirer, tant il y avait de grâce dans son sérieux naturel et sans affectation, qu'elle changeât de manières pour en prendre de plus gaies. Bref, malgré toute notre bonne volonté de ne point nous servir de la comparaison usée d'un ange, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il y avait quelque chose dans la beauté sérieuse de son extérieur, dans l'aisance réservée mais gracieuse de ses mouvements, dans l'harmonie de sa voix, et dans la sereine pureté de son œil, qui semblait annoncer que Minna Troil appartenait de sa nature à une sphère plus élevée et meilleure, et qu'elle visitait passagèrement un monde peu digne d'elle.

A peine moins belle, également aimable, également innocente, Brenda différait de sa sœur autant par les traits que par le caractère, le goût et l'expression de sa physionomie. Les innombrables boucles de sa chevelure étaient de ce brun pâle qui reçoit une teinte d'or d'un furtif rayon de soleil, et redevient obscur aussitôt. Ses yeux, sa bouche, la belle rangée de dents qu'elle laissait souvent voir dans son innocente vivacité; les couleurs fraîches, sans être trop brillantes, qui animaient une peau aussi blanche que la neige, disaient qu'elle était fille des Scandinaves. Une taille de fée, moins haute que celle de Minna, mais encore plus élégante; la légèreté enfantine de sa démarche; un œil qui semblait s'arrêter sur chaque objet avec la joyeuse sérénité d'une âme pure : toutes ces grâces attiraient peut-être une attention plus générale que les charmes de l'aînée des filles de Magnus, quoique l'admiration qu'on accordait à celle-ci fût d'un caractère plus solide et plus respectueux.

Les penchants de ces aimables sœurs n'étaient pas moins différents que leurs physionomies. Dans les douces affections, on ne pouvait dire que l'une surpassât l'autre, tant elles étaient attachées à leur père, et s'aimaient toutes deux; mais la gaîté de Brenda se mêlait à toute sa vie, et semblait inépuisable, malgré sa profusion. L'enjouement moins vif de sa sœur paraissait n'apporter dans la société qu'un désir réservé de s'intéresser et de se plaire à ce qui se passait; mais elle se laissait plutôt tranquillement entraîner par le torrent de la joie commune, qu'elle n'était disposée à en accélérer le cours par ses propres efforts; elle supportait la gaîté plus qu'elle n'en jouissait, et les plaisirs qui avaient le plus d'attraits pour elle étaient d'un genre grave et solitaire. Les connaissances que l'on

puise dans les livres n'étaient point à sa portée. L'île n'offrait alors que peu de commodité pour étudier les leçons

Que la mort lègue à la postérité :

et Magnus Troil, d'après le portrait que nous en avons tracé, n'était pas homme à fournir sa maison des objets nécessaires à l'étude. Mais le livre de la nature s'ouvrait devant Minna, le plus noble des livres, où nous sommes toujours appelés à admirer, même quand nous ne pouvons comprendre. Les plantes de ces contrées sauvages, les coquillages des côtes, et les peuplades ailées qui habitent les sommets et les creux des rochers, étaient aussi bien connus de Minna Troil que du plus expérimenté des chasseurs. Son génie d'observation était merveilleux, et rarement troublé par d'autres émotions. Les connaissances qu'elle avait acquises par l'habitude d'une attention patiente, étaient gravées d'une façon indélébile dans une mémoire naturellement heureuse. Elle sentait la solitaire et mélancolique grandeur des scènes où elle était placée : l'Océan dans toutes ses formes variées de magnificence et de terreur, les écueils affreux qui retentissent du mugissement continuel des vagues et des cris des oiseaux marins, offraient à Minna un spectacle que chaque saison parait d'un charme nouveau. Avec les sensations enthousiastes, propres à la race poétique dont sa mère descendait, l'amour passager de la nature était chez elle une passion capable non seulement d'occuper, mais aussi parfois d'agiter son esprit. Des scènes que sa sœur contemplait avec un sentiment d'admiration et de terreur, ou qui s'évanouissaient aussitôt pour la légère Brenda, continuaient à remplir l'imagination de Minna, non seulement dans la solitude et le silence des nuits, mais au sein même des plaisirs de la société. Souvent, en effet, tandis qu'elle était assise comme une belle statue, assistant de corps à la réunion de famille, ses pensées étaient loin de là, errant sur la côte sauvage et au milieu des montagnes plus sauvages encore de ses îles natales. Et pourtant, lorsqu'elle était rappelée à la conversation, et qu'elle y prenait intérêt, personne ne contribuait de meilleure grâce à en accroître les charmes ; et quoique dans les manières de cette douce enfant quelque chose commandât le respect en même temps que l'affection, néanmoins sa sœur, si gaie, si gentille, si aimable, n'était pas plus généralement aimée que l'abstraite et pensive Minna.

Les deux charmantes filles de Magnus faisaient donc non seulement les délices de leurs amis, mais encore l'orgueil de ces îles, où

les habitants d'un certain rang avaient formé entre eux, par suite de l'isolement de cette contrée et de leurs mœurs naturellement hospitalières, une vraie communauté de famille. Un poète errant, quelque peu musicien, qui, après avoir passé par diverses chances de fortune, était revenu finir ses jours, comme il pourrait, dans ses îles natales, avait célébré les filles de Magnus dans un poème intitulé : *La Nuit et le Jour,* et dans le portrait de Minna, on pourrait croire qu'il avait imité par anticipation, quoique dans une esquisse grossière, ces vers délicieux de lord Byron :

« Elle marche dans sa beauté, comme la nuit des climats sans nuage et des cieux étoilés. Tout ce qu'il y a de plus pur dans l'azur sombre et la lumière étincelante se réunit dans son aspect et dans ses yeux ; et de tout ce mélange résulte cette lueur si tendre que le ciel refuse à la magnificence du jour. »

Magnus aimait si parfaitement les deux sœurs, qu'il eût été difficile de dire celle qu'il chérissait le plus ; peut-être préférait-il l'aînée dans une promenade en pleine campagne, et la plus jeune au coin du feu. Il désirait davantage la société de Minna quand il était triste, et celle de Brenda quand il était joyeux : ou, ce qui revenait au même, il préférait Minna avant midi, et Brenda le soir lorsque la bouteille avait fait la ronde.

Mais il était extraordinaire que les affections de Mordaunt Mertoun semblassent se partager avec autant d'impartialité que celles du père entre les deux aimables sœurs. Depuis son enfance, comme nous l'avons remarqué, il avait presque toujours fréquenté l'habitation de Magnus à Burgh-Vestra, quoiqu'elle fût à trente milles environ de Jarlshof. La contrée inaccessible qui séparait ces deux demeures s'étendait sur des montagnes remplies de fondrières cachées qu'un terrain mouvant ouvrait sous les pas ; elle était entrecoupée par des bras de mer qui s'enclavaient dans l'île, d'un côté ou d'un autre, aussi bien que par des torrents et des lacs : c'était donc une route difficile et qui devenait périlleuse dans la mauvaise saison. Pourtant, aussitôt que l'état d'esprit de son père lui permettait de s'absenter, Mordaunt, à ses risques et périls, s'acheminait vers Burgh-Westra, et terminait le voyage en moins de temps qu'il n'en aurait fallu au meilleur marcheur de toute l'île.

Il était reçu parmi le public shetlandais que Mordaunt était l'amant d'une des filles de Magnus ; et quand on songeait à la grande partialité du vieil udaller pour le jeune homme, personne ne doutait qu'il ne pût aspirer à la main de l'une ou de l'autre de ces célèbres beautés, aussi bien qu'à une bonne part d'îlots, de

rochers, de marais, de côtes propres à la pêche, qui devait constituer la dot honnête d'une fille chérie. En outre il aurait la perspective de posséder une moitié des domaines de l'antique maison des Troil, quand le propriétaire actuel ne serait plus. C'était à coup sûr une probabilité, et, selon toute vraisemblance du moins, ce bruit était mieux fondé que beaucoup des faits qui ont cours dans le monde comme indubitables. Mais, hélas! toute cette finesse d'observation qu'on mettait à épier la conduite des parties, échouait complétement dès qu'il fallait déterminer le point principal, savoir à laquelle des jeunes personnes s'adressaient plus particulièrement les attentions de Mordaunt. Il semblait en général les traiter comme un frère tendre et passionné eût traité deux sœurs qui lui eussent été si également chères qu'un souffle aurait pu faire pencher la balance; ou si, ce qui arrivait parfois, l'une d'elles paraissait être l'objet d'une attention plus assidue, le motif en paraissait être uniquement parce que les circonstances avaient placé les talents et les qualités particulières de celle-là sous un jour plus favorable.

Elles connaissaient parfaitement toutes deux la simple musique du Nord; Mordaunt était leur compagnon d'étude, et parfois leur précepteur, quand elles s'exerçaient à cet art délicieux; et tantôt il aidait Minna à retenir ces airs sauvages, simples et solennels, sur lesquels les Scaldes et les bardes chantaient jadis les hauts faits des héros; tantôt il apprenait à Brenda, avec non moins de zèle, la musique plus gaie et plus compliquée que Magnus faisait venir pour ses filles des capitales de l'Angleterre ou de l'Ecosse. Dans la conversation, Mordaunt, qui mêlait un vif et ardent enthousiasme à la gaîté folle et déréglée de la jeunesse, était également propre à s'unir aux visions sauvages et poétiques de Minna, ou aux causeries aimables et souvent capricieuses de sa plus jeune sœur. Bref, il semblait si peu s'attacher exclusivement à l'une de ces beautés, que parfois on lui entendait dire que jamais Minna ne semblait si aimable que quand sa sœur joyeuse était parvenue à lui faire perdre un instant sa gravité habituelle; et Brenda si intéressante que lorsqu'elle restait assise à écouter, d'un air soumis et ému, les discours sérieux de sa sœur Minna.

Le public était donc en défaut, pour nous servir d'un terme de chasse; et après avoir long-temps hésité, on décida que très certainement Mordaunt épouserait l'une des deux; mais laquelle, c'était une chose qui ne serait connue que lorsque l'âge de prendre une épouse, ou l'intervention du vieux Magnus viendrait éclairer

maître Mordaunt sur ses propres sentiments. « Il serait plaisant, ma foi, concluait-on d'ordinaire, qu'un étranger, ne possédant aucune ressource connue, se permît d'hésiter, et affectât de pouvoir choisir entre les deux plus fameuses beautés des îles Shetland; si on était à la place de Magnus Troil, on aurait bientôt tiré cette affaire au clair. » Toutes ces remarques se faisaient seulement à voix basse, car le caractère de l'udaller conservait trop de la vivacité et de la rudesse norse, pour qu'il n'y eût point de péril à se mêler sans autorisation des affaires de sa famille. Telles étaient les relations qui unissaient Mordaunt Mertoun à la famille de M. Troil de Burgh-Westra, lorsque eurent lieu les incidents qui suivent.

CHAPITRE IV.

LA TEMPÊTE.

> La matinée n'est pas favorable au pélerin... Ce brouillard gris couvre montagne, vallon, plaine et forêt, comme le crêpe noir d'une veuve de nouvelle date; et sur ma foi, bien que mon cœur soit bon, j'aimerais mieux entendre cette veuve pleurer et gémir, et rappeler les vertus du cher trépassé, que d'être exposé à la furie de la tempête qui jette au loin sa voix.
>
> *Les doubles Noëls.*

Le printemps était fort avancé, quand, après une semaine passée en fêtes et en amusements à Burgh-Westra, Mordaunt Mertoun dit adieu à la famille, alléguant la nécessité de son retour à Jarlshof. Ce projet fut combattu par les jeunes filles, et plus décidément par Magnus lui-même. « Si M. Mertoun désirait voir son fils, » ce que Magnus ne pensait point, « M. Mertoun n'avait qu'à se jeter à la poupe de la barque de Sweyn, ou sauter à cheval, s'il aimait mieux voyager par terre, et il reverrait non seulement Mordaunt, mais encore vingt personnes qui seraient très satisfaites de s'assurer qu'il n'avait pas entièrement perdu l'usage de la langue pendant une si longue solitude; quoique je doive avouer, ajouta Magnus, que quand il vivait parmi nous, personne ne parlait moins que lui. »

Mordaunt tomba d'accord de la taciturnité de son père et de son aversion pour les grandes sociétés, mais il prétendit en même temps que ces circonstances rendaient un retour immédiat d'autant plus nécessaire, puisqu'il était le canal ordinaire de communication entre son père et les autres; et puisque M. Mertoun ne jouissait de

la société d'aucune autre personne, il fallait donc retourner près de lui sans perdre de temps. Quant à la venue de son père à Burgh-Westra, « on pouvait aussi bien, dit-il, s'attendre à voir arriver le cap Sumburgh lui-même. — Ce serait un hôte embarrassant, répliqua Magnus; mais vous resterez à dîner aujourd'hui; nous avons les familles de Muness, de Quendale, de Therlivoc, et je ne sais quelle autre encore. Outre les trente personnes que nous avons eues à coucher cette bienheureuse nuit, nous en coucherons ce soir autant que les chambres, les granges, les greniers et les hangars pourront fournir de lits et de paille d'orge; et vous laisseriez derrière vous une pareille partie! — Et la joyeuse danse du soir, » ajouta Brenda d'un ton de reproche et de regret, « et les jeunes gens de l'île de Paba qui doivent danser la danse des épées! qui prendrons-nous pour leur tenir tête en l'honneur de Main-Isle? — Il y aurait encore dans ces environs plus d'un joyeux danseur, Brenda, répondit Mordaunt, quand bien même je ne devrais plus sauter de ma vie; et tant qu'il y aura de bons danseurs, Brenda Troil aura toujours le meilleur cavalier. Il faut que je saute cette nuit, moi, à travers les marais de Dunrossness. — N'y songez pas, Mordaunt, » dit à son tour Minna, qui, pendant cette conversation, avait regardé par la fenêtre avec une espèce d'inquiétude; « ne traversez pas aujourd'hui les marais de Dunrossness. — Et pourquoi pas aujourd'hui, Minna, aussi bien que demain? » demanda Mordaunt en riant.

« Ah! c'est que le brouillard de la mer pèse encore sur cette chaîne d'îles, et ne nous a pas permis d'apercevoir une seule fois, depuis le lever du jour, le Fitful-Head, ce cap majestueux qui termine cette magnifique rangée de montagnes. Les oiseaux de mer se hâtent de regagner la côte, et le canard semble au milieu du brouillard aussi grand que le courlis. Voyez comme les plongeons mêmes et les mouettes fuient vers les rochers du rivage pour s'y abriter. — Et cependant elles se moquent d'une bouffée de vent, aussi bien qu'une frégate du roi, ajouta le père; c'est mauvais signe quand elles tourbillonnent et s'enfuient. — Restez donc avec nous, reprit Minna; la tempête menace d'être terrible : ce sera un beau spectacle à voir de Burgh-Westra, si nous n'avons point d'ami exposé à sa fureur. Voyez, l'air est épais et lourd, quoique la saison soit peu avancée, et le vent si calme que pas un brin d'herbe ne remue sur la bruyère. Restez avec nous, Mordaunt; la tempête que ces signes annoncent sera épouvantable. — Je n'en partirai que plus

tôt, » fut la conclusion de Mordaunt, qui ne pouvait nier les signes qui n'avaient pas échappé à sa subtile observation. « Si l'orage est trop violent, je passerai la nuit à Stourburgh. — Quoi! s'écria Magnus, nous quitterez-vous pour le tacksman écossais du nouveau chambellan, qui va nous enseigner à nous tous, sauvages Shetlandais, de nouveaux procédés? Agissez à votre fantaisie, mon garçon, si vous chantez une pareille chanson. — Non, répondit Mordaunt; j'ai seulement envie de voir quelques nouveaux instruments qu'il a apportés. — Oui, oui, la nouveauté fait des têtes folles: je voudrais bien savoir si sa nouvelle charrue mordra sur un rocher shetlandais? répliqua l'udaller. — Je m'arrêterai en route à Stourburgh, » reprit le jeune homme, en évitant de heurter les préjugés du magnat contre les innovations; « je m'arrêterai dans le cas seulement où ces présages nous amèneraient une tempête; mais si ces nuages fondent en pluie, comme il est fort probable, je ne fondrai sans doute pas pour être un peu mouillé. — L'ouragan ne se bornera point à une averse, dit Minna; voyez comme le ciel devient de plus en plus noir... voyez comme par intervalle des rayons rouge-pâle et pourpre traversent cette masse couleur de plomb. — Je vois, répondit Mordaunt; mais tout cela me dit seulement que je n'ai pas de temps à perdre. Adieu, Minna; je vous enverrai des plumes d'aigle, si on peut trouver un seul aigle dans Fair-Isle ou Foulab. Portez-vous bien aussi, ma petite Brenda, et gardez-moi une pensée, quand même les jeunes gens de Paba danseraient aussi bien que vous le pensez. — Prenez garde à vous, puisque vous voulez partir, » dirent les deux sœurs en même temps.

Le vieux Magnus les gronda formellement pour supposer qu'un jeune et brave gaillard s'exposât au moindre péril en affrontant une bouffée de vent du printemps, sur mer ou sur terre. Pourtant il finit lui-même par donner aussi son conseil à Mordaunt, et le supplia, d'un ton sérieux, de retarder son départ, ou du moins de s'arrêter à Stourburgh. « Car, dit-il, les secondes pensées sont les meilleures; et comme le nid de l'Ecossais est droit sur votre passage, ma foi, dans une tempête, on entre dans tous les ports. Mais n'allez pas croire que vous trouverez la porte fermée seulement au loquet, quelle que soit la furie de la tempête. Il y a là ce qu'on appelle en Ecosse verroux et barres, quoique nous n'en connaissions rien ici, remercions-en saint Ronald, sinon la grande serrure du vieux château de Scalloway, que tout le monde court voir... mais cela fait peut-être partie des améliorations de cet homme. Partez donc, Mor-

daunt, puisque vous voulez partir. Vous devriez boire un coup à cette heure, si vous aviez seulement trois années de plus; mais les jeunes gens ne boivent jamais qu'après dîner; je le boirai pour vous, car il ne faut pas violer les bonnes coutumes, sinon malheur s'ensuit. A votre santé, mon garçon! » En parlant de la sorte, il avala un grand verre d'eau-de-vie aussi tranquillement que si c'eût été de l'eau de fontaine. Ainsi regretté et averti par tout le monde, Mordaunt sortit de cette maison hospitalière, et après avoir rappelé à sa mémoire toutes les jouissances qu'il y avait trouvées, et jeté un regard sur l'épaisse fumée qui s'élevait au dessus des cheminées, il se rappela d'abord l'éternelle solitude de Jarlshof, et compara au caractère taciturne et mélancolique de son père la chaude amitié de ceux dont il s'éloignait; il ne put s'empêcher de soupirer, tandis que ces pensées se formaient d'elles-mêmes dans son esprit.

Les signes de la tempête firent honneur aux prédictions de Minna. Mordaunt n'avait pas encore marché pendant trois heures, que le vent, qui avait été si complétement calme dans la matinée, commença d'abord à gémir et à soupirer, comme déplorant d'avance les maux qu'il allait causer dans sa fureur, semblable à un fou dans l'état de tristesse qui précède son accès de rage; puis, augmentant par degrés, il siffla, hurla et rugit avec toute la force d'une tempête du nord. Il était accompagné de bouffées de pluie mêlées de grêle qui étaient lancées avec une violence toujours croissante contre les montagnes et les rochers dont notre voyageur était entouré, au point de distraire son attention, en dépit de tous ses efforts, et de lui rendre difficile de voyager dans la direction qu'il voulait, à travers une contrée où nulle route et même nul sentier ne guidaient les pas de l'homme, et où on était souvent arrêté par de larges mares, par des lacs et des torrents. Toutes les eaux de l'intérieur des terres formaient alors des nappes qui, bouillonnant et couvertes d'écume, entraînées par la fureur des tourbillons et balayées par le vent, étaient bientôt transportées au loin; de temps à autre des gouttes d'eau salée venaient frapper le visage de Mordaunt, et lui annonçaient que les eaux de l'Océan dont il était assez éloigné, étaient également bouleversées par la tempête.

Au milieu de cet effroyable désordre des éléments, Mordaunt Mertoun luttait, pour se frayer un passage, en homme habitué à cette guerre de la nature, et ne regardant les efforts qui devenaient nécessaires pour résister à sa furie que comme une marque de résolution et de courage. Il trouvait même, comme il arrive d'ordi-

naire à ceux qui endurent de rudes épreuves, que la peine qu'il fallait subir pour s'en tirer était en elle-même une espèce de triomphe. Distinguer et suivre son chemin lorsque les animaux roulaient du haut des montagnes, et les oiseaux même du haut des cieux, n'était pour lui qu'une preuve évidente de sa supériorité. « On n'entendra point parler de moi à Burgh-Westra, se disait-il à lui-même, comme on y a parlé de la barque du vieux Ringan Ewenson, qui s'enfonça entre la rade et le quai. Je suis d'une autre trempe, et je ne crains ni le feu, ni l'eau, ni les vagues de la mer, ni les trous, ni les fondrières. » Il avançait toujours, luttant contre la tempête, suppléant au manque des signaux ordinaires par lesquels les voyageurs dirigent leur course (car rochers, montagnes et caps, tout était couvert de brouillard et d'obscurité) par la sagacité que lui avait donnée une longue connaissance de ces lieux sauvages, lieux dont il avait appris à remarquer chaque accident comme un objet qui pouvait régler sa marche dans l'occasion. Il continuait donc à faire route en avant, tantôt s'arrêtant, tantôt même se couchant à terre quand la rage de l'ouragan était à son comble, et se relevant, malgré l'orage, lorsque l'accès était passé; il courait même d'un pas hardi en face de la tempête; et quand cette marche directe était impossible, comme un vaisseau qui travaille à prendre le vent en virant de bord peu à peu, il marchait en louvoyant et sans céder jamais un pouce du terrain qu'il avait eu tant de peine à gagner.

Pourtant, malgré l'expérience et la fermeté de Mordaunt, sa position était fort désagréable et même précaire; non parce que sa jaquette et ses pantalons de matelot, habillement que les jeunes gens de l'île portaient habituellement pour voyager, étaient complétement trempés; car même sans un orage, dans un climat aussi humide, il ne fallait pas voyager long-temps pour éprouver un pareil inconvénient; mais le péril réel était que, malgré ses courageux efforts, il n'avançait que bien lentement à travers des ruisseaux qui envoyaient au loin leurs eaux gonflées; à travers des marais doublement fangeux, qui rendaient tous les passages plus dangereux encore que d'habitude, et obligeaient sans cesse notre voyageur à faire un circuit considérable. Rencontrant ainsi de nouveaux obstacles à chaque pas, Mordaunt, malgré sa jeunesse et sa force, après avoir soutenu un combat désespéré contre le vent, la pluie et la fatigue d'un voyage prolongé, après avoir perdu plusieurs fois sa route, éprouva un vif mouvement de joie en se trouvant en vue de la maison de Stourburgh, ou Harfra; car on don-

nait indifféremment ces deux noms à la demeure de Triptolème Yellowley. Ce personnage était le mandataire choisi par le chambellan des Orcades et des îles Shetland, grand spéculateur qui se proposait d'introduire, par l'intermédiaire de Triptolème, des innovations dans l'*Ultima Thule* des Romains, qui, à cette époque, étaient à peine connues, même en Écosse.

Enfin, avec beaucoup de peine, Mordaunt gagna la maison de ce digne agriculteur, le seul abri qu'il pût trouver, dans un espace de plusieurs milles, contre la tempête qui ne se ralentissait point. Il marcha droit à la porte, avec la confiance intime qu'on allait la lui ouvrir aussitôt. Mais il ne fut pas peu surpris en la trouvant non seulement fermée, ce que le mauvais temps pouvait excuser, mais encore verrouillée, chose presque inouïe dans cet archipel, comme l'avait bien dit Magnus Troil. Frapper, appeler, puis ébranler à coups de bâton et de pierre, étaient les ressources naturelles d'un jeune homme qui commençait à perdre patience, et qui, après avoir lutté contre la tempête, rencontrait encore des obstacles inattendus et extraordinaires au moment où il se croyait à l'abri. Comme on le laissa quelques minutes dépenser son impatience en bruit et en clameurs, sans lui donner la moindre réponse, nous emploierons ce temps à informer nos lecteurs de ce qu'était Triptolème Yellowley, et comment il portait un nom si singulier.

Le vieux Jasper Yellowley, père de Triptolème (quoique né au pied de Reseberry-Topping), s'en était laissé conter par un certain comte écossais, qui, trop fin pour un simple paysan de l'Yorkshire, lui avait persuadé de prendre à bail une sienne ferme dans les Mearns, où il n'est pas nécessaire d'ajouter que les choses ne se trouvèrent point telles que Jasper s'y était attendu. Ce fut en vain que le vigoureux fermier se mit courageusement à l'ouvrage pour obvier, par une habileté supérieure, aux désavantages que lui causaient un sol froid et un climat pluvieux. Ces malheurs auraient pu avoir un terme ; mais le voisinage des Grampians l'exposait continuellement à des visites de la part des seigneurs en plaid qui habitaient au bas de ces montagnes, visites qui firent du jeune Norval un guerrier et un héros, mais qui réduisirent bientôt Jasper Yellowley à la pauvreté. Il est vrai que tous ces maux se trouvèrent balancés, en quelque sorte, par l'impression que ses joues fleuries et ses membres robustes avaient eu le bonheur de faire sur miss Barbara Clinkscale, fille du feu laird et sœur du Clinkscale, le chef actuel de cette famille.

On regardait cette union, dans le voisinage, comme horrible et surnaturelle; car la maison de Clinkscale avait au moins une aussi grande part d'orgueil écossais que de parcimonie écossaise. Mais miss Baby avait à sa disposition une belle fortune de deux mille marcs; c'était une femme de caractère, et qui était depuis vingt bonnes années (comme le lui assura l'écrivain qui dressa l'acte de mariage) majeure et *sui juris*. Elle se mit fièrement au dessus du *qu'en dira-t-on*, et épousa le beau paysan de l'Yorkshire. Son frère et ses plus riches parents la prirent en horreur, et désavouèrent une parente si dégradée. Mais la maison de Clinkscale, comme bien d'autres familles d'Écosse à cette époque, était alliée à une foule de gens qui n'étaient pas si dégoûtés... cousins au dixième et au seizième degré, qui, non seulement reconnurent leur cousine après son mariage avec Yellowley, mais encore s'abaissèrent à manger des pois au lard (quoique le lard fût alors l'abomination des Écossais autant que des Juifs) avec son mari; et ils eussent cimenté même leur amitié de bon cœur en empruntant de lui certaines sommes, si la bonne dame (qui savait flairer un piége aussi bien qu'aucune femme des Mearns) n'eût arrêté, par un refus net, cette propension à une plus grande intimité. Elle sut faire payer au jeune Deilbelicket, au vieux Dougald Baresword, laird de Bandybrawl, et à d'autres, l'hospitalité qu'elle ne jugeait pas convenable de leur refuser, en les employant dans les négociations avec les jeunes montagnards aux mains légères d'au delà du Cairn; ceux-ci trouvant que leur ancienne victime était alors alliée « à leurs amis, et reconnue par eux au marché et à l'église, » consentirent, moyennant des conditions raisonnables, à cesser leurs déprédations.

Cet important succès réconcilia Jasper avec l'empire que sa femme commençait à usurper sur lui; empire qui fut encore mieux affermi, lorsque..... voyons.... quelle est la manière la plus convenable de rendre ma pensée?... lorsqu'elle lui donna l'espoir d'une postérité. En cette occasion, mistress Yellowley eut un songe remarquable, comme c'est l'ordinaire des femmes grosses qui doivent mettre au monde un illustre rejeton. Elle rêva qu'elle était heureusement accouchée d'une charrue tirée par trois couples de bœufs du comté d'Angus; et, fort jalouse de trouver un sens à ces présages, elle se mit, après avoir convoqué ses amies, à examiner comment on pouvait expliquer un tel songe. L'honnête Jasper s'aventura, mais non sans beaucoup hésiter, à dire son opinion : savoir, que ce rêve avait rapport plutôt aux choses passées qu'aux

choses présentes, et pouvait avoir été occasionné par l'impression assez forte qu'avaient reçue les nerfs de son épouse en rencontrant sa grande charrue à six bœufs qui était l'orgueil de son cœur. Mais les bonnes matrones se mirent à crier, à hurler si fort contre cette explication, que Jasper fut obligé de mettre les doigts dans ses oreilles et de s'enfuir de l'appartement.

« Écoutez-le, dit une vieille radoteuse whig... écoutez-le, avec ses bœufs qui sont une idole pour lui, tout comme le veau de Béthel! Non, non... ce n'est pas une charrue suivant la chair que ce beau garçon... car c'est un garçon qui naîtra..... conduira au travers d'un champ... c'est la charrue suivant l'esprit... et j'espère le voir lever la tête en chaire, ou prêcher pour le moins sur une montagne. — Eh! allez au diable avec votre whigherie, s'écria la vieille lady Glenprosing; croyez-vous que le bel enfant de notre amie ne lèvera point la tête au dessus des épaules plus haut que votre saint, miss James Guthrie, dont vous babillez tant?... Non, non, il suivra un sentier plus honorable; il fera un joli curé... Et si je disais qu'il deviendra évêque un jour, que dirais-je de trop? »

Dès que le gant fut ainsi jeté par une sibylle, il fut aussitôt ramassé par une autre, et une vive controverse s'engagea entre le presbytériat et l'épiscopat : on parla haut, ou plutôt on cria, l'eau de cannelle qu'on faisait circuler à la ronde, n'opérant pas sur les controversistes autrement que l'huile jetée sur le feu. Enfin Jasper entra avec son soc de charrue à la main; et la crainte de sa présence, ainsi que la honte de faire un pareil tapage devant « un étranger, » imposa quelque peu silence aux bavardes.

Je ne sais si c'était impatience de donner le jour à une créature destinée à jouer un rôle élevé mais incertain, ou bien si la pauvre dame Yellowley ne fut pas plutôt épouvantée de l'horrible vacarme qui avait eu lieu en sa présence, mais elle tomba subitement malade, et, contrairement à la formule prévue et usitée en pareil cas, on répandit bientôt qu'elle se trouvait beaucoup plus mal qu'on ne l'avait cru. Elle profita de cette circonstance, car elle avait toute sa présence d'esprit, pour extorquer de son sympathique mari deux promesses : la première, qu'il baptisât l'enfant, dont la naissance semblait devoir lui coûter si cher, d'un nom qui rappelât la vision dont elle avait été favorisée; et la seconde, qu'il fût élevé de manière à entrer dans les ordres. Le simple fermier du comté d'York, pensant qu'elle avait bien droit, à une pareille heure, de dicter ses désirs pour de pareilles affaires, souscrivit à tout ce

qu'elle voulut. Un enfant mâle naquit donc à ces conditions ; mais l'état de la mère ne lui permit pas, pendant plusieurs jours, de s'enquérir de la manière dont elles étaient exécutées. Quand elle se trouva un peu mieux, on lui apprit que, comme il avait été urgent de baptiser l'enfant, il avait reçu le nom de Triptolème; le curé, qui était un homme d'érudition classique, pensant que cette épithète contenait une belle et classique allusion à la charrue du rêve et au triple couple de bœufs. Mistress Yellowley ne fut pas fort satisfaite de la façon dont on avait fait droit à sa requête; mais murmurer étant aussi peu de saison que dans le célèbre cas de Tristram Shandy, il lui fallut bien se contenter du nom païen. Elle s'efforça néanmoins de remédier aux effets qu'il pourrait produire sur les goûts et les penchants de son fils, par une éducation qui éloignerait jusqu'à la moindre idée de socs, de coutres, de trains, de couteaux, de tout ce qui enfin avait rapport à une ignoble et servile charrue.

Jasper, en homme du Yorkshire, riait dans sa barbe, s'imaginant bien que le jeune Trippie ne serait qu'un rejeton de la vieille branche, et qu'il tiendrait plutôt du jovial fermier que du sang noble, mais un peu aigre, de la famille de Clinkscale. Il remarqua avec un secret plaisir que les sons qui parvenaient le plus aisément à l'endormir étaient le sifflet d'un charretier, et que les premiers mots que l'enfant apprit à bégayer étaient les noms des bœufs de la ferme; en outre, le marmot aimait mieux l'ale brassée à la maison que celle que l'on vend à deux sous dans les cabarets, et il ne quittait jamais le gobelet avec plus de répugnance que quand il y avait eu, par quelque manigance sortie du cerveau de Jasper, une double dose de drèche dans la chaudière en sus de celle que permettait la parcimonieuse ménagère. De plus, tandis qu'aucun autre moyen ne réussissait à apaiser les criailleries du bambin, le père avait observé qu'il réduisait toujours Trip au silence en faisant sonner une bride à ses oreilles. D'après tous ces symptômes il avait coutume de jurer en son particulier que l'enfant deviendrait un vrai fils de l'Yorkshire, et que sa mère et le sang de sa mère n'entreraient chez lui que pour peu de chose.

Une année après la naissance de Triptolème, mistress Yellowley donna le jour à une fille, nommée Barbara, nom qui était le sien. Cette fille, dès sa plus tendre enfance, eut le nez pincé et les lèvres minces qui distinguaient la famille de Clinkscale parmi les habitants des Mearns, et à mesure qu'elle avançait en âge, son adresse à

saisir et son entêtement à retenir ensuite les joujoux de Triptolème, outre une violente envie de mordre, de pincer, d'égratigner à la moindre provocation ou même sans motif, prouvaient aux yeux d'un observateur attentif que miss Baby serait la vivante image de sa mère. Les mauvaises langues ne manquèrent pas de dire que l'âpreté du sang de Clinkscale n'avait pas été en cette occasion rafraîchie et adoucie par celui de la vieille Angleterre; que le jeune Deilbelicket rôdait toujours dans la maison, et que raisonnablement on ne pouvait pas croire que mistress Yellowley qui, comme tout le monde le savait, ne donnait rien pour rien, fût si extraordinairement attentive à surcharger l'assiette et à remplir le verre d'un goujat fainéant et bon à rien. Mais une fois qu'on avait vu la mine sévère et terriblement vertueuse de mistress Yellowley, on rendait pleine justice à son excellente conduite et au goût délicat de Deilbelicket.

Cependant le jeune Triptolème, après avoir reçu les instructions que le curé pouvait lui donner (car, quoique dame Yellowley adhérât aux principes de l'église persécutée, son honnête époux, édifié par la robe noire et le livre de prières, se conformait encore à la religion établie par la loi), fut envoyé avec le temps à Saint-André pour y continuer ses études. Il partit; mais de tristes souvenirs ramenaient toujours sous ses yeux la charrue de son père, les gâteaux de son père, et l'ale de son père, qui n'était pas trop bien remplacée par la petite bière du collége, communément appelée la diarrhée [1]. Néanmoins il faisait quelques progrès, et montrait surtout une prédilection toute particulière pour les auteurs de l'antiquité qui avaient fait du perfectionnement de l'art aratoire le but de leurs recherches. Il tolérait les Bucoliques de Virgile, mais il savait les Géorgiques par cœur; quant à l'Énéide, il ne la pouvait digérer; il était surtout sévère sur ce vers fameux qui exprime une charge de cavalerie, parce que, dans le sens qu'il donnait au mot *putrem* [2], il croyait que les combattants, dans leur ardeur inconsidérée, galopaient à travers une plaine fraîchement labourée. Caton le censeur était son favori parmi les héros et les philosophes classiques, non à cause de la rigueur de sa morale, mais pour son traité *de Re rustica*. Il avait toujours à la bouche la phrase de Cicéron : *Jam neminem antepones Catoni*. Il pensait bien de Palladius et de Terentius Varron; mais Columelle était son compagnon de

1. *Through go nimbe*, mot à mot, *passer vite à travers*.

2. *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.*

poche. A ces anciennes notabilités il en joignait de plus modernes, Tusser, Hartlib, et d'autres écrivains qui ont traité de l'économie rurale, sans oublier les élucubrations du berger de la plaine de Salisbury. Il ne négligeait même pas les travaux de ces ingénieux philomathes, qui, au lieu de charger leurs almanachs de vaines prédictions sur les événements politiques, dirigent l'attention de leurs lecteurs vers des procédés de culture, au moyen desquels on pouvait en toute sûreté prédire de bonnes récoltes; auteurs modestes qui, s'inquiétant peu de l'élévation et de la chute des empires, se contentent de marquer les saisons propres à semer et à récolter, avec une belle prophétie du temps qu'on doit avoir dans chaque mois, par exemple, que s'il plaît au ciel nous aurons de la neige en janvier et du soleil en juillet.

Or, quoique le pasteur de Saint-Léonard fût grandement satisfait en général de l'application calme, studieuse et soutenue de Triptolème Yellowley, et le déclarât en conséquence digne d'un nom de quatre syllabes à terminaison latine, pourtant il ne pouvait lui pardonner l'attention exclusive qu'il donnait à ses auteurs favoris. « Rien qui sente le limon terrestre, disait-il, si ce n'est quelque chose de pis, comme de se tenir toujours l'esprit enfoncé dans le terreau, les engrais et le fumier! » et il lui recommandait, mais en vain, histoire, poésie, théologie, comme des objets d'étude plus propres à relever l'âme humaine. Triptolème Yellowley était obstiné à suivre sa méthode. A propos de la bataille de Pharsale, il ne pensait guère qu'elle eût influé sur la liberté du monde, mais il déclarait que les champs émathiens avaient dû produire une superbe récolte l'année suivante. Des poésies nationales, on avait grand'peine à lui en faire lire un seul couplet, à l'exception du vieux Tusser, comme nous l'avons déjà dit, dont il savait par cœur les cent recettes sur la bonne culture. Il faut aussi excepter *la Vision de Pierre le laboureur*, que, sur son titre, il avait achetée d'un colporteur; mais après avoir lu les deux premières pages, il jeta le livre au feu comme un ouvrage menteur à son titre et un impudent libelle de politique. Quant à la théologie, il résumait cette science en rappelant à ses professeurs que labourer la terre et gagner son pain à la fatigue de son corps et à la sueur de son front était le lot réservé à l'homme déchu, et que, pour sa part, il était résolu de remplir de son mieux une tâche si évidemment nécessaire à l'existence, laissant à d'autres de raisonner autant qu'ils voudraient sur les mystères abstraits de la science divine.

Avec des dispositions tellement rétrécies et bornées aux choses de la vie champêtre, on peut douter que les progrès de Triptolème en savoir, et l'usage qu'il devait probablement faire de ses connaissances, dussent combler les espérances ambitieuses de sa tendre mère. A vrai dire, il n'éprouvait aucune répugnance à entrer dans l'Eglise, et cet état convenait assez bien à cette indolence habituelle du corps qui vient parfois à la suite de longues spéculations. Il se proposait, pour parler clairement (et plût à Dieu que lui seul eût formé ce projet!), de cultiver la *glèbe* six jours de la semaine, et de prêcher le septième avec toute la régularité convenable, après quoi il dînerait avec quelque gros franklin ou laird de campagne, et fumerait une pipe en vidant un broc pour passer la soirée et entamer une conférence secrète sur l'inépuisable sujet de

Quid faciat lætas segetes [1].

Or ce plan, outre qu'il n'indiquait rien de ce qu'on appelait alors le principal de l'affaire, impliquait nécessairement la possession d'une mense, et la possession d'une mense impliquait assentiment aux doctrines de l'épiscopat et autres monstruosités de l'époque. Il s'agissait de savoir jusqu'à quel point la glèbe, la mense, la dîme, la redevance et l'argent auraient contrebalancé les préjugés de la bonne maman en faveur du presbytérianisme; mais le zèle de mistress Yellowley ne fut pas mis à une si rude épreuve. Elle mourut avant que son fils eût achevé ses études, laissant son époux aussi inconsolable qu'on devait s'y attendre. Le premier acte d'administration privée du vieux Jasper fut de faire revenir son Triptolème de Saint-André, pour l'aider dans ses travaux domestiques. Et ici on peut supposer que notre jeune homme, appelé à mettre en pratique un art qu'il avait si passionnément étudié en théorie, devait être, pour nous servir d'une expression qu'il eût trouvée de son goût, comme une vache entrant dans un gras pâturage. Hélas ! vains projets! espérances trompeuses de l'humanité!

Un philosophe rieur, le Démocrite de nos jours, comparait une fois la vie humaine à une table percée d'une infinité de trous qui ont chacun une cheville faite de façon à le remplir exactement; mais si l'on plaçait les chevilles à la hâte et sans choix, le hasard amenait inévitablement les plus grossières erreurs. « Car combien de fois voyons-nous, » concluait pathétiquement l'orateur, « combien de fois voyons-nous l'homme rond enfoncé dans le trou à trois

1. Commencement des *Géorgiques* de Virgile. A. M.

coins! » Cette nouvelle explication des fantaisies de la fortune donna des convulsions de rire à tous les membres de l'auditoire, excepté à un gros alderman qui sembla croire que le cas était le sien, et qui prétendit que ce n'était point matière à plaisanter. Pour appliquer ici la comparaison qui est excellente, il est clair que Triptolème était sorti du sac au moins cent ans trop tôt. S'il eût paru sur la scène à notre époque, c'est-à-dire, s'il eût fleuri depuis trente ou quarante années, il n'aurait pas manqué une place de vice-président dans quelque éminente société d'agriculture, et eût fait toute la besogne sous les auspices de quelque noble duc ou lord qui aurait ou n'aurait pas connu la différence qui existe entre un cheval et une charrette. Il n'aurait pu manquer une pareille dignité, car il était excessivement fort sur tous ces détails qui, sans avoir aucune utilité dans la pratique réelle, contribuent beaucoup à constituer le talent d'un connaisseur en tout art, mais surtout en agriculture. Mais, hélas! Triptolème Yellowley, comme on le sait déjà, était venu au monde un siècle au moins trop tôt. Au lieu de s'asseoir dans un fauteuil, avec un marteau en main et une rasade de Porto devant lui, portant le toast de... « Aux élèves en tout genre! » son père le planta entre les deux manches d'une charrue, et l'invita à diriger les bœufs dont il aurait de nos jours vanté emphatiquement la beauté, et dont il n'aurait pas aiguillonné, mais découpé les flancs. Le vieux Jasper se plaignait de ce que si personne ne parlait si bien de prairies et de jachères, de froment et de raves, de semences et de récoltes, que son savant fils (qu'il appelait toujours *Tolème*), « pourtant, et malgré tout, ajoutait le Sénèque, nous n'y gagnons rien... nous n'y gagnons rien. » Ce fut bien pis lorsque Jasper, devenant vieux et débile, fut obligé, comme il arriva au bout de quelques années, de céder graduellement les rênes de l'administration au néophyte académique.

Comme si la nature eût voulu l'éprouver, Triptolème exploitait la ferme la plus difficile et la plus ingrate des Mearns, si bien que toute peine était vaine. C'était un terrain qui produisait tout, sinon ce dont un laboureur a besoin; car il y avait abondance de chardons, ce qui indique une terre ferme; et quantité de fougère, ce qui dénote, dit-on, un sol creux; et puis des orties, qui montrent qu'un champ fut jadis marné; et puis des sillons très profonds dans les endroits les plus mal choisis, ce qui prouvait que ces terres avaient été autrefois cultivées par les Peghts [1], comme le disait une

1. Les Pictes. A. M.

tradition populaire. Il y avait aussi une multitude de pierres pour tenir le terrain chaud, suivant l'opinion de quelques fermiers, et un nombre infini de sources pour le rafraîchir et lui donner de la sève, selon les théories de certains autres. C'était en vain que, se conformant tour à tour à ces principes, le pauvre Triptolème s'efforçait de tirer parti des capacités supposées du sol. Jamais le beurre qu'on battait dans sa baratte ne venait engraisser son pain plus que celui du pauvre Tusser autrefois, à qui ses *Cent recettes de bonne culture,* si utiles à d'autres laboureurs de son temps, n'avaient pas rapporté *cent sous.*

De fait, à l'exception d'un enclos de cent acres, auquel le vieux Jasper avait reconnu de bonne heure la nécessité de borner son travail, il n'y avait pas un coin de terre dans la ferme qui fût bon à autre chose qu'à briser les socs de charrues et à tuer les attelages. Et alors le profit chétif que rapportaient les terres du bonhomme était bientôt totalement absorbé par les dépenses qu'occasionnaient l'exploitation générale de Triptolème et son penchant à faire des essais. « Les bêtes et les valets, » confessait-il avec un soupir, en parlant de ses chevaux et de ses charretiers, « les bêtes et les valets produisent tout, et les bêtes et les valets dévorent tout! » conclusion qui pourrait se trouver, au bout de l'année, sur le livre de comptes de bien des gentilshommes cultivateurs.

Les affaires de Triptolème eussent été, de nos jours, bientôt amenées à fin. Il se serait procuré un crédit chez un banquier, il eût lancé en circulation ses billets, et mis son faisant-valoir sur un grand pied; puis il aurait vu ses récoltes et ses meubles confisqués par le shériff. Mais alors un homme ne pouvait pas se ruiner si aisément. Tous les fermiers d'Écosse étaient au même niveau pour la pauvreté, de sorte qu'il était extrêmement difficile à un d'eux d'atteindre une position élevée, d'où une chute aurait mis un homme à même de se casser le cou avec quelque éclat. La plupart des fermiers se trouvaient dans une position où, manquant de tout crédit, ils pouvaient bien approcher davantage de l'indigence, mais sans pouvoir faire banqueroute. En outre, malgré les erreurs des calculs de Triptolème, il faut mettre en ligne de compte, pour balancer les frais auxquels ses tentatives l'entraînaient, toutes les économies que pouvait effectuer sa sœur Barbara. Et, en vérité, ses efforts étaient merveilleux. Elle eût réalisé, si la chose était possible, l'idée du savant philosophe qui déclarait que le sommeil était une illusion, l'action de manger une pure habitude, et qui

paraissait aux yeux du monde avoir renoncé à ces deux fonctions animales; on découvrit malheureusement qu'il avait une intrigue avec la cuisinière de la maison, qui l'indemnisait de ses privations en lui donnant ses entrées particulières à l'office, et une place dans son propre lit. Mais aucune de ces fraudes n'était employée par Barbara Yellowley. Elle se levait matin, se couchait tard, et paraissait aux servantes, qui dormaient trop peu et travaillaient trop fort, aussi éveillée que le chat. Quant aux vivres, elle semblait se nourrir d'air, et aurait bien voulu ne donner que ce plat à son monde. Son frère, qui, outre ses habitudes d'indolence, avait l'appétit très vif, désirait de temps à autre goûter une bouchée de viande, ne fût-ce que pour reconnaître si ses moutons engraissaient; mais la proposition de manger un enfant n'aurait pas effrayé davantage miss Barbara ; et Triptolème, avec son caractère commode et facile, se résignait à la nécessité d'un carême perpétuel, trop heureux quand il pouvait étaler un méchant morceau de beurre sur son gâteau d'avoine, ou se soustraire, vu qu'ils demeuraient sur les bords de l'Eske, à l'obligation de manger du saumon six ou sept jours sur sept, qu'on fût ou non dans la saison.

Mais quoique miss Barbara mît fidèlement en commun toutes les épargnes que son merveilleux talent pour l'économie parvenait à amasser; quoique le douaire que leur mère avait laissé s'en allât peu à peu, et fût presque tout dépensé à force d'y recourir dans de grandes occasions, le terme approchait enfin où il semblait impossible qu'ils pussent continuer long-temps à lutter contre la mauvaise étoile de Triptolème, comme il le disait lui-même, ou, comme disaient les autres, contre le résultat de ses absurdes spéculations. Heureusement que dans cette crise un dieu, lancé du ciel comme par une machine, vint à son secours. Pour parler clairement, le noble lord qui possédait leur ferme arriva à son château dans le voisinage, avec son carrosse à six chevaux et ses piqueurs en avant, dans tout le luxe du dix-septième siècle.

Ce personnage de qualité était fils du seigneur qui avait amené le vieux Jasper du comté d'York dans ce pays, et avait pourtant bien spéculé pour lui-même au milieu des révolutions de l'époque, car il avait obtenu pour bon nombre d'années l'administration des îles Orcades et Shetland, en paiement d'une certaine rente, avec droit de disposer à son gré de tout ce qui composait le domaine ou le revenu de la couronne dans ces provinces éloignées, sous le titre de lord chambellan. Or Sa Seigneurie se trouvait avoir une idée

fort juste en soi, qu'il y avait beaucoup à faire pour rendre cette concession profitable, en perfectionnant la culture des terres de l'État, et comme il connaissait quelque peu notre ami Triptolème, il crut avoir trouvé (la trouvaille n'était pas heureuse) un homme capable de mettre ses projets à exécution. Il lui envoya dire de se présenter à la grande salle du château, et fut tellement édifié de la manière dont notre ami donnait son avis sur le premier objet venu, qu'il ne perdit pas de temps pour s'assurer la coopération d'un agent si estimable.

Les conditions furent réglées au gré de Triptolème, qui avait appris par une expérience de plusieurs années, quoique cette notion fût encore un peu confuse chez lui, que sans déprécier ni mettre un seul instant son mérite en doute, il ferait tout aussi bien de laisser tous les risques et périls à la charge de son patron. Et, à la vérité, les espérances de profit dont il le flattait étaient si considérables, que le lord chambellan repoussa toute idée d'admettre son agent au partage des profits attendus. Toute grossière qu'était encore l'agriculture en Écosse, elle y était pourtant de beaucoup supérieure aux méthodes connues et mises en pratique dans les campagnes de Thulé, et Triptolème Yellowley s'imaginait qu'étant initié dans ces mystères bien plus avant que tous les cultivateurs des Mearns, l'amélioration à laquelle on devait s'attendre augmenterait en proportion de son double savoir; le lord chambellan empocherait tous les revenus, déduction faite d'un honnête salaire pour son homme d'affaires Yellowley, et de la concession d'une maison et d'une bonne ferme pour nourrir la famille de l'homme d'affaires. La joie saisit le cœur de miss Barbara, en apprenant la tournure heureuse que prenaient leurs affaires qui menaçaient de finir si mal en restant à Cauldacres.

« Si nous ne pouvons, dit-elle, entretenir notre maison quand tout y entrera et qu'il n'en sortira rien, il faudra que nous soyons pires que des infidèles. »

Triptolème fit quelque temps l'homme affairé, caquetant et jasant, buvant et mangeant dans chaque cabaret, pendant qu'il commandait et rassemblait tous les instruments d'agriculture dont pourraient avoir besoin les habitants de ces îles dévouées à l'agriculture, et dont les destins étaient menacés d'un si formidable changement. Ces outils sembleraient bizarres aujourd'hui aux membres d'une société d'agriculture; mais toute chose est relative, et la pesante charpente à roues, appelée vieille charrue d'Écosse,

ne paraîtrait pas plus singulière à un fermier de nos jours, que les corselets et les casques des soldats de Cortès ne sembleraient étranges à nos soldats. Pourtant, ces armures conquirent le Mexique, et indubitablement ces instruments aratoires auront apporté une amélioration merveilleuse dans l'agriculture de Thulé.

Nous n'avons jamais pu découvrir pourquoi Triptolème préféra fixer sa résidence dans les îles Shetland, plutôt que d'habiter les Orcades. Peut-être pensa-t-il que les insulaires du premier archipel étaient les plus dociles de ces deux excellentes tribus, ou peut-être la position de la maison et de la ferme qu'il devait occuper, ferme vraiment passable, lui plaisait-elle davantage que celle où il aurait pu aussi bien aller s'établir à Pomène, nom que l'on donnait à l'île principale des Orcades. Ce fut donc à Harfra, ou à Stourburgh, comme on l'appelait quelquefois à cause des ruines d'un fort picte qui touchait presque à la maison, que s'établit le facteur dans la plénitude de son autorité, bien résolu à honorer de tous ses efforts le nom qu'il portait, à prêcher d'exemple autant que de paroles, à civiliser enfin les Shetlandais, et à perfectionner leurs connaissances fort bornées dans les premiers arts de la vie humaine.

CHAPITRE V.

L'HÔTE ÉCOSSAIS.

> **Le vent souffle fort du nord et de l'est : il souffle dans la chambre. Notre bonhomme dit à notre bonne femme : « Descends et va fermer la porte.**
>
> **— J'ai bien autre chose à faire, bonhomme, ainsi que vous pouvez voir ; s'il n'y a que moi pour la fermer, elle pourra bien rester cent ans ouverte. »**
>
> ***Vieille chanson.***

Nous osons à peine espérer que le bénévole lecteur n'aura point trouvé la seconde partie du dernier chapitre extrêmement ennuyeuse; mais en tous cas, il serait difficile que son impatience égalât celle du jeune Mordaunt Mertoun. Celui-ci, pendant que les éclairs se succédaient les uns aux autres, pendant que le vent, soufflant et grondant dans toutes les directions, se déchaînait avec toute la fureur d'un ouragan, et tandis que la pluie tombait par torrents sur son dos, continuait de frapper, de crier, de rugir devant la porte de la vieille maison d'Harfra. Il se torturait l'esprit à

imaginer un prétexte qui pût autoriser le refus d'un abri à un voyageur par un temps si horrible. Enfin, voyant que son vacarme et ses vociférations n'aboutissaient à rien, il s'éloigna de l'édifice, assez pour apercevoir les cheminées, et au milieu de la tourmente et de l'orage, il s'assura, à son grand déplaisir, qu'aucune fumée ne sortait des tuyaux, quoiqu'il fût à peu près midi, heure ordinaire du dîner aux Shetland.

L'impatience colérique de Mordaunt se changea aussitôt en sympathie et en frayeur. Habitué depuis si long-temps à l'hospitalité libérale des îles Shetland, il fut naturellement conduit à supposer que quelque terrible désastre était arrivé à cette famille; il se mit, en conséquence, à chercher un endroit par où il pourrait entrer de force, et s'assurer ainsi de la position où se trouvaient les habitants, aussi bien que se garantir de la tempête toujours croissante. Son inquiétude était pourtant aussi peu fondée que ses derniers cris à la porte avaient été vains. Triptolème et sa sœur avaient entendu tout le tapage du dehors, et avaient déjà entamé une vive dispute sur la nécessité d'ouvrir.

Miss Baby, telle que nous l'avons décrite, ne se conformait pas très volontiers aux lois de l'hospitalité. Dans leur ferme de Cauldacres, dans les Mearns, elle avait été la terreur et l'effroi de tout vagabond, colporteur, et égyptien, de tout mendiant de profession, et gens de pareille espèce; et pas un d'entre eux n'avait été assez fin, comme elle s'en vantait, pour avoir droit de dire qu'il eût jamais entendu le bruit de son loquet. Les nouveaux débarqués ne connaissaient point encore l'honnêteté excessive et l'extrême simplicité des insulaires de toutes les classes; la méfiance et la crainte se joignaient à l'avarice naturelle de Baby pour lui faire désirer qu'on exclût toujours les voyageurs inconnus. Le second de ces motifs agissait aussi sur Triptolème qui, sans être peureux ni avare, savait que les bonnes gens étaient rares, les bons fermiers plus rares encore, et il avait une part raisonnable de cette sagesse qui fait considérer le soin de sa propre conservation comme la première loi de la nature. Ce préambule peut servir d'explication au dialogue suivant qui eut lieu entre le frère et la sœur :

« Maintenant nous n'avons plus à nous plaindre, » dit Triptolème qui s'amusait à feuilleter le vieux Virgile qu'il avait rapporté de l'école; « voici un beau temps pour nos épis à longue barbe!... le sage poète de Mantoue a raison...

Ventis surgentibus,

et puis les mugissements des montagnes et le retentissement prolongé sur les côtes... Mais où sont les bois, Baby? dis-moi où nous trouverons le *nemorum murmur*, sœur Baby, dans notre nouvelle patrie! — D'où vous vient cette folle idée? » répliqua Baby en avançant tout-à-coup sa tête hors d'un recoin sombre de la cuisine, où elle était occupée de ces soins du ménage qui n'ont point de nom.

Son frère, qui lui avait adressé la parole plutôt par habitude que par intention, ne vit pas plutôt ce nez rouge et effilé, ces yeux gris et vifs, et les autres traits analogues de son visage, ombragés par les mèches de sa coiffure antique qui pendillaient des deux côtés de sa figure irritée, qu'il fut aisé de comprendre que la question ne plaisait pas à sa sœur; il essuya même un nouvel orage avant de pouvoir reprendre ce sujet.

« Je vous demande, monsieur Yellowley, » dit la sœur Baby en s'avançant au milieu de la chambre, « pourquoi vous criez ainsi après moi, et quand je suis à faire mon ménage? — Ma foi, pour rien du tout, Baby, répliqua Triptolème, sinon que je me disais à moi-même que nous avions ici la mer, le vent et la pluie; mais où sont les bois? où sont les bois? Baby, répondez-moi à cela. — Les bois! s'écria Baby... Si je ne faisais pas attention au bois plus que vous, frère, il n'y aurait bientôt pas dans la maison plus de bois qu'il n'y en a sur la perruque qui vous charge les épaules, Triptolème. Si vous voulez parler du bois du vaisseau échoué que les garçons ont apporté hier, il m'en a fallu six onces pour cuire votre parritch[1] ce matin, quoiqu'il me semble qu'un homme rangé aurait dû prendre du *drammock*[2], s'il avait envie de déjeuner, plutôt que gaspiller du bois et de la nourriture dans une même matinée. — C'est-à-dire, Baby, » répliqua Triptolème qui était assez plaisant à sa manière, « que quand nous avons du feu, nous ne devons pas avoir à manger, et que quand nous avons à manger, il ne faut point faire de feu, ces dons du ciel étant trop précieux pour en jouir le même jour. Il est heureux que vous n'ayez pas envie de nous faire crever de faim et mourir de froid, *unico contextu*. Mais pour dire la vérité, je ne me contenterai jamais de gruau délayé dans de l'eau froide. Appelez le drammock ou *crowdy*[3], ou comme il vous plaira, il faut que mes vivres passent par l'eau et le feu. — Nou-

1. Espèce de potage écossais.
2. Mélange de farine de gruau et d'eau fraîche. A. M.
3. Farine délayée dans du lait.

velle sottise! dit Baby. Ne pouvez-vous pas faire cuire votre gruau le dimanche et le manger froid le lundi à souper, puisque vous êtes si difficile? Il y a des gens qui vous valent bien, qui se lèchent les lèvres après un tel repas! — Merci de moi, sœur! en ce cas c'est une affaire finie... il faut que je dételle la charrue et me couche pour attendre l'heure de la mort. Il y a dans cette maison des provisions à nourrir tout le Shetland pendant douze mois, et vous m'en voulez pour une platée de parritch chaud que je me suis permise, moi qui travaille si rude! — Chut... finissez votre sot caquetage, » dit Baby regardant autour d'elle avec frayeur... « Vous êtes bien avisé de dire tout haut ce qu'il y a dans la maison, et bien sage pour en avoir la garde... Mais écoutez, aussi vrai que je vis de pain, j'entends frapper à la porte. — Allez donc l'ouvrir, Baby, » repartit le frère charmé de l'incident qui promettait que la dispute en resterait là.

« Que j'aille ouvrir, dit-il! » répéta Baby à moitié en colère, à moitié tremblante, à moitié triomphante de la supériorité de son intelligence sur celle de son frère. « Que j'aille ouvrir, dites-vous, vraiment oui!... pour donner aux voleurs l'occasion de prendre tout ce qui est dans la maison, n'est-ce pas? — Aux voleurs! » répéta Triptolème à son tour; « il n'y a pas plus de voleurs dans ce pays que d'agneaux à Noël. Je vous dis, comme je vous l'ai dit cent fois, qu'il n'y a pas ici de montagnards pour nous piller. C'est une terre de repos et d'honnêteté. *O fortunati nimium !* — Et quel bien peut vous faire saint Rinian, Tolème? « demanda la sœur, prenant la citation latine pour une invocation catholique. « D'ailleurs, s'il n'y a point de montagnards, il peut y avoir aussi mal. J'ai vu passer hier par ici six ou sept jeunes drôles qui avaient tout aussi mauvaise mine que les bandits d'au delà Clochnaben. Ils portaient tous de ces hideux outils, qu'ils appellent des couteaux à écorcher les baleines; mais ils ressemblaient plutôt à des vagabonds, autant que chose peut ressembler à une autre. D'honnêtes gens ne portent pas sur eux ces vilains outils-là. »

Cependant les coups et les cris de Mordaunt se faisaient fort bien entendre entre chacune des bouffées de l horrible vent qui tempêtait en dehors. Le frère et la sœur se regardaient l'un l'autre avec un embarras et une peur véritable. « S'ils ont entendu le mot d'argent, » dit Baby, son nez même devenant par frayeur bleu de rouge qu'il était, « nous sommes des gens perdus. — Qui parle maintenant quand il faudrait se taire? reprit Triptolème. Allez tout de

suite à la meurtrière et voyez combien ils sont, pendant que je vais charger la vieille canardière espagnole à rainures... Allez-y aussi doucement que si vous marchiez sur des œufs frais pondus. »

Baby grimpa jusqu'au trou et revint dire qu'elle avait seulement vu un jeune vaurien frappant et hurlant comme s'il était sourd. Quant au nombre de ceux qui ne se montraient pas, elle ne pouvait le dire.

« Qui ne se montrent pas!... » répéta Triptolème en déposant d'une main tremblante la baguette avec laquelle il chargeait son fusil. « Je parierais qu'on ne peut ni les voir ni les entendre... C'est quelque pauvre diable surpris par l'orage qui demande un abri sous notre toit et quelque nourriture. Ouvre la porte, Baby; ce sera une action chrétienne. — Mais est-ce une action chrétienne à lui que d'entrer par la fenêtre? » s'écria Baby en poussant un cri lamentable au moment où Mordaunt Mertoun, qui était parvenu à forcer une des croisées, s'élançait dans l'appartement tout dégouttant d'eau comme le dieu d'un fleuve. Triptolème, en proie au trouble le plus violent, lui présenta l'arme qu'il n'avait pas encore chargée, tandis que l'intrus s'écriait: « Arrêtez, arrêtez... Pourquoi diable tenez-vous votre porte verrouillée par un temps comme celui-ci, et dirigez-vous le canon de votre fusil sur la tête des gens comme sur un requin? — Et qui êtes-vous, l'ami, et que demandez-vous? » dit Triptolème appuyant la crosse de son fusil sur le plancher, et recouvrant ainsi l'usage de ses bras.

« Ce que je demande! s'écria Mordaunt; je demande tout... je demande à manger, à boire, du feu et un lit pour la nuit; et demain matin un bidet pour me reconduire à Jarlshof. — Et vous disiez qu'il n'y avait ici ni brigands ni bandits! » cria Baby à l'agriculteur, d'un ton de reproche. « Avez-vous jamais entendu un vaurien en guenilles de Lochaber vous dicter sa loi et ses volontés aussi impudemment?... Allons, allons, l'ami, ajouta-t-elle en s'adressant à Mordaunt, pliez bagage et passez votre chemin; c'est ici la maison de l'intendant de Sa Seigneurie, et non une place de refuge pour des coquins et des malfaisants. »

Mordaunt lui éclata de rire au nez à cette naïve requête. « Sortir d'une maison en pierre, dit-il, et par une tempête comme celle-ci! Pour qui me prenez-vous?... Me prenez-vous pour une mouette ou un canard qu'en battant des mains et en criant vous allez faire partir de son asile pour s'exposer encore à l'orage? — Vous avez donc l'intention, jeune homme, » demanda gravement Triptolème, « de

rester dans ma maison *volens nolens*, c'est-à-dire de force ou de bonne volonté? — Volonté! répéta Mordaunt; quel droit avez-vous en pareil cas? N'entendez-vous pas le tonnerre? n'entendez-vous pas la pluie? ne voyez-vous pas les éclairs? et ne savez-vous pas que c'est ici la seule maison qu'on rencontre dans je ne sais combien de milles? Allons, mon bon monsieur et ma bonne dame, ce peut être une plaisanterie écossaise, mais elle sonne étrangement aux oreilles d'un Shetlandais. Vous avez laissé éteindre le feu; le froid fait danser une gigue à mes mâchoires; mais je vais mettre ordre à tout cela. »

Il saisit les pincettes, rassembla les charbons épars dans le foyer, ranima les mottes de tourbe qui, selon le calcul de l'hôtesse, devaient entretenir le feu pendant plusieurs heures sans se brûler entièrement; puis promenant ses yeux autour de lui, il aperçut dans un coin le panier au bois que miss Baby n'employait que par onces, et en jeta deux ou trois brassées dans la cheminée. Le foyer, peu accoutumé à une telle fête, se mit à flamber joyeusement, en chassant au dehors plus de fumée qu'il n'en était sorti de la maison d'Harfra depuis bien du temps.

Tandis que le voyageur prenait ainsi ses aises sans invitation, Baby ne cessait de pousser et de presser l'intendant afin qu'il chassât l'intrus; mais pour cette entreprise, Triptolème Yellowley ne se sentait ni courage ni envie, et les probabilités ne semblaient nullement promettre une issue favorable à la querelle qu'il eût pu entamer avec le jeune étranger. Les membres nerveux et les formes gracieuses de Mordaunt Mertoun se dessinaient avec avantage dans un simple habillement de marin; et avec son œil noir et brillant, sa tête bien faite, ses noirs cheveux bouclés, ses regards fiers et hardis, l'étranger formait un contraste complet avec l'hôte chez lequel il s'était introduit par force. Triptolème était un homme de petite taille, au maintien gauche, aux jambes de canard; et son gros nez retroussé par le bout et couperosé trahissait plus d'une libation faite à Bacchus. Il semblait donc que la lutte ne pouvait être égale entre deux combattants de formes et de forces si différentes, et l'âge n'ajoutait rien en faveur de Triptolème; d'ailleurs, l'intendant était un honnête et digne homme; il comprit bientôt que son hôte n'avait point d'autre intention que celle de s'abriter contre la tempête; il aurait été le dernier, malgré les réprimandes de sa sœur, à refuser un secours raisonnable et nécessaire à un jeune homme dont l'extérieur était si prévenant. Il s'épuisait donc à chercher comment il pourrait se glisser gracieusement dans le

rôle d'un maître de maison hospitalier, et quitter celui d'un défenseur enragé de ses foyers domestiques, lorsque Baby, qui était restée stupéfaite de l'aisance extrême des discours et des manières de l'étranger, se mit à parler pour son compte. « En vérité, jeune homme, dit-elle à Mordaunt, vous n'êtes pas gêné : faire un pareil feu, et du meilleur encore... Ce n'est point de méchante tourbe, mais de l'excellent chêne; ce n'est rien moins que du chêne qu'il vous faut. — Il ne vous coûte pas cher, madame, répondit Mordaunt d'un ton indifférent; et vous ne me reprocherez pas un feu que la mer se charge d'entretenir pour rien. Ces bonnes solives de chêne ont fini leur service sur la terre et sur l'Océan, quand elles ne peuvent plus supporter les braves cœurs qui montaient la barque. — Il est vrai, » ajouta la vieille femme en s'adoucissant, « qu'il ne doit pas faire bon sur mer; asseyez-vous donc et chauffez-vous, puisque aussi bien le bois flambe. — Oui, oui, dit Triptolème; c'est plaisir que de voir une si bonne flambée. Je n'ai pas vu la pareille depuis que j'ai quitté Cauldacres. — Et vous ne la reverrez pas de sitôt, reprit Baby, à moins que la maison ne prenne feu, ou qu'on ne déterre quelque mine à charbon. — Et pourquoi ne déterrerait-on pas une mine à charbon ? » dit l'intendant avec un air de triomphe... « pourquoi, je le demande, ne se trouverait-il pas une mine à charbon dans les îles Shetland aussi bien que dans le comté de Fife, à présent que le chambellan a un homme prévoyant et discret sur les lieux pour faire les recherches nécessaires ? les deux côtes sont également favorables à la pêche, j'imagine. — Je vous dis ce qu'il en est, Tolème Yellowley, » répliqua la sœur, qui avait ses motifs pour craindre que son frère ne commençât des fouilles sur une mauvaise voie. « Si vous flattez milord de tous ces magnifiques projets, à peine aurons-nous établi notre domicile ici qu'il en faudra déguerpir au plus vite. Si on venait vous parler d'une mine d'or, je sais bien qui se promettrait d'avoir des pièces de Portugal bien sonnantes dans son gousset avant la fin de l'année. — Et pourquoi pas? dit Triptolème... Peut-être ignorez-vous qu'il se trouve dans les Orcades une région appelée Ophir, ou d'un nom comme cela; et pourquoi ne serait-ce pas là que Salomon, ce sage roi des Juifs, envoya chercher quatre cent cinquante talents par ses vaisseaux et ses serviteurs ? J'espère qu'il savait bien où il fallait aller ou envoyer, et je me flatte que vous croyez à la Bible, Baby? »

Baby fut réduite au silence par ce singulier appel aux saintes Ecritures, et répondit seulement par un « Bah! » d'incrédulité et

de mépris mal articulé, tandis que son frère continuait en s'adressant à Mordaunt : « Oui, vous verrez tous quels changements les métaux monnayés introduiront dans un pays aussi peu favorisé que le vôtre. Vous n'avez pas entendu parler de cuivre ni de fer dans ces îles, je pense? » Mordaunt répliqua qu'il avait ouï dire qu'on trouvait du cuivre près des rocs de Konigsburg. « Oui, et l'on trouve aussi un pareil minerai vers le lac de Swana ; mais vous autres, jeunes gens, vous pensez pouvoir me tenir tête. »

Baby, qui durant tout ce temps s'était minutieusement occupée à examiner le jeune étranger, intervint d'une manière tout-à-fait inattendue pour son frère : « Vous feriez mieux, monsieur Yellowley, de donner à ce jeune homme des vêtements secs, et de voir à lui trouver quelque chose à manger , que de rester là assis à nous conter vos histoires, comme si le vent ne faisait point assez de vacarme, sans y ajouter le vôtre; et peut-être monsieur boirait-il un peu de *bland* [1], ou quelque autre chose, si vous aviez la politesse de lui en proposer. »

Tandis que Triptolème demeurait ébahi de la libéralité de sa sœur, Mordaunt répondit : « Je changerai volontiers de vêtements; mais je vous prie de m'excuser, je ne boirai rien avant que d'avoir mangé quelque chose. »

Triptolème, en conséquence, le conduisit dans une autre pièce, où, après lui avoir donné un habillement complet, il le laissa s'en revêtir, et revint à la cuisine, de plus en plus étonné de l'accès d'hospitalité de sa sœur. « Il faut qu'elle soit *fey* [2], se disait-il, et en ce cas elle n'a point long-temps à vivre; mais quoique je me trouve son héritier, j'en suis fâché; car elle a toujours bien dirigé le ménage... elle serre la sangle peut-être un peu trop, mais la selle n'en est que plus ferme. »

Lorsque Triptolème rentra dans la cuisine, il trouva ses soupçons confirmés; sa sœur était en train, action inouie! de mettre au pot une oie fumée, qui était restée long-temps suspendue à la large cheminée avec quelques autres, marmottant entre ses dents : « Il faudra qu'elle soit mangée tôt ou tard, et pourquoi ne le serait-elle pas par ce pauvre diable? — Qu'est-ce là, sœur? dit Triptolème.

1. Espèce de petit-lait.

2. Lorsqu'une personne change tout-à-coup de caractère, comme quand un avare devient libéral , un homme grossier, poli , on dit en Ecosse qu'il est *Fey;* c'est-à-dire prédestiné à une mort prompte , dont de semblables mutations d'humeur sont regardées comme un indice certain. W. S.

Quelle cuisine! Quel saint fêtez-vous donc aujourd'hui? — Aujourd'hui est un jour semblable à celui où les Israélites furent tirés de la servitude d'Egypte, mon cher Triptolème; mais vous ne savez pas qui vous traitez ici en ce jour de bénédiction! — D'accord, je n'en sais rien, rien absolument, puisque c'est la première fois de ma vie que je le vois. Je prendrais bien ce jeune garçon pour un colporteur, mais il a l'air trop comme il faut, et ne porte point de balle. — C'est que vous ne voyez pas plus clair que vos bœufs borgnes, si vous ne le connaissez pas; connaissez-vous Tronda Dronsdaughter? — Tronda Dronsdaughter? répéta Triptolème..... comment ne la connaîtrais-je pas, quand je lui paie deux sous d'Ecosse par jour, pour travailler ici dans la maison? Je sais aussi qu'elle travaille comme si la besogne lui brûlait les doigts : j'aimerais mieux donner huit sous anglais à une Ecossaise. — Voilà la parole la plus sensée que vous ayez dite en ce jour de miséricorde. Eh bien, Tronda connaît ce jeune homme, et elle m'en a souvent parlé : on appelle son père l'homme silencieux de Sumburgh, et l'on dit qu'il présage malheur. — Allons, allons... sottises, sottises... ils font toujours de pareils contes, dit le frère, quand ils passent une journée sans travailler... Ils ont marché sur de mauvaises herbes, ils ont rencontré un porte-malheur, ils ont tourné la barque contre le soleil, et puis on ne peut rien faire ce jour-là. — Bien, bien, frère; vous êtes si sage, vous, parce que vous avez appris le latin à Saint-André. Pourriez-vous donc me dire ce qu'il a autour du cou? — Un mouchoir de Barcelone, aussi trempé qu'une guenille à laver les plats, et je viens de le remplacer par un des miens, répondit Triptolème. — Un mouchoir de Barcelone, » répéta Baby en élevant la voix; et puis en la baissant soudain, comme de peur d'avoir été entendue, « je vous dis que c'est une chaîne d'or. — Une chaîne d'or! — C'est la pure vérité. Eh bien, comment trouvez-vous cela? nos gens disent, comme Tronda me l'a rapporté, que c'est le roi des Drows qui a donné cette chaîne à l'homme silencieux de Sumburgh. — Je voudrais que vous parlassiez sensément, ou que vous fussiez vous-même la femme silencieuse, répondit Triptolème : le résumé de tout cela est donc que ce jeune homme est fils du riche étranger, et que vous lui apprêtez l'oie que vous gardiez pour la Saint-Michel. — Mon frère, il faut faire quelque chose pour l'amour de Dieu, et pour se concilier des amis. D'ailleurs ce jeune homme, » ajouta Baby, car elle n'était pas entièrement au dessus des préjugés de son sexe en faveur des formes extérieures, « ce jeune homme a

une très jolie figure. — Vous auriez laissé plus d'une jolie figure passer la nuit devant la porte close, n'eût été la chaîne d'or. — Sans doute, sans doute; vous ne voudriez pas que je fisse largesse de vos provisions à chaque vaurien ou vagabond que le hasard amènerait par ici un jour de pluie. Mais ce jeune homme jouit dans la contrée d'un bel et honnête renom, et Tronda dit qu'il doit épouser une fille du riche udaller Magnus Troil; le jour du mariage sera celui où il chosira entre les deux sœurs : ainsi, ce serait outrager notre honneur et exposer notre repos, que de le traiter chichement, quoique nous ne lui ayons pas envoyé d'invitation. — La meilleure raison du monde, dit Triptolème, pour garder un homme dans une maison, c'est de ne pas oser le mettre à la porte. Pourtant, puisque nous avons un hôte de qualité, je lui apprendrai quelle espèce d'homme je suis, moi. » Alors, s'avançant vers la porte, il se mit à crier : « *Heus tibi, Dave ! — Adsum,* » répondit le jeune homme en entrant dans la chambre.

« Hem ! fit l'érudit Triptolème, il n'est pas sans avoir fait des humanités, à ce que je vois; je veux l'éprouver mieux.... Entendez-vous quelque chose à l'agriculture, mon jeune gentilhomme ? — Ma foi non, monsieur, répondit Mordaunt; je n'ai appris à labourer que sur la mer, et à moissonner que sur les rocs. — A labourer sur la mer ! s'écria Triptolème; c'est un champ où la herse n'a point de peine à niveler les sillons. Quant à votre moisson sur les rochers, je suppose que vous voulez parler de ces *scowries,* peu importe le nom que vous donnez à ces plantes : c'est une espèce de récolte que le Rauzellaer devrait empêcher aux termes de la loi; rien n'est plus propre à briser les os d'un honnête homme. J'avoue que je ne comprends pas quel plaisir on trouve à gigotter au bout d'une corde entre ciel et terre. Pour moi, j'aimerais autant que l'autre bout de la corde fût attaché au gibet; je serais sûr de ne pas tomber, du moins. — Bah ! je vous engage à en tâter, répliqua Mordaunt..... Croyez-moi, il n'y a guère au monde de plus grandes jouissances que celles qu'on ressent perché au milieu des airs, entre un roc haut et sourcilleux et l'Océan qui rugit; la corde qui vous soutient semble à peine plus forte qu'un brin de soie, et la pierre contre laquelle vous avez un pied appuyé ne présente pas plus de surface qu'il n'en faut à une mouette pour se jucher... Sentir et comprendre une pareille position, avec l'intime confiance que l'agilité de vos membres et la force de votre tête peuvent pourvoir à votre salut, aussi aisément que si vous aviez les ailes du canard sauvage...

c'est être, on peut dire, tout-à-fait indépendant de la terre où vous marchez. »

Triptolème tressaillit à cette description enthousiaste d'un amusement qui avait si peu de charmes pour lui; et sa sœur, ébahie devant les yeux brillants et la figure noble du jeune aventurier, s'écria malgré elle : « Certes, mon garçon, vous êtes un brave gaillard! — Un brave gaillard, répéta Yellowley, dites plutôt un brave canard, pour tournailler et pirouetter au vent, quand il pourrait se tenir *in terrâ firmâ*... mais voyons, voici une oie qui vient à propos, si elle est bien cuite. Donnez-nous des assiettes et du sel, Baby... Ma foi, elle est assez salée. C'est un morceau délicieux; il me semble qu'il n'y a que les Shetlandais au monde pour courir tant de risques à attraper des oies, et pour les faire bouillir quand elles sont attrapées. — Cela est sûr, » répliqua la sœur : c'était le seul point sur lequel ils se fussent trouvés d'accord depuis le matin. « Il serait tout-à-fait inutile de demander à une ménagère de l'Angus ou des Mearns de faire bouillir une oie, tant qu'il y aurait dans le monde ce qu'on appelle des broches..... Mais qui vient là maintenant? » ajouta-t-elle en regardant vers la porte avec la plus chaude indignation. « Sur ma foi, ouvrez votre maison, les chiens entrent... Qui a ouvert à cet homme? — Moi, en vérité, répondit Mordaunt; vous ne voudriez pas qu'un pauvre diable restât à battre votre porte par un temps comme celui-ci..... Voici justement quelque chose pour alimenter le feu. » En disant ces mots, il saisit la barre de chêne avec laquelle la porte était barricadée, et la jeta sur les charbons, d'où elle fut retirée par dame Baby. La ménagère s'écria d'une voix irritée :

« C'est un cadeau de la mer comme nous n'en avons pas un pareil ici, et il en fait autant de cas que si c'était une allumette!... Et qui êtes-vous, s'il vous plaît, » ajouta-t-elle en se tournant vers le nouvel arrivant... « le plus impudent des porte-guenilles qui passa jamais devant mes deux yeux. — Je suis un colporteur avec votre permission, la mère, » répondit le voyageur, homme vigoureux, d'une figure commune, petit, et qui avait bien l'air humble d'un porte-balle, qu'on appelle *jagger* dans ces îles... « Je n'ai jamais voyagé par un plus mauvais temps, et jamais je n'ai tant souhaité un abri..... Louanges au ciel qui m'amène au coin du feu et dans une chambre! »

Ainsi parlant, il approcha un siége du foyer, et s'y installa sans plus de cérémonie. Dame Baby avait la mine aussi effarée qu'un ca-

nard sauvage, et cherchait un moyen de témoigner son indignation un peu plus efficacement qu'en paroles, et la marmite où l'oie avait cuit semblait devoir servir à l'exécution de ce projet, quand une vieille servante, à moitié morte de faim, qui partageait les soins du ménage avec miss Yellowley, et qui était restée jusque-là dans quelque coin éloigné de la maison, arriva clopin-clopant dans la chambre, et se répandit en exclamations qui annonçaient quelque nouveau motif d'alarme.

« O mon maître! ô ma maîtresse! » furent les seules paroles qu'elle put d'abord articuler; mais ensuite elle continua : « Prenez ce qu'il y a de meilleur dans la maison..... ce qu'il y a de meilleur..... Mettez tout sur la table, et ce sera encore trop peu... Voici la vieille Norna de Fitful-Head, la plus terrible femme de toutes les îles. — D'où peut-elle donc venir? » dit Mordaunt, non sans paraître ressentir un peu la surprise, sinon la frayeur de la vieille domestique; « mais il n'est pas besoin de le demander... plus le temps est mauvais, plus on est sûr de la trouver en route. — Quelle est cette nouvelle vagabonde? » demanda Baby, que l'arrivée successive et rapide de ces hôtes avait presque rendue folle de chagrin. « J'arrêterai bientôt son vagabondage, j'en réponds, si mon frère a seulement une âme d'homme en lui, ou s'il y a une paire de menottes à Scalloway. — Le fer qui a été forgé sur une enclume ne pourra jamais la retenir, dit la vieille servante. La voilà... la voilà... Pour l'amour de Dieu, recevez-la bien et poliment, ou elle nous laissera de terribles marques de sa venue. »

Tandis qu'elle parlait, une femme d'une si haute taille qu'elle touchait presque le faîte de la porte avec son bonnet, entra dans la chambre en faisant le signe de la croix, et prononçant ces mots d'une voix solennelle : « Les bénédictions de Dieu et de saint Ronald sur la porte ouverte, et leur malédiction et la mienne sur les gens qui ferment la main! — Et qui êtes-vous pour avoir la hardiesse de bénir et de maudire dans la maison des autres? Quel pays est-ce que celui où les gens ne peuvent demeurer une heure tranquilles, servir le ciel et travailler à leurs petites affaires, sans que des kyrielles d'hommes et de femmes viennent frapper et mendier chez eux les uns après les autres comme une volée d'oies sauvages? »

Le lecteur intelligent mettra facilement ce discours dans la bouche de miss Baby; mais on ne peut se faire une juste idée de l'effet qu'il produisit sur la nouvelle étrangère. La vieille servante et

Mordaunt se mirent aussitôt à tâcher de prévenir le ressentiment de celle à qui ces paroles étaient adressées; la première lui adressa quelques mots norses d'un ton de suppliante, et Mordaunt lui dit en anglais : « Ce sont des étrangers, Norna, qui ne connaissent ni votre nom, ni vos qualités; ils ignorent aussi les usages du pays; il faut donc leur pardonner leurs manières peu hospitalières. — Je suis très hospitalier, jeune homme, répliqua Triptolème, *miseris succurrere disco*... L'oie qui était destinée à roussir dans la cheminée jusqu'à la Saint-Michel a cuit dans la marmite pour vous; mais si nous avions vingt oies, je vois que nous trouverions sans peine assez de bouches pour les manger jusqu'aux plumes... Nous allons mettre ordre à cela. — Et à quoi vas-tu mettre ordre, esclave sordide? » dit l'étrangère Norna en se tournant vers lui avec une expression de courroux qui le fit tressaillir d'effroi. « A quoi faut-il mettre ordre! Amène, si tu veux, tes coutres, tes socs, tes herses à la nouvelle mode, change les outils de nos pères depuis la charrue jusqu'à la souricière; mais sache que tu es dans un pays jadis habité par les Kempions du Nord aux blondes chevelures, et laisse-nous notre hospitalité du moins, pour montrer que nous descendons d'une race autrefois noble et généreuse. Je t'engage à y prendre garde... Tant que Norna, de la pointe de Fitful-Head, promènera ses yeux sur l'Océan incommensurable, il restera encore une possibilité de se défendre. Si les hommes de Thulé ne sont plus des champions, et n'apprêtent plus de banquets aux corbeaux, les femmes n'ont pas oublié les arts qui les transformaient jadis en reines et en prophétesses. »

La femme qui prononçait cette singulière tirade avait un extérieur aussi frappant que ses prétentions étaient hautaines et son langage emphatique. Elle aurait représenté dignement par les traits du visage, la voix et le port, la Bonduca ou Boadicée des Bretons, ou la sage Velleda, ou Aurinie, ou quelque autre des fameuses prophétesses qui menèrent jamais au combat une tribu d'anciens Goths. Ses traits étaient nobles et bien dessinés; ils eussent été beaux sans les ravages du temps et sans les effets qu'avait produits sur eux le rude climat de son pays. L'âge et peut-être le chagrin avaient quelque peu diminué le feu de ses yeux bleus, dont le sombre azur approchait beaucoup du noir; et les tresses de sa chevelure, qui s'étaient échappées de dessous sa coiffure et que la rigueur de l'orage avait mises en désordre, en avaient reçu çà et là quelques traces de neige. Son manteau, d'où l'eau découlait, était d'une grosse étoffe

de couleur brune, appelée wadmaal, généralement portée à cette époque dans les îles Shetland aussi bien que dans l'Islande et la Norwège. Mais en se dépouillant de ce vêtement, elle laissa voir une courte jaquette de velours d'un bleu sombre parsemée de dessins, et un corsage de couleur cramoisie et brodé d'un argent déjà terne. Sa ceinture était garnie d'ornements en argent taillés dans les formes des signes planétaires. Son tablier bleu était brodé de semblables figures, et recouvrait un jupon court d'étoffe cramoisie. Elle portait de forts souliers en peau à demi tannée du pays, attachés sur ses bas écarlates par des courroies semblables à celles des bottines romaines. Elle avait à la ceinture une arme qui n'était pas des plus mignonnes, et qu'on pouvait prendre pour un couteau à sacrifice ou pour un poignard, suivant que l'imagination de l'observateur assignait à cette femme le rôle de prêtresse ou de sorcière. A la main elle tenait un bâton soigneusement équarri, couvert de caractères runiques et de figures formant un de ces calendriers perpétuels en usage chez les anciennes tribus de la Scandinavie; bâton qui pouvait, aux yeux de gens superstitieux, passer pour une baguette divinatoire.

Tel était l'extérieur de Norna de Fitful-Head, que beaucoup des habitants de l'île regardaient avec méfiance, beaucoup avec crainte, presque tous avec vénération. Des motifs de soupçon moins évidents auraient suffi en Écosse pour l'exposer aux persécutions de ces cruels inquisiteurs qui étaient souvent, à cette époque, investis par le conseil privé de toute l'autorité nécessaire pour vexer, torturer et condamner au feu les malheureux accusés de magie ou de sorcellerie. Mais les superstitions de cette nature passent par deux degrés avant de disparaître entièrement. Ceux qu'on suppose posséder une puissance surnaturelle sont vénérés dans les premiers âges des sociétés; à mesure que la religion et les lumières augmentent, ils sont d'abord en butte à la haine et à l'horreur, et sont enfin regardés comme imposteurs. L'Écosse était dans ce second état : la crainte des sortilèges était grande, et la haine contre les gens soupçonnés de sorcellerie était extrême. Les Shetland formaient comme un petit monde où, parmi les classes inférieures de la société, régnait encore l'antique superstition du Nord. On y conservait la vénération primitive pour ceux qui affectaient des connaissances surnaturelles et un pouvoir plus qu'humain sur les éléments, pouvoir qui occupait une si grande place dans les anciennes croyances de la Scandinavie. Du moins si les naturels de Thulé admettaient

qu'une classe de magiciens exécutaient leurs exploits grâce à une alliance avec Satan, ils croyaient dévotement que d'autres commerçaient avec des esprits d'une classe différente et moins odieuse, avec les anciens nains, appelés dans les îles Shetland *Trows* ou *Drows,* et qu'ont remplacés les fées modernes.

Parmi ceux qu'on soupçonnait être ligués avec des esprits sans corps, cette Norna, descendante et dernier rejeton d'une famille qui prétendait à ces dons miraculeux, occupait un rang si distingué, que le nom d'une de ces fatales sœurs dont l'occupation est de couper le fil de la vie humaine, lui avait été décerné en honneur de sa puissance surnaturelle. Le nom sous lequel on l'avait réellement baptisée était soigneusement caché par elle et par ses parents ; car, dans leurs superstitions, ils attachaient un présage de malheur à ce qu'il fût découvert. A cette époque, ce qu'on mettait en doute, c'était seulement si une telle puissance pouvait s'acquérir par des moyens légitimes. De nos jours, la question eût été de savoir si c'était imposture chez elle, ou si son imagination était assez fortement frappée des mystères de son art supposé pour qu'elle pût croire jusqu'à un certain point à son pouvoir surhumain. Il est certain qu'elle jouait son rôle avec une assurance si imperturbable, avec une dignité si frappante dans le visage et les gestes; en même temps elle déployait une telle force de langage, une telle énergie de résolution, qu'il aurait été difficile, même au plus grand sceptique, de révoquer en doute la réalité de son enthousiasme, quand bien même il eût souri des prétentions qui en étaient le motif.

CHAPITRE VI.

LA MAGICIENNE.

> Si, par votre art, vous avez mis l'Océan terrible en cette fureur, apaisez-le.
>
> SHAKSPEARE. *La Tempête.*

L'OURAGAN s'était un peu apaisé à l'instant même où Norna arrivait; car il aurait été impossible de marcher quand il était dans toute sa furie. Mais à peine s'était-elle jointe d'une manière si inattendue à la société que le hasard avait réunie dans la maison de Triptolème Yellowley, que la tempête reprit soudain sa première violence, se déchaîna autour de l'habitation avec une véhémence telle, que les gens qui s'y trouvaient devinrent insensibles à tout,

sinon à la crainte de voir l'antique demeure crouler sur leurs têtes.

Miss Baby exhalait ses craintes en longues exclamations. « Le Seigneur nous protége !... C'est à coup sûr notre heure dernière... Quel diable de pays, avec ses mendiants et ses vagabonds !..... Et vous, vieux fou, » ajoutait-elle en se tournant vers son frère, car jamais ses discours en pareil cas n'étaient exempts d'aigreur, « à quoi bon quitter l'excellente terre des Mearns pour venir ici, où toutes les maisons sont pleines de pauvres effrontés et d'aventurières, où dehors le ciel est toujours en furie? — Je vous dis, sœur Baby, » répliqua l'agriculteur outragé, « que tout se perfectionnera, tout s'amendera, excepté, » ajouta-t-il entre ses dents, « l'humeur intraitable d'une vieille fille qui peut ajouter à la fureur de l'ouragan. »

Cependant la vieille domestique et le colporteur s'épuisaient en supplications aux genoux de Norna ; et comme ils ne parlaient que la langue norse, le maître de la maison n'y comprenait rien.

Elle les écouta d'un air hautain et calme, puis elle répliqua enfin à haute voix et en anglais : « Non! Et si cette maison n'est plus demain qu'un monceau de ruines, qu'importe? En quoi le monde a-t-il besoin de l'homme aux sots projets et de la femelle sordide qui l'habitent? Ils ont voulu venir réformer les usages de nos îles, qu'ils voient si les tempêtes des Shetland sont de leur goût... Vous qui ne voulez point périr, sortez de cette maison ! »

Le jagger saisit son léger ballot et se hâta de l'attacher sur son dos ; la vieille servante jeta son manteau sur ses épaules, et tous deux semblèrent prêts à sortir.

Triptolème Yellowley, quelque peu alarmé par ces préparatifs, demanda à Mordaunt, d'une voix que la crainte faisait trembler, « s'il croyait qu'il y eût réellement un danger véritable. — Je ne sais, répondit le jeune homme ; j'ai rarement vu une pareille tempête. Norna peut mieux nous dire que personne quand elle s'apaisera ; car personne dans ces îles ne se connaît mieux au temps. — Est-ce, à ton avis, tout ce que Norna peut faire ? demanda la sibylle ; tu apprendras que sa puissance n'est pas bornée à un si petit espace. Écoute-moi, Mordaunt, enfant d'une terre étrangère, mais dont le cœur est bon... vas-tu quitter cette maison condamnée avec ceux qui se préparent à en sortir? — Non, je n'en sortirai point, Norna : j'ignore pourquoi vous désirez que je m'éloigne, mais je ne quitterai pas, malgré vos sinistres menaces, la maison où j'ai été cordialement accueilli durant une tempête comme celle-ci. Si les

propriétaires ne sont pas accoutumés à donner comme nous une hospitalité sans bornes, je ne leur en suis que plus obligé pour avoir manqué à leurs usages en ma faveur, et m'avoir ouvert leur porte. — C'est là un brave garçon, » dit mistress Baby, dont les idées superstitieuses avaient été éveillées par les menaces de la prétendue sorcière, et qui, malgré son caractère violent, petit et égoïste, avait quelques étincelles de sentiments plus élevés qui la faisaient sympathiser aux généreuses dispositions, quoiqu'elle trouvât trop coûteux de les entretenir à ses frais; « c'est là un brave garçon, répéta-t-elle, et digne de dix oies, si j'avais pu les lui faire bouillir ou rôtir. Je parierais qu'il est fils d'un gentilhomme et non d'un vilain. — Écoutez-moi, jeune Mordaunt, reprit Norna, et quittez cette maison. Le destin a de hautes vues sur vous... Vous ne resterez pas dans ce taudis pour être broyé parmi ses indignes ruines, avec les restes de ses indignes habitants; créatures dont la vie importe aussi peu au monde que la végétation de la mousse qui croît à présent sur leur toit de chaume, et qui sera bientôt pilée avec leurs membres déchirés. — Je... je... je... vais partir, » dit Yellowley, qui, en dépit de ses prétentions à la science et à la sagesse, commençait à redouter le dénoûment de cette aventure; car la maison était vieille, et les murs craquaient effroyablement à chaque coup de vent.

« Et pourquoi? lui demanda sa sœur; je n'imagine pas que le prince des puissances de l'air ait assez de pouvoir sur les êtres qui sont créés à l'image de Dieu pour qu'une bonne maison tombe sur nos têtes, parce qu'une méchante babillarde... » ici elle lança un regard furieux à la pythonisse... « est venue nous assourdir de ses clameurs, comme si nous étions autant de chiens obligés de ramper sous ses ordres. — Je désirais seulement, » dit Triptolème, honteux de son mouvement, « voir le champ d'orge qui doit avoir bien souffert de l'orage; mais si cette honnête femme consent à rester avec nous, je pense que nous ferions mieux de nous asseoir tous en bonne intelligence, et d'attendre que le beau temps revienne. — Honnête femme! répéta Baby... voleuse de profession, bien plutôt... » Puis, s'adressant directement à Norna : « Méchante créature, vieille folle que tu es, dit-elle, sors d'une honnête maison, ou honte à moi si je ne te brise point le crâne! »

Norna lui répondit par un regard de profond mépris; puis s'approchant de la croisée elle parut sérieusement occupée à considérer le ciel, tandis que la vieille domestique, Tronda, tirant sa

maîtresse à l'écart, la suppliait, par tout ce qui est cher à un homme ou à une femme, de ne point provoquer Norna de Fitful-Head. « Vous n'avez pas sa pareille en Écosse... elle peut voyager sur un de ces nuages aussi commodément qu'on monte un bidet.—Je vivrai pour la voir galoper sur la fumée d'un bon tonneau de goudron, répliqua mistress Baby; et ce sera un doux palefroi qui lui conviendra à merveille. »

Norna lança un nouveau coup d'œil sur l'enragée mistress Baby Yellowley, avec cet air de mépris imperturbable que son visage savait si bien exprimer; et s'avançant vers la fenêtre qui regardait le nord-ouest, car c'était de ce côté que semblait alors gronder la tempête, elle resta quelque temps les bras croisés, contemplant le ciel couleur de plomb, obscurci par les tourbillons épais qui, jouets de l'ouragan, laissaient de courts et terribles moments d'attente entre chacun de leurs éclats.

Norna regardait ce spectacle comme si la lutte des éléments lui était familière, et la sombre sérénité de ses traits commandait la crainte en même temps que le respect. Son air était celui qu'on peut supposer à un cabaliste qui contemple l'esprit qu'il vient d'évoquer, esprit dont la vue, bien même qu'il sache comment le soumettre à son enchantement, fait encore frissonner sa chair et glacer son sang. Les autres spectateurs se tenaient dans différentes attitudes qui exprimaient leurs sensations diverses. Mordaunt, sans être indifférent au péril qui les menaçait, était plus curieux qu'alarmé. Il avait ouï parler du pouvoir de Norna sur les éléments, et cette fois il attendait l'occasion de juger par lui-même de sa réalité. Triptolème paraissait abattu beaucoup plus qu'il ne convenait à un philosophe; et s'il faut avouer la vérité, le digne agriculteur était plus effrayé que curieux. Barbara n'était pas exempte de curiosité; mais il était difficile de dire si c'était l'impatience ou la peur qui dominait dans ses yeux vifs et ses lèvres serrées. Le colporteur et la vieille Tronda, persuadés que la maison ne tomberait pas tant que la redoutable Norna y serait à l'abri, se tenaient prêts à partir au moindre mouvement qu'elle ferait pour s'éloigner.

Après avoir regardé quelque temps le ciel dans une attitude immobile et avec le plus profond silence, Norna, d'un geste lent et majestueux, étendit son bâton de chêne noir vers la partie de la plaine céleste d'où le vent soufflait avec plus de furie, et, au milieu de ce vacarme, chanta une invocation norwégienne encore fameuse dans l'île d'Uist sous le nom de *Chant de la Reim-Kennar*, quoi-

qu'on l'appelle parfois *le Chant de la Tempête.* Nous n'en pouvons donner qu'une imitation libre, car il est impossible de rendre littéralement un grand nombre de tournures elliptiques et d'expressions métaphoriques propres à l'ancienne poésie du Nord :

I [1].

Aigle farouche des contrées lointaines du nord-ouest,
Toi qui portes la foudre dans tes serres,
Toi dont les ailes en se déployant émeuvent l'Océan jusqu'à le rendre insensé,
Toi le destructeur de troupeaux, toi le briseur de navires,
Toi le renverseur de tours!
Parmi les cris de ta rage,
Parmi le bruissement de ton vol rapide,
Quoique ton cri soit terrible comme le cri d'une nation qui succombe,
Quoique le bruissement de ton vol soit pareil au mugissement des vagues,
Entends néanmoins, dans ta rage et dans ta vitesse,
Entends la voix de la Reim-Kennar [2].

II.

Tu as rencontré les pins de Drontheim;
Et leurs têtes d'un vert sombre gisent auprès de leurs troncs déracinés.
Tu as rencontré le chevalier de l'Océan,
Le vaste et solide navire du corsaire intrépide;
Et il a prosterné devant toi le pavillon
Qu'il n'aurait pas baissé pour une flotte royale.
Tu as rencontré la tour qui élève son front parmi les nuages,
La tour massive et crénelée des Jarls des anciens jours;
Et la clef de voûte de son donjon
Est maintenant couchée sur l'âtre hospitalier,
Mais il faut bien que tu t'arrêtes, tyran orgueilleux des nuages,
Quand tu entends la voix de la Reim-Kennar.

III.

Il est des vers capables d'arrêter le cerf dans la forêt,
Même quand le limier moucheté de noir a découvert sa trace.
Il est des vers capables de contraindre l'épervier sauvage à suspendre son vol,
Comme un faucon portant le chaperon et la laisse,
Et habitué au sifflet aigu du chasseur.
Et toi qui te ris des clameurs du matelot submergé,
Et du fracas de la forêt en débris,
Et des gémissemens de la foule écrasée
Dans le temple qui s'écroule à l'heure de la prière,

1. Walter Scott a traduit le chant norwégien, non point en vers, mais en donnant pour chaque vers norse une ligne de prose anglaise. Le traducteur français ne pouvait que reproduire scrupuleusement la forme adoptée par Walter Scott.

2. Celle qui *connaît* les paroles, les *rimes* magiques.

Il est des paroles auxquelles tu dois aussi obéir
Quand elles sont chantées par la voix de la Reim-Kennar.

IV.

Assez de désastres ont été causés par toi sur l'Océan :
La veuve, sur le rivage, tend vers le ciel ses mains jointes.
Assez de désastres ont été causés par toi sur la terre :
Le laboureur se croise les bras de désespoir.
Cesse donc le mouvement de tes ailes ;
Laisse reposer l'Océan dans sa sombre puissance ;
Cesse les éclairs de tes yeux ;
Laisse reposer la foudre dans l'arsenal d'Odin.
Arrête-toi, je te l'ordonne, toi qui promènes ton aveugle fureur dans les cieux [du nord-ouest,
Dors à la voix de Norna, à la voix de la Reim-Kennar.

Nous avons dit que Mordaunt était naturellement passionné pour la poésie et pour les situations extraordinaires : on ne trouvera donc pas étonnant qu'il écoutât avec intérêt l'appel sauvage ainsi fait au terrible vent qui souffle sur l'univers, du ton d'un enthousiasme si intrépide. Mais quoiqu'il eût si souvent entendu parler dans le pays des chants runiques et des sortiléges du Nord, il ne fut pas en cette occasion assez crédule pour croire que la tempête qui avait grondé depuis le matin, et qui commençait à se calmer, était vaincue par le charme des vers de Norna. Une chose certaine, c'est que la tourmente semblait se ralentir et que le péril dont elle menaçait était déjà passé. Mais il n'était pas improbable que cette issue eût été prévue par la pythonisse d'après certains signes imperceptibles pour ceux qui n'avaient pas demeuré long-temps dans le pays, ni accordé aux phénomènes météorologiques l'attention d'un fin et subtil observateur. Il ne doutait point de l'expérience de Norna, et c'était un moyen très simple d'expliquer ce qui paraissait surnaturel dans sa conduite. Mais pourtant cette noble physionomie à demi cachée par ses cheveux épars, l'air de majesté avec lequel, d'un ton de menace et de commandement, cette femme parlait aux esprits invisibles de la tempête, donnaient à Mordaunt une violente envie de croire à l'empire de l'art occulte sur les puissances de la nature ; car si jamais une femme eût pu posséder une telle autorité sur les lois ordinaires de l'univers, Norna de Fitful-Head, à en juger par son port, ses traits et sa physionomie, était née pour jouer ce grand rôle.

Le reste de la compagnie ne balança point tant à se laisser convaincre. Tronda et le colporteur n'avaient besoin d'aucune convic-

tion; ils croyaient dès long-temps à l'étendue sans bornes de l'empire de Norna sur les éléments. Mais Triptolème et sa sœur se lancèrent l'un à l'autre des œillades d'étonnement et de crainte, surtout quand le vent commença à se ralentir d'une manière sensible, comme on pouvait surtout s'en apercevoir dans les intervalles que Norna mettait entre les strophes de son chant magique. Un long silence succéda à la dernière strophe, jusqu'à ce que Norna se remît à chanter, mais sur un autre air et d'un ton plus doux :

Aigle des eaux lointaines du nord-ouest,
Tu as entendu la voix de la Reim-Kennar;
A son ordre tu as replié les voiles immenses,
Et les a rassemblées paisibles le long de tes flancs.
Que ma bénédiction t'accompagne dans ta retraite,
Quand tu descends de ton poste sublime!
Calme soit ton sommeil dans les cavernes inconnues de l'Océan,
Repose jusqu'à ce que le destin t'éveille de nouveau :
Aigle du nord-ouest, tu as entendu la voix de la Reim-Kennar.

« Jolie chanson, que celle qui pourrait empêcher le grain de se coucher avant la récolte! » murmura le cultivateur à sa sœur; « il faut lui parler respectueusement, Baby..... Elle voudra bien, peut-être, nous confier son secret pour une centaine de livres écossaises.
— Une centaine de têtes de niais, répliqua Baby... Proposez-lui cinq marcs d'argent comptant; je n'ai jamais ouï parler de sorcière qui ne fût pauvre comme Job. »

Norna se retourna vers eux, comme si elle eût deviné leurs pensées; peut-être les connaissait-elle en effet. Elle passa devant le frère et la sœur en leur jetant un regard du plus souverain mépris, et s'approchant de la table sur laquelle les préparatifs du repas frugal de mistress Barbara étaient déjà faits, elle versa dans une petite tasse de bois un peu de bland, breuvage légèrement acide, fait avec la partie séreuse du lait, et qui était renfermé dans une grande cruche de terre. Elle rompit une seule bouchée de pain d'orge, et, après avoir bu et mangé, elle revint vers ses hôtes incivils. « Je ne vous remercie pas, dit-elle, de cette nourriture, car je n'ai pas été la bienvenue à votre table; et les remercîments donnés à l'avare sont comme la rosée du ciel sur les rocs de Foulah, où elle ne peut rien rafraîchir par son influence. Je ne vous remercie pas, répéta-t-elle; je vous paye d'un métal que vous estimez plus que la reconnaissance de tous les habitants d'Hialtland. Ne dites pas que Norna de Fitful-Head a mangé de votre pain et bu dans votre verre, et qu'elle vous a laissés en peine pour la dépense qu'elle a causée dans

votre maison. » En parlant ainsi, elle déposa sur la table une petite pièce de monnaie fort antique, portant l'effigie grossière et presque effacée de quelque ancien roi du Nord.

Triptolème et sa sœur se récrièrent avec véhémence contre cette libéralité; le premier protestant que sa maison n'était pas une auberge, et l'autre s'écriant : « Cette vagabonde est-elle folle? Avez-vous jamais ouï dire que dans la noble famille de Clinkscale on ait donné à manger pour de l'argent? — Ou par charité, murmura son frère; n'oubliez pas cela, ma sœur. — Qu'avez-vous donc à grommeler, vieux coucou? » s'écria son aimable sœur, qui soupçonnait le sens de ces murmures; « rendez à la dame sa bonne pièce, et contentez-vous de la voir décamper d'ici... Ce sera de l'ardoise demain, sinon quelque chose de pis. »

L'honnête intendant prit la pièce pour la rendre; mais il ne put modérer son étonnement lorsqu'il en aperçut l'empreinte, et sa main tremblait en la présentant à sa sœur.

« Oui, » reprit la pythonisse, comme si elle avait lu les pensées du couple stupéfait, « vous avez déjà vu ce coin... Veillez à en faire bon usage! il ne profite pas dans une main avare et sordide... Il fut gagné à travers d'honorables périls, et doit être dépensé avec une honorable libéralité. Le trésor qui gît sous le foyer chaud portera un jour, comme le talent caché, témoignage contre son avare possesseur. »

Le sens obscur de ces derniers mots sembla porter au comble l'alarme et l'étonnement de mistress Baby et de son frère. Celui-ci murmura quelques paroles d'invitation à Norna pour qu'elle consentît à passer la nuit avec eux, ou du moins partageât le dîner. C'était la première fois qu'il donnait ce nom au repas. Mais, apercevant la nombreuse compagnie et se rappelant le modeste contenu de la marmite, il corrigea sa phrase, et espéra qu'elle voudrait bien prendre part à la collation, qui serait sur table en moins de temps qu'il n'en fallait pour dételer une charrue.

« Je ne mange pas ici... je ne couche pas ici, répondit Norna... Non; et je vais vous débarrasser non seulement de ma propre présence, mais encore renvoyer vos hôtes mal venus.... Mordaunt, » ajouta-t-elle en s'adressant au jeune Mertoun, « l'heure noire est passée, et votre père vous attend ce soir. — Allez-vous dans cette direction? demanda Mordaunt; je vais seulement manger un morceau, bonne mère, et je vous aiderai de mon bras pendant la route; les ruisseaux doivent être débordés et le voyage périlleux. — Nou-

n'allons pas du même côté, répondit la sibylle, et Norna n'a pas besoin d'un bras mortel qui la soutienne dans sa route. Je suis appelée bien loin dans l'est par des personnes qui sauront bien aplanir mon chemin. Pour toi, Bryce Snailsfoot, » continua-t-elle en parlant au colporteur, « fais halte vers le Sumburgh... Le robst te produira une jolie moisson qui vaudra bien la peine d'être récoltée. Beaucoup d'excellentes marchandises y viendront sous peu chercher un nouveau possesseur; car le soigneux pilote dormira trop profondément dans l'abîme pour s'inquiéter si les ballots et les sacs viennent frapper sur les côtes. — Non, non, bonne mère, répondit Snailsfoot, je ne demande la mort de personne pour mon profit particulier, et suis très reconnaissant à la Providence des succès qu'elle accorde à mon petit commerce. Mais à coup sûr la ruine d'un homme fait la fortune d'un autre; et comme ces tempêtes détruisent certains biens sur la terre, il est juste qu'elles nous envoient certains dons par mer. Je prends donc la liberté, comme vous-même, bonne mère, d'avaler une bouchée de pain d'orge et une gorgée de bland, et je vous souhaite le bonjour; je vous remercie, vous, ce bon monsieur et madame, puis je dirige ma route sur Jarlshof, suivant votre conseil. — Oui, reprit la pythonisse, où il y a meurtre les aigles se rassemblent; et à l'endroit de la côte où échoue le vaisseau, le colporteur est aussi affairé à ramasser des débris que le requin à se gorger de cadavres. »

Cette réprimande, si c'en était une, semblait au dessus de la compréhension du marchand ambulant, qui, tout entier au gain, prit sa valise et l'aune qui lui servait en même temps de canne, et demanda à Mordaunt, avec la familiarité permise dans un pays encore sauvage, s'il ne lui tiendrait pas compagnie en chemin.

« Il faut d'abord que je dîne avec M. Yellowley et mistress Baby, répondit le jeune homme, et je partirai dans une demi-heure. — Alors je mangerai mon morceau sur le pouce, » dit le colporteur. En conséquence il murmura une bénédiction, et, sans plus de cérémonie, il s'empara de ce qui parut les deux tiers d'un pain aux yeux sordides de mistress Baby, donna un rude assaut à la cruche de bland, saisit une poignée de petits poissons appelés *sillocks*, que la servante venait de placer sur la table, et quitta l'appartement sans plus d'embarras.

« Sur ma parole, » s'écria mistress Baby ainsi dépouillée, « c'est une soif et une faim de chaland, comme on dit. Si les lois contre le vagabondage ne sont pas mieux exécutées.... Ce n'est pas que je

veuille fermer ma porte à d'honnêtes gens, » dit-elle en jetant un coup d'œil sur Mordaunt, surtout par un temps de jugement dernier. Mais je m'aperçois que l'oie est cuite ; la pauvre bête! »

Elle prononça ces mots d'un ton d'affection pour l'oie fumée; et en effet, l'animal, après avoir été bien long-temps l'hôte inanimé du foyer, lui semblait plus intéressant dans cet état que quand il criait au milieu des nuages. Mordaunt sourit et prit un siége, puis se tourna pour voir Norna ; mais elle avait disparu de la chambre pendant la discussion avec le colporteur.

« Je suis charmée qu'elle soit partie, la méchante drôlesse, dit mistress Baby, quoiqu'elle nous ait laissé cette pièce d'argent à notre honte éternelle. — Chut! mistress, pour l'amour du ciel, s'écria Tonda Dronsdaughter; qui sait où elle peut être en ce moment?.... Nous ne sommes pas sûrs qu'elle ne puisse nous entendre, quoique nous ne la puissions voir. »

Mistress Baby promena avec effroi ses yeux autour d'elle, puis se remettant soudain, car elle était naturellement courageuse aussi bien que violente, elle dit : « Je l'ai bravée en face, et je la brave encore, qu'elle me voie ou m'entende, qu'elle soit près ou loin, ici ou là-bas.... Et vous, imbécile, » dit-elle au pauvre Yellowley, « que restez-vous là à regarder?.... Vous, un savant de Saint-André, vous qui avez étudié les livres et les humanités latines, comme vous dites, vous avez peur des caquetages d'une vieille folle! Récitez votre bénédicité de collége, homme, et fût-elle sorcière, nous mangerons notre dîner en nous moquant d'elle. Quant à sa pièce d'argent, il ne sera jamais dit que j'aie empoché sa monnaie; je la donnerai à quelque malheureux.... c'est-à-dire, je la léguerai à ma mort ; et jusque-là je la garderai comme argent de *tirelire*.... Ce n'est pas, j'espère, dépenser son argent que d'en user ainsi. Dites donc votre bénédicité, Tolème, et mettons-nous vite à boire et à manger. — Vous feriez bien mieux de dire un *oremus* à saint Ronald, et de jeter une pièce de six pences par dessus votre épaule gauche, mon maître, interrompit Tronda. — Pour que vous la ramassiez, voleuse, » reprit l'implacable mistress Baby. « Il se passera du temps avant qu'une pareille pièce vous vienne en main, ou alors vous la gagnerez autrement..... A table, Triptolème, et ne pensons plus aux menaces d'une femme folle. — Folle ou sensée, » répliqua Yellowley, tout-à-fait abattu, « elle en sait plus que je ne le voudrais. C'est effrayant de voir un pareil vent tomber à la voix d'un être de chair et de sang comme nous....

et puis ce qui a rapport au foyer.... Je ne puis m'empêcher de penser... — Si vous ne pouvez vous empêcher de penser, » interrompit mistress Baby, d'un ton très aigre, « au moins, vous pouvez retenir votre langue. »

L'agriculteur ne répliqua mot, mais attaqua son modeste festin, et en fit les honneurs avec une cordialité surprenante à son nouvel hôte, le premier qui fût arrivé, et le dernier qui les quitta. Les sillocks eurent bientôt disparu, et l'oie enfumée avec son accommodement les remplaça si fort à propos que Tronda, à qui le droit de sucer les os appartenait d'ordinaire, trouva son ouvrage fait, ou presque fait. Après le dîner, l'hôte alla chercher sa bouteille d'eau-de-vie; mais Mordaunt, dont les habitudes étaient en général presque aussi sobres que celles de son père, n'usa que très faiblement de ce luxe extraordinaire d'hospitalité.

Durant le repas, ils en apprirent tant du jeune Mordaunt et de son père, que Baby elle-même voulut l'empêcher de reprendre ses habits mouillés, et le pressa, au risque d'un souper coûteux qu'il aurait fallu ajouter aux dépenses du jour, de rester avec eux jusqu'au lendemain matin. Mais ce qu'avait dit Norna fit désirer au jeune homme de rentrer chez lui, et malgré l'agrandissement qu'on avait fait en sa faveur à l'hospitalité de Stourburgh, cette maison ne présentait pas assez d'agréments pour l'engager à y rester plus long-temps. Il accepta donc le prêt des habits du facteur, promit de les rendre et d'envoyer chercher les siens, et prit civilement congé de son hôte et de mistress Baby. Celle-ci, tout en regrettant la perte de son oie, ne put s'empêcher de penser que, puisque le sacrifice en était fait, il valait mieux que la bête eût été mangée dans la compagnie d'un jeune homme si bien fait et si aimable.

CHAPITRE VII.

LA PROMENADE.

> Il ne fait pas sa besogne à demi, cet enragé d'Océan; avalant ceux qu'il étrangle, son vaste estomac offre à la fois aux marins dont il fait son affaire, et mort et sépulture. *Ancienne Comédie.*

Il y avait dix grands milles d'Ecosse entre Stourburgh et Jarlshof; et quoique notre piéton n'eût pas à surmonter les obstacles

qui arrêtèrent en route Tam O Shanter[1] (car dans un pays où il n'y a ni haies ni enclos de pierre, il ne peut y avoir ni trous aux murs ni barrières), cependant le nombre et la nature des eaux et marais qu'il eut à traverser en chemin suffisaient amplement à mettre le compte en balance, et à rendre son voyage aussi fatigant, aussi périlleux que la fameuse retraite d'Ayr. Néanmoins, ni sorcier ni magicienne n'arrêtèrent Mordaunt dans sa route. Les jours ralongeaient déjà beaucoup, et il arriva sain et sauf à Jarlshof sur les onze heures du soir. Tout était tranquille et noir autour de la maison, et ce ne fut qu'après avoir sifflé deux ou trois fois sous la fenêtre de Swertha qu'elle répondit au signal.

Au premier coup, Swertha commença un agréable rêve sur un jeune pêcheur-baleinier qui avait coutume de faire entendre, il y avait une quarantaine d'années, un semblable signal sous la croisée de sa hutte; au second coup, elle s'éveilla pour se rappeler que Johnnie Fea dormait profondément sous les ondes glaciales du Groënland, depuis plus d'une année, et qu'elle était ménagère de M. Mertoun à Jarlshof; au troisième, elle se leva et ouvrit la fenêtre.

« Qui vient à une pareille heure de la nuit? — C'est moi, répondit le jeune homme. — Et pourquoi n'entrez-vous pas? La porte n'est fermée qu'au loquet; il y a dans la cuisine une tourbe qui brûle, et des allumettes dans la cheminée.... vous pouvez allumer votre chandelle. — Il suffit, répliqua Mordaunt; mais je voudrais savoir comment va mon père. — Absolument comme à l'ordinaire, le pauvre homme!.... et vous demandant toujours, monsieur Mordaunt. Vous allez loin dans vos promenades, et vous revenez tard, mon jeune maître. — L'heure noire est donc passée, Swertha? — Oui vraiment, monsieur Mordaunt; et votre père est d'assez bonne humeur pour lui, le pauvre homme! je lui ai parlé deux fois hier, sans qu'il m'eût adressé la parole; la première fois il m'a répondu aussi civilement que possible; mais la seconde, il m'a dit de ne pas l'importuner; et puis, pensai-je, le nombre trois porte bonheur, je lui parlai donc encore pour essayer. Mais il m'a appelée vieille diablesse de babillarde : sans se fâcher le moins du monde, du reste. — Assez, assez, Swertha; et maintenant descendez, et trouvez-moi quelque chose à manger, car je n'ai que pauvrement dîné. — Alors vous êtes allé chez les nouvelles gens de Stourburgh; car il n'existe pas d'autre maison dans toutes les îles où l'on ne

1. Héros d'un conte écossais de Burns.

vous eût pas donné la meilleure part de ce qu'on avait de meilleur. Vous devez avoir vu Norna de Fitful-Head? elle est allée à Stourburgh le matin, et est revenue à la ville cette nuit. — Revenue!.. elle est donc ici? Comment a-t-elle pu faire trois lieues et plus en si peu de temps? — Et qui sait comment elle voyage? Mais je lui ai entendu dire de mes propres oreilles au Rauzellaer, qu'elle se proposait ce jour-là d'aller à Burgh-Westra, pour parler à Minna Troil; mais qu'elle avait vu à Stourburgh, c'est-à-dire à Harfra, car elle ne désigne jamais cette maison par un autre nom, des choses qui la ramenaient au village. Mais cherchez un peu, et vous trouverez abondamment de quoi souper : notre buffet n'est pas vide, et moins encore fermé, quoique mon maître soit étranger, et il délie aisément le cordon de son sac, comme dit le Rauzellaer. »

Mordaunt se dirigea donc vers la cuisine, où les soins empressés de Swertha lui eurent bientôt préparé un repas abondant, quoique simple, qui l'indemnisa de la maigre hospitalité de Stourburgh.

Le matin, quelques restes de fatigue firent rester le jeune Mertoun plus tard que de coutume au lit; de sorte que, contrairement à son habitude, il trouva son père dans la pièce où ils mangeaient, et qui leur servait d'appartement commun. Le fils salua le père par une révérence muette, et attendit qu'il lui adressât la parole.

« Vous étiez absent hier, Mordaunt? » demanda M. Mertoun. L'absence de Mordaunt avait duré une semaine et plus; mais il avait souvent remarqué que son père ne paraissait jamais s'apercevoir du temps qui s'écoulait pendant qu'il était attaqué de ses vapeurs sombres; le fils répondit affirmativement à la question qui lui était faite.

« Et vous étiez à Burgh-Westra, je pense? continua le père. — Oui, monsieur, » répondit Mordaunt.

M. Mertoun père se tut pendant quelques minutes, et se promena dans la salle en gardant le silence avec un air de sombre réflexion, tel qu'il semblait prêt à retomber dans ses accès de tristesse. Se tournant soudain vers son fils, il lui dit pourtant d'un ton interrogatif: « Magnus Troil a deux filles.... elles doivent être à présent de jeunes femmes, et passent pour fort jolies, n'est-ce pas? — Oui généralement, monsieur, » répondit Mordaunt fort surpris d'entendre son père lui adresser la moindre question sur des individus d'un sexe qu'il prisait d'ordinaire si peu, surprise qui fut beaucoup augmentée par la demande suivante, faite aussi brusquement que la première :

« Laquelle trouvez-vous la plus jolie? — Moi, mon père, » répliqua le fils avec étonnement mais sans embarras... « je ne suis pas un bon juge.... je n'ai jamais examiné laquelle était absolument la plus jolie. Toutes deux sont de charmantes jeunes femmes. — Vous éludez ma question, Mordaunt; peut-être ai-je quelque raison toute particulière pour souhaiter de bien connaître votre goût à ce sujet. Mon habitude n'est pas de dépenser des mots en pure perte. Je vous le demande une seconde fois, quelle est celle des filles de Magnus Troil qui vous semble la plus jolie? — Vraiment, mon père, vous plaisantez sûrement en m'adressant une pareille question. — Jeune homme, répliqua Mertoun, avec des yeux qui commençaient à rouler et à étinceler d'impatience, « je ne plaisante jamais. Je désire une réponse à ma question. — Eh bien! sur ma parole, monsieur, il n'est pas en mon pouvoir de décider entre les deux sœurs... Toutes deux sont charmantes, mais ne se ressemblent nullement. Minna a les cheveux noirs, et est plus grave que sa sœur... plus sérieuse, mais nullement sombre ni triste. — Ah! vous avez gravement discuté; et cette Minna, je suppose, vous plaît davantage? — Non, monsieur : réellement, je ne puis lui donner la préférence sur sa sœur Brenda, qui est aussi gaie qu'un agneau dans une matinée de printemps.... moins grande que sa sœur, mais si bien faite, si bonne danseuse... — Qu'elle est plus propre à amuser le jeune homme dont la demeure est triste, et le père taciturne, » interrompit Mertoun.

Rien dans la conduite de son père n'avait jamais tant surpris Mordaunt que l'obstination avec laquelle il semblait poursuivre un sujet d'une nature aussi étrangère au cours ordinaire de ses pensées et à ses habitudes de conversation. Il se contenta de répondre encore une fois que les deux jeunes femmes méritaient une grande admiration, mais qu'il n'avait jamais pensé à elles avec le désir de mettre l'une au dessous de sa sœur... que d'autres décideraient probablement entre elles, suivant qu'ils se trouveraient aimer davantage un caractère grave ou gai, un teint pâle ou animé; mais qu'il ne pouvait voir aucune excellente qualité dans l'une, qui ne fût balancée par un attrait aussi aimable dans l'autre.

Il est possible que le calme même avec lequel Mordaunt donnait ces explications n'eût pas contenté son père; mais Swertha, en ce moment, entra avec le déjeuner, et le jeune homme, bien qu'il eût soupé fort tard, entama les vivres avec un air qui convainquit Mertoun que son fils regardait cette occupation comme d'une plus

grave importance que la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble, et qu'il n'avait rien à ajouter aux réponses explicatives qu'il avait déjà faites. Il se couvrit le front de sa main, et resta long-temps les yeux fixés sur Mordaunt, tandis que celui-ci ne songeait qu'à son repas du matin. Il n'y avait ni contrainte ni rien dans ses mouvements qui montrât qu'il s'aperçût qu'il était l'objet d'une si profonde méditation; tout chez lui était franc, naturel et ouvert.

« Il a le cœur libre, murmurait Mertoun en lui-même... Si jeune, si aimable et si plein d'imagination, si beau et si attrayant de corps et de figure, c'est étrange qu'à son âge, et dans sa position, il ait pu éviter les filets qui enlacent tout le monde! »

Quand le déjeuner fut fini, M. Mertoun père, au lieu de proposer à son fils, qui attendait ses ordres, de travailler, comme à l'ordinaire, à telle ou telle partie de ses études, prit son chapeau et sa canne, et pria Mordaunt de l'accompagner jusqu'au cap de Sumburgh, pour contempler l'Océan agité comme il devait encore l'être par la tempête du jour précédent. Mordaunt était à un âge où les jeunes gens sont toujours disposés à quitter des travaux sédentaires pour des exercices actifs; il se leva avec allégresse pour se rendre à l'invitation de son père, et au bout de quelques minutes ils gravissaient ensemble la montagne qui, s'élevant du côté de la terre par une pente longue, rapide et couverte de gazon, descend soudain vers la mer, à partir du sommet, par un précipice roide et effrayant.

La journée était délicieuse; il y avait juste assez d'agitation dans l'air pour balayer les petits nuages laineux qui étaient étendus sur l'horizon, et pour répandre sur le paysage, en les chassant de temps à autre sur le soleil, cette variété de lumière et d'ombre qui donne souvent à une scène immense et nue une espèce de charme qui rivalise avec les divers attraits d'un pays cultivé et planté. Mille teintes passagères de jour et d'ombre se jouaient sur une vaste étendue de marais, de rochers et d'îlots dont le cercle, à mesure qu'ils montaient de plus haut en plus haut, devenait de plus en plus large autour d'eux.

Mertoun s'arrêtait souvent pour contempler la scène qui l'entourait, et d'abord son fils supposa qu'il ne faisait halte que pour en savourer les beautés; mais quand ils eurent gravi plus haut encore, il remarqua que son père respirait avec peine, que sa démarche était moins ferme et plus difficile, et acquit la certitude, avec une émotion de tristesse, que les forces de son père étaient épuisées

pour le moment, et qu'il trouvait la montée plus rude et plus fatigante que de coutume. Voler à son côté et lui offrir en silence le secours de son bras, était un de ces actes de déférence que les jeunes gens doivent à tous les vieillards, aussi bien qu'un devoir de tendresse filiale; Mertoun sembla d'abord le recevoir ainsi, car il usa, sans prononcer un mot, de l'assistance qu'on lui procurait par cette attention.

Mais ce fut seulement pendant deux ou trois minutes. Ils n'avaient pas fait ensemble une cinquantaine de pas qu'il repoussa Mordaunt loin de lui brusquement et même avec rudesse; et comme si un souvenir soudain lui redonnait toute sa vigueur, il se mit à gravir la pente à grands pas et si rapidement, que Mordaunt, à son tour, fut obligé d'employer toutes ses forces pour le suivre. Il connaissait le caractère bizarre de son père; il savait, d'après plusieurs légères circonstances, qu'il n'en était pas aimé, bien que M. Mertoun se donnât de la peine pour l'éducation du jeune homme, et qu'il parût n'avoir pas d'autre souci sur la terre que le soin de son fils. Mais la conviction ne lui en avait jamais été donnée d'une manière plus forte et plus évidente qu'en cette occasion où Mertoun rejetait avec une brusquerie impardonnable un secours que les vieillards acceptent avec empressement, même de jeunes gens avec lesquels ils sont peu liés, comme un tribut qu'il est aussi juste de payer que de recevoir. Mertoun cependant ne sembla point s'apercevoir de l'effet que sa boutade avait produit sur son fils. Il s'arrêta sur une espèce de terrasse unie où ils arrivaient et parla à Mordaunt avec un ton d'indifférence qui semblait quelque peu affecté.

« Puisque vous avez si peu de motifs, Mordaunt, pour rester dans ces îles sauvages, je suppose que parfois vous souhaitez de voir un peu plus le monde? — Sur ma parole, mon père, je ne puis dire que j'aie jamais eu une telle pensée. — Et pourquoi non, jeune homme? rien de plus naturel, je trouve, à votre âge. A votre âge le beau et varié spectacle de la Grande-Bretagne ne pouvait me satisfaire; bien moins encore doit suffire un peu de tourbe et de mousse baigné de toutes parts par la mer. — Je n'ai jamais songé à quitter les îles Shetland, mon père. Je suis heureux ici, et j'y ai des amis. Et vous-même, monsieur, vous me regretteriez, à moins cependant... — Allons, vous ne me persuaderez pas, » dit le père un peu brusquement, « que vous restez ici, ou désirez y rester pour l'amour de moi? — Et pourquoi pas, mon père, » répondit

Mordaunt tranquillement; « c'est mon devoir, et j'espère ne pas y avoir manqué jusqu'à présent. — Oh! oui, votre devoir! » répéta Mertoun sur le même ton... « votre devoir! C'est aussi le devoir du chien de suivre le valet qui le nourrit. — Et ne le suit-il pas, monsieur? — Oui, » répondit le père en détournant la tête; « mais il ne cajole que ceux qui le caressent. — J'espère, monsieur, n'avoir jamais manqué d'attentions? — N'en parlons plus... n'en parlons plus, » dit Mertoun brusquement. « Nous avons assez fait l'un pour l'autre... il *faut* que nous nous quittions avant peu... que ce motif nous console, si notre séparation a besoin de consolation. — Je me tiendrai prêt à obéir à tous vos désirs, » répliqua Mordaunt, peu fâché d'une perspective qui lui promettait l'occasion de faire plus ample connaissance avec le monde. « Je présume que votre plaisir sera que je commence mes voyages par une pêche à la baleine. — Une pêche à la baleine! s'écria Mertoun; belle manière en effet de voir le monde! mais vous ne pouvez parler que de ce que vous avez appris. En voici assez pour le moment. Dites-moi où vous avez trouvé un asile pendant la tempête d'hier. — A Stourburgh, chez le cultivateur d'Ecosse. — Ce pédant, ce capricieux, ce visionnaire, cet homme à projets... Et qui y avez-vous vu? — Sa sœur et la vieille Norna du Fitful-Head. — Quoi! la propriétaire de charmes tout-puissants! » répliqua Mertoun avec un ris moqueur.... « elle qui peut changer le vent en mettant son bonnet d'un côté, comme le roi Érick faisait en tournant son chapeau! La dame fait de longs voyages : comment se porte-t-elle? s'enrichit-elle à envoyer des vents favorables aux marins qui sont retenus au port? — Je n'en sais réellement rien, monsieur, » répondit Mordaunt, que certains souvenirs empêchaient d'entrer librement dans l'humeur de son père.

« Vous trouvez le sujet trop sérieux pour en faire un texte de plaisanterie, ou peut-être trouvez-vous sa marchandise trop légère pour vous en inquiéter, » continua Mertoun sur le même ton de sarcasme, et c'était comme cela seulement qu'il approchait le plus de la gaîté; « mais faites-y bien attention : chaque chose dans l'univers se vend et s'achète, et pourquoi pas les vents aussi, s'ils trouvent des acheteurs? La terre rapporte depuis sa surface extrême jusqu'à ses mines les plus profondément enfouies; le feu et les moyens de l'entretenir se vendent et s'achètent; les misérables qui balayent l'Océan furieux avec leurs filets payent rançon pour le privilége de s'y noyer. A quel titre l'air serait-il exempt du com-

merce universel? Au dessus, au dessous, autour de la terre, tout a son prix, ses marchands, ses chalands... en beaucoup de contrées les prêtres veulent vous vendre une place dans le ciel... en tout pays, on est disposé à échanger contre richesse, santé et paix de conscience, un large coin d'enfer : pourquoi Norna ne trafiquerait-elle pas à sa manière? — Ma foi, je n'y vois pas d'obstacles, répondit Mordaunt; seulement, je voudrais qu'elle livrât ses marchandises en moins grandes quantités. Hier elle vendait en gros, et quiconque a fait affaire avec elle a reçu plus que la valeur de son argent. — Cela est vrai, » dit le père; et il s'arrêta au faîte du cap effrayant qu'ils avaient atteint, à l'endroit où le rocher plonge à pic dans le vaste Océan; « cela est vrai, et les effets en sont encore visibles. »

La surface de ce haut promontoire est formée de cette pierre tendre et friable, qu'on nomme pierre à sablon, qui cède peu à peu à l'action de l'atmosphère, et se brise en larges blocs qui restent suspendus au sommet du précipice. Souvent détachés par la furie des tempêtes, ils tombent avec fracas dans l'Océan, qui frappe avec fureur le pied du roc. Nombre de ces lourdes masses gisent entassées au bas des rochers d'où elles sont descendues, et, autour de leurs flancs, les vagues écument et tournoient avec une violence praticulière à ces parages.

A l'instant où Mertoun et son fils regardaient du haut du précipice, la vaste mer se ressentait encore de l'agitation produite par la tempête de la veille, tempête trop violente pour s'apaiser promptement. Les lames couraient se briser contre le cap avec un vacarme qui assourdissait l'oreille et éblouissait l'œil, menaçant d'une mort immédiate quiconque se trouverait sur leur passage. La vue de la nature dans sa magnificence, soit dans sa beauté, soit dans son horreur, a toujours un intérêt irrésistible, que l'habitude même ne peut que légèrement affaiblir. Le père et le fils s'assirent tous deux sur le faîte du rocher, pour contempler cette interminable guerre des flots.

Soudain Mordaunt, dont les yeux étaient plus subtils, et dont probablement l'attention était plus éveillée que celle de son père, se releva en criant : « Dieu du ciel! il y a un vaisseau dans le Roost. »

Mertoun regarda vers le nord-ouest, et aperçut un objet entraîné par le terrible courant. « Ce vaisseau ne montre pas de voile, » observa-t-il; et ayant examiné l'objet avec sa lorgnette, il ajouta :

« Il est démâté, et ce n'est plus qu'une carcasse qui flotte sur les eaux. — Et il arrive vers le Sumburgh-Head, » reprit Mordaunt, frappé d'horreur, « sans avoir aucun moyen d'éviter ce cap. — Il ne fait aucune manœuvre; il est probablement abandonné de l'équipage. — Dans une tempête comme celle d'hier, où les meilleurs marins n'auraient pu conduire même une barque découverte, tous doivent avoir péri. — C'est fort probable, » reprit le père avec un calme glacial; « un jour, plus tôt ou plus tard, tous devaient périr. Qu'importe que l'oiseleur, auquel rien n'échappe, les ait tous saisis d'une rafle sur ce misérable navire, ou qu'il les prenne un à un, à mesure que le hasard les amène sous sa griffe? Qu'importe?... le navire, le champ de bataille nous sont à peine plus funestes que notre table ou notre lit; et nous n'échappons aux dangers que pour traîner une existence misérable et ennuyeuse, jusqu'au moment où nous périssons d'une autre manière. Puisse enfin arriver cette heure, heure que la raison nous enseignerait à désirer, si la nature n'en avait si profondément gravé la crainte dans nos âmes! Une telle réflexion vous étonne, Mordaunt, parce que la vie est encore neuve pour vous : mais, avant d'avoir atteint mon âge, elle sera la compagne familière de toutes vos pensées. — A coup sûr, monsieur, un tel dégoût de la vie n'est pas la conséquence nécessaire d'un âge avancé? — Conséquence nécessaire pour tous ceux qui ont le bon sens d'estimer la vie à sa véritable valeur. Ceux qui, comme Magnus Troil, ressentent assez vivement les impulsions animales pour mettre toutes leurs jouissances dans le contentement des sens, peuvent trouver du plaisir à l'existence, quel qu'en soit le mode. »

Mordaunt ne goûta ni la doctrine ni l'exemple. Il pensa que les droits d'un homme tel que le bon udaller à voir un ciel brillant éclairer ses derniers jours, n'étaient pas fondés sur cette sensibilité toute physique, mais, au contraire, sur la manière dont il s'acquittait de ses devoirs envers ses semblables. Mais il laissa tomber la conversation; car disputer avec son père n'aurait fait qu'irriter celui-ci : il ramena donc l'attention sur le navire.

La carcasse, car cet objet ne méritait guère un autre nom, se trouvait alors au plus fort du courant, et courait avec vitesse vers le cap au faîte duquel ils étaient juchés. Pourtant il se passa du temps avant qu'ils pussent voir distinctement l'objet qu'ils avaient d'abord aperçu comme un point noir sur les flots, et puis à une distance moins éloignée, comme une baleine qui tantôt montre à peine la queue hors de l'eau, tantôt met en vue son vaste dos. En-

fin ils purent reconnaître plus distinctement une forme de vaisseau, car les hautes vagues qui le chassaient vers la côte le soulevaient à la surface, et puis le plongeaient au plus profond des abîmes de l'Océan. Le navire semblait avoir été de deux ou trois cents tonneaux, et armé de manière à se défendre, car on apercevait les sabords. Il avait été probablement démâté dans l'ouragan de la veille, et voguait rempli d'eau sur les vagues, en proie à leur violence. Il semblait certain que les gens de l'équipage, désespérant de pouvoir diriger la marche de leur bâtiment, et même de le tenir à flot à l'aide des pompes, s'étaient jetés dans les chaloupes et l'avaient abandonné. Toutes craintes étaient donc inutiles en ce qui concernait des créatures humaines; et pourtant ce n'était pas sans ressentir une horreur muette que Mordaunt et son père voyaient la mer prête à engloutir ce chef-d'œuvre au moyen duquel le génie humain prétend dompter les vagues et lutter contre les vents.

Cette masse noire semblait s'élargir à chaque brasse qu'elle laissait derrière elle : le navire accourait, porté par une vague énorme qui roula avec lui sans se briser, jusqu'au moment où la lame et son fardeau se précipitèrent contre le rocher : alors le triomphe des éléments sur l'ouvrage des hommes fut complet. La vague qui avait assez élevé le malheureux vaisseau pour qu'on pût le voir dans toute son étendue, le poussa avec violence contre le rocher du précipice; le flot, en se retirant, ne laissa voir à la surface qu'une innombrable quantité de poutres, de planches, de tonneaux et d'objets semblables, qui surnagèrent pour être replongés dans l'abîme par la vague suivante, et précipités de nouveau contre le bloc de rochers.

Ce fut en ce moment que Mordaunt crut voir un homme flotter sur une planche ou sur un tonneau, et qui, évitant le courant, semblait devoir prendre terre à un endroit de la côte où les vagues se brisaient moins violemment. Voir le péril et s'écrier : « Il vit! on peut le sauver! » fut la première impulsion de l'intrépide Mordaunt. La seconde fut, après un coup d'œil rapide jeté sur le front du rocher, de s'élancer, pour ainsi dire, tant ce mouvement fut rapide, du faîte de ce cap, et de commencer, au moyen de légères fentes, de saillies et de crevasses qui se trouvaient dans le roc, une descente qui, pour tout spectateur, eût semblé être un acte de la plus haute folie.

« Arrêtez, je vous l'ordonne, jeune insensé, s'écria le père; cette

entreprise est la mort; arrêtez, et prenez une route plus sûre à gauche. » Mais Mordaunt était déjà complétement engagé dans sa périlleuse tentative.

« Pourquoi l'en empêcherais-je? » reprit Mertoun, réprimant son inquiétude avec la triste et froide philosophie dont il avait adopté les principes. « S'il mourait à présent, enflammé de nobles et généreux sentiments, dévoué à la cause de l'humanité, heureux dans l'exercice d'une activité dont il a la conscience, et de la force de la jeunesse.... s'il mourait, n'échapperait-il pas à la misanthropie, aux remords, à la vieillesse, à la connaissance intime du déclin qui mine le corps et l'esprit? Je ne veux pas voir ce malheur... non... je ne saurais voir cette jeune clarté s'éteindre subitement. »

Il se détourna donc du précipice, et parcourant à la hâte vers la gauche plus d'un quart de mille, il se dirigea vers une *riva*, ou fente dans le roc, formant un sentier appelé chemin d'Érick: ce chemin n'était sans doute ni sûr ni commode, mais c'était le seul que les habitants de Jarlshof prissent pour parvenir au pied du précipice.

Mais bien avant que Mertoun fût arrivé à la tête de ce chemin, son aventureux et brave fils avait déjà accompli la plus désespérée des entreprises. Vainement il avait été détourné de la droite ligne en rencontrant des difficultés qu'il n'avait pas aperçues d'en haut.... sa route en devint seulement plus siuneuse; mais rien ne put l'arrêter. Plus d'une fois de larges fragments cédaient sous lui, et tombaient avec le fracas du tonnerre dans l'Océan furieux; une ou deux fois même de pareils blocs roulèrent après lui, et semblèrent devoir l'entraîner avec eux, malgré tout son courage. Mais un cœur sourd à la crainte, un œil vif, une main sûre et un pied ferme l'amenèrent au but qu'il voulait atteindre. Au bout de sept minutes, il était au bas du rocher du faîte duquel il avait achevé sa périlleuse descente.

L'endroit où il se trouvait alors était une petite éminence de pierre, de sable et de gravier qui s'avançait un peu dans la mer; à sa droite les vagues battaient les flancs même du rocher, et à sa gauche elles n'en étaient séparées que par une petite partie du rivage qui allait rejoindre le chemin d'Érick, par où Mertoun avait conseillé à son fils de descendre.

Lorsque le navire fut brisé et mis en pièces, tout ce qu'après le premier choc on avait vu flotter sur l'Océan avait été englouti;

seulement, quelques pièces de charpente, des tonneaux, des caisses, etc., avaient été jetés par le reflux des vagues sur la langue de terre où se trouvait alors Mordaunt. Entre ces débris, son œil perçant eut bientôt découvert l'objet qui avait d'abord attiré son attention, et qu'il pouvait voir de plus près en ce moment. C'était en effet un homme, et dans la plus triste position; ses bras étaient encore entortillés avec une force convulsive autour de la planche qu'il avait saisie à l'instant le plus critique; mais il était évanoui et incapable de faire aucun mouvement. En outre, la planche était placée de telle sorte, appuyée par un bout sur le rivage, et enfoncée dans la mer par l'autre, que, selon toute probabilité, la première lame d'eau devait la ressaisir, et rendre inévitable la mort du malheureux marin. Au moment même où Mordaunt s'apercevait de cette circonstance, il vit une vague énorme s'avancer, et il se hâta d'agir avant que le reflux pût enlever le naufragé.

Il s'élança dans les flots, et s'attacha au corps avec toute la ténacité, quoique par une intention bien différente, du lévrier qui saisit sa proie. Le retrait de la vague fut encore plus terrible qu'il ne s'y était attendu, et ce ne fut pas sans lutter d'une manière désespérée pour sa propre vie et pour celle de l'étranger, que Mordaunt parvint à se tenir en cet endroit où, bien qu'habile nageur, la force de la marée devait, ou le précipiter contre le roc, ou l'engloutir sous les eaux; il tint ferme pourtant, et avant qu'une lame revînt à la charge, il déposa sur la petite langue du rivage laissée à sec le corps de l'homme et la planche à laquelle il restait fortement attaché. Mais comment redonner à ce corps la vie et la force nécessaires à son salut? comment transporter en un lieu plus sûr un malheureux incapable de seconder en rien tous les efforts qu'on pouvait tenter en sa faveur? c'étaient des questions que Mordaunt s'adressait avec inquiétude, mais sans y trouver de réponse.

Il regarda vers le faîte du cap où il avait laissé son père, et lui cria de venir à son secours; mais ses yeux ne purent l'y découvrir, et à sa voix répondirent seulement les cris des oiseaux de mer. Il jeta un second coup d'œil sur le naufragé.... Un habit richement brodé à la mode de l'époque, de beau linge, et des anneaux aux doigts, lui montrèrent que c'était un homme d'un rang supérieur; ses traits paraissaient jeunes et agréables, quoique pâles et défigurés; il respirait encore, mais si faiblement que son souffle était presque imperceptible; et la vie paraissait si peu tenir à ce corps, qu'on avait tout lieu de craindre qu'elle ne s'éteignît tout-à-fait, à

moins qu'on ne la ranimât promptement. Détacher la cravate de son cou, lui tourner le visage du côté d'où soufflait la brise, le soutenir dans ses bras, c'était tout ce que pouvait faire Mordaunt, tandis qu'il parcourait les alentours avec inquiétude, cherchant des yeux quelque âme humaine qui pût l'aider à mettre ce malheureux dans une meilleure situation.

En ce moment il aperçut un homme qui s'avançait lentement et avec précaution le long du petit rivage; il espéra d'abord que c'était son père; mais il pensa ausitôt que M. Mertoun ne devait pas avoir eu le temps de descendre par un chemin tortueux, et d'ailleurs il remarqua que l'homme qui s'avançait était d'une taille plus petite.

Lorsque cet individu fut plus près de lui, Mordaunt n'eut pas de peine à reconnaître le colporteur qu'il avait rencontré la veille à Harfra, et qu'il connaissait déjà depuis long-temps. Il lui cria aussi haut que possible: « Bryce, holà! Bryce, par ici! » Mais le porte-balle, occupé à recueillir les débris du vaisseau et à les mettre hors de la portée du reflux, ne donna pas d'abord grande attention à ses cris.

Lorsque enfin il arriva près de Mordaunt, ce ne fut pas pour lui prêter secours, mais pour le censurer sur la témérité d'entreprendre cette œuvre charitable : « Êtes-vous fou, dit-il, vous qui avez demeuré si long-temps dans les îles Shetland, de chercher à rendre la vie à un noyé? Ne savez-vous pas que, si vous l'arrachez à la mort, il vous fera très certainement quelque tort considérable?.... Allons, maître Mordaunt, mettez avec moi la main à une besogne plus profitable. Aidez-moi à tirer sur le rivage une ou deux de ces caisses que voilà, avant que personne survienne, et nous partagerons en bons chrétiens ce que Dieu nous envoie, puis nous l'en remercierons. »

Mordaunt n'était pas, à vrai dire, étranger à cette superstition inhumaine, qui était alors généralement reçue parmi les dernières classes des Shetlandais, et d'autant plus facilement adoptée peut-être, qu'elle donnait une sorte d'excuse à ceux qui refusaient de secourir les malheureuses victimes d'un naufrage, et qui pillaient leurs richesses. Néanmoins cette opinion que, sauver un noyé, c'était s'exposer au risque d'être un jour maltraité par lui, formait une étrange contradiction dans le caractère de ces insulaires. Ces hommes hospitaliers, généreux et désintéressés en toute autre occasion, étaient poussés par la superstition à refuser leurs secours

dans ces terribles catastrophes si communes sur des côtes hérissées de rocs et fécondes en tempêtes. Nous sommes heureux d'ajouter que les exhortations et les exemples des propriétaires ont déraciné jusqu'aux traces de cette croyance inhumaine dont se ressouviennent encore quelques uns des naturels du pays. Il est étrange que le cœur des hommes soit insensible à une infortune à laquelle ils sont eux-mêmes constamment exposés; mais peut-être la présence continuelle d'un danger tend-elle à nous rendre insensibles aux conséquences qu'il peut amener, soit pour nous-mêmes, soit pour les autres.

Bryce tenait d'une manière inconcevable à cette ancienne croyance, d'autant plus que, pour l'assortiment de sa balle, il recourait moins aux magasins de Lerwick et de Kirkwall qu'aux résultats d'un vent du nord-ouest tel que celui de la veille; aussi manquait-il rarement, car c'était un homme dévot à sa manière, d'adresser alors au ciel de ferventes actions de grâces. On disait de lui que, s'il avait employé à secourir les marins naufragés le temps qu'il avait mis à dévaliser leurs malles et leurs caisses, il aurait sauvé bien des vies et manqué bien des marchandises. Il ne donnait pas la moindre attention aux instances réitérées de Mordaunt, quoiqu'il fût sur la même langue de terre que lui, lieu où Bryce savait fort bien que le courant rejetterait les dépouilles dont l'Océan regorgeait... Il était uniquement occupé du soin de mettre en réserve et de s'approprier tout ce qui lui semblait portatif et précieux. Enfin, Mordaunt vit l'honnête colporteur fixer ses regards sur une vaste caisse faite en bois des Indes, solidement fermée par des attaches de cuivre, et paraissant être de construction étrangère. La serrure était forte, et résista à tous les efforts de Bryce pour l'ouvrir; alors tirant avec le plus grand calme un petit marteau et un ciseau de sa poche, il se mit à forcer les charnières.

Irrité au point d'en perdre patience, Mordaunt déposa doucement son fardeau sur le sable, et ramassant un morceau de bois qui se trouvait près de lui, il s'avança vers Bryce avec un geste menaçant, et s'écria : « Homme sans cœur, inhumain bandit! levez-vous sur-le-champ. Aidez-moi à sauver ce malheureux, et à le transporter hors de péril, loin de ce rivage, ou non seulement je vais vous châtier à l'instant, mais encore j'informerai Magnus Troil de vos brigandages, afin qu'il vous fasse fouetter jusqu'au sang et qu'il vous bannisse ensuite de l'île. »

Le couvercle de la caisse venait précisément de sauter lorsque ce

compliment peu gracieux salua les oreilles de Bryce, et l'intérieur présentait une séduisante collection d'objets utiles sur mer et sur terre; des chemises, les unes unies, les autres couvertes de broderies, une boussole d'argent, une épée dont la poignée était de ce même métal, et d'autres objets de valeur, dont la vente promettait au colporteur d'immenses profits. Il n'était qu'à demi disposé à se lever, et tira l'épée qu'il portait, arme à frapper d'estoc et de taille, « toujours prêt à combattre, » comme dit Spencer, plutôt que de lâcher prise ou de souffrir une interruption. Il était, quoique petit, vigoureux et carré; il n'avait pas encore passé le premier âge de la vie, et portait la meilleure arme; il pouvait donc donner à Mordaunt plus de peine que n'en eût mérité son intervention chevaleresque.

Déjà il avait répété à Bryce avec véhémence l'injonction de renoncer à son pillage, et de venir au secours de l'homme mourant : de son côté, le colporteur avait répliqué avec assurance : « Ne jurez pas, monsieur; ne jurez pas... Je ne souffrirai pas qu'on jure en ma présence! et, si vous levez un doigt contre moi, parce que je m'approprie la dépouille légitime des Egyptiens, je vous donnerai une leçon dont vous garderez souvenir, depuis aujourd'hui jusqu'aux fêtes de Noël. »

Mordaunt allait donc mettre à l'épreuve le courage du colporteur, quand une voix s'écria tout-à-coup derrière eux : « Arrêtez! » C'était la voix de Norna de Fitful-Head, qui, pendant la chaleur de l'altercation, s'était approchée sans qu'on l'aperçût. « Arrêtez! répéta-t-elle; et vous, Bryce, prêtez à Mordaunt le secours qu'il vous demande : cette œuvre vous profitera davantage, c'est moi qui vous en donne ma parole, que tout ce que vous pourriez aujourd'hui gagner autrement. — C'est de la toile à cent fils, » dit le colporteur en faisant claquer une des chemises, de cette manière si connue qu'emploient les matrones et les marchands pour s'assurer de la force du tissu. « C'est de la toile à cent fils, aussi fine que solide. Pourtant, la mère, il faut vous obéir, et j'aurais depuis long-temps obéi même à M. Mordaunt, » ajouta-t-il en changeant son air insolent contre le ton respectueux et flatteur qu'il prenait pour cajoler ses pratiques, « s'il n'eût fait usage de jurements profanes qui m'ont donné la chair de poule, et m'ont forcé, en quelque sorte, à m'oublier. » Il tira alors un flacon de sa poche, et s'avança vers le naufragé : « C'est de la meilleure eau-de-vie, dit-il, et si elle ne le guérit point, c'est que rien ne peut le guérir. » En

disant ces mots, il avala une gorgée préliminaire, comme pour montrer la qualité de sa liqueur, et se préparait à insérer le goulot dans la bouche de l'homme, lorsque, saisi d'une pensée soudaine, il dit en regardant Norna : « Me préservez-vous de tous les malheurs qu'il peut me causer, si je lui prête secours?... Vous savez bien ce que dit le monde, la mère. »

Pour toute réponse, Norna prit la bouteille dans les mains du colporteur, et se mit à frotter les tempes et le cou du noyé, indiquant au jeune Mordaunt la manière dont il devait tenir la tête de l'infortuné, afin qu'il pût rendre plus aisément l'eau qu'il avait avalée pendant son naufrage.

Le colporteur regarda un moment les bras croisés, puis il ajouta : « A coup sûr, il n'y a plus le même danger à le toucher maintenant qu'il est hors de l'eau, et couché à sec sur le rivage; très certainement les risques sont pour ceux qui touchent les premiers ; et très certainement, c'est pitié de voir comme ces anneaux serrent les doigts gonflés de cette pauvre créature... Ils lui rendent la main aussi bleue que le dos d'un crâbe avant qu'il soit bouilli. » A ces mots, il saisit une des mains froides de l'homme, dont un mouvement convulsif indiquait déjà le retour à la vie, et se mit charitablement en besogne de retirer les bagues qui semblaient être de quelque valeur. »

« Si vous aimez la vie, finissez, » dit Norna d'un ton sévère; « sinon je ferai telle déposition contre vous, qui puisse bien entraver long-temps vos voyages dans ces îles. — Pour l'amour de Dieu ! la mère, n'en parlez plus, reprit le colporteur ; je contenterai toujours le moindre de vos désirs. J'ai senti hier un rhumatisme dans le dos, et ce serait une triste chose pour un pauvre diable comme moi, d'être arrêté dans les voyages nécessaires à mon petit commerce, gagnant quelques honnêtes sous, et m'aidant de ce que la Providence envoie sur nos côtes. — Paix donc ! répliqua Norna ; paix ! si vous ne voulez pas vous en repentir. Prenez cet homme sur vos larges épaules ; sa vie est précieuse, et vous serez récompensé. — J'en ai grand besoin, » répliqua le colporteur en regardant d'un air pensif la caisse ouverte et les autres objets épars sur le rivage ; « car il est venu se mettre entre moi et une trouvaille qui eût fait un homme de moi pour le reste de ma vie. Et voilà qu'il faut laisser là toutes ces richesses, pour que la marée prochaine les balaie et les entraîne dans le Roost avec tout ce qu'il a dévoré hier matin.—Ne crains pas, répondit Norna, rien ne se perdra... Regarde,

il vient ici une volée de corbeaux qui ont le nez aussi fin que toi. »

Elle disait vrai; plusieurs gens du hameau de Jarlshof se hâtaient alors de gagner la langue de sable pour avoir part aux dépouilles. Le colporteur, en les voyant approcher, ne put retenir un gémissement. « Oui, oui, dit-il, les gens de Jarlshof! ils vont faire toute la besogne; ils ont une adresse, un tact! Ils ne laisseront pas la valeur d'une planche pourrie; et le pis, c'est qu'il n'y a personne parmi eux assez raisonnable et assez pieux pour rendre grâces au ciel de ces richesses, après les avoir recueillies. Voilà le vieux Rauzellaer, Neil Ronaldson, qui ne ferait pas un mille pour entendre un sermon, mais qui sait en faire dix, quand il entend dire qu'un vaisseau a fait naufrage.... «

Cependant Norna semblait posséder sur lui un si grand ascendant, qu'il n'hésita point davantage à charger sur ses épaules l'homme qui, alors, donnait des signes manifestes de vie; et, secondé par Mordaunt, il avança le long du rivage sans autres remontrances. Avant de s'éloigner tout-à-fait, l'étranger montra la caisse, et s'efforça de murmurer quelque chose, à quoi Norna répondit : « Il suffit, on en prendra soin. »

En gravissant le sentier appelé chemin d'Érick, qui devait les conduire au sommet du cap, ils rencontrèrent les gens de Jarlshof. Hommes et femmes, en passant, saluaient humblement Norna, non sans une vive expression de frayeur sur quelques visages. Elle les laissa continuer leur route ; mais, au bout de quelques pas, elle se retourna et appela le Rauzellaer qui, quoique cette action fût plutôt d'usage que légale, accompagnait le reste du hameau à cette expédition de pillage. « Neil Ronaldson, dit-elle, retenez bien mes paroles. Vous trouverez là-bas une caisse dont le couvercle vient d'être levé ; veillez à ce qu'on la porte à votre maison de Jarlshof telle qu'elle est maintenant. Gardez-vous de remuer, de toucher au moindre objet; mieux vaudrait être couché dans une fosse que d'en regarder le contenu. Je ne parle pas pour rien, et je ne veux en rien être désobéie. — Vos désirs seront remplis, la mère, répondit Ronaldson : je vous réponds qu'on n'y touchera point, puisque telle est votre volonté. »

Loin des autres habitants du village, suivait une vieille femme se parlant à elle-même, et maudissant sa propre décrépitude qui la retenait éloignée de la bande, et se démenant de toutes ses forces pour avoir part au butin.

Quand ils furent auprès d'elle, Mordaunt fut étonné de recon-

naître la femme de charge de son père. « Comment donc, dit-il, c'est vous, Swertha? qui vous amène si loin de la maison? — J'en sors à l'instant, pour aller à la découverte de mon vieux maître et de Votre Honneur, » répondit Swertha, de l'air d'un coupable qui se sent pris sur le fait; car en plus d'une occasion M. Mertoun avait témoigné combien il désapprouvait des entreprises semblables à celle où elle était alors engagée.

Mais Mordaunt était trop plongé dans ses propres réflexions pour s'apercevoir de ce délit. « Avez-vous vu mon père? lui demanda-t-il? — Oui, vraiment, répondit Swertha; le brave homme s'apprêtait à descendre le chemin d'Érick, et certes il aurait pu lui arriver malheur, car il n'est pas de force à franchir des rochers. Je l'ai reconduit à la maison.... et je venais vous chercher pour vous dire de l'aller rejoindre au château; car, suivant moi, il est loin d'être bien. — Mon père est malade! » s'écria Mordaunt en se rappelant la faiblesse qui l'avait pris au commencement de leur promenade du matin.

« Il est loin d'être bien.... loin d'être bien, » répéta Swertha en remuant piteusement la tête; « les joues si pâles.... les joues si pâles.... Et aller s'imaginer de prendre le chemin d'Érick! — Retournez chez vous, Mordaunt, » dit Norna qui écoutait cette conversation. « Je ferai tout ce qu'il faudra pour sauver ce malheureux naufragé; vous le trouverez à la cabane du Rauzellaer, quand vous voudrez le voir. Vous avez fait pour lui tout ce qui était en votre pouvoir. »

Mordaunt reconnut que cela était vrai; et enjoignant à Swertha de le suivre à l'instant, il remonta le sentier pour se rendre chez lui.

Swertha prit, d'un pas peu assuré, et avec répugnance, la même direction que son jeune maître, jusqu'à ce qu'elle le perdit de vue; tournant aussitôt les talons, elle marmotta entre ses dents : « Retourner à la maison, ah! bien oui!.... Retourner à la maison, et perdre l'occasion d'acheter un manteau et un cotillon neufs, en place de ceux que je porte depuis dix ans! ma foi, non... le ciel n'envoie que rarement de pareils cadeaux sur nos côtes.... Il n'y en a pas eu depuis que *la Jenny* et *le James* échouèrent au temps du roi Charlot. »

En se parlant ainsi, elle hâta sa marche autant que possible, et, suppléant au peu d'agilité de ses jambes par la bonne volonté, elle s'avança avec une diligence merveilleuse pour prendre sa part des

dépouilles. Elle eut bientôt gagné le rivage où le Rauzellaer, remplissant ses poches sans perdre de temps, exhortait les autres à se comporter honnêtement, à se conduire en voisins, et à laisser aux vieux et aux infirmes leur part de chaque profit. Ainsi, remarqua-t-il charitablement, le ciel bénirait leurs côtes, et leur enverrait « plus de naufrages avec l'hiver. »

CHAPITRE VIII.

LE NAUFRAGÉ.

C'était un aimable jeune homme, ma foi; la panthère, dans son désert, n'était pas si belle que lui; et quand il voulait bien jouer et badiner, jamais dauphin ne bondit plus joyeusement sur les mers du tropique.

WOODSWORTH.

Le pied agile de Mordaunt Mertoun ne mit pas long-temps à le conduire à Jarlshof. Il se hâta d'entrer dans la maison, car ce qu'il avait lui-même remarqué le matin confirmait en quelque sorte les idées que le conte de Swertha était fait pour exciter. Il trouva pourtant son père dans l'appartement commun, se reposant de sa fatigue, et la première question que M. Mertoun adressa à Mordaunt convainquit ce dernier que la bonne dame avait imaginé une petite ruse pour se débarrasser de ses deux maîtres. »

« Où est l'homme mourant que vous avez si sagement secouru au risque de votre vie? demanda le père. — Norna s'est chargée de lui; elle s'entend à pareille besogne. — Est-elle donc médecin aussi bien que sorcière? Soit, je le veux bien.... c'est un embarras d'épargné. Mais je suis venu ici en toute hâte, d'après un avis de Swertha, préparer bandages et compresses, car elle m'a parlé d'os brisés. »

Mordaunt garda le silence, sachant bien que son père ne demanderait pas de plus amples renseignements à ce sujet, et ne voulant ni nuire à la vieille gouvernante, ni jeter son père dans un de ces accès de colère qui éclataient si aisément lorsque, contre son habitude; il jugeait à propos de reprendre la conduite de sa servante.

Le jour était fort avancé quand la vieille Swertha revint de son expédition, complétement harassée, et portant avec elle un paquet d'une certaine grosseur, qui semblait contenir sa part du butin. Mordaunt alla aussitôt la trouver pour la réprimander du men-

songe qu'elle avait forgé à lui et à son père ; mais la matrone accusée ne chercha point sa réponse.

« Sur sa parole, dit-elle, elle avait cru qu'il était temps de renvoyer M. Mertoun à la maison pour y préparer des bandages lorsqu'elle avait vu, de ses deux yeux, Mordaunt descendre le précipice comme un chat sauvage.... on devait croire que des os cassés seraient le résultat d'une telle entreprise ; et c'eût été alors un grand bonheur de trouver des bandages prêts.... Et, sur sa foi, elle avait bien pu dire à Mordaunt que son père allait mal, et qu'il avait les joues pâles.... pâles, avait-elle dit, et elle voulait mourir si ce n'était pas là sa propre expression.... C'était une chose que personne n'aurait pu dire autrement. — Mais, Swertha, » répliqua Mordaunt aussitôt que cette prolixe défense lui laissa le temps de placer un mot, « comment se faisait-il que vous, qui auriez dû rester ici à faire votre ménage ou à filer, vous fussiez si matin dans le sentier d'Erick, pour prendre cet inutile souci de mon père et de moi ? Et que contient ce paquet, Swertha ? car je crains fort que vous n'ayez transgressé les ordres de mon père, et pillé aussi les débris du naufrage. — Le ciel vous conserve votre bonne mine, et saint Ronald vous bénisse ! » répliqua Swertha d'un ton qui tenait le milieu entre l'adulation et la plaisanterie ; « mais voudriez-vous empêcher une pauvre femme de couvrir son corps, et de ramasser pour cela quelques hardes que les vagues ont apportées sur le sable ?.... Bah ! maître Mordaunt, un vaisseau naufragé est un spectacle à tirer le ministre même de sa chaire au milieu de son sermon ; à plus forte raison une pauvre femme ignorante doit-elle quitter balais et quenouilles. Et d'ailleurs je n'ai pas attrapé grand'-chose aujourd'hui... seulement quelques guenilles de batiste ; un morceau ou deux de gros drap, et d'autres petites choses... Les forts et les alertes ont tout dans ce monde.— Oui, Swertha ; et c'est d'autant plus fâcheux, que vous aurez votre part entière de punition en ce monde ou dans l'autre, pour avoir volé de pauvres marins. — Bah ! mon jeune ami, qui voudrait punir une vieille femme comme moi pour une telle peccadille ?... On dit bien du mal du comte Patrick, mais c'était un ami du rivage, et il fit de sages lois contre quiconque irait secourir les vaisseaux prêts à se briser sur les rochers.... Quant aux marins, j'ai entendu dire à Bryce le colporteur qu'ils perdent tout droit sur leurs marchandises du moment que la quille touche le sable ; et, d'ailleurs, ils sont morts et trépassés, les pauvres diables.... Morts et trépassés, ils ne songent

guère aux richesses de ce monde à présent... oh! non, pas plus que les grands comtes et les rois de la mer, du temps des Norses, ne pensent aux trésors qu'on enterrait dans leurs vieux tombeaux et leurs antiques sépulcres. Vous ai-je jamais chanté, maître Mordaunt, la chanson où l'on dit comment Olaf Tryguarson parvint à faire cacher avec lui cinq couronnes d'or dans sa tombe ? — Non, Swertha, » répondit Mordaunt, qui prenait plaisir à tourmenter l'adroite et vieille pillarde, « vous ne me l'avez jamais chantée; mais je vous préviens que l'étranger dont Norna prend soin au village se portera assez bien demain pour vous demander où vous avez caché les objets que vous avez dérobés au naufrage. — Mais qui ira lui en lâcher un seul mot, mon cher ami? » répondit Swertha en regardant finement son jeune maître; « et d'ailleurs je dois vous dire que j'ai dans mon paquet un bon reste de soie qui vous fera un charmant habit pour la première fête où vous danserez. »

Mordaunt ne put s'empêcher de rire en voyant l'adresse avec laquelle la vieille dame voulait se tirer d'affaire, moyennant la cession d'une partie du butin; et la priant de servir le dîner qu'elle avait préparé, il revint près de son père qu'il trouva dans la même attitude où il l'avait laissé.

Lorsque leur court et frugal repas fut achevé, Mordaunt annonça à son père qu'il se proposait d'aller jusqu'au hameau pour savoir des nouvelles du malheureux naufragé.

M. Mertoun donna son assentiment par un signe de tête.

« Il doit y être mal soigné, monsieur, » ajouta le fils.... observation qui reçut pour réponse un autre signe de tête. « Il avait l'air d'appartenir à une classe élevée.... et, en supposant que ces pauvres gens fassent de leur mieux pour le recevoir, néanmoins il doit être encore si faible.... — Je sais où vous allez en venir, interrompit le père, vous devez encore, pensez-vous, faire quelque chose pour lui. Soit, allez le voir. S'il a besoin d'argent, dites-lui de fixer la somme, et on la lui comptera; mais pour ce qui est de loger un étranger ici et de faire société avec lui, je ne le peux, je ne le veux pas. Je me suis retiré à cette extrémité des îles britanniques pour éviter de nouveaux amis et de nouveaux visages, et jamais personne ne viendra m'importuner de son bonheur ou de ses misères. Quand vous aurez connu le monde pendant une dizaine d'années, vos anciens amis vous auront donné des raisons pour garder leur souvenir et éviter de nouvelles connaissances tout le reste de votre vie. Allez donc; pourquoi demeurez-vous? délivrez

le pays de cet homme, que je ne voie autour de moi que ces figures auxquelles je suis habitué, que ces figures vulgaires dont je connais parfaitement tous les jolis défauts, mais que je puis tolérer comme un mal ne valant pas la peine qu'on s'en irrite. » Il jeta alors sa bourse à son fils et lui fit signe de s'éloigner.

Mordaunt eut bientôt atteint le village. Dans la noire cabane de Neil Ronaldson, le Rauzellaer, il trouva l'étranger assis au coin d'un feu de tourbe, sur la caisse même qui avait excité la cupidité de Bryce Snailsfoot, le colporteur. Le Rauzellaer était absent, occupé à partager avec l'impartialité convenable les débris du vaisseau naufragé entre les individus de la communauté; prêtant l'oreille et faisant droit aux plaintes, jouant enfin un rôle qui, dans tous ses détails, eût été celui d'un magistrat intègre et prudent, si l'affaire tout entière n'avait pas eu pour point de départ la plus injuste et la plus immorale des entreprises.

Margery Bimbister, la digne épouse du Rauzellaer, qui gardait la maison, introduisit Mordaunt près de son hôte, en disant à celui-ci sans grande cérémonie : « C'est le jeune tacksman.... Vous voudrez bien peut-être lui dire votre nom, quoique vous ne vouliez pas nous le dire à nous. Si ce n'avait été lui, il est probable que vous ne l'eussiez dit à personne, si long-temps que vous puissiez vivre. »

L'étranger se leva et serra la main de Mordaunt, en lui disant qu'il savait que c'était à lui qu'il devait la conservation de sa vie et celle de son coffre. « Le reste de mes biens, ajouta-t-il, court les champs, je pense, car les habitants de ces îles sont aussi âpres à la curée que le diable dans une tempête. — Et de quoi vous a donc servi votre science nautique, dit Margery, si vous n'avez pu éviter le Sumburgh-Head? il se serait passé du temps avant que le Sumburgh-Head fût venu vous trouver! — Laissez-nous pour un moment, bonne Margery Bimbister, dit Mordaunt; j'ai à entretenir ce gentleman de choses particulières. — Gentleman! » répéta Margery avec emphase. « Ce n'est pas que monsieur n'ait l'air assez comme il faut, » ajouta-t-elle en le considérant encore; « mais je doute qu'il soit un vrai gentleman. »

Mordaunt jeta les yeux sur l'étranger et pensa autrement. C'était un homme d'une taille plus que moyenne, aussi bien fait que robuste. Mordaunt n'avait pas encore beaucoup d'expérience du monde, mais il crut remarquer que sa nouvelle connaissance, à une belle figure un peu brunie par le soleil, et qui semblait avoir

vu différents climats, joignait les manières franches et ouvertes d'un marin. L'étranger répondit avec reconnaissance aux informations que Mordaunt prenait de sa santé, et l'assura que le repos d'une nuit dissiperait aisément les effets du malheur qu'il avait souffert; mais il se plaignait avec amertume de l'avarice et de la curiosité du Rauzellaer et de son épouse.

« Cette vieille babillarde de femme, dit l'étranger, m'a persécuté tout le jour pour savoir le nom du vaisseau qui a péri. Il me semble qu'elle devrait se contenter de la part qu'elle a eue au pillage. J'étais le propriétaire principal du bâtiment qui vient de faire naufrage, et ils ne m'ont rien laissé que ma garde-robe. N'y a-t-il, dans ce pays sauvage, ni magistrat ni juge-de-paix, disposé à tendre la main à un infortuné qui se trouve au milieu des bandits ? »

Mordaunt lui cita Magnus Troil, propriétaire principal aussi bien que fowd, c'est-à-dire, juge provincial du district, comme la personne de laquelle il pourrait le plus probablement obtenir justice, et regretta que sa jeunesse et la position de son père, qui était étranger et vivait dans la retraite, ne lui donnassent pas le pouvoir de procurer au capitaine la protection dont il avait besoin.

« Oh ! pour votre part vous en avez déjà fait assez, reprit le marin; mais si j'avais seulement cinq des quarante braves qui maintenant servent de pâture aux poissons, le diable m'enlève si je demanderais aux autres une justice que je pourrais alors me rendre à moi-même ! — Quarante personnes ! dit Mordaunt; vous étiez bien nombreux pour la grandeur de votre navire. — Pas si nombreux que nous avions besoin de l'être. Nous portions dix canons, sans compter ceux de l'avant; mais notre croisière avait coûté du monde, et surchargés de marchandises, six canons nous servaient de lest. Bien nombreux, dites-vous ! si j'avais eu mon équipage au complet, nous n'aurions pas essuyé une aussi infernale catastrophe. Les gens étaient harassés à force de travailler aux pompes, ils sautèrent dans les chaloupes et me laissèrent seul sur le vaisseau pour périr ou échapper à la nage. Mais les chiens en ont été dignement récompensés, et je dois tout pardonner. Les chaloupes s'enfoncèrent dans le courant...... tout fut perdu...... et me voilà, moi. — Vous veniez donc des Indes occidentales et vous vous dirigiez vers le nord ? — Oui, oui; le bâtiment était la *Bonne-Espérance* de Bristol, une lettre de marque. Il avait eu assez de bonheur dans les mers espagnoles, comme navire marchand et armateur; mais son bonheur est fini maintenant. Mon nom est Clé-

ment Cleveland, capitaine et possesseur en partie de ce vaisseau, comme je vous l'ai déjà dit. Je suis né à Bristol. Mon père était bien connu sur le Tollsell..... le vieux Clem Cleveland de Colledge-Green. »

Mordaunt n'avait pas droit d'en demander davantage, et pourtant il ne se trouvait qu'à demi satisfait. Il y avait dans ces explications une affectation de brusquerie, une espèce de bravade dont les circonstances ne fournissaient aucun prétexte. Le capitaine Cleveland avait souffert de la rapacité des insulaires, mais de Mordaunt il avait reçu au contraire des services importants; on eût dit cependant que le marin accusait tous les habitants indistinctement du tort qu'on lui avait fait. Mordaunt baissait les yeux et gardait le silence, ne sachant s'il devait se retirer ou aller plus loin dans ses offres de services. Cleveland parut deviner ses pensées, car il ajouta immédiatement d'un ton plus amical : « Je suis un homme franc, monsieur Mordaunt, car je pense que tel est votre nom; je suis ruiné, ruiné complétement; et ce malheur ne peut rendre les manières plus douces. Mais vous avez agi envers moi en protecteur, en ami, et peut-être suis-je aussi reconnaissant que si je vous remerciais davantage. C'est pourquoi, avant que de quitter cette maison, je veux vous faire cadeau de mon fusil de chasse; il peut mettre cent grains de cendrée dans un bonnet hollandais à quatre-vingt-cinq pas.... Il sait aussi lancer une balle....... j'ai descendu un buffle à cent cinquante verges... Mais j'en ai deux qui sont aussi bons ou meilleurs; prenez donc celui-ci pour l'amour de moi. — Ce serait prendre ma part des débris du naufrage, » répondit Mordaunt en riant.

« Non pas, » reprit Cleveland en ouvrant une caisse qui contenait plusieurs fusils et pistolets. « Vous voyez que j'ai conservé mon arsenal particulier aussi bien que ma garde-robe. C'est la grande vieille femme vêtue de noir qui m'a sauvé ceci. Soit dit entre nous, cette caisse vaut bien tout ce que j'ai perdu, car, » ajouta-t-il en baissant la voix et en regardant autour de lui, « quand je corne aux oreilles de ces requins de terre que je suis ruiné, je ne prétends pas dire ruiné de fond en comble. Non, voici une arme bonne à autre chose qu'à tuer des oiseaux de mer. » Ainsi parlant, il tira une grande besace à munitions, étiquetée: plomb de chasse, et se hâta de montrer à Mordaunt qu'elle était pleine de pistoles espagnoles et de portugaises, nom qu'on donnait alors aux larges pièces d'or de Portugal. « Non, non, » ajouta-t-il en riant, « j'ai un lest assez considérable pour lancer en mer un autre navire; et maintenant

acceptercz-vous le fusil?—Puisque vous voulez me le donner, » dit Mordaunt en souriant, « de tout mon cœur. J'allais vous demander au nom de mon père, » poursuivit-il en montrant sa bourse, « si vous aviez besoin de ce même lest. — Merci, vous voyez que j'en suis pourvu..... Prenez ma vieille connaissance, et puisse-t-elle vous servir aussi bien qu'elle m'a servi. Mais vous ne ferez jamais avec elle d'aussi heureux voyages que moi. Vous savez tirer, je pense? — Assez bien, » répondit Mordaunt en admirant l'arme qui était un magnifique fusil espagnol, d'un calibre étroit, orné d'or, et d'une longueur inusitée, semblable enfin à ceux qu'on emploie pour tirer les oiseaux de mer, ou viser à la balle.

« Avec de la cendrée, continua le marin, jamais fusil ne touche plus juste; et avec une seule balle vous pouvez tuer un veau marin à deux cents pas en mer, du pic le plus élevé de vos infernales côtes. Mais, je vous le répète, le vieux braillard ne vous servira pas comme il m'a servi. — Je ne tire pas aussi adroitement peut-être, dit Mordaunt. — Hem! peut-être non, répliqua Cleveland; mais ce n'est pas la question. Que dites-vous d'un gaillard qui de la poupe attrape le pilote à la proue, en montant à l'abordage d'un espagnol? Eh bien, c'est ainsi que nous avons renversé notre homme, nous l'avons mis en travers sur l'écubier, puis nous avons emmené le navire, sabre en main; et, ma foi, il en valait la peine....... un fort brigantin..... *El Santo-Francisco*... frété pour Porto-Bello, avec de l'or et des nègres. Ce petit morceau de plomb m'a valu 20,000 pistoles. — Je n'ai pas encore tiré un pareil gibier, dit Mordaunt. — Je le crois, chaque chose a son temps; nous ne pouvons tirer l'ancre avant que la marée descende: mais vous êtes un jeune homme vigoureux, bien fait et actif; qui vous empêche de donner la chasse à des moineaux de cette espèce? » dit-il en mettant la main sur la besace d'or.

« Mon père parle de me faire voyager, » dit Mordaunt, qui, habitué à rendre aux hommes de guerre le plus grand respect, se sentit flatté de cette invitation faite par quelqu'un qui semblait être un marin de haute condition.

« Je le respecte rien que pour cette pensée; et je le visiterai avant de lever l'ancre. J'ai un *vaisseau matelot* aux environs de ces îles; et puisse-t-il être maudit, il me retrouvera bien quelque part, quoiqu'une bouffée de vent nous ait séparés, à moins qu'il n'ait aussi rejoint Davy Jones [1].... Bah! il était plus solide que le

1. Manière proverbiale de dire *le fond de la mer*. A. M.

nôtre, et pas si pesamment chargé..... Il doit avoir doublé le cap. Il y aura un hamac de suspendu pour vous à bord, et on fera de vous un homme et un marin du même coup. — Voilà qui me plairait assez, » dit Mordaunt; car il désirait ardemment voir le monde plus que sa position solitaire ne le lui avait permis jusque-là; « mais il faut que mon père consente. — Votre père? bah! dit le capitaine Cleveland; mais vous avez raison, ajouta-t-il en se reprenant. Dieu! j'ai vécu si long-temps sur mer, que je ne puis m'imaginer que personne ait droit qu'on pense à lui, sinon le capitaine et le contre-maître. Mais vous avez parfaitement raison. Je m'en vais trouver à l'instant le vieux bonhomme, et lui parler moi-même. Il demeure, je suppose, dans cette belle maison à la moderne que j'ai aperçue à un quart de mille? — Non, il demeure dans le vieux château ruiné, répondit Mordaunt; mais il ne veut recevoir aucune visite. — Alors, il faut arranger promptement les affaires vous-même, car je ne puis rester long-temps dans ces parages. Puisque votre père n'est point magistrat, il faut que j'aille voir ce susdit Magnus..... comment l'appelez-vous?.... qui n'est pas juge de paix, mais qui saura cependant me faire bonne justice. Les brigands m'ont dérobé deux ou trois objets que je voudrais reprendre.... Qu'ils gardent le reste, et s'en aillent au diable avec! Voulez-vous me donner une lettre pour lui, une simple lettre d'introduction? — C'est à peine nécessaire, dit Mordaunt. Il suffit que vous soyez naufragé et que vous ayez besoin de son secours.... mais je puis néanmoins vous donner un billet de recommandation. — Tenez, » dit le marin, en tirant une écritoire de sa caisse, « voici ce qu'il vous faut pour écrire;.... cependant, puisque le pont a été rompu, je vais clouer les écoutilles, et mettre la cargaison en sûreté. »

Tandis que Mordaunt écrivait à Magnus Troil, et lui expliquait comment le capitaine Cleveland avait été jeté sur leurs côtes, le capitaine, après avoir tiré du coffre quelques objets de première nécessité pour en remplir une valise, prit en main marteau et clous, et se mit à assujétir le couvercle de la caisse, ce qu'il fit avec beaucoup d'adresse; et enfin, pour dernière sûreté, il l'entoura d'une corde nouée avec une dextérité nautique. « Je laisse tout à votre garde, dit-il, excepté ceci, » et il montra la besace pleine d'or, « et cela, » et il désigna un sabre et des pistolets, « qui peut dorénavant m'épargner tout risque d'être obligé de dire adieu à mes portugaises. — Vous n'aurez aucune occasion de recourir aux armes dans ce pays, capitaine Cleveland, répliqua Mordaunt; un en-

fant pourrait al er avec une bourse d'or depuis Sumburgh-Head jusqu'au Scaw-d'Unst, sans que personne songeât à lui faire aucun mal. — C'est bien hardiment parler, jeune homme, vu ce qui se passe dehors en ce moment. — Ah! » répondit Mordaunt un peu confus, « tout ce que la marée pousse sur la grève, ils le prennent pour une propriété dûment acquise; on dirait qu'ils sont allés à l'école de sir Arthegal, qui dit :

Ce qu'une fois la mer a pris dans sa fureur
Appartient à celui qui s'en fait possesseur;
D'en disposer pour soi chacun a la puissance
Comme de biens laissés par quelque providence.

— Dorénavant j'aurai meilleure opinion des comédies et des ballades, à cause de ces vers, reprit le capitaine Cleveland ; et pourtant je les ai passablement aimées de mon temps. Voilà de bons préceptes, et plus d'un homme peut déployer sa voile à un pareil vent. Ce que la mer nous envoie est à nous, la chose est certaine. Toutefois, en cas que vos bonnes gens s'imaginent que la terre peut leur amener aussi bien que la mer des richesses perdues et sans maître, je me permettrai de prendre mon sabre et mes pistolets. Vous plairait-il de faire porter ma caisse dans votre propre maison, jusqu'à ce que vous entendiez reparler de moi, et d'user de votre influence pour trouver un guide qui m'indique le chemin et porte ma valise? — Voulez-vous aller par mer ou par terre? demanda Mordaunt. — Par mer! s'écria Cleveland. Quoi!... dans une de ces coquilles, et dans une coquille fendue, par dessus le marché? Non, non... par terre, à moins que je ne connaisse mon équipage, mon vaisseau et ma route. »

Ils se quittèrent donc : le capitaine Cleveland fut accompagné d'un guide pour se rendre à Burgh-Westra; et sa caisse fut soigneusement portée chez Mordaunt, à Jarlshof.

CHAPITRE IX.

LE COLPORTEUR.

C'est un prudent et digne marchand ; il n'éblouira pas vos yeux, comme Autolycus, par des frivolités et des attrapes mondaines ; mais il assaisonne toutes ses brillantes marchandises de salutaires conseils appropriés à leur usage, comme on accommode une oie avec sauge et romarin. *Vieille Pièce.*

Le matin suivant, Mordaunt, pour répondre aux questions de son père, entra dans quelques détails sur le marin naufragé qu'il avait arraché à la fureur des vagues. Mais il n'avait encore répété qu'une partie des renseignements que lui avait donnés Cleveland, lorsque M. Mertoun se troubla tout-à-coup... Il se leva précipitamment, et après avoir fait deux ou trois tours de chambre, il se rendit dans la pièce intérieure où il se retirait d'ordinaire quand il ressentait les attaques de sa maladie mentale. Le soir, il reparut sans aucune trace d'agitation ; mais on peut bien supposer que son fils évita de revenir sur le sujet qui l'avait affecté.

Mordaunt Mertoun ne put donc recourir à personne pour se former une idée nette et réfléchie sur la nouvelle connaissance que la mer lui avait envoyée ; et, en somme, il fut surpris de trouver lui-même le résultat moins favorable pour l'étranger qu'il ne l'avait cru d'abord. Il semblait à Mordaunt qu'un instinct secret le repoussait de cet homme. A vrai dire, le capitaine était bien fait, ses manières étaient franches et prévenantes ; mais il parlait toujours d'un ton de supériorité que Mordaunt n'aimait pas du tout. Quoique le jeune Mertoun fût passionné pour la chasse, qu'il fût rare de posséder un fusil espagnol, et qu'en conséquence il le démontât mainte et mainte fois avec la plus grande curiosité, donnant toute son attention aux pièces les plus minutieuses du chien et des ornements, il ne pouvait cependant s'empêcher, au fond, d'avoir quelques scrupules sur la manière dont il l'avait acquis.

« Je n'aurais pas dû l'accepter, pensait-il ; peut-être le capitaine Cleveland me l'a-t-il donné comme paiement du léger service que je lui ai rendu ; et pourtant c'eût été malhonnête de refuser, à la manière dont il me l'offrait. Je souhaiterais qu'il eût davantage l'air d'un homme à qui on s'estime heureux d'avoir des obligations. »

Mais une journée de chasse heureuse le réconcilia avec son fusil, et il se persuada, comme tous les jeunes chasseurs en pareille occasion, que tous les autres fusils n'étaient que des canonnières en comparaison. Mais être condamné à tirer des mouettes et des veaux marins, quand il y avait des Français et des Espagnols à viser... quand il y avait des vaisseaux où l'on pouvait monter à l'abordage, et des pilotes à *descendre,* lui semblait un sort déshonorant et méprisable. Son père lui avait parlé de quitter ces îles, et aucun autre genre d'occupation ne se présentait à son imagination que la profession de marin, à laquelle il s'était adonné depuis son enfance. Pendant long-temps son ambition n'avait pas d'abord visé plus haut qu'à partager les fatigues et les dangers d'une expédition de pêche dans le Groënland, car c'était sur ce théâtre que les Shetlandais accomplissaient leurs plus périlleuses aventures. Mais depuis que la guerre s'était rallumée, l'histoire de sir Francis Drake, du capitaine Morgan, et d'autres hardis aventuriers dont Bryce Snailsfoot lui avait vendu l'histoire, avait produit une vive impression sur son esprit, et l'offre du capitaine Cleveland revenait fréquemment à son imagination, quoique le plaisir d'un tel projet fût un peu diminué par la crainte de trouver, dans une longue course, beaucoup d'objections à faire contre le caractère de son futur commandant. Il avait déjà remarqué que l'étranger était opiniâtre, et qu'il pouvait facilement devenir injuste : si à sa bonne humeur se joignait un air de supériorité, son mécontentement devait contenir beaucoup plus de ce désagréable ingrédient que n'en pouvaient digérer les personnes soumises à ses ordres. Et pourtant, après avoir songé à tous les risques, s'il pouvait seulement obtenir l'assentiment de son père, avec quel plaisir Mordaunt irait-il alors chercher des scènes nouvelles et d'étranges aventures! et il se proposait de s'illustrer par des exploits qui formeraient le sujet de mille histoires pour les aimables sœurs de Burgh-Westra... histoires qui feraient pleurer Minna, rire Brenda, et dont toutes deux s'émerveilleraient. Telle devait être la récompense de ses fatigues et de ses dangers; car le foyer de Magnus Troil avait une influence magnétique sur ses pensées, et quelque part qu'elles s'égarassent dans ses rêveries, c'était le point où elles venaient aboutir.

Quelquefois Mordaunt songeait à faire part à son père de la conversation qu'il avait eue avec le capitaine Cleveland et de la proposition du marin; mais les notions générales qu'il avait données à son père sur l'histoire de cet individu, le matin qui suivit son re-

tour du village, avait produit un effet sinistre sur l'esprit de monsieur Mertoun, et le fils n'osait plus parler sur aucun sujet qui s'y rattachât. Il serait assez temps de communiquer la proposition du capitaine Cleveland lorsque le vaisseau matelot arriverait, et quand il réitérerait son offre d'une manière plus formelle; Mordaunt supposait que ces événements arriveraient sous peu.

Mais les jours se groupaient en semaines et les semaines en mois, et il n'entendait plus parler de Cleveland; il apprit seulement par une visite accidentelle de Bryce Snailsfoot que le capitaine demeurait à Burgh-Westra comme membre de la famille. Mordaunt en fut quelque peu surpris, quoique l'hospitalité libérale de ces îles, hospitalité que Magnus Troil, vu sa fortune et son caractère, exerçait dans toute son étendue, dût faire regarder comme chose ordinaire de voir un étranger établi dans la maison jusqu'à ce qu'il jugeât bon d'en sortir. Il lui semblait étrange qu'il n'eût point encore visité les îles du nord pour s'enquérir de son bâtiment, ou qu'il ne préférât point plutôt résider à Lerwick, où les vaisseaux pêcheurs amenaient souvent des nouvelles des côtes et des ports d'Écosse et de Hollande. Et puis, pourquoi n'envoyait-il pas chercher la caisse qu'il avait déposée à Jarlshof? Et, par dessus tout, Mordaunt pensait que la simple politesse aurait dû obliger l'étranger à lui envoyer un message en signe de souvenir.

Ces sujets de réflexion se rattachaient à un autre encore plus désagréable et plus difficile à expliquer. Avant l'arrivée de cet étranger, une semaine ne se passait point sans que Mordaunt reçût de Burgh-Westra quelque compliment qui lui prouvât qu'on songeait toujours à lui, et les occasions manquaient rarement d'entretenir une correspondance suivie. Minna n'avait pas les paroles d'une ballade norse, ou désirait avoir pour ses diverses collections des plumes, des œufs, des coquillages ou quelques échantillons des herbes marines les plus rares; Brenda lui envoyait une énigme à deviner ou une chanson à apprendre. L'honnête et vieil udaller, dans un barbouillage qui aurait pu passer pour une inscription runique, adressait ses cordiales salutations à son jeune ami, accompagnées d'un cadeau consistant en excellentes provisions de bouche, et de vives instances pour qu'il vînt bientôt à Burgh-Westra, et qu'il y demeurât aussi long-temps que possible. Ces aimables marques de souvenir étaient souvent apportées par un messager spécial : en outre, jamais passager ou voyageur n'allait d'une maison à l'autre sans dire à Mordaunt quelque joyeux compliment de

la part de l'udaller et de sa famille. Depuis peu cette correspondance était devenue de moins en moins suivie, et aucun envoyé de Burgh-Westra n'avait visité Jarlshof depuis plusieurs semaines. Mordaunt observa et sentit ce changement, et il questionnait Bryce aussi minutieusement que son orgueil et la prudence le lui permettaient, afin de découvrir, s'il était possible, la cause de cet oubli. Il s'efforça de prendre un air d'indifférence pour demander au colporteur s'il n'y avait point de nouvelles dans le pays.

« De grandes nouvelles, répondit le colporteur, et en grand nombre. Ce vieux fou, le nouveau facteur, veut faire un changement dans les *bismars* et les *lispunds* [1]; et notre digne fowd, Magnus Troil, a juré qu'avant d'adopter ces innovations, il jetterait le facteur Yellowley du haut de Brassa-Craig. — Est-ce tout? » demanda Mordaunt, que le sujet n'intéressait guère.

« Si c'est tout? c'est bien assez, je pense; d'après quoi vendra-t-on et achètera-t-on, si on change poids et mesures? — Cela est vrai; mais avez-vous ouï parler de bâtiments étrangers à la hauteur de l'île? — Six dogres hollandais à Brassa, et, à ce que j'ai entendu dire, une galiote de grande dimension, avec ses voiles en berne, dans la baie de Scalloway. Elle doit venir de Norwége. — Point de vaisseaux de guerre ni de sloops? — Aucun depuis que *le Milan apprivoisé* appareilla avec les hommes *pressés* [2]. Si c'était la volonté de Dieu, et que nos compatriotes en fussent dehors, je souhaiterais qu'il s'en allât au fond de l'eau. — Point de nouvelles à Burgh-Westra?... toute la famille se porte bien? — Oui, bien et fort bien... un peu fatiguée peut-être à force de s'amuser, de rire et de danser toute la nuit, dit-on, avec le capitaine étranger qui y demeure, celui qui, l'autre jour, fit naufrage à Sumburgh-Head... il avait moins sujet de rire alors. — Ils s'amusent, dansent toute la nuit! » répéta Mordaunt, loin d'être satisfait... « Et avec qui danse le capitaine Cleveland?... — Avec celles qui lui plaisent, j'imagine; en tout cas, il met tout le monde en branle avec son violon. Mais, en conscience, je n'en sais pas long sur ce sujet, car, sur ma foi, je ne puis regarder ces maudits entrechats. On ne devrait pas oublier que la vie est un tissu de laine pourrie. — J'imagine, Bryce, que c'est pour rappeler aux yeux cette salutaire vé-

1. Ce sont des poids d'origine norwégienne, encore en usage dans les îles Shetland. A. M.

2. Allusion à la *presse* anglaise, sorte de recrue forcée de matelots. A. M.

rité, que vous vendez de pareilles marchandises, » répliqua Mordaunt, mécontent de sa réponse et de ses scrupules affectés.

« C'est-à-dire que j'aurais dû me rappeler que vous êtes vous-même violoniste et danseur de profession, monsieur Mordaunt; mais je suis vieux et je dois décharger ma conscience. Vous irez sans doute à la danse qui aura lieu à Burgh-Westra la veille de Jean... (Saint-Jean, comme l'appellent les gens aveugles); et je ne doute pas qu'il ne vous faille quelques ornements mondains... culottes, justaucorps, ou autres. J'ai des nouveautés de Flandre. » Sur ce il plaça son magasin portatif sur la table et se mit à l'ouvrir.

« La danse, répéta Mordaunt... la danse de la veille de la Saint Jean?... M'apportez-vous une invitation, Bryce? — Non... mais vous savez bien que vous êtes toujours le bienvenu, prié ou non prié. Le capitaine... comment l'appelez-vous?... doit être le skudler, comme on dit... le chef de la bande enfin. — Le diable l'emporte! » s'écria Mordaunt impatienté.

« Toute chose arrive en son temps, répliqua le colporteur; ne pressez personne... le diable touchera ce qui lui revient, je vous en réponds, ou ce ne sera point faute de le demander. Je vous dis la vérité, quoique vous me regardiez comme un chat sauvage. Ce même capitaine, je ne sais pas son nom, m'a acheté un gilet semblable à celui que je vais vous montrer...rouge, avec une guirlande charmante, et joliment brodé; oui, j'ai le pendant pour vous, avec une bordure verte; et si vous voulez danser auprès de lui, il faut l'acheter, car ces bordures font aujourd'hui tourner la tête aux jeunes filles. Regardez.... comme il fait bien, » ajouta-t-il en le retournant dans tous les sens; « regardez-le à la lumière, à l'endroit et à l'envers... il montre d'où il vient... il vient d'Anvers... et le prix, quatre dollars; le capitaine a été si content du sien, qu'il m'a jeté vingt shellings jacobus, et m'a dit de garder le reste, puis d'aller au diable!... profane insensé! que je le plains! »

Sans demander si le colporteur donnait sa compassion à l'imprudence mondaine ou à l'irréligion du capitaine Cleveland, Mordaunt se détourna, croisa les bras, et se promena dans l'appartement, en marmottant: « N'être pas invité... un étranger le roi de la fête! » Mais il finit par le répéter si haut, que Bryce en comprit à moitié le sens.

« Quant à l'invitation, je prendrai la licence de vous dire que vous serez invité, monsieur Mordaunt. — Ont-ils donc prononcé mon nom? demanda le jeune Mertoun. — Je ne pourrais vous le

dire précisément, répliqua Bryce Snailsfoot; mais vous n'avez pas besoin de détourner si brusquement la tête, comme un veau marin qui quitte le rivage; j'ai entendu dire que tous les compagnons de la joie y assisteraient, et doit-on penser qu'ils vous laisseraient à l'écart, vous, leur vieil ami, le pied le plus agile (puisse le ciel, au jour des bontés, vous envoyer un meilleur éloge!) qui fît jamais des pirouettes au son du violon, d'ici à Vist! Je vous considère comme invité, et vous ferez bien de vous pourvoir d'un gilet, car tout le monde sera beau et brillant... Le Seigneur en ait compassion! » Il continuait, en parlant ainsi, à suivre de ses grands yeux verts les mouvements du jeune Mordaunt Mertoun, qui de son côté continua à se promener dans la chambre d'un air pensif, que le colporteur interpréta assez mal, car il se figurait, comme Claudio, que si un homme est chagrin, c'est qu'il manque d'argent. Après un instant de silence, Bryce reprit en ces termes : « Vous n'avez pas besoin de vous attrister à ce sujet, monsieur Mordaunt; car, bien que j'aie vendu ma marchandise au capitaine à un prix raisonnable, cependant je veux vous traiter en ami, comme une ancienne et bonne pratique, et mettre la marchandise, comme on dit, à portée de votre bourse... J'attendrai bien jusqu'à la Saint-Martin, ou même la Chandeleur. J'agis toujours avec décence, monsieur Mordaunt; le ciel me garde de presser personne, encore moins un ami qui m'a souvent donné de l'argent! ou je me contenterai de recevoir la valeur du gilet en plumes, en outres de mer, en peaux, en pelleterie... Personne ne sait mieux que vous comment trouver ces marchandises... Et d'ailleurs je suis sûr de vous avoir vendu la fleur des poudres; je ne sais si je vous ai dit qu'elle venait de la provision du capitaine Plunket, qui périt près du Scaw d'Unst, avec le brick *Marie,* il y a six ans. C'était un chasseur de première force, et c'est un grand bonheur que la caisse nous soit arrivée sans humidité. Je n'en vends qu'à de bonnes pratiques. Je vous le répète donc, si vous aviez quelques objets à échanger contre mon gilet, je suis prêt à conclure marché avec vous, car assurément on vous invitera pour la veille de la Saint-Jean, et vous ne voudriez pas paraître moins élégant que le capitaine... ce ne serait pas décent. — J'irai, du moins, convié ou non, » dit Mordaunt en s'arrêtant court dans sa promenade, et en prenant le gilet que tenait le colporteur; « et, comme vous dites, je ne leur ferai pas honte. — Prenez garde, prenez garde, monsieur Mordaunt! s'écria le colporteur; vous prenez cela comme un ballot de toile à matelas... vous allez le

mettre en pièces, et puis vous direz que ma marchandise n'est pas solide... Le prix est de quatre dollars... dois-je vous inscrire sur mon livre pour cette somme? — Non, » répondit Mordaunt brusquement; et tirant sa bourse, il lui jeta le prix du gilet.

« Grâce soit faite à vous pour porter le gilet, dit le joyeux colporteur, et à moi pour faire profiter cette monnaie! puisse le ciel nous protéger des vanités terrestres et d'une avarice mondaine; vous envoyer le vêtement blanc, qui est plus désirable que les mousselines, batistes, linons et soies de ce monde, et m'envoyer à moi les talents qui valent plus que l'or pur d'Espagne ou les dollars hollandais!... Et... mais Dieu garde ce jeune homme! pourquoi chiffonner cette soie de la sorte, comme si c'était un torchon de paille? »

En ce moment, la vieille Swertha, la femme de charge, entra. Mordaunt, comme s'il eût été pressé de changer de pensée, lui jeta son nouvel achat avec une insouciance dédaigneuse; et tout en lui disant de le serrer, il prit son fusil qui était dans un coin de la chambre, revêtit son accoutrement de chasse, et sans faire attention à Bryce qui tâchait d'amener la conversation sur la superbe peau de veau marin, aussi douce que celle d'un lapin, dont étaient faits l'étui et la bandoulière de son fusil, il sortit brusquement de la chambre.

Le colporteur, avec ses yeux verts, louches et sordides, que nous avons déjà décrits, resta un instant à regarder le chaland qui traitait sa marchandise avec si peu de respect.

Swertha le regarda aussi avec quelque surprise. « Ce jeune homme est fou, dit-elle. — Fou! répéta le colporteur; il sera aussi fou que son père l'a jamais été. Arranger de la sorte une emplette qui lui a coûté quatre dollars!... Oui, vrai poisson fou, comme disent les pêcheurs de l'est. — Quatre dollars pour ce chiffon vert! » reprit Swertha, s'accrochant aux mots que le colporteur avait laissé malheureusement échapper... « un beau marché, ma foi! Je ne sais s'il est plus fou que vous n'êtes voleur, Bryce Snailsfoot? — Je ne dis pas qu'il lui a coûté précisément quatre dollars; mais d'ailleurs, l'argent du jeune homme lui appartient, j'espère, et il est d'âge à faire lui-même ses emplettes; et quand même, la marchandise vaut bien le prix, et plus. — Ah! quand même, » reprit Swertha froidement, « je verrai ce qu'en pensera son père. — Vous n'aurez point cette méchanceté-là, mistress Swertha, ce serait un singulier remercîment pour le beau fichu que je vous ai apporté de Lerwick.

—Et dont vous demanderez un bon prix; car telle est toujours l'issue de vos bontés. — Vous en fixerez vous-même le prix; ou je vous ferai crédit jusqu'à ce que vous m'achetiez quelque chose pour la maison de votre maître; il pourra nous faire un compte rond. — C'est juste et vrai, Bryce Snailsfoot, je crois que nous aurons besoin d'un peu de linge... Car il ne faut pas s'imaginer que nous filions comme s'il y avait ici une maîtresse de maison; aussi ne faisons-nous jamais de toile. — Et c'est ce que j'appelle marcher dans les voies saintes, car il est dit : N'oubliez pas ceux qui achètent et vendent. Ce texte produit de grands gains. — Il y a du plaisir à faire affaire avec un homme discret qui sait tirer parti de tout, dit Swertha; et maintenant que j'ai jeté un second coup d'œil sur le gilet de ce jeune fou, je trouve qu'il vaut honorablement quatre dollars. »

CHAPITRE X.

LE LAC.

J'ai la puissance de régler le temps et de distribuer les saisons. Le soleil a écouté mes décrets, et passé d'un tropique à l'autre, sous mes ordres; les nuages, à ma voix, ont répandu leurs eaux.

JOHNSON. *Rasselas.*

Une cause soudaine de réflexions pénibles et mortifiantes, qui dans un âge mûr amènerait une douloureuse inaction, pousse le jeune homme à choisir des distractions vives et bruyantes, comme si, à l'exemple du daim blessé, il cherchait à endormir la douleur par la rapidité de sa course. Quand Mordaunt prit son fusil et sortit de Jarlshof, il marcha rapidement par monts et par vaux, sans autre but que celui d'échapper, s'il lui était possible, à l'amertume de son chagrin. Son orgueil était piqué au vif par le récit du colporteur, qui coïncidait exactement avec certains doutes auxquels l'avait conduit le long et singulier silence de ses amis de Burgh-Westra.

Si la fortune de César l'avait condamné, comme dit le poëte, à n'être que

Le meilleur des lutteurs combattant en champ clos,

on peut présumer que la victoire de son adversaire, dans cet exercice champêtre, l'aurait mortifié tout autant que le triomphe de son rival, quand il luttait pour l'empire du monde. De même Mor-

daunt Mertoun, descendu à ses propres yeux du rang élevé qu'il occupait comme chef de la jeunesse de l'île, se sentait vexé, irrité, non moins qu'humilié. Les deux jolies sœurs aussi, dont tous étaient si jaloux de s'attirer les sourires; qui avaient vécu avec lui sur le pied d'une affection si familière, qu'à l'aisance et à l'innocence d'un amour fraternel s'était jointe, à leur insu, une tendresse plus vive encore; les deux sœurs semblaient aussi l'avoir oublié. Il n'ignorait pas que d'après l'opinion unanime de tout le Dunrossness, et même de toute l'île, il avait toute chance de devenir l'amant favorisé de l'une d'entre elles; et voilà que soudain, sans qu'il y eût faute de sa part, il leur devenait si indifférent, qu'il avait même perdu l'intérêt qu'on accorde à une connaissance ordinaire. Le vieil udaller, dont le caractère loyal et franc aurait dû être plus constant dans ses amitiés, paraissait avoir été aussi oublieux que ses filles. Le pauvre Mordaunt avait tout d'un coup perdu les sourires de la beauté et les faveurs de la puissance; c'étaient de bien tristes réflexions, et il doubla le pas pour les chasser, s'il était possible.

Sans beaucoup songer à la route qu'il suivait, Mordaunt marchait rapidement à travers un pays où ni haies, ni murailles, ni enclos d'aucune espèce ne viennent arrêter les pas de l'homme qui erre; enfin il arriva dans un endroit fort solitaire, où, enterré au milieu de collines rapides et couvertes de bruyères qui se prolongent jusqu'au bord de l'eau, s'étendait un de ces petits lacs communs dans les îles Shetland, dont les échappées forment les sources des petites rivières et des ruisseaux qui arrosent le pays et font tourner les moulins qui réduisent les grains en farine.

C'était un assez beau jour d'été, les rayons du soleil, comme il arrive souvent dans ces parages, étaient faibles et obscurcis par un brouillard argenté qui remplissait l'atmosphère, et détruisant le contraste marqué de la lumière et de l'ombre, déployait, en plein midi, sur le paysage, la teinte mélancolique du crépuscule. Le petit lac, qui n'avait pas les trois quarts d'un mille en circuit, était parfaitement calme; sa surface était unie; seulement, de temps à autre, un des nombreux oiseaux qui voltigeaient au dessus s'y plongeait pour un instant. La profondeur de l'eau donnait au lac une teinte de vert bleuâtre, qui lui avait valu le nom de lac Vert. Dans ce moment, il formait un miroir si parfait pour les collines pâles dont il était entouré, et qui se réfléchissaient sur ses ondes, qu'il était difficile de distinguer la terre de l'eau; et même, dans la lumière

incertaine produite par l'épais brouillard, un étranger se fût à peine aperçu qu'il avait une nappe d'eau devant les yeux. Une scène de la plus complète solitude, dont toutes les beautés étaient singulièrement augmentées par l'extrême sérénité du temps, par la couleur grisâtre répandue dans l'atmosphère, et par le silence profond des éléments, ne peut que difficilement être imaginée. Les oiseaux aquatiques, qui fréquentaient ce lieu en grand nombre, n'avaient garde de troubler ce calme par leur vol bruyant ou par leurs cris, et passaient tranquillement sur l'eau silencieuse.

Sans rien viser particulièrement, sans avoir d'intention déterminée, sans presque penser à ce qu'il faisait, Mordaunt Mertoun inclina son fusil et le tira dans le lac. L'abondante charge de plomb en rida la surface comme eût fait une bouffée de grêle. Les collines reçurent le bruit du coup, et le répétèrent une fois, deux fois, trois fois avec tous leurs échos; les oiseaux aquatiques se mirent à décrire mille cercles rapides et bizarres, répondant aux échos par mille cris divers, depuis le ton sonore du *swabie* ou *swartback* jusqu'au glapissement plaintif du *tirracke* et du *kittiewake*[1].

Mordaunt regarda un instant la multitude piaillarde avec un ressentiment qu'il se sentait pour le moment disposé à étendre sur toute la nature, et sur toutes ses productions animées ou inanimées, quelque peu qu'elles se rapportassent à sa mortification secrète.

« Oui, oui, dit-il, tournez, plongez, criez, hurlez, et tout cela pour avoir vu un objet étrange et avoir entendu un son inaccoutumé! Il y a bien des gens comme vous sur ce globe. Mais vous apprendrez du moins, vous, » ajouta-t-il en rechargeant son arme, « que des objets et des sons nouveaux ne sont pas plus exempts de périls que pouvent l'être des liaisons nouvelles.... Mais pourquoi déchargerais-je mon propre dépit sur ces innocentes mouettes? » ajouta-t-il encore après un moment de silence; « qu'ont-elles de commun avec les amis qui m'oublient?... Je les aimais si bien toutes deux!... Et puis, être sitôt remplacé près d'elles par un étranger que le hasard a jeté sur la côte! »

Tandis qu'appuyé sur son fusil il s'abandonnait au cours de ces réflexions pénibles, ses méditations furent subitement interrompues par quelqu'un qui lui frappa sur l'épaule. Il se retourna et vit Norna de Fitful-Head, enveloppée dans son noir et ample manteau. Elle l'avait aperçu du haut de la colline, et était descendue par un

1. *Swabie* ou *swartback* est une espèce d'oiseau ou poule aquatique des îles Shetland, comme aussi le *tirracke* et le *kittiwake* ou *kittiewake*. A. M.

étroit ravin couvert, et s'avançant avec si peu de bruit qu'il ne se retourna qu'après avoir été touché.

Mordaunt Mertoun n'était de sa nature ni peureux ni crédule; les études qu'il avait faites avec plus de fruit que beaucoup d'autres avaient en quelque sorte fortifié son esprit contre les attaques de la superstition; mais il aurait été un vrai prodige, si, demeurant aux îles Shetland à la fin du dix-septième siècle, il eût possédé la philosophie qui ne devint générale en Écosse qu'au moins deux générations plus tard. Il révoquait en doute l'étendue et même l'existence des attributs surnaturels de Norna, et c'était une grande hardiesse d'incrédulité dans un pays où cette croyance était universellement reçue; mais son incrédulité n'allait pas plus loin que des doutes. C'était évidemment une femme extraordinaire, douée d'une énergie supérieure à celle des autres, agissant d'après des motifs à elle particuliers, et apparemment indépendante des considérations purement terrestres. Imbu de ces idées, qui s'étaient imprimées chez lui dès son enfance, ce ne fut pas sans une émotion assez voisine de la frayeur qu'il aperçut soudain cette femme mystérieuse placée si près de lui, et le regardant d'un air aussi triste et aussi sévère que celui avec lequel les *Valkiries,* ces fatales vierges de la mythologie du Nord, étaient censées regarder les jeunes guerriers désignés par elles pour assister au banquet d'Odin.

En effet, on considérait au moins comme de mauvais augure de rencontrer Norna seule et dans un lieu éloigné de tous témoins. Elle passait pour être alors aussi bien une prophétesse de malheurs qu'un présage d'infortune pour celui qui faisait une pareille rencontre. Il n'y avait point d'insulaires qui, tout familiarisés qu'ils étaient à la voir, ne fussent étonnés de la trouver sur les bords solitaires du lac Vert.

« Je ne vous apporte aucun malheur, Mordaunt Mertoun, » dit-elle, lisant peut-être quelque chose de ce sentiment superstitieux dans les yeux du jeune homme. « Je ne vous fis jamais de mal, et ne vous en ferai jamais. — Je suis sans crainte, « répondit Mordaunt, s'efforçant de bannir une frayeur qu'il sentait mal convenir à un homme; « et pourquoi vous craindrais-je, la mère? vous fûtes toujours mon amie. — Pourtant, Mordaunt, tu n'es pas de notre pays; mais il n'est personne en qui coule le sang shetlandais, personne même de ceux qui entourent le foyer de Magnus Troil, ce noble descendant des anciens comtes des Orcades, à qui je souhaite plus de bien qu'à toi, mon bon et

brave garçon. Lorsque je suspendis à ton cou cette chaîne enchantée, qui, comme personne ne l'ignore dans ces îles, ne fut point fabriquée par des mains humaines, mais par celles des Drows, dans les retraites profondes de leurs cavernes, tu n'avais encore que quinze ans; mais déjà tes pieds avaient foulé le Maiden-Skerrie du Northmaven, qui n'avait encore été foulé que par la patte membraneuse du swartback, et ta barque avait pénétré dans les plus profondes cavernes du Brinnattir, où le Haafe-fish [1] avait jadis dormi dans une complète obscurité. Ce fut pourquoi je te fis ce noble cadeau, et tu n'ignores pas que depuis ce jour, tous les yeux ouverts dans ces îles ont vu en toi un fils ou un frère, que tu as été plus favorisé que les autres jeunes gens, et protégé par ceux dont le pouvoir commence à l'heure où la nuit rencontre le jour [2]. — Hélas! ma bonne mère, votre présent peut m'avoir concilié la faveur générale, répondit Mordaunt, mais il n'a pas eu la vertu de me la garder, ou j'ai été incapable de la garder moi-même... Mais qu'importe? j'apprendrai à me passer des autres comme ils se passent de moi. Mon père m'a dit que je quitterais bientôt ces îles : je vous rendrai donc, Norna, votre présent enchanté, pour qu'il procure à d'autres un bonheur un peu plus durable que le mien. — Ne méprise pas les dons que tu tiens de cette race sans nom, » reprit Norna en fronçant le sourcil; puis, quittant soudain son ton irrité pour en prendre un triste et solennel, elle ajouta : « Ne les méprise pas; mais, ô Mordaunt, ne les ambitionne pas!.. Assieds-toi sur cette pierre grise : je dépouillerai autant que possible les attributs qui me séparent de la masse commune de l'humanité, et je te parlerai comme une mère parle à son enfant. »

A ce ton mélancolique se joignait une dignité de langage et de

1. Le grand veau marin, qui cherche les cavernes les plus solitaires pour y faire sa demeure. Voyez *les Iles Shetland*, par le docteur Edmonstone, vol. II, p. 294. (*Note anglaise.*) A. M.

2. Les Drows ou Trows, successeurs légitimes des Dungas du Nord, et quelque peu alliés aux fées, habitent comme elles dans l'intérieur de vertes collines et au fond des cavernes, et sont très puissants à minuit. Ils travaillent artistement le fer, aussi bien que les métaux précieux, et sont quelquefois propices aux mortels, mais plus souvent capricieux et malveillants. Parmi le bas peuple des îles, leur existence forme encore un article de foi universelle. Dans les îles voisines de Feroë on les appelle Joddenskenland, c'est-à-dire, hommes souterrains; et Lucas Jacobson Debes, qui les connaît particulièrement, nous assure qu'ils habitent dans des lieux souillés par des effusions de sang ou par l'exécution de quelques grands crimes. Ils ont un gouvernement qui semble monarchique. W. S.

manières propre à exciter la sympathie et à captiver l'attention. Mordaunt s'assit sur le roc qu'elle lui montrait, fragment qui, comme beaucoup d'autres épars alentour, avait été entraîné par quelque tempête d'hiver du haut du précipice au bord du lac; Norna prit place elle-même sur une pierre à quelque distance, arrangea son manteau de manière à ne laisser voir sous son capuchon d'étoffe grossière que son front, ses yeux, et une seule mèche de ses cheveux gris; alors elle continua d'un ton où l'importance et la dignité imaginaires que prennent souvent les lunatiques semblaient lutter contre la douleur poignante d'une affliction extraordinaire et profondément enracinée.

« Je ne fus pas toujours, dit-elle, ce que je suis à présent : je ne fus pas toujours la femme sage, puissante, redoutable, devant qui les jeunes se tiennent confus, et les vieux découvrent leurs têtes blanches. Il fut un temps où ma présence n'imposait pas silence à la joie, où je payais tribut aux passions humaines, où je partageais les plaisirs et les peines du monde. C'était un temps de faiblesse, c'était un temps de folie.... c'était un temps de gaîté vaine et sans cause.... c'était un temps de larmes sans motifs.... et pourtant, avec ses folies, ses chagrins et ses faiblesses, combien Norna de Fitful-Head donnerait pour être encore la simple et heureuse fille qu'elle était dans ses premières années! Ecoute-moi, Mordaunt, et console-moi, car je te confie des douleurs dont le récit n'a jamais retenti dans une oreille mortelle, et que des oreilles mortelles n'entendront jamais. Je serai ce que je dois être, » ajouta-t-elle en se levant et en étendant son bras maigre et décharné, « la protectrice et la reine de ces îles sauvages et incultes... Je serai celle dont les vagues de la mer ne mouillent pas les pieds sans sa permission, fussent-elles au comble de la fureur et de la rage.... celle dont les tourbillons respectent la robe, lors même qu'ils arrachent le toit des maisons de dessus leurs fortes solives. Rends-moi témoignage, Mordaunt Mertoun.... tu entendis mes paroles à Harfra.... tu vis la tempête tomber à ma voix.... parle, rends-moi témoignage. »

L'interrompre au milieu du torrent de son enthousiasme, c'eût été une cruauté gratuite, quand même Mordaunt aurait été fermement convaincu qu'il avait sous les yeux une femme insensée et non un être surnaturel.

« Je vous ai entendue chanter, répondit-il, et j'ai vu l'ouragan se calmer. — Se calmer! » s'écria Norna en frappant la terre avec impatience de son bâton de chêne noir; « tu ne dis la vérité qu'à

demi. Elle tomba en moins de temps qu'il n'en faut à une nourrice pour apaiser les cris d'un enfant. Il suffit, tu connais ma puissance.... mais tu ne connais pas... jamais mortel ne connut, jamais on ne connaîtra à quel prix je l'ai achetée. Non, Mordaunt, fût-ce pour ce vaste empire dont se glorifiaient les anciens Norses, quand leurs bannières flottaient victorieuses de Bergen en Palestine.... fût-ce pour tous les trésors de ce bas monde, ne désire jamais de vendre la paix de ton cœur contre une puissance pareille à celle de Norna. » Elle se rassit sur le rocher, abaissa son manteau sur son visage, appuya la tête sur ses mains, et un mouvement convulsif agita son sein comme si elle pleurait amèrement.

« Bonne Norna, » dit Mordaunt; et il s'arrêta, ne sachant que dire pour consoler cette malheureuse femme. « Bonne Norna, répéta-t-il, s'il y a quelque chose qui trouble votre âme, ne feriez-vous pas mieux d'aller trouver le digne pasteur de Dunrossness? On dit que vous n'avez pas fait partie d'une congrégation chrétienne depuis bien des années.... ce n'est ni bien ni raisonnable : vous connaissez l'art de guérir les maux du corps; mais quand l'esprit est malade, c'est au médecin des âmes qu'il nous faut recourir. »

Norna s'était relevée lentement de l'attitude baissée où elle était assise; à la fin elle se redressa de toute sa hauteur, jeta son manteau, étendit le bras, et tandis que ses lèvres écumaient, que ses yeux étincelaient, elle s'écria d'un ton qui ressemblait à un sanglot : « Moi, dites-vous! moi aller quérir le secours d'un prêtre! voudriez-vous faire mourir le digne homme d'horreur?.... Moi dans une congrégation chrétienne! voudriez-vous que le toit croulât sur l'assemblée innocente à cause de la coupable, et mêlât le sang aux offrandes? Moi... moi chercher le grand médecin! voudriez-vous que le démon vînt réclamer sa proie ouvertement en présence de Dieu et de l'homme? »

L'extrême agitation de la malheureuse qui tenait ce langage induisit naturellement Mordaunt à tirer la conclusion qui était généralement reçue et accréditée dans ce pays. « Femme misérable, dit-il, s'il est vrai que vous êtes liguée avec la puissance du mal, pourquoi tardez-vous encore à vous repentir? Mais faites-en ce qu'il vous plaira, je ne puis, je ne dois pas, comme chrétien, demeurer plus long-temps avec vous. Reprenez votre don, » ajouta-t-il en lui présentant la chaîne; il ne peut me servir, s'il est vrai qu'il ne m'ait pas encore fait de mal. — Demeure et entends-moi, jeune homme insensé, » répliqua Norna avec calme, comme si elle eût été

rendue à la raison par l'alarme et l'horreur qu'elle avait aperçues sur la physionomie de Mordaunt ; « entends-moi, te dis-je. Je ne suis pas de ceux qui se sont ligués avec l'ennemi de l'espèce humaine, et qui tirent leurs talents et leurs pouvoirs de sa protection ; et quoique les esprits surhumains aient été rendus propices par un sacrifice que langue mortelle ne doit jamais énoncer, pourtant Dieu sait que mon crime, en l'offrant, n'était pas plus grand que celui de l'aveugle qui tombe du haut d'un précipice qu'il ne peut ni voir ni éviter. Oh ! ne m'abandonne pas, ne me fuis pas dans cette heure de faiblesse ! Reste avec moi jusqu'à ce que la tentation soit passée, ou je me jetterai dans ce lac, et me délivrerai d'un seul coup de ma puissance et de ma misère. »

Mordaunt, qui avait toujours regardé cette singulière femme avec une espèce d'affection produite sans doute par la bienveillance et l'amitié particulière qu'elle lui avait témoignées dès long-temps, consentit sans peine à reprendre sa place, et à écouter ce qu'elle aurait encore à lui dire, espérant que la violence de son agitation diminuerait peu à peu. Elle ne fut pas long-temps à remporter la victoire que son auditeur attendait, et elle reprit la parole d'un air ferme et avec son autorité habituelle.

« Ce n'était pas de moi, Mordaunt, dit-elle, que j'avais intention de parler, lorsque je t'aperçus du haut de ce rocher, et que je descendis ce sentier pour te rejoindre. Mon sort est fixé sans pouvoir changer ni en pis ni en mieux. Je ne songe plus guère à moi ; mais, pour ceux qu'elle aime, Norna de Fitful-Head conserve encore des pensées qui la rattachent à son espèce. Ecoute-moi bien : voici un aigle, le plus noble de ceux qui bâtissent leur aire au faîte de ces pics aériens, et dans l'aire de cet aigle s'est glissée une vipère. Consens-tu à me prêter secours pour étouffer le reptile et sauver la noble race du roi des cieux du Nord ? — Il vous faut parler plus clairement, Norna, si vous voulez que je vous comprenne ou vous réponde... Je ne saurais deviner les énigmes. — Sans plus de détour, donc, vous connaissez bien la famille de Burgh-Westra ; les aimables filles du généreux et vieil udaller Magnus Troil, Minna et Brenda, dis-je, vous les connaissez bien, et vous les aimez ? — Je les ai connues, bonne mère, et je les ai aimées... Personne ne le sait mieux que vous. — Les connaître une fois, » dit Norna avec emphase, « c'est les connaître pour toujours... Les aimer une fois, c'est les aimer à jamais. — Les avoir une fois aimées, c'est leur souhaiter du bien à tout jamais, répondit le jeune homme ;

mais voilà tout. Pour vous parler clairement, Norna, la famille de Burgh-Westra m'a, depuis peu, totalement oublié. Mais indiquez-moi néanmoins les moyens de lui être utile; je vous prouverai combien je me rappelle leurs anciennes bontés, combien peu j'ai de ressentiment de leur nouvelle froideur. — C'est bien parler, et je vous mettrai à même de prouver vos bonnes intentions, répondit Norna; Magnus Troil a reçu un serpent dans son sein... Ses aimables filles sont livrées aux machinations d'un méchant. — Vous voulez dire l'étranger Cleveland? — Oui, l'étranger qui s'appelle ainsi... le même que nous avons trouvé gisant sur le rivage, comme un mauvais tas d'herbes marines, au pied du Sumburgh-Head. Un pressentiment secret me disait que j'aurais dû l'y laisser jusqu'à ce que la marée le remportât, comme elle l'avait amené sur la grève. Je me repens de ne pas l'avoir écouté. — Quant à moi, reprit Mordaunt, je ne puis me repentir d'avoir accompli le devoir d'un chrétien. Et quel droit ai-je de former un autre vœu? Si Minna, Brenda, Troil, et les autres me préfèrent l'étranger, à quel titre en serais-je offensé? On ferait bien de se moquer de moi, si je me comparais à lui. — C'est bien, et je compte qu'ils méritent ton amitié désintéressée. — Mais je crois apercevoir en quoi vous pensez que je puis les servir. Je viens seulement d'apprendre par Bryce, le colporteur, que ce capitaine Cleveland est au mieux avec les jeunes dames de Burgh-Westra et le vieux udaller lui-même. Il me siérait mal de m'introduire dans un lieu où je ne suis pas convié, et de mettre mon petit mérite en parallèle avec celui du capitaine Cleveland. Il peut leur raconter des batailles, quand je ne puis parler que de nids d'oiseaux; se vanter d'avoir tiré sur des Français, quand je puis seulement dire que j'ai tiré sur des mouettes. Il a de beaux habits, une jolie tournure; je suis vêtu simplement, et plus simplement élevé. D'aimables compagnons comme lui peuvent prendre les cœurs de ceux avec qui ils vivent, comme l'oiselier prend le guillemot avec sa glu et ses lacets. — Vous vous faites tort à vous-même, répondit Norna, oui, tort à vous-même, et plus grand tort à Minna et à Brenda; n'ajoutez pas foi aux rapports de Bryce... il ressemble à cette baleine avide qui interrompt sa course, et plonge pour la moindre amorce que lui jette un pêcheur. A coup sûr, si vous avez baissé dans l'estime de Magnus Troil, ce drôle sordide y a participé. Mais qu'il tienne ses comptes en règle, car j'ai l'œil sur lui. — Et pourquoi, la mère, ne dites-vous pas à Magnus ce que vous venez de me dire? — Parce que ceux qui se fient trop à leur sagesse doi-

vent recevoir une amère leçon de l'expérience. Hier encore, je parlai à Magnus : eh bien ! quelle fut sa réponse ? « Bonne Norna, vous devenez vieille. » Et ces paroles sont sorties des lèvres d'un homme qui me doit tout... du descendant des anciens comtes norses... c'était Magnus qui me les adressait, et en faveur d'un fripon que la mer a rejeté comme un débris de naufrage ! Puisqu'il dédaigne l'avis de la vieillesse, il écoutera peut-être celui de la jeunesse; encore a-t-il le bonheur de n'être pas abandonné à sa propre folie. Allez donc à Burgh-Westra, comme de coutume, pour la fête de la Saint-Jean-Baptiste. — Je ne suis pas invité ; je ne suis ni regretté ni souhaité ; on ne songe plus à moi... Peut-être ne me reconnaîtra-t-on pas à mon arrivée ; et pourtant, bonne mère, pour dire la vérité, j'avais pensé à m'y rendre. — C'était une bonne pensée, il faut la mettre à exécution, poursuivit Norna; nous visitons nos amis quand ils sont malades de corps ; pourquoi ne le ferions-nous pas, lorsqu'ils sont malades d'esprit et rassasiés de bonheur ? Ne manquez pas d'y aller, peut-être nous y rencontrerons-nous. Mais nos routes sont différentes. Adieu ; ne parlez pas de notre rencontre ici. »

Ils se quittèrent ; Mordaunt demeura près du lac, les yeux attachés sur Norna jusqu'au moment où la haute taille de la prophétesse devint invisible dans les détours de la vallée qu'elle remontait alors Mordaunt revint chez son père, déterminé à suivre un conseil qui répondait si bien à ses propres désirs.

CHAPITRE XI.

LE RÉFORMATEUR.

> Toutes vos anciennes coutumes, tous ces usages empruntés à vos ancêtres, je les changerai. Vous ne pourrez ni manger, ni boire, ni parler, ni remuer, ni penser, ni voir, ni marcher, comme vous aviez habitude de faire ; vos lits conjugaux même n'échapperont pas au changement : l'épouse aura le bord, l'époux aura la ruelle ; car j'innoverai tout, je tuerai tous les vieux us. Voilà ce qui s'appellera une réforme... Morbleu, je réussirai !
>
> *On dirait que nous ne sommes pas bons amis.*

Le jour de la fête approchait, et nulle invitation n'était encore arrivée pour cet hôte sans qui, peu de semaines auparavant, nulle réjouissance n'avait lieu dans l'île. D'un autre côté, à en croire les bruits qui couraient dans le public, le capitaine Cleveland était

mieux que jamais dans les bonnes grâces de la famille du vieil udaller de Burgh-Westra. Swertha et le vieux Rauzellaer branlèrent la tête à ce changement, et rappelèrent à Mordaunt par des demi-mots, par des phrases rompues, qu'il s'était attiré cette disgrâce, en consacrant imprudemment tous ses efforts à sauver la vie de l'étranger, lorsqu'il était à la merci de la première vague qui allait le briser contre le Sumburgh-Head. « Mieux vaut laisser l'eau salée faire à sa guise, disait Swertha; malheur arrive toujours à qui l'en empêche! — C'est la vérité, répondait le Rauzellaer; les gens sages laissent leur bien à la vague comme au chanvre... Bonheur ne nous advient jamais d'un homme à demi noyé ou à demi pendu. Qui tira sur Will-Patterson aux environs de Noss?... le Hollandais qu'il sauva du naufrage, je pense... Jeter au malheureux qui se noie une planche ou une corde, c'est peut-être un devoir de chrétien; mais ne le touchez pas, si vous voulez vivre, et qu'il ne vous cause aucun malheur. — Vous êtes la sagesse même, Rauzellaer, et un digne homme, » reprenait Swertha avec un soupir; « vous savez aider à propos un voisin, aussi bien que pêcheur qui tira jamais un filet. — La vérité est que je ne suis pas né d'hier, dit le Rauzellaer, et je me rappelle ce que les vieux de ma jeunesse disaient à ce sujet. Personne, de tous nos compatriotes, n'ira plus loin que moi, quand il s'agira de faire une œuvre de charité chrétienne envers mon semblable sur la terre ferme; mais s'il crie au secours du milieu de l'eau salée, c'est une autre histoire. — Et pourtant songer que ce jeune Cleveland se met devant la lumière de notre M. Mordaunt, et chez Magnus Troil encore, qui le regardait comme la fleur de l'île à la Pentecôte dernière, chez Magnus qui passe... quand il est à sec, l'honnête homme... pour le plus sage et le plus riche des Shetlandais. — Magnus n'y trouvera pas son compte, » dit le Rauzellaer avec un air de merveilleuse sagacité. « Il y a des occasions, Swertha, où les plus sages d'entre nous... (et, ma foi, j'avoue humblement qne je ne m'excepte pas) peuvent ne guère mieux valoir que des mouettes; et il leur est aussi impossible de gagner quelque chose à leurs actes de folie, qu'il m'est impossible, à moi, de grimper sur le Sumburgh-Head : tel je me suis trouvé deux ou trois fois dans ma vie. Mais nous verrons bientôt quel malheur amènera tout ceci, car il n'en peut advenir rien de bon. »

Et Swertha répondit avec le même ton de sagesse prophétique : « Non, non, il ne peut en advenir du bien; c'est fort bien dit. »

Ces tristes prédictions, répétées de temps à autre, produisirent

quelque effet sur Mordaunt. Il ne supposait pas sans doute que l'acte charitable de sauver un homme qui se noyait le soumît, comme conséquence nécessaire et inévitable, à la position désagréable où il se trouvait ; il lui semblait néanmoins qu'un sort était jeté sur lui sans qu'il pût en comprendre la nature et la puissance... bref, qu'un pouvoir surnaturel agissait sur sa destinée et n'y exerçait pas une influence favorable. Sa curiosité, aussi bien que son inquiétude, croissaient de jour en jour ; mais il restait déterminé, à tout événement, à paraître en personne à la fête prochaine, où il était assuré, par un pressentiment, que des choses extraordinaires auraient lieu, qui fixeraient ses vues pour l'avenir et son plan de conduite.

Comme M. Mertoun père se portait alors assez bien, il fallut que son fils le prévînt de la visite qu'il se proposait de faire à Burgh-Westra. Il le fit ; mais son père lui demanda pour quelle raison il avait choisi un tel jour plutôt qu'un autre.

« C'est un jour de réjouissances, répondit le jeune homme ; tout le pays se rassemble. — Et vous êtes jaloux sans doute d'ajouter un fou à la masse... Allez... mais veillez à la manière dont vous marcherez sur le chemin que vous allez parcourir..... Une chute des hauteurs de Foulah ne serait point plus dangereuse. — Puis-je vous demander le motif de ce conseil, mon père ? » répliqua Mordaunt, laissant de côté la réserve qui existait entre lui et son singulier père.

« Magnus Troil, répondit M. Mertoun, a deux filles... vous êtes d'un âge où l'on regarde ces belles poupées avec des yeux affectueux, pour apprendre ensuite à maudire le jour où, pour la première fois, on entrevit la lumière du ciel. Méfiez-vous-en, je vous en prie ; car aussi sûrement que la mort et le péché entrèrent dans le monde avec la femme, aussi sûrement leurs douces paroles et leurs plus doux regards amènent la destruction et la ruine de ceux qui s'y fient. »

Mordaunt avait parfois remarqué la haine déclarée de son père pour les femmes ; mais il ne l'avait jamais entendu la déclarer en termes si clairs et si précis. Il répliqua que les filles de Magnus Troil ne lui étaient pas plus chères que les autres femmes des îles ; « et même, ajouta-t-il, elles l'intéressaient beaucoup moins, car elles avaient rompu leur ancienne amitié avec lui sans donner de motifs. — Et vous allez chercher à la renouer, répondit le père, insensé papillon qui, échappé une fois à la flamme sans y perdre ses ailes, ne se contente pas de l'obscurité protectrice de ces lieux sau-

vages, mais cherche à revenir au plus tôt vers la torche qui doit un jour le consumer! Pourquoi perdrais-je mes arguments à te détourner d'un destin inévitable?... Va où ton sort t'appelle. »

Le jour suivant, veille de la grande fête, Mordaunt se mit en route pour Burgh-Westra, pesant tour à tour les injonctions de Norna, les paroles sinistres de son père, les augures défavorables de Swertha et du Rauzellaer de Jarlshof; l'esprit chagrin et troublé par tant de pensées diverses.

« Tout m'annonce une froide réception à Burgh-Westra, se disait-il; mais mon séjour n'en sera que plus court. Je veux absolument m'assurer si elles ont été trompées par le marin étranger, ou si elles ont agi par caprice de caractère, et pour changer de compagnie. Dans le premier cas, je soutiendrai ma réputation et j'avertirai le capitaine de prendre garde à lui; dans le second, eh bien! bonsoir à Burgh-Westra et à tous ses habitants. »

Tandis qu'il méditait intérieurement sur cette dernière alternative, l'orgueil blessé et un retour de tendresse pour ses jeunes amies, auxquelles il croyait avoir dit adieu pour toujours, amenèrent une larme dans ses yeux; mais il l'essuya sur-le-champ et avec indignation; et doublant le pas, il continua son voyage.

Le temps était alors pur et serein, et Mordaunt marchait avec une aisance qui formait un contraste frappant avec les difficultés qu'il avait rencontrées la dernière fois qu'il avait parcouru la même route; mais il y avait dans son esprit un moins agréable sujet de comparaison.

« Alors, se dit-il à lui-même, le vent me permettait à peine de respirer, mais mon cœur était calme et heureux. Je voudrais avoir encore cette douce indifférence, dût-elle m'être apportée par le déchaînement de la plus furieuse tempête qui battît jamais les montagnes solitaires. »

Poursuivi par ces pensées, il arriva vers midi à Harfra, habitation, comme le lecteur peut se le rappeler, de l'ingénieux M. Yellowley. Notre voyageur avait pris soin, dans la présente occasion, de n'être pas obligé de recourir à la sordide hospitalité de cette maison, qui était devenue notoire dans toute l'île, en prenant avec lui, dans son petit havre-sac, des provisions qui eussent suffi pour un plus long voyage. Par politesse cependant, ou plutôt peut-être pour donner le change à ses pénibles réflexions, Mordaunt ne manqua point de frapper à la porte; il trouva la maison dans une singulière agitation. Triptolème lui-même, les jambes enfoncées

dans une grosse paire de bottes, montait et descendait bruyamment l'escalier, questionnant à haute voix sa sœur et sa servante Tronda, qui répondaient par des cris plus aigus et plus compliqués. Enfin mistress Baby elle-même se montra; sa vénérable personne était enveloppée de ce qu'on appelait alors un *joseph*, ample robe qui jadis avait été verte, mais qui alors était devenue, à force de taches et de pièces, fort semblable au vêtement du patriarche dont elle portait le nom[1]; un bonnet pointu comme un clocher, ancienne emplette pour laquelle la vanité l'avait emporté sur l'avarice, avec une plume qui avait reçu autant de pluie et de vent que si elle eût fait partie de l'aile d'un oiseau marin, complétait son accoutrement; elle tenait à la main une cravache montée en argent, mais d'une façon très ancienne. Cet équipement, ainsi qu'un air déterminé dans l'extérieur et la démarche de mistress Barbara Yellowley, semblait annoncer qu'elle se préparait à se mettre en route et qu'elle s'inquiétait peu, comme on dit, qu'on devinât sa détermination.

Elle fut la première qui remarqua l'arrivée de Mordaunt, et elle le salua d'un air assez ému. « Dieu me bénisse, » s'écria-t-elle avant qu'il fût entré, « si ce n'est pas le beau garçon qui porte une chaîne d'or autour du cou et qui avala notre oie aussi vite que si c'eût été un moineau! » L'admiration de la chaîne d'or, qui avait produit une si vive impression sur son esprit, venait de lui dicter la première partie de son discours; le souvenir du malheureux sort de l'oie enfumée était consigné dans la seconde partie. « Je parierais ma vie », ajouta-t-elle aussitôt, « qu'il ouvre la porte. — Je vais à Burgh-Westra, mistress Yellowley, dit Mordaunt. — Eh bien! vous nous tiendrez compagnie, répliqua-t-elle. Il est trop tard pour manger; mais s'il vous plaisait d'accepter un gâteau d'orge et une gorgée de bland.... Mais on voyage mal l'estomac plein; et d'ailleurs je pense qu'il faut garder votre appétit pour le banquet qui vous attend ce soir; car tout y sera prodigué sans doute. »

Mordaunt tira ses propres provisions, et déclarant qu'il ne voulait pas leur devenir à charge une seconde fois, il les invita à partager les vivres qu'il avait à leur offrir. Le pauvre Triptolème, qui avait rarement vu un aussi bon dîner que celui de son hôte, se jeta sur la bonne chère comme Sancho sur l'écume de la marmite de Gamache. La dame elle-même ne put résister à la tentation, quoi-

1. Vêtement de plusieurs couleurs. A. M.

qu'elle s'y abandonnât avec plus de réserve et avec une espèce de honte. « Elle avait éteint le feu, disait-elle, car c'était pitié de perdre du bois dans une contrée si froide; et elle n'avait pas pensé à préparer quelque chose, vu qu'ils devaient partir de bonne heure. Aussi ne pouvait-elle s'empêcher de dire que le pain du jeune gentilhomme avait très bonne mine; de plus, elle était curieuse de savoir si dans ce pays on accommodait le bœuf de la même manière que dans le nord de l'Ecosse. » D'après ces considérations réunies, dame Baby fit joyeusement usage des rafraîchissements qui lui arrivaient d'une façon si inattendue.

Quand leur repas imprévu fut terminé, le facteur demanda à grands cris qu'on partît aussitôt, et Mordaunt découvrit alors que l'alacrité avec laquelle il avait été reçu par mistress Baby n'était pas entièrement désintéressée. Ni elle, ni le savant Triptolème ne se sentaient fort disposés à s'aventurer au milieu des déserts shetlandais, sans le secours d'un guide, et quoiqu'ils eussent pu se faire accompagner par un de leurs charretiers, cependant le prudent agriculteur observa que ce serait perdre au moins une journée de travail, et sa sœur augmenta ses appréhensions en répétant : « Une journée de travail?.... vous pouvez bien dire vingt..... que leur nez sente le fumet d'une marmite, que leurs oreilles entendent le son d'un violon, et puis rappelez-les à la charrue si vous pouvez. »

Or l'heureuse arrivée de Mordaunt, dans un moment si opportun, pour ne pas parler de la bonne chère qu'il apportait avec lui, le fit accueillir aussi cordialement qu'il était possible à une porte qui, dans toutes les occasions ordinaires, abhorrait l'entrée d'un hôte. D'ailleurs M. Yellowley n'était pas tout-à-fait insensible au plaisir qu'il se promettait à détailler ses projets de perfectionnement à son jeune compagnon, et à goûter un bonheur qui lui arrivait rarement... la compagnie d'un auditeur patient et émerveillé.

Comme le facteur et sa sœur devaient voyager à cheval, il ne restait plus qu'à trouver une monture pour leur guide et compagnon. C'était une chose facile à se procurer dans un pays où l'on rencontre par bandes des poneys velus à dos long et à jambes courtes, courant en liberté dans les vastes marécages qui servent de pâturages communs aux bestiaux de chaque village; où les chevaux, les oies, les porcs, les chèvres, les moutons et les petites vaches shetlandaises sont laissés pêle-mêle, et souvent en si grand nombre, qu'ils ne peuvent obtenir qu'une substance précaire d'une végétation si paresseuse. Il existe, à la vérité, un droit de pro-

priété individuelle sur tous ces animaux, qui sont distingués par le chiffre particulier de chaque propriétaire, qu'on imprime au moyen d'un fer chaud ou du tatouage; mais quand un voyageur a, par hasard, besoin d'un poney, il ne se fait aucun scrupule de mettre la main sur le premier venu qu'il peut attraper, lui met une bride, et après s'être fait conduire aussi loin que bon lui semble, il abandonne l'animal à lui-même pour qu'il retrouve son chemin... chose pour laquelle les poneys ont un instinct merveilleux.

Quoique cet usage général de la propriété d'autrui fût une de ces monstruosités qu'avec le temps le facteur se proposait d'abolir, pourtant, en homme sage, il profitait temporairement d'une coutume qu'il avouait être particulièrement agréable aux personnes qui, comme lui, n'avaient pas de chevaux à prêter à leurs amis. On se procura donc trois poneys sur la colline voisine, petits animaux velus, ressemblant plutôt à des ours qu'à rien de ce qui porte le nom de cheval, mais doués d'une force et d'une ardeur surprenantes, et aussi capables de résister à la fatigue et aux mauvais traitements qu'aucune créature au monde.

Deux de ces chevaux étaient déjà amenés et convenablement équipés pour le voyage. L'un d'eux, destiné à porter la gracieuse personne de mistress Baby, était décoré d'une grande selle à dossier d'une antiquité vénérable.... masse de coussins et de bourrelets, d'où pendillait de tous côtés une housse de vieille tapisserie qui, faite, dans l'origine, pour un cheval de taille ordinaire, couvrait le palefroi en miniature, sur lequel on l'avait étendu, depuis les oreilles jusqu'à la queue, depuis les épaules jusqu'au fanon, ne laissant de visible que la tête qui sortait fièrement de dessous cette couverture, comme la représentation héraldique d'un lion au milieu d'un buisson. Mordaunt enleva galamment la jolie mistress Yellowley, et, sans beaucoup de peine, la jucha sur le sommet de la selle. Il est probable qu'en se voyant l'objet des attentions d'un tel cavalier, qu'en écoutant la voix de sa conscience qui lui disait qu'elle était dans ses plus beaux atours, chose presque inouïe! certaines pensées surgirent dans l'esprit de mistress Baby, pensées qui éloignèrent pour un moment les idées d'économie qui faisaient l'occupation journalière de son âme; elle jeta un coup d'œil sur son joseph passé et sur la longue housse de sa selle, en observant, avec un sourire, que « voyager était une chose très agréable par un beau temps et avec une aimable compagnie; si toutefois, » ajouta-t-elle en portant les yeux sur la broderie usée de son joseph, « si toutefois il n'en

résultait pas tant de dégats dans les ajustements que l'on porte à cheval. »

Cependant le frère sauta bravement sur sa monture; et comme il avait jugé convenable, malgré la sérénité du temps, de jeter un long manteau rouge par dessus ses autres vêtements, son poney était encore plus complétement enveloppé dans cette draperie que celui de sa sœur. Il se trouva que l'animal était d'une humeur capricieuse et maligne, sautant et caracolant de temps à autre sous le poids de Triptolème, avec une vivacité qui, malgré l'adresse ordinaire du paysan du comté d'York, le dérangeait beaucoup sur sa selle; et comme le palefroi n'était pas visible, sinon pour un observateur attentif, ces cabrioles faisaient, à quelque distance, l'effet d'être les mouvements volontaires du cavalier en manteau, sans le secours d'aucune autre jambe que celles dont la nature l'avait pourvu; et pour quiconque aurait vu Triptolème, en s'imaginant une pareille chose, la gravité et même la frayeur peintes sur sa physionomie, eût formé un contraste risible avec les vives gambades qu'il se permettait pendant la route.

Mordaunt, réuni à ce digne couple, monta, selon l'usage rustique du pays, sur le premier bidet qu'on put amener, sans autre harnachement que la bride qui servait à le conduire. M. Yellowley, voyant avec plaisir son guide pourvu d'un cheval, résolut à part lui que cette grossière coutume de prendre pour voyager les chevaux d'autrui sans en demander permission au propriétaire, ne sesait pas abolie dans les îles Shetland, à moins qu'il ne possédât en propre un troupeau de bidets nécessairement exposés à souffrir par voie de représailles.

Mais, pour les autres us ou abus du pays, Triptolème Yellowley se montrait moins tolérant. Il tint à Mordaunt de longs et ennuyeux discours, ou pour parler plus correctement, il lui infligea des harangues sur les innovations que son arrivée dans ces îles devait occasionner. Bien que très peu versé dans l'art moderne d'améliorer un domaine au point de le faire glisser entre les doigts du possesseur, Triptolème réunissait au moins dans sa personne le zèle, sinon les connaissances de tout une société d'agriculture. Jamais il ne fut su passé par aucun de ses successeurs dans ce noble esprit qui dédaigne de mettre en balance les profits contre les pertes, mais qui tient uniquement à la gloire d'opérer un grand changement sur la face de la terre; gloire qui, comme la vertu, doit être sa propre récompense.

Il n'était aucune partie de la région sauvage et montagneuse, à travers laquelle le conduisait Mordaunt, qui ne suggérât à son imagination quelque projet de perfectionnement et d'innovation. Il devait pratiquer une route à travers le marécage inaccessible à tout autre animal qu'aux poneys aux pieds sûrs. Il devait substituer de bonnes maisons aux appentis ou hangars construits en pierres sèches sous lesquels les habitants préparaient et accommodaient leur poisson. Il devait brasser de bonne ale en place de bland ; il devait planter des forêts où jamais arbre n'avait poussé, et trouver des mines abondantes dans un pays où un skilling danois était presque un objet de vénération. Tous ces changements, et bien d'autres, étaient accomplis dans la tête du digne facteur, et il parlait avec la plus ferme confiance de l'appui et du secours qu'il recevrait des grands propriétaires, et surtout de Magnus Troil.

« Je communiquerai quelques unes de mes idées au brave homme, disait-il, avant que nous soyons plus vieux de beaucoup d'heures, et vous verrez quelle reconnaissance il témoignera à l'homme qui peut lui procurer un savoir bien préférable à la richesse. — Je ne voudrais pas que vous comptassiez trop sur ce fonds-là, » répondit Mordaunt par manière d'avertissement ; « la barque de Magnus Troil est rude à conduire... il aime ses habitudes qui sont les habitudes du pays, et vous apprendriez plus vite à votre bidet à manger comme un veau marin, que vous n'amèneriez Magnus à prendre une méthode écossaise en place d'un usage norse..... Et pourtant, s'il tient à ses vieilles coutumes, il est aussi changeant qu'un autre pour ses vieilles amitiés. — *Heus tu, inepte !* s'écria l'élève de Saint-André ; qu'il y tienne ou n'y tienne pas, qu'importe?... ne suis-je pas ici dans ma charge, dans mes droits? Est-ce un fowd (titre barbare que Magnus Troil prend encore) qui oserait mesurer son jugement et ses raisons contre moi qui représente toute la dignité du chambellan des îles Orcades et Shetland? — Malgré cela, je vous conseillerais de ne pas attaquer trop vivement ses préjugés. Magnus Troil, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à ce jour, n'a jamais vu un plus grand homme que lui-même, et il est difficile de brider un vieux cheval pour la première fois. D'ailleurs, il ne lui arriva jamais de sa vie d'écouter patiemment de longues explications; il est donc possible qu'il se fâche contre vos perfectionnements projetés avant que vous puissiez lui en démontrer les avantages. — Que voulez-vous dire, jeune homme? est-il un seul habitant dans ces îles qui s'aveugle assez

misérablement pour ne pas sentir leurs déplorables imperfections? Se peut-il qu'un homme, » ajouta-t-il, son enthousiasme augmentant à mesure qu'il parlait, « ou même qu'une brute, regarde la machine qu'on a l'impudence d'appeler ici un moulin, sans trembler à l'idée qu'il faut confier son grain à une si misérable mécanique? Les malheureux sont obligés d'en avoir au moins cinquante par chaque paroisse, chacun tournant une méchante meule, entre quatre murs couverts d'un toit de chaume à peine plus solide qu'une ruche, au lieu d'un magnifique moulin baronnial, dont vous entendriez le vacarme par tout le pays, et qui jetterait la farine à travers le bluteau par sacs à la fois. — Oui, oui, frère, dit sa sœur, c'est parler sagement comme toujours. Plus grande est la dépense, plus grand l'honneur; c'est le précepte qui ne quitte pas vos lèvres. Ne pouvez-vous pas fourrer dans votre sage caboche, l'ami, que dans ce pays les pauvres gens moulent le grain qu'il leur faut, sans s'inquiéter des moulins, des meules, ni des bluteaux du baron ni de tout ce bataclan? Combien de fois vous ai-je entendu disputer avec le vieil Edie Netherstane, le meunier de Grindleburn, et même avec son garçon, sur les droits de mouture, coupe et recoupe, mesurage, engrenage, profit du garçon, et que sais-je encore? Or, maintenant, rien ne vous servira moins que d'attirer tous ces désagréments à de bonnes gens qui moulent leur grain chacun chez eux, bien ou mal, n'importe. — Ne me parlez ni de mesurage, ni d'engrenage! » s'écria l'agriculteur indigné; « mieux vaudrait laisser au meunier la moitié du grain pour avoir le reste moulu d'une manière chrétienne, que de jeter de bon grain dans un moulin d'enfant... Regardez un instant, Baby... Holà! ho! le maudit diablotin! » Cette dernière interjection s'adressait à son bidet, qui commençait à s'impatienter extrêmement de ce que le cavalier arrêtait sa course pour faire remarquer tous les défauts d'un moulin shetlandais. « Regardez ce moulin, vous dis-je, il ne vaut guère mieux qu'un moulin à bras; il n'a ni roues, ni dents, ni trémie, ni écluse.... Holà! oh! la maudite bête!... Il ne peut moudre une poignée de farine en un quart d'heure, encore devrait-on plutôt la faire manger à un cheval qu'à un homme... Allons, holà! ho! te dis-je; allons, allons; il a le diable au corps, je crois! »

Comme il prononçait ces derniers mots, le poney, qui avait caracolé et cabriolé quelque temps avec beaucoup de vivacité, baissa la tête entre ses jambes, et, d'un saut, lança son cavalier dans le petit ruisseau qui faisait l'objet de la critique de l'Écossais; puis,

une fois débarrassé du long manteau, le cheval s'enfuit vers son désert, hennissant de colère et ruant tous les cinq pas.

Riant de tout son cœur de cet accident, Mordaunt aida le vieillard à se relever, tandis que sa sœur, avec un ton ironique, le félicitait d'être tombé plutôt dans la bourbe d'un ruisseau shetlandais qu'au fond du canal d'un moulin d'Écosse. Triptolème dédaigna de répondre à ce sarcasme, et dès qu'il fut remis sur ses jambes, il se secoua les oreilles, et trouvant que les plis de son manteau l'avaient empêché d'être fort mouillé dans le mince filet d'eau, il s'écria : « J'aurai des étalons du Lanarkshire, des juments race d'Ayrshire; je ne souffrirai pas qu'il reste un seul de ces maudits embryons dans l'île, pour casser le cou aux honnêtes gens; oui, Baby, j'en délivrerai le pays. — Vous feriez mieux de tordre votre manteau, Triptolème, » répliqua Baby.

Cependant, Mordaunt prenait une autre monture dans une troupe de chevaux qui paissaient à quelque distance; après avoir fabriqué une bride de branches entrelacées, il replaça l'agriculteur déconcerté sur un poney moins rétif et plus paisible que celui qu'il montait d'abord.

Mais la chute de M. Yellowley avait opéré comme un sédatif sur son enthousiasme, et pendant un espace de cinq bons milles il prononça à peine une parole, laissant pleine carrière aux interjections douloureuses et aux lamentations qui échappaient à sa sœur Baby, sur la perte de la vieille bride que le bidet avait emportée dans sa fuite. « Cette bride, qui aurait eu dix-huit ans de service à la Saint-Martin, devait être considérée maintenant comme une chose perdue. » Une fois que la vieille dame eut saisi le dé de la conversation, elle entama un sermon sur l'économie, et mit au jour les idées qu'elle s'était faites sur cette vertu. C'était tout un système de privations, qui aurait fait honneur à la plus austère communauté religieuse, bien que pour miss Baby ce ne fût qu'un moyen d'épargner son argent.

Elle ne fut guère interrompue par Mordaunt qui, en approchant de Burgh-Westra, s'efforçait plutôt de deviner le genre de réception qu'allaient lui faire les deux charmantes sœurs que de donner son attention au bavardage d'une vieille, quelque sagement qu'elle prouvât que la petite bière était plus salutaire que l'ale, et que si son frère s'était foulé le pied dans sa chute, des simples connus d'elle et du beurre l'auraient mieux guéri que toutes les drogues et tous les docteurs du monde.

Mais déjà les tristes marécages qu'ils avaient traversés jusque-là faisaient place à un joli paysage, se déroulant au bord d'un bras de mer qui s'avançait assez loin dans l'intérieur des terres; ce lac était entouré d'un sol mou et fertile, produisant des moissons plus belles que l'œil expérimenté de Triptolème Yellowley n'en avait encore vu dans les îles Shetland. Au milieu de cette terre promise s'élevait la maison de Burgh-Westra, abritée au nord et à l'est par une chaîne de collines couvertes de bruyère, et dominant de la façon la plus pittoresque le lac et l'Océan son père, aussi bien que les îles et les montagnes les plus éloignées. Des cheminées de cette maison, ainsi que de celles de chaque cabane du village voisin, sortait un riche nuage de fumée vaporeuse qui prouvait que les préparatifs de la fête ne se bornaient pas à la demeure principale de Magnus, mais s'étendaient sur tout le voisinage.

« Sur ma parole! s'écria mistress Baby Yellowley, on dirait que tout le village est en feu. De cette colline on sent leur prodigalité, et un drôle affamé ne demanderait pas d'autre assaisonnement à son pain d'orge, que de le passer au fumet qui s'élance par ces cheminées. »

CHAPITRE XII.

L'ACCUEIL.

> Tu as peint un ami chaud qui se refroidit. Remarque-le bien, Lucilius, quand l'affection commence à diminuer et à s'affaiblir, elle a recours à un cérémonial forcé; une amitié franche et ouverte ne connaît pas les détours. SHAKSPEARE. *Jules César.*

Si la fumée qui s'élevait des cheminées de Burgh-Westra jusque sur les stériles montagnes qui entouraient cette maison, suffisait, comme le pensait mistress Barbara, pour restaurer un affamé, le tapage qui retentissait aux environs aurait pu rendre l'ouïe à un sourd. C'était un mélange de toutes sortes de sons, et tous annonçaient la joie et la bienvenue. Le spectacle qui s'offrait aux yeux n'y répondait pas moins agréablement.

On apercevait des troupes de convives qui venaient d'arriver. Leurs bidets, abandonnés à eux-mêmes, retournaient à leurs marécages, dans toutes les directions, pour aller retrouver leur pâture; car l'usage était, comme nous l'avons dit, de relâcher ainsi

les montures qu'on avait mises en réquisition pour un jour. Dans une petite baie commode attenante à la maison et au hameau, descendaient de leurs barques les visiteurs qui, demeurant dans des cantons éloignés et le long de la côte, avaient préféré faire route par mer ; on s'arrêtait souvent pour se saluer les uns les autres, comme Mordaunt et ses compagnons pouvaient le voir. Chaque bande disparaissait successivement sous les arceaux de la grande porte, qui les recevait sans interruption et en si grand nombre, qu'il semblait que la maison, quoique digne de l'opulence et de l'hospitalité du propriétaire, était ce jour-là à peine suffisante pour les hôtes.

Parmi les sons confus de joie et de bon accueil qui s'élevaient à l'arrivée de chaque nouvelle compagnie, Mordaunt crut distinguer le rire bruyant et les salutations cordiales du vieux maître de la maison, et commença à douter plus que jamais que ces réceptions amicales, qui étaient distribuées si libéralement à tous les autres, s'étendissent jusqu'à lui. En approchant davantage ils entendaient les raclements préparatoires et les préludes brillants des joyeux musiciens qui tiraient déjà, par impatience, de leurs instruments les airs qui devaient animer l'allégresse de la soirée. Les clameurs des valets du cuisinier en chef et la grosse voix criarde du chef lui-même se faisaient aussi entendre... sons discordants à la vérité, mais qui, adoucis par d'autres, et mêlés à d'heureux accompagnements, ne formaient pas une partie désagréable du grand chorus qui précède toujours une fête de campagne.

Cependant nos hôtes avançaient, livrés chacun à leurs réflexions : on connaît celles de Mordaunt. Baby était plongée dans la douleur et dans la pénible surprise que lui causait la conviction positive qu'on avait d'un seul coup accommodé autant de vivres qu'il en fallait pour rassasier toutes les bouches qui criaient autour d'elle... énormité de dépense qui, bien qu'elle n'en dût rien supporter, lui attaquait les nerfs, comme la vue d'un massacre affecte ceux du spectateur le plus indifférent, fût-il mille fois certain de sa sûreté personnelle. Bref, elle souffrait à la vue d'une telle extravagance, comme Bruce l'Abyssinien quand il vit hacher en morceaux les malheureux ménestrels de Gondar par l'ordre du Raz Michaël. Quant à Triptolème, comme ils arrivaient alors dans un lieu où les grossiers et antiques instruments de l'agriculture shetlandaise gisaient épars dans la confusion habituelle d'une cour de ferme en Écosse, ses pensées s'arrêtèrent soudain sur les défauts d'une charrue à un

soc du *twiscar,* au moyen duquel on arrache la tourbe; des traîneaux sur lesquels on transporte les denrées; de tous les outils et machines qui différaient de ceux du continent écossais. La vue de ces œuvres imparfaites alluma le sang de Triptolème Yellowley, comme celui du vieux guerrier s'échauffe en voyant les armes et les enseignes de l'ennemi qu'il va combattre; et, fidèle à sa noble entreprise, il pensait moins à la faim que son voyage avait aiguisée, quoiqu'il fût à même de la satisfaire par un repas dont il n'avait jamais vu le pareil sur sa table, qu'à la tâche qu'il s'était imposée... de civiliser les habitants et de perfectionner la culture des Shetland.

« *Jacta est alea* [1], murmurait-il entre ses dents; ce jour montrera si les Shetlandais sont dignes de nos labeurs, ou si leurs esprits sont aussi incapables de culture que leurs champs à tourbe. Néanmoins usons de précautions, et guettons le moment favorable de parler. Je suis persuadé, par ma propre expérience, que mieux vaut maintenant laisser le corps prendre la place de l'esprit; une bouchée de ce roast-beef, dont le fumet est si délicieux, sera une excellente introduction à mes grands projets d'amélioration pour la race des bestiaux. »

Cependant nos voyageurs se trouvaient devant la façade de la maison de Magnus Troil, qui semblait avoir été bâtie à différentes époques, avec des additions vastes et mal conçues, adaptées à la hâte au bâtiment primitif, à mesure que la fortune croissante ou la famille plus nombreuse des propriétaires successifs semblait le demander. Sous un portail bas, mais long et large, soutenu par deux grosses solives sculptées qui avaient jadis orné la poupe des vaisseaux échoués sur cette côte, se tenait Magnus lui-même, tout entier à l'occupation hospitalière de recevoir et de saluer les nombreux hôtes qui arrivaient à la file. Sa taille noble et vigoureuse ressortait avec avantage dans un vêtement bleu d'une coupe antique, doublé d'écarlate; un filet d'or couvrait toutes les coutures, faisait le tour des boutonnières, et régnait le long de ses vastes manchettes. Ses traits mâles étaient brunis par le climat rigoureux de ces régions. De dessous son chapeau bordé d'un galon d'or, s'échappaient en abondance de vénérables cheveux blancs négligemment attachés par un ruban derrière sa tête. Tout son aspect enfin révélait à la fois son âge avancé, sa constitution robuste et son caractère vif mais tempéré par la bonté de son cœur. Lorsque nos voyageurs approchèrent de lui, une ombre de déplaisir sembla passer sur son front et inter-

1. Le sort en est jeté. A. M.

rompre pour un instant l'honnête et cordiale effusion de gaîté avec laquelle il avait accueilli tous les autres visiteurs. Il s'avança vers Triptolème Yellowley, en se redressant un peu comme pour joindre l'importance du riche udaller à la cordialité d'un maître de maison franc et hospitalier.

« Vous êtes le bienvenu, monsieur Yellowley, » dit-il en s'adressant au facteur ; « vous êtes le bienvenu à Burgh-Westra... Le vent vous a jeté sur une mauvaise côte, et nous, naturels du pays, nous devons vous traiter de notre mieux. Voici votre sœur, je pense? Mistress Barbara Yellowley, aurai-je l'honneur de vous saluer en voisin? » A ces mots, avec une politesse hardie et dévouée, qui n'aurait pas son égale dans nos temps dégénérés, il osa réellement donner l'accolade aux joues fanées de la dame écossaise, tandis qu'elle adoucissait la sévérité habituelle de sa physionomie pour recevoir cette courtoisie avec quelque chose qui ressemblât à un sourire. Il regarda alors Mordaunt Mertoun, et lui dit, sans lui offrir la main, d'un ton un peu brusqué par le trouble qu'il voulait déguiser : « Vous êtes aussi le bienvenu, monsieur Mordaunt. — Je ne le pense pas, » répondit Mordaunt, naturellement offensé de la froideur des manières de son hôte. « Je ne suis pas encore entré... et il n'est pas encore trop tard pour que je retourne sur mes pas. — Jeune homme, répliqua Magnus, vous savez mieux que personne qu'on ne peut s'éloigner de cette porte sans offenser le maître de la maison. Je vous en prie, ne troublez pas mes hôtes par des scrupules intempestifs. Lorsque Magnus Troil dit qu'on est bienvenu, les bienvenus sont tous ceux qui sont à portée d'entendre sa voix, et sa voix est passablement haute... Entrez, mes dignes hôtes, et voyons quelle bonne chère mes filles peuvent vous faire servir. »

En parlant ainsi et se gardant bien de prononcer un seul mot d'accueil que Mordaunt pût s'appliquer particulièrement, l'udaller introduisit ses hôtes dans la maison où deux grandes salles, servant au même usage qu'un salon moderne en cette occasion, étaient déjà encombrées de convives de toute espèce.

L'ameublement était assez simple, et avait un caractère propre à la position de ces îles fécondes en tempêtes. Magnus Troil était sans doute, comme presque tous les grands propriétaires des îles Shetland, l'ami du voyageur dans la détresse, ruiné par la terre ou par la mer, et il avait sans cesse employé toute son autorité à protéger les biens et la personne des marins naufragés; mais les naufrages étaient si fréquents sur ces terribles côtes, et les dépouilles

jetées sur le rivage étaient si considérables, que l'intérieur de la maison attestait suffisamment les ravages de l'Océan et l'exercice de ce droit que les législateurs appellent épaves ou écumes de mer. Les chaises qui étaient rangées autour des murailles ressemblaient à celles qu'on trouve dans une cabine de navire, et beaucoup d'entre elles étaient de construction étrangère. Les miroirs et les placards placés contre les murailles pour l'ornement ou la commodité, indiquaient par leurs formes qu'ils avaient été construits pour les chambres d'un vaisseau ; une ou deux armoires étaient d'un bois rare et inconnu ; la cloison même qui séparait les deux appartements, semblait faite des sabords de quelque grand bâtiment, grossièrement adaptés au service qu'ils remplissaient alors par le travail de quelque insulaire menuisier. Pour un étranger, ces témoignages évidents de l'humaine misère pouvaient, au premier coup d'œil, former un contraste bizarre avec la scène de joie à laquelle ils se trouvaient alors associés ; mais pour les naturels du pays, cette association était si familière, qu'elle n'interrompait pas un seul instant le cours de leur gaîté.

Tous les jeunes gens conviés à la fête accueillirent la venue de Mordaunt comme un nouveau motif d'allégresse. Tous se pressèrent autour de lui, s'étonnant de sa longue absence, et tous, par leurs questions multipliées, lui montrèrent évidemment qu'ils étaient convaincus qu'elle avait été tout-à-fait volontaire de sa part. Notre jeune ami fut, par cet accueil général, délivré d'inquiétude sur un point pénible ; quels que fussent les préjugés que la famille de Burgh-Westra avait conçus contre lui, ils devaient être d'un genre privé, et du moins il n'avait pas la douleur de voir qu'il eût baissé dans l'estime générale ; sa justification, lorsqu'il trouverait occasion de la présenter, n'aurait donc pas besoin de sortir du cercle d'une seule famille : c'était une consolation, bien que son cœur palpitât encore d'inquiétude à l'idée de reparaître devant deux amies, jadis si intimes, et devenues aujourd'hui presque étrangères pour lui. Il s'excusa donc de son absence sur la mauvaise santé de son père, et passant au milieu des différents groupes d'amis et d'hôtes, dont chacun paraissait vouloir le retenir aussi long-temps que possible, il se débarrassa de ses compagnons de route, qui s'étaient attachés à lui comme de la glu, en les présentant à une ou deux familles d'importance. Enfin il arriva à la porte d'un petit appartement qui ouvrait sur l'une des deux grandes salles, que Minna et Brenda avaient reçu la permission d'arranger selon leur goût, et d'appeler leur salon particulier.

Mordaunt avait beaucoup contribué à l'invention et à la construction de cette retraite favorite, aussi bien qu'à en disposer les ornements. Aussi, durant son dernier séjour à Burgh-Westra, avait-il la permission d'y entrer et d'y demeurer autant que celles qui en étaient maîtresses. Mais alors les temps étaient si changés, qu'il s'arrêta le doigt posé sur le bouton, ne sachant s'il devait prendre la liberté d'entrer, lorsque enfin la voix de Brenda prononça les mots : « Entrez donc, » du ton d'une personne interrompue par un visiteur malavisé qu'elle va tâcher de congédier le plus lestement possible.

A ce signal, Mordaunt entra dans le boudoir des deux sœurs, qu'on avait disposé pour la fête du lendemain, en y ajoutant des ornements nouveaux, presque tous d'une grande valeur. Au moment où Mordaunt arriva, les filles de Magnus étaient assises et semblaient en grande discussion avec l'étranger Cleveland et un petit vieillard maigre. Les yeux de ce dernier conservaient encore la vivacité et l'enjouement qui l'avaient soutenu au milieu des vicissitudes d'une vie pénible, et sa physionomie gagnait en expression tout ce qu'elle pouvait perdre en gravité; il y avait même une finesse pénétrante dans les regards de curiosité qu'il sembla lancer en se retirant à l'écart, pour examiner l'accueil que Mordaunt recevrait des deux sœurs.

Cet accueil ressemblait beaucoup à celui que Magnus lui avait fait; mais les jeunes personnes ne purent déguiser aussi bien le changement qui s'était opéré en elles depuis leur dernière rencontre. Toutes deux rougirent en se levant, et sans lui présenter la main, sans surtout lui tendre la joue, liberté qu'autorisait l'usage à cette époque, elles reçurent Mordaunt comme une connaissance ordinaire. Mais la rougeur de l'aînée n'était que la marque fugitive d'une émotion passagère, qui s'évanouit aussi vite que la pensée qui lui avait donné naissance. En un instant, elle parut en face de Mordaunt calme et froide, et répondant avec une politesse forcée aux compliments ordinaires que le jeune homme s'efforçait de lui présenter d'une voix tremblante. L'émotion de Brenda semblait avoir un caractère plus profond et plus vif. Sa rougeur s'étendit sur tout ce que ses vêtements laissaient apercevoir d'une peau satinée, c'est-à-dire sur son cou et sur la partie supérieure d'un sein admirablement dessiné. Elle n'essaya point même de répondre aux honnêtetés que débitait Mordaunt, tout confus, en s'adressant à elle plus particulièrement; mais elle le regarda avec des

yeux où le déplaisir se mêlait évidemment au regret et aux souvenirs d'autrefois. Au bout d'une minute Mordaunt demeura certain que l'amitié de Minna était éteinte pour jamais, mais qu'il était encore possible de rallumer celle de la douce Brenda. Et tel est le caprice de l'imagination humaine que, sans avoir jamais établi la moindre différence entre ces deux belles et gracieuses jeunes filles, la faveur de celle qui paraissait lui retirer son attachement devenait en ce moment la plus précieuse à ses yeux.

Il fut troublé dans ces réflexions rapides par Cleveland qui s'avança, avec une franchise militaire, pour saluer son sauveur, et qui n'avait attendu si long-temps à le faire que pour permettre à son jeune ami et aux filles de la maison d'échanger les compliments ordinaires. Il se présenta avec tant de bonne grâce qu'il fut impossible à Mordaunt, bien qu'il dût la perte de sa faveur à Burgh-Westra à l'arrivée de cet étranger dans le pays et à son établissement dans la famille, de ne pas rendre au marin ses avances : il accueillit donc ses remercîments avec un air de satisfaction, et lui dit qu'il espérait qu'il avait joyeusement passé son temps depuis leur dernière rencontre.

Cleveland allait répondre, lorsqu'il fut prévenu par le petit vieillard dont nous avons parlé, qui, s'avançant alors et saisissant la main de Mordaunt, le baisa sur le front; puis il répéta sa question pour y répondre ensuite... « Comment passe le temps à Burgh-Westra? n'est-ce pas là ce que vous demandiez, mon prince du roc et du précipice?... Comment passe le temps! mais avec toutes les ailes que lui prêtent la beauté et la joie pour hâter sa fuite. — Sans oublier l'esprit et la chanson, mon bon vieil ami, » dit Mordaunt d'un ton demi sérieux, demi badin, et en secouant cordialement la main du vieillard... « ce sont deux choses qui ne manquent jamais où se trouve Claude Halcro. — Ne raillez pas, Mordaunt, mon bon garçon, répliqua le vieillard; que votre pied soit aussi lent que le mien, votre esprit aussi glacé, votre voix aussi fausse, et... — Comment pouvez-vous médire de vous-même, mon cher maître? » répliqua Mordaunt, qui était fort disposé à profiter des originalités de son vieil ami pour entamer une espèce de conversation, rompre la glace de cette singulière visite et gagner du temps pour observer, avant de demander l'explication du changement de conduite que la famille semblait avoir adopté à son égard. « Ne parlez pas ainsi, continua-t-il. Le temps, mon vieil ami, pose légèrement sa main sur le barde; ne vous ai-je pas entendu dire que le poète partage l'im-

mortalité de son poëme? Et certainement, le grand poète anglais, comme vous le dites souvent, était plus âgé que vous lorsqu'il prit la rame en main parmi tous les beaux esprits de Londres. »

Ceci avait rapport à une histoire qui était *le cheval de bataille* d'Halcro, et la moindre allusion de ce genre suffisait pour le remettre soudain en selle, et pour lancer son bizarre coursier en pleine carrière.

Son œil riant s'enflamma d'une sorte d'enthousiasme, que les gens ordinaires du monde auraient appelé folie, tandis qu'il entamait le sujet dont il aimait le mieux à parler. « Hélas, hélas! mon cher Mordaunt... l'argent est de l'argent, et ne se ternit pas à l'usé... l'étain est de l'étain, mais l'usage le rend terne. Le pauvre Claude Halcro n'a point de droit de se nommer dans la même année que l'immortel John Dryden. La vérité est, comme je puis déjà vous l'avoir dit, que j'ai vu ce grand homme, que je l'ai vu au café des *Beaux Esprits*, comme on l'appelait alors, et que j'ai pris une fois une prise de tabac dans sa propre tabatière. Je dois vous avoir dit comment cela se fit; mais voilà le capitaine Cleveland qui n'a jamais entendu mon histoire. Il faut vous dire que je logeais dans Russell-Street près de Covent-Garden, capitaine Cleveland. — Je connais assez bien cette latitude, monsieur Halcro, » répondit le capitaine en souriant; « mais je crois que vous m'avez raconté l'aventure hier; et d'ailleurs il faut songer aux affaires du jour... il faut nous répéter cette chanson que nous avons à étudier. — Cet air ne peut plus aller maintenant, dit Halcro, il faut en prendre un autre qui convienne à notre cher Mordaunt, la première voix de l'île pour une partie ou un solo. Ce ne sera point moi qui vous accompagnerai, à moins que Mordaunt Mertoun ne soit des nôtres... Qu'en dites-vous, ma belle Nuit?... qu'en pensez-vous, ma douce Aurore? » ajouta-t-il en s'adressant aux deux personnes auxquelles il avait donné depuis long-temps ces noms allégoriques.

« M. Mordaunt Mertoun, répondit Minna, est venu trop tard pour être de la partie cette fois... c'est un grand malheur pour nous, mais il est impossible d'y remédier. — Comment! qu'est-ce? » s'écria Halcro brusquement... « trop tard!... et vous avez toujours chanté ensemble..... Croyez-moi, mes charmantes filles, les vieux airs sont les plus jolis, et les vieux amis les plus sûrs. M. Cleveland a une belle basse, il faut l'avouer; mais je voudrais, pour frapper le premier coup, que vous eussiez recours à un de ces vingt beaux airs que vous savez, où le ténor de Mordaunt vous aide si bien à ensorceler le monde... Voilà mon charmant Jour qui approuve ce

changement du fond du cœur. — Vous ne vous êtes jamais trompé davantage de votre vie, père Halcro, » répondit Brenda, tandis que ses joues rougissaient de nouveau, plutôt de dépit, à ce qu'il semblait, que de honte.

« Ah! ah! qu'est-ce à dire, » répliqua le vieillard en les regardant tour à tour, « qu'avons-nous donc ici? une nuit nuageuse et une aurore rougeâtre?... voilà qui présage du mauvais temps... Que signifie ceci, jeunes filles?..... qui vous a offensées?..... J'ai bien peur que ce ne soit moi; car lorsque des jeunes gens comme vous se querellent, on rejette toujours le blâme sur quelque vieillard. — Le blâme n'en est pas à vous, père Halcro, » dit Minna en se levant et prenant le bras de sa sœur, « s'il est vrai que quelqu'un ici soit à blâmer. — Puisqu'il en est ainsi, je dois craindre, Minna, » dit Mordaunt, cherchant à adoucir son ton et à prendre celui d'une plaisanterie indifférente, « que le nouvel arrivant n'ait commis une offense par sa seule venue. — Quand l'offense ne va pas au but, » répondit Minna, avec sa gravité ordinaire, « il importe peu que tel ou tel en soit l'auteur. — Est-il possible, Minna! s'écria Mordaunt, et est-ce vous qui me parlez ainsi?... Et vous aussi, Brenda, pouvez-vous porter contre moi un jugement si sévère, sans m'accorder un moment d'honnête et franche explication? — Des personnes qui savent comme il faut agir, » répondit Brenda d'un ton de voix bas, mais décidé, « nous ont déclaré leur bon plaisir, et nous devons nous y conformer... Ma sœur, je pense que nous sommes restées trop long-temps ici, et que notre présence est nécessaire ailleurs..... M. Mordaunt nous excusera, un jour où nous sommes si occupées. »

Les deux sœurs se donnèrent le bras. Halcro s'efforça vainement de les retenir, en faisant un geste théâtral et s'écriant :

Quoi! le jour et la nuit! c'est chose merveilleuse!

Puis il se retourna vers Mordaunt Mertoun, et ajouta : « Les jeunes filles sont possédées de l'esprit du changement; elles prouvent, comme le dit bien notre maître Spencer,

Que chez tous les vivants existe l'inconstance.

— Capitaine Cleveland, continua-t-il, est-il rien arrivé à votre connaissance qui puisse faire perdre la mesure à ces deux jeunes Grâces? — Ce serait perdre son temps, répondit Cleveland, que de chercher pourquoi le vent change de direction, ou pourquoi une

femme change de volonté. Si j'étais M. Mordaunt, je n'adresserais pas à ces fillettes une seconde question sur le même sujet. — C'est un conseil d'ami, capitaine Cleveland, répliqua Mordaunt, et je n'en userai pas moins, quoiqu'il me soit donné sans que je le demande. Permettez-moi de vous demander à mon tour si vous êtes aussi indifférent à l'opinion de vos deux jeunes amies que vous voudriez le paraître à mes yeux? — Qui, moi? » dit le capitaine avec une franche indifférence; « je n'ai jamais pensé deux fois à ce sujet; je n'ai point connu de femme qui valût la peine qu'on se souvînt d'elle une fois l'ancre levée. A terre, je rirai, je chanterai, danserai, et ferai l'amour avec vingt fillettes, si elles le veulent bien, ne fussent-elles qu'à moitié aussi gentilles que celles qui viennent de nous quitter... en leur laissant toute liberté de m'oublier au premier coup de sifflet du contre-maître. Il serait étonnant que je me souvinsse d'elles plus long-temps qu'elles ne peuvent se souvenir de moi. »

Un patient n'est pas ordinairement soulagé par cette espèce de consolation qui consiste à regarder comme un rien le mal dont il se plaint. Mordaunt se sentit tout disposé à se piquer contre le capitaine Cleveland, d'abord parce que celui-ci avait remarqué son embarras, ensuite parce que le capitaine disait trop librement son opinion. Il répliqua donc sur un ton de dépit, « que les sentiments du capitaine Cleveland ne convenaient qu'aux gens qui avaient l'art de devenir les favoris de la première société où les jetait le hasard, et qui ne pouvaient perdre dans un endroit plus qu'ils n'étaient sûrs de regagner bientôt par leur mérite dans un autre. »

Ces compliments étaient ironiques; mais une assez juste appréciation du monde, et au moins la conscience de son mérite extérieur, rendaient l'intervention de l'étranger doublement désagréable. Comme dit sir Lucius O'Trigger [1], il y avait sur la mine du capitaine Cleveland une expression de triomphe qui ressemblait beaucoup à une provocation. Jeune, bien fait, et plein d'assurance, sa brusquerie de marin, si naturelle et si aisée, allait à merveille avec les manières du pays isolé où il se trouvait.... et même, dans la meilleure société des Shetland, plus de raffinerie aurait rendu sa conversation moins séduisante. Il se contenta de sourire avec bonne humeur du mécontentement visible de Mordaunt Mertoun, et répliqua : « Vous êtes fâché contre moi, mon bon ami, mais vous ne pouvez me fâcher contre vous; les belles mains des plus jolies

1. Personnage d'une comédie de Shéridan. A. M.

femmes que j'aie vues de ma vie ne m'auraient pas repêché dans le Roost de Sumburgh. Je vous en prie, ne nous querellons pas; car je prends M. Halcro à témoin que j'ai abattu le pavillon de beaupré et la voile du perroquet, et que, me tirassiez-vous une bordée, je ne pourrais vous rendre un seul coup. — Oui, oui, dit Halcro, il faut rester l'ami du capitaine Cleveland, Mordaunt. Ne rompez jamais une amitié parce qu'une femme est capricieuse. Pardieu! mon cher, si elles étaient toujours de la même humeur, comment diable pourrions-nous faire toutes les chansons que nous faisons sur elles? Le vieux Dryden lui-même, le vieux John de glorieuse mémoire, aurait eu peu à dire d'une fille sans caprices..... autant vaudrait composer des vers sur un étang. Vos marées, vos roosts, vos courants, qui s'avancent, qui se refoulent, qui se heurtent, et qui se roulent... (par le ciel! je suis en train de rimer, rien que d'y penser!) qui sourient un jour et font rage le lendemain, qui flattent et dévorent, qui nous charment et nous ruinent... voilà, voilà de quoi donner de l'âme à la poésie. Vous ai-je jamais récité mes Adieux à la jeune fille de Northmaven?..... C'était la pauvre Bet Stimbister, que j'ai appelée Mary par amour de l'euphonie, comme je me nomme Hacon, d'après mon grand ancêtre nommé Hacon Goldemund, ou Haco bouche d'or, qui aborda dans cette île avec Harold Harfager, dont il était le premier scalde!... Eh bien! mais où en étais-je?... Ah! oui... pauvre Bet Stimbister, ce fut elle (et quelques petites dettes que j'avais) qui fut cause que je quittai les îles Hialtland (ce qui est plutôt leur nom véritable que Zetland ou Shetland), et que je pris le large dans le monde. J'ai bien couru depuis ce temps-là... J'ai fait mon chemin dans le monde, capitaine, comme peut le faire un mortel ayant une tête légère, une bourse légère, et un cœur aussi léger... Je me suis frayé un chemin, et j'ai payé mon voyage... soit en argent, soit en esprit... J'ai vu des rois changés et déposés, comme vous chasseriez un tenancier en dépit du bail... J'ai connu tous les esprits du siècle, et surtout John Dryden de glorieuse mémoire..... Quel homme dans ces îles peut en dire autant sans mensonge? J'ai pris une prise dans sa propre tabatière... Je vais vous dire comment ce bonheur m'est arrivé. — Mais, la chanson, monsieur Halcro? dit le capitaine Cleveland. — La chanson! » reprit Halcro en retenant le capitaine par un bouton;... car il était trop accoutumé à voir ses auditeurs s'esquiver pendant le récit, pour ne pas employer tous les moyens possibles de les arrêter... « La chanson!

ma foi, j'en ai donné une copie, comme de quinze autres, à l'immortel John. Vous l'entendrez.... vous les entendrez toutes, si vous voulez seulement attendre encore un moment. Et vous aussi, mon cher enfant, Mordaunt Mertoun, j'ai à peine ouï une parole sortir de votre bouche depuis six mois, et voilà que vous me fuyez. » En parlant ainsi, il s'assura de Mordaunt avec l'autre main.

« Allons, maintenant qu'il nous a remorqués tous les deux, dit le marin, il n'y a rien de mieux à faire que de l'écouter, quoiqu'il file sa corde aussi lentement qu'un vieux matelot de vaisseau de guerre fait sa ronde à minuit. — Chut! du silence, du silence, et permettez qu'un seul de nous parle à la fois, » s'écria le poète d'un ton impératif, tandis que Cleveland et Mordaunt se regardaient avec une plaisante expression de résignation, et attendaient patiemment le récit inévitable qu'ils connaissaient trop bien tous deux. « Je vais vous conter cela tout au long, reprit Halcro. Je fus lancé dans le monde comme tant d'autres jeunes gens, faisant ceci, cela, et puis d'autres choses pour vivre; car, Dieu merci, je puis mettre la main à toute besogne; mais aimant les muses tout autant que si les ingrates coquines m'avaient procuré, comme à tant d'imbéciles, un carrosse à six chevaux. Pourtant, je me tirai d'affaire jusqu'au moment où mon cousin, le vieux Laurence Linkletter, mourut et me légua un morceau de terre dans cette île, quoique, soit dit en passant, Cultmalindie fût aussi proche parent que moi. Mais Laurence aimait l'esprit, bien qu'il n'en eût guère de son fonds. Il me légua donc ce pauvre bout de terre... qui est aussi stérile que le Parnasse lui-même. Eh bien, quoi!... j'ai un sou à dépenser, un sou à garder en bourse, un sou à donner au pauvre... et même une bouteille et un lit pour un ami, comme vous pourrez vous en convaincre, jeunes gens, en venant chez moi, quand la fête sera finie..... Mais, où en étais-je de mon histoire? — Près du port, j'espère, » répondit Cleveland; mais Halcro était un conteur trop déterminé pour se laisser interrompre par un sarcasme.

« Ah! j'y suis, » continua-t-il avec l'air content de lui, d'un homme qui a retrouvé le fil d'une histoire. « Je logeais dans Russell-Street, avec le vieux Timothée Thimblethwaite, le maître... tailleur, alors connu de réputation dans toute la ville; il travaillait pour tous les beaux esprits, ainsi que pour tous les butors favorisés par la fortune, et faisait payer les uns pour les autres. Il ne refusa jamais de faire crédit à un bel esprit, sinon par plaisanterie et pour le plaisir d'en tirer une repartie; il se trouvait ainsi en corres-

pondance avec tout ce qui valait la peine d'être connu à Londres. Il recevait des lettres de Crowne, de Tate, de Prior, de Tom Brown, et de tous les fameux auteurs de l'époque, tellement pleines d'esprit qu'on ne pouvait les lire sans mourir de rire, et finissant toujours par demander un terme de paiement plus éloigné. — J'aurais cru que le tailleur aurait pris la chose plus sérieusement, dit Mordaunt. — Nullement, nullement ; Tim Thimblethwaite, qui avait reçu le jour dans le Cumberland, avait l'âme d'un prince. Oui, et il mourut avec la fortune d'un roi ; car malheur à l'alderman gorgé de mets qui tombait sous la patte de Tim, après qu'il avait reçu une de ses lettres ! Oh ! il savait lui faire payer les sommes en retard. Ma foi, Thimblethwaite passait pour être l'original du petit Tom Bibber dans la comédie du *Vert Galant,* par John Dryden, de glorieuse mémoire, et je crois qu'il a fait crédit, qu'il a même prêté l'argent de sa propre bourse à John, à une époque où tous les beaux amis de cour battaient assez froid. Il me fit de même crédit, et je restai deux mois sans payer dans mon taudis. A vrai dire, je l'obligeais de mon côté ; non pas précisément que j'allasse jusqu'à tailler ou coudre, ce qui n'eût pas été honorable pour un fils de bonne maison ; mais je... eh ! eh !... je dressais les mémoires, tenais les livres... — Vous portiez à domicile les habits des beaux esprits et des aldermen, et il vous logeait pour votre peine, interrompit Cleveland. — Non pas, non ; que diable, non, répliqua Halcro ; non pas : vous me troublez dans mon histoire ; où en étais-je ? — Ah ! les démons vous en retrouvent la latitude ! je n'ai pas le temps de rester en observation, » s'écria le capitaine ; et dégageant le bouton prisonnier entre l'index et le pouce du barde impitoyable, il sortit de la chambre.

« Le sot ! le mal élevé ! le fou prétentieux ! » dit Halcro en le regardant partir ; « il n'a pas plus de bonnes manières qu'il n'a d'esprit dans sa caboche. Je m'étonne que Magnus et ses pauvres filles se plaisent en sa compagnie. Il raconte des histoires d'une longueur damnable sur ses aventures et ses combats de mer, dont je répondrais que la moitié n'est que mensonge. Mordaunt, mon cher garçon, prenez exemple de cet homme ; c'est-à-dire que cet homme vous serve de leçon ; ne contez jamais de longues histoires dont vous soyez le héros, si vous venez à parler de vos exploits sur les rochers et dans les précipices, ou autre part ; récits qui n'aboutissent qu'à interrompre la conversation et à empêcher les autres de se faire entendre. Mais je vois que vous êtes impatient d'écouter la fin de ce que j'avais commencé. Voyons, j'en étais resté... — J'ai

peur qu'il ne faille en remettre la fin à l'après-dîner, M. Halcro, » dit Mordaunt, qui songeait aussi à s'esquiver, bien que désireux de le faire avec plus d'égards que n'en avait mis le capitaine Cleveland.

« Allons, mon cher enfant, » répliqua Halcro en se voyant près de rester seul, « ne m'abandonnez pas aussi; ne suivez pas un si mauvais exemple, faites plus grand cas d'un vieil ami. J'ai eu plus d'une rude traverse dans mon temps; mais elles m'ont toujours semblé moins pénibles lorsque j'ai pu m'appuyer sur le bras d'une vieille connaissance comme vous. »

En parlant ainsi, il lâcha l'habit du jeune homme, et glissant sa main sous son bras, il le retint d'une manière plus convenable. Mordaunt se soumit, un peu ému par l'observation du poète sur l'abandon des vieux amis, peine qu'il avait lui-même à souffrir en ce moment. Mais quand Halcro répéta la formidable question : « Où en étais-je? » Mordaunt, préférant la poésie à la prose, lui rappela la chanson qu'il disait avoir composée sur son premier départ des îles Shetland; chanson qu'à vrai dire le jeune homme connaissait déjà, mais que nous insérerons ici, attendu qu'elle est nouvelle pour le lecteur, comme spécimen du talent poétique d'Halcro la bouche d'or. Dans l'opinion de bien des juges compétents, il tenait un rang respectable parmi les auteurs de madrigaux de l'époque, et avait autant de titres à donner l'immortalité aux Nancy des collines et des vallées que bien des chansonniers de la grande ville de Londres. Il était aussi quelque peu musicien, et, dans la présente occasion, lâchant sa victime pour prendre son luth, il accorda l'instrument pour s'accompagner, en parlant toujours pour ne pas perdre de temps.

« J'ai appris le luth du même maître que l'honnête Shadwell, ce gros Tom, comme on avait coutume de l'appeler, un peu rudement traité par John de glorieuse mémoire; vous savez, Mordaunt, vous savez.

> Le nouvel Arion prend la harpe barbare,
> D'où ses ongles crochus tirent un chant bizarre.

Allons, me voilà passablement d'accord; que faut-il chanter? Eh! je me rappelle... oui, la jeune fille de Northmaven. Pauvre Bet Stimbister! Je l'ai nommée Mary dans mes vers. Betsy va bien dans une chanson anglaise, mais Mary est plus naturel ici. » Après avoir ainsi jasé, il préluda, puis chanta d'une voix tolérable et avec assez de goût les strophes suivantes :

MARY.

Adieu, ays e à vue ;

Adieu, pittoresques vallons,
Beau ciel, verdoyante étendue,
Orages aux noirs tourbillons ;
Adieu, brise fraîche et légère
Qui parcours nos bosquets touffus ;
Adieu, Mary, toujours plus chère :
Hélas ! je ne vous verrai plus.

Du fleuve, adieu, rude passage,
Que ma rame savait franchir,
Quand de Skerry le mont sauvage
Dans les flots paraissait blanchir.
Une vierge peut sur cette onde
Jeter des regards superflus,
D'un amant que rien ne seconde
Le bateau n'y reviendra plus.

Jette-les à cette onde amère
Les vœux que ton cœur a brisés ;
Sur le roc ou la fondrière
Aux autans qu'ils soient exposés.
Aux chants trompeurs de la Sirène
Qu'ils donnent un charme de plus.
Je les reconnaîtrai sans peine ;
Mais du moins je n'y croirai plus.

Où trouver une île sauvage
Asile d'un bonheur constant,
Où jamais la beauté volage
Ne trompe le crédule amant !
Non, ce serait trop de clémence
Pour d'autres que pour les élus :
Alors l'ancre de l'espérance
Aux cieux ne se fixerait plus.

« Je vois que vous êtes attendri, mon jeune ami, » dit Halcro quand il eut fini sa chanson ; « c'est comme tous ceux qui entendent cette pièce. Les paroles et la musique sont de moi ; et, sans trop parler de l'esprit qu'on y trouve, il y a une espèce de... eh! eh!.. de vérité, de simplicité, qui va toujours droit au cœur. Votre père lui-même ne peut y résister, et pourtant il a un cœur tellement impénétrable à la poésie et à la musique, qu'Apollon lui-même y briserait ses flèches. Il faut qu'il ait éprouvé quelque noire trahison de la part d'une maîtresse, pour garder une telle dent contre toutes les femmes. Oui, oui, voilà le mot de l'énigme : qui de nous n'a senti la même douleur dans son temps ! Mais venez, mon cher enfant ; on se dirige vers les salles à manger, hommes et femmes, tous ensemble ; car, si méchantes qu'elles soient, rien n'irait sans elles.

Avant de nous quitter, remarquez seulement ces vers de la dernière strophe :

Alors l'ancre de l'espérance
Aux cieux ne se fixerait plus,

c'est-à-dire qu'elle se fixait dans l'île supposée, lieu qui n'a existé et qui n'existera jamais. Or, vous voyez, mon cher ami, que vous n'avez ici aucune de ces extravagances païennes, sur lesquelles Rochester, Etheridge, et tant de poètes profanes, brodaient à satiété. Un curé pourrait chanter ma chanson, et son clerc battre la mesure. Mais voilà l'infernale cloche, il faut partir; cependant n'oubliez pas... nous irons dans quelque coin tranquille ce soir, et je vous conterai mon histoire d'un bout à l'autre. »

CHAPITRE XIII.

LE BANQUET.

Au milieu brillent la table polie et les coupes étincelantes remplies d'un vin généreux. Tous attaquent le banquet : on prépare les liqueurs, on partage les mets, et chacun dévore sa part. Maintenant, ce n'est qu'après que la rage de la faim et de la soif aura cessé, qu'un convive sagace peut approcher de l'hôte libéral.
Odyssée.

La profusion hospitalière de la table de Magnus Troil, le nombre des hôtes qui encombraient les salles, le nombre encore plus grand de fermiers, de paysans et de domestiques qui faisaient bombance pêle-mêle, outre la multitude des gens encore plus pauvres qui étaient accourus de chaque hameau ou village à vingt milles à la ronde pour participer aux bontés du magnifique udaller, tout cela formait un ensemble si considérable, que Triptolème Yellowley demeura ébahi, et qu'il douta intérieurement s'il serait prudent à lui en ce moment, devant la table hospitalière, de proposer au maître de la maison qui présidait un banquet si splendide, un changement radical dans tous les us et coutumes du pays.

A vrai dire, le judicieux Triptolème avait la conscience de posséder à lui seul une sagesse fort supérieure à celle de tous les convives rassemblés, pour ne rien dire du seigneur, contre la prudence duquel la prodigalité de son hospitalité portait un témoignage évident. Mais, n'importe ! l'Amphitryon où l'on dîne exerce, pour le temps du dîner au moins, une grande influence sur l'esprit de ses

convives, même les plus distingués; et si le repas est d'un bon style, si les vins sont choisis, il est humiliant pour l'humanité de voir que ni l'art, ni la sagesse, ni même la dignité du rang, ne peuvent reprendre leur supériorité naturelle sur le distributeur de ces bonnes choses, avant que le café disparaisse lui-même. Triptolème sentait tout le poids de cette puissance temporaire; pourtant il désirait bien faire quelque chose qui justifiât les vanteries qu'il avait débitées à sa sœur et à son camarade de voyage, et il leur lançait un regard de temps à autre afin de voir s'il ne baissait pas dans leur estime pour différer le sermon promis sur les monstruosités des îles Shetland.

Mais mistress Barbara était occupée à prendre note des choses qui se perdraient infailliblement dans un immense banquet comme elle n'en avait sans doute jamais vu, et à s'étonner de l'indifférence de son hôte et de la négligence absolue des convives pour les règles de civilité qu'elle avait religieusement apprises dans sa jeunesse. Les gourmands se faisaient servir d'un plat qui n'était pas entamé, et qui aurait pu reparaître au souper, avec une aussi grande licence que s'il eût déjà souffert des ravages d'une demi-douzaine de convives, et personne ne semblait s'en inquiéter, et le seigneur encore moins que les autres. On tombait indifféremment sur les ragoûts qui ne peuvent être servis une seconde fois, soit sur ces pièces substantielles de bœuf, soit sur ces pâtés et autres plats de résistance qui, d'après les lois d'une bonne administration de ménage, auraient pu soutenir deux attaques. D'après les idées de politesse propres à mistress Barbara, ces vivres n'auraient pas dû être anéantis du premier choc par les hôtes, mais épargnés, comme Ulysse dans la caverne de Polyphême, pour être dévorés les derniers. Perdue dans les méditations où la plongeaient les infractions faites à la discipline conviviale, miss Baby contemplait le garde-manger idéal qu'elle aurait rempli des restes de bœuf bouilli et rôti, suffisants pour couvrir sa table pendant au moins douze mois, et la bonne ménagère ne s'inquiétait guère si son frère jouerait ou non tout au long le rôle important qu'il s'était promis de remplir.

Mordaunt Mertoun s'occupait aussi de pensées bien différentes de celles qui concernaient le réformateur des abus du Shetland. Il était placé entre deux jolies filles de Thulé, qui, sans conserver de rancune des attentions que le jeune homme avait eues jadis pour les filles de l'udaller, étaient charmées du hasard qui leur procurait les compliments d'un galant si distingué : après avoir été leur ca-

valier à table, il devait, selon toute apparence, devenir leur partenaire pour la danse. Mais tandis qu'il rendait à ses aimables voisines tous les petits soins d'usage, Mordaunt observait secrètement ses deux anciennes amies, Minna et Brenda. L'udaller lui-même avait part à ses observations; mais chez lui on ne pouvait remarquer que le ton ordinaire de la cordiale et bruyante hospitalité dont il avait coutume d'assaisonner le banquet dans toutes les occasions de fête générale; mais sur les visages bien différents des deux jeunes filles, il y avait matière à plus d'une remarque pénible.

Le capitaine Cleveland, assis entre les deux sœurs, les comblait de politesses, et Mordaunt était placé de manière à voir tout, et à entendre une grande partie de ce qui se passait entre eux; mais les soins de Cleveland paraissaient s'adresser bien plutôt à l'aînée. La cadette s'en apercevait peut-être, car plus d'une fois ses yeux se tournèrent vers Mordaunt, et il crut y lire comme un regret de l'interruption survenue dans leur liaison, comme un souvenir pénible d'une époque passée et plus heureuse. Minna semblait exclusivement occupée de la conversation de son voisin : conduite qui remplissait Mordaunt de ressentiment et de surprise.

Minna, la prudente, la sérieuse, la réservée Minna, dont la physionomie et les manières annonçaient un caractère si élevé... Minna, l'amante de la solitude, Minna qui chérissait la science qui s'acquiert par la réflexion dans le silence... l'ennemie de la joie bruyante, l'amie de la mélancolie pensive... elle qu'on voyait suivre le cours des ruisseaux et pénétrer dans les vallées inaccessibles... elle enfin dont le caractère semblait l'opposé de celui qu'on peut captiver par une galanterie franche, hardie, entreprenante comme celle du capitaine Cleveland, lui prêtait néanmoins les yeux et les oreilles avec une grâce d'attention qui annonçait une haute faveur. Mordaunt l'observait, et son cœur se gonflait de dépit contre le rival heureux qui l'avait supplanté, aussi bien que contre l'écart indiscret que faisait Minna hors de son caractère.

« Que trouve-t-on d'attrayant chez cet homme, se disait-il à lui-même, sinon cet air d'importance hautaine que lui donnent la réussite de minces entreprises et l'exercice d'un petit despotisme sur l'équipage d'un vaisseau? Son langage est plus farci des termes de sa profession que ne l'est ordinairement la conversation des officiers supérieurs de marine; et son esprit, qui provoque tant de sourires, me semble être d'un genre que Minna eût à peine autrefois toléré pour un instant. Brenda même paraît moins charmée de cette

galanterie que sa sœur à qui elle devrait si peu convenir. »

Mordaunt se trompait doublement dans ces tristes réflexions : en premier lieu, c'était avec les yeux d'un rival qu'il critiquait les manières et la tournure du capitaine Cleveland; sa critique était donc beaucoup trop sévère. A la vérité, le marin était peu raffiné dans ses manières, mais c'était peu de chose chez des gens aussi simples, aussi peu civilisés que les Shetlandais. D'ailleurs il avait l'air ouvert et franc, beaucoup de finesse naturelle, une heureuse gaîté de circonstance, une confiance imperturbable en lui-même, et cette hardiesse entreprenante qui, sans autre qualité recommandable, mène souvent à des succès près du beau sexe. Mais Mordaunt se trompait plus encore en supposant que Cleveland dût déplaire à Minna Troil, à cause de la différence de leurs caractères sur tant de points importants. Si Mordaunt eût vécu un peu plus dans le monde, il aurait observé que, si l'on voit contracter des unions entre des personnes dont le ton et la taille diffèrent, ces unions sont encore bien plus fréquentes entre des individus tout-à-fait dissemblables de sentiments, de goûts et d'intelligence ; peut-être ne dirait-on pas trop si on prétendait que les deux tiers des mariages se forment de deux personnes qui au premier coup d'œil paraîtraient ne devoir jamais ressentir de sympathie l'une pour l'autre.

Une cause importante peut être assignée à ces anomalies, dans les sages dispensations de la Providence, qui a voulu maintenir dans la société un partage égal d'intelligences et d'aimables qualités de toute espèce. En effet, que deviendrait le monde si la sagesse s'unissait toujours à la sagesse, l'érudition à l'érudition, l'amabilité à l'amabilité, la beauté même à la beauté ? N'est-il pas évident que les classes dégradées des fous, des ignorants, des brutaux, des difformes, qui, soit dit en passant, comprennent presque toute l'espèce humaine, si on les condamnait à vivre exclusivement entre eux, deviendraient graduellement aussi brutes de corps et d'esprit que des orangs-outangs ? Lors donc que nous voyons la douceur jointe à la rudesse, nous pouvons plaindre le sort de l'individu qui pâtit, mais nous n'en devons pas moins admirer la puissance mystérieuse qui balance ainsi les maux et les biens moraux de la vie ; qui réserve à une famille, malheureuse par le caractère de l'un des époux, une portion de sang plus doux et meilleur, et assure du moins aux fruits de cet hymen les soins et la protection affectueuse d'un des deux soutiens que leur a donnés la nature.

Sans l'occurrence fréquente de ces alliances mal assorties, à ce qu'il semble au premier aperçu, le monde ne serait pas ce qu'a voulu la sagesse éternelle, un séjour de biens et de maux mélangés ; un séjour à la fois d'épreuve et de souffrance, où les pires douleurs sont adoucies et rendues tolérables aux esprits humbles et patients ; où les biens les plus précieux contiennent toujours un alliage nécessaire qui s'oppose à leur perfection complète.

Ainsi, quand nous examinons de plus près les causes de ces attachements étranges, nous pouvons reconnaître que ceux qui s'y livrent n'agissent pas avec autant d'inconséquence envers leur propre caractère que nous l'avions pensé d'abord. Les sages combinaisons de la Providence s'accomplissent par une impulsion mystérieuse qui pousse les individus à former des alliances monstrueuses aux yeux du monde. Le libre arbitre nous est laissé dans les circonstances de la vie ordinaire aussi bien que dans notre conduite morale ; et dans le premier comme dans le second cas, il peut être un motif d'erreur pour ceux qui s'en servent. Il arrive souvent aux personnes pleines d'enthousiasme et d'imagination, qu'après s'être tracé dans l'esprit un portrait admirable, elles s'abusent par quelque faible ressemblance qu'elles croient en trouver dans un être réel ; alors leur conception vive le revêt, avec autant de promptitude que de libéralité, de tous les attributs nécessaires pour compléter le beau idéal de la perfection morale. Personne peut-être, même dans les unions contractées avec un objet réellement aimé, ne trouva toutes les qualités dont il s'attendait à jouir, mais beaucoup trop souvent il arrive qu'il a commis une grave erreur, et bâti un château aérien de félicité sur un arc-en-ciel qui ne devait son existence qu'à l'état particulier de l'atmosphère.

Ainsi Mordaunt, s'il eût mieux connu la vie et le cours des choses humaines, aurait été peu surpris qu'un homme tel que Cleveland, beau, vif et hardi, un homme qui avait couru maints périls et en parlait comme d'un jeu, eût été doué par une jeune fille d'un caractère aussi bizarre que Minna, des qualités qui, dans son imagination, accompagnaient l'idée qu'elle se formait d'un parfait héros. La brusquerie franche de Cleveland, si elle était peu polie, semblait du moins incapable de tout déguisement ; et si l'on croyait remarquer en lui le manque de formes, il avait assez de bon sens, assez de savoir-vivre naturel, pour entretenir l'impression qu'il produisait d'abord. Il est à peine nécessaire d'ajouter que ces observations s'appliquent exclusivement à ce qu'on appelle mariages d'a-

mour ; car lorsque l'une ou l'autre des parties fixe son attention sur les avantages matériels d'une bonne rente ou d'un douaire, elle ne peut être désappointée dans leur acquisition, quoique souvent elle le soit cruellement à propos du bonheur exagéré qui devait en résulter, ou pour s'être exposée si légèrement aux désavantages dont cet état devait être accompagné.

Nous sentant une certaine partialité pour la beauté brune qui nous occupe ici, nous avons hasardé cette digression, afin d'expliquer une conduite qui, nous l'avouons, semble tout-à-fait bizarre dans une histoire comme la nôtre, quoique très commune dans la vie ordinaire. Minna évidemment s'exagérait le goût, les talents et l'amabilité d'un beau jeune homme qui lui dévouait tous ses moments et toute son attention, et dont l'hommage la rendait l'objet de l'envie de presque toutes les autres personnes de cette nombreuse réunion. Peut-être, si nos charmantes lectrices veulent se donner la peine de consulter leur propre cœur, avoueront-elles ceci : le bon goût que montre un individu en choisissant une femme au milieu d'un cercle de rivales pour lui dévouer son attention, mérite bien de la part de cette femme un jugement favorable, sinon une estime partiale. En tout cas, si le caractère que nous développons semble impossible et contraire à la nature, ce n'est pas notre faute, à nous, qui rapportons les faits comme nous les trouvons ; nous ne prétendons pas au privilége de rendre plus naturels des incidents qui peuvent paraître ne pas l'être assez, et nous ne cherchons pas à rendre concevable la plus inconcevable de toutes les choses créées, le cœur d'une femme belle et admirée.

La nécessité, qui nous enseigne tous les arts libéraux, peut aussi nous initier dans l'art de la dissimulation ; et Mordaunt, quoique novice, ne manqua point de profiter à son école. Il pensa que pour mieux observer la conduite de ceux qui attiraient toute son attention, il lui fallait contraindre la sienne, et paraître si occupé de ses deux voisines, que Minna et Brenda pussent le supposer indifférent à ce qui se passait plus loin. La gaîté toujours prête de Maddie et de Clara Groatsettars, dont la fortune passait pour considérable dans l'île, et qui se trouvaient en ce moment trop heureuses d'être placées en dehors de la sphère de vigilance exercée par leur tante, la bonne vieille lady Glowrowrum, aidait et secondait au mieux les efforts que faisait Mordaunt pour être aimable et amusant. La conversation s'engagea facilement entre eux ; le cavalier fit, comme c'est l'usage, une forte dépense d'esprit, ou de ce qui passe pour de

l'esprit ; et les jeunes filles lui répondirent par des rires continuels et des applaudissements généreux. Mais, au milieu de cette joie apparente, Mordaunt suivait aussi secrètement que possible la conduite des deux filles de Magnus, et il lui semblait que l'aînée, tout entière à la conversation de Cleveland, n'honorait pas d'une seule pensée le reste de la compagnie ; mais plus Brenda s'apercevait du peu d'attention dont elle était jugée digne, plus elle regardait d'un air inquiet et pensif le groupe dont Mordaunt faisait lui-même partie. Il se sentit fort ému de la défiance aussi bien que du trouble que ses regards semblaient annoncer, et forma tacitement la résolution de lui en demander une explication complète dans le courant de la soirée. Norna avait dit que les deux aimables sœurs étaient en danger : elle n'avait pas indiqué la nature de ce péril ; mais Mordaunt supposait que la cause en était dans leur méprise sur le caractère de cet étranger audacieux et séduisant, et il forma la résolution secrète d'être, s'il se pouvait, celui qui dévoilerait Cleveland et qui sauverait ses anciennes amies.

Tandis qu'il se livrait à ces pensées, son attention pour les miss Groatsettars diminuait sensiblement, et peut-être eût-il totalement oublié la nécessité de paraître spectateur désintéressé de ce qui se passait, sans le signal qui annonçait que les dames allaient quitter la table. Minna, avec une grâce pleine de dignité, salua de la tête toute la compagnie, mais ses yeux prirent une expression plus tendre et toute particulière lorsqu'elle salua Cleveland. Brenda, avec la timidité qui accompagnait ses moindres mouvements, lorsqu'elle était exposée aux regards des autres, se hâta de terminer ses saluts d'adieu à la compagnie avec un embarras qui ressemblait presque à de la gaucherie, mais que sa grande jeunesse et sa naïveté rendaient intéressant. Mordaunt crut encore que son œil le distinguait parmi les nombreux convives : pour la première fois, il osa rencontrer ce regard, le trouble de Brenda s'en accrut, et il sembla même qu'un peu de déplaisir s'y mêlait..

Lorsque les dames furent parties, les hommes se mirent à boire plus sérieusement ; occupation qui devait se prolonger jusqu'à la danse du soir. Le vieux Magnus lui-même, prêchant d'exemple et de précepte, les exhortait « à employer leur temps le mieux possible, puisque les dames les enverraient bientôt chercher pour commencer le branle. » En même temps, faisant signe à un domestique à cheveux blancs, qui se tenait derrière lui, costumé comme un matelot de Dantzick, et qui réunissait à beaucoup d'autres char-

ges celle de sommelier, « Éric Scambester, demanda-t-il, le bon vaisseau *le Joyeux Marinier* de Canton a-t-il sa cargaison à bord?
— Chargé à défoncer, répondit le Ganymède de Burgh-Westra : bon Cognac, sucre de la Jamaïque et citrons de Portugal, sans parler de la muscâde, des rôties, et de l'eau qu'il a prise à la fontaine de Shellicoat. »

Un rire long et bruyant éclata parmi les convives à cette ancienne et régulière plaisanterie entre l'udaller et son sommelier, qui servait comme de préface à l'introduction d'un énorme bol de punch. Ce vase était un présent du capitaine de l'un des vaisseaux de l'honorable compagnie des Indes orientales, qui, venant de Chine en Angleterre, avait été poussé vers le nord et dans la baie de Lerwick par le mauvais temps, et s'était arrangé de manière à se débarrasser d'une partie de sa cargaison sans payer fort scrupuleusement les droits du roi.

Magnus Troil, en sa qualité de forte pratique, outre qu'il avait obligé d'une autre manière le capitaine Coolie, avait reçu pour récompense, au départ du navire, ce splendide instrument de convivialité, dont la vue seule, lorsque le vieil Éric Scambester arriva courbé sous son poids, excita un murmure approbateur dans toute l'assemblée.

Les vieux toasts à la prospérité des Shetland retentirent aussitôt dans la salle. « Mort à la tête qui ne porte jamais de cheveux ! » tel fut le souhait que prononça Magnus Troil d'une voix tonnante. Claude Halcro proposa, à l'applaudissement général, la santé du digne roi de la table et de ses deux aimables filles, et termina son toast par ces mots : « Santé à l'homme, mort au poisson, bénédiction sur les biens de la terre. » Le même sentiment fut exprimé ainsi par un vieil ami de Magnus : « Que la main du Seigneur ouvre la gueule de la baleine pour donner prise au harpon, et s'étende favorablement sur les productions des Shetland ! »

On fit largement honneur à chacun de ces toasts. Les voisins de cette immense méditerranée de punch furent servis par l'udaller, dont la main hospitalière remplit jusqu'aux bords leurs énormes gobelets, tandis que les convives qui en étaient plus éloignés puisaient dans un riche flacon d'argent, facétieusement nommé la pinasse, qui, venant sans cesse s'approvisionner au bol, servait à dispenser ses liquides trésors jusqu'aux bouts de la table, et occasionnait plus d'un joyeux bon mot dans ses fréquents voyages. Le commerce des Shetlandais avec les vaisseaux étrangers et les navires

qui revenaient des Indes orientales avait depuis long-temps introduit chez eux l'usage commun du breuvage généreux dont le *Joyeux Marinier de Canton* était chargé ; et il n'y avait personne dans l'archipel de Thulé plus habile à en combiner les riches ingrédients que le vieil Éric Scambester ; cet homme était renommé et connu dans toute l'île sous le nom de Faiseur de punch, d'après la coutume des anciens Norwégiens, qui donnèrent à Rollo le Marcheur, et à d'autres héros de leur race, des épithètes exprimant les prouesses de force et d'adresse par lesquelles ils surpassaient tous les autres hommes.

La bonne liqueur ne mit pas long-temps à répandre partout la gaîté, et tandis que la joie allait bon train, au grand plaisir des convives, on chanta quelques vieilles chansons norses, tendant à prouver que si, faute d'exercice, les vertus martiales de leurs ancêtres avaient dégénéré parmi les Shetlandais, ils n'en étaient pas moins capables de goûter dans le Valhalla ce genre de félicité consistant à avaler les océans de bière et d'hydromel promis par Odin aux élus du paradis scandinave. Enfin, excités par la boisson et par les chants, les timides s'enhardirent, les réservés babillèrent... tout le monde parla et personne n'écouta... chacun monta sur son *dada* et se mit à crier à ses voisins d'admirer son agilité. Entre autres, le petit barde, qui s'était alors rapproché de notre ami Mordaunt Mertoun, annonça une détermination positive de commencer et de finir, dans tous ses degrés de latitude et de longitude, l'histoire de son introduction près de John Dryden de glorieuse mémoire. Triptolème Yellowley, bannissant un sentiment de crainte involontaire que lui avait inspiré l'opulence empreinte dans tout ce qu'il voyait, aussi bien que le respect témoigné à Magnus Troil par tant de convives réunis, se mit à débiter, à la grande surprise et un peu au grand dépit de l'udaller, quelques uns de ces projets d'amélioration dont il s'était vanté le matin même à ses compagnons de voyage.

Mais les innovations qu'il proposait et l'accueil qu'elles reçurent de la part de Magnus Troil doivent faire le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XIV.

LE CONTEUR.

> Nous garderons nos coutumes... La loi même, n'est-ce pas une vieille coutume ? Et la religion... j'entends celle que professe la moitié des hommes... N'est-ce pas un bon usage, une antique habitude qui les pousse à adorer ce qu'ont adoré leurs pères ? Toute chose se résout en coutume... Nous garderons les nôtres.
>
> *Vieille Comédie.*

Nous avons laissé la compagnie de Magnus Troil plongée dans la bombance et l'ivresse. Mordaunt qui, comme son père, évitait la coupe des festins, ne prenait point part à l'allégresse que répandaient le vaisseau parmi les convives à mesure qu'ils le déchargeaient, et la pinasse tandis qu'elle naviguait autour de la table. Mais, abattu d'esprit comme il semblait l'être, il offrait un gibier facile à un conteur d'histoires : Halcro avait jeté les yeux sur lui, et, avec un instinct qui ressemblait assez à celui qui attire un corbeau aveugle sur une brebis malade, il l'avait trouvé dans de favorables dispositions pour jouer le rôle d'auditeur. Le poète profita donc avec empressement des avantages que lui présentaient la distraction de Mordaunt et sa répugnance à recourir aux mesures d'une défense active. Avec l'infaillible dextérité particulière aux narrateurs, il réussit à doubler la longueur de son histoire, en usant à satiété du privilége des digressions ; si bien que le récit, comme un cheval mis au grand pas, semblait avancer avec rapidité, tandis qu'à vrai dire il marchait à peine à raison d'une verge par quart d'heure. Enfin, pourtant, il avait détaillé dans tous ses points et embranchements divers l'histoire de son cher hôte, le maître tailleur de Russell-Street, y compris une courte esquisse de cinq de ses parents et des anecdotes sur trois de ses plus fameux rivaux, sans oublier quelques observations générales sur les habillements et les modes de l'époque. Après avoir ainsi parcouru les environs et les ouvrages extérieurs de son histoire, il arriva au corps de la place, car c'est le nom qu'il convient de donner au café des Beaux-Esprits. Il s'arrêta cependant sur le seuil pour expliquer la nature du droit qu'avait son patron à se faufiler dans ce fameux temple des Muses.

« Il consistait, dit Halcro, en deux points principaux, souffrir toujours et ne riposter jamais ; car mon ami Thimblethwaite était

un homme d'esprit lui-même, et il ne se fâchait pas des plaisanteries que les espiègles qui fréquentaient cette réunion lui lançaient sans cesse comme des fusées et des pétards dans une nuit de fête; et puis, quoique plusieurs de ces beaux esprits... et même j'ose dire le plus grand nombre, pussent avoir des comptes à terminer avec lui au sujet de ses fournitures, il n'était pas capable de mettre un génie en peine en lui rappelant de pareilles bagatelles. Oui, mon jeune et cher monsieur Mordaunt, bien que vous puissiez croire que ce n'était qu'une civilité ordinaire, parce que dans l'heureux pays où nous vivons il arrive rarement qu'on fasse des emprunts ou des crédits, et parce que, Dieu merci! nous n'avons ni baillis ni shériff pour empoigner un pauvre diable par le cou, et parce qu'il n'y a point de prison pour l'y fourrer après un délit semblable, cependant, permettez-moi de vous le dire, une complaisance d'agneau comme celle de mon pauvre cher maître défunt, Thimblethwaite, est fort rare dans le rayon où Londres envoie ses billets d'enterrement. Je pourrais vous parler des aventures qui me sont arrivées, à moi aussi bien qu'aux autres, avec ces maudits marchands de Londres; aventures qui vous feraient dresser les cheveux... Mais qui diable a monté le vieux Magnus sur un pareil ton? il crie comme s'il essayait sa voix contre une bouffée de vent du nord. »

Le vieil udaller poussait en effet des mugissements terribles; ayant perdu patience à écouter les projets de réforme que le facteur lui proposait hardiment, il lui répliquait, pour employer une expression ossianique, comme une vague répond à un rocher.

« Des arbres, monsieur le facteur... ne me parlez pas d'arbres! peu m'importe qu'il n'y en ait pas même un assez grand dans ces îles pour y pendre un imbécile. Nous n'aurons d'arbres que ceux qui s'élèvent dans nos ports... de bons arbres qui ont des vergues pour branches et des agrès pour feuilles. — Mais concernant le desséchement du lac de Braebaster, dont je vous parlais, monsieur Magnus Troil, » répliqua le persévérant agriculteur, « desséchement qui doit être, à mon avis, d'une si grande utilité, il y a deux moyens d'y arriver... par la vallée de Linklater ou par la colline de Scalmester. Or, après avoir nivelé les deux terrains... — Il y a un troisième moyen, monsieur Yellowley, » interrompit le maître de la maison.

« J'avoue que je ne le connais pas, » reprit Triptolème avec autant de bonne foi qu'un plaisant peut en désirer dans sa victime;

« je n'en connais pas, attendu qu'il y a au sud la montagne appelée Braebaster, et une haute colline au nord, dont je ne puis jamais retrouver le nom. — Ne nous parlez ni de montagnes ni de collines, monsieur Yellowley ; il y a un troisième moyen de dessécher le lac, et c'est le seul qu'on tentera de mon vivant. Vous dites que milord chambellan et moi nous sommes propriétaires en commun : soit ; eh bien, que chacun de nous jette, en quantités égales, eau-de-vie, jus de citron, et sucre dans le lac ; une ou deux cargaisons de vaisseau feront l'affaire. Assemblons ensuite tous les joyeux udallers du pays, et en vingt-quatre heures vous verrez un terrain sec remplacer le lac de Braebaster. »

Un rire bruyant d'approbation, qui réduisit pour un instant Triptolème au silence, suivit une plaisanterie qui allait si bien au lieu et à la circonstance. Un joyeux toast fut porté ; on chanta une chanson gaillarde. Le vaisseau se déchargea de ses douceurs ; la pinasse fit le tour de la table. L'entretien entre Magnus et Triptolème, qui avait attiré l'attention de toute la compagnie par sa véhémence extraordinaire, tomba soudain ou se perdit dans le brouhaha général qui retentissait au long des tables, et le poète Halcro reprit possession de l'empire usurpé sur l'oreille de Mordaunt.

« Où en étais-je ? » demanda-t-il d'un ton qui indiquait à son malheureux auditeur, plus clairement que ne l'eussent fait des paroles, combien il restait encore à conter de cette histoire décousue ; « ah ! je m'en souviens ; nous étions précisément à la porte du café des Beaux-Esprits. Il avait été établi par un... — Mais, mon cher monsieur Halcro, » dit son auditeur avec un peu d'impatience, « voyons donc les détails de votre rencontre avec Dryden. — Avec le glorieux John, n'est-ce pas ?... Oui, oui... Où en étais-je ? au café des Beaux-Esprits... bien. Nous arrivions à la porte. Le garçon et autres gens me regardaient tous ; car, pour Thimblethwaite, l'honnête homme, sa figure était bien connue. Je puis vous raconter une histoire à ce sujet, et..... — Parlez-moi de John Dryden, » interrompit Mordaunt, d'un ton qui annonçait combien lui plaisait peu une nouvelle digression.

« Oui, oui, John de glorieuse mémoire.... où en étais-je ? Eh bien, comme nous nous tenions près du comptoir, où un garçon s'occupait à broyer du café et un autre à mettre du tabac en paquets d'un sou. (Une pipe toute prête coûte juste un sou.) Eh bien ! ce fut alors, et là, que je l'aperçus pour la première fois ; un certain Dennis était assis à son côté, et ce.... — Et John Dryden...

quel homme était-ce? demanda Mordaunt. — Un petit vieillard replet, avec des cheveux gris, et habillé de noir des pieds à la tête : ses vêtements lui allaient comme un gant. L'honnête Thimblethwaite ne permettait pas qu'un autre que lui travaillât pour John de glorieuse mémoire, et il s'entendait à faire une manche, je vous en réponds.... Mais on ne peut dire ici deux paroles avec suite... Au diable cet Ecossais ! le voilà remis aux prises avec Magnus. »

C'était la vérité même; et quoique cette interruption ne ressemblât point autant à un coup de tonnerre que la première exclamation stentorienne du vieil udaller, c'était une chaude et bruyante dispute soutenue par des questions, des réponses, des répliques, des reparties qui se succédaient les unes aux autres avec autant de rapidité que les sons qui annoncent au loin un feu de mousqueterie serré et soutenu.

« Ecoutez la raison, monsieur! criait l'udaller; nous écouterons la raison, et vous parlerons aussi raison; et si la raison ne vous touche pas, nous emploierons la rime par dessus le marché... Holà! mon petit ami Halcro! »

Quoique interrompu brusquement au milieu de sa plus belle histoire, si on peut dire qu'une chose ait un milieu lorsqu'elle n'a ni commencement ni fin, le barde se redressa à cet appel, comme un corps d'infanterie légère chargé de soutenir les grenadiers; il se donna un air important, frappa la table de sa main, et annonça qu'il était prêt à voler au secours de son hôte hospitalier, comme il convient à tout convive bien traité. Triptolème fut quelque peu épouvanté du renfort qui arrivait à son adversaire; il suspendit, comme un général prudent, l'attaque en masse qu'il avait commencée contre les usages des îles Shetland, et n'ouvrit pas la bouche avant que l'udaller lui eût demandé, d'un ton triomphant : « Où est votre raison, maintenant, maître Yellowley, cette raison dont tout à l'heure vous faisiez un épouvantail? — De la patience, mon digne monsieur, répondit l'agriculteur; sous quel prétexte, vous ou un autre, pouvez-vous prendre la défense de ce qu'on appelle une charrue dans ce pays aveugle? Ma foi, les sauvages montagnards, même du Caithness et du Sutherland, font davantage de besogne, et de la besogne meilleure, avec leur gascromh, ou quel que soit le nom qu'ils lui donnent. — Mais pourquoi n'en voulez-vous pas? dit l'udaller; quelles sont vos objections contre cette charrue? parlez. Elle convient à nos terres, que faut-il de plus? — Elle n'a qu'un manche, répliqua Triptolème. — Et qui diable, »

s'écria le poète croyant dire une chose fort spirituelle, « souhaiterait d'en avoir deux, s'il peut aussi bien labourer avec un seul? — Et dites-moi, reprit Magnus, comment il serait possible à Neil de Lupness, qui a perdu un bras en tombant du haut de Nekbreckan, d'employer une charrue à deux manches? — Les harnais sont en peau crue de veau marin. — Epargne de cuir tanné, répliqua l'udaller. — Elle est traînée par quatre méchants bœufs attelés de front; et il faut deux femmes pour suivre cette misérable machine, pour achever le sillon avec leurs pelles. — Buvez un coup, maître Yellowley, et, comme vous dites en Ecosse, ne retirez pas le pouce. Nos bœufs sont trop bouillonnants d'ardeur pour vouloir qu'un aille devant l'autre; nos hommes sont trop galants et trop bien élevés pour travailler aux champs sans femmes qui leur tiennent compagnie; nos charrues labourent notre terre; notre terre nous produit de la drèche; nous brassons notre ale, nous mangeons notre pain, et les étrangers sont toujours les bienvenus pour partager avec nous. A votre santé, maître Yellowley! »

Cette réplique fut débitée d'un ton qui demandait que la dispute en demeurât là. En conséquence, Halcro murmura à Mordaunt : « Voilà une affaire finie; revenons maintenant au glorieux John. Il portait donc ses vêtements noirs, dont il devait le mémoire depuis deux ans, comme me le dit ensuite mon digne propriétaire. Eh Dieu! quel œil il avait! Ce n'étaient pas les yeux étincelants, comme ceux du faucon, que nous autres poètes nous sommes toujours portés à décrire; mais un regard doux, calme et pénétrant, tel que jamais je n'aperçus son pareil de ma vie, à moins que celui de Stephen Kleancogg, le violon de Papastow, qui.... — Holà! parlons de John Dryden, » dit Mordaunt, qui, faute d'amusement plus gai, commençait à trouver une espèce de plaisir à tenir le vieux conteur dans sa narration, comme on serre de près un mouton rétif qu'on veut saisir. Halcro revint à son sujet avec sa phrase habituelle de : « Ah! oui.... le glorieux John..... eh bien! mon cher monsieur, il tourna les yeux que je vous ai décrits sur mon propriétaire, et dit : « Honnête Tim, que venez-vous chercher ici? » Et tous les beaux esprits, les lords, les messieurs qui avaient coutume de l'entourer, comme les jeunes filles entourent un colporteur en foire, nous firent place et nous parvînmes au coin du feu, où il avait établi sa chaise. J'ai ouï dire qu'il se mettait sur le balcon en été, mais il était au coin du feu quand je l'ai vu. Tim Thimblethwaite traversa donc la foule, aussi fier qu'un lion, et moi je

le suivis avec un petit paquet sous le bras, dont je m'étais chargé, partie pour obliger mon propriétaire, vu que le commissionnaire de la boutique ne se trouvait point là, partie pour qu'on crût que j'avais quelque chose à faire dans ce café, car vous devez bien penser qu'on n'y admettait point les étrangers qui n'y avaient pas d'affaire. J'ai ouï rapporter que sir Charles Sedley dit, à ce propos, une bonne chose qui.... — Vous oubliez le glorieux John, dit Mordaunt. — Oui, vous pouvez bien l'appeler ainsi; ils parlent de leur Blackmore, de leur Shadwell et autres.... poètes indignes d'attacher les cordons des souliers de John. « Eh bien! dit-il à mon propriétaire, que venez-vous chercher ici? » Et le digne homme s'inclinant, je parie, plus bas qu'il n'aurait fait pour un duc, répondit qu'il avait osé prendre la liberté de venir lui montrer l'étoffe que lady Elisabeth avait choisie pour robe de nuit. « Et quelle est celle de vos oies, Tim, qui la porte roulée sous son aile? — C'est une oie des Orcades, s'il vous plaît, monsieur Dryden, » répondit Tim qui avait de l'esprit quand il le voulait, « et il vous apporte une pièce de vers, afin que Votre Honneur y jette les yeux. — Est-il amphibie? » demanda le glorieux John en recevant le papier; et il me semble que j'aurais été plus à l'aise devant une batterie de canons que lorsque j'entendis le craquement du feuillet qu'il ouvrit, quoiqu'il ne lâchât pas un mot capable de m'intimider. Il parcourut la pièce, et il eut la complaisance de dire avec un ton fort encourageant, avec un sourire de bonne humeur, et certainement pour un vieillard un peu replet... car je ne le comparerai pas au sourire de Brenda ou de Minna.... il avait le sourire le plus attrayant que j'aie jamais vu : « Ma foi, Tim, dit-il, votre oie deviendra cygne dans vos mains. » Sur ce, il sourit encore, et tous les assistants rirent à pleine gorge, mais personne si bruyamment que ceux qui étaient trop loin pour entendre la plaisanterie; car tout le monde savait que quand il souriait, il fallait bien qu'il y eût de quoi rire. On se mit donc à rire de confiance, puis le bon mot courut parmi les étudiants du Temple, les beaux esprits et les plaisants. Alors c'était question sur question pour savoir qui nous étions; un diable de Français se tuait de leur répondre que c'était seulement monsieur Tim Thimblethwaite; mais il travailla si singulièrement son Dumbletate et Timbletate, que j'ai cru que son explication allait durer... — Aussi long-temps que votre histoire, » pensa Mordaunt; mais le récit fut enfin arrêté, pour la dernière fois, par la grosse voix et le ton tranchant de l'udaller.

« Je n'en veux pas entendre davantage, monsieur le facteur, s'écria-t-il. — Au moins, permettez-moi de vous parler de votre race de chevaux, reprit Yellowley, comme un homme qui demande grâce ; vos chevaux, mon cher monsieur, ressemblent à des chats pour la taille, et à des tigres pour la méchanceté. — Quant à leur taille, dit Magnus, ils sont d'autant plus aisés à monter et à descendre (comme Triptolème l'a éprouvé ce matin, pensa Mordaunt), et quant à leur méchanceté, ne doit les monter que qui sait les conduire. »

Un éclair de conviction intérieure qui brilla dans l'esprit d'Yellowley l'empêcha de répondre. Il lança un regard suppliant à Mordaunt, comme pour implorer le secret sur sa chute ; et l'udaller qui vit son avantage, quoiqu'il en ignorât le motif, continua du ton haut et ferme d'un homme qui n'a jamais de sa vie rencontré d'opposition, et qui est incapable d'en souffrir aucune :

« Par le sang de saint Magnus le martyr, dit-il, vous êtes un bon farceur, monsieur le facteur Yellowley ! vous nous arrivez d'un pays étranger, ne comprenant ni nos lois, ni nos manières, ni notre langage, et vous voulez devenir gouverneur de cette contrée, pour que nous soyons tous vos esclaves ! — Mes élèves, mon cher monsieur, mes élèves ! répliqua Yellowley ; et encore, c'est pour votre bien. — Nous sommes trop vieux pour aller à l'école, dit le Shetlandais, je vous le répète encore une fois, nous voulons semer et recueillir notre grain comme faisaient nos pères... Nous voulons manger ce que Dieu nous envoie, et tenir nos portes ouvertes à l'étranger, comme ils tenaient les leurs ouvertes. Si nos coutumes pèchent par quelque endroit, nous les réformerons en temps et lieu ; mais la fête du bienheureux Jean-Baptiste est faite pour les cœurs joyeux et les pieds agiles. Le premier qui lâchera encore un mot de raison, comme vous dites, ou de quoi que ce soit qui y ressemble, avalera une pinte d'eau de mer... Par ma foi, il l'avalera... Remplissez une seconde fois le bon vaisseau, *le Joyeux Marinier,* pour égayer ceux qui ne veulent pas lui dire adieu, et nous autres, allons trouver les violons qui viennent de nous avertir. Je parierais que chaque fillette grille déjà de plaisir. Voyons, monsieur Yellowley, sans rancune ; mais l'ami.... ma foi, l'ami ! vous sentez encore le roulis du *Joyeux Marinier.* (Car, à vrai dire, l'honnête Triptolème n'avait pas l'air trop solide sur ses jambes quand il se leva pour accompagner son hôte.) Mais n'y pensez plus, on vous fera bien retrouver les jambes de votre pays pour danser avec les

belles du nôtre. Allons, Triptolème, laissez-moi vous jeter mon grappin, de peur que vous n'enfonciez, vieux Triptolème..... Ha, ha, ha! »

Ainsi parlant, l'udaller, majestueux, bien qu'un peu ballotté, faisait voile à travers la salle, comme un navire de guerre qui a bravé cent tempêtes, entraînant son convive à la remorque comme une prise récente. La plus grande partie des hôtes suivirent leur chef avec des rires bruyants, mais quelques buveurs intrépides, usant du choix à eux laissé par l'udaller, restèrent pour décharger *le Joyeux Marinier* d'une cargaison nouvelle, en portant un bon nombre de santés à leur hôte absent, à la prospérité de sa maison, et tous les autres souhaits qu'il était possible d'inventer pour motiver les nombreuses rasades de l'excellent punch.

Les danseurs furent bientôt dans la salle de bal, appartement qui se ressentait aussi de la simplicité du temps et du pays. Les salons et pièces d'apparat étaient inconnus alors en Ecosse, sinon dans les châteaux de la noblesse, et par conséquent il n'en existait pas un seul dans les îles Shetland. Un grand magasin long, bas et irrégulier, souvent encombré de marchandises ou de vieux meubles mis à la retraite, et servant encore à mille autres usages, était bien connu de toute la jeunesse du Dunrossness et de plusieurs autres cantons, comme théâtre de la danse joyeuse à laquelle on se livrait avec tant de gaîté, lorsque Magnus Troil donnait ses fréquentes fêtes.

Un premier coup d'œil jeté sur cette salle de bal aurait pu choquer une société fashionable, réunie pour des contredanses et des valses. L'appartement, tout bas qu'il était, n'était qu'imparfaitement éclairé par des lampions, des chandelles, des lanternes de vaisseau, et une variété d'autres luminaires qui n'aboutissaient qu'à répandre une obscure clarté sur le plancher, ainsi que sur les monceaux de marchandises et d'objets de toute espèce qui étaient entassés à l'entour. C'étaient des provisions pour l'hiver, des richesses destinées à l'exportation, ou les tributs de Neptune, payés aux dépens des vaisseaux naufragés dont les possesseurs étaient inconnus; c'étaient encore des articles de commerce, reçus par le propriétaire (car, comme presque tous les seigneurs de l'époque, il était un peu commerçant) en échange de poisson et d'autres objets, produits de son domaine. Toutes ces marchandises, avec les caisses, les tonneaux et les balles qui les contenaient, avaient été rangées et mises en piles les unes sur les autres, pour faire place

aux danseurs, qui, non moins légers et non moins aimables que s'ils eussent occupé le plus splendide salon de la paroisse de Saint-James, exécutaient leurs danses nationales avec autant de grâce que d'activité.

Le groupe de vieillards qui regardaient ne ressemblait pas trop mal à une bande de vieux tritons, occupés à contempler les jeux des nymphes de la mer. Une lutte constante contre les éléments avait endurci leurs physionomies; ils portaient une barbe longue et des cheveux touffus, arrangés à l'ancienne mode norwégienne, ce qui pouvait leur donner quelque ressemblance avec les fabuleux habitants de la mer. Les jeunes gens étaient tous d'une beauté surprenante, grands, bien faits, bien membrés; les hommes avaient, outre leurs beaux et longs cheveux, et tant que le climat le permettait, un teint frais et animé qui, chez les femmes, était d'un coloris plus doux et plus délicat. La bonne organisation qu'ils avaient reçue de la nature pour la musique, les mettait à même de seconder les efforts d'une bande de musiciens dont les accords n'étaient nullement à dédaigner; tandis que les plus vieux, debout à l'entour ou assis sur les vieilles caisses qui servaient de chaises, critiquaient les danseurs, dont ils comparaient le talent à celui qu'ils avaient jadis déployé; ou bien, échauffés par le vin qui circulait toujours au milieu d'eux, faisaient claquer leurs doigts, ou battaient la mesure avec leurs pieds.

Mordaunt contemplait cette scène de joie universelle, en se souvenant péniblement que, descendu de sa longue prééminence, il n'exerçait plus les importantes fonctions de chef des danseurs, ou de directeur des plaisirs; fonctions maintenant assignées au capitaine Cleveland. Jaloux, cependant, de déguiser les sentiments de dépit qui gonflaient son cœur, et sentant qu'il n'était ni sage de les concevoir, ni courageux de les laisser paraître, il s'approcha des jolies personnes auprès desquelles il s'était montré si galant à table, avec l'intention d'inviter l'une d'elles à l'accepter pour cavalier dans la première contredanse. Mais alors la vieille lady Glowrowrum, lady terriblement vieille, qui n'avait toléré la gaîté folle de ses nièces pendant le banquet que parce qu'il lui était impossible de leur imposer silence de sa place, n'était pas disposée à permettre qu'on renouât l'intimité qu'annonçait l'invitation de Mertoun; elle prit donc sur elle, au nom de ses deux nièces qui étaient assises derrière elle, toutes tristes de ne pouvoir dire un mot, d'annoncer à Mordaunt, après l'avoir remercié de sa courtoisie, que ses pupilles étaient retenues pour la soirée. Tandis qu'il cherchait

une danseuse à peu de distance, il eut occasion de se convaincre que l'engagement allégué n'était qu'une pure excuse pour se débarrasser de lui, car il vit les deux sœurs rieuses se réunir à la danse, sous les auspices des deux premiers jeunes gens qui demandèrent leurs mains. Irrité d'un mépris si évident et ne voulant pas s'exposer à un second refus, Mordaunt Mertoun se retira du cercle de la danse, s'enfonça dans les rangs d'une multitude de gens inférieurs qui se pressaient comme spectateurs jusqu'au milieu de la salle, et là, sans pouvoir être aperçu de personne, il digéra sa mortification aussi bien qu'il put, c'est-à-dire fort mal, et avec toute la philosophie de son âge, c'est-à-dire sans aucune philosophie.

CHAPITRE XV.

LA DANSE DES ÉPÉES.

> Une torche pour moi... Vous, jeunesse folâtre au cœur léger, foulez d'un pied rapide les prairies inutiles... Moi, suivant l'expression proverbiale de nos prêtres, je tiendrai la chandelle et je regarderai.
>
> SHAKSPEARE. *Roméo et Juliette.*

Le jeune homme, dit le moraliste Johnson, ne songe plus au cheval de bois de l'enfant, ni l'homme fait à la maîtresse du jeune homme. Aussi le désespoir de Mordaunt Mertoun, quand il se trouva exclu de la danse joyeuse, peut-il sembler ridicule à beaucoup de mes lecteurs qui penseraient néanmoins n'avoir rien de mieux à faire que d'être tristes, s'ils perdaient le rang qu'ils occupent d'ordinaire dans une assemblée d'une espèce différente. Ce n'était point qu'il manquât d'amusements pour ceux qui n'aimaient pas la danse, ou qui n'étaient pas assez heureux pour trouver une danseuse de leur goût. Halcro, qui plongeait alors tout entier dans son élément, avait rassemblé autour de lui un auditoire auquel il déclamait ses poésies avec tout l'enthousiasme du glorieux John lui-même, et recevait en retour les applaudissements qu'il est d'usage d'accorder aux ménestrels qui récitent leurs propres vers... tant du moins que l'auteur reste à portée d'entendre les critiques. A vrai dire, la poésie d'Halcro pouvait intéresser l'antiquaire aussi bien que l'admirateur des muses, car plusieurs de ses pièces étaient traduites ou imitées des chants scaldiques que chantaient encore les pêcheurs de ces îles, même à une époque peu éloignée. Lorsque les poëmes de

Gray firent leur première apparition aux Orcades, les vieillards reconnurent tout d'abord dans l'ode des Fatales Sœurs, les vers runiques qui avaient amusé ou effrayé leur enfance sous le titre de Magiciennes, et que les pêcheurs de North-Ronaldshaw, ou d'autres îles éloignées, avaient encore l'habitude de chanter, quand on leur demandait une chanson norse.

Moitié écoutant, moitié perdu dans ses propres réflexions, Mordaunt Mertoun se tenait debout à la porte de l'appartement, et assez rapproché du petit cercle formé autour du vieil Halcro, tandis que le barde chantait sur un air sauvage, lent et monotone, varié seulement par les efforts du chanteur pour donner de l'intérêt et de la vigueur à certains passages, l'imitation suivante d'un chant de guerre norse :

CHANT DE HAROLD HARFAGER.

« L'astre du jour se lève et plus pâle et plus sombre ;
Plus calme et plus terrible a murmuré le vent ;
L'aigle, de son rocher, comme un éclair descend ;
Le loup de ses vallons quitte l'horreur et l'ombre ;
Le corbeau plane au sein des humides vapeurs ;
Dans la broussaille au loin le chien sauvage aboie :
De ces fins animaux que veulent les clameurs ?
Ils disent dans leurs sons que l'écho nous renvoie :
« Nous aurons un festin de morts et de mourants,
« D'Harold aux cheveux blonds les drapeaux sont flottants. »

« Plus d'un cimier dans l'air noblement se balance,
Plus d'un casque éblouit des flammes qu'il nous lance ;
Plus d'un bras a levé la hache des combats
Destinée à couper le bois dur de la lance.
Parmi les rangs tout prêts à donner le trépas,
Le fier coursier hennit, le bouclier résonne ;
Les chefs ont commandé, déjà le clairon sonne,
Le barde essaie un chant ou de gloire ou de mort :
Cavaliers, fantassins, votre valeur bouillonne,
La victoire est à vous : vous êtes Fils du Nord.

« Ni halte, ni sommeil, en plein jour et dans l'ombre ;
Ne comptez point vos coups, ni même votre nombre :
Moissonneurs, en avant, dans la plaine, au vallon
Voyez se déployer l'abondante moisson,
Éparse ou ramassée, et flexible ou puissante,
Toute prête à tomber sous la faucille errante ;
Récoltez la moisson des camps et de la mort :
En avant, cavaliers, fantassins, troupe ardente,
La moisson est à vous : vous êtes Fils du Nord.

« Choisissant les vainqueurs, appelant le carnage,
Sur vous plane d'Odin la fille âpre et sauvage ;
Entendez-vous ce choix proclamé devant vous ?
Le butin, la victoire, est le prix de vos coups,
Ou bien de Valhalla la salle prophétique,
La bière et l'hydromel, circulant au festin,
Et pour l'éternité leur mélange énergique,
Les transports de la joie, et les tournois d'Odin.
Guerriers, que votre élan partout se communique :
Vous volez au bonheur en volant à la mort,
Ou vous vivrez vainqueurs : vous êtes Fils du Nord ! »

« Les pauvres malheureux, les aveugles païens! » dit Triptolème avec un soupir semblable à un gémissement; « ils parlent de leur éternelle coupe d'ale, et je doute fort qu'ils sachent accommoder un petit champ de grain! — Ils n'en sont que plus habiles, voisin Yellowley, répondit le poète, s'ils font de l'ale sans orge. — Sans orge!... bon Dieu! » s'écria l'agriculteur mieux au courant, « qui a jamais ouï parler d'orge dans ces contrées! De l'avoine, mon très cher ami, de l'avoine, voilà tout ce qu'ils récoltent, et c'est miracle, à mon avis, qu'ils en aient jamais récolté un grain. Vous écorchez la terre avec un morceau de bois que vous appelez charrue... vous feriez aussi bien de lui donner une façon avec les dents d'un rateau. Ah! il faut voir le soc, le coutre et le train d'une véritable charrue écossaise, avec un luron fort comme Samson entre les deux manches, pesant assez sur la machine pour niveler une montagne; puis deux robustes bœufs suivis d'autant de chevaux à large poitrine, remuant terreau et fumier, et laissant dans le champ un sillon où l'eau coule comme dans un ruisseau! Quand on a vu un pareil spectacle, on peut se vanter d'avoir été témoin d'une merveille bien autre que ces malheureuses histoires aussi vieilles que le monde, histoires de meurtres et de guerre, dont le pays fut trop souvent le théâtre pour que vous chantiez et célébriez sans cesse de semblables boucheries, monsieur Claude Halcro. — C'est une hérésie, » s'écria le petit poète furieux, en s'agitant et se démenant, comme si toute la défense de l'archipel des Orcades reposait sur son seul bras ; « c'est une hérésie rien que de nommer le pays natal de quelqu'un, quand il n'est point sur ses gardes et qu'il ne sait par où attaquer son ennemi. Il fut un temps où si nous ne savions pas faire de bonne ale ou de bonne eau-de-vie, nous savions bien comment en trouver qui fût tout apprêtée : mais aujourd'hui les descendants des rois de la mer, des champions et des Ber-

serkars, sont devenus aussi incapables de manier leurs épées que s'ils étaient des femmes. On peut vanter leur adresse à remuer une rame, leur agilité à gravir un rocher; mais quel autre éloge le glorieux John lui-même pourrait-il faire de vous, bons Hialtlanders?
— C'est parler comme un ange, très noble poète, » dit Cleveland, qui, profitant d'un moment de repos, était venu près du groupe où se tenait cette conversation; « les vieux champions dont vous nous parliez hier soir étaient des hommes dignes de faire retentir une harpe... de courageux gaillards, amis de la mer et ennemis de tout ce qui s'y promenait. Leurs vaisseaux, je suppose, étaient passablement grossiers; mais s'il est vrai, comme le dit la tradition, qu'ils soient allés jusqu'au Levant, j'ai peine à croire que jamais meilleurs marins hissèrent une voile de perroquet. — Oui, répliqua Halcro, vous leur rendez justice. A cette époque personne ne pouvait dire que sa vie et son bien lui appartinssent, à moins de demeurer à vingt milles au moins de la mer azurée. Ma foi, on disait des prières publiques dans toutes les églises de l'Europe, pour être préservé de la colère des guerriers du Nord. En France et en Angleterre, en Écosse même, si haut que les Écossais d'aujourd'hui lèvent la tête, il n'y avait pas une baie ni un port dont nos aïeux n'eussent la jouissance plus libre que les pauvres diables d'habitants..... Maintenant, pour semer un champ d'orge, nous sommes forcés de recourir aux Écossais... (là il lança un regard de sarcasme sur le facteur). Je voudrais revoir les temps où nous mesurions nos armes avec les leurs. — C'est encore parler comme un héros, dit Cleveland. — Ah! continua le petit barde, je voudrais qu'il fût possible de voir nos barques, jadis dragons aquatiques du monde, voguer avec l'étendard noir du corbeau attaché au perroquet, et leurs ponts brillants d'armures, au lieu d'être surchargés de filets... ravissant de nos mains intrépides ce que refuse un sol stérile....... punissant les anciens mépris et les nouveaux affronts.. . recueillant où nous n'avions jamais semé, et coupant l'arbre que nous n'avions jamais planté..... vivant et riant par le monde, et souriant encore à l'heure de le quitter. »

Ainsi parla Claude Halcro, peu sérieusement peut-être, ou du moins un peu hors de son bon sens; son cerveau, qui jamais ne fut bien solide, tournait sous l'influence de vingt chansons qui se présentaient à la fois à sa mémoire, de quelques copieuses rasades d'eau-de-vie et d'usquebaugh. Cleveland, d'un ton moitié railleur, moitié sérieux, lui répéta en lui frappant sur l'épaule: « C'est par-

ler comme un héros. — Comme un fou, je pense, » dit Magnus Troil dont l'attention avait été aussi attirée par la véhémence du petit barde... « Où croiserions-nous, et contre qui?..... nous sommes tous sujets d'un seul royaume, j'imagine. N'oubliez pas, je vous prie, que votre voyage pourrait vous conduire à la place des exécutions... Je n'aime pas les Écossais..... pardon, monsieur Yellowley... c'est-à-dire, je les aimerais assez s'ils voulaient rester tranquilles dans leur pays, et nous laisser en paix dans le nôtre, sans troubler nos usages et nos habitudes. S'ils voulaient seulement demeurer en Écosse jusqu'à ce que j'allasse les attaquer comme un vieux Berserkar, ils pourraient rester en repos jusqu'au jour du jugement dernier. Avec les biens que la mer nous envoie et que la terre nous prête, comme dit le proverbe, et une compagnie d'honnêtes voisins pour nous aider à les consommer, me protége saint Magnus, si je ne pense que nous sommes encore trop heureux! — Je connais la guerre, dit un vieillard, et j'aimerais mieux traverser le roost de Sumburgh dans une coquille d'œuf, ou dans quelque barque plus frêle, que de courir encore les hasards des combats. — Et je vous prie, à quelles guerres a brillé votre valeur? » demanda Halcro qui, ne voulant pas contredire son hôte, par bienséance, n'était pas disposé cependant à abandonner son argument.

« Je fus *pressé*, répondit le vieux triton, pour servir sous Montrose quand il aborda ici en 1631, et emmena une bonne cargaison de Shetlandais, bon gré mal gré, pour leur faire couper la gorge dans les déserts de Strathnavern... Je ne l'oublierai jamais... Ce ne fut pas sans peine que nous réussîmes à trouver des vivres..... Que n'aurais-je pas donné pour une tranche de bœuf rôtie à Burgh-Westra... pour une poignée de sillocks marinés! Nos montagnards amenèrent un friand troupeau de *siloes*[1]. Nous ne fîmes pas beaucoup de cérémonie: nous les eûmes bientôt tués, assommés, dépouillés; puis nous les fîmes rôtir et bouillir, chacun s'arrangeant de son mieux, lorsque, au moment même où nous commencions à nous graisser la moustache, nous entendîmes....... Dieu nous protége!....... un galop de cheval, puis deux ou trois coups de fusil, puis une décharge complète... et puis, tandis que les officiers nous criaient de rester fermes, mais que la plupart d'entre nous regardaient par où il était possible de fuir, cavaliers et fantassins tombèrent sur nous avec le vieux John Urry ou Hurry, n'importe le

1. Petits bœufs des montagnes d'Écosse. A. M.

nom qu'ils lui donnent... Ah! c'est qu'il nous poussa cette fois-là, et qu'il nous mit en morceaux par dessus le marché!....... et nous commençâmes à tomber aussi dru que les bestiaux que nous abattions cinq minutes auparavant. — Et Montrose? dit la douce voix de la gracieuse Minna; que devint Montrose, et quelle mine faisait-il? — Celle d'un lion qui voit venir les chasseurs. Mais je ne regardai pas deux fois sa route, car la mienne était droit vers la montagne. — Et vous l'abandonnâtes! » dit Minna avec le ton du plus profond mépris.

« Ce n'était pas ma faute, mistress Minna, répondit le vieillard un peu déconcerté; mais je n'étais point là de mon choix; et d'ailleurs quel bien pouvais-je lui faire?.... tous les autres se sauvaient comme des moutons; pourquoi serais-je resté? — Vous seriez mort avec lui! dit Minna. — Et vous auriez vécu avec lui de toute éternité, dans des vers immortels! ajouta Claude Halcro. — Grand merci, mistress Minna, répondit le naïf Shetlandais; et vous aussi, mon vieil ami Claude, grand merci..... mais j'aime mieux boire à vos deux santés ce bon broc d'ale, comme un homme vivant que je suis, que de vous avoir donné la belle tâche de faire des chansons en mon honneur, si j'étais mort il y a quarante ou cinquante ans. D'ailleurs qu'importait!... Fuir ou combattre c'était un..... ils prirent Montrose, le pauvre diable, à cause de ses fameux exploits, et ils me prirent aussi, moi qui n'avais pas fait de ma vie un seul exploit; ils le pendirent lui, le pauvre homme, et moi.... — J'ai assez confiance au ciel pour croire que vous fûtes piqué et fouetté, » dit Cleveland qui perdait patience au récit ingénu de la poltronnerie du Shetlandais incapable du moindre sentiment de honte.

« On fouette les chevaux et l'on pique les bœufs, reprit Magnus. Vous n'avez pas sans doute la vanité de croire qu'avec tous vos airs de tillac vous ferez rougir mon vieux voisin Haagen de n'avoir pas été tué il y a quelque vingtaine d'années? Vous avez regardé la mort en face, mon jeune et tendre ami, mais c'était avec les yeux d'un jeune homme qui désirait se rendre fameux; nous autres, nous sommes pacifiques..... j'entends pacifiques autant qu'on sera pacifique avec nous, c'est-à-dire tant que personne n'aura l'impudence de nous nuire, à nous, ni à nos voisins; car alors peut-être ne trouverait-on pas le sang norse qui coule dans nos veines beaucoup plus froid que n'était celui des vieux Scandinaves qui nous ont donné nos noms et notre lignage. — Allons, allons la danse des épées; que les étrangers qui sont présents puissent voir que nos mains savent encore quelque peu manier des armes. »

Une douzaine de sabres, qu'on tira d'une vieille caisse à armures, et dont la lame rouillée montrait combien ils quittaient rarement le fourreau, armèrent une douzaine de jeunes Shetlandais auxquels se joignirent six jeunes filles conduites par Minna Troil. Les musiciens exécutèrent aussitôt l'air approprié à la danse guerrière des Norwégiens, dont les évolutions sont peut-être exécutées encore dans ces îles éloignées.

Le premier mouvement était plein de grâce et de majesté; les jeunes gens tenaient leurs épées droites, et sans faire beaucoup de gestes; mais l'air et les pas des danseurs devinrent graduellement de plus en plus rapides... ils frappaient leurs lames en cadence, avec une vitesse qui donnait à cet exercice une apparence de danger pour l'œil du spectateur, quoique la fermeté, la justesse et le soin que les danseurs mettaient à battre leurs armes en mesure, indiquassent qu'il n'y avait aucun péril. La plus singulière partie de cette danse était l'instant où les danseuses, douées d'un rare sang-froid, tantôt étaient entourées par les guerriers, et ressemblaient aux Sabines entre les bras des Romains, et tantôt passant sous l'arche d'acier que formaient les jeunes gens en croisant leurs épées au dessus de la tête de leurs jolies partenaires, ressemblaient à la bande des Amazones, lorsque, dans la danse pyrrhique, elles se réunissaient à la suite de Thésée. Mais la physionomie la plus frappante et la mieux placée dans cet exercice était celle de Minna Troil qu'Halcro avait depuis long-temps surnommée la *Reine des épées*. Elle se remuait au milieu des guerriers comme si l'aspect des lames nues la plaçait dans son élément et lui inspirait un vif plaisir. Lorsque les figures de la danse devinrent plus compliquées, on voyait quelquefois tressaillir une des jeunes filles; mais les yeux, les lèvres, le teint de Minna semblaient indiquer que plus elle était serrée de près par les armes, plus elle voyait jaillir d'éclairs des épées, plus aussi son calme était grand, plus sa satisfaction était parfaite. Après que la musique eut cessé, elle resta un moment seule et immobile pour terminer la danse : alors les guerriers et les jeunes filles semblaient être les gardes et la suite d'une princesse qui, congédiés par un signe, l'abandonnaient un moment dans la solitude. Son regard et son attitude, livrée comme elle l'était probablement à quelque rêve d'imagination, répondaient à merveille à la dignité idéale que les spectateurs lui attribuaient; mais revenant soudain à elle-même, elle rougit en s'apercevant qu'elle avait été, pour un moment, l'objet de l'attention générale, et donna

gracieusement la main à Cleveland qui, sans avoir participé à la danse guerrière, prétendit à l'honneur de la reconduire à sa place.

Tandis qu'ils s'y rendaient, Mordaunt Mertoun put observer que Cleveland parlait bas à l'oreille de Minna, et que la réponse de la jeune fille fut accompagnée d'un embarras plus grand encore que celui qu'elle avait manifesté lorsque tous les regards de l'assemblée étaient fixés sur elle. Les soupçons de Mordaunt Mertoun furent vivement éveillés par cette remarque, car il connaissait bien le caractère de Minna ; il savait avec quelle froideur et quelle insouciance elle avait coutume de recevoir les compliments et les galanteries ordinaires avec lesquels sa beauté et sa position la rendaient suffisamment familière.

« Est-il possible qu'elle aime réellement cet étranger? » fut l'idée peu agréable qui s'empara aussitôt de l'esprit de Mordaunt... « et si elle l'aime, en quoi dois-je m'en inquiéter? » fut sa seconde pensée. Il se dit ensuite, « que, sans avoir jamais prétendu qu'au titre d'ami, sans prétendre porter maintenant ce titre, il avait encore droit, en considération de leur intimité première, de gémir et de s'indigner en la voyant donner son affection à un homme indigne d'elle. » Dans cette suite de raisonnements il est probable qu'une vanité blessée, ou quelque ombre imperceptible d'un regret égoïste, pouvait prendre le déguisement d'une générosité désintéressée; mais il se trouve tant de mauvais alliage, même dans nos meilleures pensées, que ce serait une tâche pénible que de critiquer trop minutieusement le motif de nos bonnes actions. Au moins nous devons recommander à chacun de ne pas trop sonder celles de son voisin, quelque sévérité qu'il mette à examiner la pureté des siennes.

La danse des épées fut suivie par divers autres exercices du même genre, et par des chants dans lesquels les chanteurs mirent toute leur âme, tandis que l'auditoire ne manquait pas, dès que l'occasion s'en présentait, de répéter en chœur un refrain favori; c'est alors que la musique, quoique d'un caractère simple et même rude, reprend son empire naturel sur tous les esprits, et produit ce vif enthousiasme que ne peuvent atteindre les plus savantes compositions des premiers maîtres. Une musique savante ennuie une oreille ordinaire, quoiqu'elle puisse causer un plaisir délicieux à ceux qui ont été mis en état, par leur éducation et leur capacité naturelle, de comprendre les combinaisons d'une harmonie compliquée.

Il était environ minuit lorsqu'un coup frappé à la porte de la

maison, et le son du *guî* et du *langspiel,* annoncèrent l'arrivée de nouveaux hôtes; aussitôt, suivant la coutume hospitalière de la contrée, les appartements leur furent ouverts.

CHAPITRE XVI.

ENTRETIEN.

> Mon esprit est troublé : quelque événement encore caché dans les étoiles commencera son triste et terrible cours, au milieu des joies de cette nuit.
>
> SHAKSPEARE. *Roméo et Juliette.*

Les nouveaux venus, comme il arrive partout le monde en semble occasion, formaient une espèce de mascarade représentant les tritons et les sirènes dont les traditions anciennes et populaires avaient peuplé les mers du Nord. Les premiers, que les Shetlandais de cette époque appelaient Shoupeltins, étaient représentés par des jeunes gens grossièrement affublés de faux cheveux et de fausses barbes en filasse, avec des colliers composés de coquillages, d'algues, et d'autres productions marines qui décoraient aussi leurs manteaux de wadmaal d'un bleu clair ou d'un vert de mer. Ils portaient des tridents et autres emblèmes de leur prétendue dignité, parmi lesquels le goût classique de Claude Halcro, qui avait dirigé la mascarade, n'avait pas oublié les conques; et de temps à autre une ou deux de ces déités aquatiques en tiraient des sons bruyants et enroués, au grand déplaisir de toute la compagnie. Les néréides et les nymphes montraient en cette occasion, comme c'est l'usage, un peu plus de goût que les dieux marins qui les escortaient. Des vêtements bizarres de soie verte et d'autres étoffes riches et précieuses avaient été taillés de manière à reproduire l'idée qu'elles se formaient des habitantes de la mer, et en même temps à montrer avec avantage les formes et les traits des jolies déesses. Les colliers de coquillages qui ornaient le cou, les bras et les chevilles des belles sirènes, étaient quelquefois mêlés de perles véritables; en somme, l'extérieur de cette troupe était tel, qu'elle n'aurait pas été mal accueillie à la cour d'Amphitrite, surtout si on prend en considération les longues boucles de cheveux, les beaux yeux bleus, le teint blanc et frais, et les traits réguliers des filles de Thulé. Nous ne prétendons pas dire qu'aucune de ces fausses sirè-

nes jouât son rôle aussi parfaitement que les suivantes de Cléopâtre, qui, adoptant la queue de poisson des sirènes véritables, savaient néanmoins trouver de la grâce dans tous leurs mouvements [1]; car si elles n'eussent laissé leurs jambes dans leur état naturel, il aurait été impossible aux sirènes shetlandaises d'exécuter la jolie danse dont elles récompensèrent la compagnie pour la prompte admission qu'on leur avait accordée.

On découvrit bientôt que ces masques n'étaient pas des étrangers, mais une partie des conviés qui, s'étant échappés de la salle quelques minutes auparavant, s'étaient ainsi déguisés pour donner de la variété aux amusements de la soirée. La muse de Claude Halcro, toujours active en pareille occasion, leur avait fourni une chanson de circonstance dont nous pouvons donner une imitation. Les strophes étaient alternativement chantées par une néréide et un triton. Les hommes et les femmes, partagés en deux groupes, formaient deux chœurs, qui accompagnaient le chanteur principal ou répétaient le refrain.

CHANT DES SIRÈNES ET DES TRITONS.

I.

LA SIRÈNE.

Au sein des vagues mugissantes,
Sur des lits de perles brillantes,
Du Nord nous chantons les combats;
Et là, dans ces sombres climats;
Dans ces cavernes, de l'orage,
A notre oreille bat la rage
Aussi bas, aussi doucement
Que le soupir d'un jeune amant.
Mais quoique dans le sein des ondes
Le repos règne autour de nous,
Nous quittons nos grottes profondes,
Joyeux fils de Thulé, pour danser avec vous.

II.

LE TRITON.

Nous brisons les trombes naissantes;
Nous chassons le serpent de mer;
De nos conques retentissantes
Le bruit se mêle au flot amer;
De nos conques harmonieuses

[1] Voir une admirable discussion sur ce passage dans le *Variorum Shakspeare*.

Le son vient planer sur les flots,
Et berce d'images heureuses
Le court sommeil des matelots.
Bien plus, sortant du sein des ondes,
Portant nos conques avec nous,
Nous quittons nos grottes profondes,
Joyeux fils de Thulé, pour chanter avec vous.

III.

LES SIRÈNES ET LES TRITONS.

De nos cavernes ténébreuses
Nous avons entendu vos chants,
Car les notes harmonieuses
Savent percer les flots grondants.
Sous le poids de malheurs pénibles,
Nous eussions entendu vos pleurs;
Nous ne serions point insensibles
Aux tristes cris de vos douleurs.
De même dans le sein des ondes
Votre gaîté vient jusqu'à nous;
Nous quittons nos grottes profondes,
Fils de Thulé, pour rire et danser avec vous.

Le chœur final fut chanté par toutes les voix, seulement quelques dieux s'efforcèrent de faire sortir de leurs conques une espèce d'accompagnement rauque, qui produisit pourtant un assez bon effet. La poésie, aussi bien que l'exécution, fut couverte d'applaudissements par tous ceux qui se disaient juges en pareilles matières, mais surtout par Triptolème Yellowley, qui, ayant saisi au passage les termes aratoires de charrue et de sillon, et, grâce à de nombreuses libations, les ayant compris dans le sens le plus littéral, déclara franchement, en prenant Mordaunt à témoin, que, bien qu'il fût ridicule d'avoir perdu de bonne filasse pour faire une barbe et une chevelure à des tritons, la chanson renfermait les seuls mots de sens commun qu'on eût dits de toute la journée.

Mais Mordaunt n'avait pas le temps de lui répondre. Il était occupé à suivre, avec la plus grande attention, les mouvements de l'une des sirènes, qui, dès l'entrée de la mascarade, lui avait fait un signe; ce qui lui faisait penser, quoiqu'il ignorât qui ce pût être, qu'elle avait à lui communiquer des choses importantes. La néréide qui lui avait si hardiment pressé le bras, et avait accompagné ce geste d'une expression d'yeux qui l'intriguait vivement, était déguisée avec beaucoup plus de soin que ses compagnes; sa

mante était lâche et assez large pour cacher complétement ses formes, et sa figure était couverte d'un masque de soie; il remarqua qu'elle s'éloignait peu à peu du reste de sa troupe, et enfin, se plaçant, comme pour mieux prendre l'air, près de la porte d'une chambre qui restait ouverte, elle le regarda encore d'un air tout particulier; puis, profitant d'un instant où l'attention de la compagnie était fixée sur les autres masques, elle sortit de l'appartement.

Mordaunt n'hésita pas à suivre aussitôt son guide mystérieux, car nous pouvons donner ce nom à la néréide; elle s'arrêta un moment pour lui montrer la direction du chemin qu'elle allait prendre, et puis s'avança d'un pas rapide vers la rive d'un lac d'eau salée qui s'étendait devant eux. De petites vagues brillantes se balançaient à la surface du lac, sous un ciel éclairé par un crépuscule d'été et un beau clair de lune; on ne pouvait par cette nuit lumineuse regretter l'absence du soleil; d'ailleurs on voyait encore à l'ouest sur les ondes les traces de son coucher, tandis que l'horizon, à l'est, commençait à rougir des feux de l'aurore.

Mordaunt n'eut donc aucune peine à tenir en vue son guide déguisé, tandis qu'il traversait les collines et les vallées, en se dirigeant vers le rivage de la mer; puis, après mille détours dans les rochers, la sirène prit un chemin qui conduisait à un lieu où Mordaunt lui-même, à force de travail et pendant l'époque de son intimité à Burgh-Westra, était parvenu à construire un berceau, abri solitaire où les filles de Magnus Troil avaient l'habitude, quand le temps le permettait, de passer une partie de leurs journées. La sirène s'arrêta, et, après un peu d'hésitation, elle s'assit sur le banc rustique : c'était là le lieu des explications; mais des lèvres de qui allait-il les recevoir? Norna s'était d'abord présentée à l'imagination de Mordaunt; mais une haute taille, un pas lent et majestueux, différaient entièrement de la grandeur et de la démarche de cette sirène à forme de fée qui l'avait précédé d'un pas léger, semblable à une néréide, qui, restée trop tard sur le rivage, et menacée du déplaisir d'Amphitrite, se hâtait de regagner son élément natal. Puisque ce n'était point Norna, ce pouvait seulement être Brenda qui lui eût donné un pareil signal; et lorsqu'elle se fut assise sur le banc, elle ôta le masque qui cachait son visage, et c'était en effet Brenda. Mordaunt n'avait certainement rien fait pour redouter sa présence, et pourtant, telle est l'influence de la timidité sur les jeunes gens honnêtes des deux

sexes, qu'il éprouva autant d'embarras que s'il se fût trouvé subitement en face d'une personne justement irritée contre lui. Brenda n'était pas moins troublée; mais comme elle avait demandé cette entrevue et qu'elle ne pouvait durer long-temps, elle fut obligée, en dépit d'elle-même, d'entamer la conversation.

« Mordaunt, » dit-elle en balbutiant; mais ensuite se reprenant, elle dit : « vous devez être surpris, monsieur Mertoun, que je me sois permis cette singulière liberté? — C'est depuis ce matin seulement, Brenda, répliqua Mordaunt, qu'une marque d'amitié ou de confiance de vous ou de votre sœur pourrait me surprendre. Je suis beaucoup plus étonné que vous m'ayez fui sans motif pendant plusieurs heures, que de vous voir m'accorder maintenant un entretien. Au nom du ciel, Brenda, en quoi vous ai-je offensée? et pourquoi cette singulière conduite à mon égard? — Ne suffit-il pas de vous dire, » répondit Brenda en baissant les yeux, « que telle est la volonté de mon père? — Non, cette raison ne suffit pas. Votre père ne peut avoir changé si subitement de dispositions et de manières avec moi, sans avoir cédé à l'influence de quelque étrange déception. Je vous demande seulement de m'expliquer la cause de ce changement; car je consens à être plus bas dans votre estime que le dernier paysan de ces îles, si je ne puis prouver que ses nouvelles opinions à mon égard sont fondées sur une infâme tromperie ou une erreur extraordinaire. — C'est bien possible, je l'espère bien; mon désir de vous voir ainsi en secret doit vous prouver que je l'espère. Mais il m'est difficile... il m'est impossible de vous expliquer la cause du ressentiment de mon père. Norna s'est entretenue longuement avec lui sur ce sujet, et j'ai peur qu'ils ne se soient quittés mécontents : or, vous savez bien que pareille chose n'arriverait pas sans de grandes raisons. — J'ai remarqué que votre père est fort attentif aux conseils de Norna, et plus complaisant à satisfaire ses caprices que ceux des autres... J'ai remarqué cela, quoiqu'il soit peu disposé à croire aux pouvoirs surnaturels qu'elle s'attribue. — Ils sont parents de loin... et furent amis dans leur jeunesse... même, comme je l'ai entendu dire, on crut autrefois qu'ils se marieraient ensemble. Mais les bizarreries de Norna se manifestèrent immédiatement après la mort de son père, et l'union en resta là, s'il est vrai qu'il en fut jamais question. Mais il est certain que mon père la considère beaucoup, et c'est, j'en ai peur, une preuve que ses préjugés contre vous sont profondément enracinés, puisqu'ils se sont presque querellés à cause de

vous. — Ah! les bénédictions vous arrivent à vous qui appelez ces opinions des préjugés! » s'écria Mordaunt avec chaleur; « à vous, les mille bénédictions du ciel!... Vous eûtes toujours bon cœur... vous n'avez pu conserver long-temps même l'apparence de la dureté. — Ce n'est qu'une apparence, il est vrai, » dit Brenda, se rassurant peu à peu, et reprenant le ton familier des conversations de leur enfance... « Je n'ai jamais pu penser, Mordaunt... jamais sérieusement croire, du moins, que vous eussiez pu mal parler de Minna ou de moi. — Et qui ose dire que je l'ai fait? » s'écria Mordaunt, donnant carrière à l'impétuosité naturelle de son caractère; « qui ose le dire, et qui ensuite a l'impudence d'espérer que je laisserai sa langue remuer tranquillement entre ses deux mâchoires? par saint Magnus le martyr, je la ferai manger aux corbeaux! — Mais maintenant, dit Brenda, votre colère m'épouvante, et va me forcer à vous quitter. — Me quitter! et sans me dire en quoi consiste la calomnie ou le nom du vil calomniateur! — Hélas! c'est plus d'une personne qui a persuadé à mon père une chose... que je ne puis vous dire moi-même... mais c'est plus d'une personne qui dit que... — Y en aurait-il des centaines, Brenda, je n'en ferai pas moins ce que j'ai dit... Saint martyr!... m'accuser d'avoir mal parlé de ceux que j'ai le plus respectés, le plus estimés sur la terre!... Je rentre à l'instant même dans la salle, et votre père me rendra justice devant tout le monde. — N'y songez pas, pour l'amour de Dieu! n'y songez pas, si vous ne voulez pas que je devienne la plus malheureuse des filles. — Dites-moi donc, du moins, si je devine juste, quand je nomme ce Cleveland en tête des infâmes qui m'ont calomnié? — Non, non, » répondit Brenda avec véhémence; « vous tombez d'une erreur dans une autre plus dangereuse. Vous dites que vous êtes mon ami... je désire être votre amie... demeurez encore une minute seulement, et écoutez ce que j'ai à vous dire; notre entrevue n'a duré que trop long-temps déjà, et chaque instant apporte un péril de plus avec lui. — Dites-moi donc, » reprit Mertoun fort attendri par les appréhensions et la douleur de la pauvre jeune fille, « ce que vous exigez de moi; et croyez-m'en, il est impossible à vous de demander une chose vers laquelle tous mes efforts ne se dirigent pas à l'instant même. — Eh bien! donc... ce capitaine... ce Cleveland... — Je le savais, par le ciel! mon esprit me disait que ce drôle était d'une manière ou d'une autre la cause de ces malheurs et de cette mésintelligence.— Si vous ne pouvez être ni patient, ni muet une seule minute, reprit

Brenda, il faut que je vous quitte à l'instant; ce que j'ai à vous dire n'a point rapport à vous, mais à un autre... bref, à ma sœur Minna. Je n'ai point à vous parler de son mécontentement contre vous, mais de pénibles inquiétudes à vous confier, au sujet de l'attention qu'il lui accorde. — Cette attention est manifeste, visible, frappante, et à moins que mes yeux ne m'abusent, fort bien reçue, si même elle n'est pas payée de retour. — Voilà la vraie cause de ma frayeur; moi aussi, je fus séduite par l'extérieur, les manières franches et la conversation romanesque de cet homme. —Son extérieur! oui, il est vigoureux et bien membré. Mais comme le vieux Sinclair de Quendale disait à l'amiral espagnol : « Au diable sa face! j'en ai vu de plus belles à bien des pendus de Borough-Moor... » Quant à ses manières, ce sont celles d'un capitaine corsaire... et sa conversation ressemble au jargon d'un joueur de marionnettes; car il ne parle guère que de ses exploits. — Vous vous trompez; il ne parle que trop bien de tout ce qu'il a vu et appris; d'ailleurs, il est allé réellement dans beaucoup de pays éloignés, il a pris part à beaucoup de chaudes actions, et il peut en parler avec autant d'esprit que de modestie. Vous croiriez voir le feu et entendre le bruit des canons. Il sait prendre tous les tons... Il nous entretient des arbres et des fruits délicieux des climats éloignés, des usages de certains peuples qui ne portent pas, toute l'année, de vêtements à moitié si chauds que nos robes d'été, et n'usent guère que de mousselines et de linons. — Sur ma parole, Brenda, il paraît bien comprendre la manière d'amuser de jeunes dames. — Oh! oui, » dit Brenda avec la plus grande simplicité; « je vous assure que d'abord je l'aimais plus que Minna ne l'aime. Et pourtant, quoiqu'elle soit beaucoup plus instruite que moi, je connais mieux le monde qu'elle, car j'ai vu plus de villes, moi. J'ai été à Kirkwall une fois, outre que j'avais été trois fois à Lerwick, lorsque les vaisseaux hollandais y étaient en rade; on aurait donc de la peine à me tromper. — Et s'il vous plaît, Brenda, pourquoi êtes-vous portée à penser moins favorablement de ce jeune aventurier, qui semble si séduisant? — Ma foi, au commencement, » répondit Brenda, après un moment de réflexion, « il était beaucoup plus aimable, les histoires qu'il contait n'étaient ni si tristes, ni si terribles; il riait et dansait davantage. — Et peut-être alors dansait-il plus souvent avec Brenda qu'avec sa sœur? — Non... je ne pense pas; et pourtant, pour dire la vérité, je n'ai pu concevoir le moindre soupçon contre lui, tant qu'il nous a également donné

son attention à toutes deux ; car vous savez qu'alors il n'aurait pas pu nous être plus que vous-même, Mordaunt Mertoun, plus que le jeune Swaraster, ou tout autre jeune homme des îles. — Mais alors pourquoi vous répugne-t-il de le voir rechercher votre sœur ?... Il est riche, il paraît l'être du moins. Vous dites qu'il est accompli et fort aimable... que désirez-vous encore dans un amant pour Minna?—Mordaunt, vous oubliez qui nous sommes, » répondit la jeune fille en prenant un air de dignité qui n'allait pas moins bien à son naïf visage que le son différent dans lequel elle avait parlé jusque-là. « C'est un petit monde pour nous que ces îles Shetland ; il est peut-être inférieur, du moins les étrangers le disent, aux autres parties de la terre ; mais ce n'en est pas moins notre petit monde, et les filles de Magnus Troil y tiennent un certain rang. Il conviendrait peu, je pense, à nous qui descendons des rois de la mer et des anciens comtes, de nous jeter dans les bras d'un étanger qui aborda sur nos côtes, comme un oiseau au printemps, sans qu'on sache d'où il vient, et qui peut repartir à l'automne pour aller on ne sait où. — Et qui cependant peut décider une Shetlandaise aux yeux d'or à l'accompagner dans sa migration ? dit Mordaunt. — Je ne souffrirai pas qu'on plaisante sur un pareil sujet, » répondit Brenda avec indignation ; « Minna est, comme moi, fille de Magnus Troil, l'ami des étrangers, mais le père de l'Hialtland. Il leur donne l'hospitalité dont ils ont besoin ; mais que le plus orgueilleux ne pense pas qu'il peut à son gré s'allier à sa maison. »

Elle prononça ces mots avec une extrême chaleur, qui diminua aussitôt, tandis qu'elle ajoutait : « Non, Mordaunt, ne supposez pas que Minna Troil soit capable d'oublier assez ce qu'elle doit à son père et au sang de son père pour penser à prendre ce Cleveland pour époux ; mais elle peut lui prêter assez long-temps l'oreille pour compromettre son bonheur futur. Elle a une de ces âmes où certains sentiments prennent une profonde racine. Vous souvenez-vous d'Ulla Storlson qui gravissait chaque jour le faîte de Vossdale-Head pour épier le vaisseau de son amant qui ne devait jamais revenir ? Quand je pense à sa démarche lente, à ses joues pâles, à ses yeux qui devenaient de moins en moins brillants, comme la lampe qui s'éteint, faute d'huile... quand je me rappelle le regard animé d'une sorte d'espérance avec lequel le matin elle montait au sommet de ce rocher, et le désespoir profond et terrible qui pesait sur son front au retour... quand je songe à tout cela, pouvez-vous être surpris

que je craigne pour Minna dont le cœur est fait pour conserver, avec une rare fidélité, toutes les affections qu'elle pourrait concevoir? — Je ne suis pas surpris, » répliqua Mordaunt, vivement ému par la voix tremblante de la jeune fille, et par les larmes qu'il entrevoyait dans ses yeux, tandis qu'elle traçait un portrait auquel son imagination comparait sa sœur; « je ne m'étonne pas que la plus pure affection vous dicte de pareilles craintes; et si seulement vous vouliez m'indiquer en quoi je pourrais servir votre amour pour votre sœur, vous me trouveriez prêt à exposer ma vie, s'il était nécessaire, comme je l'ai fait en gravissant un rocher pour vous dénicher des œufs de guillemot. Croyez-moi, Brenda, tout ce qu'on a pu dire à votre père ou à vous-même, en m'accusant d'avoir le moins du monde songé à oublier le respect que je vous dois, est une fausseté comme jamais n'en a vomi l'enfer. — Je vous crois, » dit Brenda, en lui présentant la main; « je vous crois, et mon cœur est plus léger, à présent que j'ai rendu ma confiance à un si vieil ami. Comment vous pouvez nous servir, je l'ignore; mais ce fut par le conseil, je puis dire par l'ordre de Norna, que je me suis hasardée à vous faire cette communication; et vraiment je m'étonne, » ajouta-t-elle en regardant autour d'elle, « que mon courage ait pu aller jusque-là. Maintenant, vous savez tout ce que je puis vous dire du péril où se trouve ma sœur, surveillez ce Cleveland... mais prenez garde de vous fâcher avec lui, car certainement vous n'auriez pas beau jeu avec un guerrier si expérimenté. — Je ne vous comprends pas bien, réplique le jeune homme; comment n'aurais-je pas beau jeu? Avec la vigueur et le courage que Dieu m'a donnés, avec une bonne cause par-dessus le marché, je m'inquiète peu des querelles que Cleveland pourrait me chercher. — Alors, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour Minna, pour mon père, pour moi, pour nous tous, évitez toute dispute avec lui; contentez-vous de l'épier, et, s'il est possible, de découvrir qui il est, et quelles sont ses intentions envers nous. Il a parlé de se rendre aux Orcades, pour s'enquérir du vaisseau matelot avec lequel il faisait voile; mais les jours, mais les semaines se passent, et il ne s'y rend point. Pendant qu'il tient compagnie à mon père près de sa bouteille, et qu'il conte à Minna de romanesques histoires sur les peuples étrangers, les guerres lointaines, les régions sauvages et inconnues, le temps s'écoule, et l'étranger, dont nous ne connaissons rien que l'existence, devient de plus en plus intime dans notre société. Maintenant, adieu. Norna espère vous raccommoder avec mon père, et vous

prie de ne pas quitter Burgh-Westra demain, quelle que soit la froideur que vous témoignent mon père et ma sœur. Moi aussi, » ajouta-t-elle en lui tendant encore la main, « je dois faire mauvaise figure au visiteur importun de Jarlshof, mais de cœur nous sommes encore Brenda et Mordaunt. »

Elle lui présenta la main, avons-nous dit, mais elle la retira avec une légère confusion, en riant et rougissant à la fois, lorsque, par un mouvement bien naturel, il allait la presser contre ses lèvres. Il chercha un instant à la retenir, car cette entrevue avait eu pour lui un charme qu'il n'avait jamais éprouvé, si souvent qu'il se fût trouvé jadis seul avec elle; mais elle parvint à se dégager; et, lui faisant encore un signe d'adieu, elle lui indiqua un sentier différent de celui qu'elle allait suivre pour rentrer à la maison, et disparut bientôt à ses yeux derrière le rocher.

Mordaunt la regarda s'éloigner, immobile, et dans une situation d'esprit toute nouvelle. Le terrain neutre et incertain qui sépare l'amour de l'amitié peut être parcouru long-temps et sans péril, jusqu'à ce que celui qui s'y trouve engagé soit tout-à-coup appelé à reconnaître l'autorité de l'une ou de l'autre de ces puissances. Alors il arrive très souvent qu'après s'être regardé comme simple ami pendant des années, on se trouve soudain transformé en amant. Qu'un tel changement dans les affections de Mordaunt dût avoir lieu à dater de ce jour, quoiqu'il fût incapable d'en distinguer exactement lui-même la nature, on devait s'y attendre. Il se trouva subitement admis, avec la franchise la plus illimitée, dans la confiance d'une belle et séduisante jeune fille, dont il s'imaginait, peu auparavant, n'avoir que le dédain et la haine; et si quelque chose au monde pouvait rendre un changement si doux et si étonnant plus enivrant encore, c'était l'innocente et naïve simplicité de Brenda qui jetait un enchantement sur tout ce qu'elle faisait ou disait. L'endroit où s'était passée cette scène avait aussi pu ajouter à son effet, quoiqu'elle n'en eût pas besoin; mais un beau visage paraît encore plus beau au clair de la lune, et une douce voix semble plus douce encore au milieu du silence d'une nuit d'été. Mordaunt, qui cependant était retourné à la maison, se trouva donc disposé à écouter avec une patience rare et une singulière complaisance la déclamation enthousiaste prononcée sur le clair de la lune par Halcro, dont l'admiration avait été éveillée par un petit tour en plein air, entrepris pour chasser les vapeurs de l'excellente liqueur qu'il n'avait pas épargnée durant la fête.

« Le soleil, mon garçon, dit-il à Mertoun, est la lanterne des malheureux journaliers ; elle arrive tout allumée de l'est pour rappeler tout un monde au travail et à la misère, tandis que la joyeuse lune nous éclaire tous pour la joie et l'amour. — Et pour la folie, ou elle est bien calomniée, » ajouta Mordaunt, pour dire quelque chose.

« Eh bien, soit! répondit Halcro : au moins n'est-ce pas une triste folie. Mon cher et jeune ami, les habitants de ce monde, condamnés à souffrir, s'inquiètent trop d'avoir toujours la tête saine, la tête à eux, comme on dit. J'avoue qu'on m'a souvent appelé demi-fou, et je suis sûr que j'ai aussi bien fait mon chemin dans le monde que si j'avais eu double dose d'esprit. Mais, attendez, où en étais-je? Ah! touchant et concernant la lune ; ma foi, la lune est l'âme de l'amour et de la poésie. Je ne crois pas qu'il existât jamais un véritable amant qui ne soit pas allé au moins jusqu'à « O toi ! » dans un sonnet à sa louange. — La lune, » dit le facteur, qui commençait alors à parler fort vite, « mûrit l'avoine, du moins les vieux le disent, et remplit les noix aussi, ce qui est moins important : *spargite nuces, pueri*. — A l'amende! à l'amende! » cria l'udaller, qui était alors parvenu à son plus haut degré d'exaltation ; « le facteur parle grec!... Par les os de mon saint patron, saint Magnus, il avalera la pleine chaloupe de punch s'il ne nous chante une chanson sur l heure! — Trop d'eau noya le meunier, répliqua Triptolème : mon cerveau a plutôt besoin de sécher que d'être mouillé davantage. — Chantez donc, répondit le vieil udaller, car personne ne parlera d'autre langue ici que l'honnête norse, le joyeux hollandais, le dantzickois, et le lent écossais tout au plus. Eric Scambester, amenez la chaloupe et remplissez-la jusqu'au bord : il faut charge entière. »

Avant que la chaloupe pût l'atteindre, l'agriculteur, qui la vit s'approcher et se diriger vers lui par une lente manœuvre (car Scambester lui-même n'était pas alors très en état de conduire sa propre barque), fit un effort désespéré, et se mit à entonner, ou plutôt à croasser une ballade qu'on chantait dans le comté d'York pour la moisson, et que son père avait coutume de chanter lorsqu'il était un peu aviné, sur l'air de « Holà! Dobbin, en route avec ton chariot! » La piteuse figure du chanteur et les sons horriblement discordants de sa voix formaient un contraste si plaisant avec les paroles et l'air, que l'honnête Triptolème amusa la société autant qu'aurait pu le faire un convive en venant au banquet avec les habits de fête de son grand-père. Cette plaisanterie termina la soi-

rée; car Magnus lui-même, malgré sa forte et vigoureuse tête, avait avoué qu'il sentait l'influence du dieu du sommeil. Les hôtes se rendirent, du mieux qu'ils purent, sous leurs hangars et dans leurs chambres à coucher, et bientôt la maison, qui avait été si bruyante, fut plongée dans un parfait silence.

CHAPITRE XVII.

LA BALEINE.

Les barques sont montées, et tous les jeunes gens s'arment de ce qui peut terrasser les monstres marins : piques, hallebardes, broches, et javelots qui blessent de loin, instruments de paix et outils de guerre. Voici pour les vigoureux garçons l'occasion de montrer ce que l'amour et l'honneur peuvent les exciter à faire. La mer offre un théâtre magnifique : les rochers d'alentour sont couronnés de vieillards vénérables et de jolies filles. *La Bataille des îles Summer.*

La matinée qui suit une fête comme celle de Magnus Troil manque un peu du sel qui assaisonnait les plaisirs du jour précédent, comme le lecteur fashionable peut l'avoir remarqué à un déjeuner public pendant les courses de chevaux d'une ville de province. Parmi ce qu'on appelle la meilleure société, ces moments perdus sont ordinairement employés, par chaque membre de la compagnie, dans son cabinet de toilette. A Burgh-Westra, on croira sans peine qu'il n'y avait point de place pour les lieux de retraite; et les jeunes filles, les joues pâles, les vieilles dames, clignant de l'œil et bâillant, furent forcées de se réunir avec les hommes, tous accablés de maux de tête, trois heures après s'être quittés.

Éric Scambester avait fait tout ce qu'un homme peut faire pour chasser l'ennui d'un déjeuner; la table gémissait sous le poids des énormes tranches de bœuf fumé, accommodées à la manière des îles Shetland, des pâtés, des ragoûts cuits au four, du poisson arrangé et servi de toutes les manières possibles, et même de friandises étrangères, telles que thé, café et chocolat. Car, comme nous avons déjà eu occasion de le remarquer, la position de ces îles leur fit faire de bonne heure connaissance avec les inventions diverses du luxe étranger, qui n'étaient encore que peu connues en Ecosse. A une époque beaucoup plus rapprochée de celle où nous écrivons, une livre de thé vert fut accommodée comme des choux, et une

autre convertie en sauce végétale pour du bœuf salé, par l'ignorance des bonnes ménagères écossaises à qui on les avait envoyées comme de rares présents.

Outre ces préparatifs, la table offrait encore toutes les généreuses boissons qui sont comprises par les *bons vivants* sous le nom facétieux « d'un poil du chien qui vous a mordu. » C'était du capiteux usquebaugh d'Irlande, de la vraie liqueur de Nantes, du véritable Shiedamm, l'eau-de-vie de Caithness et l'eau d'or de Hambourg; c'était aussi du rhum d'une formidable antiquité, et les cordiaux des îles du Levant. Après cette énumération, il serait inutile de mentionner la forte ale brassée à la maison, le *mum* allemand et la bière de Schwartz, et il serait encore plus indigne de nous arrêter sur les innombrables espèces de potages et soupes destinés, avec le bland et diverses préparations de laitage, à ceux qui préféraient des aliments moins lourds.

Il n'était donc pas merveilleux que la vue d'une si bonne chère réveillât l'appétit et rallumât le courage des convives fatigués. Les jeunes gens se mirent en devoir de chercher leurs dames de la soirée précédente, et recommencèrent les petites causeries qui avaient si joyeusement fait passer la nuit, tandis que Magnus, avec tous ses vieux amis norses, encourageait de précepte et d'exemple les gens moins âgés ou plus sobres à faire raffle complète des bonnes choses qu'ils avaient devant eux. Cependant il y avait encore un long intervalle de temps à employer avant le dîner, car les déjeuners les plus longs ne peuvent durer au delà d'une heure; et il était à craindre que Claude Halcro ne songeât à remplir cette matinée en chantant ses propres chansons ou en racontant dans toute sa longueur la formidable histoire de sa présentation au glorieux John Dryden. Mais la fortune épargna aux hôtes de Burgh-Westra un si grand malheur, en leur envoyant un amusement fort convenable à leurs goûts et à leurs habitudes.

Beaucoup de convives avaient déjà tiré leur cure-dent, et quelques uns commençaient à parler de ce qu'on pourrait faire, lorsque, la démarche précipitée et l'œil en feu, Éric Scambester, un harpon à la main, vint annoncer à la compagnie qu'il y avait une baleine sur la côte, à peu près vers l'embouchure du Woe; alors vous auriez vu une joyeuse, bruyante et universelle agitation, comme l'amour d'un exercice étroitement lié à notre naturel peut seul en faire naître. Une bande de gentilshommes campagnards, allant chasser les premiers coqs de bruyère de la saison, serait une

comparaison aussi imparfaite par rapport à la joie qu'à l'importance du motif; une battue dans les épais taillis de la forêt d'Ettrick, pour la destruction des renards; l'insurrection des chasseurs du Lennox, quand un des daims de leur duc s'éloigne d'Inch-Mirran; même le joyeux rendez-vous d'une chasse au renard, avec tous les gais accompagnements de chiens qui aboient et de cors qui sonnent : rien n'est comparable à l'enthousiasme avec lequel les braves enfants de Thulé s'élancèrent pour aller combattre le monstre que la mer avait envoyé si à propos pour leur amusement.

Les nombreux magasins de Burgh-Westra furent aussitôt dépouillés de toutes les espèces d'armes qu'on pouvait employer en pareille occasion. Harponsépées , piques et hallebardes tombèrent entre les mains des uns; d'autres se contentèrent de fourches, de broches, et de tout ce qu'ils purent trouver qui fût aussi long et aussi pointu. Équipés ainsi à la hâte, une division, sous le commandement du capitaine Cleveland, courut se jeter dans les barques qui se trouvaient dans le petit port, tandis que le reste de la compagnie se rendait par terre au théâtre de l'action.

Le pauvre Triptolème fut interrompu dans un plan qu'il venait de former contre l'obstination des Shetlandais, et qui consistait en un sermon sur l'agriculture et les ressources du pays, par ce charivari soudain qui arrêta en même temps la poésie d'Halcro et sa non moins formidable prose. On peut aisément imaginer que le facteur ne prit qu'un bien faible intérêt à l'amusement qu'on substituait si subitement à ses savantes instructions, et qu'il n'aurait pas même daigné jeter un coup d'œil sur la scène active qui allait avoir lieu, s'il n'eût été stimulé à s'y rendre par les exhortations de mistress Baby. « Mettez-vous en avant, frère, dit la prudente dame : mettez-vous en avant. Qui sait où peut tomber la bénédiction du ciel? On dit que tout le monde aura part, et part égale, à la carcasse et à l'huile de la bête; or, une pinte de cette huile aura bien son prix pour nous éclairer dans les longues nuits dont on nous parle. Mettez-vous en avant, frère; voyons, prenez mon bras. Jamais cœur poltron ne gagna dame jolie. Et, qui sait, quand cette huile est fraîche, elle peut être bonne à manger, et épargner du beurre. »

De combien le zèle de Triptolème fut augmenté par la perspective de manger de l'huile fraîche de baleine en place de beurre, nous ne saurions le dire; mais ne pouvant faire mieux, il se mit à brandir.... la fourche.... dont il était armé, et s'en alla livrer bataille à l'animal.

La position dans laquelle le mauvais destin de l'ennemi l'avait placé était des plus favorables à l'entreprise des insulaires. Une marée d'une hauteur surprenante avait poussé la baleine sur un large banc de sable, dans le Woe, ou lac, au milieu duquel on allait l'attaquer. Dès qu'il sentit l'onde se retirer, il comprit son péril, et déjà il avait tenté plus d'un effort désespéré pour sortir des eaux basses et repasser par dessus la barre; mais jusque-là il avait plutôt empiré qu'amélioré sa condition en s'enfonçant dans le sable et restant ainsi exposé à l'attaque méditée. En ce moment, les Shetlandais s'élancèrent contre lui : les premiers rangs étaient occupés par les hommes les plus jeunes et les plus hardis, armés des diverses manières que nous avons décrites; tandis que, pour voir et pour encourager leurs efforts, les jeunes filles et les personnes plus âgées des deux sexes se placèrent sur les rochers qui dominaient le théâtre de l'action.

Comme les barques avaient à doubler un petit cap avant d'arriver à l'embouchure du Woe, ceux qui étaient venus par le rivage eurent le temps de faire la reconnaissance nécessaire des forces et de la situation de l'ennemi contre lequel ils allaient commencer simultanément l'attaque par mer et par terre.

Le général, vaillant et expérimenté, car l'udaller méritait ces épithètes, ne voulut, dans un cas si important, se fier qu'à ses propres yeux, et à vrai dire son costume et sa rare adresse le rendaient également digne du commandement à lui dévolu. Son chapeau galonné d'or avait été remplacé par un bonnet de peau d'ours; son habit de drap bleu avec doublure d'écarlate, couvert de ganses et de broderies, par une jaquette de flanelle rouge avec boutons de corne noire, sur laquelle il portait une espèce de chemise en veau marin artistement cousue et brodée par devant, du genre de celles que mettent les Esquimaux et quelquefois les Groënlandais pour aller à la pêche de la baleine. Des bottes de mer d'une formidable hauteur complétaient son équipement; et il tenait à la main un grand couteau à écorcher, qu'il brandissait comme impatient de s'en servir pour l'opération du dépècement, qui consiste à séparer la chair des os de l'énorme animal. Après un examen plus scrupuleux, pourtant, il fut obligé de confesser que l'amusement auquel il avait conduit ses amis, quoique taillé sur l'échelle de sa magnifique hospitalité, serait probablement accompagné de périls et de difficultés.

L'animal, long de plus de soixante pieds, restait parfaitement

tranquille dans la partie la plus profonde du Woe où il s'était lancé, et où il paraissait attendre le retour de la marée, dont son instinct l'assurait probablement. Un conseil de harponneurs expérimentés s'assembla aussitôt, et il fut décidé qu'on tenterait d'enserrer la queue de ce léviathan engourdi au moyen d'un fort câble qu'on attacherait ensuite au rivage par des ancres, pour l'empêcher ainsi de s'échapper en cas que la marée revînt avant qu'on pût l'expédier. Trois barques furent désignées pour cette périlleuse tentative : le vieil udaller se proposa pour en commander une, tandis que Cleveland et Mertoun devaient diriger les autres. Ces précautions une fois prises, on s'assit sur le rivage, attendant avec impatience que les forces navales arrivassent à l'entrée du Woe. Ce fut durant cet intervalle que Triptolème Yellowley, après avoir mesuré des yeux la taille extraordinaire de la baleine, observa que, selon ses faibles lumières, « un attelage de six bœufs, ou de soixante si on prenait des bœufs du pays, ne pourrait tirer un si grand monstre hors de l'eau où il était étendu. »

Cette remarque, si futile qu'elle puisse sembler au lecteur, se rattachait à un sujet qui échauffait toujours le sang du vieil udaller; et lançant alors sur Triptolème un sévère et sauvage regard, il lui demanda à quoi diable il en voulait venir, en supposant que même cent bœufs ne pourraient tirer la baleine sur le rivage. M. Yellowley, quoique peu charmé du ton avec lequel la question était posée, sentit qu'il était de sa dignité et de son profit de faire la réponse suivante : « A coup sûr vous devez savoir, monsieur Magnus Troil, et tout le monde sait, pour peu qu'on sache la moindre chose, que les baleines trop monstrueuses pour être tirées de l'eau au moyen d'un attelage de six bœufs, sont de droit la propriété de l'amiral qui, en ce moment, se trouve être le noble lord, chambellan de ces îles. — Et je vous dis, moi, monsieur Triptolème Yellowley, répliqua l'udaller, comme je le dirais à votre maître s'il était là, que toute personne qui risque sa vie pour ôter cette bête de l'eau en aura sa part et portion, suivant nos anciennes et excellentes coutumes norses; même si, parmi les fillettes qui nous regardent, il en est une qui touche seulement le câble, elle partagera avec nous; oui, et pour peu qu'elle nous allègue quelque raison, nous garderons une part au poupon qui n'est pas né. »

Le strict principe d'équité qui dictait ce dernier arrangement occasionna un long rire parmi les hommes, et quelque peu de confusion parmi les femmes. Le facteur cependant pensa qu'il ne pouvait

sans honte céder si aisément : « *Suum cuique tributto*, dit-il, je défendrai les droits de milord et les miens. — Oui vraiment? répliqua Magnus; eh bien, par les os du martyr, vous n'aurez pas droit à d'autre part qu'à celle de Dieu et de saint Olave, que nous connaissions avant d'avoir ouï parler de facteur, de trésorier ou d'amiral... tous ceux-là partageront qui mettront la main à l'œuvre, et personne autre... Vous donc, monsieur le facteur, vous travaillerez tout comme nous, et comme nous encore vous vous estimerez heureux de partager. Sautez dans cette barque (car les barques avaient enfin doublé le promontoire). Et vous, mes enfants, faites place au facteur, donnez-lui la place périlleuse... c'est lui qui, dans ce malheureux jour, frappera le premier la baleine. »

La grosse voix, le ton d'autorité et l'habitude d'un commandement absolu qui dominait dans toutes les manières de l'udaller, et la voix de la conscience qui disait à Triptolème qu'il n'avait ni partisans ni amis dans le reste de la société, firent qu'il lui fut extrêmement difficile d'éluder une telle mission, quoique l'Ecossais dût être ainsi placé dans une situation aussi nouvelle que dangereuse. Il hésitait pourtant encore, et tâchait de s'excuser d'une voix où la colère était dominée par la crainte : déguisant mal ses véritables sentiments par une tentative facétieuse, il allait essayer de présenter ce qu'il avait avancé comme une pure plaisanterie, quand il entendit la voix de Baby marmotter à son oreille : « Voulez-vous perdre votre part d'huile? Nous voilà bientôt au long hiver des îles Shetland, pays où le jour le plus clair de décembre n'est pas si beau qu'une nuit sans lune dans les Mearns. »

Cette instigation domestique, la peur que lui inspirait l'udaller, et la honte de paraître moins courageux que les autres, enflammèrent tellement l'ardeur de l'agriculteur, qu'il se mit à brandir sa fourche, et entra dans la barque avec l'air de Neptune lui-même qui agite son trident.

Les trois bateaux destinés à cette périlleuse entreprise se dirigèrent alors vers la sombre masse qui gisait comme un îlot dans la partie la plus profonde du Woe, et qui se laissa approcher sans laisser paraître le moindre signe de vie. En silence, et avec autant de précaution qu'une opération aussi délicate en exigeait, les intrépides pêcheurs, après avoir échoué une fois et perdu un temps considérable, réussirent à jeter un câble autour du corps de ce monstre engourdi, et à en reporter les deux bouts au rivage, où cent mains se mirent aussitôt en devoir de les attacher. Mais, avant

que ce travail fût fini, la marée commença à revenir, et l'udaller annonça à ses amis qu'il fallait tuer la baleine ou la blesser grièvement du moins, avant que la profondeur de l'eau à la barre fût assez considérable pour la mettre à flot ; sinon il n'était pas impossible qu'elle leur échappât, malgré tous leurs efforts. « Il faut donc, dit-il, nous mettre à l'ouvrage, et le facteur aura l'honneur de frapper le premier coup. »

Le vaillant Triptolème entendit ces mots ; et il est nécessaire de dire que la patience de l'animal, en se laissant attacher la queue sans résistance, avait dompté ses terreurs, et beaucoup fait baisser les monstres dans son opinion. Il protesta que la baleine n'avait pas plus de malice, ni même plus de force qu'un limaçon ; et influencé par ce mépris injuste de l'ennemi, il n'attendit ni un nouvel ordre, ni une meilleure arme, ni une position plus commode, mais, se levant dans son enthousiasme, il lança sa fourche de toutes ses forces contre la malheureuse bête. Les barques ne s'étaient pas encore retirées à la distance nécsssaire pour éviter tout péril, quand eut lieu cette déclaration de guerre inopportune.

Magnus Troil, qui avait seulement plaisanté avec le facteur, et qui réservait la tâche d'enfoncer le premier trait dans la baleine à quelque main plus aguerrie, n'eut pas le temps de s'écrier : « A vous ! mes enfants, ou nous sommes submergés ! » Le monstre, réveillé soudain de son engourdissement par le coup que lui avait lancé le facteur, lança en l'air, avec un bruit pareil à l'explosion d'une pompe à feu, une grosse pluie d'eau, et en même temps il se mit à battre les vagues de sa queue dans toutes les directions. La barque que commandait Magnus reçut cette pluie salée que faisait jaillir l'animal ; et l'aventureux Triptolème, qui avait sa bonne part d'immersion, fut si étonné, si épouvanté des suites de sa malheureuse action, qu'il tomba à la renverse sous les pieds de ses compagnons, tandis que ceux-ci, trop occupés pour faire attention à lui, luttaient d'efforts pour conduire leur bateau hors de la portée du monstre. Le facteur resta donc quelques minutes dans cette position, foulé et piétiné par tout le monde, jusqu'à ce qu'on déposât les rames pour vider l'eau ; alors l'udaller ordonna d'approcher du rivage et de débarquer le pauvre marin qui avait entamé si maladroitement la bataille.

Cependant les autres barques s'étaient aussi retirées à distance du péril, et de la mer aussi bien que du rivage, le malheureux habitant de l'abîme fut accablé d'une grêle de traits en tout genre..,

harpons et épieux pleuvaient sur lui de tous côtés..... on lui tirait des coups de fusil, et l'on n'épargnait aucun moyen possible pour l'exciter à épuiser sa force en une rage inutile. Quand le colosse sentit qu'il était environné de tous côtés par des bas-fonds, et s'aperçut en même temps qu'il était retenu par le câble, les efforts convulsifs qu'il fit pour échapper, accompagnés de sons qui ressemblaient à de longs et profonds gémissements, eussent ému de compassion toute autre espèce de gens que des hommes habitués à la pêche de la baleine. Les jets d'eau qu'il ne cessait de lancer en l'air commençaient à se rougir de sang, et les flots qui l'entouraient prenaient aussi une teinte rougeâtre. Cependant les efforts des assaillants redoublaient; mais Mordaunt et Cleveland, en particulier, luttaient à qui déploierait le plus de courage en approchant du colosse, si terrible dans son agonie, et porterait dans ses larges flancs la blessure la plus profonde et la plus mortelle.

Enfin le combat ne semblait plus douteux; car, quoique l'animal continuât de temps à autre à se débattre en désespéré, pourtant ses forces paraissaient tellement épuisées, que même avec le secours de la marée, qui alors était très haute, il semblait impossible qu'il pût reconquérir sa liberté.

Magnus donna le signal pour qu'on attaquât la baleine de plus près : « En avant! mes amis, » s'écria-t-il à tue-tête; « elle n'est plus si méchante actuellement... Maintenant, monsieur le facteur, recueillez de l'huile pour entretenir cet hiver deux lampes à Harfra... Plus près encore, mes enfants! ».

Avant que ses ordres pussent être exécutés, les deux autres barques l'avaient prévenu; et Mordaunt Mertoun, jaloux de se distinguer plus que Cleveland, de toute la force dont il était capable, avait plongé une demi-pique dans le corps du monstre. Mais le léviathan, comme une nation dont les ressources semblent totalement épuisées par des pertes et des calamités précédentes, rassembla toute la vigueur qui lui restait pour un dernier effort, qui ne fut pas moins heureux que désespéré. La dernière blessure qu'il venait de recevoir avait probablement pénétré ses défenses extérieures de graisse, et atteint quelque partie fort sensible du système nerveux, car il rugit effroyablement, tandis qu'il lançait jusqu'aux cieux une colonne d'eau mêlée de sang; et brisant le gros câble comme une ficelle, il renversa la barque de Mordaunt d'un coup de sa queue, s'élança par un effort surprenant au dessus de la barre que la marée recouvrait alors d'eau jusqu'à une certaine hauteur, et rentra en

mer, emportant tout une forêt des dards qu'on avait fichés sur son corps, et laissant derrière lui sur les vagues une trace rougeâtre.

« Voilà votre cruche d'huile qui tombe dans la mer, monsieur Yellowley, dit Magnus, et il vous faudra brûler du suif de mouton, ou aller au lit sans lumière. — *Operam et oleam perdidi*, murmura Triptolème; mais s'ils me reprennent jamais à pêcher des baleines, je veux bien que le monstre m'avale, comme il avala Jonas. — Mais où donc est Mordaunt Mertoun? » s'écria Claude Halcro; et l'on s'aperçut alors que le jeune homme qui avait été submergé, lorsque la barque avait coulé bas, ne pouvait gagner le rivage en nageant comme faisaient les autres pêcheurs, et flottait évanoui sur les vagues.

Nous avons mentionné l'étrange et inhumain préjugé qui rendait les Shetlandais de cette époque fort peu disposés à secourir un homme qu'ils voyaient près de se noyer, quoique ce fût un malheur auquel les insulaires se trouvaient fort sujets. Trois personnes pourtant foulèrent aux pieds cette superstition. La première fut Claude Halcro, qui s'élança dans la mer d'un petit roc qui dominait les flots, en oubliant, comme il l'avoua ensuite lui-même, qu'il ne savait pas nager, et que, s'il avait la harpe d'Arion, il n'avait pas de dauphin pour lui servir d'escorte. Le premier plongeon dans les profondeurs de l'abîme lui rappela toute son incapacité; il lui fallut gravir une seconde fois le rocher d'où il avait sauté, et il dut s'estimer fort heureux de regagner le rivage, sans autre mal qu'un bain de mer.

Magnus Troil, se livrant à sa bonté naturelle, et oubliant la froideur qu'il avait témoignée à Mordaunt, lorsqu'il vit le jeune homme en péril, lui aurait aussitôt porté un secours plus efficace, si Éric Scambester ne l'eût pas retenu.

« Holà, monsieur! ho... là! s'écria ce fidèle serviteur; le capitaine Cleveland a empoigné M. Mertoun... Laissons ces deux étrangers se secourir l'un l'autre et en courir les risques. Ce n'est pas pour de telles gens qu'il faut éteindre la lumière de notre pays... Encore une fois, arrêtez, monsieur! On ne peut pas repêcher un homme dans le Woe de Brendess comme une rôtie dans un bol de punch. »

Cette sage remontrance n'aurait pas produit le moindre effet sur Magnus, s'il n'eût pas observé que Cleveland s'était élancé de sa barque, et nageait au secours de Mertoun, qu'il soutint au dessus de l'eau jusqu'à ce qu'une barque vînt les secourir tous deux. Dès

que le péril pressant eut disparu, l'ardeur du digne udaller pour courir au secours s'apaisa aussi ; et se rappelant les motifs de mécontentement qu'il avait ou pensait avoir contre Mordaunt Mertoun, il se débarrassa de son sommelier qui le tenait toujours, et s'éloignant d'abord avec un air de mépris, appela Éric un vieux fou, pour avoir supposé qu'il eût la moindre inquiétude sur le sort du jeune drôle.

Cependant malgré sa prétendue indifférence, Magnus ne put encore s'empêcher de regarder par dessus les têtes de ceux qui entourèrent Mordaunt dès qu'il fut déposé sur le sable, et qui s'efforçaient charitablement de le rappeler à la vie : il lui fut impossible de prendre un air d'indifférence complète avant que le jeune homme fût assis sur le rivage, et qu'on reconnût, à n'en pas douter, que l'accident n'aurait aucune suite fâcheuse... Ce fut alors seulement que, jurant contre les insulaires qui ne donnaient pas un verre d'eau-de-vie au pauvre diable, il s'éloigna tout-à-coup, comme ne s'inquiétant guère de sa santé.

Les femmes, qui excellent à surprendre les unes aux autres leurs émotions, ne manquèrent pas de remarquer que, quand les sœurs de Burgh-Westra virent Mordaunt lancé au milieu des vagues, Minna devint pâle comme la mort, tandis que Brenda poussait des cris affreux. Mais, malgré les signes de tête, les clignements d'yeux et les demi-mots pour dire qu'une vieille connaissance ne s'oubliait pas aisément, en somme, on finit par avouer naïvement qu'on ne devait pas s'attendre à de moindres signes d'intérêt, lorsqu'elles voyaient le compagnon de leur jeunesse près de périr sous leurs yeux.

D'ailleurs cet intérêt qu'avait excité la position de Mordaunt, tant qu'elle avait semblé périlleuse, commença à diminuer en même temps que le péril ; et lorsqu'il eut entièrement repris l'usage de ses sens, Claude Halcro avec deux ou trois autres personnes se trouvèrent près de lui. A une dizaine de pas était Cleveland... Ses cheveux et ses vêtements étaient imprégnés d'eau, et ses traits portaient une expression si particulière, qu'elle attira aussitôt l'attention de Mordaunt : c'était un sourire qui errait malgré lui sur ses lèvres, et dans ses yeux un air d'orgueil qui annonçait un homme délivré d'une pénible contrainte. Claude Halcro se hâta d'apprendre à Mordaunt qu'il devait la vie à Cleveland ; et, ne songeant plus qu'à la reconnaissance, Mordaunt s'avança vers son sauveur, en lui présentant la main pour le remercier d'un tel service. Mais il demeura muet de surprise lorsque Cleveland,

reculant d'un pas ou deux, croisa les bras sur sa poitrine et refusa de serrer la main qu'on lui tendait. Le jeune homme recula à son tour, et vit avec étonnement les manières peu gracieuses et l'air presque insultant que prenait le capitaine pour recevoir ses remercîments, après lui avoir jusque là témoigné plutôt une franche cordialité, ou du moins l'apparence d'un attachement sincère.

« C'en est assez, » dit Cleveland en remarquant cette surprise, « il n'est pas nécessaire d'en parler davantage. Ma dette est payée, et maintenant nous sommes quittes. — Vous êtes plus que quitte envers moi, monsieur Cleveland, répondit Mordaunt, puisque vous avez exposé votre vie, pour me rendre ce que j'avais fait pour vous sans le moindre danger; d'ailleurs, » ajouta-t-il en essayant de donner à la conversation un tour moins sérieux, « j'ai reçu votre fusil par dessus le marché. — Les lâches seuls font entrer le péril en ligne de compte, reprit Cleveland; le péril fut toujours le compagnon de ma vie; il a fait voile avec moi dans mille aventures... Quant au fusil, j'en ai assez d'autres, et vous pourrez voir, quand vous le voudrez, lequel de nous sait mieux s'en servir. »

Il y avait dans le ton dont cette phrase fut dite quelque chose qui frappa vivement Mordaunt; c'était une malice cachée (*miching malicho*), comme dit Hamlet, une mauvaise intention déguisée. Cleveland vit sa surprise; il se rapprocha de lui, et parlant à voix basse : « Écoutez-moi, mon jeune ami, dit-il, nous autres enfants de fortune, quand nous donnons la chasse au même bâtiment et que nous prenons l'un sur l'autre l'avantage du vent, nous pensons qu'un espace de soixante pas sur le rivage et une paire de fusils ne sont pas une mauvaise manière de terminer la dispute. — Je ne vous comprends pas, capitaine Cleveland, dit Mordaunt. — Je le crois bien... Je me doutais que vous ne me comprendriez pas, » répondit le capitaine, et tournant les talons avec un sourire qui ressemblait à de l'ironie, il se mêla parmi la foule; puis on l'aperçut au côté de Minna : la jeune fille lui parlait avec des traits animés, et semblait le remercier de sa brave et généreuse conduite.

« N'était Brenda, pensa Mordaunt, j'aurais autant aimé qu'il me laissât dans le lac, car personne ne semble s'inquiéter si je suis mort ou vivant .. Deux fusils et soixante pas de distance sur le rivage... est-ce là ce qu'il demande?... Il peut venir... mais pas le jour où il m'a sauvé la vie au risque de la sienne. »

Tandis qu'il s'abandonnait à ces idées, Éric Scambester murmurait à Halcro : « Si ces deux jeunes gens ne se lâchent pas quelque

mauvais coup, je ne crois plus à rien. M. Mordaunt sauve Cleveland... bien! Cleveland, pour l'en récompenser, attire sur lui-même tous les rayons du soleil de Burgh-Westra; et songez-y bien! perdre les faveurs d'une maison comme celle-là, où la bouilloire à punch n'a jamais permission de se refroidir! Eh bien! à présent que Cleveland, à son tour, a été assez fou pour repêcher Mordaunt hors du Woe, gare que celui-ci ne lui donne des sillocks pour sa morue! — Bah, bah! répliqua le poète, ce sont des contes de vieille femme, mon ami Éric; car, que dit le glorieux Dryden... John, le saint poète?...

La bile errante en vos âmes blessées
Engendre ces tristes pensées.

— Saint John, et saint James aussi, peuvent bien se tromper dans cette affaire, reprit Éric; car je crois que ni l'un ni l'autre n'ont habité les îles Shetland. Je dis seulement que, si on peut croire aux vieux dictons, ces deux drôles se tireront un mauvais coup; et en ce cas, je demande que M. Mordaunt en pâtisse. — Et pourquoi, » s'écria le poète avec colère, « pourquoi, Eric Scambester, souhaiteriez-vous du mal à ce pauvre jeune homme, qui vaut cinquante fois mieux que l'autre? — Laissez chacun passer le gué à sa manière, répondit Éric; M. Mordaunt est toujours pour l'eau claire, comme son vieux chien de père; or, le capitaine Cleveland tient son verre en joyeux luron, en homme comme il faut. — Admirablement raisonné! fort bien raisonné pour ta charge! » répliqua Halcro; et brisant là l'entretien, il se dirigea vers Burgh-Westra où retournaient les hôtes de Magnus, discutant le long du chemin, avec beaucoup de chaleur, les divers incidents de leur attaque contre la baleine, et fort scandalisés de ce qu'elle eût résisté à tous leurs efforts.

« J'espère que le capitaine Donderdrecht de l'Eintracht à Rotterdam n'en saura jamais rien, dit Magnus; il jurerait ciel et terre que nous ne sommes capables de pêcher que des carrelets. »

CHAPITRE XVIII.

LES NOUVELLES.

Je viens au grand galop vous trouver; je vous apporte d'heureuses nouvelles, des joies sans nombre, des temps d'or, et de superbes prix courants.

Le vieux Pistol.

La fortune, qui semble parfois avoir une conscience, devait quelque dommagement au généreux udaller; elle s'en acquitta le soir même en envoyant à Burgh-Westra un personnage qui n'était pas moins que le colporteur Bryce Snailsfoot lui-même. Il arriva en grande pompe, monté sur un bidet, et amenant sa balle de marchandises, deux fois plus grosse que de coutume, que portait un autre cheval, conduit par un enfant tête et pieds nus.

Comme Bryce annonçait qu'il était porteur d'importantes nouvelles, il fut introduit dans la salle à manger, où, d'après les coutumes simples d'un âge et d'un pays qui ne connaissaient pas la distinction des rangs, on lui permit de s'asseoir devant un buffet qui fut amplement garni de provisions et de bon vin, tandis que, dans son attentive hospitalité, Magnus défendait qu'on adressât la moindre question au colporteur, avant qu'il eût apaisé sa faim et sa soif. Bryce annonça avec l'air d'importance que se donne un voyageur venu de loin, qu'il était arrivé la veille à Lerwick, après avoir été à Kirkwall, capitale des Orcades, et qu'il aurait gagné Burgh-Westra le même jour, sans une tempête qui l'avait surpris à la hauteur de Fitful-Head.

« Nous n'avons pas eu de vent ici, dit Magnus. — Alors, il y a quelqu'un qui n'est pas resté à dormir, dit le colporteur, et son nom commence par une N; mais le ciel est au dessus du tout. — Mais, dites-nous les nouvelles des Orcades, Bryce, au lieu de nous entretenir d'une bouffée de vent. — Des nouvelles comme on n'en a pas appris depuis trente ans; pas depuis le temps de Cromwell. — Est-ce donc une autre révolution? dit Halcro; le roi Jacques est-il revenu comme autrefois revint le bon roi Charlot, dites donc? — Ce sont des nouvelles, répondit le colporteur, qui valent vingt rois et autant de royaumes par dessus le marché; car, quel bien les révolutions nous firent-elles jamais?... Aucun, et j'ose dire pourtant que nous en avons eu une douzaine, tant grandes que petites. —

Est-il arrivé quelque bâtiment des Indes ? demanda Magnus Troil. — Vous y touchez presque, fowd ; mais ce n'est pas un vaisseau de la compagnie des Indes, c'est un beau navire armé, surchargé de marchandises dont ils se défont si aisément qu'un honnête homme de ma trempe peut donner à tout le pays l'occasion de faire d'excellents marchés comme on n'en fit jamais. Vous verrez si je mens, lorsque j'ouvrirai ma balle, car j'espère que je ne la remporterai pas tout-à-fait aussi lourde que je l'ai apportée. — Oui, oui, dit l'udaller, il faut que vous ayez fait de bons marchés, si vous ne vendez pas cher ; mais quel vaisseau était-ce? — Je ne saurais dire au juste ; je n'ai parlé qu'au capitaine, qui est un homme discret ; mais il faut que le bâtiment vienne de la Nouvelle-Espagne, car je suis certain qu'il y a des soies, des satins, du tabac, du vin, et il ne manque pas de sucre ; il a encore de bonnes caisses d'or et d'argent en pièces, outre un bon tas de poudre d'or par dessus le marché. — Quelle tournure a ce navire? » demanda Cleveland, qui semblait prêter beaucoup d'attention.

« C'est un fort bâtiment, répondit le marchand voyageur, gréé en schooner, courant comme un dauphin, dit-on, portant douze canons et percé pour vingt. — Avez-vous entendu nommer le capitaine? » demanda Cleveland d'une voix moins haute que de coutume.

« Je me suis contenté de l'appeler capitaine, répondit Bryce Snailsfoot, car je me suis fait une règle de ne jamais questionner ceux avec qui les affaires de mon commerce me mettent en relation ; car, il y a plus d'un capitaine, soit dit sans vous offenser, capitaine Cleveland, qui ne se soucie pas de voir son nom accolé à son titre ; et pourvu que nous sachions quels marchés nous faisons, peu nous importe de savoir avec qui nous faisons marché. — Bryce Snailsfoot est un homme prudent, » dit l'udaller en riant ; « il sait qu'un fou peut faire bon nombre de questions auxquelles un sage ne se soucie pas de répondre. — J'ai fait affaire avec bien des honnêtes marchands en ce monde, répliqua Snailsfoot, et je sais qu'il est inutile de dégoiser le nom d'un homme à chaque instant ; mais je parierais que ce commandant est un galant homme, et même un très honnête homme ; car tout son équipage est presque aussi richement habillé que lui-même. Jusqu'aux mousses qui ont des écharpes de soie! J'ai vu plusieurs dames en porter de pires et se croire des astres. Quant aux boutons d'argent, aux boucles item, et à toutes ces vanités du même genre, c'est à n'en plus finir. —

Les imbéciles! » murmura Cleveland entre ses dents; et puis il dit à haute voix : « Je suppose qu'ils viennent souvent à terre montrer leur splendeur aux fillettes de Kirkwall? — Non pas! le capitaine ne leur laisse pas mettre le pied sur le rivage sans qu'ils soient accompagnés du contre-maître... et le marin est un drôle comme n'en vit jamais tillac de navire... Vous pourriez aussi bien attraper un chat sans ses griffes que lui sans son sabre et une double paire de pistolets à sa ceinture; tout le monde le craint autant que le capitaine lui-même. — Ce doit être Hawkins ou le diable! s'écria Cleveland. — Il se peut, capitaine, répliqua le colporteur, qu'il soit l'un ou l'autre ou qu'il tienne des deux; mais rappelez-vous que c'est vous qui lui avez donné ces noms, et non pas moi. — Mais, capitaine Cleveland, reprit Magnus, c'est peut-être le vaisseau-matelot dont vous parliez... — Alors, il faut qu'ils aient eu du bonheur, pour sortir du mauvais pas où je les ai laissés... N'ont-ils pas dit avoir perdu un vaisseau qui les accompagnait, colporteur? — Ma foi, oui! répliqua Bryce; du moins, ils ont parlé d'un bâtiment qui est allé rejoindre Davy Jones à la hauteur de ces îles. — Et leur avez-vous dit ce que vous saviez de son naufrage? demanda l'udaller. — Et pourquoi diable aurais-je dit une pareille sottise? répondit le colporteur; à quoi bon parler de cela? Quand ils auraient su ce qu'était devenu le vaisseau, ils auraient demandé où était la cargaison... et vous n'auriez pas voulu que j'attirasse un vaisseau armé vers nos côtes, pour tourmenter de pauvres gens à propos de méchants débris que la mer a jetés sur ces rivages? — Sans compter ce qu'on aurait trouvé dans votre balle, bandit! » s'écria Magnus Troil, et cette observation produisit un long rire. L'udaller ne put s'empêcher de prendre part lui-même à l'hilarité qui accueillit sa plaisanterie; mais reprenant aussitôt son sérieux, il ajouta d'un ton beaucoup plus grave que de coutume : « Vous pouvez rire, mes amis; mais c'est une coutume qui déshonore notre pays et lui attire la colère du ciel; et tant que nous n'apprendrons pas à respecter les droits de ceux que dépouillent les vents et les vagues, nous mériterons d'être opprimés et tyrannisés, comme nous l'avons été et le sommes encore, par la force supérieure des étrangers qui nous font la loi. »

La compagnie baissa la tête à cette réprimande de Magnus. Peut-être beaucoup de convives et des plus huppés étaient-ils accusés par la voix de leur propre conscience; tous, au moins, sentaient que la soif du pillage, chez leurs gens et leurs inférieurs, n'était pas

réprimée avec la rigueur suffisante. Cependant Cleveland répondit gaîment : « Si ces honnêtes marins sont mes compagnons, je réponds pour eux qu'ils ne troubleront pas le pays; à propos des débris de caisses, de hamacs et d'autres brimborions que le Roost peut avoir jetés sur ses côtes, après le naufrage de mon pauvre sloop. Que leur importent que ces bagatelles enrichissent Snailsfoot, le fond de la mer ou le diable? Ouvrez donc votre balle, Bryce, et montrez votre cargaison à ces dames, peut-être trouverons-nous quelque chose de leur goût. »

« Ce ne peut être le vaisseau qui faisait voile avec le sien, » dit à voix basse Brenda à sa sœur; il aurait montré plus de joie à cette nouvelle. — La chose est certaine pourtant, répondit Minna; car j'ai vu son œil briller à la pensée de rejoindre les compagnons de ses dangers. — Peut-être son œil brillait-il, » répondit Brenda toujours à voix basse, « à l'idée de quitter les îles Shetland; il est difficile de deviner la pensée du cœur au regard de l'œil.—N'interprétez pas, du moins, si défavorablement les pensées d'un ami, dit Minna; et ainsi, en cas d'erreur, Brenda, la faute n'en sera point à vous. »

Pendant ce dialogue, Bryce Snailsfoot travaillait à détacher la courroie de sa balle, qui était en cuir de veau marin et avait bien six bonnes verges de long, artistement entortillée et retenue par toutes sortes de nœuds et de boucles; il était fréquemment interrompu dans ce travail par l'udaller et les autres qui l'assaillaient de questions à propos du vaisseau étranger.

« Les officiers allaient-ils souvent à terre? et comment étaient-ils reçus par les gens de Kirkwall? demanda Magnus Troil. — Admirablement bien, répondit Bryce Snailsfoot; le capitaine, avec un ou deux de ses officiers, a même assisté par la ville aux danses et autres vanités; mais on est venu à parler des douanes, des droits du roi, et de pareilles choses; alors les principaux habitants qui remplissent les fonctions de magistrats ont voulu s'en mêler. Ils ont eu dispute avec le capitaine, qui a refusé de les satisfaire; et comme ensuite on lui faisait froide mine, il a parlé de faire doubler à son vaisseau le Stromness et le Langhope, car il est exposé aux canons de la batterie de Kirkwall. Mais je pense qu'il restera dans cette ville jusqu'après la foire d'été, malgré tout. — Les habitants des Orcades, dit Magnus Troil, sont toujours empressés de serrer davantage le collier écossais autour de leurs cous. Ce n'est pas assez pour eux de payer le scat et le wattle, qui étaient les seuls impôts payés sous le vieux gouvernement norse, il faut encore qu'ils nous

accablent avec leurs douanes et droits du roi! C'est le rôle d'un honnête homme que de résister à ces exactions. Je l'ai fait toute ma vie, et toute ma vie je le ferai. »

Il y eut une longue et bruyante salve d'applaudissements, parmi les convives qui approuvaient plus volontiers les principes commodes de Magnus au sujet des revenus publics, que la rigueur de ses décisions concernant les débris que la mer envoyait sur les côtes. Ces sentiments étaient naturels chez des insulaires vivant dans une contrée isolée et soumis à des vexations arbitraires. Mais l'inexpérience de Minna l'entraîna bien plus loin que son père, et elle dit tout bas à Brenda, non sans être entendue de Cleveland, que la pusillanimité des Orcadiens n'avait su profiter d'aucune des occasions que leur avaient présentées les derniers événements pour s'affranchir du joug écossais.

« Pourquoi, ajouta-t-elle, n'avons-nous pas, au milieu de si nombreuses révolutions, saisi l'instant favorable pour nous soustraire à une obéissance illégitime, et pour revenir à la protection du Danemarck, pays de nos ancêtres? Pourquoi hésitons-nous encore à le faire, si ce n'est que les habitants des Orcades ont contracté toutes sortes d'alliances avec nos oppresseurs, qu'ils sont devenus sourds à la voix de l'héroïque sang norse qu'ils tenaient de leurs ancêtres! »

La dernière partie de ce discours patriotique arriva jusqu'aux oreilles étonnées de notre ami Triptolème, qui, sincèrement dévoué à la succession protestante et à la révolution établie, ne put s'empêcher de s'écrier : « Comme chante le vieux coq le jeune coq apprend à chanter; je devrais dire la jeune poule... Je vous demande pardon, miss, si j'ai dit quelque chose d'inconvenant dans un genre ou un autre... C'est un heureux pays que celui où le père déclame contre les douanes royales, et la fille contre la couronne du roi! A mon jugement, cela ne peut finir que par des arbres et du chanvre. — Les arbres sont rares chez nous, dit Magnus; et quant au chanvre, nous en avons besoin pour nos agrès, et nous ne pouvons le perdre en cravates. — Et quiconque, ajouta le capitaine, prend ombrage de ce que dit cette jeune dame, ferait beaucoup mieux d'employer ses oreilles et sa langue à une autre besogne. — Oui, oui, dit Triptolème; ce n'est pas la peine de dire des vérités lorsqu'elles sont aussi mal venues auprès des esprits forts que de la luzerne mouillée devant une vache, et dans un pays où les hommes sont prêts à dégaîner leurs sabres si une fillette regarde quelqu'un

de travers. Mais peut-on demander des manières à des gens qui appellent un soc de charrue un *markal ?* — Ecoutez, maître Yellowley, » dit le capitaine en souriant, « j'espère que mes manières ne sont pas au nombre des abus que vous venez réformer ; tout essai de ce genre pourrait être dangereux. — Aussi bien que difficile, » répondit sèchement Triptolème ; « mais ne craignez pas mes remontrances, capitaine Cleveland : mes travaux concernent les hommes et les choses de la terre, non les hommes et les choses de la mer... vous n'êtes pas de mon élément. — Soyons donc amis, vieil assemble-mottes, dit le capitaine. — Assemble-mottes[1] ! » répliqua l'agriculteur en ruminant sur un souvenir de ses anciennes études, « assemble-mottes, comme assemble-nuages, Νεφεληγερέτα Ζεὺς *græcum est*... Dans quel voyage avez-vous appris cette expression ? — De mon temps, j'ai voyagé aussi bien dans les livres que sur les mers, répondit le capitaine ; mais mes derniers voyages m'ont fait oublier mes anciennes croisières à travers le savoir classique. Mais voyons, Bryce, as-tu enfin débarqué tes marchandises ?... apporte cela ici, qu'on voie s'il y a dans ta cargaison quelque chose qui vaille la peine qu'on le regarde. »

Avec un sourire orgueilleux et malin, le rusé colporteur étala un assortiment de marchandises infiniment supérieures à celles qui remplissaient ordinairement ses balles ; et notamment des étoffes rares et précieuses garnies de franges, et brodées avec tant d'art et d'éclat sur des modèles arabesques, que leur vue aurait ébloui les yeux d'une société beaucoup plus brillante que celle des simples filles de Thulé. Toutes regardaient et admiraient, tandis que mistress Baby Yellowley, levant les mains au ciel, protestait que c'était un péché de jeter les yeux sur de telles puérilités, et un crime pire que le meurtre que d'en demander le prix.

D'autres montrèrent plus de courage, et les prix que demandait le marchand, s'ils n'étaient pas, comme il le prétendait, tout juste un peu plus que rien, et pour ne pas faire un véritable cadeau de ses marchandises, étaient néanmoins si modérés, qu'il fallait évidemment qu'il eût lui-même fait un excellent marché. En conséquence, le prix modique des différents objets amena un débit rapide ; car dans les îles Shetland, comme partout ailleurs, les gens sages achètent plutôt par prudence et par désir de faire un bon marché, que par besoin réel de l'emplète en question. Lady Glow-

1. Il y a ici un jeu de mots intraduisible : *clod-compeller* signifie assemble-mottes, et *cloud-compeller* assemble-nuages.

rowrum acheta sept jupes et douze corsages d'après ce seul principe, et d'autres matrones présentes rivalisèrent avec elle dans ce sagace calcul d'économie. L'udaller fit aussi des achats considérables; mais le chaland principal de tout ce qui pouvait plaire aux dames fut le galant capitaine Cleveland, qui vida tout le magasin du colporteur en choisissant des cadeaux pour chaque dame de la compagnie; il est bien entendu que Minna et Brenda Troil ne furent pas oubliées.

« J'ai peur, dit Magnus, que ces demoiselles ne doivent regarder tous ces jolis présents comme des souvenirs, et que cette libéralité ne soit un signe certain que nous allons bientôt vous perdre. »

Cette réflexion sembla embarrasser celui à qui elle s'adressait.

« Je sais à peine, » dit-il avec quelque hésitation, « si ce vaisseau est ou n'est pas celui qui faisait route avec nous. Il faudra que je pousse jusqu'à Kirkwal pour m'en assurer, et alors j'espère revenir dans le Dunrossness pour vous dire adieu à tous.— En ce cas, » dit l'udaller après avoir réfléchi un moment, « je pourrai vous accompagner. Je dois aller à la foire de Kirkwall pour régler avec les marchands auxquels j'ai confié mon poisson, et j'ai souvent promis à Minna et à Brenda qu'elles verraient la foire. Peut-être ce navire, qu'il soit à des étrangers ou à vos compagnons, aura-t-il des marchandises qui me conviendront. J'aime presque autant avoir mes magasins encombrés de provisions que remplis de danseurs. Nous nous rendrons aux Orcades dans mon brick, et je puis, si cela vous fait plaisir, vous y offrir un hamac. »

L'offre parut si agréable à Cleveland, qu'après s'être répandu en remercîments, il sembla vouloir prouver sa joie en épuisant les trésors de Snailsfoot pour les répandre sur la compagnie. Une grande bourse d'or passa dans la main du colporteur, avec une facilité et une indifférence de la part de l'ex-possesseur, qui indiquaient ou une prodigalité sans bornes, ou la certitude de posséder des richesses plus vastes et même inépuisables; Baby dit tout bas à son frère que « s'il pouvait suffire à jeter ainsi l'argent, ce jeune homme avait encore, malgré son naufrage, fait un voyage meilleur que tous les armateurs de Dundee, dont les navires étaient revenus intacts pendant tout une année. »

Mais l'air boudeur qu'elle avait pris pour faire cette remarque s'adoucit considérablement, lorsque Cleveland, dont le but dans cette soirée semblait être d'acheter la bonne opinion de tout le

monde, s'approcha d'elle avec un vêtement qui ressemblait assez pour la forme à un plaid écossais, mais tissu d'une laine si douce, qu'on eût dit, au toucher, manier de la soie. « C'était, dit-il, une partie de l'habillement des dames espagnoles appelé *mantilla;* comme il devait aller à merveille à la taille de mistress Baby Yellowley, et qu'il convenait fort bien au climat brumeux des îles Shetland, il la priait de le porter en mémoire de lui. » La dame, donnant à son visage une expression de douceur aussi prononcée qu'il était possible, non seulement consentit à recevoi cette marque de galanterie, mais encore permit au galant d'arranger la mantilla sur ses épaules saillantes et décharnées, « où, dit Claude Halcro, elle pouvait aussi bien rester jusqu'à la fin du monde, que si elle était retenue par deux chevilles de chêne. »

Tandis que le capitaine remplissait ce devoir de courtoisie, au grand amusement de la société, et l'on pouvait croire que c'était là sa principale intention, Mordaunt Mertoun faisait emplette d'une petite chaîne d'or, avec le dessein secret de la présenter à Brenda dès que l'occasion s'en offrirait. Le prix fut convenu et l'objet mis de côté. Claude Halcro, de son côté, témoigna quelque désir de posséder une tabatière d'argent de forme ancienne, car il faisait une consommation considérable de tabac; le barde néanmoins se trouvait rarement avoir le gousset fourni, et de fait, au moyen de sa vie errante, il pouvait sans peine se passer d'argent. Mais Bryce, qui jusque-là n'avait vendu qu'au comptant, protesta que ses minces profits sur des objets si rares et si choisis ne lui permettaient pas de faire crédit à l'acquéreur. Mordaunt devina le sujet de leur conversation à la manière dont ils chuchotaient, tandis que le barde semblait avancer un doigt solliciteur vers la boîte en question, et que le prudent colporteur la retenait entre ses dix doigts, comme s'il eût eu peur que la boîte ne prît des ailes pour s'envoler dans la poche de Claude Halcro. Mordaunt Mertoun, jaloux de faire plaisir à une vieille connaissance, jeta le prix sur la table, et dit qu'il ne permettrait pas à M. Halcro d'acheter cette boîte, attendu qu'il était décidé à lui en faire cadeau.

« Je ne songe pas à vous en imposer, mon jeune ami, dit le poète; mais la vérité est que cette boîte me rappelle étrangement celle du glorieux John, dans laquelle j'eus l'honneur de prendre une prise au café des Beaux-Esprits, en mémoire de quoi j'ai plus de considération pour le pouce et l'index de ma main droite que pour toute autre partie de mon corps. Seulement vous me permet-

trez de vous en remettre le prix, quand mon poisson salé d'Urkester aura paru au marché. — Arrangez l'affaire entre vous, » dit le colporteur empochant les espèces de Mordaunt; « la boîte est achetée et vendue. — Et comment, » s'écria le capitaine Cleveland qui survint tout-à-coup, « osez-vous vendre une deuxième fois ce que vous m'avez déjà vendu? »

Toute la compagnie fut surprise de cette exclamation qui partit soudain, lorsque Cleveland, après avoir paré mistress Baby, entrevit, non sans une certaine émotion, des objets dont Bryce Snailsfoot venait de disposer. A cette courte et sévère question, le colporteur, n'osant guère contredire un chaland d'une pareille espèce, répondit en balbutiant que « le Seigneur savait qu'il n'aurait pas voulu offenser le capitaine. — Comment, monsieur, s'écria le marin, vous ne voulez pas m'offenser, et vous disposez de ma propriété! » Puis, avançant la main vers la boîte et la chaîne, il ajouta : « Rendez à ce jeune homme son argent, et apprenez à régler votre course sur le méridien de l'honnêteté. »

Le colporteur, confus et rechignant, tira sa bourse de cuir dans laquelle il avait déjà déposé l'argent de Mordaunt; mais le jeune homme ne voulut pas consentir à cet arrangement.

« Ces objets, dit-il, ont été achetés et payés par moi... ce sont vos propres paroles, Bryce Snailsfoot, M. Halcro les a entendues; et je ne souffrirai pas que ni vous ni personne m'enleviez mon bien. — Votre bien, jeune homme? reprit Cleveland; c'est le mien.... je venais d'en parler à Bryce au moment où je me suis éloigné de cette table. — Je..... je..... je n'avais pas bien entendu, » dit Bryce, avec un désir manifeste de ne les mécontenter ni l'un ni l'autre.

« Voyons, voyons, dit l'udaller; on ne se querellera point à propos de semblables vétilles; il faut nous rendre, sans perdre un instant, au grand magasin (c'est ainsi qu'il avait coutume d'appeler la salle de danse) et nous y rendre tous de bonne humeur : les objets resteront pour cette nuit entre les mains de Bryce, et demain j'en désignerai moi-même le propriétaire. »

Les lois de l'udaller dans sa maison étaient aussi absolues que celles des Mèdes. Les deux jeunes gens se regardèrent à la dérobée d'un air de mécontentement, et s'en allèrent de différents côtés.

Il est rare que le second jour d'une fête soit comparable au premier ; les esprits, aussi bien que les jambes, sont fatigués et

incapables de suffire à la gaîté et à l'exercice; aussi la danse fut-elle beaucoup moins joyeuse à Burgh-Westra que la veille. Il était pourtant une heure après minuit lorsque Magnus Troil, qui voyait avec regret combien le siècle était dégéneré, et souhaitait de pouvoir communiquer aux Hialtlandais modernes un peu de cette vigueur qui animait encore son vieux tronc, se trouva forcé, bien malgré lui, de donner le signal de la retraite générale.

En cet instant même, Halcro, conduisant Mordaunt Mertoun à l'écart, lui dit qu'il lui apportait un message du capitaine Cleveland.

« Un message! » répliqua Mordaunt, tandis que son cœur battait violemment. « Un cartel, je suppose? — Un cartel! répéta Halcro; entendit-on jamais parler d'un cartel dans nos îles paisibles? Trouvez-vous que j'aie l'air d'un porteur de cartel? et à vous encore!.... Je ne suis pas de ces fous qui se battent, comme dit le glorieux John; et ce n'est même pas tout-à-fait un message dont je suis chargé.... seulement j'ai à vous dire.... je pense que le capitaine Cleveland a fort à cœur de posséder les objets qui vous ont fait envie. — Il ne les aura pas, je vous jure! répondit Mordaunt Mertoun. — Voyons, écoutez-moi, reprit Halcro; il semble qu'aux marques et aux armes de ces objets il reconnaisse les avoir autrefois possédés. Or, quand vous me donneriez la boîte comme vous me l'avez promise, je vous avoue franchement que je lui rendrais son bien. »

« Et Brenda pourrait en faire autant, » pensa Mordaunt en lui-même, et il poursuivit aussitôt: « J'ai pris une meilleure résolution, mon ami. Le capitaine Cleveland gardera ces bagatelles dont il fait tant de cas, mais à une seule condition. — Ah! vous allez tout gâter avec votre condition, dit Halcro; car, comme le glorieux John le dit, les conditions ne sont que...— Ecoutez-moi donc à votre tour.... Ma condition est qu'il garde les bijoux en échange du fusil dont il m'a fait cadeau, de façon qu'il n'y ait plus d'obligation entre nous ni d'un côté ni de l'autre. — Je vois où vous voudriez venir.... C'est tout comme Sébastien et Dorax[1]. Eh bien! vous pourrez dire au colporteur de remettre ces objets à Cleveland.... je le crois fou pour y tenir tant... et moi j'apprendrai au capitaine la condition nécessaire, autrement l'honnête Bryce pourrait en recevoir deux fois la valeur; et je pense que sa conscience n'en souffrirait pas. »

1. Personnages d'une tragédie de Dryden, intitulée *Don Sébastien.*

Après cet entretien, Halcro alla chercher Cleveland; et Mordaunt, apercevant Snailsfoot, qui, comme une espèce de personnage privilégié, s'était engagé au milieu de la foule et presque des danses, s'approcha de lui, et le prévint qu'il eût à remettre à Cleveland les objets contestés, dès qu'il en trouverait l'occasion.

« Vous avez raison, monsieur Mordaunt, répondit le colporteur; vous êtes un garçon prudent et sensé.... Une résolution calme chasse la colère.... et moi-même j'aurais toujours grand plaisir à vous rendre service, selon mes faibles moyens; car entre l'udaller de Burgh-Westra et le capitaine Cleveland, un homme est pour ainsi dire entre le diable et la mer profonde; et d'ailleurs il était probable que l'udaller, en définitive, aurait pris votre parti; car c'est un homme qui aime la justice. — Dont apparemment vous vous souciez fort peu, maître Snailsfoot, ajouta Mordaunt; il n'y aurait pas eu la moindre dispute, lorsque le droit était si bien de mon côté, s'il vous avait plu de rendre témoignage à la vérité. — Monsieur Mordaunt, répliqua le colporteur, je dois avouer qu'il y avait pour ainsi dire une couleur, une ombre de justice de votre côté ; mais la justice dont je me mêle est seulement une justice qui concerne mon commerce, comme d'avoir une aune de la longueur voulue, à moins qu'elle ne soit un peu usée, puisqu'elle me sert de canne dans mes longs et pénibles voyages, comme de vendre et d'acheter à juste poids et juste mesure vingt-quatre marcs pour un lispund; mais ce n'est pas mon métier de rendre justice entre tel et tel homme, ainsi qu'un fowd ou un jurisconsulte de nos anciennes cours. — Personne ne vous demandait de le faire; il fallait seulement porter témoignage selon votre conscience, » répliqua Mordaunt, qui n'était nullement satisfait ni du rôle que le colporteur avait joué pendant la dispute, ni de l'interprétation qu'il donnait à ses motifs pour céder les bijoux.

Bryce Snailsfoot ne chercha point sa réponse : « Ma conscience, dit-il, monsieur Mordaunt, est aussi tendre que celle de tout homme de mon état, mais elle est quelque peu paresseuse, et ne peut souffrir les gens en colère, ni parler plus haut que d'habitude, quand on est en train de se disputer. Elle a de tout temps la voix faible et basse. — C'est une voix que vous n'êtes pas beaucoup dans l'usage d'écouter. — Vous avez sur le cœur une chose qui prouve le contraire, » répliqua Bryce d'un ton résolu.

« Dans le cœur! » répéta Mordaunt avec colère; « que voulez-vous dire? — Je dis *sur* et non pas *dans* votre cœur, monsieur

Mordaunt. Je suis certain que personne ne pourra voir ce gilet sur votre brave poitrine sans dire que le marchand qui vous a vendu une pareille étoffe quatre dollars a de la justice, de la conscience, et même de l'amitié pour sa pratique par dessus le marché. Vous ne devriez donc pas m'en vouloir, parce que je n'ai pas dépensé le souffle de ma bouche dans une querelle de fous. — Moi, vous en vouloir ! imbécile ! je n'ai pas de querelle avec vous. — Je m'en réjouis, dit le porte-balle ; je ne me querellerai avec personne de plein gré.... moins encore avec une vieille pratique ; et si vous suivez mon conseil, vous ne vous querellerez pas avec le capitaine Cleveland ; il est comme ces spadassins, ces bretteurs qui viennent d'arriver à Kirkwall, gens qui s'embarrassent aussi peu d'écorcher un homme que nous de dépecer une baleine.... Ils ont pour métier de se battre, et ils gagnent ainsi leur vie. Ils auraient donc l'avantage sur vous qui n'en faites qu'un plaisir, un passe-temps, quand vous n'avez rien de mieux à faire. »

La compagnie était alors presque toute dispersée, et Mordaunt, riant de la prudence du colporteur, lui souhaita le bonsoir, et alla se coucher dans l'appartement qu'Eric Scambester lui avait assigné, car ce digne serviteur remplissait le rôle de maître-d'hôtel comme celui de sommelier. Cet appartement consistait en un petit cabinet dépendant des bâtiments extérieurs, et il avait été meublé d'un hamac de marin.

CHAPITRE XIX.

LA VISITE NOCTURNE.

> Comme la nuit, je passe de pays en pays ; j'ai une merveilleuse puissance de langage : au premier coup d'œil jeté sur sa figure, je reconnais l'homme qui doit m'écouter ; alors je lui confie mes secrets.
>
> *Chant du vieux Marin*, par Coleridge.

Les filles de Magnus Troil partageaient le même lit dans une chambre qui avait été celle de leurs parents avant la mort de leur mère. Magnus, vivement affligé par ce décret de la Providence, s'était dégoûté de cet appartement. La chambre nuptiale avait été abandonnée aux gages d'amour que lui laissait une femme chérie, dont l'aînée n'avait alors que quatre ans ou environ. Depuis leur enfance, les deux sœurs avaient donc occupé cet appartement, et elles l'occupaient encore : seulement, on avait renouvelé l'ameu-

blement pour le mettre en harmonie avec le goût des jeunes filles.

Pendant bien des années, ce fut le théâtre de leurs plus intimes confidences, si l'on peut appeler confidences les conversations amicales de deux personnes qui n'ont en réalité aucun secret à se confier; chaque pensée qui pouvait éclore dans le sein de l'une était, sans hésitation ni scrupule, communiquée à l'autre aussi spontanément qu'elle naissait. Mais depuis que Cleveland demeurait à Burgh-Westra, chacune des aimables sœurs avait nourri de ces pensées qu'on ne communique pas sans peine ni à la légère, à moins que celle qui doit recevoir la confidence n'ait bien promis auparavant de ne point s'en offenser. Minna avait remarqué, ce que n'auraient pu apercevoir des observateurs moins intéressés, que Cleveland occupait une place moins haute dans l'estime de Brenda que dans la sienne; et Brenda, de son côté, trouvait que Minna avait été injuste en adoptant si vite les préventions de leur père contre Mordaunt Mertoun. Chacune sentait qu'elle n'était plus la même pour sa sœur; et toutes deux s'attristaient d'ajouter ainsi un sentiment pénible aux inquiétudes dont elles se croyaient mutuellement tourmentées. Leurs manières l'une à l'égard de l'autre, dans tous ces petits soins où la tendresse peut se montrer, étaient plus constamment affectueuses que jamais, comme si toutes deux, sentant que leur réserve intérieure faisait infraction à l'amitié qui devait unir deux sœurs, tâchaient de l'expier par une double assiduité dans ces marques extérieures d'affection qu'en d'autres temps, lorsqu'elles n'avaient rien à se cacher, elles pouvaient négliger sans aucune conséquence.

Pendant la soirée dont nous parlons, les deux sœurs sentirent mieux que jamais combien était diminuée la confiance qui d'ordinaire existait entre elles. Le voyage protégé à Kirkwall pendant la foire, époque où un grand nombre d'insulaires de toutes classes se rendaient dans cette ville, était un incident de grande importance dans une vie composée d'habitudes si simples et si uniformes que la leur, et quelques mois auparavant, Minna et Brenda auraient passé la moitié de la nuit à imaginer d'avance dans une longue causerie tout ce qui pouvait leur arriver dans une si grande occasion; mais, cette fois, ce sujet fut à peine entamé qu'elles le laissèrent tomber, comme si elles eussent craint d'éveiller une discussion entre elles, ou de rendre nécessaires des aveux qu'elles ne voulaient point faire encore.

Telle était pourtant leur franchise naturelle et la bonté de leur caractère que chaque sœur s'imputait à elle-même la froideur qui

régnait maintenant dans leurs rapports. Après avoir terminé leurs dévotions et pris place dans leur couche commune, elles enlacèrent leurs bras pour échanger leur baiser du soir. Alors elles semblèrent demander mentalement et s'accorder leur pardon mutuel; et peu de minutes après, les deux sœurs s'endormirent de ce doux et profond sommeil que le ciel ne donne qu'à la jeunesse et à l'innocence.

Cette nuit néanmoins les deux sœurs furent visitées par des songes qui, tout en retraçant assez fidèlement la différence des goûts et des habitudes des belles rêveuses, avaient pourtant une grande ressemblance l'un avec l'autre.

Minna rêva qu'elle était dans une des retraites les plus solitaires du rivage, nommée Swartaster, où l'action continuelle des vagues, rongeant un rocher calcaire, avait formé un profond hallier, mot qui dans la langue de l'île signifiait une caverne souterraine que le flux remplit d'eau et que le reflux laisse à sec. Beaucoup de ces cavernes ont une profondeur considérable et même inconnue : là se retirent en sûreté les cormorans et les veaux marins; et il n'est ni aisé ni prudent de les poursuivre dans ces immenses repaires. Le hallier de Swartaster surtout était regardé comme inaccessible, il était soigneusement évité par les chasseurs ou les marins à cause des angles aigus et des nombreux détours qu'on trouvait sous la voûte même, et à cause des écueils à fleur d'eau qui en rendaient l'intérieur très dangereux aux barques et aux bateaux, surtout lorsque la marée s'y engouffrait avec la rapidité qu'elle a ordinairement sur les côtes d'une île. De la gueule sombre de cette caverne, il semblait à Minna qu'elle voyait une sirène sortir, non dans le costume classique d'une néréide, tel que Claude Halcro l'avait déterminé dans sa mascarade de la veille, mais avec un peigne et un miroir en main, et fendant les vagues avec cette longue queue couverte d'écailles qui forme un contraste si terrible avec la jolie figure, la chevelure longue et le sein délicieux d'une mortelle douée d'une beauté merveilleuse. Elle semblait faire signe à Minna, tandis qu'elle faisait retentir à son oreille un chant sauvage dont les paroles annonçaient malheur et calamité.

La vision de Brenda était d'un genre différent, mais également mélancolique. Elle était assise sous son berceau favori, entourée de son père et de ses meilleurs amis, au nombre desquels Mordaunt Mertoun n'était pas oublié. On la priait de chanter, et elle voulait régaler la compagnie d'une charmante chanson qu'elle exécutait toujours avec une rare perfection, et qu'elle chantait d'un air si

simple, si naturel, qu'elle manquait rarement de provoquer des rires bruyants et des applaudissements nombreux; alors tous les assistants, qu'ils sussent ou non chanter, étaient irrésistiblement forcés de faire chorus. Mais en cette occasion, il semblait que sa voix se refusât à remplir son devoir, et que ne pouvant elle-même retrouver les paroles de cet air bien connu, elle prenait malgré tous ses efforts le ton élevé ainsi que la voix sauvage et mélancolique de Norna de Fitful-Head, pour chanter quelque lugubre ballade runique, semblable à celles que chantaient jadis les prêtres païens, lorsque la victime... trop souvent humaine... était attachée à l'autel fatal d'Odin ou de Thor.

Enfin les deux sœurs se réveillèrent en même temps, et poussant, de frayeur, un cri étouffé, elles se serrèrent dans les bras l'une de l'autre. Leur imagination ne les avait pas tout-à-fait trompées; les sons qui avaient produit leurs rêves étaient réels, et retentissaient dans leur chambre. Elles connaissaient bien la voix et la personne qui chantait, mais elles n'en furent pas moins saisies de surprise et de terreur quand elles aperçurent Norna de Fitful-Head, assise devant la cheminée de leur chambre, où une lampe brûlait pendant l'été, et en hiver un bon feu de bois ou de tourbe.

Norna était enveloppée dans son long et large manteau de *wadmaal*, et balançait lentement son corps à la pâle clarté de la lampe, tandis qu'elle chantait les strophes suivantes sur un ton lent et lugubre, et d'une voix qui ne semblait pas mortelle :

A travers l'Océan que ma voix aplanit
Aisément glisse ma nacelle ;
Mais le cœur des humains, bien souvent plus rebelle,
Contre mes conseils se roidit.

Une heure est à moi dans l'année,
Pour conter mes malheurs, mais une seulement.
Quand brille le flambeau, c'est pour moi le moment;
Quand il s'éteint, elle est sonnée.

Salut, filles du grand Magnus!
La lampe est allumée et la flamme est brillante :
Écoutez des récits qui vous sont inconnus;
Éveillez-vous, je suis présente.

Norna était bien connue aux deux filles de Troil, mais ce ne fut pas sans une vive émotion qu'elles la virent si subitement et à une pareille heure. Néanmoins cette émotion ne prit pas chez les deux sœurs un caractère pareil, et leurs opinions au sujet des pouvoirs

surnaturels que s'attribuait cette femme étaient loin de se ressembler.

Minna, avec une force surprenante d'imagination, quoique supérieure en connaissances à sa sœur, était plus disposée à entendre les histoires merveilleuses. Elle y trouvait plus de plaisir, et toujours elle s'empressait de recevoir les impressions poétiques qui mettaient ses facultés en jeu, sans examiner minutieusement leur réalité. Brenda avait dans sa gaîté une légère propension à la satire, et était souvent tentée de rire des circonstances mêmes sur lesquelles Minna bâtissait ses rêveries d'imagination; et comme tous ceux qui aiment le burlesque, elle ne s'en laissait pas facilement imposer par des prétentions pompeuses qui ne l'effrayaient pas, de quelque genre qu'elles fussent. Mais comme ses nerfs étaient plus faibles et plus irritables que ceux de sa sœur, elle payait souvent un tribut involontaire, par ses frayeurs, aux idées que sa raison désavouait; de là Claude Halcro avait pris l'habitude de dire, au sujet de toutes les traditions superstitieuses qui entouraient Burgh-Westra, que Minna y croyait sans trembler, et que Brenda en tremblait sans y croire. A notre époque plus savante, il est peu de personnes qui, même avec un esprit éclairé et un courage naturel, ne ressentent l'enthousiasme ardent de Minna; et peut-être n'en est-il pas moins encore qui ne sentent de temps à autre, comme Brenda, que leur corps avoue l'influence de certaines frayeurs que leur raison désavoue et méprise.

Mue par des sentiments qui ressemblaient si peu à ceux de sa sœur, Minna, après un moment de surprise, se disposa à sauter de son lit pour aller dire bonjour à Norna, dont la venue, elle n'en doutait pas, se rattachait aux volontés du destin; tandis que Brenda, qui ne voyait là qu'une femme presque folle, et qui, à cause de l'extravagance des prétentions de cette femme, la regardait comme un objet indéfinissable de crainte, ou plutôt d'horreur, retint sa sœur d'une main tremblante, tout en la suppliant à voix basse et avec instance d'appeler au secours. Mais l'âme de Minna était trop dominée par la crise à laquelle son destin semblait être arrivé pour qu'elle voulût condescendre aux frayeurs de sa sœur; et s'arrachant des bras de Brenda, elle se hâta de passer une robe de nuit, et traversant avec hardiesse l'appartement, tandis que son cœur battait plutôt d'exaltation que de crainte, elle s'adressa ainsi à la personne qui lui rendait une si singulière visite.

« Norna, si votre mission nous concerne, comme vos paroles

semblent l'annoncer, une de nous au moins est prête à en apprendre l'objet, avec respect mais sans frayeur.—Norna, chère Norna, » dit la voix tremblante de Brenda qui, ne se trouvant plus en sûreté dans le lit après que Minna l'eut quitté, avait suivi sa sœur, comme les peureux se pressent à la queue d'une armée qui marche à l'ennemi, parce qu'ils n'osent rester en arrière, et se tenait alors à demi cachée derrière son aînée, sans vouloir lâcher le pan de sa robe... « Norna, chère Norna, dit-elle, quoi que vous ayez à nous dire, attendez le jour. Je vais appeler Euphane Fea, la femme de charge, et elle vous trouvera bien un lit pour la nuit. — Plus de lit pour moi! dit l'hôte nocturne; plus de sommeil qui ferme mes yeux! ils sont restés ouverts pour voir les écueils et les rochers paraître et disparaître entre Burgh-Westra et les Orcades... Ils ont vu le roc d'Hoy s'affaisser dans la mer, et le pic d'Hengeliff en sortir, et n'ont pas encore goûté de repos. Asseyez-vous donc, Minna; et vous aussi, folle trembleuse, asseyez-vous, pendant que je prépare ma lampe... mettez vos vêtements, car mon histoire est longue, et avant qu'elle soit finie vous tremblerez, mais d'un frisson pire que le froid. — Eh bien, pour l'amour du ciel, remettez-la à demain, chère Norna, dit Brenda; l'aurore va bientôt se montrer, et si vous avez à nous parler de choses effrayantes, que ce soit au grand jour du moins, et non à la lueur sombre de cette lampe bleuâtre. — Patience, » reprit la visiteuse inattendue, « Norna ne racontera pas en plein jour une histoire qui pourrait faire pâlir le soleil au milieu des cieux, et décevoir les espérances des cent barques qui quitteront le rivage avant midi, pour commencer leur pêche en pleine mer,... oui, et encore des cent familles qui attendraient leur retour. Le démon, que le son de ma voix ne manquera point d'éveiller, ne doit étendre ses noires ailes que sur une mer sans vaisseaux ni barques, lorsqu'il s'élancera du faîte de la montagne pour s'enivrer des accents d'horreur qu'il aime tant à entendre. — Ayez pitié des craintes de Brenda, bonne Norna, dit la sœur aînée, et remettez au moins vos terribles communications à un autre lieu, à une autre heure. — Non, jeune fille, » répliqua Norna d'un ton sinistre; « je dois parler pendant que cette lampe brûle encore. Mon histoire ne se raconte pas de jour... il la faut dire à la clarté de cette lampe : les matériaux en furent fournis par le gibet du cruel lord de Wodensvoe qui assassina son frère, et la liqueur qui l'alimente ne sort ni du poisson ni du fruit!... Voyez, elle devient de plus en plus pâle, et mon histoire ne doit pas durer

plus long-temps que sa flamme. Asseyez-vous donc, je vais me placer en face de vous, et mettre la lampe entre nous : car le démon n'ose pas entrer dans le cercle qu'elle éclaire. »

Les sœurs obéirent, Minna jetant un regard lent, inquiet, mais pourtant résolu autour d'elle, comme pour apercevoir l'être qui, suivant les paroles peu précises de Norna, planait dans leur voisinage, tandis qu'à la frayeur de Brenda se joignait une espèce de colère et d'impatience. Norna, sans y faire la moindre attention, commença son histoire dans les termes suivants :

« Vous savez, mes filles, que votre sang est allié au mien, mais à quel degré, nous ne le savons pas ; car il exista une inimitié mortelle entre votre grand-père et celui qui eut le malheur de m'appeler sa fille... Permettez-moi de le désigner par son nom chrétien d'Erland, car le nom qui indique notre parenté, je n'ose le prononcer. Votre grand-père Olave était frère d'Erland. Mais lorsque les vastes possessions de l'udaller Rolfe Troil, leur père, le plus riche et le plus illustre rejeton du vieux tronc norse, furent partagées entre les frères, le fowd donna à Erland les terres que Rolf Troil avait possédées dans les Orcades, et réserva à Olave celles d'Hialtland ; la discorde brouilla les deux frères ; car Erland prétendit qu'il était lésé ; mais quand la cour suprême [1] avec les anciens et les jurisconsultes eut approuvé le partage, il s'en alla furieux dans les Orcades, maudissant l'Hialtland et ses habitants..... maudissant son frère et sa race.

« Mais l'amour des rochers et des montagnes n'avait pas encore abandonné l'esprit d'Erland, et il établit sa demeure non sur les douces collines d'Ophir, ou dans les vertes prairies de Gramesey ; mais dans l'île sauvage et montagneuse d'Hoy, dont les rocs s'élèvent jusqu'aux cieux comme les pics de Foulah et de Feroe [2]. Le malheureux Erland possédait toute la science légendaire qu'avaient léguée à leurs descendants les scaldes et les bardes, et il fit la principale occupation de sa vieillesse de me communiquer des connaissances qui devaient nous coûter si cher à tous deux. J'appris à visiter les monticules solitaires... les cairns élevés... à dire l'histoire

1. En anglais *Lawting*. C'était la cour suprême du pays. Ces assemblée ou comices existaient dans les îles Orcades et les îles Shetland, et présentaient dans leur constitution le germe grossier d'un parlement. A. M.

2. De cette montagne d'Hoy, à la mi-été, on peut, dit-on, voir le soleil à minuit. Ce fait est rapporté par le géographe Bleau, quoique, suivant le docteur Wallace, ce ne puisse pas être le disque même du soleil qu'on aperçoit, mais seulement son image réfléchie sur l'horizon par quelque nuage. W. S.

qui s'y rapportait, et à calmer par des vers à sa louange l'esprit du fier guerrier qui les habitait. Je savais où s'offraient jadis les sacrifices à Thor et à Odin... sur quelles pierres le sang des victimes coulait... où se plaçait le sombre prêtre... où se tenaient les chefs à cimiers qui consultaient la volonté de l'idole... et plus loin la foule des adorateurs, d'une classe plus commune, qui regardaient avec une religieuse frayeur. Les lieux qu'évitaient le plus les timides paysans n'avaient pas de terreurs pour moi : j'osais pénétrer dans le cercle des fées et m'endormir près d'une source magique.

« Mais, pour mon malheur, je me plaisais surtout à errer aux environs du Dwarfie-Stone [1], reste d'antiquité que les étrangers contemplent avec curiosité, et les naturels avec crainte. C'est un énorme fragment de rocher qui gît dans une vallée sauvage entrecoupée de précipices, au milieu des solitudes du Ward-hill d'Hoy. L'intérieur de la pierre renferme deux couches qui n'ont point été taillées par une main mortelle, et qui laissent entre elles un petit passage. L'entrée en est maintenant ouverte aux intempéries des saisons ; mais, à côté, est encore la grosse pierre qui, adaptée à des rainures encore visibles à la porte, servait autrefois à ouvrir et à fermer cette extraordinaire demeure que Trolld, nain fameux dans les sagas du Nord, choisit, dit-on, pour en faire sa résidence favorite. Le berger solitaire évite cet endroit, car, au lever du soleil, à midi, le soir, le fantôme de mauvais-augure a été vu parfois assis sur le Dwarfie-Stone [2]. Je ne redoutais pas son apparition, car, Minna, mon cœur était aussi courageux que le vôtre, mes mains aussi innocentes que les vôtres. Dans ma bravoure enfantine, je n'étais même que trop présomptueuse, et la soif des choses défendues me poussait, comme notre première mère, à souhaiter un accroissement de science, même par des moyens illicites. Je brûlais de posséder le pouvoir

1. C'est-à-dire, *le roc du Nain*. A. M.

2. Ce roc a environ sept pieds de haut, vingt-deux de long, et dix-sept de large. La partie supérieure a été évidemment creusée par un instrument de fer. Dans cette espèce d'appartement, il y a deux lits de pierre. Le plus élevé et le plus large des deux a cinq pieds et huit pouces de long, sur deux de large ; on suppose que c'était la couche du nain lui-même ; le plus bas est aussi plus court, et les angles en sont arrondis. L'entrée de cette grotte a environ trois pieds et demi carrés, et devant l'entrée est couchée une pierre destinée à la fermer. Elle est éclairée par une sorte de lucarne. On ne peut que conjecturer le but de ce monument ; plusieurs hypothèses ont été avancées là-dessus. Les uns supposent que c'est l'œuvre de quelque maçon voyageur ; mais on se demande dans quel but. Le révérend M. Barry pense que c'a été la cellule d'un ermite. Mais on n'y trouve aucun symbole chrétien, et la porte est tournée vers l'occident. W. S.

des Voluspæ et des devineresses de notre antique race; de savoir comment elles commandaient aux éléments; d'évoquer les âmes des héros morts hors de leurs sépulcres, pour qu'ils me racontassent leurs aventures, et m'apprissent les lieux où étaient cachés leurs trésors. Souvent, lorsque je veillais près de la pierre du Nain, les yeux attachés sur le Ward-hill qui s'élève au dessus de cette sombre vallée, j'ai distingué, parmi les rochers noirs, cette merveilleuse escarboucle[1] qui reluit comme une fournaise aux regards de ceux qui la regardent d'en bas, mais qui devient invisible lorsqu'un pied audacieux a escaladé les rocs d'où elle darde ses feux. Mon cœur, jeune et vain, brûlait de surprendre ce secret et cent autres dont les sagas et les leçons d'Erland peuplaient ma mémoire, qu'ils indiquaient seulement au lieu de les expliquer. Dans mon audace, je m'adressai au possesseur du Dwarfie-Stone, pour qu'il m'aidât à acquérir des connaissances inaccessibles à de simples humains. — Et l'esprit du mal exauça-t-il votre prière? » demanda Minna, dont le sang s'était glacé à ces derniers mots.

« Chut! » répondit Norna en baissant la voix; « ne parlez pas mal de lui... Il est avec nous... il nous écoute en ce moment. »

Brenda tressaillit, et se leva. « Je m'en vais dans la chambre d'Euphane Fea, dit-elle; je vous laisse, Minna et Norna, terminer à loisir vos histoires de revenants et de nains; je m'en moque à toute autre heure, mais je ne puis les souffrir à minuit, et à la lueur pâle de cette lampe. »

Elle allait donc sortir de l'appartement, lorsque sa sœur la retint.

« Est-ce là, dit-elle, le courage d'une fille qui ne croit pas à ce que l'histoire de nos pères nous raconte d'événements surnaturels? Ce que Norna nous révèle concerne peut-être la destinée de notre père et de sa maison... Si je puis écouter, moi, certaine que Dieu et mon innocence me protégeront contre toute influence maligne, vous, Brenda, qui ne croyez pas à cette influence, vous n'avez cer-

1. A l'ouest du Dwarfie-Stone est une montagne d'une hauteur prodigieuse et fort escarpée, nommée le Ward d'Hoy, presque au sommet de laquelle, dans les mois de juin et juillet, à minuit, on voit quelque chose reluire et étinceler étonnamment, éclat qui s'aperçoit d'une grande distance. Cet éclat était autrefois beaucoup plus vif qu'à présent; et quoiqu'on ait souvent gravi la montagne et cherché à s'en servir, on n'a encore rien pu trouver. Le vulgaire en parle comme d'une escarboucle enchantée, mais je pense que c'est une source qui, coulant à la surface d'un roc uni, cause, par la réflexion du soleil, cette admirable splendeur. » WALLACE. *Description des Orcades*, page 52.

tainement aucun motif de trembler. Sachez que pour l'innocent il n'existe pas de crainte. — Il peut ne pas y avoir de danger, » répondit Brenda, qui ne put réprimer son penchant naturel à la plaisanterie, « mais, comme dit un vieux livre de contes, il y a beaucoup de peur. Néanmoins, Minna, je demeurerai avec vous, d'autant plus, » ajouta-t-elle à voix basse, « que je n'ose vous laisser seule avec cette terrible femme, et que j'ai un escalier noir et une longue galerie à traverser pour arriver jusqu'à Euphane Fea; autrement je l'aurais amenée ici avant d'être plus vieille de cinq minutes. — N'amène personne ici, jeune fille, au péril de ta vie! s'écria Norna, et n'interromps plus mon histoire, car elle ne peut et ne doit pas être contée après que cette lumière enchantée sera éteinte. — Dieu merci! » dit Brenda en elle-même, « l'huile est bientôt toute consommée; j'aurais bien envie de l'éteindre d'un souffle, mais alors Norna serait seule avec nous dans l'obscurité, et ce serait encore pis. »

Tout en se parlant ainsi elle se résigna à son destin et revint à sa place, déterminée à écouter le reste de l'histoire avec tout le courage dont elle serait capable. Norna reprit la parole en ces termes :

« Il arriva qu'un jour de grande chaleur, en été, et tout juste à l'heure de midi, j'étais assise auprès du Dwarfie-Stone, les yeux attachés sur le Ward-hill, d'où l'escarboucle mystérieuse et toujours brillante lançait des rayons plus étincelants que de coutume; je m'affligeais, dans mon cœur, des bornes étroites qui limitent la science humaine; enfin je ne pus m'empêcher de réciter à haute voix ces vers d'un antique saga :

Levez-vous, doctes fils de ma noble patrie,
Puissant Trolld, Haims le sage, ô vous dont le génie
  Apprit à la frêle beauté
  Des mots dont l'empire attesté
Efface la puissance à la sagesse unie!
Existez-vous encore? Avez-vous abjuré
Le grand pouvoir d'Odin par vos chants consacré?
Avez-vous oublié la force qui vous mène?
  N'êtes-vous plus que de vains noms
  Dont les imperceptibles sons
  Flottent dans l'air qui les promène
  Comme le duvet des chardons?

« J'avais à peine prononcé ces mots, que le ciel, qui avait été jusqu'alors d'une pureté parfaite, devint tout-à-coup si sombre autour

de moi, qu'il semblait être plutôt minuit que midi. Un éclair me montra à la fois le triste spectacle des bruyères, des marais, de la montagne et des précipices dont j'étais entourée. Un éclat de tonnerre réveilla tous les échos du Ward-hill, qui continuèrent si longtemps à répéter ce terrible bruit, qu'on eût pensé qu'un roc, détaché du faîte par la foudre, roulait de pics en précipices jusque dans la vallée; immédiatement après tomba une pluie si abondante que je fus obligée, pour m'en garantir, de me glisser dans l'intérieur de cette pierre mystérieuse.

« Je m'assis sur le plus large lit de pierre qui est taillé à l'extrémité de la caverne, et, fixant mes yeux sur le plus petit, je m'épuisai en conjectures sur l'origine et l'usage de cette singulière retraite. Avait-elle été réellement creusée par le puissant Trolld, auquel la poésie des scaldes l'attribuait? ou bien était-ce le tombeau de quelque chef scandinave, enterré avec ses armes et ses richesses, peut-être aussi avec son épouse immolée, pour que tout ce qu'il avait eu de plus cher durant sa vie ne le quittât point après sa mort? ou bien, était-ce la cellule de pénitence, choisie par quelque pieux anachorète des anciens jours? ou l'œuvre inutile de quelque ouvrier errant que le hasard, le caprice et le loisir avaient poussé à entreprendre un tel travail? Je vous dis les pensées qui se présentaient alors à mon esprit, afin que vous reconnaissiez que ce qui suivit n'était pas la vision d'une imagination prévenue ou frappée, mais une apparition aussi certaine qu'effrayante.

« Le sommeil m'avait peu à peu gagnée au milieu de ces réflexions, quand je fus soudain réveillée par un second coup de tonnerre; et, lorsque je me levai, j'aperçus au jour obscur que l'ouverture supérieure laissait pénétrer, le nain Trolld lui-même assis en face de moi sur la couche plus petite que sa taille difforme semblait couvrir entièrement. Je tressaillis, mais non pas de frayeur, car le sang de l'ancienne race de Lochlis coule dans mes veines. Il parla, et ses paroles étaient en norse si vieux que peu de gens, excepté mon père et moi, en auraient pu comprendre la signification. C'était la langue qu'on parlait dans ces îles avant qu'Olave y plantât la croix sur les ruines du paganisme. Le sens en était aussi obscur et aussi difficile que celui des réponses que les prêtres païens avaient coutume de faire, au nom de leurs idoles, aux tribus qui se rassemblaient sur l'Helgafels [1]; voici ses paroles :

1. *Helgafels* est la montagne que les prêtres scandinaves consacraient au culte de leur idole. W. S.

Mille sombres hivers ont passé dans ces lieux
Depuis que sur le seuil de ma porte sacrée
Un sectaire avoua mon art mystérieux.
De la maison de Trolld, vierge altière, inspirée,
Tu ne sortiras point de ces bords ténébreux
Sans emporter sur les tempêtes
Et sur les flots tumultueux
Le grand pouvoir que tu souhaites.
Fille orgueilleuse, oui, tu commanderas
Aux ruisseaux, à la plage, au soleil, aux frimas,
A la baie, aux ravins, aux plus sombres retraites,
A tous les lieux connus par les brises du nord,
Partout où la marée y vient laver un port.
Mais, pour t'armer enfin de la toute-puissance,
Il faut (du sort tell est la loi)
Que l'auteur de ton existence
De ce qu'il t'a donné soit dépouillé par toi.

« Je lui répondis à peu près dans le même langage, car l'esprit des anciens scaldes de notre race était descendu en moi; et loin de craindre le fantôme avec lequel j'étais enfermée dans un si petit espace, je sentis l'impulsion de ce haut courage qui soutint les anciens champions et les druidesses dans leurs luttes avec le monde invisible, lorsqu'ils pensèrent que la terre ne contenait plus d'ennemis dignes d'être soumis par eux. Je lui fis donc la réponse suivante :

Hôte de ces rocs écartés,
Tes mots sont obscurs et sévères;
Mais la peur, les soucis vulgaires,
De ma raison sont écartés;
Je t'ai cherché sur les bruyères
Seule, et les sens non agités.
Aux coups du destin préparée,
Mon âme l'attend sans frisson :
La vie est un mal sans durée
Dont la mort est la guérison.

« Le démon fronça les sourcils; il parut irrité et intimidé à la fois; puis, se changeant en une vapeur épaisse et sulfureuse, il disparut de la place qu'il occupait. Jusqu'à ce moment, je n'avais pas senti l'influence de la frayeur, mais alors elle me saisit. Je m'élançai vers le plein air où la tempête s'était dissipée, où tout était pur et serein. Je restai d'abord un instant sans oser même respirer, puis je revins à la maison, méditant le long du chemin les paroles du fantôme, que je ne pouvais pas alors, comme il arrive souvent, me rappeler avec autant d'exactitude que je l'ai fait ensuite.

« Il peut sembler étrange qu'une telle apparition ait pu sortir pour un temps de ma mémoire, comme un rêve de la nuit... mais la chose arriva pourtant. Je m'efforçai de croire que c'était l'ouvrage de mon imagination... je pensai avoir vécu trop long-temps dans la solitude et avoir trop donné carrière aux idées que m'inspiraient mes études favorites. Je les abandonnai quelque temps et me mêlai parmi les compagnes de mon âge. Ce fut dans une visite que j'allai faire à Kirkwall que je fis connaissance avec votre père qui s'y trouvait pour affaires. Il s'introduisit aisément chez la parente où je demeurais, et qui désirait ardemment éteindre, s'il était possible, la haine qui divisait nos deux familles. Votre père, jeunes filles, a été plutôt endurci que changé par l'âge... Il avait les mêmes formes mâles, la même vieille franchise norse de manières et de cœur, le même courage bouillant et la même honnêteté de caractère, avec davantage de l'aimable ingénuité de la jeunesse, avec un plus vif désir de plaire, une meilleure volonté d'être agréable, et une vivacité d'esprit qui ne survit pas aux années. Mais quoiqu'il fût digne d'être aimé, quoique Erland m'écrivît pour m'autoriser à répondre à son amour, il y avait un étranger, Minna, un fatal étranger, plein de talents à nous inconnus et de grâces, dont les manières franches de votre père n'approchaient pas. Oui, en vérité, il vivait parmi nous comme un être d'une race supérieure... Vous avez l'air de vous étonner que j'aie pu séduire le cœur d'un tel amant; mais, aujourd'hui, Norna de Fitful-Head n'a plus rien qui vous puisse dire combien Ulla Troil fut chérie et admirée... La différence qui existe entre le corps animé et le cadavre après la mort est à peine plus grande et plus terrible que le changement que j'ai subi en demeurant sur la terre. Regardez-moi, jeunes filles... regardez-moi à cette lumière vacillante... pouvez-vous croire que ce visage défait et ravagé par la rigueur des saisons... que ces yeux qui sont presque pétrifiés à force de regarder des objets de terreur... que ces boucles de cheveux qui grisonnent et qui flottent à présent comme les voiles en lambeaux d'un navire qui va s'enfoncer. . que ces traits et celle qui en était ornée purent jadis faire naître une tendre affection? Mais la pâle lampe s'obscurcit... qu'elle s'éteigne pendant que je dirai mon infamie!.. Nous nous aimâmes en secret... nous nous vîmes en secret jusqu'au jour où je lui donnai la dernière preuve d'une fatale et coupable passion! Et maintenant scintille, magique lumière... élève encore un peu ta flamme si puissante même dans ta faiblesse... Empêche celui qui voltige près de nous d'agiter ses noires ailes dans

le cercle que tu éclaires... vis encore un instant pour que je dise le plus affreux, et puis plonge-toi quand tu voudras dans l'obscurité, aussi sombre que mon crime et mon chagrin. »

Tandis qu'elle parlait ainsi, elle réunit d'un côté le reste de la liqueur qui alimentait la lampe et ranima la flamme mourante ; puis, d'une voix creuse, et par phrases brisées, elle continua son récit.

« Je ne dois pas perdre mon temps en paroles. Mon amour fut découvert, mais non mon crime. Erland vint furieux à Pomona et m'emmena dans notre habitation solitaire de l'île d'Hoy. Il m'ordonna de ne plus revoir mon amant et de recevoir Magnus ; il consentait à oublier l'injustice du père lorsque le fils serait devenu mon époux. Hélas! je ne méritais plus ses hommages... Mon seul but était de m'évader de la maison de mon père pour cacher ma honte dans les bras de mon amant. Je lui rendrai justice!... il fut fidèle... trop fidèle... sa perfidie m'aurait privée de la raison ; mais les fatales conséquences de sa fidélité m'ont été dix fois plus funestes. »

Elle s'arrêta, et puis continua sur le ton sauvage de la folie : « Sa fidélité m'a rendue la puissante et despotique souveraine des mers et des vents ! »

Elle s'arrêta une seconde fois après cette bizarre exclamation, et reprit son récit d'un ton plus calme.

« Mon amant vint en secret à Hoy pour convenir avec moi des mesures à prendre sur ma fuite, et j'acceptai un rendez-vous pour fixer le jour où son vaisseau entrerait dans le détroit. Je quittai la maison à minuit. »

Ici elle parut lutter contre une pénible agonie, et continua son histoire par phrases rompues et entrecoupées. « Je quittai la maison à minuit... j'avais à passer devant la porte de mon père, et je m'aperçus qu'elle était ouverte... je crus qu'il nous surveillait, et, pour que le bruit de mes pas ne troublât point son sommeil, je fermai la porte fatale... action toute simple, tout ordinaire... Mais, Dieu du ciel! quelles furent les conséquences!... Au matin, la chambre était pleine d'une vapeur suffocante... mon père était mort... mort par ma faute, par ma désobéissance... mort par mon infamie! Tout ce qui suit est ténèbres et obscurité... Une ombre fatale et terrible enveloppa tout ce que je pus dire ou faire, tout ce que j'avais dit ou fait jusqu'à l'instant où j'acquis la certitude que mon destin était rempli, et que j'étais devenue l'être impassible que vous voyez maintenant... la reine des éléments... l'égale en pouvoir de ces êtres à qui l'homme et ses passions procurent un

plaisir comparable à celui que les tortures du chien de mer procurent au pêcheur lorsqu'il lui crève les yeux avec des pointes de fer, et le rejette ensuite dans son élément natal pour traverser encore les vagues, aveugle et luttant contre l'agonie. Non, jeunes filles, celle que vous voyez devant vous ne peut ressentir le trouble qui agite vos cœurs. Je suis celle qui a présenté son offrande... je suis celle qui a privé un père du don de la vie qu'il lui avait donnée... le sens de l'obscure prédiction est sorti de mon crime, et j'ai cessé d'appartenir à l'humanité pour devenir éminemment puissante, éminemment misérable. » Tandis qu'elle parlait ainsi, la lumière, qui avait long-temps scintillé, s'éleva plus haut un instant et sembla près de mourir; alors Norna, s'interrompant, dit tout-à-coup: « Pas davantage pour cette fois... le voilà... le voilà... il suffit que vous me connaissiez, moi, et le droit que j'ai de vous conseiller et de vous commander... Approche maintenant si tu veux, fier esprit! »

A ces mots, elle éteignit la lampe, et traversa l'appartement avec une démarche aussi majestueuse que de coutume, comme Minna put le remarquer à la cadence mesurée de ses pas.

CHAPITRE XX.

BOUDERIE.

> Ces conseils que nous échangions toutes deux.... ces vœux de sœurs, ces heures que nous avons passées ensemble, quand nous maudissions le temps au pied léger qui nous désunissait... quoi! tout est-il oublié?
>
> SHAKSPEARE. *Songe d'une nuit d'été.*

L'ATTENTION de Minna fut puissamment arrêtée par cette effrayante histoire, qui confirmait et expliquait plusieurs demi-mots mystérieux qu'elle avait entendu son père, et d'autres proches parents, prononcer touchant Norna. Elle demeura un instant tellement absorbée dans une surprise qui n'était pas exempte d'horreur, qu'elle n'essaya pas même de parler à sa sœur. Quand, enfin, elle l'appela par son nom, elle ne reçut pas de réponse, et en touchant sa main, elle la trouva glacée. Extrêmement alarmée, elle ouvrit le volet et la croisée, et fit pénétrer à la fois l'air libre et la lumière pâle d'une nuit d'été dans le Nord. Norna, et son horrible récit, et ses mystérieuses relations avec le monde invisible, s'évanouirent soudain de l'esprit de Minna, et elle courut à la hâte à l'appartement de la vieille femme de charge, pour lui demander du

secours, sans réfléchir un seul moment aux objets qu'elle pouvait rencontrer dans les longs et sombres passages qu'elle avait à parcourir.

La vieille femme vint sur-le-champ secourir Brenda, et usa aussitôt des remèdes que lui suggéra son expérience; mais le système nerveux de la pauvre fille avait été si fortement affecté par la terrible histoire qu'elle venait d'entendre, que, lorsqu'elle revint de son évanouissement, tous les efforts ne purent empêcher qu'elle ne tombât dans une longue attaque de nerfs. Enfin, l'expérience d'Euphane Fea, qui était versée dans la simple pharmacie employée par les naturels des îles Shetland, triompha de ce nouveau mal; et, après lui avoir administré une potion calmante faite du jus de simples et de fleurs sauvages, la vieille femme de charge vit enfin sa malade céder au sommeil. Minna se coucha à côté de sa sœur, lui baisa les joues, et voulut s'abandonner aussi au repos; mais plus elle l'invoquait, plus il semblait éviter ses paupières; et lorsqu'elle se sentait prête à s'endormir, la voix de la parricide involontaire lui paraissait encore retentir à son oreille, et la faisait tressaillir.

L'heure ordinaire de leur lever trouva les deux sœurs dans un état tout différent de ce qu'on aurait pu attendre. Un profond sommeil avait rendu à l'œil brillant de Brenda toute sa vivacité, et à ses joues rieuses la fraîcheur de la rose. L'indisposition passagère de la nuit précédente avait laissé aussi peu de traces sur sa figure que les terreurs fantastiques du récit de Norna avaient pu en imprimer dans son imagination. Les regards de Minna, au contraire, étaient mélancoliques, abattus; elle était évidemment épuisée par la veille et l'inquiétude. D'abord les deux sœurs parlèrent peu, comme n'osant toucher à un sujet si fertile en émotions que l'incident de la nuit. Ce ne fut qu'après avoir rempli ensemble leurs dévotions, que Brenda, en laçant le corset de sa sœur (car elles se rendaient mutuellement tous les services de la toilette), s'aperçut de la pâleur de Minna; et s'assurant par un coup d'œil sur le miroir que ses propres traits n'étaient plus altérés, elle l'embrassa, et lui dit affectueusement: « Claude Halcro avait raison, ma chère sœur, quand sa poétique folie nous donnait les noms de Nuit et de Jour. — Et à quel propos faites-vous cette remarque en ce moment? demanda Minna. — Parce que nous sommes chacune plus brave dans le temps dont nous tirons nos noms. J'ai été effrayée à en mourir la nuit dernière, en écoutant cette histoire que vous avez entendue avec une courageuse fermeté; et maintenant qu'il fait

grand jour, j'y peux penser avec calme, tandis que vous êtes aussi pâle qu'une ombre surprise par le lever du soleil. — Vous êtes heureuse, Brenda, » repartit gravement sa sœur, « de pouvoir oublier si vite un pareil récit de merveilles et d'horreurs. — Ces horreurs ne sauraient être oubliées, à moins qu'il ne fût possible d'espérer que l'imagination exaltée de cette malheureuse femme, qui se montre si active pour conjurer des apparitions, ne l'ait convaincue d'un crime imaginaire. — Vous ne croyez donc rien de son entrevue au Dwarfie-Stone, cet endroit merveilleux sur lequel on raconte tant d'histoires, et qui est en horreur depuis tant de siècles, comme l'ouvrage du démon et comme sa demeure ? — Je crois que notre malheureuse parente ne saurait en imposer; je crois donc qu'elle se trouva près du Dwarfie-Stone durant un orage, qu'elle y chercha un abri, et que là, pendant un évanouissement, ou pendant son sommeil peut-être, elle fut visitée par quelque rêve se rapportant aux traditions populaires qui lui étaient si familières ; mais il m'est difficile d'en croire davantage. — Et pourtant le résultat a répondu à l'oracle obscur de la vision. — Je vous demande pardon, Minna ; je pense plutôt que jamais le rêve n'aurait pris de vraisemblance, jamais peut-être il ne se serait offert à son souvenir sans l'événement. Elle-même nous a dit avoir presque oublié la vision jusqu'après la mort terrible de son père. Et qui oserait jurer qu'une grande partie de ce qu'elle se rappela dès lors n'était pas l'ouvrage de son imagination justement bouleversée par cet horrible accident ? Si elle avait réellement conversé avec un nain nécromancien, elle devait se rappeler la conversation plus au long ; au moins je me la rappellerais, moi. — Brenda, vous avez entendu le digne ministre de l'église de la Croix dire que la sagesse humaine était pire que la folie quand elle s'appliquait à des mystères au dessus de sa portée ; et que s'il fallait toujours comprendre pour croire, nous résisterions sans cesse à l'évidence de nos sens, qui nous présentent à chaque instant comme certaines des choses inintelligibles. — Vous êtes trop savante vous-même, ma chère sœur, pour avoir besoin de recourir au digne ministre de l'église de la Croix ; mais je pense que sa recommandation n'avait rapport qu'aux mystères de notre religion, que notre devoir est d'accepter sans examen ni doute. Mais dans les affaires de la vie commune, puisque Dieu nous a gratifiés de la raison, nous ne pouvons mal faire de nous en servir. Vous avez une imagination plus ardente que la mienne, ma chère Minna, et vous êtes toute disposée à recevoir les merveilleuses histoires

pour vraies, parce que vous aimez à penser aux s
aux esprits des eaux, et que vous voudriez bie
fée, comme les appellent les Écossais, avec une
deux ailes aussi brillantes que les plumes du co
pour exécuter vos ordres. — Elle vous épargn
peine de lacer mon corset, et surtout de le lac
la chaleur de votre argumentation, vous avez
— C'est un malheur facile à réparer ; et, comm
de nos amis, je vais mieux attacher les agrès...
si péniblement, que le travail n'est pas aisé. —
ment, » répondit Minna, un peu confuse, « en
vous est facile de plaisanter, et de tourner en ri
de cette femme extraordinaire. — Je ne les tour
Dieu m'en est témoin, » répondit Brenda avec u
« c'est vous, Minna, qui prenez à mal tout ce
franchise me portent à vous dire. Je regarde
femme dont le savoir extraordinaire se trouve un
de raison ; et je la crois plus habile à prévoir le
temps que toute autre femme des îles Shetlan
aucun pouvoir sur les éléments, je n'y crois pas
des nourrices sur le roi Erick, qui pouvait faire
côté en tournant la pointe de son chapeau. »

Minna, un peu embarrassée par l'incréduli
sœur, lui répliqua sèchement : « Et pourtant, B
à demi folle, qui se plaît à répandre tant d'imp
sonne dont vous préférez suivre les conseils en c
votre cœur en ce moment. — Je ne sais ce que
répondit Brenda, dont les joues devinrent écar
à s'éloigner de sa sœur ; mais comme Minna éta
la lacer à son tour, elle put aisément la retenir
de soie avec lequel elle attachait son corset, et la
sur le cou ; Brenda tressaillit, son cou et ses ép
Minna, voyant qu'elle avait réussi à provoquer u

propos de rien que Mordaunt porte une chaîne d'or r
Songez-y, Brenda, et soyez sage à temps. — Je n'ai au
avec Mordaunt Mertoun, » répondit vivement Brenda
ce que lui ou tout autre jeune homme porte à son cou,
inquiète peu. Je pourrais voir toutes les chaînes d'or
baillis d'Édimbourg, dont lady Glowrowrum parle tan
mouracher d'un seul de ceux qui les possèdent. » Après
conformée à la règle qui ordonne aux femmes de repou
néral une telle accusation, elle reprit aussitôt sur un to
« Mais, à vrai dire, Minna, je trouve que vous, com
autres, vous avez jugé trop vite notre jeune ami, celu
long-temps notre plus intime compagnon. Songez-y, Mor
toun n'est pas pour moi plus qu'il n'était pour vous....
bien vous-même combien il faisait peu de différence
deux, et qu'avec sa chaîne ou sans sa chaîne, il vivai
comme un frère avec deux sœurs; et pourtant vous
soudain le dos, parce qu'un marin vagabond, dont nou
rien, et un méchant colporteur, que nous connaisso
filou, un imposteur, un menteur, ont bavardé et con
toires à son préjudice. Je ne crois pas qu'il ait jamais di
vait choisir entre nous, et qu'il n'attendait, pour se d
que de voir qui de nous aurait Burgh-Westra et le la
ness.... Je ne crois pas qu'il ait jamais prononcé une
conçu une pensée indiquant qu'il songeât à choisir ent
Peut-être, » répondit Minna froidement, « aviez-vous
pour savoir que son choix était déjà déterminé. — Voic
ne souffrirai jamais, » dit Brenda s'abandonnant à sa vi
relle et s'arrachant des mains de sa sœur; puis, se reto
regardant en face, tandis que ses joues, son cou, et
son sein que laissait apercevoir le haut de son corset
lacé, étaient couverts d'une rougeur éclatante. « Mêm
part, Minna, je ne le souffrirai pas. Vous savez que t

parler. Je doute qu'il vous conserve long-temps son amitié, si vous n'y tenez pas davantage. — Soit : alors je ne serai votre rivale ni pour son amitié ni pour son amour; mais pensez-y mieux, Brenda, ce scandale n'est pas l'œuvre de Cleveland... Cleveland est incapable de médisance... Ce n'est pas non plus un mensonge de Bryce Snailsfoot... Il n'est aucun de nos amis, aucune de nos connaissances qui ne dise que c'est l'opinion commune dans toute l'île, que les filles de Magnus Troil attendaient patiemment le choix d'un étranger sans naissance et sans nom, de Mordaunt Mertoun... Est-il convenable qu'un pareil bruit coure sur les descendantes d'un comte norwégien, les filles du premier udaller des îles Shetland? et serait-il décent et possible à de jeunes filles de l'endurer sans dépit, quand nous serions les dernières servantes qui eussent jamais tiré un pot de lait? — La langue d'un fou n'offense pas, » répondit Brenda avec chaleur; « je ne consentirai jamais à oublier un innocent ami à cause des commères de l'île, qui peuvent donner les pires interprétations aux faits les moins répréhensibles. — Écoutez seulement ce que disent nos amis, écoutez seulement lady Glowrowrum, seulement Maddie et Clara Groatseltars. — Si j'écoutais lady Glowrowrum, » répliqua Brenda d'un ton ferme, « je prêterais l'oreille à la plus mauvaise langue du Shetland; quant à Maddie et à Clara Groatseltars, elles ont été toutes deux fort heureuses de faire asseoir Mordaunt entre elles à dîner, avant-hier, comme vous auriez pu le remarquer; mais votre oreille était trop agréablement occupée ailleurs. — Vos yeux, Brenda, n'ont pas été moins bien occupés, riposta la sœur aînée, puisqu'ils étaient fixés sur un jeune homme qui, au dire de tout le monde, nous a insultées, a parlé de nous avec la plus insolente présomption; et fût-il accusé sans raison, lady Glowrowrum dit que c'est indécence à vous que de regarder dans la direction où il est assis, attendu que c'en est assez pour confirmer de tels bruits. — Je regarderai par où il me plaira, » répondit Brenda avec encore plus de chaleur; « lady Glowrowrum ne réglera ni mes pensées, ni mes paroles, ni mes regards. Je soutiens que Mordaunt Mertoun est innocent... Je le regarderai comme tel... je parlerai de lui comme tel; et si même je ne lui parle pas, si je n'agis pas à son égard comme d'habitude, c'est pour obéir à mon père, et non pour ce que lady Glowrowrum et toutes ses nièces, en eût-elle vingt au lieu de deux, peuvent penser, dire, marmotter et chuchoter sur un sujet qui ne les regarde pas. — Hélas! Brenda, » dit Minna avec calme, « cette vivacité est trop grande pour la défense

d'un simple ami!... Prenez garde... l'homme qui ruina pour toujours la paix de Norna était un étranger admis à son affection contre la volonté de sa famille. — Il était étranger, » répondit Brenda avec intention, « non seulement de naissance, mais aussi de manières. Elle n'avait pas été élevée avec lui dès son enfance... elle n'avait pas appris à connaître la bonté, la franchise de son naturel par une intimité de plusieurs années. C'était un étranger pour le caractère, les goûts, la naissance, les manières et les mœurs... quelque aventurier vagabond peut-être que le hasard ou la tempête avait jeté dans l'île, et qui savait déguiser un cœur faux à l'aide d'un visage fin. Ma bonne sœur, appliquez-vous votre conseil, il y a d'autres étrangers à Burgh-Westra que ce pauvre Mordaunt Mertoun. »

Minna parut un instant troublée par la rapidité avec laquelle sa sœur avait réfuté ses soupçons et ses avis. Mais la fierté naturelle de son caractère lui permit de répondre avec un calme affecté.

« Si je voulais vous traiter, Brenda, avec le manque de confiance que vous montrez à mon égard, je pourrais répondre que Cleveland n'est pas plus pour moi que n'a été Mordaunt, plus que le jeune Swaraster, que Lawrence Éricson, ou tout autre favori de mon père. Mais je dédaigne de vous tromper ou de déguiser mes sentiments... J'aime le capitaine Cleveland. — Ne parlez pas ainsi, ma chère sœur, » dit Brenda quittant tout-à-coup le ton d'aigreur qui avait dominé dans les dernières phrases de leur entretien ; et jetant ses bras autour du cou de sa sœur, avec l'air et l'accent de la plus tendre affection... « ne parlez pas ainsi, je vous en conjure ! je renoncerai à Mordaunt Mertoun... je jurerai de ne jamais lui reparler ; mais ne répétez pas que vous aimez ce Cleveland ! — Et pourquoi ne le répéterais-je pas? » reprit Minna en se dégageant tout doucement des bras de sa sœur, « c'est un attachement dont je me glorifie. La hardiesse, la vigueur et l'énergie de son caractère familier avec le commandement, étranger à la crainte... ces mêmes dispositions qui vous alarment pour mon bonheur, sont les qualités qui l'assurent. Songez, Brenda, que quand votre pied aimait le rivage calme et uni de la mer en été, le mien aimait à gravir jusqu'aux sommets des rocs lorsque les vagues étaient en furie. — Et c'est bien là ce que je crains. Ces dispositions aventureuses vous entraînent maintenant au bord d'un précipice plus dangereux que ceux qui furent jamais creusés par la marée l'hiver. Cet homme... ne froncez pas les sourcils, je ne médirai pas... n'est-il pas, même à votre jugement, partial, hautain et despotique, accoutumé, comme vous

le dites, à commander, mais, par cette raison même, commandant là où il n'a point droit de le faire, et ordonnant là où il devrait seulement obéir; courant au péril plutôt pour le péril même que pour sauver celui qui s'y trouve? Pouvez-vous songer à vous unir avec un caractère si mobile et si inquiet, avec un homme qui n'a jamais vécu qu'au milieu des scènes de mort et de danger, et qui même, assis près de vous, ne peut déguiser son impatience de recommencer une pareille vie? Un amant, il me semble, devrait aimer sa maîtresse plus que sa propre vie; mais le vôtre, ma chère Minna, aime la sienne moins que le plaisir de donner la mort à d'autres. — Et voilà pourquoi je l'aime... Je suis fille des antiques dames de la Norwége, qui envoyaient leurs amants au combat avec un sourire, et les tuaient de leurs propres mains s'ils revenaient avec déshonneur. Mon amant doit mépriser ces ridicules prouesses par lesquelles notre race dégradée cherche à s'illustrer, ou les accomplir seulement par jeu, et pour se tenir en haleine de plus nobles dangers. Il ne s'agit pas de pêcher des baleines ou de dénicher des oiseaux pour me plaire. Mon amant doit être un roi de la mer, ou jouer le rôle qui dans les temps modernes approche le plus de cette haute dignité. — Hélas! ma sœur, c'est bien à présent que je commence à croire à la vertu des sorts et des charmes. Vous me rappelez le roman espagnol que vous m'avez ravi il y a long-temps, parce que je disais que, dans votre enthousiasme pour les vieux temps chevaleresques de la Scandinavie, vous rivalisiez d'extravagance avec ce héros... Ah! Minna, vos joues montrent que votre conscience vous condamne et vous rappelle le livre que je veux dire... Est-il plus sage, pensez-vous, de prendre un moulin pour un géant, ou le capitaine d'un pauvre bâtiment corsaire pour un Kiempe ou un Vi-king? »

Minna rougit en effet de dépit à cet argument dont elle sentit peut-être la vérité jusqu'à un certain point.

« Vous avez raison de m'insulter, répondit-elle, parce que vous possédez mon secret. »

Le bon cœur de Brenda ne put supporter cette accusation; elle adjura sa sœur de lui pardonner, et la tendresse de Minna ne put résister à ses instances.

« Nous sommes malheureuses, » dit-elle en mouillant sa sœur de ses larmes, « de ne pouvoir considérer tout avec les mêmes yeux... Cessons de nous irriter mutuellement par des injures et des reproches. Vous avez mon secret... il n'en sera peut-être pas un long-temps, car mon père recevra la confidence à laquelle il a droit,

aussitôt que certaines circonstances me permettront de la lui communiquer; cependant, je vous le répète, vous avez mon secret, et j'ai plus d'un soupçon d'avoir reçu le vôtre en échange, quoique vous ne vouliez pas l'avouer. — Comment, Minna, voudriez-vous que je vous révélasse un sentiment du genre de ceux auxquels vous faites allusion, avant qu'il eût été prononcé une seule parole qui pût justifier une telle confession. — Sûrement non; mais un feu caché peut se découvrir par la chaleur aussi bien que par la flamme. — Vous connaissez bien ces signes, Minna, dit Brenda en baissant la tête, après s'être vainement efforcée de résister à la tentation d'une repartie que lui suggérait la remarque de sa sœur; « mais je puis seulement dire que si j'aime jamais, il faudra qu'avant on m'ait fait une ou deux déclarations au moins, et pareille chose ne m'est pas encore arrivée. Mais n'allons pas recommencer la dispute; songeons plutôt au motif qui a poussé Norna à nous raconter cette horrible histoire, et au fruit que nous devons en tirer. — Son motif était de nous donner un avertissement... un avertissement que notre position, et je ne le nierai pas, que la mienne en particulier, semblait tant demander... mais je m'en remets à mon innocence et à l'honneur de Cleveland. »

Brenda avait bonne envie de répliquer que le dernier lui inspirait beaucoup moins de sécurité que la première; mais elle était prudente; et craignant de réveiller leur pénible discussion, elle répliqua seulement : « Il est étrange que Norna ne nous ait rien dit de plus sur son amant; sûrement il n'a pu l'abandonner au comble de la misère où il l'avait réduite? — Il peut exister des agonies de chagrin, » dit Minna après un moment de silence, « où le cœur saigne tellement qu'il cesse de répondre, même aux sentiments qui l'ont le plus dominé... Son inquiétude pour son amant a pu s'engloutir dans l'horreur et le désespoir. — Ou peut-être cet amant s'enfuit-il de l'île par crainte de la vengeance de notre père. — S'il put, par crainte et manque de cœur, » répondit Minna en levant les yeux, « fuir la vue de l'infortune qu'il avait occasionnée, j'espère que l'infâme a long-temps épuisé en ce monde la punition que le ciel réserve au plus scélérat, au plus vil des traîtres et des lâches... Venez, ma sœur, on doit nous attendre pour déjeuner. »

Et elles sortirent bras dessus bras dessous, avec beaucoup plus de confiance qu'il n'en existait entre elles depuis un certain temps : la petite querelle qui avait eu lieu ressemblait à une de ces bourras-

ques ou coups de vent soudains qui dissipent les brouillards et les vapeurs, pour amener ensuite le beau temps.

En se rendant à la salle à manger, elles convinrent qu'il était inutile, et peut-être imprudent de communiquer à leur père les circonstances de la visite nocturne, et de lui laisser entrevoir qu'elles connaissaient mieux qu'auparavant la mélancolique histoire de Norna.

CHAPITRE XXI.

LA PYTHONISSE.

> Mais ils sont perdus pour moi, à jamais perdus, ces plaisirs que la raison dissipe, et que le temps détruit. Je ne vois plus à minuit la ronde des fées s'abreuver de rosée au joyeux clair de lune. Même la fiction qui délaisse le cerveau la dernière, le fantôme du cimetière, a disparu pour toujours.
>
> CRABBE. *La Bibliothèque.*

Le barde moraliste qui nous fournit l'épigraphe de ce chapitre a traité un sujet auquel correspondent des sentiments qui se trouvent chez beaucoup de nos lecteurs sans qu'ils s'en doutent. La superstition, quand elle n'était pas environnée de toutes ses horreurs, mais qu'elle passait seulement une douce main sur la tête de ses prosélytes, avait des charmes que nous ne manquons pas de regretter, même à ces époques de la civilisation où son influence est presque totalement anéantie par la lumière de la raison et par l'instruction de toutes les classes. Dans des siècles plus ignorants, son système de terreurs idéales avait au moins quelque chose d'intéressant pour des esprits qui trouvaient rarement l'occasion de s'exalter. Ceci est plus spécialement vrai de ces légères altérations d'idées et de ces pratiques superstitieuses qui se mêlent aux amusements des âges plus grossiers, et sont, comme les présages du soir de la Toussaint en Ecosse, considérés partie comme objets de divertissement, partie comme arrhes terribles de l'avenir. C'est avec de pareilles dispositions qu'aujourd'hui des personnes, qui ont reçu une éducation passable, vont heurter à la mansarde d'une diseuse de bonne aventure, pour rire, comme on dit, mais non pas toujours avec l'assurance de révoquer en doute les réponses qu'elles recevront.

Lorsque les sœurs de Burgh-Westra arrivèrent dans l'appartement où était servi le déjeuner, aussi copieux que celui du jour pré-

cédent dont nous avons donné le menu, et qu'elles eurent essuyé une joviale réprimande de la part de l'udaller pour être descendues si tard, elles trouvèrent les convives, dont la plupart avaient déjà déjeuné, se livrant à une ancienne coutume norwégienne du genre de celles dont nous venons de parler.

Elle semble avoir été empruntée à ces poésies des scaldes où les champions et les héroïnes sont si souvent représentés comme cherchant à connaître leur destinée par la bouche de quelque sorcière ou prophétesse; celle-ci, comme dans la légende appelée par Gray la *Descente d'Odin*, réveille des esprits par la puissance d'un chant runique, et ils révèlent malgré eux les décrets du destin, par des réponses souvent d'un sens ambigu, mais qu'on croyait être une esquisse des événements à venir.

Une vieille sibylle, Euphane Fea, la femme de charge dont nous avons déjà parlé, s'installa dans l'embrasure d'une large fenêtre dont le jour était soigneusement intercepté par des peaux d'ours et d'autres draperies diverses, de manière à lui donner l'apparence d'une hutte de Lapon; cet antre divinatoire était pourvu, comme un confessionnal, d'une ouverture qui permettait à la personne de l'intérieur d'entendre les questions qu'on lui adressait sans qu'elle pût voir le questionneur. Placée dans cet endroit, la voluspa devait écouter les demandes rimées qui lui seraient faites, et renvoyer une réponse improvisée. On supposait que la draperie l'empêchait de voir les individus qui la consultaient, et le rapport intentionnel ou accidentel que la réponse se trouvait avoir avec la situation de la personne qui posait la demande, fournissait souvent matière à de longs rires, ou même faisait naître de sérieuses réflexions. On choisissait habituellement pour sibylle la femme qui excellait le plus dans l'improvisation des poésies norses, talent peu extraordinaire dans une contrée où beaucoup d'esprits sont approvisionnés de vieux vers, et où les règles de la composition métrique sont singulièrement simples. Les questions se faisaient aussi en vers; mais comme le don d'improviser ne pouvait être universel, il était permis de recourir à un versificateur de profession qui, tenant par la main celui qui consultait la devineresse, et placé devant le trou par où sortaient les oracles, était chargé de mettre en vers toutes les demandes.

En la présente occasion, Claude Halcro fut appelé d'une voix unanime à jouer le rôle du versificateur; et après avoir branlé la tête, après avoir murmuré quelques excuses fondées sur l'affaiblissement de sa mémoire et de sa poétique, excuses que contredisaient

un sourire de confiance et l'acclamation générale de la compagnie, le joyeux vieillard promit de jouer son rôle dans l'amusement projeté.

Mais, lorsqu'on allait commencer, la distribution des rôles fut subitement changée. Norna de Fitful-Head, que tout le monde, excepté les deux sœurs, croyait à une distance de plusieurs milles, entra soudain et sans dire mot dans l'appartement, s'avança majestueusement vers le tabernacle de peaux d'ours, et fit signe à la femme qui s'y trouvait assise d'abandonner son sanctuaire. La vieille Euphane sortit en remuant la tête et paraissant atterrée de frayeur; et dans le fait, il n'y avait pas beaucoup d'assistants qui pussent voir avec un calme parfait l'apparition subite d'une personne si bien connue et si généralement crainte que Norna.

Elle s'arrêta un moment à l'entrée de la hutte; et en soulevant la peau qui formait la porte, elle se tourna vers le nord comme pour lui demander des inspirations; alors faisant signe aux hôtes surpris qu'ils pourraient approcher tour à tour du lieu consacré où elle allait s'installer, elle entra dans la tente et disparut à leurs yeux.

Mais le divertissement avait changé de nature, et il paraissait devenu si sérieux pour toute la compagnie, qu'on ne se pressait pas de consulter l'oracle. Le caractère et les prétentions de Norna semblaient, à presque toutes les personnes présentes, d'un genre trop grave pour le rôle qu'elle avait pris. Les hommes se parlaient à voix basse, et les femmes, suivant la remarque d'Halcro, réalisaient la description du glorieux John Dryden :

En frémissant d'horreur, elles serraient leurs rangs.

Le silence fut interrompu par la voix mâle de l'udaller. « Et pourquoi le divertissement ne commence-t-il pas, mes amis? Avez-vous peur parce que ma parente va être notre voluspa? C'est grande complaisance à elle de faire pour nous ce que personne dans nos îles ne ferait si bien; et loin de laisser là la partie, il faut nous y mettre plus gaîment. »

Il y eut un nouveau silence dans la compagnie, et Magnus ajouta : « Il ne sera pas dit que ma parente se soit assise sur son trépied sans qu'on la consultât, parce que tous les cœurs tremblent en sa présence, comme si elle était une géante des montagnes. Je l'interrogerai, moi, le premier; mais les vers ne viennent pas si vite au bout de ma langue que quand j'étais plus jeune d'une vingtaine d'années. Claude Halcro, à mon secours! »

Se tenant par la main ils approchèrent du sanctuaire de la prétendue sibylle, et après s'être consultés un moment, Halcro exprima la demande de son ami et patron. Mais avant, il nous faut dire que, comme beaucoup d'importants personnages des îles Shetland, à ce qu'assure sir Robert Sibbald, qui commençaient, vers cette époque reculée, à se mêler de commerce et de navigation, l'udaller était intéressé pour une part assez forte dans la pêche aux baleines, et que le poète était chargé, dans son improvisation, d'interroger la devineresse sur le succès de l'entreprise.

Voici les vers d'Halcro :

Perce à travers la neige, à travers les frimas ;
Sur les bords groenlandais ne découvres-tu pas
Parmi les monts de glace un navire avec peine
Poursuivant l'énorme baleine ?
Mère terrible, au formidable abord,
Apprends-nous si l'esquif vient de gagner le port.

La plaisanterie semblait devenir sérieuse, lorsque chacun, la tête penchée en avant, entendit la voix de Norna qui, sans la moindre hésitation, répondit du fond de la hutte où elle était renfermée :

Sans cesse le vieillard rêve son opulence,
Sa pêche, ses guérets, ses troupeaux et ses bœufs ;
Mais qu'il tremble en voyant combler son espérance !
Il pourra de douleur s'arracher les cheveux.

Elle s'interrompit un instant, et Triptolème en profita pour murmurer : « Quand dix sorcières et autant de magiciens le jureraient, je ne croirai jamais qu'un homme raisonnable puisse s'arracher la barbe ou s'égratigner, n'importe à quel propos, lorsque ses magasins sont encombrés de provisions. »

Mais la voix de la hutte reprit son ton lent et monotone, et interrompant les commentaires, continua comme il suit :

Le navire, lesté d'une charge bien grande,
Noblement se balance aux rivages d'Islande ;
La brise le ramène aux terres de Shetland,
Le ruban, sur le mât, flotte resplendissant [1] :
Sept baleines, voilà sa cargaison nouvelle,
Par sa mâchoire au mât chacune se révèle [2] :

1. Couronne faite avec des rubans par les jeunes femmes qui s'intéressent à un bâtiment qui part pour la pêche de la baleine, ou à son équipage ; elle est toujours attachée à un des agrès, et conservée avec grand soin durant le voyage. W. S.

2. La meilleure huile sort des mâchoires de la baleine, et pour la recueillir on les suspend aux mâts du bâtiment. W. S.

Le partage ne peut s'en faire également :
Deux pour Lerwick et deux pour Kirkwall et ses voûtes,
Et trois pour Burgh-Westra, les plus belles de toutes.

« Que les puissances du ciel regardent ce bas monde et nous protégent! dit Bryce Snailsfoot; car ce n'est pas une simple femme qui vient de parler ainsi. J'ai trouvé à North-Ronaldshaw des gens qui ont aperçu le bon bâtiment, l'*Olave* de Lerwick, qui appartient en si grande partie à notre digne patron, qu'on peut, en quelque sorte, l'en dire propriétaire; ils l'ont *balayé* [1], et aussi sûr qu'il y a des étoiles au ciel, il leur a répondu que sa pêche montait à sept baleines, précisément comme Norna vient de nous le dire dans ses vers. — Bah!... sept baleines précisément? et vous l'avez entendu dire à North-Ronaldshaw? dit le capitaine Cleveland; et je suppose que vous avez piaillé ce bon brin de nouvelle sur toute la route en venant ici. — Ma langue n'en a pas dit un mot, capitaine, répondit le porte-balle. J'ai connu bien des marchands, des colporteurs et autres gens qui négligeaient leur commerce pour porter des bavardages et des *on dit* par monts et par vaux d'un bout du pays à l'autre; mais je ne trafique pas en cette partie. Je ne crois pas avoir appris à trois personnes que l'*Olave* avait complété sa cargaison, depuis que j'ai traversé l'eau à Dunrossness. — Mais si une de ces trois personnes a encore répandu la nouvelle, et il y a deux à parier contre un que la chose est arrivée, la vieille dame prophétise sur velours. »

Ainsi parlait Cleveland, en s'adressant à Magnus Troil; mais Magnus n'eut pas l'air de l'approuver. Il respectait jusqu'aux superstitions de son pays, et il portait intérêt à sa malheureuse parente, même dans ses actions les plus étranges; enfin s'il n'avait jamais hautement reconnu les prétentions surnaturelles de Norna, il n'aimait pas du moins les lui entendre contester par d'autres.

« Norna, sa parente, » dit-il en appuyant avec emphase sur ce titre, n'avait de communication ni avec Snailsfoot, ni avec les connaissances de Snailsfoot. Il ne prétendait pas expliquer comment elle avait acquis ces renseignements; mais il avait toujours remarqué que les Écossais et même les étrangers en général, lorsqu'ils venaient dans les îles Shetland, étaient toujours prêts à trouver des explications à des choses qui étaient restées suffisamment obscures

1. Les marins baleiniers ont des espèces de signaux télégraphiques : ainsi un nombre marqué de mouvements, faits avec un balai, indique à un autre vaisseau le nombre de baleines qu'on a prises. W. S.

pour ceux dont les ancêtres avaient demeuré là pendant des siècles. »

Le capitaine Cleveland comprit l'à-propos, et s'inclina sans chercher à défendre son scepticisme.

« Et maintenant, suivez, mes braves cœurs, reprit l'udaller, et puissiez-vous apprendre tous d'aussi bonnes nouvelles que moi! Trois baleines ne peuvent pas manquer de produire... voyons que je calcule combien cela fera de barriques. »

Il y avait une répugnance manifeste de la part des hôtes à consulter l'oracle de la hutte.

« D'heureuses nouvelles sont assez bien venues pour certaines gens lorsqu'elles viennent du diable, » dit mistress Baby Yellowley en s'adressant à lady Glowrowrum (car une certaine rèssemblance de caractère avait établi une sorte d'intimité entre elles); « mais je trouve, milady, qu'il y a dans tout cela trop de sorcellerie pour que d'honnêtes chrétiennes comme vous et moi ne s'en offensent pas.
— Il y a quelque chose de juste dans ce que vous dites, madame, répliqua la bonne lady Glowrowrum; mais nous autres Hialtlandais, nous ne sommes pas comme les autres gens; et comme cette femme, fût-elle sorcière, est amie du fowd et sa proche parente, on nous regarderait mal si nous ne nous faisions pas dire notre bonne aventure comme les autres. Mes nièces sont bien libres d'y aller à leur tour; car qu'importe, s'il y a le moindre mal à cela, elles auront tout le temps de s'en repentir, suivant le cours ordinaire de la nature, mistress Yellowley. »

Tandis que d'autres étaient retenus par la même incertitude et la même crainte, Halcro remarqua que le vieil udaller fronçait les sourcils et qu'il avait beaucoup de peine à s'empêcher de battre le plancher de son pied droit, signes certains que la patience de Magnus était à bout. Le poète donc déclara courageusement qu'il allait en son propre nom, et point comme interprète des autres, adresser la seconde question à la pythonisse. Il se tut un instant, assembla ses rimes, et parla ainsi :

Dis-moi, comme Milton à la langue dorée,
Entendrai-je aussi mes chansons,
Long-temps après qu'Halcro sur sa tombe sacrée
Aura vu passer les saisons?
Ou, du moins, de ma lyre aux héros consacrée
Dryden avoûra-t-il les sons?

La voix de la sibylle répondit aussitôt, du fond de son sanctuaire :

L'aigle monte aux plaines des cieux ;
Inhabile à voler, l'oiseau du marécage
Doit, en glissant vers le bocage,
Être heureux lorsque sur la plage
Le veau marin se prête à ses accords joyeux.

Halcro se mordit les lèvres, leva les épaules, et puis, reprenant aussitôt sa bonne humeur, il fit usage de nouveau de sa malheureuse facilité d'improviser de mauvais vers, facilité qu'il avait acquise par un constant exercice, et riposta bravement :

Je m'estime heureux d'être oison,
Et de hanter la baie et l'abri solitaire ;
N'ayant point de voler la folle ambition,
J'éviterai les coups de la flèche légère.
Sur le cap aux rocs menaçants,
Plus doux par le fracas de la mer en furie,
Même les plus rudes accents
Semblent encor de l'harmonie.

Lorsque le petit barde se retira d'un pas dégagé et d'un air satisfait, un applaudissement général accueillit la manière spirituelle dont il s'était soumis à la condamnation qui le mettait de niveau avec un oison. Mais sa soumission résignée et courageuse ne détermina personne à consulter la redoutable Norna.

« Les vils poltrons! dit l'udaller. Avez-vous peur aussi, capitaine Cleveland, de parler à une vieille femme?... Faites-lui une question... demandez-lui si le sloop à douze canons qui est arrivé à Kirkwall est ou n'est pas votre vaisseau matelot. »

Cleveland jeta un regard sur Minna, et s'imaginant sans doute qu'elle attendait avec anxiété la réponse au conseil de son père, il réfléchit, et dit enfin après un moment d'hésitation :

« Je n'eus jamais peur d'aucune femme ni d'aucun homme... Maître Halcro, vous avez entendu la question que notre hôte désire que j'adresse... faites-la en mon nom, et comme il vous plaira... Je prétends aussi peu aux talents poétiques qu'à ceux de sorcier. »

Halcro ne se fit pas répéter l'invitation, mais prenant la main du capitaine Cleveland dans la sienne, suivant le cérémonial qu'exigeait la circonstance, il adressa la question que l'udaller avait suggérée à l'étranger, dans les termes suivants :

Une barque de loin venant
Vers Saint-Magnus a pris son essor, apportant

Canons, mousquets, équipage, écarlate,
Marchandises où l'or éclate :
Cet étranger a-t-il des droits
Sur la barque, les biens et sur l'or à la fois?

Il s'écoula un temps plus long que de coutume avant que la sibylle renvoyât sa réponse; et quand elle répondit, ce fut d'une voix plus basse, quoique d'un ton aussi résolu que celui qu'elle avait jusque là employé...

L'or est brillant, et pur, et généreux;
Le sang est rouge et noir; à voir il est affreux.
Sur le cap Saint-Magnus un faucon vigoureux
Soudain dans les airs se déploie,
Et de son bec frappe sa proie,
Les serres couvertes de sang :
Que celui qui m'appelle avec tant d'artifice
Promène sur sa main ses regards un instant;
Du sang!... du ravisseur il doit être complice.

Cleveland sourit d'un air dédaigneux, et retira sa main... « Peu de gens, dit-il, sont allés dans la Nouvelle-Espagne aussi souvent que moi, sans avoir eu affaire plusieurs fois avec les *Guarda-Costas;* mais il n'y eut jamais sur ma main aucune tache qu'une serviette mouillée n'ait pu enlever. »

L'udaller ajouta avec sa grosse voix... « Il n'y a jamais de paix avec les Espagnols au delà de la ligne... je l'ai entendu dire cent fois au capitaine Tragendeck et à l'honnête vieux commodore Rummelaer, et ils avaient tous deux été dans la baie d'Honduras, ainsi que dans les alentours... Je hais tous les Espagnols depuis qu'ils vinrent ici et prirent aux habitants de Belle-Ile tous leurs vivres en 1558. J'ai entendu mon grand-père parler de ce fait; et il existe une vieille histoire hollandaise quelque part dans la maison, qui montre quelle besogne ils faisaient depuis long-temps dans les Pays-Bas.... Ils n'ont ni merci ni bonne foi. — Cela est vrai, mon vieil ami, répliqua Cleveland; ils sont aussi jaloux de leurs possessions des Indes qu'un vieillard peut l'être de sa jeune épouse; et s'ils parviennent à vous attraper, les mines pour la vie!... ils ne connaissent que cela... aussi les combattons-nous avec nos couleurs clouées au mât. — C'est la bonne manière! s'écria l'udaller; le vieux pavillon de la Grande-Bretagne ne doit jamais baisser. Quand je pense aux murs de bois, je me crois presque Anglais; seulement, ce serait trop ressembler à mes voisins écos-

sais... Mais voyons, point d'offense pour personne, messieurs... tout le monde est ami chez moi, tout le monde est bienvenu... Allons, Brenda, allez consulter l'oracle... parlez-lui à votre tour; vous savez suffisamment de vers norses, c'est une chose connue. — Mais aucun qui aille au divertissement qui nous occupe, mon père, » dit Brenda en se retirant.

« Sottise! » répliqua le père en la ramenant, tandis qu'Halcro saisissant la main de la récalcitrante; « une modestie mal placée ne doit jamais gâter une honnête joie... Parlez pour Brenda, Halcro... c'est votre métier d'interpréter les pensées des jeunes filles. »

Le poète s'inclina devant la belle jeune dame avec l'empressement d'un barde et la galanterie d'un voyageur, et après lui avoir rappelé bas à l'oreille qu'elle n'était nullement responsable des sottises qu'il allait débiter, il se recueillit, regarda le ciel, sourit comme s'il lui venait une idée soudaine, et enfin l'exprima dans les vers suivants :

Mère terrible et menaçante,
De Fitful-Head sombre habitante,
Tu connais trop bien ton devoir
Pour révéler ce qu'une belle,
A son penchant toujours fidèle,
Désire sans le laisser voir.
Trempe tes mots dans le vin et le miel;
Trace un dessin d'or et de soie :
Nous voudrions savoir si Brenda, dans sa joie
Comme dans son amour, nourrit un vœu cruel.

La prophétesse répliqua presque immédiatement de derrière son rideau :

Non touché par l'amour, le cœur de la beauté
Est la neige au sommet du Rona dans la nue
Offrant sa cime haute et nue
En sa stérile pureté;
Mais par un doux rayon à peine caressée,
Cette neige en ruisseau descend dans le vallon,
Réjouit le troupeau, rafraîchit la pensée
Ainsi que le riant gazon,
Et d'un heureux berger vient orner la maison.

« Doctrine consolante, et admirablement parlé! » s'écria l'udaller en retenant Brenda qui rougissait et voulait lui échapper... « Il ne faut pas être honteuse pour cela, ma fille.... Être la maîtresse de la maison de quelque honnête homme, faire prospérer quelque

vieux nom norse, rendre ses voisins heureux et le pauvre aisé, enfin, secourir l'étranger, voilà le sort le plus agréable que puisse désirer une jeune fille, et je le souhaite de bon cœur à toutes celles qui sont ici présentes. Voyons, qui va maintenant parler?.... les bons maris se donnent à foison.... Maddie Groatseltar.... ma jolie Clara, allez donc, et n'en laissez pas votre part... »

Lady Glowrowrum secoua la tête et dit qu'elle ne pouvait pas tout-à-fait approuver....

« C'est bien.... répliqua Magnus, pas de contrainte, mais le jeu continuera jusqu'à ce que nous en soyons las. Venez ici, Minna.... j'ai droit de vous commander à vous.... avancez, mon enfant.... Il y a une multitude de choses qui devraient nous faire honte plus qu'une vieille et innocente plaisanterie.... venez, je parlerai pour vous, quoique je ne sois pas certain de me rappeler assez les rimes. »

Une rougeur légère passa rapidement sur le visage de Minna, mais elle reprit aussitôt son air habituel, et se tint debout près de son père, comme supérieure à toutes les petites plaisanteries que pouvait occasionner sa situation.

Le père, après avoir froncé les sourcils, et recouru à d'autres moyens mécaniques pour aider sa mémoire, ramassa enfin assez de poésie pour adresser la question suivante, quoiqu'en vers moins recherchés que ceux d'Halcro :

Norna, parle-moi, bien ou mal :
Cette fille voudrait goûter du mariage.
En doit-elle ou non faire usage ?
Et femme, quel sera son destin conjugal ?

Un profond soupir partit du fond du sanctuaire, comme si la pythonisse s'apitoyait sur la teneur de l'oracle qu'il lui fallait rendre. Puis elle fit entendre sa réponse :

Non touché par l'amour, le cœur pur d'une belle
Est comme de Rona la neige pure et belle.
De mort terrestre libre encor,
Tandis qu'au ciel elle se mêle,
Il semble que son blanc trésor
En soit une part naturelle.
Mais comme l'ouragan de mars,
L'amour peut de plus d'une tache
Salir la guirlande sans art
Que l'innocence garde et cache...
Observez : le charme est détruit,

Un torrent couvre un lit de pierre,
Roule et précipite à grand bruit
Son onde un moment prisonnière.

L'udaller entendit cette réplique avec un vif ressentiment. « Par les os du martyr, » s'écria-t-il, tandis que sa joyeuse figure rougissait de dépit, « c'est un abus de ma courtoisie! et si c'était tout autre que vous qui eût accolé le nom de ma fille avec le mot destruction, il aurait mieux fait de garder le silence. Mais sors de ta hutte, vieille dragonne, » ajouta-t-il avec un sourire... « j'aurais dû savoir qu'il ne t'est pas possible de te plaire long-temps à tout ce qui a une apparence de gaîté; Dieu te garde! » Sa sommation ne reçut pas de réponse, et après avoir attendu un instant, il lui adressa de nouveau la parole.... « Bah! ne m'en voulez point, parente, pour un mot trop lestement prononcé.... vous savez que je ne veux de mal à personne... moins encore à vous... sortez donc, et donnons-nous la main.... Vous auriez pu prédire le naufrage de mon vaisseau et de mes barques, ou une mauvaise pêche aux harengs, et je n'aurais pas soufflé mot; mais Minna et Brenda, vous le savez, sont les objets de ma plus chère tendresse. Encore une fois, sortez, prenons-nous la main, et que tout soit fini. »

Norna ne faisait aucune réponse à ses appels réitérés, et les assistants commençaient à se regarder les uns les autres avec surprise, quand l'udaller, levant la peau qui couvrait l'entrée de la hutte, découvrit qu'il n'y avait plus personne. L'étonnement fut alors général, et la frayeur s'y joignit bientôt; car il semblait impossible que Norna se fût échappée du sanctuaire où elle était renfermée, sans que la compagnie l'eût remarquée; elle était pourtant partie, et l'udaller, après avoir réfléchi un instant, laissa retomber la peau d'ours sur l'entrée de la hutte.

« Mes amis, » dit-il avec une mine enjouée, « nous connaissons ma parente depuis long-temps, et nous n'ignorons pas que ses habitudes ne ressemblent guère à celles des gens ordinaires de ce monde. Mais elle veut du bien à l'Hialtland, elle a l'amour d'une sœur pour moi et ma maison : aucun de mes hôtes n'a donc sujet de craindre ou lieu de s'offenser. Je ne doute pas qu'elle ne revienne dîner avec nous. — Ah! Dieu nous en garde! s'écria mistress Yellowley.... car, ma bonne lady Glowrowrum, pour dire la vérité à Votre Seigneurie, je n'aime pas les commères qui viennent et s'en vont comme un rayon de soleil ou une bouffée de vent. —

Parlez plus bas, parlez plus bas, dit lady Glowrowrum, et remerciez Dieu que cette créature n'ait pas emporté avec elle un pan de muraille. Ses semblables ont joué des tours pires, et elle aussi quand elle était de mauvaise humeur. »

De semblables murmures couraient à travers toute la compagnie, quand l'udaller éleva sa voix de Stentor sur un ton impératif, et invita ses hôtes, ou plutôt leur commanda de venir voir partir les barques qui allaient pêcher en pleine mer.

« Le vent a été terrible depuis le lever du soleil, dit-il, et a retenu les barques dans la baie ; mais maintenant il est favorable, et elles vont partir à l'instant. »

Le changement soudain du temps occasionna d'autres chuchotements et des clins d'œil parmi les hôtes, qui n'étaient pas trop mal disposés à l'attribuer à la disparition subite de Norna ; mais sans laisser échapper des observations qui n'auraient pu qu'être désagréables au maître de la maison, ils le suivirent, tandis qu'il se dirigeait d'un pas majestueux vers le rivage, comme le troupeau de daims suit le cerf qui les conduit, avec une obéissance respectueuse.

CHAPITRE XXII.

LE PIRATE.

> Le sourire diabolique qui errait sur ses lèvres excitait également la rage et la frayeur ; et quand son sourcil sombre se fronçait de colère, l'Espérance flétrie s'envolait, la Pitié soupirait un adieu.
>
> LORD BYRON. *Le Corsaire.* Chant Ier.

La pêche de la morue est la principale occupation des habitants des îles Shetland, et c'était autrefois sur quoi comptaient les riches pour leurs revenus, les pauvres pour leur subsistance. La saison de la pêche est donc, comme celle de la moisson dans une contrée agricole, l'époque la plus occupée et la plus importante, aussi bien que la plus gaie de l'année.

Les pêcheurs de chaque canton se rassemblent à des endroits différents avec leurs barques et leur équipage, et élèvent sur le rivage de petites huttes, composées de branches faibles et recouvertes de gazon, pour en faire leur habitation temporaire, et des skeos ou séchoirs pour le poisson ; de sorte que le rivage solitaire

prend tout-à-coup l'air d'une ville indienne. L'endroit où se fait cette pêche est souvent éloigné de plusieurs milles du village : aussi sont-ils toujours vingt ou trente heures absents, quelquefois plus long-temps; et, lorsque le vent et la marée ne leur sont pas favorables, ils restent en mer avec fort peu de provisions, et dans une barque qui semble d'une construction peu solide, pendant deux ou trois jours : il arrive aussi quelquefois qu'on n'entend plus parler d'eux. Le départ des pêcheurs pour de telles expéditions éveille donc des idées de péril et de souffrance qui relèvent leur profession, et l'inquiétude des femmes qui restent sur le rivage à voir disparaître les barques qui s'éloignent, ou à épier leur retour, donne quelque chose de touchant à cette scène[1].

Tout présentait donc un air de vie et d'activité lorsque l'udaller et ses amis approchèrent du rivage. Il y avait environ trente barques dont chacune devait recevoir un équipage de trois à six hommes. Les pêcheurs prenaient congé de leurs femmes et de leurs parents, puis s'élançaient dans leurs longues barques de Norwége, où leurs lignes et leurs filets étaient préparés. Magnus n'était pas tranquille spectateur de cette scène; il allait d'un endroit dans un autre, s'informant de la quantité de provisions qu'ils emportaient, et s'enquérant à droite, à gauche, avec un gros juron hollandais ou norse, traitant les pêcheurs de nigauds, pour s'en aller en mer avec des barques si mal approvisionnées, et finissant toujours par ordonner qu'on allât prendre à son magasin un gallon de genièvre, un lispund de farine, ou toute autre chose essentielle. Les rudes marins remerciaient d'une façon brève et brusque qui

1. Le docteur Edmonstone, ingénieux auteur d'une *Vue sur l'état ancien et actuel des îles Shetland*, a présenté cette partie de son sujet sous un jour intéressant. « Il est vraiment pénible, dit-il, de voir l'inquiétude et les angoisses qu'éprouvent les femmes de ces pauvres pêcheurs à l'approche d'une tempête. S'inquiétant peu des fatigues, elles abandonnent leurs demeures, et courent à l'endroit où elles pensent que leurs maris aborderont, ou gravissent au faîte d'un roc pour tâcher de les apercevoir en mer. Si une voile vient à frapper leurs yeux, elles la suivent avec une vive sollicitude, tandis qu'elle s'élève et s'abaisse alternativement sur les vagues. Souvent elles sont tranquillisées par l'heureux retour des objets de leur tendresse, mais quelquefois elles attendent la barque qui ne doit jamais revenir. Sujets à l'influence d'un climat variable, et s'engageant sur des mers naturellement orageuses et pleines de rapides courants, il se passe à peine une saison sans quelque fatal accident ou quelque merveilleux prodige qui empêche un naufrage. » *Vue, etc., des îles Shetland*. Vol. 1er, p. 236. On peut trouver dans l'ouvrage que nous venons de citer beaucoup de détails curieux sur les pêcheries et l'agriculture de ces contrées, aussi bien que sur leurs antiquités. W. S.

plaisait beaucoup à leur maître, mais les femmes étaient plus bruyantes dans leur gratitude, et Magnus avait souvent besoin de leur imposer silence, en maudissant toutes les langues des femmes, y compris celle d'Ève.

Enfin, tous étaient montés sur leurs barques et prêts; les voiles étaient hissées, le signal du départ donné; les rameurs commençaient à ébranler l'onde, et tous s'éloignaient du rivage, pleins d'une noble émulation à qui arriverait le premier au lieu de la pêche et y jetterait ses lignes avant les autres; exploit auquel celui qui pouvait y réussir n'attachait pas peu d'importance.

Tant qu'il fut encore possible de les entendre du rivage, ils chantaient une ancienne chanson norse appropriée à la circonstance, dont Claude Halcro avait rimé la traduction littérale qu'on va lire :

Adieu, jeunes fillettes,
Aux regards enchanteurs :
Dansez sans nous, coquettes,
Mais gardez-nous vos cœurs.

Pendant qu'à la veillée
La folâtre assemblée
Chantera ses refrains,
Nous serons à la rame
Et verrons sur la lame
Danser les veaux marins.

Adieu, jeunes fillettes,
Aux regards enchanteurs :
Dansez sans nous, coquettes,
Mais gardez-nous vos cœurs.

Amis, qu'on se dépêche :
En amour, à la pêche,
Ne perdons point un jour.
Hâtons notre voyage :
Charmons gaîment l'ouvrage,
En songeant au retour.

Adieu, jeunes fillettes,
Aux regards enchanteurs :
Dansez sans nous, coquettes,
Mais gardez-nous vos cœurs.

En quittant le rivage,
Saluons le village,
Nos amis, nos parents

Et Magnus, notre père :
Car aux jours de misère,
Il nous dit : Mes enfants !

Adieu, jeunes fillettes,
Aux regards enchanteurs :
Dansez sans nous, coquettes,
Mais gardez-nous vos cœurs.

Les rudes paroles de la chanson furent bientôt étouffées par le bruit monotone des vagues, mais l'air continua long-temps à se mêler au son de la mer et du vent, et les barques étaient comme autant de taches noires sur la surface de l'Océan : elles disparaissaient peu à peu, tandis que l'oreille pouvait encore distinguer des sons de voix humaine, presque aussitôt couverts par celle des éléments.

Les femmes des pêcheurs restèrent tant qu'elles purent apercevoir les voiles, puis elles prirent lentement, d'un air abattu et inquiet, le chemin des huttes, où elles avaient à faire les arrangements nécessaires pour préparer et sécher le poisson, dont elles espéraient voir leurs maris et leurs amis revenir lourdement chargés. Çà et là une vieille sibylle déployait l'importance d'un savoir acquis par les ans, pour prédire, selon l'apparence de l'atmosphère, que le vent serait bon ou mauvais, tandis que d'autres allaient commander un vœu à l'église de Saint-Ninian pour le salut des marins et de leurs barques, ancienne superstition catholique qui n'est pas encore totalement abolie. D'autres, mais d'un ton bas et craintif, exprimaient leurs regrets qu'on eût laissé, le matin même, Norna de Fitful-Head partir mécontente de Burgh-Westra.... « De tous les jours de l'année, le premier jour de la pêche était celui qu'il fallait choisir pour la fâcher ! »

Les nobles hôtes de Magnus Troil, après avoir consacré le plus de temps possible à voir la petite flotte mettre à la voile, et à causer avec les pauvres femmes des pêcheurs, commencèrent alors à se séparer en différents groupes, en diverses bandes, et se dispersèrent dans toutes les directions où les entraînait un caprice, pour jouir de ce qu'on peut appeler le clair-obscur d'un jour d'été dans les îles Shetland; cette lumière, dépouillée de son vif éclat qui réjouit d'autres contrées pendant la belle saison, a pourtant un caractère doux et agréable à elle propre, qui adoucit, en les attristant un peu, des paysages dont le ton froid, nu et monotone, présente un aspect aussi sauvage que stérile.

Dans une des parties les plus solitaires du rivage où les rocs, profondément rongés par la mer, donnent à la marée accès dans la caverne, ou, comme on l'appelle, dans le hallier de Swartaster, Minna Troil se promenait avec le capitaine Cleveland. Ils avaient probablement choisi cette promenade pour être mieux à l'abri des importuns; car, de même que la force de la marée sur cette côte y rendait la navigation et la pêche impossibles, de même le lieu n'était pas recherché des promeneurs, parce qu'on supposait la caverne habitée par une sirène, être que la superstition norwégienne revêt d'une puissance magique et d'une forte propension au mal. C'était là, disons-nous, qu'erraient Minna et son amant.

Une petite longée de sable blanc comme le lait, qui s'étendait sous une des roches dont la crique était bordée d'un côté, leur offrait une promenade sèche, ferme et agréable, d'environ trois cents verges. Cette promenade était bornée à une extrémité par un sombre renfoncement de la baie à peine agitée par le vent et unie comme une glace; on apercevait cette étendue d'eau entre deux hauts rochers, dont les cimes venaient presque la toucher. L'autre extrémité de la promenade était fermée par un roc sourcilleux et presque inaccessible, repaire de mille oiseaux marins d'espèces différentes, au milieu duquel s'entr'ouvrait le vaste hallier, comme pour avaler la marée montante, qui venait tomber dans un abîme d'une étendue et d'une profondeur incommensurables. L'entrée de cette affreuse caverne ne consistait pas en une seule arche; mais elle était divisée en deux par un énorme pilier de roc naturel, qui, sortant de la mer et montant jusqu'au sommet de la caverne, semblait soutenir la voûte, et formait ainsi un double portail que les pêcheurs et les paysans avaient baptisé du nom singulier de *Narines du Diable*. Dans ce lieu sauvage et solitaire, dont le silence n'était troublé que par les cris des oiseaux de mer, Cleveland s'était déjà rencontré plus d'une fois avec Minna Troil. C'était la promenade favorite de la fille de Magnus; car cette scène déployait tout ce qu'il fallait pour satisfaire ceux qui aiment les aspects sauvages, mélancoliques et merveilleux. Mais alors la conversation qui occupait les deux promeneurs était de nature à éloigner leur attention du paysage qui les entourait.

« Vous ne pouvez le nier, disait Minna, vous agissez envers ce jeune homme avec prévention et violence; prévention injuste, en ce qui vous concerne au moins, et violence également injuste et sans motif. — J'aurais cru, répondit Cleveland, que le service

qu'il a reçu de moi hier pouvait me sauver d'une pareille accusation. Je ne parle point de mon propre péril, car j'ai vécu au milieu du danger et je l'aime; tout le monde pourtant ne se serait pas aventuré si près d'une baleine furieuse pour sauver un individu complétement indifférent. — Tout le monde, il est vrai, n'en eût pas fait autant, » répliqua gravement Minna; » mais, pour le faire, il suffisait d'avoir du courage et de la générosité. Ce fou de Claude Halcro aurait fait comme vous, si sa force eût répondu à sa bonne volonté; mon père en aurait fait aussi autant, quoiqu'il ait de justes motifs de ressentiment contre ce jeune homme, pour l'abus vain et imprudent qu'il a fait de notre hospitalité. Ne vous glorifiez pas trop de votre exploit, mon bon ami, de peur que vous ne me fassiez croire qu'il vous a coûté un grand effort. Je sais que vous n'aimez pas Mordaunt, quoique vous ayez pu vous exposer pour lui sauver la vie.—Ne m'accorderez-vous donc rien, dit Cleveland, en faveur des longues souffrances qu'il m'a fait endurer, quand partout la renommée publiait que cet imberbe dénicheur d'oiseaux se plaçait entre moi et ce que je désirerais le plus au monde : l'affection de Minna Troil? »

Il parlait d'un ton à la fois passionné et insinuant, et toutes ses expressions, toutes ses manières avaient une grâce et une élégance qui formaient le contraste le plus frappant avec les discours et les gestes d'un marin grossier, tel qu'il paraissait ordinairement. Mais son excuse ne satisfit point Minna.

« Vous avez su, reprit-elle, peut-être trop tôt et trop bien, combien peu vous aviez à craindre, si vous l'avez réellement craint, que Mertoun, ou tout autre, eût gagné la tendresse de Minna Troil : trève de remercîments et de protestations; la meilleure preuve de gratitude que vous puissiez me donner, c'est de vous réconcilier avec ce jeune homme, ou du moins d'éviter toute dispute avec lui. — Que nous devenions amis, Minna, c'est impossible; même l'amour que je vous porte, le sentiment le plus puissant que mon cœur ait jamais connu, ne peut opérer ce miracle. — Et pourquoi, s'il vous plaît? vous n'avez reçu aucune offense l'un de l'autre; mais plutôt c'est un échange mutuel de services qui a existé entre vous; pourquoi ne pouvez-vous être amis?.... J'ai plusieurs raisons de le souhaiter. — Et pouvez-vous donc, vous, oublier les mépris qu'il a déversés sur Brenda, sur vous-même, et sur la maison de votre père? — Je puis tout oublier; n'en pouvez-vous dire autant, vous qui n'avez réellement reçu aucune offense? »

Cleveland baissa la tête et réfléchit un instant, puis il releva les yeux et répondit : « Je pourrais aisément vous tromper, Minna, et vous promettre une chose dont mon âme me démontre l'impossibilité ; mais je suis obligé à trop de déguisement à l'égard des autres, et je ne l'emploierai pas avec vous. Je ne puis devenir l'ami de ce jeune homme ; il y a une haine naturelle, une aversion instinctive, et comme un principe de répugnance dans nos deux caractères qui nous rend odieux l'un à l'autre. Interrogez-le, il vous dira qu'il a la même antipathie contre moi. L'obligation que je lui devais était comme un obstacle à mon ressentiment ; et j'étais tellement torturé par la contrainte que j'aurais rongé le frein jusqu'à ensanglanter mes lèvres. — Vous avez porté si long-temps ce que vous avez coutume d'appeler votre masque de fer, que vos traits gardent l'impression de la roideur, même lorsqu'il est ôté. — Vous ne me rendez pas justice, Minna, et vous vous fâchez contre moi parce que je suis franc et sincère avec vous. Je vous dirai pourtant avec sincérité que je ne puis être l'ami de Mertoun ; mais ce sera sa propre faute, et non la mienne, si je suis jamais son ennemi. Je ne cherche pas à lui nuire ; mais ne me demandez pas de l'aimer, et soyez-en certaine, quand j'y pourrais parvenir, ce serait vainement ; car, j'en suis convaincu, autant je ferais d'efforts et d'avances pour gagner sa confiance, autant j'éveillerais son aversion et ses soupçons. Laissez-nous dans nos sentiments naturels ; et comme indubitablement ils nous tiendront aussi éloignés que possible, il est fort probable qu'ils empêcheront toute querelle entre nous. Êtes-vous contente ? — Il le faut bien, puisque vous m'assurez qu'il n'y a aucun remède. Et dites-moi maintenant pourquoi vous eûtes l'air si triste en apprenant l'arrivée de votre vaisseau matelot ? car c'est lui, je n'en puis douter, qui est dans le port de Kirkwall. — Je crains les conséquences de l'arrivée de ce navire avec son équipage ; et surtout que la première ne soit la ruine de mes plus chères espérances. J'avais fait quelques progrès dans la faveur de votre père, j'en aurais fait davantage avec le temps ; mais voici Hawkins et son équipage qui viennent renverser tous mes projets. Je vous ai dit à quels termes nous nous sommes quittés. Je commandais alors un navire plus solide et mieux équipé que le leur, avec un équipage qui, au moindre de mes signes, aurait fait face à des démons armés des feux de l'enfer ; mais à présent je suis seul, privé de tout moyen de les intimider ou de les contraindre ; bientôt ils se livreront à l'indomptable licence de leurs

habitudes et de leurs passions, et selon toute probabilité ils causeront leur ruine et la mienne. — Ne le craignez pas, répondit Minna; mon père ne sera jamais assez injuste pour vous rendre responsable des crimes des autres. — Mais que dira Magnus Troil des miens? dit Cleveland avec un sourire. — Mon père est Norwégien; c'est le descendant d'une race opprimée; il ne s'inquiétera pas si vous combattez contre les Espagnols, qui sont les tyrans du nouveau monde, ou contre les Hollandais ou les Anglais, qui leur ont succédé dans leurs domaines usurpés. Ses propres ancêtres ont conservé et mis en pratique la liberté des mers sur ces braves navires dont les pavillons étaient l'effroi de toute l'Europe. — Je crains néanmoins, » dit Cleveland, avec un nouveau sourire, « que le fils d'un roi des mers ait peine à voir une digne connaissance dans un corsaire moderne. Je ne vous ai pas déguisé que j'ai des raisons pour craindre les lois anglaises; et Magnus, quoique grand ennemi des taxes, des impôts, du scatt, du wattle et autres droits, n'a point les idées bien larges sur des points d'un caractère général; il suspendrait volontiers une corde à la grande vergue en faveur d'un malheureux flibustier. — Ne le supposez pas, répondit Minna; il souffre trop lui-même de l'oppression des lois tyranniques de nos fiers voisins d'Ecosse. Je compte qu'il sera bientôt capable d'y résister ouvertement. Les ennemis, c'est le nom que je veux leur donner, sont maintenant divisés entre eux, et chaque vaisseau venant de leurs ports apporte la nouvelle de commotions récentes : les Highlanders contre les Lowlanders, les Williamites contre les Jacobites, les Whigs contre les Torys, et pour rendre la fête complète, le royaume d'Angleterre contre celui d'Ecosse. Qui donc nous empêcherait, comme Claude Halcro nous l'a si bien donné à penser, de profiter des querelles de ces brigands pour reconquérir l'indépendance dont ils nous ont privés? — Pour hisser l'étendard du corbeau sur le château de Scalloway, » ajouta Cleveland, en imitant le ton et les gestes de son amante; « pour proclamer votre père le comte Magnus Ier. — Le comte Magnus VII, s'il vous plaît, reprit Minna; car six de ses ancêtres ont porté la couronne de comte avant lui. Vous riez de mon ardeur; mais qui est-ce qui empêcherait tout cela? — Rien ne l'empêchera, parce que rien ne sera jamais tenté; mais, pour l'empêcher, il ne faudrait pas une force plus imposante que celle de la grande chaloupe d'un vaisseau de guerre anglais. — Vous nous traitez avec mépris, monsieur, pourtant vous devriez savoir par expérience ce que peuvent faire quelques hommes déterminés. — Mais il faut les armer; il faut

qu'ils consentent à exposer leur vie dans chaque aventure désespérée. Ne songez plus à de tels rêves : le Danemarck mutilé n'est plus qu'un royaume de seconde classe, incapable d'échanger une seule bordée avec l'Angleterre ; et dans l'archipel où nous sommes, l'amour de l'indépendance s'est éteint sous un long asservissement, et il ne se montre plus que par quelques grognements sourds au milieu des bols et des bouteilles. D'ailleurs, quand vos compatriotes seraient aussi vaillants que leurs ancêtres, que pourraient les équipages sans armes de vos bateaux pêcheurs contre la marine britannique? N'y pensez donc plus, douce Minna ; c'est un rêve, et je dois l'appeler ainsi, quoiqu'il donne tant d'éclat à vos yeux, tant de noblesse à votre démarche. — Oh! oui, c'est un rêve! » répéta Minna en baissant les yeux ; « et il convient mal à une fille d'Hialtland d'avoir l'air ou la tournure d'une femme libre : nos yeux doivent regarder la terre, et nos pas doivent être lents et peu empressés comme ceux de l'esclave qui obéit à l'ordre d'un maître. — Il est des régions, dit Cleveland, où l'œil peut promener ses brillants regards sur des bosquets de palmiers et de cocotiers ; où le pied peut glisser aussi légèrement qu'une galère avec sa voile sur des prairies émaillées de fleurs et dans des savanes ombragées de bois parfumés ; des régions où la servitude est inconnue, excepté celle du brave au plus brave, et celle de tous à la plus belle. »

Minna réfléchit un moment avant de répondre, et dit enfin : « Non, Cleveland, mon sauvage pays a des charmes pour moi : tout affreux qu'il vous semble, tout méprisé qu'il soit, il a pour moi des charmes qu'aucune autre contrée au monde ne pourrait m'offrir. Je m'efforce ne vain de me représenter ces arbres, ces bosquets que mes yeux n'ont jamais vus ; mon imagination ne peut concevoir aucun spectacle dans la nature plus sublime que ces vagues, quand elles sont agitées par la tempête, et plus beau que lorsqu'elles viennent, comme à cette heure, rouler calmes et tranquilles sur le rivage. Non, le plus séduisant paysage d'une contrée étrangère, ni le plus brillant soleil qui ait jamais lui sur la plus riche perspective, ne distrairaient pas un instant mes pensées de ce roc escarpé, de cette montagne couronnée de brouillards, de cet Océan sans bornes ; l'Hialtland est la terre où moururent mes aïeux, où vit mon père ; et dans l'Hialtland, je veux vivre et mourir! — Alors, je veux aussi vivre et mourir dans l'Hialtland. Je n'irai pas à Kirkwall... je ne ferai pas même savoir à mes camarades que j'existe ; car autrement, il

me serait difficile de leur échapper. Votre père m'aime, Minna; qui sait si mes longues attentions, mes soins inquiets ne le disposeront pas à me recevoir dans sa famille? Qui regarderait à la longueur du voyage, s'il était certain de le terminer heureusement? — Ne rêvez pas un tel succès, il est impossible. Tant que vous vivrez dans la maison de mon père, tant que vous partagerez sa table, vous trouverez en lui un ami généreux, un hôte cordial; mais sondez-le sur ce qui touche son nom et sa famille, et le franc, le simple udaller deviendra sur l'heure le fier comte norwégien. Voyez, un soupçon est tombé sur Mordaunt, et il a retiré toute sa faveur au jeune homme qu'il chérissait naguère comme un fils. Personne ne s'alliera à sa maison, s'il ne descend pas d'une noble famille du Nord. — Peut-être puis-je prétendre à un tel honneur, si peu que j'en sache sur mon origine, dit Cleveland. — Comment! s'écria Minna; êtes-vous fondé à croire que vous descendez d'une race norse? — Je vous ai déjà dit, répliqua Cleveland, que ma famille m'est totalement inconnue. J'ai passé les jours de mon enfance dans une plantation solitaire, située dans la petite île de Tortuga, et dirigée par mon père, alors bien différent de ce qu'il devint dans la suite. Nous fûmes pillés par les Espagnols, et réduits à une si affreuse pauvreté, que mon père prit les armes par désespoir et par soif de vengeance. Il s'entoura d'une petite bande d'hommes malheureux comme lui; il croisa contre l'Espagne avec diverses vicissitudes de bonne et de mauvaise fortune, jusqu'à ce que, voulant réprimer les excès de ses compagnons, il tomba sous leurs coups.... sort assez commun parmi les capitaines de forbans. Mais d'où venait mon père, ou quel était l'endroit de sa naissance, je l'ignore, belle Minna, et je n'ai jamais ressenti la moindre curiosité à cet égard. — Il était Anglais, du moins, votre malheureux père? — Je ne puis en douter; son nom que j'ai rendu trop formidable pour qu'on le prononce publiquement, est Anglais; et la connaissance qu'il possédait de la langue et même de la littérature anglaise, les peines qu'il se donna, en des temps meilleurs, pour m'apprendre l'une et l'autre, montrent évidemment qu'il était Anglais. Si les rudes manières que j'emploie à l'égard des autres ne constituent pas réellement mon caractère, c'est à mon père, Minna, que je dois l'acquisition d'idées et de principes meilleurs qui peuvent me rendre quelque peu digne de vos éloges et de votre approbation. Et pourtant, il me semble quelquefois que je suis un être double, car il m'est presque impossible de croire que

moi, qui maintenant me promène sur cette côte solitaire, moi, à qui vous permettez de parler d'une passion qui fait mon bonheur, j'aie jamais été le chef audacieux de la bande hardie dont le nom était aussi redouté qu'un ouragan. — Vous n'eussiez jamais reçu la permission de tenir ce langage téméraire à la fille de Magnus Troil, si vous n'aviez pas été le brave et intrépide chef qui, avec si peu de ressources, a rendu son nom formidable. Mon cœur est comme celui d'une vierge des anciens jours : il faut le conquérir, non par de belles paroles, mais par de vaillantes actions. — Hélas! dit Cleveland, que puis-je faire, moi? que pourrait faire un homme pour mériter autant d'amour que j'en désire? — Rejoignez vos amis.... poursuivez le cours de vos aventures.... et abandonnez le reste au destin; si vous reveniez chef d'une belle flotte, qui peut dire ce qu'il adviendrait? — Et qui m'assurera que, quand je reviendrai.... si je reviens jamais.... je ne trouverai pas Minna Troil fiancée ou épouse?... Non, Minna, je n'abandonnerai pas au destin le seul objet digne d'attachement que ma vie orageuse m'ait encore présenté. — Ecoutez-moi, je vous jurerai, si vous osez recevoir un pareil engagement, par la promesse d'Odin, le plus sacré des rites du Nord qui soit encore en pratique parmi nous, de n'accueillir les prétentions de personne avant que vous abandonniez les droits que je vous ai donnés... serez-vous alors satisfait?... Quant à faire davantage, je ne le puis.... je ne le veux pas. — Il faut donc que je me contente de cela, » dit Cleveland après un instant de réflexion;.... « mais songez-y, c'est vous-même qui me renvoyez à une vie que les lois de la Grande-Bretagne déclarent criminelle, et que les violentes passions des hommes sans pitié qui l'embrassent ont rendue infâme. — Mais moi, je suis au dessus de tels préjugés. Quand vous faites la guerre aux Anglais, je ne considère pas leurs lois sous un autre jour que si vous étiez aux prises avec un ennemi qui, dans la plénitude de son orgueil et de sa puissance, a déclaré qu'il ne ferait pas de quartier à son antagoniste. Un brave n'en combat pas moins vaillamment. Quant aux mœurs de vos camarades, en tant qu'elles n'infectent pas les vôtres, pourquoi leur mauvaise réputation retomberait-elle sur vous? »

Cleveland la regardait, tandis qu'elle parlait ainsi, avec une admiration de surprise au milieu de laquelle perçait en même temps un sourire que lui arrachait la simplicité de son amante.

« Je n'aurais pas cru, dit-il, qu'un si haut courage pouvait se trouver uni à une pareille ignorance du monde, tel qu'il est au-

jourd'hui. Quant à mes mœurs, ceux qui me connaissent bien conviendront aisément que j'ai fait mon possible, au risque de ma popularité et de ma vie même, pour adoucir la férocité de mes compagnons ; mais comment enseigner l'humanité à des hommes qui brûlent de se venger d'un monde où ils sont proscrits ? comment leur apprendre la tempérance et la modération à jouir des plaisirs que le hasard jette sur leur chemin pour adoucir une vie qui serait autrement une scène continuelle de périls et de souffrances ? Mais cette promesse, Minna, cette promesse qui est tout ce que je dois recevoir en retour de mon fidèle attachement... qu'au moins je ne perde pas mon temps à la solliciter. — Ce n'est pas ici qu'elle doit être faite, mais à Kirkwall... Il nous faut invoquer, comme témoin de l'engagement, l'Esprit qui préside à l'antique cercle de Stennis. Mais peut-être craindrez-vous de nommer l'ancien Père des guerriers morts dans l'action, le Sévère, le Terrible ? »

Cleveland sourit.

« Rendez-moi la justice de penser, aimable Minna, que je suis peu sujet à la crainte, lorsqu'il y a quelque motif de craindre ; et quant aux terreurs idéales, j'y suis tout-à-fait insensible. — Vous n'y croyez donc pas ? alors il vous conviendrait mieux d'être l'amant de Brenda que le mien. — Je crois tout ce que vous croyez. Tous les habitans du Walhalla dont vous causez si souvent avec ce fou poète et musicien, Claude Halcro, deviendront pour moi des êtres réellement existants... Mais, Minna, ne me demandez pas d'en craindre un seul. — D'en craindre un seul?... Non, non, ne les craignez pas, répondit la jeune fille ; car jamais, pas même devant Thor ou Odin, quand ces dieux se montraient dans toutes leurs terreurs, les héros de ma race intrépide n'ont reculé d'un pas. Mais quand vous proférez cette vanterie, croyez que vous défiez un ennemi tel que vous n'en avez encore jamais rencontré. — Soit, dans ces latitudes septentrionales, » répliqua l'amant avec un sourire, « où jusqu'à présent je n'ai vu que des anges ; mais j'ai combattu, dans mon temps, les démons de la ligne équinoxiale que nous autres forbans nous supposons être aussi puissants et pervers que ceux du Nord. — Avez-vous donc contemplé ces merveilles qui sont au delà du monde visible ? » demanda Minna avec une sorte de frayeur.

Cleveland s'efforça de prendre un air grave et répondit : « Un peu avant la mort de mon père, je fus chargé, quoique encore très

jeune, du commandement d'un sloop monté par trente gaillards les plus déterminés qui furent jamais. Nous croisâmes long-temps sans aucun succès, ne prenant rien que de méchants filets destinés à la pêche des tortues, ou des barques chargées de brimborions sans beauté ni valeur. J'avais beaucoup de peine à empêcher mes camarades de se venger sur les équipages de ces misérables bateaux du désappointement qu'ils nous occasionnaient. Enfin, le désespoir nous gagna, et nous fîmes une descente dans un village où nous apprîmes que nous pourrions intercepter un convoi de mules chargées des trésors d'un certain gouverneur espagnol. Nous parvînmes à emporter la place d'assaut ; mais tandis que je m'efforçais d'arracher les habitans à la fureur de mes gens, les muletiers, avec leur précieuse cargaison, s'enfuirent dans les bois voisins, accident qui mit le comble à mon impopularité. Mes hommes, qui avaient d'anciens griefs contre moi, se mutinèrent ouvertement : je fus déposé dans un conseil solennel de ma place de capitaine, et condamné, comme ayant trop peu de bonheur et beaucoup trop d'humanité pour la profession que j'avais embrassée, à être abandonné dans une de ces petites îles sablonneuses et boisées, qu'on appelle Keis dans les Indes occidentales, et qui ne sont fréquentées que par les tortues et les oiseaux de mer. On les suppose habitées, les unes par les démons qu'adoraient les anciens naturels, les autres par les caciques que les Espagnols ont mis à mort au milieu de cruelles tortures, pour les forcer à découvrir où ils avaient caché leurs trésors, et d'autres enfin par les différents spectres auxquels les marins de toute nation ajoutent une foi implicite. Le lieu de mon bannissement, appelé Coffin-Key, à trois lieues et demie vers le sud-est des Bermudes, avait une si mauvaise renommée, comme repaire de ces êtres surnaturels, que les richesses du Mexique n'auraient pas, je crois, persuadé aux plus braves des bandits qui me débarquèrent dans cette île d'y passer une heure seuls, même en plein jour ; et quand ils s'en éloignèrent, ils regagnèrent au plus vite notre sloop, sans oser seulement jeter un coup d'œil en arrière. Ce fut là qu'ils m'abandonnèrent, pour subsister comme je pourrais, sur un sable stérile, entouré par l'Atlantique sans bornes, et fréquenté, disait-on, par des démons malfaisants. — Et qu'en arriva-t-il ? » demanda Minna avec empressement.

« Je parvins à vivre, répondit l'aventurier, aux dépens des oiseaux de mer qui étaient assez simples pour me permettre d'approcher d'eux, de manière à les tuer à coups de bâton, et au moyen

d'œufs de tortue, lorsque les complaisants oiseaux eurent mieux appris à connaître les méchantes dispositions de l'espèce humaine, et à prendre lestement leur vol, dès qu'ils me voyaient approcher. — Et les démons dont vous parliez? reprit Minna. — J'avais mes appréhensions secrètes à leur égard : en plein jour et dans une obscurité complète, je ne redoutais pas beaucoup leur approche; mais durant le crépuscule sombre du matin, ou lorsque la nuit commençait à tomber, je vis, la première semaine de mon séjour dans l'île grand nombre de spectres obscurs et informes, ressemblant, ceux-ci à un Espagnol, avec sa *capa* autour du corps et son grand *sombrero* [1], aussi large qu'un parasol, sur la tête... ceux-là à un marin hollandais, avec son haut bonnet et sa courte culotte... ou bien à un cacique indien, avec sa couronne de plumes et sa longue lance de canne. — N'approchiez-vous jamais d'eux pour leur parler? — J'en approchais toujours; mais je suis fâché de tromper votre attente, ma belle amie... chaque fois que j'avançais vers lui, ce fantôme se changeait en buisson, en bouquet d'arbres, en bouffée de brouillard ou quelque autre chose semblable, jusqu'à ce qu'enfin l'expérience m'apprit à ne plus m'effrayer de pareilles visions. Dès lors, je vécus seul à Coffin-Key, aussi peu alarmé de terreurs imaginaires que je l'avais jamais été dans la grande cabine d'un grand vaisseau avec une vingtaine de camarades autour de moi. — Vous vous amusez à mes dépens, Cleveland, avec ce conte qui n'aboutit à rien; mais combien de temps êtes-vous resté dans l'île? — Quatre semaines d'une misérable existence. Au bout de ce temps, je fus secouru par l'équipage d'un bâtiment qui venait chasser les tortues. Cependant, ma rigoureuse pénitence ne me fut pas inutile, car sur ce sable nu je trouvai le masque de fer qui fut depuis ma principale sécurité contre la trahison ou la mutinerie de mes gens. Ce fut là que je formai la résolution de ne plus paraître ni plus humain, ni mieux instruit, ni plus sensible, ni plus scrupuleux que les hommes auxquels la fortune m'avait attaché. Je réfléchis à ma première aventure, et je vis qu'en paraissant plus brave, plus adroit, plus entreprenant que les autres, j'avais acquis les titres nécessaires au commandement et au respect; mais qu'en me montrant mieux élevé et plus civilisé qu'eux, j'avais encouru leur haine et leur envie, comme un être d'une espèce différente. Je résolus donc, puisque je ne pouvais me défaire de la supériorité que m'assuraient mon intelligence et mon éducation, d'aviser de mon

1. *Capa*, manteau d'homme, et *sombrero*, chapeau. A M.

mieux à dissimuler sous la rudesse d'un marin toute apparence de sentiments plus doux et plus humains. Je prévis alors ce qui arriva depuis, qu'en paraissant agir avec une dureté inébranlable, j'acquerrais un tel pouvoir sur mes gens, que je pourrais user de leur obéissance pour maintenir la discipline et secourir dans leur détresse les malheureux qui tomberaient en notre pouvoir. Bref, je compris que, pour arriver à l'autorité, il me fallait ressembler, extérieurement du moins, à ceux sur qui je l'exercerais. La nouvelle du sort de mon père, tout en m'excitant à la colère et à la vengeance, me confirma dans la résolution que j'avais adoptée : il avait aussi succombé victime de sa supériorité d'esprit, de mœurs, de manières, sur ceux qu'il commandait. Ils avaient coutume de l'appeler le gentilhomme, et ils en tiraient cette conséquence, qu'il épiait quelque occasion favorable de se réconcilier, peut-être à leurs dépens, avec les formes de la société auxquelles ses habitudes naturelles semblaient mieux convenir ; ce fut pour cela qu'ils l'assassinèrent. La nature et la justice m'appelaient également à la vengeance : je fus bientôt à la tête d'une nouvelle bande d'aventuriers, qui sont si nombreux dans ces îles. Je poursuivis, non pas les misérables qui m'avaient abandonné, mais les assassins qui avaient tué mon père, et je me vengeai sur eux d'une façon si terrible, qu'il n'en fallut pas davantage pour m'imprimer le caractère de cette férocité inexorable que je désirais paraître posséder, et qui peut-être envahit peu à peu mon naturel primitif. Mes manières, mes discours, ma conduite, semblaient si totalement changés, que ceux qui m'avaient connu autrefois étaient disposés à attribuer ce changement à la compagnie dont m'avaient honoré les démons qui fréquentaient les sables de Coffin-Key; il y eut même des gens assez superstitieux pour croire que j'avais vraiment formé une ligue avec eux. — Je tremble d'entendre le reste ! ne devîntes-vous pas le monstre de courage et de cruauté dont vous prîtes les dehors ? — Si j'ai échappé à ce malheur, c'est à vous, Minna, répondit Cleveland, qu'il faut attribuer ce prodige. Il est vrai que j'ai toujours cherché à me distinguer plutôt par des actes de la plus aventureuse valeur que par des projets de vengeance et de pillage ; qu'enfin j'ai pu arracher des malheureux à la mort par une plaisanterie grossière, et quelquefois, par l'atrocité des mesures que je proposais moi-même, forcer mes gens à intercéder en faveur des prisonniers : de sorte que la sévérité apparente de mon caractère a mieux servi la cause de l'humanité que si j'eusse réellement paru m'y dévouer. »

Il se tut, et comme Minna ne répliquait pas, ils gardèrent tous deux le silence un instant, puis Cleveland continua :

« Vous ne répondez plus, miss Troil, et je me suis fait tort dans votre opinion par la franchise avec laquelle j'ai développé mon caractère devant vous. Je puis vraiment dire que mes dispositions naturelles ont été contraintes, mais non altérées par les tristes circonstances où je suis placé. — Je doute, » répondit alors Minna après un moment de réflexion, « que vous eussiez été aussi sincère, si vous n'aviez pas su que je verrais bientôt vos camarades, et que je découvrirais, par leur conversation et leurs manières, ce qu'autrement vous m'auriez caché avec soin. — Vous me faites injure, Minna, cruellement injure ; dès l'instant où vous avez su que j'étais un marin de fortune, un aventurier, un flibustier, ou, pour trancher le mot, un pirate, pouviez-vous attendre moins que je ne vous en ai dit ? — Vous dites trop vrai... j'aurais dû tout prévoir, et j'ignore pourquoi je m'attendais à autre chose. Mais il me semblait qu'une guerre contre les cruels et superstitieux Espagnols avait quelque chose d'ennoblissant... quelque chose qui relevait la fière profession à laquelle vous venez de donner son véritable et terrible nom. Je pensais que les guerriers indépendants de l'Océan occidental, allant punir les maux faits à tant de tribus dépouillées et massacrées, devaient montrer une noble élévation d'âme, comme les fils du Nord dont les longues galères surent venger sur tant de rivages les vexations de Rome dégénérée. Voilà quelles étaient mes idées, quel était mon rêve... Je m'afflige d'avoir été détrompée à mon réveil ; pourtant je ne vous accuse pas de l'écart de mon imagination... Adieu, il faut à présent nous quitter. — Dites au moins, s'écria Cleveland, que vous ne me regarderez pas avec horreur pour avoir dit la vérité. — Il me faut le temps de réfléchir, répondit Minna ; il me faut le temps de peser ce que vous m'avez avoué, avant que je puisse bien me rendre compte de mes propres sentiments. Mais aussi, je puis vous dire dès à présent que l'homme qui, pour satisfaire une misérable envie de pillage, se livre à des actes de sang et de cruauté, et qui est obligé de déguiser un reste de remords naturels sous l'affectation d'une perversité pire, n'est pas et ne peut être l'amant que Minna Troil croyait trouver dans Cleveland ; et si elle l'aime encore, ce sera pour son repentir, et non pas pour son héroïsme. »

En parlant ainsi, elle s'arracha de ses bras, car il cherchait encore à la retenir, et lui défendit par un signe impératif de songer à

la suivre. « Elle est partie... » dit Cleveland en la voyant s'éloigner; « si sauvage et si bizarre qu'elle soit, je n'étais pas préparé à cela... Elle n'a point tressailli au nom de mon périlleux genre de vie, et pourtant voici qu'elle ne peut souffrir l'idée du mal qu'il y faut commettre ; ainsi tout le mérite que m'avait valu ma ressemblance avec un champion norse ou un roi des mers va disparaître, parce qu'une bande de pirates ne peut être une assemblée de saints. Je voudrais que Rackam, Hawkins et les autres eussent été engloutis par la marée de Portland; je voudrais que le courant les eût emportés aux enfers, au lieu de les amener aux Orcades! Je n'abandonnerai pourtant pas la poursuite de cet ange, quoi que puissent faire ces démons... J'irai... il faut que j'aille aux Orcades, avant que l'udaller y fasse un voyage... Ma rencontre avec mes amis pourrait alarmer même sa grossière intelligence; quoique, Dieu merci! dans cette sauvage contrée on ne connaisse la nature de notre état que par des ouï-dire, grâce à nos honnêtes amis les Hollandais qui ont toujours soin de ne jamais parler trop mal de ceux qui leur font gagner de l'argent... Eh bien, si seulement la fortune veut me servir près de cette belle enthousiaste, je ne poursuivrai plus ma route au milieu des mers, mais je m'établirai parmi ces rocs, aussi heureux que s'ils étaient autant de bosquets de bananiers et de palmiers. »

Avec ces pensées et autres pareilles, les unes exprimées à demi-voix et par phrases entrecoupées, les autres roulant à travers son esprit, le pirate Cleveland retourna au manoir de Burgh-Westra.

CHAPITRE XXIII.

L'OMBRE.

> C'étaient des serrements de main et des angoisses de cœur, car le moment approchait où la joyeuse compagnie devait se séparer. Nous demandâmes donc nos chevaux, puis la route, tandis que le jovial et vieil hôte criait : « Point d'écot à payer! » *Lilliput*, poème.

Nous ne nous arrêterons pas sur les divertissements de ce jour, qui n'eurent rien de fort intéressant pour le lecteur; la table gémit comme d'habitude sous le poids des plats qui furent attaqués par les convives avec l'appétit habituel.... le bol de punch fut rempli et vidé avec la promptitude ordinaire.... les hommes burent et les femmes rirent..... Claude Halcro rima, plaisanta et vanta John

Dryden..... l'udaller s'enivra et chanta des refrains..... la soirée se termina comme de coutume dans le magasin dont Magnus Troil avait fait une salle de bal.

Ce fut alors et là que Cleveland, s'approchant de Magnus qui était assis entre ses deux filles, lui communiqua son intention d'aller à Kirkwall dans un petit brick que Bryce Snailsfoot, après avoir débité sa marchandise avec une promptitude sans exemple, avait frété pour ce port, afin de remonter sa balle.

Magnus écouta la résolution soudaine de son hôte avec surprise et non sans déplaisir, puis il demanda sèchement au capitaine depuis quand il avait appris à préférer la compagnie de Bryce Snailsfoot à la sienne propre. Cleveland répondit avec sa franchise ordinaire que le temps et la marée n'attendaient personne, et qu'il avait certaines raisons particulières pour aller à Kirkwall plus tôt que l'udaller n'avait l'intention de s'y rendre.... qu'il espérait le revoir lui et ses filles à la grande foire qui était fort prochaine, et trouver le moyen de revenir avec eux aux îles Shetland.

Pendant que le capitaine parlait ainsi, Brenda tint ses yeux fixés sur sa sœur, autant qu'il était possible de le faire sans attirer l'attention générale. Elle remarqua que les pâles joues de Minna devenaient encore plus pâles à chaque mot de Cleveland, et qu'elle paraissait, en serrant les lèvres et en fronçant légèrement les sourcils, chercher à cacher la violente émotion qui agitait son cœur. Mais elle resta muette, et lorsque Cleveland, après avoir pris congé de l'udaller, s'approcha pour l'embrasser comme c'était l'usage, elle reçut son adieu sans oser même essayer de lui répondre.

Brenda allait avoir aussi son épreuve à subir; car Mordaunt Mertoun, autrefois si cher à Magnus, prenait alors congé de lui sans obtenir un seul regard d'amitié ni d'intérêt. L'udaller laissa même échapper un sarcasme amer en souhaitant un bon voyage au jeune homme; il lui recommanda, s'il trouvait une jolie fille en route, de ne pas rêver qu'elle était éprise d'amour pour lui, en cas qu'elle vînt à lui sourire. Mertoun rougit à ce propos qu'il regardait bien comme une insulte, mais dont il ne comprenait pas toute la portée; il se souvint aussi de Brenda, et cacha toute apparence de ressentiment. Il vint présenter ses adieux aux deux sœurs. Minna, dont le cœur s'était de beaucoup adouci à son égard, les reçut avec assez d'intérêt; mais la tendresse qui perçait dans les manieres de Brenda, les larmes qui brillèrent dans ses

yeux, furent si visibles, que l'udaller lui-même s'en aperçut et s'écria presque avec colère : » Eh bien, oui, mon enfant, c'est bien permis, car c'est une vieille connaissance; mais songez-y! je veux que la connaissance en reste là. »

Mordaunt, qui traversait lentement la salle, entendit cette observation injurieuse, et se retourna à demi pour y répondre. Mais le courage lui manqua lorsqu'il vit que Brenda avait été obligée de recourir à son mouchoir pour cacher son émotion, et la certitude que cette émotion était excitée par son départ l'empêcha de songer davantage aux paroles du père. Il se retira.... les autres hôtes suivirent son exemple; et beaucoup d'entre eux, comme Cleveland et lui, prirent congé de Magnus le soir même, afin de se mettre en route pour retourner chez eux dès le point du jour.

Cette nuit-là, si l'affliction respective de Minna et de Brenda ne put dissiper entièrement la réserve qui avait rendu les deux sœurs comme étrangères l'une à l'autre, elle dissipa du moins toute froideur et toute inimitié. Elles pleurèrent dans les bras l'une de l'autre; et quoiqu'elles se tussent toutes deux, chacune pourtant en devint plus chère à sa sœur, parce qu'elles sentirent que le chagrin qui leur faisait verser des larmes avait une source commune.

Il est probable, quoique les pleurs de Brenda fussent les plus abondants, que la peine de Minna était la plus profondément enracinée; car long-temps après que sa jeune sœur s'était endormie comme un enfant sur son sein, Minna demeurait éveillée, épiant le crépuscule incertain, tandis que ses larmes remplissaient peu à peu ses yeux, et coulaient le long de ses joues, dès qu'elles devenaient trop pesantes pour être retenues par ses longs cils fins et luisants comme de la soie. Tandis qu'elle s'abandonnait ainsi aux douloureuses pensées qui occasionnaient ses pleurs, elle fut surprise d'entendre de la musique sous sa fenêtre. D'abord elle supposa que c'était un caprice de Claude Halcro, que son humeur fantasque amenait quelquefois à donner de telles sérénades. Mais ce n'était pas le *gûe* du vieux ménestrel, c'était la guitare qu'elle entendait, instrument dont personne ne savait toucher dans l'île, excepté Cleveland, qui avait appris pendant son séjour chez les Espagnols de l'Amérique du Sud à en jouer avec une rare perfection. Peut-être avait-il aussi appris dans ces climats la chanson qu'il chantait alors sous la fenêtre d'une fille de Thulé, chanson qui n'avait certainement pas été composée pour une habitante d'un climat sep-

tentrional et sévère, car elle mentionnait des productions et une atmosphère inconnues aux îles Shetland.

L'amour pleure et veille,
La beauté sommeille!
Oh ! cherchons quelques airs ingénieux, discrets,
Pour bercer le songe
Où son cœur se plonge;
Plus doux que l'oreiller où dorment ses attraits.

Le zéphyr volage
Se glisse au bocage,
Et les mouches de feu tourbillonnent dans l'air,
Lorsque dans la plaine
Vient la douce haleine
Qui m'apporte des fleurs le parfum pur et cher.

Au sommeil fais trêve,
Ma belle; aucun rêve
N'est égal au bonheur dans sa réalité;
Daigne reparaître,
Et de ta fenêtre,
Écoute le refrain que l'amour a dicté.

La voix de Cleveland était forte, riche et étendue; elle convenait à merveille à l'air espagnol. Son invocation n'aurait sans doute pas été infructueuse, si Minna avait pu se lever sans réveiller sa sœur; mais c'était impossible, car Brenda, comme nous l'avons déjà dit, qui avait amèrement pleuré avant de s'endormir, reposait alors, la figure contre le sein de sa sœur, et un bras passé autour de son corps, comme un enfant qui s'est endormi en criant dans les bras de sa nourrice. Minna ne pouvait donc se dégager sans troubler son sommeil, et il lui était impossible d'exécuter son projet soudain, savoir : de passer une robe et de courir à la croisée s'entretenir avec Cleveland, qui avait recouru à ce moyen, elle n'en doutait pas, pour se procurer une dernière entrevue. Ce contre-temps était fort pénible, car il était plus que probable que son amant lui venait faire ses adieux; mais réveiller Brenda pour l'en rendre témoin, Brenda qui semblait avoir, depuis peu, conçu une si vive inimitié contre Cleveland, c'était à n'y pas songer.

Il se passa quelques moments, et Minna, plus d'une fois, essaya, aussi doucement que possible, d'ôter le bras de Brenda d'autour de son cou; mais à chaque fois la jolie dormeuse faisait entendre un léger murmure, comme un enfant troublé dans son

sommeil, qui montrait clairement qu'en continuant de semblables tentatives on l'éveillerait tout-à-fait.

A son grand désespoir, Minna était donc forcée de se tenir tranquille et silencieuse; son amant essaya de la toucher par un autre air, et chanta le fragment qu'on va lire :

Adieu! la voix qui s'élève pour vous,
Pour vous aura formé sa dernière harmonie;
Aux chants de mort désormais réunie,
Pourra-t-elle trouver des sons tendres et doux?

Les yeux craintifs que je détournais vite,
Et la main qui tremblait si je pressais ta main,
Contempleront et la mort et la fuite,
Donneront du combat le signal inhumain.

A ce que j'aime, à l'espoir, à la crainte,
A l'amour même adieu, comme aux feux du désir;
A cette vie, à sa tant douce étreinte,
A tous adieu; mais non à ton seul souvenir!

Il se tut encore, et encore une fois celle à qui s'adressait la sérénade chercha vainement à se lever sans réveiller sa sœur. Ce fut vainement, et l'esprit de Minna n'était plus occupé que de l'idée affligeante que Cleveland s'éloignait désolé, sans un seul regard, sans un seul mot de son amante; lui dont le naturel était si violent, et qui pourtant domptait son impétuosité avec une attention si scrupuleuse pour plaire à son amie! Si elle avait pu dérober un instant, pour seulement lui dire adieu, pour le prier d'éviter toute nouvelle dispute avec Mertoun, pour le conjurer de fuir les camarades qu'il lui avait dépeints! Oh! si elle le pouvait, qui pourrait dire quels effets ces derniers avis produiraient sur son caractère, même sur la suite de sa vie?

Déchirée par de telles réflexions, Minna allait tenter un décisif et dernier effort, quand elle entendit des voix sous la fenêtre, et pensa distinguer celles de Cleveland et de Mordaunt; ils parlaient fort vite, mais en même temps, et comme à dessein, sur un ton extrêmement bas, comme s'ils eussent craint d'être entendus. La frayeur se joignit alors à son premier désir de s'élancer hors de son lit, et elle exécuta soudain le dessein qu'elle avait jusqu'à ce moment toujours vainement tenté. Le bras de Brenda fut soulevé, sans que la dormeuse en fût beaucoup troublée, car elle ne poussa que deux ou trois murmures inintelligibles, tandis que Minna se couvrait en silence et avec promptitude de quelques vêtements,

dans l'intention de voler à la fenêtre; mais avant d'en avoir le temps, au bruit des voix succéda tout-à-coup un bruit semblable à celui de deux hommes qui se battent, puis bientôt un profond gémissement.

Epouvantée par ce dernier signal de malheur, Minna s'élança vers la fenêtre, et s'efforça de l'ouvrir, car les individus étaient si près des murailles mêmes de la maison, qu'il lui était impossible de les apercevoir sans avancer la tête en dehors; mais le crochet de fer était rude et rouillé, et, comme il arrive d'ordinaire, l'empressement avec lequel elle s'efforçait de l'ouvrir rendait cette besogne encore plus difficile. Quand Minna eut réussi, et eut penché la moitié de son corps par la croisée, les personnes qui avaient produit le bruit dont elle était alarmée avaient disparu; cependant, elle aperçut une ombre, et le corps qui la projetait devait en ce moment tourner le coin d'un mur. L'ombre avançait lentement, et semblait celle d'un homme qui en porte un autre, observation qui mit le comble aux alarmes de Minna. La fenêtre n'était élevée que de huit pieds au dessus du sol. Elle n'hésita point à franchir cette distance, et à poursuivre l'objet qui avait excité sa terreur.

Mais lorsqu'elle arriva au coin du bâtiment où l'ombre avait disparu, elle ne découvrit rien qui pût lui indiquer la route qu'on avait prise; et, après un instant de réflexion, elle sentit que toute tentative pour poursuivre cette recherche serait aussi téméraire qu'infructueuse. Outre toutes les projections et tous les enfoncements que formaient les angles nombreux de la maison; outre les différents celliers, magasins, hangars, et autres bâtiments qui défiaient les recherches que pouvait faire une seule personne, il y avait une chaîne de rochers bas qui s'étendait jusqu'au petit havre, et qui était la continuation de ceux qui en formaient la jetée. Ces rocs étaient remplis de creux, de trous, et de cavernes, dans une desquelles l'individu dont l'ombre était refletée pouvait s'être réfugié avec son fatal fardeau; car, selon toute apparence, Minna pouvait l'appeler fatal.

Un moment de réflexion, avons-nous dit, avait convaincu la pauvre fille de la folie d'une poursuite ultérieure; sa seconde idée fut de donner l'alarme aux gens de la maison; mais quelle histoire leur conterait-elle, et sur qui pourrait-elle la conter? D'un autre côté, l'homme blessé, s'il n'était que blessé, hélas! s'il n'était pas mortellement blessé, ne devait pas être encore si loin qu'on ne pût le secourir. Elle allait donc se mettre à appeler, quand elle fut in-

terrompue par la voix de Claude Halcro, qui paraissait revenir de la baie, et chantait à sa manière un morceau d'une ridicule chanson norse qu'on peut traduire ainsi :

A mes funérailles, c'est vous
Qui présiderez, bonne mère ;
Quand mon corps sera dans la bière,
Donnez et pain blanc et vin doux.

Vous soignerez, ma bonne mère,
Mes chiens, mes faucons, mes chevaux ;
Vous soignerez ma vaste terre,
Mes forêts et mes neuf châteaux.

Mais ne parlez point de vengeance,
N'en parlez point pour le forfait ;
Corps en poudre, âme au ciel, je pense ;
Le reste à Dieu, comme il lui plaît.

Le singulier rapport de ces vers à la situation où elle se trouvait sembla à Minna un avertissement du ciel. Nous parlons d'un pays de prodiges et de superstitions, et peut-être serons-nous à peine compris par ceux dont la froide imagination ne peut concevoir combien ces idées agissaient puissamment sur l'esprit humain à certaines époques de la société. Un vers de Virgile, pris dans ses œuvres au hasard, était regardé, au seizième siècle et à la cour d'Angleterre, comme une indication des événements futurs ; pourquoi donc s'étonnerait-on qu'une fille des îles sauvages et reculées du Shetland eût pu regarder comme une injonction céleste des vers qui se trouvaient avoir un sens analogue à sa situation ?

» Je resterai muette, murmura-t-elle, je fermerai mes lèvres.

Corps en poudre, âme au ciel, je pense ;
Le reste à Dieu, comme il lui plaît.

— Qui parle ainsi ? » demanda Halcro d'une voix tremblante car il n'avait pu réussir, malgré ses voyages en pays étrangers, à se débarrasser jamais de ses superstitions natales. Dans l'état où la crainte et l'horreur l'avaient réduite, Minna fut d'abord incapable de répondre ; et Halcro, les yeux fixés sur la figure blanche qu'il voyait indistinctement, car elle se tenait dans l'ombre de la maison, et le crépuscule était sombre et brumeux, se mit à la conjurer par d'anciens vers qui se présentèrent à son esprit, comme propres à la circonstance ; ces vers, bredouillés par le petit poète, offraient des sons sauvages et peu humains, qualité qu'on retrouvera sans doute à un haut degré dans la traduction suivante :

Par saint Magnus, martyr de trahison,

Par saint Ronan, avec rime ou raison,
Par saint Martin, et par sainte Marie,
Va-t'en où ton destin ne fera guère envie!
Es-tu benin? va, qu'on te sanctifie;
Es-tu méchant? qu'on t'avale bientôt.
Es-tu fils du brouillard? Soit, remonte là-haut.
Au centre de la terre as-tu pris la naissance?
Retournes-y, fais diligence.
Esclave du péché, de la honte ou des soins,
Te nourris-tu du pain des combats, des besoins?
Accablé sous le faix qu'on appelle la vie,
Ton sort à nul de nous certes ne fait envie.
Prépare ton cercueil, il a besoin de toi,
Car du ver qui t'attend tu subiras la loi.
Hors d'ici, que le sol te couvre, hôte sans gîte,
Jusqu'au jour où l'archange, appelant tous les morts,
Du sépulcre les ressuscite.
Fantôme, fuis loin de ces bords.

« C'est moi, Halcro, » murmura Minna d'une voix si faible et si basse, qu'elle pouvait passer pour la réponse du fantôme conjuré.

« Vous! vous! » s'écria Halcro, quittant soudain le ton de la crainte pour celui de l'extrême surprise; « par ce clair de lune qui va disparaître, comment donc! qui se serait jamais attendu à vous trouver, très charmante Nuit, errante dans votre propre élément! mais vous les avez vus, je pense, aussi bien que moi; c'est fort hardi à vous de les suivre, pourtant. — Vu qui? suivre qui? » demanda Minna, espérant obtenir quelques renseignements sur le sujet de ses craintes et de son inquiétude.

« Les flambeaux funèbres qui dansaient dans la baie, répondit Halcro. Cela n'annonce rien de bon, je vous le promets. Vous savez bien ce que disent les vieux vers :

Où d'un cadavre la lumière
Danse et brille, soyez certain
Qu'un jour, le soir ou le matin,
D'un mort on portera la bière.

« Je suis allé à moitié chemin de la baie pour les voir, mais ils avaient disparu. Je crois avoir vu une barque s'éloigner, avec des gens qui allaient pêcher en pleine mer, je suppose. Je voudrais que nous eussions de bonnes nouvelles de nos pêcheurs. Norna nous a quittés de mauvaise humeur, et puis ces flambeaux funèbres! Mais, en attendant, Dieu nous protége! Ah! comment donc, ma jolie Minna! des larmes dans vos yeux! Et maintenant que la lune nous éclaire, je vois, par saint Magnus, que vous avez les pieds

nus ! comme s'il n'y avait pas, dans les îles Shetland, de bas en laine assez doux pour ces jolis pieds, ces charmantes chevilles, qui étincellent de blancheur à la clarté de la lune? Quoi ! pas un mot ! On est fâché contre moi, peut-être, » ajouta-t-il d'un ton plus sérieux, « à cause de mes sottises. Honte à vous, simple fille ! songez que je suis assez vieux pour être votre père, et que je vous ai toujours aimée comme mon enfant. — Je ne suis pas fâchée, » dit Minna en s'efforçant de parler ; « mais n'avez-vous rien entendu ? rien vu? Ils doivent avoir passé près de vous. — Ils !... s'écria Claude Halcro ; qu'entendez-vous par cet *ils ?* Sont-ce les flambeaux funèbres? Non, ils n'ont point passé près de moi, mais je crois qu'ils ont passé près de vous, et que leur influence vous a été funeste, car vous êtes aussi pâle qu'un spectre. Allons, allons, Minna, » ajouta-t-il en ouvrant une porte de derrière, « ces promenades au clair de lune conviennent mieux aux vieux poètes qu'aux jeunes filles, surtout lorsqu'elles sont si légèrement vêtues. Ma belle enfant, vous devriez faire attention à la belle robe que vous portez, quand vous affrontez ainsi les vents d'une nuit de nos îles ; car ils apportent plus de pluies et de brouillard que de parfum sur leurs ailes. Rentrez donc, jeune fille, car, comme dit le glorieux John, ou comme il ne dit pas, car je ne puis me rappeler comment sont tournés ses vers, mais comme je dis moi-même dans un joli poème, composé durant la jeunesse de ma muse :

Jeune fille du lit ne doit lever les yeux
Qu'au moment où l'aurore a redoré les cieux,
Ni rouvrir sa paupière encore demi-close,
Qu'alors que le soleil a caressé la rose.
Jeune fille ne doit, d'un pied blanc et mignon,
Dans nos prés ou nos bois effleurer le gazon,
Que quand des fleurs s'ouvrant les odorants calices
Aux pas de la beauté forment des lits propices.

« Arrêtez, que vient-il après?... Voyons. »

Quand la rage de réciter ses propres vers s'était emparée de Halcro, il oubliait heure et lieu, et il aurait pu tenir sa compagne une demi-heure au froid, à lui prouver par des arguments poétiques comme quoi elle aurait dû rester au lit. Mais elle l'interrompit par une question faite vivement, quoique d'une voix qui était à peine articulée, en même temps que d'une main tremblante elle lui saisissait le bras, comme par un effet convulsif, afin de ne pas tomber : « N'avez-vous vu personne dans la barque qui vient de

quitter le rivage ? — Quelle demande ! comment pouvais-je voir quelqu'un, quand la lumière et la distance me permettaient seulement de remarquer que c'était une barque et non une baleine ? — Mais il devait y avoir quelqu'un dans la barque ? » répéta Minna sans presque savoir ce qu'elle disait.

« Certainement, répliqua le poète ; il est rare que les barques prennent le large toutes seules. Mais voyons, tout cela est folie ; par conséquent, comme dit la reine dans une vieille pièce que le fameux Will d'Avenant a retouchée pour la scène : « Au lit ! au lit ! au lit ! »

Ils se quittèrent, et les jambes de Minna la reconduisirent avec difficulté par divers corridors sinueux jusqu'à sa chambre, où elle se recoucha avec précaution auprès de sa sœur, qui dormait encore, l'esprit en proie aux angoisses les plus affreuses. Elle était certaine d'avoir entendu Cleveland... le sens de la chanson ne lui laissait aucun doute à ce sujet. Si elle n'était pas aussi sûre que la voix du jeune Mertoun, engagé dans une chaude dispute avec son amant, eût frappé son oreille, du moins elle était fortement portée à le croire. Le gémissement qui semblait avoir terminé la lutte... l'ombre terrible d'après laquelle il semblait que le vainqueur avait emporté le corps inanimé de sa victime... tout tendait à prouver que quelque accident fatal avait mis fin au combat. Et lequel de ces malheureux avait succombé ?... Lequel avait reçu une mort sanglante ?... Lequel avait remporté une fatale et sanguinaire victoire ?... Telles étaient les questions auxquelles la voix d'une conviction intérieure lui répondait tout bas que Cleveland, grâce à son caractère, à ses mœurs et à ses habitudes, était probablement celui qui avait survécu à la querelle. Cette réflexion lui procura une consolation involontaire qu'elle eut presque horreur de recevoir, en songeant que le crime de son amant rendait cette consolation épouvantable, et empoisonnait pour toujours le bonheur de Brenda.

« Innocente et malheureuse sœur ! se dit-elle, tu vaux dix fois mieux que moi ; car, malgré tes qualités, tu n'es ni vaine, ni présomptueuse. Comment est-il possible que je cesse de sentir un tourment qui passe seulement de mon cœur dans le tien ? »

Tandis que ces pensées cruelles agitaient son esprit, elle ne put s'empêcher de presser si fort sa sœur contre son sein, qu'après un pesant soupir Brenda s'éveilla.

« Ma sœur, dit-elle, est-ce vous ?... Je rêvais que j'étais sur un de ces monuments que nous a décrits Halcro, où l'on voit sculptée sur

la pierre l'effigie des froids habitans du sépulcre. Je rêvais qu'une de ces statues de marbre était couchée près de moi, et que soudain elle reprenait assez de vie et de force pour me presser sur son sein froid, humide... et c'est le vôtre que je pressais, Minna ; mais vraiment vous êtes glacée... Vous êtes malade, ma chère Minna!... Pour l'amour de Dieu, permettez que je me lève et appelle Euphane Fea... Qu'avez-vous? Norna est-elle revenue ici? — N'appelez personne, » dit Minna en la retenant; « mon mal n'est pas de ceux que pourrait guérir un remède humain... mon mal, c'est la crainte d'une calamité pire que celles dont Norna est capable d'annoncer la venue. Mais à Dieu tout est possible, ma chère Brenda ; supplions-le donc, car lui seul peut changer nos maux en biens. »

Elles répétèrent ensemble leur prière accoutumée, pour implorer la force et la protection d'en haut, puis elles cherchèrent à s'endormir. « Dieu vous bénisse ! » furent les seuls mots qu'elles osèrent échanger, lorsque leurs dévotions furent finies, donnant ainsi avec scrupule leurs dernières paroles au ciel, si la faiblesse humaine les empêchait d'y consacrer leur dernière pensée. Brenda s'endormit la première, et Minna repoussant de toutes ses forces les terribles pressentiments qui recommençaient à troubler son imagination, fut enfin assez heureuse pour goûter aussi le repos.

La tempête qu'avait annoncée Halcro éclata au point du jour, bourrasque chargée de vent et de pluie, comme il en survient souvent, même pendant la belle saison, sous les latitudes. Au sifflement du vent, au fracas de la pluie contre les toits chétifs des huttes de pêcheurs, plus d'une pauvre femme fut éveillée, et appela ses enfants pour joindre leurs petites mains, et demander avec elle au ciel le salut d'un époux et d'un père chéri, qui se trouvait alors même à la merci des éléments furieux. A Burgh-Westra, les cheminées tremblaient, les croisées craquaient; les poutres et les chevrons des plus hautes parties du bâtiment, formés la plupart de débris de navires, gémissaient et criaient, comme s'ils eussent craint d'être encore une fois dispersés par la tempête; mais les filles de Magnus continuaient à dormir d'un sommeil aussi doux et aussi paisible que si la main de Chantry les eût sculptées dans le marbre. La bourrasque était passée, et les rayons du soleil, dispersant les nuages qui fuyaient sous le vent, brillaient en plein dans la croisée, quand Minna, sortant la première du profond repos où l'avaient jetée la fatigue du corps et l'épuisement d'esprit, et se soulevant sur un bras, commença à se rappeler des événements

qui, après cet intervalle d'un sommeil si paisible, lui semblaient presque n'être que les illusions de la nuit. Elle doutait même si l'horreur qu'elle se souvenait d'avoir ressentie n'était pas réellement un songe suggéré peut-être par quelques sons du dehors.

« Je veux voir Halcro sur-le-champ, dit-elle ; il peut savoir quelque chose de ces bruits étranges, puisqu'il était levé alors. »

Elle sauta donc hors du lit ; mais à peine fut-elle debout sur le plancher, que sa sœur s'écria : « Bon Dieu ! Minna, qu'avez-vous aux pieds... à la cheville ? »

Minna baissa les yeux, et vit, avec une surprise qui se changea bientôt en désespoir, que ses deux pieds, un surtout, étaient tachés d'un cramoisi foncé, d'une couleur toute semblable à du sang sec.

Sans essayer de répondre à Brenda, elle courut à la croisée, et jeta un regard de consternation sur l'herbe qui croissait au bas, car c'était là qu'elle devait avoir pris la tache fatale. Mais la pluie qui était tombée en cet endroit par torrents, aussi bien du ciel que des toits de la maison, avait effacé ces vestiges du crime, s'il était vrai que ces vestiges eussent jamais existé. Tout était frais et beau, et les brins de gazon chargés et penchés par les gouttes de pluie étincelaient comme des diamants au brillant soleil du matin.

Tandis que Minna contemplait la verdure émaillée avec ses grands yeux noirs que l'excès de sa terreur rendait immobiles et faisait sortir de sa tête, Brenda la tirait par-derrière et la suppliait par d'instantes prières de lui dire où et comment elle s'était blessée.

« Un morceau de verre a coupé mon soulier, » répondit Minna, s'imaginant qu'elle allait satisfaire sa sœur par une défaite ; « je m'en étais à peine aperçue dans le moment. — Et pourtant, voyez comme la cheville a saigné, reprit sa sœur. Bonne Minna, » ajouta-t-elle en s'approchant avec une serviette mouillée, « permettez que je lave ce sang... la blessure peut-être pire que vous ne croyez. »

Mais à l'instant où elle se baissait, Minna ne voyant pas d'autre moyen d'empêcher sa sœur de découvrir que le sang qui tachait son pied n'avait jamais circulé dans ses veines, rejeta avec dureté et colère cette offre bienveillante. La pauvre Brenda, ne sachant en quoi elle avait offensé sa sœur, recula deux ou trois pas, quand elle vit ses services si rudement repoussés, et resta à regarder Minna avec des yeux où se peignaient plutôt la surprise et l'affection blessée que le ressentiment, mais qui exprimaient aussi un déplaisir bien naturel.

« Ma sœur, dit-elle, je pensais que nous étions convenues cette nuit même de nous aimer l'une l'autre, advienne que pourra. — Il peut advenir beaucoup entre un soir et un matin, » répondit Minna ; et ces paroles étaient plutôt le résultat de sa situation que les interprètes volontaires de ses pensées.

« Il peut sans doute être advenu beaucoup dans une nuit si orageuse, reprit Brenda ; car voyez, le mur qui entourait le jardin potager d'Euphane est renversé ; mais ni vent ni pluie ne peut refroidir notre affection, Minna. — Mais il peut arriver des accidents, répondit Minna, qui peuvent la changer en.... »

Le reste de la phrase elle le balbutia d'un ton si peu distinct que Brenda ne put l'entendre ; en même temps elle essuyait les taches de sang de ses pieds. Brenda, qui restait encore à la regarder à quelque distance, chercha en vain à prendre un ton qui pût rétablir la concorde et la confiance entre elles.

« Vous aviez raison, Minna, dit-elle, de ne pas vouloir qu'on pansât une si légère égratignure... de ma place elle est à peine visible. — Les plus cruelles blessures, répondit Minna, sont celles qui ne paraissent pas en dehors... Êtes-vous sûre de l'apercevoir? — Oh ! oui, » répliqua Brenda, tâchant de tourner sa réponse de façon à ce qu'elle fût aussi agréable que possible à sa sœur ; « j'aperçois une toute petite égratignure ; mais à présent que vous tirez votre bas, je ne peux rien apercevoir. — A coup sûr, vous n'apercevez rien, » reprit Minna brusquement ; « mais le temps viendra bientôt où tout... oui, tout sera vu et connu. »

En parlant ainsi, elle se hâta d'achever sa toilette, et se rendit à la salle où l'on déjeunait : elle prit sa place habituelle parmi les convives, mais son visage était si pâle et si hagard, ses manières et ses discours si changés et si bizarres, qu'elle excita l'attention de toute la compagnie, et la plus vive inquiétude de la part de son père Magnus Troil. Nombreuses et variées étaient les conjectures des hôtes touchant un dérangement qui semblait plutôt moral que physique : les uns murmuraient qu'elle avait été regardée par un mauvais œil, et chuchotaient quelque chose sur Norna de Fitful-Head ; les autres parlaient du départ du capitaine Cleveland, et murmuraient « que c'était une honte pour une jeune demoiselle de tant regretter un vagabond que personne ne connaissait ; » cette épithète de mépris fut particulièrement donnée au capitaine par mistress Baby Yellowley, tandis qu'elle s'occupait à attacher autour de son vieux cou hâlé la belle pelisse, ainsi qu'elle l'appelait, dont

ledit capitaine lui avait fait cadeau. L'antique lady Glowrowrum avait trouvé une autre explication de sa façon, qu'elle communiqua à mistress Yellowley, après avoir remercié Dieu que sa parenté à la famille de Burgh-Westra n'existât que par la mère des deux sœurs, qui était une digne Écossaise comme elle-même.

« Car, vous voyez, dame Yellowley, ces Troil, si haut qu'ils lèvent la tête, » dit-elle en clignant d'un œil avec mystère, « personne n'ignore qu'il y a une guêpe sous leur bonnet ;... cette Norna, comme ils l'appellent, car elle ne porte pas son vrai nom, est quelquefois loin d'avoir l'esprit sain... et ceux qui en savent la cause disent que le fowd, d'une manière ou d'autre, n'y est pas entièrement étranger, car il ne souffrira jamais qu'on parle mal d'elle. Mais j'étais al orsen Écosse, autrement je saurais pourquoi, tout comme les autres. En tout cas, il y a une goutte de folie dans leur sang. Vous savez bien que les fous n'aiment pas la contradiction ; c'est précisément l'histoire du fowd... il n'y a personne dans les îles Shetland qui souffre aussi peu qu'on le contredise. Mais il ne sera jamais dit que j'aie mal parlé d'une famille à laquelle je touche de si près. Seulement, vous n'oublierez pas, madame, que c'est par les Sinclair que nous sommes alliés, non par les Troil... et les Sinclair ont toujours et partout joui d'une haute réputation de sagesse, madame. Mais voici qu'on verse à la ronde le coup de l'étrier. — J'admire vraiment, » dit mistress Baby à son frère, aussitôt que lady Glowrowrum eut tourné la tête, « que cette vieille femme m'ose toujours dire madame, madame, et puis encore madame. Elle devrait savoir que le sang des Clinkscale est aussi bon que celui de tous les Glowrowrum. »

Cependant les hôtes se hâtaient de partir, à peine remarqués par Magnus qui était tellement occupé de l'indisposition de Minna, que contre son usage hospitalier il les laissait se retirer sans leur dire adieu. Ainsi se termina, au milieu de l'inquiétude et du tourment, la fête de Saint-Jean qui fut célébrée à Burgh-Westra : exemple qui prouve encore, outre ce qu'en pensait le roi d'Éthiopie, avec combien peu de certitude l'homme peut compter sur les jours qu'il destine au bonheur.

CHAPITRE XXIV.

LA FEMME DE CHARGE.

> Mais le mal affreux qui la ronge est loin d'avoir une cause naturelle; il pénètre si avant dans son cœur, qu'il semble produit par quelque maudite sorcière, par quelque mauvais esprit qui nourrit un tel tourment dans son sein.
>
> SPENCER. *La Reine des Fées*, Liv. III, chant III.

Il s'était déjà écoulé plusieurs jours depuis l'époque où Mordaunt Mertoun, comme il l'avait promis en partant, devait revenir chez son père à Jarlshof, et on n'avait aucune nouvelle de son retour. Un tel retard, en toute autre occasion, n'aurait guère excité d'étonnement ni d'inquiétude; car la vieille Swertha, qui s'était adjugé le soin de penser et de conjecturer pour toute la maison, en aurait conclu qu'il était resté après les autres convives pour quelque partie de chasse ou de plaisir. Mais elle savait que depuis peu Mordaunt n'était plus dans les bonnes grâces de Magnus Troil; elle savait que son jeune maître se proposait de ne pas prolonger son séjour à Burgh-Westra, vu la santé de son père pour qui il se montrait toujours plein d'égards, malgré le peu d'encouragement que recevait sa piété filiale. Swertha savait tout cela, et commençait à s'inquiéter. Elle cherchait à lire sur le visage de M. Mertoun; mais sa physionomie toujours empreinte d'un calme sombre et sauvage, comme la surface d'un lac à minuit, ne laissait apercevoir aucun sentiment intérieur. Ses études, ses repas qu'il prenait seul, ses promenades solitaires, se succédaient dans un ordre invariable, et ne semblaient pas troublés par la moindre pensée au sujet de l'absence de Mordaunt.

Enfin, de tels rapports arrivèrent de différents côtés aux oreilles de Swertha, qu'il lui fut tout-à-fait impossible de cacher son inquiétude, et qu'elle résolut, au risque de provoquer la furie de son maître, ou peut-être de perdre sa charge dans la maison, de le forcer à donner son attention aux craintes qui la tourmentaient. La bonne humeur et la joyeuse mine de Mordaunt devaient avoir fait une grande impression sur le cœur insensible et égoïste de la pauvre vieille femme, pour la pousser à prendre ce parti désespéré, dont son ami le Rauzellaer cherchait vainement à la détourner.

Sentant bien toutefois qu'un mauvais succès dans cette affaire serait (comme la bouteille de Trinculo versée dans l'abreuvoir [1]) suivi non seulement de déshonneur, mais encore d'une perte considérable, elle se disposa à procéder dans cette grande entreprise avec autant de précaution que le cas l'exigeait.

Nous avons déjà dit qu'il semblait entrer dans la nature même de cet être taciturne et insociable, au moins depuis sa retraite dans la profonde solitude de Jarlshof, de ne pas souffrir qu'on entamât un sujet de conversation devant lui, ou qu'on lui adressât une question sans une pressante et réelle nécessité. Swertha comprit donc que, pour préparer favorablement l'entretien qu'elle se proposait d'avoir avec son maître, elle devait le forcer à l'ouvrir lui-même.

Afin d'exécuter ce projet, en s'occupant à mettre la table pour le simple et solitaire dîner de M. Mertoun, elle affecta d'y placer deux couverts et de faire d'autres petits préparatifs, comme s'il dût avoir un hôte ou un compagnon de table.

Le stratagème réussit, car Mertoun, en sortant de son cabinet d'étude, ne vit pas plutôt le couvert ainsi préparé, qu'il demanda à Swertha, qui attendait l'effet de sa ruse, comme un pêcheur épie l'effet de ses appâts, en tournant de côté et d'autre dans la chambre, si Mordaunt était revenu de Burgh-Westra. »

Cette question était faite à souhait : Swertha répondit d'un ton de tristesse inquiète, moitié réelle, moitié affectée ; « Non, non !... rien de semblable n'est entré par notre porte. Ce serait une heureuse nouvelle, vraiment, d'apprendre que le jeune M. Mordaunt, le pauvre enfant! est revenu sain et sauf à la maison. — Et s'il n'est pas revenu à la maison, pourquoi lui mettez-vous un couvert, radoteuse? » répliqua Mertoun d'une voix bien propre à bouleverser les projets de la vieille femme. Mais elle riposta hardiment, qu'il fallait bien que quelqu'un pensât à M. Mordaunt; que tout ce qu'elle pouvait faire était de tenir un siége et un morceau prêt pour son arrivée. Mais elle pensait que ce cher enfant était déjà bien loin; et si elle osait le dire, elle avait la crainte de ne jamais le voir revenir.

« Vos craintes! » s'écria Mertoun, dont les yeux s'enflammaient comme aux approches de son indomptable fureur; « osez-vous bien me parler de vos craintes, à moi qui sais que dans votre sexe tout ce qui n'est pas légèreté, folie, présomption ou égoïsme, n'est qu'un amas de sottes frayeurs, de vapeurs stupides, et de pleurs ridicules? Que me font vos terreurs, vieille insensée? »

1. Voyez *la Tempête*, de Shakspeare.

C'est une admirable qualité chez les femmes, que lorsqu'une infraction aux lois de l'affection naturelle vient à leur connaissance, tout le sexe prend les armes. Que le bruit se répande dans une rue qu'un père a maltraité un enfant, ou qu'un enfant a insulté son père (je ne dis rien du cas entre mari et femme, où l'intérêt personnel pourrait produire la sympathie), et toutes les commères à portée d'entendre prendront vivement et sans hésiter le parti du patient. Swertha, malgré sa sordide avarice, participait aux généreux sentiments qui font tant d'honneur à son sexe, et fut, en cette occasion, tellement emportée par leur impulsion, qu'elle affronta son maître et lui reprocha sa dureté et son indifférence avec une hardiesse dont elle était elle-même étonnée.

« A coup sûr, ce n'était pas elle qui devrait craindre pour son jeune maître, M. Mordaunt, quoiqu'il fût, comme elle pouvait bien le dire, le veau marin de son cœur ; mais tout autre père que Son Honneur se serait enquis un peu du pauvre garçon, lorsqu'il était parti de Burgh-Westra depuis huit jours, et que personne ne savait où il était passé. Il n'y avait pas dans le hameau un enfant qui ne s'inquiétât de lui, car il faisait pour eux de petites barques avec son couteau; il n'y aurait pas un œil à sec dans toute la paroisse, s'il lui advenait autre chose que du bien... non, pas un œil, sinon celui de Son Honneur. »

Mertoun avait été frappé et même réduit au silence par l'insolente volubilité de sa rebelle femme de charge; mais à la dernière phrase, il la fit taire, à son tour, d'une voix terrible, accompagnée d'un des plus affreux regards que ses yeux noirs et ses traits farouches eussent jamais lancés. Cependant Swertha qui, comme elle l'apprit ensuite au Rauzellaer, était soutenue par un courage merveilleux durant toute cette scène, ne se laissa point intimider par la voix retentissante ni par le foudroyant regard de son maître, mais elle continua sur le même ton qu'auparavant.

« Votre Honneur, dit-elle, a fait beaucoup de tapage pour de méchants débris de caisses et de tonneaux qui ne pouvaient servir à personne, et qu'avaient tirés sur le rivage les malheureuses gens du hameau ; et maintenant que le plus brave garçon du pays est perdu, perdu à jamais, pour ainsi dire, et sous vos yeux, vous n'avez pas même demandé une fois ce qu'il était devenu ! — Et que peut-il lui arriver, sinon du bien, vieille folle, répliqua M. Mertoun, autant du moins qu'il peut y avoir de bien dans les folies auxquelles il perd son temps ? »

Cette réponse fut prononcée plutôt avec dérision qu'avec colère, et Swertha, qui avait réussi à entamer le dialogue, était déterminée à ne pas le laisser s'interrompre, alors que le feu de l'ennemi semblait se ralentir.

« Oh ! oui, bien sûr, je suis une vieille folle..... mais si M. Mordaunt avait péri dans le Roost, comme plus d'une barque s'y est engouffrée dans l'horrible bourrasque de l'autre matin..... par bonheur elle fut aussi courte que furieuse, autrement rien n'aurait échappé..... ou bien, s'il s'était noyé dans le lac en revenant à pied à la maison, ou s'il s'était tué en glissant sur un roc..... toute l'île sait combien il était téméraire..... qui serait alors le vieux fou ? » Puis elle ajouta cette pathétique exclamation : « Que Dieu protége le pauvre enfant sans mère ! car s'il avait eu une mère, il y a longtemps qu'elle se serait mise à sa recherche. »

Ce dernier sarcasme affecta terriblement Mertoun..... ses dents claquèrent, son visage pâlit, et il murmura à Swertha d'aller dans son cabinet, où d'ordinaire il lui permettait à peine d'entrer, et de lui apporter une bouteille qui s'y trouvait.

« Oh ! oh ! » se dit en elle-même Swertha, tout en se hâtant de faire la commission, « mon maître sait où trouver un verre de consolation pour couper son eau au besoin. »

Il y avait réellement une caisse de flacons semblables à ceux où l'on renferme les liqueurs fortes, mais la poussière et les toiles d'araignée dont ils étaient recouverts montraient qu'on n'y avait pas touché depuis bien des années. Swertha eut quelque peine à en déboucher un, à l'aide d'un poinçon (car il n'y avait jamais eu de tire-bouchons à Jarlshof), et s'assurant d'abord par le fumet, puis, de crainte d'erreur, par une petite gorgée, qu'il contenait de l'eau salutaire des Barbades, elle le porta dans l'appartement où son maître luttait encore contre sa faiblesse ; elle se mit alors à en verser une petite quantité dans le premier verre qui lui tomba sous la main, pensant naturellement que sur une personne si peu accoutumée à l'usage des liqueurs spiritueuses, une goutte produirait un violent effet ; mais le malade lui signifia d'un air d'impatience de remplir le verre, qui pouvait tenir plus du tiers d'une pinte anglaise, et l'avala sans hésiter.

« Maintenant, que les saints du ciel veillent sur nous ! se dit Swertha ; il va devenir aussi ivre que fou, et alors comment lui faire entendre raison ? »

Mais la respiration et les couleurs de Mertoun revinrent sans le

plus léger indice d'ivresse; au contraire, Swertha, par la suite, raconta que, quoiqu'elle eût toujours cru aux bons effets d'un petit coup, pourtant elle ne lui avait jamais vu opérer de tels miracles... Il parla dès lors tout comme un autre homme, et plus sensément qu'elle ne l'avait jamais entendu depuis qu'elle était entrée à son service.

« Swertha, dit-il, vous avez raison cette fois, et j'avais tort..... Allez sur-le-champ trouver le Rauzellaer, dites-lui de venir me parler sans perdre un instant, et qu'il m'apporte le nombre exact des barques et des gens qu'il peut mettre en réquisition; je veux les employer tous, et je les récompenserai généreusement. »

Stimulée par l'éperon qui fait toujours trotter une vieille femme, Swertha se rendit au village avec toute la vitesse que lui avait laissée sa soixantaine, ravie de voir que sa compassion allait recevoir récompense, puisqu'elle avait déterminé une recherche qui promettait d'être lucrative, et bien résolue à ne pas abandonner sa part de bénéfice. Elle s'en allait criant, et bien avant de pouvoir être entendue, les noms de Niel Ronaldson, de Sweyn Érickson et des autres amis ou alliés qui étaient intéressés à sa mission. Pour dire la vérité, bien que la bonne dame portât un vif et sincère attachement à Mordaunt Mertoun, bien qu'elle fût réellement peinée de son absence, rien, peut-être, ne l'aurait plus désappointée, que si le jeune homme se fût en ce moment montré sain et sauf sur son passage, rendant inutiles par sa présence l'embarras et les frais d'une recherche.

Swertha eut bientôt terminé ses affaires au village, et réglé avec les sénateurs de l'endroit sa petite part à tant pour cent sur les profits qu'elle allait leur procurer. Elle se hâta de revenir à Jarlshof avec Niel Ronaldson à son côté, l'informant de son mieux de toutes les originalités de son maître.

« Surtout, dit-elle, ne lui faites jamais attendre une réponse, et parlez haut et clair, comme si vous héliez une barque..... car il n'aime pas à répéter deux fois la même chose. S'il vous interroge sur les distances, vous pouvez lui donner des lieues pour des milles, car il ne connaît rien à la surface de la terre où il vit; et s'il vous parle d'argent, vous pouvez lui demander des dollars pour des schellings, car il s'en inquiète aussi peu que si c'étaient des ronds d'ardoise. »

Ainsi catéchisé, Niel Ronaldson fut introduit en présence de M. Mertoun; mais il fut entièrement confondu de trouver qu'il ne pouvait exécuter le plan qu'il avait médité..... Lorsqu'il voulut,

par quelque exagération des distances ou du péril, augmenter le loyer des barques et les gages des hommes (car la recherche devait avoir lieu par terre et par mer), il se vit soudain arrêté par Mertoun, qui montra une parfaite connaissance non seulement du pays, mais encore de la longueur des chemins, des marées, des courans, et de tout ce qui se rattachait à la navigation dans ces parages, quoique de tels sujets eussent paru jusque-là lui être entièrement étrangers. Le Rauzellaer trembla donc lorsqu'ils en vinrent à parler des récompenses que mériteraient leurs peines; car il n'était pas probable que Mertoun fût moins bien informé de ce qui était juste et raisonnable sur ce chapitre que sur l'autre, et Niel se rappelait la violence de sa fureur, lorsque, vers les premiers temps de sa résidence à Jarlshof, il avait chassé Swertha et Sweyn Érickson de sa maison. Comme, cependant, il hésitait entre les craintes opposées de demander beaucoup trop ou trop peu, Mertoun lui ferma la bouche et mit fin à son hésitation en lui promettant une récompense bien plus forte que celle qu'il aurait jamais osé réclamer : il fit même entrevoir une gratification en sus, si l'on revenait avec l'agréable nouvelle que Mordaunt était sain et sauf.

Lorsque ce grand point fut arrangé, Niel Ronaldson, en homme de conscience, se mit à examiner avec attention les différents endroits où l'on devait chercher le jeune homme; après avoir sincèrement promis que leurs enquêtes s'étendraient à toutes les maisons des gens comme il faut, aussi bien dans l'île qu'ils habitaient que dans celles d'alentour, il ajouta : « Qu'après tout, si Son Honneur voulait ne pas se fâcher, il y avait à peu de distance une personne qui, supposé qu'on osât lui adresser une question, et qu'il lui plût de répondre, pourrait leur en apprendre plus que toute autre sur monsieur Mordaunt..... Vous savez bien qui je veux dire, Swertha? celle qui se dirigeait ce matin vers la baie. » Là, il s'interrompit en s'adressant par un regard mystérieux à la femme de charge qui répliqua par un signe de tête et un clignement d'yeux.

« Que voulez-vous dire? demanda Mertoun; parlez vite et clair..... De qui voulez-vous parler? — C'est de Norna de Fitful-Head, répondit Swertha, que parle le Rauzellaer; car elle s'est rendue ce matin à l'église Saint-Ringan pour ses affaires. — Et comment cette femme saurait-elle quelque chose sur mon fils? demanda Mertoun; c'est, je crois, une folle, une vagabonde, une marchande d'impostures. — Si elle erre ainsi, répondit Swertha, ce n'est pas manque de pouvoir vivre chez elle..... tout le monde

le sait bien; elle possède beaucoup par elle-même, outre que le fowd ne la laisserait jamais manquer de rien. — Mais en quoi tout cela touche-t-il mon fils? » s'écria Mertoun impatienté.

« Je ne sais..... Elle a pris M. Mordaunt sous sa protection dès la première fois qu'elle l'a vu, et lui a fait de temps à autre certains cadeaux, sans parler de la chaîne qu'il porte à son cou..... on dit qu'elle est en or de fée..... Je ne sais pas quel or c'est, mais Bryce Snailsfoot prétend que la valeur en est bien de 100 livres d'Angleterre : or, ce ne sont pas des noix vides. — Allez, Ronaldson, dit Mertoun, ou envoyez quelqu'un chercher cette femme, si vous croyez qu'elle puisse savoir quelque chose sur mon fils. — Elle sait tout ce qui arrive dans ces îles, répliqua Niel Ronaldson, beaucoup plus tôt que nous autres, et c'est la vérité du ciel..... Mais quant à se rendre à l'église ou au cimetière pour l'amener ici, il n'y a point d'homme dans les îles Shetland qui l'oserait faire ni pour or ni pour argent..... et ceci est encore la vérité du ciel. — Lâches et superstitieux! s'écria Mertoun. Donnez-moi mon manteau, Swertha..... Cette femme est allée à Burgh-Westra..... elle est alliée à la famille Troil..... elle peut savoir quelque chose sur l'absence de Mordaunt et sur son motif..... J'irai la trouver moi-même; elle est à l'église de la Croix, dites-vous? — Non pas à l'église de la Croix, mais à la vieille église de Saint-Ringan..... Ce n'est pas près d'ici, et l'endroit ne jouit pas d'une bonne réputation. Si Votre Honneur, ajouta Swertha, voulait suivre mon conseil, il attendrait qu'elle en fût revenue, et ne la troublerait pas lorsqu'elle est, peut-être, plus occupée des morts que des vivants. Les gens de son espèce n'aiment pas à voir les yeux des autres attachés sur eux, Dieu nous sauve! quand ils font leur besogne. »

Mertoun ne répliqua point, mais jetant son manteau sur ses épaules, car il tombait de temps à autre de fortes averses, et s'éloignant de Jarlshof, il prit un pas beaucoup plus accéléré que de coutume, et marcha dans la direction de l'église ruinée qui se trouvait, comme il le savait, à trois ou quatre bons milles de sa demeure.

Le Rauzellaer et Swertha le regardèrent partir en silence, et n'ouvrirent la bouche que lorsqu'il ne fut plus à portée de les entendre; et alors, échangeant des regards sérieux, et branlant la tête d'un air mystérieux, ils se communiquèrent en même temps leurs remarques.

« Les fous sont toujours pressés et volontaires, dit Swertha. —

Toujours les gens *fey* courent vite, ajouta le Rauzellaer, et le destin pour lequel nous naissons est impossible à éviter... J'ai connu des personnes qui essayaient d'arrêter des gens qui étaient *fey*..... Vous avez entendu parler d'Hélène Emberson de Camsey qui bouchait tous les trous et toutes les fenêtres de sa maison pour que son mari ne vît point la lumière du jour et ne se levât pas afin d'aller à la pêche en pleine mer, parce qu'elle craignait le mauvais temps; vous savez comment la barque où il devait monter périt dans le Roost, et comment elle s'en revint bien joyeuse d'avoir sauvé la vie à son cher époux..... mais jamais on n'évite son destin..... elle le retrouva noyé dans le cuvier, et dans sa propre maison encore; et puis... »

Mais ici Swertha rappela au Rauzellaer qu'il devait se rendre à la baie pour préparer les bateaux de pêcheurs; « car, dit-elle, en premier lieu, j'ai le cœur tout malade de l'absence du pauvre garçon, et, en second, je crains qu'il ne vienne tout seul avant que les barques soient en mer; et comme je vous l'ai souvent dit, mon maître peut conduire, mais il ne veut pas tirer; et si vous n'obéissez pas, si vous tardez à gagner le large, vous ne toucherez jamais un penny du loyer de vos barques. — Bien, bien, bonne dame, répliqua le Rauzellaer, on se mettra en mer aussi vite que possible; et par bonheur la barque de Clawson et celle de Pierre Grot ne sont pas allées à la pêche ce matin, parce qu'un lapin a passé devant eux tandis qu'ils se rendaient à bord; ils sont donc revenus en gens sages, sachant qu'il leur adviendrait d'autre besogne aujourd'hui. On s'étonne, Swertha, quand on pense combien peu il reste de gens vraiment judicieux dans ce pays..... Il y a bien notre grand udaller qui n'est pas trop mal quand il n'est pas dans la vigne, mais il fait trop de voyages dans son vaisseau et sa pinasse pour y demeurer long-temps; et voilà que sa fille, mistress Minna, est, dit-on, soumise à des sorts... Sans doute Norna en sait beaucoup plus que d'autres, mais c'est une femme qu'on ne peut appeler sage... Notre tacksman, M. Mertoun, son esprit fait eau, je crois, sous le beaupré; son fils a le cerveau timbré; et je ne vois guère de notabilités... toujours excepté moi-même, et peut-être vous, Swertha... qu'on ne puisse, d'une façon ou d'une autre, appeler fous. — Oui, peut-être, Niel Ronaldson, répliqua la vieille dame; mais si vous n'allez pas plus vite au rivage, vous manquerez la marée; et, comme je l'ai dit à mon maître il n'y a qu'un instant, qui sera le fou alors? »

CHAPITRE XXV.

LE CIMETIÈRE.

J'aime ces ruines antiques : nous ne les parcourons jamais sans mettre le pied sur quelque respectable histoire. Très certainement là, dans cette cour ouverte, maintenant exposée aux injures de la tempête, gisent quelques hommes qui aimèrent si bien l'Église, et la dotèrent si généreusement, qu'ils croyaient que le cloître aurait abrité leurs os jusqu'au jour du grand jugement... Mais toute chose finit; églises et cités, puisqu'elles ont comme nous des maladies, doivent mourir aussi comme nous mourons.

WEBSTER. *La duchesse de Malfi.*

L'ÉGLISE ruinée de Saint-Ninian avait joui dans son temps d'une grande célébrité; car l'arbre vigoureux de la superstition, qui avait jeté ses racines dans toute l'Europe, n'avait pas manqué de les étendre jusque dans cet archipel éloigné; les îles Shetland avaient, dans les temps catholiques, leurs saints, leurs reliquaires et leurs reliques qui, quoique peu renommés ailleurs, attiraient l'hommage et commandaient le respect des simples habitans de Thulé. Leur dévotion à cette église de Saint-Ninian, ou, ainsi qu'on l'appelait dans la province, Saint-Ringan, située au bord de l'Océan, et servant en beaucoup d'occasions à guider vers le rivage les barques qui venaient de la pleine mer, était particulièrement invétérée et se rattachait à une foule de cérémonies superstitieuses et de croyances ridicules : en conséquence, le clergé réformé pensa n'avoir rien de mieux à faire que de défendre toute célébration du service divin en ce lieu, comme tendant à entretenir l'adoration des saints, idolâtrie à laquelle tenaient les gens simples et grossiers d'alentour, ainsi qu'à d'autres erreurs de l'Eglise romaine.

Après que l'église de Saint-Ninian eut été ainsi dénoncée comme un siége d'idolâtrie, et dépouillée de tout caractère sacré, le culte public se porta sur une autre église. Le toit du petit édifice, d'architecture antique et grossière, fut arraché avec plomb et solives, et l'intérieur, désert, fut abandonné à la merci des éléments. La furie des vents que rien n'arrêtait et qui mugissaient le long d'une plaine nue de sables mouvants, car le sol ressemblait à celui des environs de Jarlshof, combla bientôt la nef et les ailes. Au nord-

ouest, côté le plus exposé au vent, les tourbillons poussèrent contre les murailles, jusqu'à plus de moitié de leur hauteur, des monceaux de sable par dessus lesquels les combles du bâtiment, avec le petit beffroi construit à l'angle oriental de l'église, s'élevaient dans l'affreuse et triste nudité d'une ruine précoce.

Pourtant, abandonnée comme elle l'était, l'église de Saint-Ringan conservait encore quelques restes des anciens hommages qui lui étaient autrefois rendus. Les grossiers et ignorants pêcheurs de Dunrossness observaient une pratique dont ils avaient eux-mêmes oublié l'origine, et dont le clergé protestant tâchait vainement de les éloigner... Lorsque leurs barques se trouvaient dans un extrême péril, ils avaient coutume de vouer un *awmous*, c'est-à-dire une offrande, à saint Ringan ; et quand le danger était passé, ils ne manquaient jamais de s'acquitter de leur vœu en se rendant seuls et secrètement à la vieille église ; et là, quittant leurs souliers et leurs bas à l'entrée du cimetière, ils faisaient trois fois le tour des ruines en suivant le cours du soleil ; à la fin du troisième tour, celui qui accomplissait un vœu jetait son offrande, consistant ordinairement en une petite pièce d'argent, à travers les grillages d'une fenêtre délabrée, percée dans un des murs de côté, et puis se retirait en se gardant bien de regarder derrière lui avant d'être hors des limites du terrain jadis consacré ; car on croyait que le squelette du saint recevait l'offrande dans sa main décharnée, et montrait son horrible tête de mort à la fenêtre par où on la jetait.

Ce lieu était d'autant plus effrayant pour les esprits faibles et ignorants, que les vents, toujours furieux et infatigables, qui d'un côté de l'église menaçaient d'ensevelir les ruines sous le sable, et même l'avaient déjà amoncelé en si grande quantité que le mur et les arcs-boutants avaient presque disparu, semblaient, d'un autre côté, vers le sud-est, s'acharner à découvrir les tombeaux de ceux qu'on y avait placés pour l'éternel repos : après une tempête violente, les cercueils, et quelquefois les cadavres même qu'on avait enterrés avec peu de précaution, se montraient, spectacle épouvantable, aux yeux des vivants !

C'était vers ce lieu jadis fréquenté par les fidèles, que Mertoun père se dirigeait alors, quoiqu'il n'y fût pas amené par les idées religieuses ou superstitieuses qui conduisaient ordinairement le Shetlandais à l'église de Saint-Ringan. Il était entièrement exempt des terreurs ridicules du pays, et même la vie retirée et sauvage qu'il menait, fuyant toute société humaine, lors même qu'elle était as-

semblée pour le service divin, faisait penser qu'il errait du plus fatal côté, et rejetait les doctrines de l'Eglise loin d'y croire.

Au moment où il arrivait sur le rivage de la petite baie sur le bord de laquelle les ruines sont situées, il ne put s'empêcher de faire halte un instant, et de remarquer que l'endroit qui devait influer sur les sentiments humains, avait été choisi avec beaucoup de jugement pour asseoir une maison religieuse... Par devant s'étendait la mer, dans laquelle deux caps, formant les extrémités de la baie, projetaient leur chaussée gigantesque de roches d'un grès noir ; sur leurs pentes, les mouettes, les courlis et autres oiseaux de mer apparaissaient comme des flocons de neige, tandis que, sur les étages inférieurs des rocs, se tenaient de longues rangées de cormorans placés les uns à côté des autres, comme des soldats en bataille rangée : c'étaient là les seuls êtres vivants qu'on aperçût en ce lieu. La mer, sans être soulevée par la tempête, était assez troublée pour se précipiter contre ces caps avec un bruit pareil à celui du tonnerre lointain, et les vagues, qui s'élevaient en nappes d'écume jusqu'à la moitié de ces roches de grès, formaient un contraste aussi frappant que terrible.

Entre les extrémités de ces deux chaînes de rocs, roulait, à l'instant où Mertoun visitait ce lieu, une masse large et épaisse de nuages qu'un œil humain ne pouvait pénétrer, et qui, bornant la vue et ne permettant pas aux regards de s'étendre au loin sur l'Océan, donnait une représentation assez exacte de la mer dans la vision de Mirza, dont l'étendue était cachée par des vapeurs, des nuages et des tempêtes. Le terrain, qui s'élevait depuis le rivage par une pente escarpée, ne permettait pas d'apercevoir l'intérieur du pays, et semblait voué à une nudité éternelle ; des bruyères chétives et rabougries, entremêlées de ces grands joncs qui couvrent toujours un sol sablonneux, étaient les seuls végétaux que l'œil y découvrait. Sur une éminence naturelle et située sur le bord même de la baie, éminence qui n'était assez éloignée de la mer que pour n'être pas à portée des vagues, s'élevaient les ruines à moitié ensevelies que nous avons déjà décrites, entourées par une muraille ébranlée, délabrée et moussue ; ce mur, éboulé en plusieurs endroits, servait encore à séparer l'enceinte du cimetière des terrains environnants. Les mariniers qui étaient jetés par hasard dans cette baie solitaire, prétendaient que parfois on voyait l'église pleine de lumières, et, dans cette circonstance, ils avaient coutume de prédire des naufrages et des morts sur mer.

Lorsque Mertoun approcha de la chapelle, il s'arrangea peu à peu, et peut-être sans beaucoup de préméditation, de manière à éviter d'être vu lui-même, jusqu'à ce qu'il se trouvât sous les murs du cimetière, et il y arriva par le côté où le sable, enlevé par les tourbillons, laissait, comme nous l'avons vu, les sépultures à découvert.

Là, regardant par une des brèches que le temps avait faites au mur, il aperçut la femme qu'il cherchait livrée à une occupation qui se rapportait bien aux idées vulgairement reçues sur son caractère, et qui d'ailleurs était passablement surprenante.

Elle travaillait au bas d'un monument grossier, dont un côté représentait l'effigie imparfaite d'un chevalier, tandis que de l'autre on voyait un bouclier avec des armoiries, mais trop dégradées pour être intelligibles ; cet écusson était attaché à l'un des angles, contrairement à la coutume moderne, qui les place droits et de face. Au pied de cette tombe, on croyait, et Mertoun l'avait entendu dire, que reposaient les os de Ribolt Troil, un des ancêtres les plus reculés de Magnus, et guerrier fameux pour ses hauts faits d'armes dans le quinzième siècle. Norna de Fitful-Head semblait occupée à enlever le sable qui recouvrait la tombe de ce guerrier, travail facile dans un endroit où il était si léger; aussi était-il évident qu'elle aurait bientôt réussi à achever ce qu'avaient commencé les tourbillons, et à découvrir entièrement les os qui gisaient là enterrés. Tout en travaillant, elle murmurait un chant magique; car sans vers runiques on n'accomplissait aucune des cérémonies superstitieuses du Nord. Nous avons peut-être conservé trop d'exemples de ces incantations; mais nous ne pouvons nous abstenir d'essayer encore de traduire celle qui suit :

Sous cette pierre Troïl dort :
Là dort tant de vertu guerrière.
Grâce aux vents, l'asile de mort
N'est plus caché sous la poussière.
Troïl, quel guerrier, toi vivant,
Eût osé toucher ton armure ?
Voilà qu'une femme, un enfant,
Peut insulter ta sépulture !

Pourtant, ne sois point en courroux :
Respectant le tombeau que j'ouvre,
J'y coupe humblement, à genoux,
Un peu du plomb qui te recouvre.
Pour l'œuvre, en ma main a brillé

Le couteau, druidique emblème ;
Le fer ne t'a point éveillé :
O Troïl, tu n'es plus toi-même !

Merci, vaillant Troïl, merci!
Ce don aura sa récompense :
De ces lieux l'orage banni
Va céder devant ma puissance.
Le vent laissera tes vieux os
Dormir en paix, je te le jure,
Et bercera ton long repos
Par un doux et lointain murmure.

Pendant que Norna chantait les premières strophes, elle acheva de découvrir une partie du cercueil de plomb qui renfermait les os de l'ancien guerrier, et coupa, avec beaucoup de précaution, même avec une apparence de crainte religieuse, un morceau de ce métal. Elle rejeta alors le sable sur le cercueil avec un air respectueux ; et avant qu'elle eût fini son chant, il ne restait aucune trace qui indiquât que les secrets de la tombe avaient été violés.

Mertoun, placé derrière le mur du cimetière, la considérait pendant toute la cérémonie, non pas que cette femme ou la besogne qu'elle accomplissait lui imprimât la moindre vénération, mais parce qu'il savait qu'interrompre une folle dans un acte de folie, n'était pas le meilleur moyen d'obtenir d'elle les renseignements qu'elle pouvait lui donner. Cependant il eut le temps nécessaire d'observer son extérieur, quoique la figure de Norna fût à demi cachée par ses cheveux en désordre et par le capuchon de son noir manteau, qui n'en laissait pas voir plus qu'une druidesse n'en aurait montré pendant la célébration de ses rites mystiques. Mertoun avait souvent entendu parler de Norna ; il est même fort probable qu'il l'avait vue maintes fois, car elle se tenait aux environs de Jarlshof plus qu'en tout autre endroit, depuis qu'il y demeurait ; mais les contes absurdes qui couraient sur elle, l'empêchaient de donner son attention à une personne qu'il regardait comme folle ou fourbe, ou comme réunissant la folie à l'imposture. Mais alors que son attention était, par suite des circonstances, involontairement attirée sur cette personne et sa conduite, il ne put s'empêcher de reconnaître qu'elle était ou réellement enthousiaste, ou qu'elle répétait si admirablement son rôle qu'aucune pythonisse d'autrefois ne l'aurait surpassée. La dignité et la solennité de ses gestes, le ton de sa voix sonore, et pourtant expressif, dont elle conjurait l'âme du guerrier de qui elle osait troubler les restes mortels, ne

manquèrent pas de faire impression sur lui, tout indifférent, tout insouciant qu'il paraissait être. Mais la singulière occupation de Norna ne fut pas plus tôt terminée, que, pénétrant avec quelque peine dans le cimetière, car il lui fallut enjamber les ruines délabrées du mur, il alla se présenter devant elle. Loin de tressaillir, ou de montrer la moindre surprise à son apparition dans un lieu si solitaire, elle dit d'un ton qui semblait annoncer qu'il avait été attendu : « Ainsi... vous m'avez enfin cherchée ? — Et trouvée, répondit Mertoun, pensant qu'il arriverait mieux aux renseignements qu'il voulait demander, en prenant un ton analogue au sien.

« Oui, répliqua-t-elle, vous m'avez trouvée, et dans un lieu où tout le monde doit se rencontrer.... dans le sanctuaire de la mort ! — Il est vrai, c'est là que nous devons enfin nous réunir tous, » reprit Mertoun en promenant ses regards sur cette scène de désolation, où les principaux objets qui frappaient la vue étaient des marbres à demi couverts de sable, et des pierres sépulcrales que les tempêtes avaient arrachées aux tombeaux, toutes chargées d'inscriptions et de sculptures représentant des emblèmes funèbres. « Ici, dans ce palais de la mort, doivent se rencontrer enfin tous les hommes : bienheureux les mortels qui entrent les premiers dans le port du repos ! — Celui qui ose désirer ce port, dit Norna, doit avoir sagement dirigé sa course dans le voyage de la vie. Je n'ose pas espérer un port si paisible ; et toi, l'oses-tu attendre? la course que tu as fournie l'a-t-elle mérité? — Ce n'est pas ce motif qui m'amène ; j'ai à vous demander quelles nouvelles vous pouvez me donner sur mon fils Mordaunt Mertoun ? — Un père demander à une étrangère des nouvelles de son fils! Comment saurais-je la moindre chose sur son compte? Le cormoran ne dit pas au héron : « Où sont mes petits ? » — Laissez cette inutile affectation de mystère : sur le vulgaire elle peut produire de l'effet ; avec moi elle n'aboutit à rien. Les paysans de Jarlshof m'ont dit que vous saviez ou pouviez savoir quelque chose sur Mordaunt, qui n'est pas revenu chez moi depuis les fêtes de Saint-Jean qu'il a passées au château de votre parent, Magnus Troil. Donnez-moi des renseignements, si en effet vous en possédez ; la récompense ne se fera guère attendre, s'il est en mon pouvoir de vous récompenser. — La surface ronde de la terre ne renferme rien qui puisse me récompenser du moindre mot que je jette dans l'oreille d'un être vivant; mais quant à ton fils, si tu désires le voir en vie, rends-toi à la prochaine foire de Kirkwall, dans les îles Orcades. — Et comment s'y trouve-t-il?

je sais qu'il n'avait pas l'intention de s'y rendre. — Le torrent du destin nous entraîne sans rame ni gouvernail : vous n'aviez pas ce matin l'intention de visiter l'église de Saint-Ringan, pourtant vous y voilà ; vous n'aviez pas l'intention, il y a une minute, d'aller à Kirkwall, et pourtant vous irez. — Non, à moins que je n'en connaisse mieux la nécessité. Je ne suis pas, bonne dame, au nombre de ceux qui croient à votre puissance surnaturelle. — Vous y croirez avant que je vous quitte. Jusqu'à présent vous en savez peu sur mon compte, et vous n'en saurez pas davantage ; mais j'en sais beaucoup sur le vôtre, et pourrais d'un mot vous convaincre que je dis la vérité. — Convainquez-moi donc ; car à moins d'être convaincu, il est peu probable que je suivrai votre conseil. — Retenez donc bien ce que j'ai à vous dire touchant votre fils, autrement ce que je vous dirai touchant vous-même bannira toute autre pensée de votre mémoire. Vous irez à la prochaine foire de Kirkwall, et le cinquième jour de la foire, vers l'heure de midi, vous vous promènerez sous le portail de la cathédrale de Saint-Magnus ; et là vous rencontrerez une personne qui vous donnera des nouvelles de votre fils. — Il faut parler plus distinctement, bonne dame, » répliqua Mertoun d'un ton dédaigneux, « si vous désirez que je suive votre conseil. J'ai autrefois été trompé par des femmes, mais jamais aussi grossièrement que vous voudriez me tromper. — Ecoute donc ! s'écria la vieille femme : le mot que je vais prononcer concernera le plus intime secret de ta vie, et fera tressaillir tes nerfs et tes os. »

Aussitôt elle murmura à l'oreille de Mertoun un mot dont l'effet sembla presque magique ; il resta muet et immobile de surprise, tandis qu'agitant lentement son bras, avec un air de supériorité et de triomphe, Norna s'éloigna de lui, tourna un coin de ruines, et disparut bientôt.

Mertoun ne chercha point à la suivre ni de près ni de loin. « Nous fuyons vainement notre destinée, » dit-il, lorsqu'il commença à se remettre ; et continuant sa route, il laissa derrière lui les ruines solitaires avec leur cimetière. Arrivé dans un endroit où il ne lui restait qu'un pas à faire pour perdre l'église de vue, il y jeta un dernier regard, et aperçut Norna enveloppée de son manteau, debout sur le faîte de la tour ruinée, et agitant à la brise de la mer quelque chose qui ressemblait à un pavillon blanc. Un sentiment d'horreur, pareil à celui qu'elle avait excité par son dernier mot, pénétra l'âme de Mertoun, et il marcha droit devant lui avec

une vitesse extraordinaire, jusqu'à ce qu'il se fût de beaucoup éloigné de l'église de Saint-Ninian et de la baie de sable.

En arrivant à Jarlshof, l'altération de ses traits était si grande, que Swertha crut bien qu'il allait tomber dans un de ses accès de profonde mélancolie.

« Et pouvait-on s'attendre à mieux, pensait Swertha, puisqu'il s'est obstiné à visiter Norna de Fitful-Head, quand elle était dans la terrible église de Saint-Ninian? »

Mais sans donner d'autres preuves d'aliénation mentale qu'un sombre et profond abattement, M. Mertoun l'informa qu'il avait l'intention de se rendre à la foire de Kirkwall... chose si contraire à ses habitudes, que la femme de charge refusa presque d'en croire ses propres oreilles. Bientôt après, il écouta avec insouciance les rapports que lui firent les différentes personnes envoyées à la recherche de Mordaunt, par mer et par terre, et qui toutes revenaient sans nouvelles. La tranquillité avec laquelle il apprit ce mauvais succès convainquit Swertha que Norna lui avait annoncé que les recherches seraient infructueuses.

Le village fut encore plus surpris lorsque le tacksman, M. Mertoun, comme entraîné par quelque résolution subite, fit ses préparatifs pour visiter Kirkwall durant la foire, quoiqu'il eût jusque-là évité soigneusement tous ces lieux de réunion. Swertha se mit en campagne pour pénétrer ce mystère, mais vainement, et elle prit une alarme très vive sur le sort de son jeune maître. Mais sa peine s'adoucit beaucoup lorsqu'elle reçut une somme d'argent, assez modique, mais qui sembla un trésor à la vieille femme, somme que son maître lui remit entre les mains en lui apprenant qu'il avait pris une place pour se rendre à Kirkwall dans une petite barque appartenant au propriétaire de l'île de Mousa.

CHAPITRE XXVI.

LE VOYAGE.

> Elle ne pleurait plus, ses larmes étaient épuisées.
> Le désespoir était venu, et elle le prenait pour la joie :
> elle le prenait pour la joie, mais ses joues pâlissaient ;
> elle se flétrissait comme un lis brisé par la grêle.
>
> *Continuation du vieux Robin Gray.*

La position de Minna ressemblait beaucoup à celle de l'héroïne de village dans la charmante ballade de lady Anne Lindsay. Sa fer-

meté d'âme naturelle l'empêcha de succomber sous le poids de l'horrible secret qui la poursuivait pendant qu'elle était éveillée, et la tourmentait encore davantage durant son sommeil agité. Il n'est pas de douleur si terrible que celle que nous n'osons communiquer, et pour laquelle nous ne pouvons ni demander ni souhaiter de sympathie; et si en outre le fardeau d'un coupable mystère est porté par un cœur innocent, on ne s'étonnera guère que la santé de Minna ait succombé à tant de souffrances.

Aux yeux de ses intimes amis, ses habitudes, ses manières, son caractère même, semblaient changés à un point si extraordinaire, qu'il n'était pas surprenant que les uns attribuassent ce changement à un sortilége, et les autres à un commencement de folie. Il lui devint impossible de souffrir la solitude où elle se plaisait autrefois à passer son temps; néanmoins, quand elle se trouvait en société, c'était sans participer et sans prendre garde à ce qui se passait. En général, elle paraissait plongée dans une triste et pénible mélancolie, jusqu'à ce que son attention fût subitement éveillée par le nom de Cleveland ou celui de Mordaunt, accidentellement prononcé; car alors elle tressaillait avec toute l'horreur d'une personne qui voit mettre le feu à une mine, et s'attend à être soudain écrasée par les suites terribles de l'explosion. Bientôt elle reconnaissait que la fatale découverte n'était pas encore faite, et loin d'en éprouver aucune consolation, elle souhaitait presque connaître la vérité, tout affreuse qu'elle pût être, plutôt que d'endurer l'agonie continuelle du doute.

Sa conduite à l'égard de sa sœur était si pénible pour la sensible Brenda, qu'elle semblait à tous ceux qui vivaient près de la famille un des signes les plus manifestes de la maladie de l'aînée des filles de Magnus. Quelquefois Minna recherchait avec empressement la société de sa sœur, comme sentant qu'elles devaient souffrir en commun d'un malheur dont elle seule pouvait mesurer l'étendue; et puis soudain l'idée de l'infortune causée à Brenda par Cleveland, comme elle le supposait, lui rendait sa présence insupportable. Elle pouvait encore moins endurer les consolations que sa sœur, se méprenant sur la nature du mal, s'efforçait vainement de lui administrer. Souvent aussi il arrivait que Brenda, en suppliant sa sœur de prendre courage, touchait quelques sujets qui faisaient tressaillir l'infortunée jusqu'au fond de l'âme; et alors Minna, pour cacher ses angoisses, sortait précipitamment de la chambre. Toutes ces manières bizarres, quoiqu'elles ressemblassent beaucoup, aux yeux de

quiconque n'en connaissait pas le véritable motif, aux caprices d'une amitié peu sincère, Brenda les endurait avec une bonté si constante et si angélique, que souvent Minna ne pouvait s'abstenir de verser des torrents de larmes sur son sein ; et peut-être ces moments-là, quoiqu'ils fussent empoisonnés par l'idée que son fatal secret concernait la ruine du bonheur de Brenda aussi bien que du sien, peut-être ces moments étaient-ils encore les plus tolérables de cette douloureuse période de sa vie.

Les effets de ces alternatives de tranquille tristesse, de terrible agitation, et d'affections nerveuses, furent bientôt visibles sur la figure et dans toute la personne de la pauvre fille. Elle devint pâle et maigre ; ses yeux perdirent le regard ferme et tranquille du bonheur et de l'innocence, et parurent souvent sombres ou égarés, selon qu'elle était dominée par un sentiment général de sa misérable position, ou par quelque angoisse plus vive et plus poignante. Ses traits même commençaient à s'altérer, à devenir anguleux et desséchés; sa voix, dont les sons d'ordinaire étaient lents et tranquilles, tantôt s'abaissait jusqu'à des murmures inintelligibles, tantôt s'élevait, au dessus du diapason naturel, à des exclamations rapides et brisées. En société elle gardait un lugubre silence, et lorsqu'elle se trouvait seule, on la voyait de loin, car on ne croyait pas devoir l'épier de près en de pareilles occasions, se parler long-temps à elle-même.

La pharmacie des îles était vainement mise en usage par le père inquiet de Minna. Des personnes expérimentées des deux sexes, qui connaissaient les vertus de chaque herbe qui boit la rosée, et savaient augmenter ces vertus par des paroles mystérieuses qu'elles prononçaient en préparant ou en administrant les remèdes, furent convoquées vainement; Magnus, au comble de la douleur, résolut enfin de recourir au savoir de sa parente, Norna de Fitful-Head, quoique par des circonstances mentionnées dans le cours de cette histoire, il y eût alors une espèce de mésintelligence entre eux. La première tentative fut vaine. Norna était à cette époque au lieu ordinaire de sa résidence, sur la côte de la mer, près du cap dont elle tirait son nom ; mais bien qu'Érick Scambester lui-même eût porté le message, elle refusa positivement de le voir ou de faire aucune réponse.

Magnus fut piqué du triste accueil fait à son messager ainsi qu'à son message, mais son inquiétude au sujet de Minna, aussi bien que le respect qu'il avait pour les infortunes réelles et pour la sagesse

et la puissance prétendues de Norna, l'empêchèrent en cette occasion de s'abandonner à l'irritabilité naturelle de son caractère; au contraire, il se détermina à se rendre en personne auprès de sa parente. Il ne communiqua cependant son projet à personne, et pria seulement ses filles de se préparer pour le lendemain à l'accompagner dans une visite qu'ils rendraient ensemble à une parente qu'il n'avait pas vue depuis long-temps; il les prévint en même temps qu'il faudrait emporter quelques provisions de bouche, car la route était longue, et ils pouvaient trouver leur amie mal approvisionnée.

Habituée à ne jamais demander à son père d'explications sur ses volontés, et se flattant que l'exercice et les plaisirs d'une telle excursion pourraient améliorer l'état de sa sœur, Brenda, sur qui étaient retombés tous les soins du ménage et de la famille, surveilla tous les préparatifs nécessaires à leur expédition. Le matin suivant ils étaient en route pour traverser la vaste étendue de côtes et de marécages, qui, variés seulement de loin en loin par des champs d'avoine et d'orge dans les endroits où l'on avait réussi à rendre le sol propre à la culture, séparaient Burgh-Westra de l'extrémité nord-ouest de Main-Land (c'est le nom qu'on donne à l'île principale, qui se termine par un promontoire nommé Fitful-Head, de même que la pointe sud-est de l'île se termine par le Sumburgh-Head).

Ils s'en allaient donc par monts et par vaux, l'udaller monté sur un palefroi robuste, à larges épaules et à poil luisant, de race norwégienne, un peu élevé de taille, et pourtant aussi vigoureux que les chevaux ordinaires du pays; tandis que Minna et Brenda, renommées entre autres talents pour leur adresse à monter à cheval, avaient deux de ces légers animaux, qui, nourris et élevés avec plus de peine qu'on n'a coutume d'en prendre, montraient, par la beauté de leurs formes et leur activité, que cette race, si maladroitement négligée, est susceptible de s'améliorer beaucoup du côté de la grâce, sans rien perdre de sa force ni de son ardeur. Ils étaient accompagnés par deux domestiques à cheval et deux à pied: cette dernière circonstance ne devait aucunement retarder leur route, car une grande partie du chemin était si escarpée ou si mouvante, que les montures pouvaient à peine avancer d'un pied à chaque pas; d'ailleurs, lorsque le sol devenait ferme et uni, les deux piétons n'avaient qu'à choisir dans le premier troupeau de bidets errants pour suivre le pas de la cavalcade.

Le voyage était fort triste, et les voyageurs ouvraient rarement

la bouche : seulement l'udaller, pressé par l'impatience et l'inquiétude, mettait souvent son cheval au trot, et puis, se rappelant la mauvaise santé de Minna, il lui faisait reprendre le pas ; il demandait sans cesse à sa fille comment elle se trouvait, et si la fatigue n'était pas trop forte pour elle. A midi la troupe fit halte pour prendre quelques rafraîchissements ; outre leurs amples provisions, ils avaient devant eux une jolie source dont les eaux, malgré leur pureté, ne flattèrent le palais de l'udaller que lorsqu'elles furent coupées par une dose abondante de la véritable liqueur de Nantes. Après avoir une seconde et même une troisième fois rempli de cette mixtion un large gobelet de voyage en argent, autour duquel étaient représentés un Cupidon allemand fumant sa pipe, et un Bacchus aussi allemand vidant son flacon dans la gueule d'un ours, il commença à jaser un peu plus que son chagrin ne lui avait permis de le faire durant la première partie du chemin, et s'adressa ainsi à ses filles :

« Eh bien, mes enfants ! nous voici à une lieue ou deux de la demeure de Norna, et nous allons bientôt voir comment la vieille magicienne nous accueillera.

Minna interrompit son père par une faible exclamation, tandis que Brenda, extrêmement surprise, s'écriait : « Est-ce donc à Norna que nous allons rendre visite ! Le ciel nous en préserve ! — Et pourquoi le ciel nous en préserverait-il ? demanda l'udaller en fronçant les sourcils. Pourquoi, je serais curieux de le savoir, le ciel me préserverait-il de visiter ma parente, quand son habileté peut être utile à votre sœur, s'il est encore une femme ou un homme dans les îles Shetland qui puissent lui être utiles ? Vous êtes folle, Brenda ; votre sœur est plus raisonnable. Du courage, Minna ! vous qui aviez l'habitude d'écouter avec tant de plaisir ses chansons et ses histoires ; vous qui lui sautiez toujours au cou, alors que la petite Brenda criait et fuyait comme un vaisseau marchand espagnol fuit un pirate hollandais. — Je souhaite qu'elle ne m'effraie point autant aujourd'hui, mon père, » répondit Brenda, voulant aider sa sœur à satisfaire l'envie qu'elle paraissait avoir de garder le silence, et en même temps complaire à son père en soutenant la conversation. « J'ai entendu dire tant de choses sur sa demeure, que je suis presque alarmée d'y entrer sans invitation. — Vous êtes une folle, répliqua Magnus, de penser qu'une visite de ses parents puisse mécontenter un cœur bon et bienveillant, un vrai cœur d'Hialtlandais, comme celui de ma cousine Norna. Et, maintenant que j'y songe, je jure-

rais que je sais pourquoi elle n'a pas voulu recevoir Érick Scambester. Il y a bien long-temps que je n'ai vu la fumée de sa cheminée, et je ne vous ai jamais conduites chez elle; elle est bien en droit d'être fâchée contre moi; mais je lui dirai la vérité; c'est que, malgré la mode, je ne trouve pas décent et honnête de manger les provisions d'une femme qui vit seule, comme nous le pratiquons à l'égard de nos frères les udallers, lorsque nous roulons de maison en maison pendant l'hiver, jusqu'à ce que, semblables à une boule de neige, nous ayons ramassé et mangé tout ce que nous rencontrons. — Il n'est toujours pas à craindre que nous gênions en rien Norna cette fois, répondit Brenda, car j'ai ample provision de toutes les choses possibles : poisson, lard, mouton salé, oies fumées, plus qu'il n'en faudrait, enfin, pour vivre une semaine; en outre, assez de liqueur pour vous, mon père. — Bien, fort bien, ma fille! s'écria l'udaller; un navire bien avitaillé fait toujours bon voyage; ainsi nous ne mettrons Norna en dépense que du couvert de son toit, et d'un lit pour vous autres; car, pour moi, mon manteau de marin et de bonnes planches bien sèches de sapin norwégien m'accommoderont mieux que vos oreillers et vos matelas de plume. Ainsi Norna jouira du plaisir de nous voir sans qu'il lui en coûte un sou de Hollande. — Je souhaite que notre visite lui fasse plaisir, répliqua Brenda. — Que veut dire cette jeune fille? Au nom du martyr! reprit Magnus Troil, croyez-vous donc, Brenda, que ma parente soit une païenne qui ne se réjouira pas de voir sa chair et son sang ? Je voudrais être aussi sûr d'une année de bonne pêche. Non, non! j'ai seulement peur que nous ne la trouvions pas chez elle, car elle court souvent le pays, et toujours en songeant à ce qui n'a point de remède. »

Minna soupira profondément à cette phrase de son père; l'udaller continua.

« Pourquoi soupirer ainsi, ma fille? Vraiment, c'est une faute ordinaire à la moitié du monde; qu'elle ne soit jamais la vôtre, Minna! »

Un autre soupir étouffé sembla dire que le conseil venait trop tard.

« Je crois que vous avez peur de ma cousine aussi bien que Brenda, » dit l'udaller en voyant la pâleur de ses traits; « alors, dites un mot et nous retournons sur nos pas, comme si nous avions le vent pour nous, et que nous courions quinze nœuds de ligne. — — Oh! pour l'amour du ciel, ma sœur, allons-nous-en, » dit Brenda d'un ton suppliant; « vous savez... vous vous rappelez... vous devez être bien sûre que Norna ne peut rien faire pour vous secourir.

— Il n'est que trop vrai, » répondit Minna à voix basse; « mais je ne sais... elle peut répondre à une question... à une question que l'infortuné ose seul adresser à l'infortuné. — Bah! ma cousine n'est pas dans la misère, » répliqua l'udaller, qui n'avait entendu qu'à moitié; « elle a un bon revenu, tant ici qu'aux Orcades, et on lui paie plus d'un lispund de beurre; mais le pauvre en jouit plus qu'elle-même; aussi honte aux Shetlandais qui n'imitent pas son exemple! le reste, elle le dépense, je ne sais comment, dans ses excursions dans les îles. Mais vous rirez de voir sa maison, et Nick Strumpfer, qu'elle appelle Pacolet. Bien des gens pensent que Nick est le diable, mais il est de chair et d'os, comme nous autres; son père demeurait à Gremsay. J'aurais du plaisir à revoir Nick. »

Tandis que l'udaller discourait ainsi, Brenda, en qui le bon sens remplaçait l'imagination dont sa sœur était douée, méditait en elle-même sur l'effet probable de cette visite sur la santé de Minna. Elle prit enfin la résolution de parler à son père en particulier, à la première occasion qui se présenterait durant leur voyage. Elle se détermina à lui communiquer tous les détails de leur entrevue nocturne avec Norna, visite à laquelle, entre autres causes d'agitation, elle attribuait l'abattement de Minna, et de le rendre lui-même juge s'il fallait persister à se rendre près d'une personne si singulière, et exposer la jeune fille au choc terrible que pourrait produire sur elle une nouvelle entrevue.

Au moment où elle arrivait à cette conclusion, son père, époussetant les miettes qui étaient restées sur son habit brodé, d'une main, et recevant de l'autre une quatrième coupe d'eau-de-vie et d'eau simple, but dévotement au succès de leur voyage, et ordonna qu'on se préparât à se remettre en route. Tandis qu'on sellait les chevaux, Brenda eut quelque peine à faire comprendre à son père qu'elle voulait lui parler en secret; c'était une demande très extraordinaire pour l'honnête udaller, qui, bien que discret pour un très petit nombre de choses qu'il regardait comme des secrets d'importance, était si loin d'user de mystère en général, que ses plus sérieuses affaires étaient souvent discutées par lui en présence de toute sa famille, y compris les domestiques.

Mais son étonnement fut plus grand encore, lorsque, restant à dessein avec sa fille Brenda un peu en arrière, il entendit les particularités de la visite de Norna à Burgh-Westra, et les communications qu'elle avait alors faites à ses filles. Il resta long-temps sans pouvoir proférer autre chose que des interjections, et finit par

maudire mille fois sa cousine, pour avoir conté à ses filles une histoire si effrayante.

« J'ai souvent ouï dire, poursuivit-il, qu'elle était tout-à-fait folle, malgré son expérience et sa connaissance des saisons; et, par les os de mon patron le martyr! je commence dès aujourd'hui à le croire très fermement. Je ne sais pas plus comment conduire la barque que si j'avais perdu mon compas. Si j'avais su cela avant de partir, je pense que nous serions restés à la maison; mais à présent que nous sommes si loin, et que Norna nous attend... — Nous attend, mon père! s'écria Brenda; et comment est-ce possible? — Ma foi, je l'ignore; mais elle, qui peut dire de quel côté doit souffler le vent, peut dire aussi par quelle route nous avons dessein de voyager. Peut-être a-t-elle fait ce mal à ma famille pour ce que je lui ai dit au sujet de ce jeune Mordaunt Mertoun; en ce cas, elle peut y apporter remède; et certes elle y remédiera, ou je saurai pourquoi; mais j'essayerai d'abord en parlant avec douceur. »

Voyant qu'il était décidé qu'on irait en avant, Brenda voulut ensuite apprendre de son père si l'histoire de Norna était réellement fondée sur la vérité : il branla la tête, soupira amèrement, et avoua en peu de mots que tout était vrai en ce qui concernait l'intrigue de sa cousine avec un étranger; quant à la mort de son père, dont elle avait été la cause accidentelle et fort innocente, c'était un fait triste, mais incontestable. « Mais son enfant, ajouta-t-il, je n'ai jamais pu savoir ce qu'il était devenu. — Son enfant! répéta Brenda; elle ne nous a pas dit un mot de son enfant. — Alors je voudrais que ma langue se fût desséchée avant d'avoir prononcé ce mot. Je m'en aperçois, jeune ou vieux, un homme n'a pas plus de chance pour vous cacher un secret, à vous autres femmes, qu'une anguille pour rentrer dans son trou quand elle est serrée par un nœud coulant de crins de cheval; un peu plus tôt, un peu plus tard, le pêcheur l'attrape toujours, une fois qu'elle a le nœud autour du cou. — Mais cet enfant, mon père, » dit Brenda, insistant encore sur les détails de cette histoire extraordinaire, « que devint-il? — Il fut emporté, j'imagine, par ce misérable Vaughan, » répondit l'udaller d'un ton brusque qui indiquait clairement que le sujet n'était pas de son goût.

« Par Vaughan? dit Brenda, l'amant de la pauvre Norna, sans doute!... Quelle espèce d'homme était-ce, mon père? — Ma foi, il ressemblait aux autres, j'imagine; je ne l'ai jamais vu de ma vie... Il faisait société avec les familles écossaises de Kirkwall, et moi avec

les vieilles bonnes gens norses.. Ah! si Norna avait toujours demeuré chez ses parents et n'eût pas recherché la compagnie de ses connaissances écossaises, elle n'aurait jamais connu Vaughan, et bien des choses ne seraient pas arrivées... mais alors je n'aurais pas connu, moi, votre digne mère, Brenda... et cela, » ajouta-t-il, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux, « m'aurait épargné un bonheur court et un long chagrin. — Norna n'aurait que mal rempli près de vous la place de ma mère, comme compagne ou comme amie... du moins à en juger par tout ce que j'entends dire, » dit Brenda avec quelque hésitation. Mais Magnus, apaisé par le souvenir de son épouse chérie, lui répondit avec plus d'indulgence qu'elle ne s'y attendait.

« Alors, dit-il, j'aurais été content d'épouser Norna. C'eût été éteindre une ancienne haine... cicatriser une vieille plaie. Tous nos parents le souhaitaient, et dans ma position, ne connaissant pas votre digne mère, j'étais assez disposé à suivre ce conseil. Il ne faut pas juger de Norna ou de moi d'après ce que nous sommes l'un et l'autre aujourd'hui... elle était jeune et belle, et moi folâtre comme un daim des montagnes, me souciant peu du port où j'arriverais : car, comme je le pensais, plus d'un port me tendait les bras. Mais Norna préféra ce Vaughan, et, comme je vous l'ai dit, c'était peut-être la plus grande faveur qu'elle me pouvait faire. — Ah! pauvre parente! s'écria Brenda; mais croyez-vous, mon père, au pouvoir surprenant qu'elle s'attribue... à la vision mystérieuse du nain.... à la... »

Elle fut interrompue dans ces questions par Magnus, à qui elles étaient évidemment désagréables.

« Je crois, Brenda, dit-il, ce qu'ont cru mes ancêtres... je ne prétends pas être plus sage qu'ils ne l'étaient dans leur temps, et ils croyaient tous que, par suite de grandes infortunes en ce monde, la Providence ouvrait les yeux de l'esprit et permettait aux malheureux de lire dans l'avenir. La pauvre Norna a le cœur plus chargé d'amertume qu'il n'en faut pour balancer les dons qu'elle peut avoir reçus au milieu de ses malheurs. Ces dons lui sont aussi pénibles, pauvre femme! qu'une couronne d'épine le serait à son front, fût-elle la couronne du Danemarck. Et vous, Brenda, ne cherchez pas à devenir plus sage que vos pères. Votre sœur Minna, avant d'être malade, avait autant de respect pour tout ce qui est norse que pour la bulle du pape qui est tout écrite en pur latin. — Pauvre Norna! s'écria encore Brenda; et son enfant, ne l'a-t-on jamais retrouvé? —

— Et que sais-je de son enfant ? » dit l'udaller d'un air plus mécontent qu'auparavant, « sinon qu'elle fut très malade avant et après ses couches, quoique nous entretinssions sa gaîté le mieux possible à l'aide des flûtes et des harpes... L'enfant était venu avant terme dans ce monde bruyant ; il est donc probable qu'il est depuis longtemps mort... Mais vous ne connaissez rien à toutes ces affaires-là, Brenda. Avancez donc plus vite, petite sotte, et ne m'adressez plus de questions sur des choses qu'il ne vous sied pas de savoir. »

En parlant ainsi, l'udaller fit sentir l'éperon à son petit mais robuste palefroi, et prit le galop sans regarder si la route était belle ou laide, certain que l'instinct du bidet et la fermeté de son pas défiaient hardiment toutes les difficultés du terrain ; il vint se placer à côté de la mélancolique Minna, et rendit ainsi la conversation générale. Brenda ne put se consoler qu'en espérant (car la maladie de sa sœur paraissait avoir son siége dans l'imagination) que les remèdes recommandés par Norna pourraient avoir quelque chance de réussite, puisque, selon toute probabilité, ils s'adresseraient à la partie malade.

Ils n'avaient encore guère traversé que des marais et des champs de mousse, variant leur route de temps à autre par la nécessité où ils se trouvaient de tourner la pointe de ces longs lacs appelés *wocs*, qui s'avancent dans le pays et le coupent de telle sorte que, quoique Main-Land puisse avoir au moins trente milles de longueur, il n'existe aucune partie de cette île qui soit à plus de trois milles de l'eau salée. Mais ils approchaient alors de l'extrémité nord-ouest, et gravissaient une immense chaîne de rochers qui avait, pendant des siècles, résisté à la rage de l'océan du Nord, et à celle de tous les vents qui viennent s'y briser.

Enfin, Magnus cria à ses filles : « Voici la maison de Norna !... Regardez, Minna, mon amour, car si cela ne vous fait pas rire, vous ne rirez jamais.. Avez-vous jamais vu créature vivante, autre qu'une orfraie, qui se fût bâti un nid comme celui-là !... Par les os de mon patron, il est impossible qu'un être sans ailes, et doué de raison, ait jamais pu s'y loger, à moins que cet endroit ne soit le Frawa-Stack de Papa où la fille du roi de Norwége s'était enfermée pour se dérober à ses amants... Et tout cela ne servit à rien, si l'histoire est vraie [1] ; car, mes filles, il est bon que vous sachiez qu'il est difficile d'empêcher les étoupes de prendre feu.

1. Le *Frawa-Stack*, ou rocher de la jeune Fille, roc inaccessible, séparé par un

CHAPITRE XXVII.

LE NAIN.

Trois fois, du fond ténébreux de la caverne, sa voix gémissante sortit : « Viens, ma fille, viens sans crainte, et sans crainte conte-moi tes chagrins ! »

MICKLE.

Quoiqu'il fallût être Shetlandais de naissance et s'être familiarisé toute sa vie avec le spectacle des rochers, pour trouver quelque chose de risible dans la demeure de Norna, elle n'était pas trop mal comparée par Magnus Troil à l'aire d'une orfraie. Elle était fort petite et consistait en un de ces repaires qu'on appelle burghs ou maisons des Pictes dans les îles Shetland, et duns sur le continent d'Ecosse et dans les Hébrides ; ils semblent être le premier effort d'architecture... le milieu entre le trou de renard pratiqué dans une carrière de pierres tendres, et une habitation humaine : c'était une demeure informe, achevée sans ciment ni mortier d'aucune espèce... sans aucune charpente, à en juger par les restes... sans aucune connaissance enfin de voûte ni d'escalier. Tels qu'ils sont cependant, les nombreux restes de ces habitations (car on en trouve sur chaque cap, sur chaque îlot et dans chaque endroit où le terrain présentait aux habitants des moyens naturels de défense) tendent à prouver que l'ancien peuple qui construisit ces burghs formait une race nombreuse, et que les îles ont eu alors une beaucoup plus grande population que d'autres circonstances pouvaient conduire à le penser.

Le burgh dont nous parlons maintenant avait été changé et refait à une époque moins éloignée. Comme il occupait la pointe du roc, et se trouvait séparé du Main-Land par un abîme assez large, quelque petit despote ou écumeur de mer, séduit par la sécurité de la situation, avait construit autour de cette habitation quelques grossiers ouvrages de défense. Il avait aussi recouvert les murailles avec du ciment et avait pratiqué quelques fenêtres pour donner un peu plus d'air et de lumière ; enfin il avait divisé le bâtiment en étages avec de grosses pièces de bois provenant de navires naufragés, puis il l'avait couvert d'un toit. Le burgh était devenu une

golfe étroit de l'île de Papa. Au faîte on aperçoit quelques ruines, sur lesquelles il existe une histoire semblable à celle de Danaé. W. S.

tour assez semblable à un pigeonnier, et contenant dans son épaisseur ces galeries circulaires qui caractérisent les forts de cette construction primitive, et semblent avoir été l'unique abri des hommes de cette époque.

Cette singulière habitation, construite des mêmes pierres tendres qu'on voyait éparses à l'entour, et exposée pendant des siècles aux vicissitudes des éléments, était grisâtre et dégradée par le temps aussi bien que par les tempêtes, tout comme le roc sur lequel elle était bâtie et dont il n'était pas facile de la distinguer, tant elle y ressemblait pour la couleur, et tant sa forme irrégulière la rendait pareille à une crête ou à un fragment de rocher.

L'indifférence habituelle de Minna pour tout ce qui s'était depuis peu passé autour d'elle, fut un instant dissipée par la vue d'une demeure qui, dans une plus heureuse époque de sa vie, aurait attiré à la fois sa curiosité et son admiration. Alors même elle semblait prendre intérêt à considérer cette bizarre retraite, et se rappeler que c'était certainement l'asile de la douleur, et peut-être de la folie, alliées comme le prétendait l'habitante, et comme l'admettait Minna, à un grand empire sur les éléments, et à la possibilité de communiquer avec le monde invisible.

« Notre parente, murmura-t-elle, a bien choisi sa demeure, sans occuper plus de terrain qu'il n'en faut à un oiseau de mer pour se reposer, avec des tempêtes furieuses et des vagues écumantes à l'entour. Le désespoir et le pouvoir magique ne sauraient trouver une résidence plus convenable. »

D'un autre côté, Brenda frémissait quand elle regardait l'habitation dont ils approchaient par un sentier difficile, dangereux et peu sûr, qui parfois, à sa grande terreur, passait sur le bord même du précipice : toute Shetlandaise qu'elle était, toute confiante qu'elle était à juste titre dans la solidité et l'instinct de son vigoureux bidet, elle sentait presque la tête lui tourner ; ce fut surtout à un moment où, marchant à la tête de la cavalcade, et tournant un angle aigu du rocher, ses pieds qui ne touchaient pas aux flancs de sa monture dépassèrent un instant le bord du précipice, de sorte qu'il n'y avait plus rien entre la semelle de son soulier et l'écume blanche de l'Océan furieux qui se brisait, mugissait et bouillonnait à cinq cents pieds au dessous. Une position qui aurait jeté dans le délire une fille d'une autre contrée, ne lui causa qu'un instant de malaise qui se perdit aussitôt dans l'espérance que l'impression faite

par ce spectacle sur l'imagination de sa sœur pourrait être favorable à sa guérison.

Elle ne put s'abstenir de jeter les yeux en arrière pour voir comment Minna traverserait l'endroit périlleux qu'elle venait elle-même de tourner. A ce moment elle entendit la grosse voix de l'udaller qui, bien qu'aussi familiarisé lui-même avec ces terribles sentiers qu'avec la route la plus unie, s'écriait d'un ton presque effrayé : « Prenez garde, ma chère ! » En effet, Minna, les yeux égarés, avait lâché la bride de son cheval et avancé les bras et même le corps au dessus du précipice dans l'attitude d'un cygne sauvage, lorsque se balançant et ouvrant ses larges ailes, il s'apprête à s'élancer du faîte d'un roc dans le sein des vents. Brenda sentit une transe de terreur inexprimable qui laissa une forte impression sur ses nerfs, même lorsqu'elle aperçut sa sœur parfaitement remise et se tenant droite en selle, dès que l'opportunité et la tentation, si elle en éprouva aucune, eurent disparu, et que l'animal ferme et tranquille qui la portait eut tourné l'angle dangereux et suivi d'un pied solide le bord du précipice.

Ils atteignirent alors un espace de terrain plus uni et plus large, plateau d'un isthme de rochers avancés, qui se rétrécissait jusqu'à l'endroit où il se terminait par le précipice qui séparait la petite pointe de roc occupée par l'habitation de Norna de la masse du roc principal. Ce fossé, qui semblait avoir été l'ouvrage de quelque convulsion de la nature, était profond, sombre et irrégulier, étroit vers le fond qu'on ne pouvait pas voir très distinctement, et large vers le haut, comme si la portion du rocher qu'occupait le bâtiment avait été à demi arrachée de l'isthme qu'il terminait. L'angle par lequel elle semblait s'éloigner de la terre, et s'avancer sur la mer avec l'habitation dont elle était couronnée, favorisait cette supposition.

Cet angle de projection était si considérable, qu'il fallait du courage pour chasser la pensée que le roc tellement écarté de la perpendiculaire allait se précipiter dans la mer avec sa vieille tour; et plus d'une personne peureuse aurait été effrayée d'y mettre le pied, dans la crainte que la moindre addition de poids ne hâtât une catastrophe qui semblait toujours imminente.

Sans se tourmenter par de pareilles suppositions, l'udaller s'avança au trot vers la tour, et là, mettant pied à terre avec ses filles, il donna les chevaux à garder à un de leurs domestiques, avec ordre de les décharger de leurs fardeaux, et de les mener à la

bruyère voisine où ils pourraient paître et se reposer. Ils s'approchèrent ensuite de la porte qui paraissait avoir été jadis réunie à la terre par un pont-levis grossier, dont quelques restes étaient encore visibles. Ce pont avait été démoli depuis long-temps, et remplacé par un autre pont à demeure, à l'usage des piétons seulement, fort étroit et sans parapets, formé de douves à barils recouvertes de tourbe, et soutenu par une arche formée d'une mâchoire de baleine. L'udaller traversa le pont terrible d'un pas bruyant, avec cette démarche majestueuse qui lui était ordinaire, et faillit en causer la destruction, ainsi que la sienne; ses filles passèrent plus légèrement et plus sûrement après lui, et tous trois se trouvèrent devant le portail bas et sombre de l'habitation de Norna.

« Si elle est sortie après tout, » dit Magnus en faisant plier la porte de chêne noir sous ses coups redoublés, « alors, nous resterons un jour à attendre son retour, et nous ferons payer ce délai à Nick Strumpfer, en bland et en eau-de-vie. »

En ce moment la porte s'ouvrit et laissa voir, à la grande frayeur de Brenda, et à la surprise de Minna elle-même, un nain de forme presque carrée, haut d'environ quatre pieds cinq pouces, avec une tête d'une grosseur surprenante, et des traits analogues... savoir, une bouche énorme, un nez monstrueux, avec de larges narines noires qui semblaient fendues de bas en haut, de grosses lèvres gonflées d'une façon inimaginable, et de grands yeux inégaux avec lesquels il clignait, souriait, grimaçait et louchait, en regardant l'udaller comme une vieille connaissance, sans prononcer un seul mot. Les deux sœurs eurent peine à se persuader qu'elles n'avaient pas sous les yeux ce démon Trolld qui jouait un rôle si important dans l'histoire de Norna; leur père se mit à parler à cette créature bizarre avec cette condescendance amicale qu'il sied bien d'employer envers des inférieurs, quand on désire les flatter et se les concilier sans perdre de temps... ton qui cependant, dans sa familiarité même, est en général aussi offensant que l'affectation d'importance et de supériorité la moins déguisée.

« Ah, Nick! honnête Nick! dit l'udaller, vous voilà joyeux et aimable comme saint Nicolas votre patron, lorsqu'il est façonné à coups de hache pour décorer la proue d'un dogre hollandais. Comment vous portez-vous, Nick, ou Pacolet, si vous aimez mieux ce nom-là? Nicolas, voici mes deux filles presque aussi gentilles que vous-même; vous voyez. »

Nick grimaça, et s'inclina gauchement par façon de politesse,

mais avec sa large et informe personne il continua tranquillement à barrer la porte.

« Mes filles, » continua l'udaller qui semblait avoir ses raisons pour parler à ce cerbère de manière à se le rendre propice... « voilà Nick Strumpfer, mes enfants, que sa maîtresse appelle Pacolet ; il est gracieusement bâti pour un nain, et ne ressemble pas mal à celui qui avait coutume de s'envoler, comme un *Scourie*, sur son cheval de bois, comme le raconte très bien la vieille histoire de Valentin et d'Orson que vous, Minna, vous lisiez quand vous étiez enfant. Je vous assure qu'il sait exécuter les ordres de sa maîtresse, et qu'il n'a jamais divulgué un de ses secrets... ha, ha, ha ! »

Le vilain nain fit une seconde grimace dix fois plus horrible que la première ; et pour expliquer la plaisanterie de l'udaller, il ouvrit ses immenses mâchoires en rejetant sa tête en arrière de façon à laisser voir entière l'immense cavité de sa bouche ; au fond de cette énorme gueule, il ne restait qu'un petit bout de langue tout ratatiné, qui pouvait l'aider à avaler sa nourriture, mais non à former des sons articulés. Si cet organe lui avait été enlevé par une cruauté ou par la maladie, on ne pouvait le dire : mais il était évident que cet être infortuné n'était pas muet de naissance, puisqu'il avait le sens de l'ouïe. Après cette horrible exhibition, il paya la bonne humeur de l'udaller par un rire affreux et discordant, d'autant plus hideux que le nain semblait rire de sa propre misère. Les sœurs se regardèrent l'une l'autre, muettes de frayeur, et l'udaller lui-même parut déconcerté.

« Ah çà, » continua-t-il après un moment de silence, « quand est-ce donc que tu as rincé ce gosier qui a bien la largeur du Frith de Pentland, avec un verre d'eau-de-vie ? Ah, Nick, j'en ai de fameuse avec moi, mon garçon, ah !... »

Le nain fronça ses noirs sourcils, remua sa tête monstrueuse et fit un signe, en levant sa main droite au dessus de son épaule, avec le pouce dirigé en arrière.

« Quoi ! » dit l'udaller qui le comprit parfaitement ; « quoi ! ma cousine serait fâchée ? Bah ! tu auras un flacon à caresser quand elle sera sortie, mon vieux... des lèvres et un gosier peuvent avaler, même sans savoir parler. »

Pacolet grimaça pour marquer son assentiment.

« Et maintenant, reprit l'udaller, ôte-toi de là, Pacolet, et permets que je mène mes filles voir leur parente. Par les os de saint Magnus ! ce ne sera pas une mauvaise affaire pour toi... Allons, ne

branle pas la tête, l'ami; car si ta maîtresse est à la maison, nous voulons la voir. »

Le nain fit encore comprendre qu'il lui était impossible de les introduire, partie par signes, partie par des sons singuliers et très désagréables; mais le sang de l'udaller commençait à s'échauffer.

« Ta, ta, ta, l'ami ! ne m'ennuie pas davantage de tes bredouillements, mais laisse-nous passer, et le blâme retombera sur moi. »

En disant ces mots, Magnus Troil saisit le nain récalcitrant par le collet de sa veste de wadmaal, et l'enlevant vigoureusement de la porte, mais sans aucune violence, il entra suivi de ses deux filles, qu'une vive frayeur avait rapprochées le plus possible de leur père. Magnus les conduisit par un passage sinueux qu'éclairait à peine une embrasure qui communiquait avec l'intérieur du bâtiment, et destinée originairement à défendre l'entrée de la forteresse au moyen d'une coulevrine. Tandis qu'ils tâchaient d'avancer, car ils marchaient lentement et à tâtons, le peu de lumière qui les aidait dans leur marche disparut tout-à-coup; Brenda levant les yeux pour en découvrir la cause, tressaillit en apercevant la figure pâle de Norna qui les regardait venir, sans prononcer un seul mot. Il n'était pourtant pas extraordinaire que la maîtresse de la maison tâchât de voir quels hôtes osaient se présenter si subitement et avec si peu de cérémonie devant elle; mais la pâleur naturelle de ses traits, augmentée encore par l'obscurité; l'immobilité farouche de ses regards, qui n'annonçaient ni bonté, ni politesse, ni affabilité; son terrible silence, et la singulière apparence de toute sa demeure, augmentèrent la frayeur que Brenda avait déjà conçue. Magnus Troil et Minna avaient continué leur marche silencieuse, sans remarquer l'apparition de leur étrange hôtesse.

CHAPITRE XXVIII

LE COEUR DE PLOMB.

> La sorcière leva alors son bras flétri, et agita sa baguette; tandis qu'elle murmurait les paroles magiques, de sombres éclairs remplissaient ses yeux.
>
> MICKLE.

« CE doit être l'escalier, » dit l'udaller en heurtant dans l'obscurité contre quelques marches irrégulières... « ce doit être l'escalier, à moins que ma mémoire ne m'abuse grandement. Oui, et voilà l'appartement où elle se tient, » ajouta-t-il en s'arrêtant à une porte

entr'ouverte... « avec tout son attirail autour d'elle, et sans doute, comme à l'ordinaire, aussi affairée que le diable dans une bourrasque.

En faisant cette irrévérente comparaison, il entra, suivi de ses deux filles, dans l'appartement obscur où Norna était assise au milieu d'un amas confus de livres écrits en différentes langues, de feuillets de parchemin, de tablettes et de pierres où étaient gravés les caractères droits et angulaires de l'alphabet runique, et d'autres objets semblables, que le vulgaire jugeait indispensables à l'exercice des sciences défendues. Il y avait épars sur le plancher, ou suspendus à la cheminée grossière et mal construite, une vieille cotte de mailles, un casque, une hache d'armes et une lance, le tout formant jadis une armure complète. Sur un rayon étaient déposées avec ordre plusieurs de ces curieuses haches en pierre, faites de granit vert, telles qu'on en trouve souvent dans ces îles, où elles sont appelées foudres par le peuple, et conservées d'ordinaire comme des charmes propres à garantir de l'effet des éclairs. On voyait encore un couteau de sacrifice également en pierre, qui avait servi peut-être à immoler des victimes humaines, et un ou deux de ces outils de bronze appelés *Celts,* dont l'usage a troublé le repos de tant d'antiquaires. Bon nombre d'autres objets, qui la plupart n'avaient pas de nom et qu'il est impossible de décrire, étaient entassés pêle-mêle dans l'appartement; et dans un coin, sur un monceau d'herbes marines sèches, reposait un animal qui semblait à la première vue n'être qu'un gros chien difforme, mais qui, considéré de plus près, se trouvait être un veau marin que Norna avait apprivoisé par amusement.

Cet étrange favori hérissa ses poils dans un coin à l'arrivée des étrangers, avec la vivacité qu'aurait montrée un chien terrestre en pareille occasion; mais Norna demeura immobile, assise devant une table de granit grossier, soutenue par des pieds inégaux de même pierre, sur laquelle, outre le vieux livre où elle s'occupait à lire, étaient un morceau de ce pain noir et sans levain que mangent les pauvres paysans de Norwége et une grande cruche d'eau.

Magnus Troil resta une minute en silence à regarder sa cousine, tandis que la singularité de cette demeure inspirait à Brenda une vive frayeur, et changeait pour un instant les idées sombres et mélancoliques de Minna en un sentiment d'intérêt mêlé d'une crainte religieuse. Le silence fut rompu par l'udaller qui, ne voulant pas offenser sa parente, et désirant lui prouver néanmoins qu'il n'était

pas déconcerté par une réception si singulière, entama la conversation de la manière suivante :

« Je vous souhaite le bonjour, cousine Norna... mes filles et moi nous venons de loin pour vous voir. »

Norna leva les yeux de dessus son bouquin, considéra attentivement les personnes qui lui rendaient visite, puis elle reprit tranquillement sa lecture.

« Eh bien, cousine, continua Magnus, prenez votre temps : nos affaires avec vous peuvent être différées, selon votre loisir. Voyez donc, Minna, comme l'on distingue bien d'ici le cap à environ un quart de mille; vous pouvez apercevoir les vagues qui s'y brisent à la hauteur d'un grand mât. Notre cousine a un joli veau marin aussi... Ici, mon mignon, mon bonhomme, tou-tou... »

Le veau marin ne répondit aux tentatives que faisait l'udaller pour lier connaissance, que par un grognement.

« Il n'est pas aussi bien élevé, » poursuivit l'udaller en affectant un air d'aisance et d'indifférence, « que celui de Pierre Mac-Raw, le vieux joueur de cornemuse de Stornoway, car le veau marin de Pierre remuait la queue à l'air de *Caberfae*, et ne prêtait l'oreille à aucun autre. Eh bien, cousine, » ajouta-t-il en voyant Norna fermer son livre, « allez-vous enfin nous souhaiter la bienvenue, ou devons-nous aller la chercher ailleurs, maintenant qu'il commence à se faire tard? — Génération à cœur dur et insensible, aussi sourde que la couleuvre à la voix de l'enchanteur, » répondit Norna en se tournant vers eux, « que venez-vous me demander?... Vous avez méprisé tous mes avis lorsque je vous annonçai le mal à venir, et maintenant qu'il est venu, vous recherchez mes conseils lorsqu'ils ne peuvent vous servir de rien. — Voyez-vous, parente, » dit l'udaller avec sa franchise ordinaire, avec son ton et ses manières sans gêne, « je ne puis m'empêcher de vous dire que votre accueil est des moins avenants et des plus froids. Je ne saurais dire que j'aie jamais vu une couleuvre, attendu qu'il n'y en a point dans notre pays; mais d'après l'idée que je me forme d'un tel animal, c'est un mauvais terme de comparaison avec moi ou mes filles. A cause de notre vieille connaissance et de certaines autres raisons, je ne quitte pas votre maison à l'instant; mais comme j'y suis venu à bonne intention et avec civilité, je souhaite que vous me receviez de même, autrement, nous partirons en laissant la honte sur votre seuil inhospitalier. — Comment, répliqua Norna, osez-vous tenir un pareil langage dans la maison d'une femme dont tout le monde,

sans vous excepter vous-même, vient solliciter les conseils et le secours? Quand on parle à la Reim-Kennar, il faut baisser la voix, car c'est elle devant qui les vents et les mers apaisent leur souffle et leurs vagues. — Vents et vagues peuvent s'apaiser si bon leur semble, reprit le fier udaller; mais je ne me tairai pas, moi. Je parle dans la maison d'un ami comme dans la mienne, et ne baisse pavillon devant personne. — Et espérez-vous, par cette brutalité, me forcer à répondre à vos questions? — Cousine, je ne connais pas si bien que vous les vieilles ballades norses, mais je sais parfaitement que, quand autrefois nos pères allaient trouver les devins ou les devineresses, ils entraient toujours avec leurs haches sur l'épaule et leurs bonnes épées nues à la main, et forçaient la puissance qu'ils invoquaient à les entendre et à leur répondre. Oui, ils le faisaient, cette puissance fût-elle Odin lui-même. — Cousin, » dit alors Norna en se levant de son siége et en s'avançant, « tu as parlé bien et à propos pour toi et pour tes filles; car si tu avais repassé le seuil de ma porte sans avoir tiré une réponse de moi, le soleil du matin n'aurait pas lui sur vous. Les esprits qui me servent sont jaloux, et ne veulent pas être employés au service de l'humanité, à moins de s'y voir contraints par l'importunité intrépide d'un mortel brave et libre. Maintenant, parle : que veux-tu de moi? — La santé de ma fille, qu'aucun remède n'a encore pu rétablir. — La santé de ta fille? et quel est le mal de cette enfant? — C'est au médecin à désigner la maladie par son nom; tout ce que je puis vous dire, c'est que... — Silence! » dit Norna en l'interrompant; « je sais ce que tu pourrais dire, et plus que tu n'en sais toi-même. Asseyez-vous tous... Et toi, jeune fille, » dit-elle en s'adressant à Minna et en lui montrant la chaise qu'elle venait de quitter, « assieds-toi sur cette chaise où s'asseyait jadis Gievada, dont la voix faisait disparaître les étoiles et pâlir la lune elle-même. »

Minna se dirigea d'un pas lent et tremblant vers le siége grossier qui lui était indiqué. Il était de pierre, et le ciseau malhabile d'un ouvrier goth semblait avoir voulu lui donner la forme d'une chaise.

Brenda, se rapprochant le plus possible de son père, se plaça de même que lui sur un banc à quelque distance de Minna, et tint constamment les yeux fixés sur elle, avec un mélange de crainte, de pitié et d'inquiétude. Il serait vraiment impossible de décrire les émotions qui agitaient en ce moment cette aimable et tendre fille. N'ayant point la vivacité d'imagination qui dans sa sœur dominait toute autre qualité, et peu disposée à croire au merveilleux, elle ne

pouvait concevoir que des craintes vagues et indéfinies sur la nature de la scène qui allait avoir lieu ; mais ces appréhensions se perdaient, pour ainsi dire, dans celles qui l'accablaient au sujet de sa sœur qui, avec une constitution affaiblie, un courage abattu, et un esprit si susceptible de recevoir les impressions que ce lieu devait provoquer, s'asseyait là, résignée aux volontés d'une femme dont la science pouvait produire les plus funestes effets sur la pauvre malade.

Brenda contemplait Minna assise sur cette chaise grossière de pierre noire ; ses formes gracieuses et ses membres bien proportionnés faisaient le contraste le plus heurté avec les angles lourds et irréguliers de ce siége ; les joues et les lèvres de la malade étaient aussi pâles que la craie ; elle avait les yeux levés au ciel et brillants de résignation et d'enthousiasme, mélange qui provenait de sa maladie et de son caractère. La jeune sœur regardait ensuite Norna qui se parlait à voix basse et sur un ton monotone, tandis que, furetant dans toute la chambre, elle rassemblait différents objets qu'elle plaçait un à un sur la table. Enfin Brenda lançait aussi des regards inquiets sur son père pour essayer de découvrir s'il partageait ses propres craintes sur les résultats de l'opération qui allait se faire, vu l'état physique et moral de Minna. Mais Magnus Troil ne paraissait éprouver aucune appréhension : il regardait avec un maintien sérieux les préparatifs de Norna ; il était calme comme un homme qui attend avec confiance l'issue d'une opération douloureuse faite sur un objet chéri par les mains d'un chirurgien expérimenté.

Cependant Norna ne prit pas un moment de repos avant d'avoir placé sur la table de pierre une foule d'objets divers, entre autres un petit réchaud plein de charbon de bois, un creuset et une feuille de plomb très mince ; elle dit alors à haute voix : « Il est heureux que j'aie prévu que vous viendriez ici... oui, long-temps même avant que vous y ayez songé... autrement, aurais-je pu préparer ce qu'il s'agit d'exécuter à présent ?... Jeune fille, » continua-t-elle en s'adressant à Minna, « où est ton mal ? »

La patiente répondit en appuyant sa main à gauche contre son sein.

« C'est cela, répliqua Norna, cela même... c'est le siége de tout bien et de tout mal. Et vous, son père et sa sœur, ne pensez pas que ce soient là les vains discours d'une femme qui parle par conjectures. Si je puis nommer le mal, peut-être serai-je capable de le

rendre moins douloureux ; car tous les secours du monde ne sauraient le guérir... Le cœur... oui, le cœur... touchez-le, et l'œil perd son éclat, le pouls s'affaiblit, toute la circulation du sang se trouble et s'interrompt, nos membres dépérissent comme la plante marine sans sève dépérit aux rayons d'un soleil d'été ; nos plus beaux projets pour l'avenir sont bientôt détruits ; il ne reste que l'ombre d'un bonheur perdu, ou la crainte d'un malheur inévitable. Mais la Reim-Kennar va commencer sa besogne... il est heureux que j'aie préparé les matériaux. »

Elle quitta son long manteau de couleur sombre et parut devant eux avec un vêtement court de wadmaal bleu-clair, dont les basques étaient garnies de velours noir bizarrement tailladé, et réunies au corsage par une ceinture d'argent d'un travail merveilleux. Elle détacha ensuite le réseau qui retenait ses cheveux gris, puis, agitant sa tête d'une façon bizarre, elle les fit tomber en désordre sur son visage et sur ses épaules, si bien qu'on pouvait à peine distinguer ses traits. Elle plaça alors le creuset sur le réchaud, versa quelques gouttes d'une fiole sur le charbon, tourna vers ce charbon son index ridé, qu'elle avait auparavant mouillé du liquide d'une autre petite bouteille, et dit d'une voix forte : « Feu, fais ton devoir. » A ces mots, sans doute par quelque combinaison chimique que les spectateurs ne pouvaient connaître, le charbon qui était sous le creuset commença à s'enflammer assez lentement. Norna, comme impatientée de ce délai, se hâta de rejeter sa chevelure en arrière, et tandis que ses traits réfléchissaient les étincelles et la lueur rougeâtre du feu, et que ses yeux brillaient au travers de ses cheveux, comme ceux d'un animal sauvage dans l'obscurité de sa tanière, elle souffla violemment jusqu'à ce que le fourneau fût entièrement allumé. Alors elle cessa de souffler, et murmurant qu'il fallait remercier l'esprit du feu, elle récita sur un air monotone et pourtant bizarre les vers suivants :

Esprit nécessaire et terrible,
A l'aile rouge, au front ceint de brouillards,
Sans le souffle duquel le nord froid, insensible,
Dormirait du sommeil des cadavres épars ;
Qui daignes échauffer l'âtre de la chaumière,
Et réduis les palais en monceaux de poussière ;
Le plus brillant, le plus fin des pouvoirs
Dont le concours gouverne notre sphère ;
Toi qui m'aidas en mes tristes devoirs,
Je reconnais ton appui tutélaire.

Ensuite elle coupa un morceau de la lame de plomb qui était sur

la table ; puis, le mettant dans le creuset, elle le soumit à l'action du charbon allumé, et chanta pendant qu'il fondait :

Aux travaux de la Reim-Kennar
Hertha [1] la mère offre sa part;
Elle dont la bonté sans piége
Alimente tout ce qui vit.
Des entrailles de la Nowége
Le métal mystique sortit,
Et d'un preux que la mort flétrit
Il ceint les os et les protége
Contre tout funeste conflit.

Elle versa ensuite de la cruche un peu d'eau dans une grande coupe ou gobelet, et chanta encore, en remuant l'eau lentement avec le bout de sa baguette...

Ceinture de nos chères îles,
Élément de qui le pouvoir
Abat les digues et les villes
Des bords où ton flot vient s'asseoir;
Ta rage ne pourrait détruire
Un pouce des rocs, nos abris :
Obéis donc à mon empire,
Remplis mes desseins favoris.

En terminant ces vers, Norna retira avec des pincettes le creuset de dessus le fourneau, et versa le plomb entièrement fondu dans le gobelet d'eau, en disant :

Éléments, dans cette rencontre,
Pour me servir unissez-vous ;
Il faut que chacun de vous montre
Ses vertus et ses dons jaloux.

Le plomb fondu se divisa en tombant dans l'eau, et y revêtit ces formes irrégulières que connaissent tous ceux qui, dans leur enfance, ont fait cette expérience ; formes où l'on trouve, selon le caprice de son imagination, la ressemblance d'instruments domestiques, de pièces mécaniques, ou de toute autre chose. Norna parut s'occuper à quelque recherche du même genre, car elle examina la nouvelle masse de plomb avec une attention scrupuleuse, et en détacha plusieurs parties, sans pouvoir, apparemment, trouver un fragment de la forme qu'elle désirait.

Enfin, elle murmura comme si elle se parlait à elle-même et non

1. La terre, *Earth.*

à ses hôtes : « L'invisible ne veut pas être oublié... il exige un tribut même dans un ouvrage pour lequel il ne donne rien... Farouche souverain des nuages, tu entendras aussi la voix de la Reim-Kennar. »

En parlant ainsi, Norna rejeta le plomb dans le creuset où le métal mouillé siffla et frémit en touchant les parois rouges du vase, et fut bientôt réduit de nouveau en fusion. Cependant la sibylle se dirigea vers un coin de l'appartement, et ouvrant une fenêtre qui regardait le nord-ouest, laissa pénétrer les rayons brillants du soleil alors situé sur le même plan qu'une grande masse de nuages rouges, présage d'une tempête prochaine, qui occupait l'extrémité de l'horizon, et semblait peser sur les vagues d'une mer sans bornes. Se tournant de ce côté d'où s'échappait alors le sourd gémissement d'une brise encore faible, Norna s'adressa à l'esprit des vents d'un ton qui semblait répondre au sien :

Toi qui, sur les flots orageux,
Du pêcheur pousses la nacelle
A travers la vague infidèle,
Lui donnant l'essor que tu veux ;
Toi qui, lorsque la mer te brave,
D'un banc, d'un écueil dangereux,
Arraches le navire esclave :
Te crois-tu par moi négligé,
Lorsque j'honore tous tes frères ?
Eh bien ! ai-je donc ménagé
Mes cheveux gris, que tu préfères ?
Je les arrache en ton honneur :
Emporte-les, souffle vainqueur !

Norna accompagna ces paroles de l'action qu'elle décrivait, arrachant avec violence une mèche de ses cheveux, et l'éparpillant au vent, à mesure qu'elle récitait ces vers. Elle ferma ensuite la croisée et plongea de nouveau la chambre dans le jour douteux qui convenait à son caractère et à son occupation. Le plomb fondu fut versé encore une fois dans l'eau, les différentes formes bizarres qu'il reçut de cette opération furent soigneusement examinées par la sibylle qui parut enfin annoncer du geste et de la voix que son charme avait réussi. Elle choisit parmi les différents morceaux du métal un fragment de la grosseur d'une petite noix, dont la forme ressemblait assez à un cœur humain, et s'approchant de Minna, elle chanta :

Celle qui s'est assise auprès de la fontaine

Doit redouter Nixie et ses enchantements ;
Celle qui, solitaire, aime ces bords charmants,
Doit craindre tes discours, ô magique sirène ;
Du cercle verdoyant[1] celle qui fait le tour,
Promenant ses regards dans le sein de la tour,
De la féerie offense assurément la reine
Et celle qui s'endort dans la grotte du Nain
Doit s'attendre à quelque chagrin,
A quelque traverse prochaine.
O Minna, tu bravas un danger plus certain
Que le cercle, la grotte, et la source, et la rive ;
La source de ton noir chagrin
Est bien plus profonde et plus vive.

Minna, dont l'attention avait été quelques instants distraite par de tristes réflexions sur ses peines secrètes, la recouvra soudain et fixa sur Norna des yeux enflammés, comme si elle se fût attendue à trouver dans ces vers une révélation du plus vif intérêt. La sibylle du Nord, cependant, perça le morceau de plomb qui avait la forme d'un cœur, afin d'y passer un anneau d'or au moyen duquel on pût le suspendre à une chaîne ou à un collier. Puis elle continua son chant.

Un démon exerça sur toi son influence ;
Heims est moins séducteur, Trolld a moins de puissance ;
Le chant de la sirène est moins doux que son chant ;
Il peut faire en nos cœurs fermenter notre sang,
Ou pâlir notre joue et dessécher nos veines.
Mais, avant de pousser le sujet plus avant,
Jeune fille, entends-tu mon mystère et tes peines ?

Minna lui répliqua en se servant du même rhythme qu'employaient souvent les Scandinaves :

Par signe, ou par discours, je vous comprends, ma mère ;
Ainsi, parlez-moi sans mystère.

« Ah ! que le ciel et tous les saints soient loués ! s'écria Magnus ; voilà les premières paroles qu'elle ait prononcées à propos depuis bien des jours. — Et ce sont les dernières qu'elle prononcera pour bien des mois, » dit Norna irritée de cette interruption, « si vous troublez encore les progrès de mon charme. Tournez vos visages

1. On voit encore dans les montagnes d'Écosse bon nombre de ces cercles de gazon, où les fées passent pour former leurs danses au clair de la lune. Les paysans n'oseraient en faire le tour, ils craindraient que les fées courroucées ne leur jetassent un mauvais sort. A. M.

vers la muraille, et ne retournez pas la tête, sous peine de mon redoutable déplaisir. Vous, Magnus Troil, par votre téméraire hardiesse, et vous, Brenda, par votre sotte et vaine incrédulité pour tout ce qui surpasse votre faible intelligence, vous êtes indignes de contempler cette œuvre mystique ; les regards de vos yeux se mêlent à mon charme et l'affaiblissent; car les puissances ne peuvent souffrir une foi chancelante. »

Peu accoutumé à s'entendre parler de la sorte, Magnus allait répondre avec colère ; mais réfléchissant que la santé de Minna serait compromise, et songeant que la femme qui lui parlait ainsi avait souffert de cruelles infortunes, il contint son ressentiment, secoua la tête, haussa les épaules, et prit la posture prescrite, ne regardant plus le côté de la table, mais bien celui du mur; Brenda en fit autant dès que son père l'y engagea d'un signe, et tous deux gardèrent un profond silence.

Norna s'adressa de nouveau à Minna.

Écoute, et tu peux reconnaître
Que des maux approche la fin.
L'espoir à tes yeux doit renaître
Et la paix rentrer dans ton sein.
Porte ce cœur : sois confiante :
Tu deviendras heureuse quand
Dans l'église le pied sanglant
Rencontrera la main sanglante.

Minna rougit vivement à cette dernière strophe, qui indiquait que Norna connaissait au mieux la cause secrète de son chagrin. Cette conviction porta la pauvre fille à espérer les heureux résultats que la sibylle semblait annoncer ; et n'osant pas exprimer sa reconnaissance d'une manière plus précise, elle serra la main flétrie de Norna avec toute la chaleur de l'affection, d'abord contre sa bouche, ensuite contre son sein, en l'inondant en même temps de ses larmes.

Avec plus de sensibilité qu'elle n'en montrait ordinairement, Norna retira sa main que serrait toujours la pauvre fille dont les larmes coulaient abondamment, et avec plus de tendresse qu'elle n'en avait témoigné jusqu'alors, elle attacha le cœur de plomb à une chaîne d'or et la suspendit au cou de Minna, en chantant la strophe suivante, pendant qu'elle accomplissait cette dernière partie du charme :

Accepte de moi cette chaîne,

D'une fée elle est le présent;
Elle te prouve en cet instant
Mon influence souveraine.
Tu ne dois pas t'en dessaisir
Jusqu'à ce que le temps amène
L'heure propice à ton désir.

Après avoir terminé ce couplet, Norna se mit à arranger soigneusement la chaîne autour du cou de la patiente, de façon à la cacher dans son sein; et ainsi fut consommé le charme.... charme qui, à l'époque où j'écris cette histoire, est encore en usage dans les îles Shetland, lorsqu'un affaiblissement de santé, sans cause apparente, est imputé à un démon qui a dérobé le cœur du malade. On essaie alors de suppléer à ce larcin par un cœur de plomb préparé de la manière que nous avons décrite. Dans un sens métaphysique, on peut regarder cette maladie comme générale dans toutes les parties du monde; mais comme ce remède simple et bizarre est particulier aux îles de Thulé, il aurait été impardonnable de ne pas en parler avec détail dans une histoire qui a plus d'un rapport avec les antiquités écossaises.

Norna avertit une seconde fois Minna que si elle montrait ce don des fées, ou si seulement elle en parlait, sa vertu disparaîtrait aussitôt.....; croyance qui se retrouve dans les superstitions de toutes les nations. Enfin, déboutonnant le collet qu'elle venait de fermer, elle lui montra quelques anneaux de la chaîne d'or, et Minna reconnut aussitôt que c'était la même qui avait été autrefois donnée par Norna à Mordaunt Mertoun. Ceci paraissait annoncer qu'il était encore vivant, et sous la protection de Norna. Elle la regarda donc avec la plus inquiète curiosité, mais la sibylle posa un doigt sur ses lèvres en signe de silence, et cacha de nouveau la chaîne sous les plis qui voilaient un des plus beaux seins comme un des plus aimants qui fussent au monde.

Norna éteignit alors le charbon allumé, et tandis que l'eau frémissait sur les cendres chaudes, elle permit à Magnus et à Brenda de se retourner pour voir comment sa tâche était accomplie.

CHAPITRE XXIX.

GRAND EMBARRAS.

> Voyez cette femme que nos bergers révèrent et craignent en secret lorsqu'ils vont lui demander quand s'adoucira un cœur sévère, ou quand mourra une vieille parente... où est caché le voleur qui a dérobé le gobelet d'argent, et comment on arrêtera les progrès d'une peste... la sage sibylle est folle, folle à lier, mon ami; pourtant, dans sa folie, elle a l'art et l'adresse de tirer les secrets des sots du fond de leur cœur, et paie ceux qui la consultent avec l'argent qu'ils lui ont donné. *Vieille Comédie.*

Norna semblait avoir véritablement des droits à la reconnaissance de l'udaller par l'amélioration qu'elle avait produite dans l'état de la jeune fille. Tandis que la sibylle ouvrait de nouveau la croisée, Minna, s'essuyant les yeux et s'avançant avec un air de tendre confiance, se jeta au cou de son père et lui demanda pardon du trouble qu'elle lui avait occasionné. Il est inutile d'ajouter que ce pardon fut accordé avec toute la tendresse possible, quoique avec la brusquerie ordinaire de Magnus qui embrassa sa fille aussi vivement et autant de fois que s'il venait de la retirer des griffes de la mort. Quand Magnus l'eut serrée dans ses bras, Minna courut se jeter dans ceux de sa sœur, et tâcha de lui exprimer, plutôt par des baisers et par des larmes que par des paroles, le regret qu'elle éprouvait de sa bizarre conduite des jours précédents. Cependant l'udaller crut qu'il était indispensable de témoigner sa gratitude à leur hôtesse dont l'habileté avait été si efficace. Mais à peine avait-il commencé en disant : « Très respectée parente, je ne suis qu'un pauvre vieux Norse..... » qu'elle l'interrompit en mettant un doigt sur ses lèvres.

« Autour de nous, dit-elle, sont des êtres qui ne doivent jamais entendre une voix humaine, jamais voir sacrifier aux sentiments humains..... Il y a des temps où ils se mutinent même contre moi, leur souveraine maîtresse, parce que je suis encore recouverte de la chair de l'humanité. C'est pourquoi craignez et soyez silencieux. Moi, qui par mes actions me suis élevée par delà la modeste vallée de la vie, asile de la misère et de l'aumône..... moi, qui ai dépouillé

le donateur du don qu'il m'avait fait, et qui me tiens seule sur un faîte d'une hauteur incommensurable, ne touchant à la terre que par le point que foulent mes pieds dans ma misérable course ici-bas..... moi seule, je suis capable de tenir tête à ces méchants esprits. Ne craignez rien cependant, mais ne soyez pas trop hardi, et que cette nuit se passe pour vous en jeûne et en prières. »

Si l'udaller, au commencement de la cérémonie, n'était guère disposé à résister aux ordres de la sibylle, on croira aisément qu'il l'était encore moins alors que tout paraissait terminé au gré de ses désirs. Il s'assit donc en silence et ouvrit un volume qui se trouvait près de lui, comme par un effort désespéré, pour chasser l'ennui. Il arriva que c'était un livre fort à son goût..... l'ouvrage bien connu d'Olaüs Magnus sur les coutumes des anciennes nations du Nord. Ce livre est écrit en latin, et le danois ou le teuton était beaucoup plus familier à l'udaller. Mais heureusement c'était la belle édition qui renferme des gravures représentant les chariots de guerre, les exploits de pêche, les exercices guerriers et les occupations domestiques des Scandinaves : ainsi les connaissances que l'ouvrage refusait à l'esprit s'adressaient aux yeux, et, comme le savent bien les vieillards et les enfants, ce mode d'instruction est au moins aussi amusant qu'un autre.

Cependant les deux sœurs, pressées l'une contre l'autre comme deux fleurs sur une même tige, étaient assises les bras enlacés, comme si elles eussent craint qu'une nouvelle cause de froideur ne vînt encore les séparer et interrompre l'harmonie qui aurait dû toujours régner entre des sœurs. Norna était placée en face d'elles, tantôt feuilletant le gros volume qu'elle s'occupait à lire au moment de leur arrivée, et tantôt regardant les jeunes filles avec des yeux immobiles où se peignait un doux intérêt qui semblait adoucir la sombre et sévère solennité de sa physionomie. Tout était calme et silencieux comme la mort; et l'émotion de Brenda ne lui avait pas encore permis d'examiner si le reste de la soirée devait se passer de la même manière, quand le silence fut soudain interrompu par l'entrée du nain Pacolet, ou, comme l'appelait l'udaller, de Nicolas Strumfer.

Norna lança un regard courroucé sur le nain, et celui-ci sembla chercher à fléchir sa colère en joignant les mains et en poussant un gémissement sourd; puis, reprenant aussitôt sa manière habituelle de parler, il s'exprima par une variété de signes faits rapidement avec ses doigts, auxquels répondait sa maîtresse aussi rapidement;

de sorte que les deux jeunes filles, qui n'avaient jamais entendu parler d'un tel art, et qui le voyaient alors pratiqué par deux êtres si singuliers, faillirent s'imaginer que leur intelligence mutuelle était l'œuvre d'un enchantement. Quand ils eurent cessé leur entretien, Norna se tourna vers Magnus Troil d'un air hautain, et dit : « Comment, mon cousin, avez-vous pu vous oublier assez pour apporter une nourriture terrestre dans la maison de la Reim-Kennar, et faire dans la demeure de la Puissance et du Désespoir des préparatifs de rafraîchissement, de festin et de réjouissance?..... Ne parlez pas... ne répondez pas, dit-elle; la durée de la guérison qui vient d'être obtenue dépend de votre silence et de votre soumission..... Adresse-moi un seul regard ou une seule parole, et la condition de ta fille va redevenir pire que jamais. »

Cette menace opéra comme un charme puissant sur la langue de l'udaller, quoiqu'il brûlât d'expliquer les motifs de sa conduite.

« Suivez-moi, vous tous, » reprit Norna en se dirigeant vers la porte de l'appartement; « et que personne ne regarde en arrière... car nous ne laissons pas cet appartement vide, bien que nous en sortions tous, nous autres enfants de mortalité. »

Elle sortit, et l'udaller fit signe à ses filles de la suivre et d'obéir à tous ses ordres; la sibylle descendit plus lestement que ses hôtes la descente grossière (on lui eût improprement donné le nom d'escalier) qui conduisait à la salle du bas. Magnus et ses filles, en y arrivant, trouvèrent leurs domestiques interdits, d'abord par l'arrivée de Norna de Fitful-Head, et ensuite par la besogne qu'elle commença.

Ils avaient pris soin de disposer à l'avance les provisions qu'ils avaient apportées avec eux, de manière à présenter à l'udaller un souper froid, mais suffisant, dès que son appétit, qui était aussi régulier que le retour de la marée, lui donnerait envie de prendre quelque nourriture; et ils restaient ébahis de surprise et de crainte, tandis que Norna, saisissant tous les plats les uns après les autres, et secondée par le zèle actif de Pacolet, lançait tous leurs préparatifs par la grossière ouverture qui servait de fenêtre, et par delà le rocher où s'élevait l'antique Burgh, dans l'Océan qui mugissait et écumait à ses pieds. Bœuf fumé, jambon, porc salé, allaient visiter l'abîme; les oies sèches étaient rendues à l'air; le poisson préparé à la mer, son élément naturel, il est vrai, mais qu'il lui était maintenant impossible d'habiter. La dévastation allait si grand train, que l'udaller put à peine sauver du naufrage son gobelet

d'argent. Le large flacon de cuir contenant sa liqueur favorite alla courir après le reste du souper, lancé par la main de Pacolet, qui regarda en même temps l'udaller désappointé avec un sourire moqueur, comme si, malgré son goût naturel pour cette boisson, il savourait le mécompte et la surprise de Magnus Troil, plus encore qu'il n'aurait trouvé de délices à goûter sa part du flacon.

La destruction de la bouteille d'eau-de-vie épuisa la patience de Magnus, qui s'écria d'un ton mécontent : « Ma foi, cousine, c'est la rage de détruire... Où et avec quoi voulez-vous que nous soupions ? — Où vous voudrez, répondit Norna, et avec ce qu'il vous plaira... mais non dans ma demeure, ni avec la nourriture dont vous l'avez profanée. Ne troublez pas davantage mon esprit ; mais, partez tous ! vous êtes restés trop long-temps ici pour mon bien et peut-être pour le vôtre. — Comment, cousine, songez-vous à nous mettre à la porte à une heure de la nuit où un Écossais même ne refuserait pas de donner un asile ?..... Songez-y, bonne dame, votre nom en sera à jamais déshonoré, si cette bourrasque qui vous prend nous force à couper les câbles et à nous mettre en mer, si mal avitaillés. — Silence ! et partez ; qu'il vous suffise d'avoir obtenu ce qui vous amena en ce lieu. Je n'ai point d'abri pour des hôtes mortels, point de provisions pour secourir les besoins humains. Il y a sous ce rocher une couche du plus beau sable, une source d'eau aussi pure que la fontaine Kildinguie, et les rocs produisent une *dulse*[1] aussi salubre que celle de Guiodin ; et vous savez bien que la fontaine de Kildinguie et la dulse de Guiodin guérissent toutes les maladies, excepté la mort noire[2]. — Et je sais bien, répliqua l'udaller, que je mangerais comme un étourneau des herbes marines pourries, et de la chair de veau marin salé, comme les gens de Burraforth, ou des souris, des limaçons et des lamproies, comme les pauvres diables de Stroma, plutôt que de rompre du pain blanc et de boire du vin rouge dans une maison où je reçois un pareil accueil..... Et pourtant, » ajouta-t-il en se reprenant, « j'ai tort, oui, grand tort, ma cousine, de vous parler ainsi, et je devrais plutôt vous remercier pour ce que vous avez fait, que vous injurier parce que vous agissez à votre guise. Mais je vois que vous vous impatientez... Nous voilà partis à l'instant... Et vous, drôles, » dit-il en s'adressant à ses domestiques, « qui vous hâtiez tant de faire votre service avant que besoin en fût, déguerpissez

1. Herbe qui passe pour avoir des vertus médicinales. A. M.

2. Ainsi du moins le dit un proverbe des Orcades. W. S.

vite et tâchez d'attraper les chevaux ; car je vois qu'il nous faut chercher un autre asile cette nuit, si nous ne voulons pas dormir l'estomac vide et sur un lit quelque peu dur. »

Les domestiques de Magnus, déjà passablement alarmés de la conduite violente de Norna, attendirent à peine les ordres impérieux de leur maître pour évacuer en toute hâte la maison de la sibylle ; et l'udaller, avec une de ses filles à chaque bras, se préparait à les suivre, quand Norna dit emphatiquement : « Arrêtez! » Ils obéirent et revinrent près d'elle. Elle tendit la main à Magnus, et le pacifique udaller la serra aussitôt dans la sienne.

« Magnus, dit-elle, nous nous quittons par nécessité, mais en bonne intelligence, j'espère ? — Oui vraiment, cousine, » répondit le digne Shetlandais, quoiqu'il hésitât un peu à déposer toute rancune ; « très assurément, oui : je n'en ai jamais voulu à personne, bien moins en puis-je vouloir à mon propre sang, à celle dont l'avis m'a dirigé dans une affreuse tempête, comme j'aurais dirigé une barque au milieu de tous les courants, tourbillons ou marées du Frith de Pentland. — Assez, dit Norna, et maintenant, adieu; partez avec la bénédiction que j'ose vous donner... pas un mot de plus!... Jeunes filles, ajouta-t-elle, approchez, et laissez-moi baiser votre front. »

Elles obéirent à la sibylle, Minna avec respect et Brenda avec crainte ; l'une dominée par la chaleur de son imagination, l'autre par la timidité naturelle de son caractère. Norna les congédia alors, et deux minutes après, ils se trouvèrent au delà du pont, sur la plate-forme du roc, en face de l'antique Burgh-Picte, que cette femme retirée du monde se plaisait à habiter. La nuit, car elle était alors tombée, était d'une sérénité parfaite. Un brillant crépuscule qui luisait au loin sur la surface de la mer, suppléait à la courte absence du soleil d'été : les vagues semblaient sommeiller sous cette faible et monotone lumière, et venaient sans bruit l'une après l'autre rouler et se briser au pied du roc où se tenaient l'udaller et ses filles. En face d'eux, s'élevait le fort délabré, qui semblait, dans la teinte grisâtre de l'atmosphère, aussi âgé, aussi difforme, aussi massif que le rocher qui le supportait. Rien n'indiquait à l'œil ni à l'oreille que ce fût une habitation humaine, sinon une lucarne par où brillait la lueur de la faible lampe qui, sans doute, éclairait la sibylle dans ses études mystérieuses et nocturnes, et qui lançait au milieu du crépuscule, où il ne tardait pas à se perdre et à se confondre, un seul jet de chétive lumière, en harmonie avec celle

de l'atmosphère, comme la vieille femme et son serviteur, seuls habitans de ce désert, avec la solitude dont ils étaient entourés.

Pendant quelques minutes, les hôtes qui venaient d'être chassés si subitement de l'asile où ils comptaient passer la nuit gardèrent le silence, tous plongés dans leurs réflexions particulières. Minna songeait à la consolation mystérieuse qu'elle avait reçue, et cherchait en vain à tirer des paroles de Norna un sens plus clair et plus intelligible; et l'udaller n'était pas encore revenu de la surprise que lui causait le caprice de Norna, qui les mettait sans façon à la porte. Pourtant, telle était la force des circonstances, qu'il ne pouvait regarder comme une insulte un traitement si blessant pour son caractère hospitalier qu'il se sentait encore disposé à se mettre en colère, s'il avait seulement su comment s'y prendre. Brenda fut la première qui fixa l'attention générale sur un seul objet, en demandant où ils iraient et comment ils comptaient passer la nuit. La question, faite d'un ton simple qui laissait entrevoir quelque chose de douloureux, changea entièrement le cours des idées de son père; et la perplexité inattendue de leur position le frappant alors sous un point de vue comique, il se prit à rire aux larmes et si fort que les rochers d'alentour en retentirent, et que les oiseaux de mer, tous endormis, furent tous éveillés par l'explosion de sa bruyante hilarité.

Les filles de l'udaller, représentant avec chaleur à leur père le risque qu'il courait de déplaire à Norna par cet accès de gaîté, unirent leurs efforts pour l'entraîner un peu plus loin de la demeure de leur parente. Magnus cédant à leur impulsion, toute faible qu'elle était, son insatiable envie de rire le rendant incapable d'y résister, se laissa entraîner à une distance considérable du burgh; et là, se dégageant de leurs mains et s'asseyant, ou plutôt se laissant tomber sur une large pierre qui se trouvait à propos sur le chemin, il se remit à rire si bruyamment, que ses filles, tourmentées, inquiètes, commencèrent à craindre qu'il n'y eût quelque chose de surnaturel dans ces convulsions prolongées.

Enfin, sa gaîté s'épuisa d'elle-même. Il poussa un profond gémissement, s'essuya les yeux, et dit, non sans quelque envie de recommencer ses bruyants éclats de rire : « Ma foi, par les os de saint Magnus, mon aïeul et mon patron, on s'imaginerait qu'être mis à la porte à cette heure de la nuit, n'est rien moins qu'une excellente plaisanterie; car j'ai tant ri, que les côtes m'en font mal. Nous étions là bien assis, bien abrités pour la nuit, et j'y étais aussi

sûr d'un bon souper avec deux bouteilles de liqueur, que je l'ai jamais été de ma vie ; et voilà qu'il nous faut tous décamper. Et puis c'est la voix dolente de cette pauvre Brenda ; c'est la mélancolique question: Qu'allons-nous faire? où irons-nous coucher? De bonne foi, à moins qu'un de ces drôles, qui n'avaient pas besoin de tourmenter la pauvre femme, en mettant le couvert avant qu'on ne leur en donnât l'ordre, ne répare sa faute en nous nommant quelque port voisin et sous notre vent, nous n'avons rien de mieux à faire que de nous diriger sur Burgh-Westra au moyen du crépuscule, et de nous tirer comme nous pourrons du voyage. J'en suis seulement fâché pour vous, mes enfants; car moi j'ai fait plus d'une croisière avec moins de vivres que nous ne paraissons devoir en trouver. J'aurais seulement voulu sauver un morceau pour vous, et une goutte à boire pour moi ; alors on n'aurait pas eu beaucoup à se plaindre. »

Les deux sœurs assurèrent l'udaller qu'elles ne se sentaient aucun besoin de manger.

« Ma foi, c'est fort heureux, répliqua Magnus ; et, en ce cas, je ne me plaindrai pas de mon propre appétit, qui est plus vif qu'il ne le faudrait. Oh ! ce bandit de Nicolas Strumfer, quelle œillade il m'a lancée en jetant ma bonne eau-de-vie dans l'eau salée ! Il grimaçait, le coquin, comme un veau marin sur un rocher. Si ce n'eût été la peur de déplaire à ma pauvre cousine Norna, j'aurais envoyé son corps mal tourné et sa tête mal bâtie après ma chère bouteille, aussi sûr que saint Magnus est enterré à Kirkwall. »

Cependant les domestiques revinrent avec les chevaux, qu'ils n'avaient pas eu de peine à reprendre. Ces animaux n'avaient rien trouvé d'assez attrayant dans les pâturages où on les avait laissés courir en liberté, pour avoir envie de refuser de se soumettre de nouveau à la selle et à la bride. La perspective des voyageurs redevint un peu plus riante lorsqu'ils apprirent que les charges de leurs chevaux somptuaires n'avaient pas été tout-à-fait détruites. Un petit panier avait heureusement échappé à la rage de Norna et de Pacolet, par la rapidité avec laquelle un des domestiques s'en était saisi et l'avait emporté. Le même domestique, gaillard alerte et fécond en expédients, avait remarqué sur la côte, à trois milles environ du burgh, et à un quart de mille seulement si on suivait la route directe, un *skio,* c'est-à-dire une hutte de pêcheur, abandonné. Il suggéra à ses maîtres l'idée d'aller y chercher un asile pour la nuit ; au moins, disait-il, les chevaux auront le temps de se reposer, et les jeunes dames ne coucheront pas à la belle étoile.

Quand nous échappons à un grand et sérieux péril, notre humeur est ou doit être grave, en proportion du danger dont nous sommes délivrés et de notre gratitude pour la Providence; mais rien ne relève plus naturellement nos esprits que de trouver soudain un expédient pour sortir des petits embarras de la vie. L'udaller ne redoutant plus que ses filles eussent à souffrir de la fatigue, et lui-même de la privation de nourriture, roucoula des ballades norses, tout en aiguillonnant Bergen à travers le crépuscule, avec autant de gaîté que si cette cavalcade de nuit eût été absolument de son choix. Brenda prêtait sa voix à quelques uns des refrains, qui étaient aussi répétés par les rudes voix des domestiques; car, dans ce simple état de la société, on ne regardait pas comme un manque de respect la liberté qu'ils prenaient de chanter avec leurs maîtres. Minna était encore incapable d'un tel effort, mais elle se fit violence pour prendre part à l'hilarité générale; et contrairement à sa conduite depuis la fatale matinée qui avait terminé les fêtes de Saint-Jean, elle sembla prendre intérêt à ce qui se passait autour d'elle, et répondit avec autant de douceur que d'empressement aux questions sur sa santé que lui adressait l'udaller de temps à autre en interrompant ses chansons. C'est ainsi qu'ils avançaient, malgré la nuit, tous beaucoup plus heureux qu'ils ne l'avaient été en parcourant la même route le matin précédent, s'inquiétant peu des difficultés du chemin, et se promettant un abri sûr et un agréable repos dans la hutte abandonnée dont ils approchaient alors, et qu'ils s'attendaient à trouver dans un état complet d'obscurité et de solitude.

Mais il était dit que, ce jour-là, l'udaller serait trompé plus d'une fois dans ses calculs.

« Et quelle route va nous conduire à votre chaumière, Laurie? » demanda Magnus à l'intelligent domestique dont nous venons de parler.

« Cette hutte devrait être là, à la tête du Woe, répondit Laurence Scholey; mais, sur ma foi, c'est bien là, on s'est emparé du nid avant nous. Dieu et saint Ronan veuillent que nous trouvions bonne compagnie! »

En effet, il y avait dans le skio une lumière assez vive pour briller à travers les lattes et les débris de vaisseau dont elle était construite, et pour donner à toute la cabane l'apparence d'une forge vue de nuit. La superstition shetlandaise saisit Magnus et son escorte.

« Ce sont des trows, dit l'un. — Ce sont des sorcières, murmura un autre. — Ce sont des sirènes, reprit un troisième ; écoutez seulement leurs chants sauvages. »

On s'arrêta, et l'on entendit quelques sons de musique ; Brenda, d'une voix qui tremblait un peu, mais qui pourtant était légèrement ironique, déclara que ce devait être un violon.

« Violon ou démon, » s'écria l'udaller, qui croyait aux apparitions terribles dont l'idée glaçait ses domestiques de frayeur, mais qui ne les craignait pas ; « violon ou démon, que le diable m'emporte si une sorcière m'empêche pour la seconde fois de souper cette nuit ! »

En parlant ainsi il mit pied à terre, dégaîna son fidèle coutelas, et s'avança vers la hutte, accompagné seulement de Laurence ; le reste de la suite s'arrêta sur le rivage, derrière les jeunes filles et les chevaux.

CHAPITRE XXX.

DOLÉANCES.

> Holà... oh ! mes joyeux camarades ! entrez donc ! et nous allons rire comme des fées gambadant au joyeux clair de lune, telles que les voit le moine en gaîté, qui, revenant d'un baptême ou d'une noce, et surpris par la nuit, se hâte de regagner sa cellule... Il tressaille ; et quittant son pas hardi de vide-bouteille, reprend sa grave démarche d'ecclésiastique ; alors, fouillant sa mémoire rebelle, pour y chercher quelque hymne saint, il ne trouve que le refrain d'une chansonnette à boire.
>
> *Vieille Comédie.*

L'UDALLER avança avec hésitation vers la cabane éclairée, d'où sortaient alors plus distinctement les sons d'un violon. Mais si ses enjambées étaient longues et fermes, elles se succédaient plus lentement que de coutume ; car, en général prudent quoique brave, Magnus voulait reconnaître l'ennemi avant de l'attaquer. Le fidèle Laurence Scholey, qui se tenait le plus près possible de son maître, lui murmura bientôt dans l'oreille : « Le ciel me protége, monsieur ; mais je crois que l'esprit, si c'est un esprit qui joue si joliment du violon, doit être l'esprit de maître Claude Halcro ! au moins c'est bien son jeu, car jamais archet n'a joué comme le sien le bon vieil air de *Belle et riche.* »

Magnus partageait la même opinion, car il connaissait bien la musique du petit vieillard; il adressa donc à la hutte un cordial bonsoir auquel répondit immédiatement une voix joviale, et Halcro en personne vint jusqu'au rivage pour saluer son vieil ami.

L'udaller fit alors signe à son monde d'avancer, tandis qu'il demandait au poète, après un amical salut et de nombreuses poignées de main, « comment diable il se trouvait, comme un hibou criant au clair de la lune, à jouer ses vieux airs dans un endroit si solitaire? — Dites-moi plutôt, fowd, répliqua Claude Halcro, comment vous êtes-vous trouvé à portée de m'entendre?... oui, et sur ma parole, avec vos charmantes filles?...... Ma chère Minna et ma chère Brenda, je vous souhaite la bienvenue sur ces sables jaunes... et frappez-moi dans la main, comme dit le glorieux John ou quelque autre poète en pareille occasion. Et comment êtes-vous venues ici comme deux beaux cygnes, faisant de la nuit le jour, et changeant en argent tout ce qui se trouve sur vos pas? — Nous allons vous conter notre histoire tout à l'heure, répliqua Magnus; mais quels camarades avez-vous logés dans la hutte avec vous? Il me semble que j'entends parler. — Personne, répondit Claude Halcro; seulement cette pauvre créature, le facteur, et mon petit démon, Gilles. Je... mais entrez... entrez... Nous étions là à nous consoler de mourir de faim... Nous n'avons pas même pu nous procurer une poignée de sillocks pour amour ni pour argent! — C'est un malheur que l'on peut réparer en partie, dit l'udaller; car, quoique le meilleur de notre souper ait été servi par dessus les rochers de Fitful aux veaux marins et aux chiens de mer, pourtant nous avons encore quelque chose au bissac. Holà! Laurence, apporte les vivres. — Oui, monsieur... oui, monsieur, » répondit joyeusement Laurence, et il courut chercher le panier.

« Par le bicker de saint Magnus [1], dit Halcro, et par le plus gros évêque qui l'ait jamais vidé à la prospérité du pays, on ne trouva jamais votre buffet vide, Magnus! Je pense vraiment, que plutôt que de laisser un ami dans le besoin, vous pourriez, comme le vieux magicien Luggie [2], pêcher dans le lac Kibster du poisson

1. Le bicker de saint Magnus était un vase d'une énorme dimension que l'on conservait à Kirkwall, et que l'on présentait à chaque nouvel évêque des Orcades. Si l'évêque pouvait le vider d'un trait, exploit digne d'un Hercule, ou d'un Rorie Mhor de Dunvergan, c'était l'augure d'une récolte extraordinairement abondante.

2. Luggie, fameux sorcier, avait coutume, lorsqu'une tempête l'empêchait d'aller à son occupation ordinaire de pêcheur, de pêcher à la ligne sur un rocher es-

bouilli et rôti! — Vous vous trompez en ceci, maître Claude, répondit Magnus; car, loin de vouloir me donner à souper, je pense, moi, que, dans cette heureuse soirée, le diable a emporté bien loin une grande partie de mon repas; vous n'en êtes pas moins le bienvenu à partager ce qu'on nous a laissé. »

Pendant ce court dialogue toute la compagnie entra dans la hutte. Là, dans une cabane qui sentait fortement le poisson séché, et dont les murailles et le plafond étaient noirs de fumée, ils trouvèrent le malheureux Triptolème Yellowley, assis au coin d'un feu qu'il entretenait avec des plantes marines, de la tourbe et des débris de vaisseau. Son seul compagnon était un jeune Shetlandais, pieds nus et cheveux roux, qui servait dans l'occasion de page à Claude Halcro, portait le violon sur ses épaules, sellait le cheval, et rendait au poète mille services et soins du même genre. L'agriculteur désolé (car son visage annonçait le chagrin) ne parut pas surpris, et ne bougea nullement à l'arrivée de l'udaller et de sa suite. Mais, quand la compagnie se fut rangée autour du feu (et l'humidité de l'air et de la nuit était loin d'en rendre le voisinage désagréable), quand le panier fut ouvert et qu'on en eut tiré une honnête provision de pain d'orge et de bœuf fumé, un flacon d'eau-de-vie (bien qu'il fût plus petit que celui dont la main de Pacolet avait régalé l'Océan), enfin de quoi faire un souper passable, oh! alors le digne facteur grimaça, toussa, se frotta les mains, et demanda des nouvelles de tous ses amis de Burgh-Westra.

Lorsque tout le monde eut pris part à cet indispensable repas, l'udaller renouvela ses questions à Claude Halcro et plus particulièrement au facteur... Comment se trouvaient-ils nichés dans un coin si solitaire à pareille heure de la nuit?

« Monsieur Magnus Troil, » répondit Triptolème, lorsqu'un second verre lui eut donné le courage de raconter ses infortunes, « je voudrais que vous pensassiez que je ne m'attriste pas facilement... Je suis de ce grain qu'un rude vent peut seul abattre. J'ai vu bien des Saint-Martin et bien des Pentecôte dans ma vie, époques périlleuses pour les gens de ma profession, et j'ai toujours pu parer le coup; mais je crois que je m'en vais faire la culbute dans votre damné pays... Dieu me pardonne de jurer... mais mauvaise société

carpé, à l'endroit appelé de son nom la colline de Luggie. En d'autres temps il tirait de la mer du poisson tout préparé, et ses camarades en mangeaient sans s'inquiéter du nom de leur cuisinier. Le pauvre homme finit par être condamné et brûlé à Scakoway.

corrompt de bonnes manières. — Oh! oh! le ciel nous soit en aide! reprit l'udaller; qu'y a-t-il donc? Bah! l'ami, si vous voulez mettre la charrue dans une terre neuve, il faut vous attendre à heurter une pierre de temps à autre... Vous devez nous donner l'exemple de la patience, puisque vous venez ici pour nous améliorer. — Et le diable était à mes pieds quand je suis venu, répliqua le facteur; j'aurais mieux fait d'entreprendre d'améliorer le sol rocailleux de Clochnaben. — Mais après tout, demanda Magnus, que vous est-il arrivé?... De quoi vous plaignez-vous? — De tout ce qui m'est arrivé depuis l'instant où j'ai débarqué dans cette île, qui fut, je crois, maudite dès la création, et destinée à servir d'habitation aux filous, aux voleurs, aux filles de joie (je demande pardon à ces dames), aux sorcières, aux démons et aux mauvais esprits. — Sur ma foi, charmante énumération! s'écria Magnus; et il a été un temps où si vous en eussiez dit la moitié autant, je me serais senti en humeur d'améliorer et j'aurais tâché d'amender vos manières à coups de bâton. — Supportez-moi, reprit le facteur, monsieur le fowd, ou monsieur l'udaller, ou quelque autre nom qu'on doive vous donner : vous êtes fort, soyez compatissant, et considérez le malheureux sort de tout individu sans expérience qui entre dans votre paradis terrestre. Il demande à boire, on lui donne du petit-lait aigre... soit dit sans vouloir déprécier votre eau-de-vie, fowd, qui est excellente... Il demande à manger, et on lui sert des sillocks aigres que Satan laisserait sur le plat... Vous appelez vos laboureurs pour leur donner de l'ouvrage; il se trouve que c'est la fête de saint Magnus, la fête de saint Ronan ou de quelque autre saint infernal... ou bien, ils ont monté sur leur lit du mauvais pied; ils ont vu un hibou; un lapin a passé devant eux; ils ont rêvé à un cheval rôti... bref, il ne faut pas travailler... Donnez-leur une pioche, ils travaillent comme si elle leur brûlait les doigts; mais envoyez-les à la danse, et voyez quand ils finiront leurs pirouettes et leurs entrechats! — Et pourquoi s'arrêteraient-ils, les pauvres gens, dit Claude Halcro, tant qu'ils ont de bons violons pour les faire danser? — Oui, oui, » reprit Triptolème en branlant la tête, « vous êtes l'homme qu'il leur faut pour les tenir en pareille humeur. Eh bien, pour continuer, je laboure une pièce de ma meilleure terre; vient un mendiant effronté qui a besoin d'un enclos à légumes ou d'un plaintie cruive, comme vous dites, et voilà qu'il plante une haie au milieu de mon superbe champ de grain, sans plus de gêne que s'il était et propriétaire et fermier; dites-lui ce que vous voudrez, il y plante ses

choux! Je me mets à table pour prendre mon pauvre dîner, espérant y trouver paix et repos : point! Arrive un, deux, trois, quatre, une demi-douzaine de grands larrons affamés, revenant de telle ou telle orgie, qui m'insultent parce qu'ils ont trouvé ma porte fermée, et dévorent la moitié de ce que la Providence... de ce que ma sœur... et elle n'est pas libérale... m'a préparé pour dîner. Puis arrive une sorcière avec une baguette en main. Elle fait souffler ou calme le vent à son gré, elle commande depuis la cave jusqu'au grenier dans ma maison, comme si elle était chez elle, et il faut que je remercie le ciel si elle n'entraîne pas un pan de muraille avec elle! — Ce n'est pas là répondre à ma question, dit le fowd. Comment diable se fait-il que je vous trouve ici à l'ancre? — Prenez patience, mon digne monsieur, répliqua l'agriculteur affligé, et écoutez tout ce que j'ai à vous dire, car j'imagine que je ferai aussi bien de vous dire tout. Il faut que vous sachiez que je crus un jour avoir trouvé un don de Dieu qui m'eût fait endurer plus facilement toutes ces avanies. — Comment un don de Dieu! voulez-vous dire un navire échoué, monsieur le facteur? s'écria Magnus; honte à vous, qui devriez donner l'exemple aux autres! —Ce n'était pas un naufrage, mais s'il faut vous le dire, un jour je levai la pierre du foyer dans une des vieilles chambres de Stourburgh (car ma sœur pense que dans une maison on peut se dispenser de faire du feu dans plus d'une cheminée, et j'avais besoin d'une pierre pour battre mon orge) : eh bien, que trouvai-je?... une corne pleine de vieilles pièces, d'argent la plupart, mais avec quelques pièces d'or par-ci par-là. Eh bien, je pensai que c'était un joli cadeau, et Baby pensa de même, et nous étions mieux disposés à nous accommoder d'une maison où l'on trouvait de pareilles nichées d'œufs... Nous reposâmes donc soigneusement la pierre sur la corne, qui me parut être la *cornucopia*, ou la corne d'abondance; et pour plus de sécurité, Baby visitait la chambre peut-être trente fois par jour, et moi j'y allais quelquefois par dessus le marché. — Sur ma parole, c'est un très joli amusement, dit Claude Halcro, que de contempler tout une corne d'argent à soi. Je doute que le glorieux John ait eu jamais un tel passe-temps en ce monde... Pour moi, je suis sûr que pareil bonheur ne m'arrivera jamais. — Oui; mais vous oubliez, mon cher Claude, ajouta l'udaller, que le facteur gardait ce trésor pour le lord chambellan. Lui qui est si pointilleux sur les droits de Sa Seigneurie sur les baleines et les débris de naufrage, il ne doit sûrement pas avoir oublié son patron

à propos de cet argent. — Ah... hem ! ah... hem ! ah... he... he... hem ! » répondit Triptolème, saisi en cet instant d'un terrible accès de toux... « sans doute, les droits de milord en cette affaire auraient été considérés, puisque la somme se trouvait entre les mains d'un homme aussi juste, je puis le dire, qu'aucun homme de l'Angusshire. Mais remarquez ce qui nous arriva plus tard ! un jour que j'allais voir si l'argent était sain et sauf, précisément pour compter la part qui devait en revenir à milord... car sûrement l'ouvrier, et ce nom peut s'appliquer à celui qui trouve, mérite toujours un salaire... même quelques savants disent que quand celui qui trouve représente de fait et de droit le *dominus* ou seigneur, il garde le tout ; mais laissons cela comme une question chatouilleuse *in apicibus juris*, comme nous avions coutume de dire au collége Saint-André... Eh bien ! monsieur et mesdames, quand je montai à cette chambre, je vis... quoi ?... un nain difforme, hideux et contrefait, auquel il ne manquait que des griffes et des pieds fourchus pour être un vrai diable, et qui tenait la corne pleine d'argent. Je ne suis pas un peureux, monsieur le fowd, mais croyant qu'il fallait procéder avec précaution dans une pareille circonstance, car j'avais quelque raison de croire qu'il y avait de la diablerie là dessous, je l'apostrophai en latin, langue fort convenable pour parler à des êtres surnaturels ; je le conjurai *in nominè, etc.*, je lui lançai tous les mots de ce genre que mon pauvre savoir pouvait me fournir sur l'heure, et qui, pour dire la vérité, n'étaient ni si nombreux ni si purement latinisés qu'ils l'eussent été si j'avais passé plus d'années au collége et moins à la charrue. Eh bien, messieurs, il tressaillit d'abord, comme une personne qui entend des choses inattendues ; mais se remettant bientôt, il darda sur moi ses yeux gris, comme un chat sauvage, et ouvrit une bouche qui ressemblait à la gueule d'un four, car du diable si je pus rien y apercevoir qui eût l'air d'une langue ! Ensuite il prit dans toute sa laide personne l'air enragé d'un boule-dogue que j'ai vu lâcher à la foire contre un taureau furieux. Je fus quelque peu décontenancé, et je me sauvai pour appeler sœur Baby qui ne craint ni chien ni diable, quand il s'agit de la moindre pièce d'argent. Et vraiment elle s'élança avec autant de valeur que j'en ai vu dépoyer aux Lindsays et aux Ogilvies, lorsque Donald Mac Donnoch et sa troupe descendaient des montagnes dans les campagnes de l'Islay. Mais une vieille et inutile servante, appelée Tronda Dronsdaughter (on pourrait à juste titre l'appeler

Drone [1] sans addition), vint se camper droit dans le chemin de ma sœur, et hurla et aboya tant que vous auriez cru entendre tout une génération de chiens ; je jugeai donc que le plus sage parti était de me soumettre, et d'attendre que ma sœur s'en fût débarrassée. Quand elle m'eut rejoint, et que nous eûmes monté l'escalier qui conduisait audit appartement où nous devions voir un nain, un diable ou toute autre apparition, nain, corne et argent avaient disparu, et la place où je les avais vus était aussi nette que si un chat l'eût léchée. »

Ici Triptolème s'arrêta dans son extraordinaire histoire, et tandis que le reste de la compagnie demeurait interdite de surprise, l'udaller dit tout bas à l'oreille de Claude Halcro : « D'après tous ces détails, il fallait que ce fût le diable ou Nicolas Strumfer; si c'était lui, il tient plus du sorcier que je ne l'aurais jamais cru, et je l'estimerai désormais à sa juste valeur. » Puis s'adressant à haute voix au facteur : « Ne savez-vous pas, demanda-t-il, comment ce nain s'est échappé de chez vous? — Je vous jure que non, » répondit Triptolème en jetant un regard circonspect autour de lui, comme épouvanté par ce souvenir ; ni moi, ni Baby qui avait mieux conservé sa présence d'esprit, parce qu'elle n'avait pas vu l'horrible monstre, nous n'avons pu imaginer par où ni comment il était sorti. Seulement Tronda assure qu'elle l'a vu s'envoler par la fenêtre de la vieille maison qui ouvre sur l'ouest, monté sur un dragon ; mais comme le dragon n'est qu'un animal fabuleux, j'ose avancer que son assertion n'a pour fondement qu'une *deceptio visûs*. — Mais ne pouvons-nous pas demander une troisième fois, » dit Brenda, qui désirait vivement en apprendre autant que possible sur les affaires de sa cousine Norna, « comment il se fait que par suite de cette apparition M. Yellowley se trouve en cet endroit à une heure si indue? — L'heure est fort bien choisie, miss Brenda, puisqu'elle nous a procuré votre agréable compagnie, » répondit Claude Halcro, dont le cerveau léger galopait bien plus vite que les lentes conceptions de l'agriculteur, et qui commençait à s'impatienter de garder si long-temps le silence. « A vrai dire, c'est moi, miss Brenda, qui avais suggéré à notre ami le facteur, à la porte de qui je suis allé frapper par hasard précisément après le malheur (et soit dit en passant, sans doute à cause du trouble où ils étaient encore, j'ai été assez mal accueilli) ; c'est moi donc qui avais suggéré de rendre visite à notre autre amie de Fitful-Head, pensant bien, d'après certaines particularités de l'aventure, qui peut-être font concevoir

1. Fainéante.

à mon autre et plus intime ami, » ajouta-t-il en regardant Magnus, « un soupçon du même genre, que ceux qui cassent les têtes sont habiles à les raccommoder; et comme notre ami le facteur se faisait scrupule de voyager à cheval, attendu certaines gambades de nos bidets... — Qui sont des diables incarnés, » s'écria Triptolème, et il ajouta, mais d'une voix plus basse, « comme toutes les créatures vivantes que j'ai rencontrées dans ces îles Shetland. — En conséquence, Fowd, continua Halcro, j'entrepris de le conduire à Fitful-Head dans ma petite barque, que Gilles et moi nous pouvions manœuvrer aussi bien que peut l'être une barque d'amiral avec tout son monde; et M. Triptolème Yellowley vous dira avec quelle adresse je l'ai dirigée vers la petite haie, à un quart de mille environ de l'habitation de Norna. — Plût au ciel que vous m'eussiez ramené aussi heureusement! — La vérité est que je suis, comme dit le glorieux John,

Audacieux pilote à l'instant du danger :
Quand les flots courroucés veulent tout submerger,
J'aime les ouragans; mais que le calme naisse,
Mon faible esprit alors dévoile sa faiblesse.

— J'ai fait preuve de peu d'esprit en me confiant à vous, reprit Triptolème, et vous en avez montré moins que moi en faisant chavirer la barque à l'entrée du Voe; encore ce pauvre enfant, qui a manqué de se noyer, vous disait-il que vous donniez trop de voile; et puis vous aviez attaché la corde qui faisait mouvoir cette voile à un banc du bateau pour avoir le temps de jouer du violon. — Comment! attacher la corde de la voile au banc de rameurs! s'écria l'udaller; voilà qui n'est pas le fait d'un bon marin, Claude Halcro. — Aussi qu'en est-il arrivé? répliqua l'agriculteur; le premier coup de vent (on ne va jamais loin dans ces parages sans en avoir sa part), le premier coup de vent nous a roulés comme une ménagère roulerait une boulette, et maître Halcro n'a songé à sauver que son violon. Le pauvre enfant nageait comme un chien barbet, et moi j'ai eu grand'peine à me tirer d'affaire, à l'aide d'une rame, et nous sommes restés ici, pauvres créatures, sans consolation, jusqu'au moment où un bon vent vous a poussés vers nous, car nous n'avions rien à manger qu'une bouchée de biscuit norwégien, qu'ils font avec plus de sciure de sapin que de farine de seigle, et qui sent la térébenthine plus que toute autre chose. — Je croyais vous trouver tous fort joyeux, dit Brenda, à en juger par les sons qu'on entendait du rivage. — Vous avez entendu le violon, miss Brenda,

répondit le facteur ; et peut-être pensez-vous qu'il ne peut y avoir de disette là où l'on fait grincer des cordes. Mais c'était le violon de M. Claude Halcro qui, j'ai envie de le croire, jouerait au lit de mort de son père, et au sien propre, aussi long-temps que ses doigts pourraient appuyer sur les cordes. Il n'aggravait pas peu mon infortune en raclant toutes sortes d'airs.... norses, écossais, highlandais, lowlandais, anglais et italiens, à mes oreilles, comme s'il ne nous était rien arrivé de fâcheux ; et cependant nous étions dans la détresse et l'inquiétude. — Je vous ai dit que le chagrin ne raccommoderait pas notre barque, facteur, reprit l'insouciant ménestrel, et j'ai fait tout mon possible pour vous rendre joyeux ; si je n'ai pas réussi, ce n'est ni ma faute ni celle de mon violon. Mon archet s'est promené sur ses cordes en présence du glorieux John Dryden lui-même. — Je ne veux plus entendre parler du glorieux John Dryden, » interrompit l'udaller, qui redoutait les histoires d'Halcro autant que Triptolème redoutait sa musique. « Je n'écouterai plus qu'un de vos contes sur John par trois bols de punch..... et d'ailleurs c'est une vieille convention, vous le savez bien. Mais dites-moi, au lieu de cela, comment Norna a reçu votre visite. — Oui, c'est encore une belle aventure, dit maître Yellowley. Elle n'a voulu ni nous regarder ni nous entendre. Seulement elle a accablé notre connaissance, M. Halcro que voici, qui se flattait de causer long-temps avec elle, d'une vingtaine de questions sur votre famille et votre maison, monsieur Magnus Troil ; et quand elle a eu tiré de lui tout ce qu'elle voulait, je crois qu'elle l'aurait bien jeté par dessus le rocher, comme une cosse de pois vide. — Et vous ? demanda l'udaller. — Moi, elle n'a point voulu écouter mon histoire, ni entendre un seul mot de ce que j'avais à lui dire. Ils s'en souviennent ceux qui rendent visite aux sorcières et aux esprits familiers ! — Vous n'aviez pas besoin de recourir à la sagesse de Norna, monsieur le facteur, dit Minna, qui n'était peut-pas fâchée de mettre un terme à ces plaisantes railleries contre l'amie qui venait de lui rendre à elle-même un si grand service. « Le plus jeune enfant des Orcades vous aurait dit que les trésors des fées, à moins qu'on ne les emploie sagement au bien des autres autant qu'au sien propre, ne restent pas long-temps entre les mains des possesseurs. — Votre très humble serviteur, miss Minna, répliqua Triptolème ; je vous remercie du conseil... et je me réjouis de voir que vous avez recouvré votre bon sens.... pardon, je voulais dire votre santé... Quant à ce trésor, je n'en ai ni usé ni

abusé.... et quiconque aurait vécu dans la maison de ma sœur Baby aurait eu de la peine à faire l'un ou l'autre!... et pour ce qui est d'en parler, ce qui, dit-on, offense les êtres qu'en Ecosse nous appelons bons voisins, et qu'ici vous appelez drows, la figure des vieux rois norses, que portaient toutes les pièces, en aurait plutôt parlé que moi. — Le facteur, » dit Claude Halcro, charmé de saisir cette occasion pour se venger de Triptolème, qui avait déprécié ses talents en marine et peu goûté sa musique; « le facteur a été si prudent qu'il n'a rien communiqué de tout cela à son maître, le lord chambellan; à présent que la mine est éventée, il a l'air de vouloir apprendre à son seigneur la trouvaille d'un trésor qui n'est plus en sa possession. Mais le lord chambellan ne sera pas d'humeur, je pense, à croire le conte du nain. Je ne pense pas non plus, » ajouta-t-il en clignant de l'œil à l'udaller, « que Norna ait voulu ajouter foi à un seul mot d'une histoire si absurde; et j'ose dire que c'est pour cette raison qu'elle nous a reçus, je l'avouerai, un peu sèchement. J'incline à penser que le savant Triptolème a trouvé quelque autre cachette pour son argent, et que l'histoire du sorcier est toute de son invention. Pour ma part, je ne croirai jamais qu'il puisse exister un nain tel que la créature dont M. Yellowley nous fait le portrait, à moins de le voir de mes propres yeux. — C'est ce que vous pouvez faire à l'instant même, s'écria le facteur; car, de par... (il murmura une protestation énergique tout en se levant avec une profonde horreur) ... voilà cette créature. »

Tous les yeux se tournèrent du côté qu'il indiquait, et l'on aperçut la figure hideuse et difforme de Pacolet, qui les regardait tous fixement à travers la fumée. Il s'était introduit furtivement pendant la conversation, qu'il écouta jusqu'au moment où les yeux du facteur tombèrent sur lui, de la manière que nous venons de dire. Il y avait quelque chose de si diabolique dans cette apparition subite et inattendue, que l'udaller lui-même, qui connaissait bien ce nain horrible, ne put s'empêcher de tressaillir. Mécontent d'avoir laissé paraître cette émotion, si légère qu'elle fût, et irrité contre le nain qui l'avait occasionnée, Magnus lui demanda avec aigreur ce qu'il venait faire. Pacolet, pour toute réponse, tira une lettre qu'il présenta à l'udaller, en rendant un son ressemblant au mot *Shogh*[1].

« C'est du langage des montagnes, dit l'udaller.... As-tu appris cette langue, Nicolas, après avoir perdu la tienne? »

1. Voilà.

Pacolet fit un signe affirmatif, et d'un geste l'engagea à lire la lettre:

« Ce n'est pas chose aisée à la seule lueur du feu, mon cher ami, répliqua l'udaller; mais elle doit concerner Minna, et nous allons essayer. »

Brenda offrit de l'aider; mais l'udaller répondit: « Non, non, ma fille; les lettres de Norna doivent être lues par ceux à qui elles sont adressées. Donnez à Strumpfer une goutte d'eau-de-vie en attendant, quoiqu'il mérite peu d'en avoir, après la grimace qu'il m'a faite en lançant le gros flacon par delà le rocher, comme si c'eût été de l'eau de fossé. — Voulez-vous servir de Ganymède à ce digne étranger, ami Yellowley, ou lui offrirai-je moi-même à boire? » demanda Claude Halcro à l'oreille du facteur, tandis que Magnus Troil, après avoir soigneusement essuyé des lunettes qu'il tira d'un large étui de cuivre, les ajustait sur son nez et déchiffrait l'épître de Norna.

« Je ne voudrais ni le toucher ni l'approcher, pour tout le territoire de Gowrie, » répliqua le facteur qui ne pouvait dissiper entièrement ses craintes, quoiqu'il vît le reste de la société accueillir le nain comme une créature de chair et de sang; « mais je vous prie de lui demander ce qu'il a fait de ma corne d'argent. »

Le nain qui entendit la question rejeta sa tête en arrière et ouvrit son énorme gosier en le montrant du doigt.

« Allons, s'il les a avalées, il n'en faut plus parler, répliqua le facteur; seulement je souhaite qu'un pareil plat lui profite comme de la luzerne mouillée à une vache. Il est un des serviteurs de dame Norna, à ce qu'il paraît.... tel valet, telle maîtresse! Mais si le vol et la sorcellerie restent impunis dans ce pays, milord peut chercher un autre facteur; car j'ai toujours vécu dans une contrée où les richesses terrestres du pauvre monde sont à l'abri des voleurs de toute espèce, aussi bien que leurs âmes immortelles sont hors des griffes du diable et de ses compères.... Dieu nous garde et nous protége! »

L'agriculteur se gêna peut-être d'autant moins pour exhaler ses plaintes que l'udaller ne pouvait l'entendre; car pendant cette réplique Magnus avait entraîné Claude Halcro à l'écart, dans un autre coin de la hutte.

« Or çà, l'ami Halcro, disait Magnus, avouez-moi pourquoi vous êtes allé à Sumburgh, car j'ai peine à croire que c'était pour tenir compagnie à cet animal.

— Ma foi, fowd, et s'il faut vous dire la vérité, j'allais parler à Norna de vos affaires. — De mes affaires! mais encore de quelles affaires? — De la santé de votre fille. J'avais ouï dire que Norna avait refusé votre message, et n'avait pas même voulu voir Eric Scambester. Or, me suis-je dit, je ne trouve plus aucun plaisir à manger, à boire, à faire de la musique, ni à rien dire, depuis que mistresse Minna est malade; et je puis dire, littéralement aussi bien que figurément, que mes jours et mes nuits s'écoulent dans la tristesse. Bref, je pensai que je pouvais avoir plus d'influence qu'un autre sur la vieille Norna, puisque les scaldes et les femmes sages ont toujours passé pour avoir quelques rapports entre eux. J'ai donc entrepris ce voyage dans l'espérance d'être utile à mon vieil ami et à son aimable fille. — Et c'était charitablement fait à vous, mon digne et bon Claude, » s'écria l'udaller en lui secouant la main; « j'ai toujours dit qu'on retrouvait facilement en vous l'excellent cœur d'un vieux Norse au milieu de votre folie et de votre musique. Voyons, l'ami, ne vous fâchez pas, mais réjouissez-vous d'avoir le cœur meilleur que la tête. Eh bien.... je parie que Norna ne vous a point fait de réponse! — Aucune selon mes désirs; mais elle m'a assailli de questions sur la maladie de Minna.... et je lui ai conté comment je l'avais trouvée dehors l'autre matin, par un assez mauvais temps, et comment sa sœur m'avait dit qu'elle s'était blessée au pied.... Bref, je lui ai appris tout ce que je savais. — Et quelque peu davantage, à ce qu'il me semble; car, pour moi du moins, c'est la première fois que j'entends dire que Minna se fût blessée. — Oh! une égratignure! une simple égratignure! mais je tremblais.... je craignais que ce ne fût la morsure d'un chien.... la piqûre d'un animal venimeux. J'ai donc tout conté à Norna. — Et Norna, que vous a-t-elle dit en réponse? — Elle m'a engagé à me mêler de mes affaires, et m'a dit que tout s'arrangerait à la foire de Kirkwall; elle a répondu absolument la même chose à ce niais de facteur.... C'est tout ce que nous avons attrapé pour notre peine. — C'est étrange! reprit Magnus. Ma cousine m'écrit dans cette lettre de ne pas manquer de m'y rendre avec mes filles. Son esprit est tout entier à cette foire;.... on dirait que notre parente a l'intention d'occuper à elle seule tout le marché; et pourtant elle n'a ni vente ni emplette à faire que je sache. Ainsi donc vous êtes revenu aussi savant que vous êtes allé, et vous avez culbuté votre barque à l'entrée du Woe? — Eh! ma foi, comment l'aurais-je empêché? J'avais placé l'enfant au gouvernail; et, comme le vent

vint à souffler de terre tout-à-coup, je n'ai pu lâcher l'écouet et jouer du violon en même temps ; mais en voilà assez sur ce chapitre. L'eau salée ne nuit jamais à un Shetlandais, pourvu qu'il s'en tire ; et, grâce au ciel, nous n'étions pas éloignés du bord de la longueur d'un homme. Nous avons été assez heureux pour rencontrer ce skio, nous aurions été passablement avec un abri et du feu ; mais nous voilà beaucoup plus que bien, grâce à vos bonnes provisions et à votre aimable compagnie. Mais il se fait tard : Nuit et Jour doivent avoir une envie de dormir aussi vive que peut l'inspirer le vieux Minuit. Nous avons là une espèce de crèche où dorment les pêcheurs ; elle sent un peu le poisson, mais c'est une odeur salubre. Les dames s'y logeront en s'entortillant des manteaux que nous pouvons avoir ; nous, après un verre d'eau-de-vie, une tirade du glorieux John, ou quelque petite pièce de moi, nous dormirons aussi profondément que des marmottes. — Deux verres d'eau-de-vie, s'il vous plaît, répliqua l'udaller, si notre flacon n'est pas vide.... Mais pour cette nuit, pas un vers du glorieux John ni de personne autre ! »

Quand cette clause fut arrêtée, d'après le bon plaisir de l'impérieux udaller, toute la compagnie se disposa à dormir. On dormit, et le lendemain matin on s'en retourna chacun chez soi. Claude Halcro convint avec l'udaller qu'il accompagnerait Magnus et ses filles dans leur voyage de Kirkwall.

CHAPITRE XXXI.

LE PIRATE.

> Par cette main, tu me crois aussi bien marqué que toi et Falstaff sur le livre du diable, pour obstination et entêtement. Que l'homme se reconnaisse par sa fin... Et pourtant je peux te le dire à toi (comme à celui qu'il me plaît, faute d'un meilleur, d'appeler mon ami), j'en pourrais avoir du chagrin, et beaucoup de chagrin encore. SHAKSPEARE. *Henri IV*, partie II.

Il faut maintenant que nous transportions le théâtre de l'action, des îles Shetland aux îles Orcades, et que nous priions nos lecteurs de nous accompagner sur les ruines d'un édifice élégant, quoique d'un ancien style, nommé *Palais du Comte*. Ces restes, ravagés par le temps, existent encore dans le voisinage de l'église massive et vénérable que la dévotion norwégienne a dédiée à saint Magnus

le martyr. Ces ruines touchent au palais de l'évêque, qui est aussi fort délabré, et cet endroit excite une forte émotion en étalant à la fois les vestiges des changements survenus au milieu des Orcades dans l'Eglise et dans l'Etat, bien que les îles eussent dû se trouver plus à l'abri des révolutions que tout autre pays du monde. On pourrait prendre certaines parties de ces bâtiments ruinés, sauf quelque modification, pour le modèle d'un manoir gothique; il faudrait pourtant que l'architecte se contentât d'imiter ce qui est réellement beau dans ce genre de construction, qu'il ne mélangeât point au hasard le caractère des constructions domestiques, religieuses, ou militaires; qu'il n'ajoutât point à une architecture formée capricieusement du génie de tous les âges, les inventions de son propre cerveau.

Le Palais du Comte forme les trois côtés d'un carré oblong, et paraît encore, dans ses ruines, un morceau d'architecture élégant. Quoique massif, il réunissait, comme c'était l'ordinaire dans les manoirs des princes féodaux, le caractère d'un palais à celui d'un château fort. Une grande salle à manger, avec une vaste cheminée à chaque bout, communiquant avec plusieurs larges tourelles rondes et saillantes, témoigne de l'antique hospitalité des comtes des Orcades; cette salle ouvre, presque à la mode moderne, sur une galerie ou antichambre de dimensions correspondantes, où l'on trouve, comme dans la salle, des tourelles en saillie. L'appartement principal est éclairé par une belle fenêtre gothique en pierre sculptée, et l'on y arrive par un escalier spacieux et richement orné, dont les marches, en pierre, se divisent en trois paliers. Les ornements extérieurs et les proportions de cet antique bâtiment sont également admirables; mais comme il n'est nullement entretenu, ce reste de la pompe et de la grandeur des comtes, qui osaient s'ériger en petits souverains, marche de jour en jour à une dégradation complète : il a surtout considérablement souffert depuis la date de notre histoire.

Les bras croisés et les yeux baissés, le pirate Cleveland se promenait lentement dans la salle délabrée que nous venons de décrire, retraite qu'il avait probablement choisie parce qu'elle était éloignée de tout lieu de réunion. Son habillement ne ressemblait guère à celui qu'il avait coutume de porter dans les îles Shetland. C'était une espèce d'uniforme richement galonné, et couvert de broderies; un chapeau surmonté d'une plume, et une petite épée d'un travail exquis, arme inséparable de quiconque prenait le titre de gentil-

homme, montraient ses prétentions à cet honneur; mais si son extérieur était changé à son avantage, il semblait en être autrement de sa santé et de son humeur. Il était pâle et avait perdu le feu de ses yeux aussi bien que la vivacité de sa démarche, et toute sa personne annonçait ou tristesse d'esprit, ou souffrance de corps, ou réunion de ces deux peines.

Tandis que Cleveland errait dans cette vaste salle, un jeune homme, léger et mince de corps, dont la mise élégante semblait avoir été étudiée avec soin, bien qu'elle indiquât plus d'extravagance que de jugement et de goût, et dont les manières affectaient l'aisance des élégants de l'époque, dont enfin la physionomie avait une expression d'amabilité mêlée d'une assez forte dose d'effronterie, grimpa lestement l'escalier, entra dans l'appartement et se présenta devant Cleveland. Celui-ci le salua simplement d'un signe de tête, enfonça son chapeau plus avant sur ses yeux, et reprit d'un air mécontent sa promenade solitaire.

L'étranger rajusta son propre chapeau, rendit un signe de tête au capitaine, prit du tabac, de l'air d'un petit-maître, dans une boîte d'or richement travaillée, et en offrit à Cleveland. Cleveland refusa avec quelque froideur; le jeune homme alors remit sa tabatière dans sa poche, croisa les bras à son tour et se mit à examiner attentivement chaque mouvement du promeneur dont il avait interrompu la solitude. Enfin, le capitaine s'arrêta soudain, comme impatienté d'être si long-temps un objet d'observation, et dit brusquement : « Pourquoi ne puis-je rester seul une demi-heure, et de quoi diable avez-vous besoin? — Je suis charmé que vous ayez parlé le premier, » répondit l'étranger avec indifférence; « je voulais savoir si vous étiez bien Clément Cleveland, ou seulement son esprit; et, comme on dit que les esprits ne lâchent jamais le premier mot, je suis maintenant convaincu que c'est bien vous en vie et en corps. Je vous trouve dans un vieil et beau manoir qui conviendrait fort à un hibou pour se cacher en plein jour, ou à un revenant pour jouir de la pâle clarté de la lune, comme dit le divin Shakspeare. — Bien! bien! » répondit Cleveland d'un ton brusque; « votre plaisanterie est jetée; maintenant expliquez-vous promptement. — Je m'expliquerai donc promptement, capitaine Cleveland; je pense que vous me reconnaissez pour votre ami? — Je veux bien le supposer. — C'est plus qu'une supposition; je l'ai prouvé, prouvé ici aussi bien qu'ailleurs. — Bien! bien! j'admets que vous avez toujours été un brave camarade; qu'en résulte-t-il?

— Bien! bien!... qu'en résulte-t-il? répéta le jeune homme; voilà une bien brève manière de remercier les gens. Voyez-vous, capitaine, Benson, Barlow, Dick Fletcher, et quelques autres, nous vous souhaitons du bien, et nous avons fait rester votre vieux camarade le capitaine Goffe dans ces parages, pour vous attendre, tandis que lui et Hawkins, et la plus grande partie de l'équipage du bâtiment, auraient voulu cingler vers la Nouvelle-Espagne pour reprendre le vieux métier. — Plût à Dieu que vous vous fussiez seulement mêlé de vos affaires, en m'abandonnant à mon destin! — Qui aurait consisté à être accusé et pendu, capitaine, la première fois qu'un de ces bandits de Hollandais ou d'Anglais, dont vous avez allégé les cargaisons, aurait jeté les yeux sur vous; et il n'existe pas d'endroit où l'on rencontre plus de marins que dans ces îles. C'est pour vous garantir d'un tel risque que nous avons perdu ici un temps précieux. Car pendant ce temps les insulaires sont devenus fort exigeants, et quand nous n'aurons plus ni marchandises ni argent à répandre parmi eux, les drôles jetteront le grappin sur le vaisseau. — Eh bien, alors, pourquoi ne décampez-vous pas sans moi? Le partage s'est fait d'après les lois de l'équité, et tout le monde a eu sa part... que chacun fasse comme il lui plaît. J'ai perdu mon vaisseau; et après avoir été capitaine, je ne me remettrai pas en mer sous le commandement de Goffe ni de personne autre. D'ailleurs, vous savez bien que Hawkins et lui m'en veulent parce que je les ai empêchés de couler à fond le brick espagnol avec les pauvres diables de nègres qui étaient à bord. — Est-ce que le diable vous possède? Êtes-vous encore Clément Cleveland, notre ancien et vaillant Clem du Cleug? Que parlez-vous d'avoir peur de Hawkins, de Goffe, et d'une vingtaine de coquins semblables, quand vous m'avez, moi, ainsi que Barlow et Dick Fletcher pour vous soutenir? Quand est-ce que nous vous avons abandonné dans le conseil ou dans l'action, pour craindre de nous voir déserter aujourd'hui? Quant à servir sous Goffe, ce n'est pas chose nouvelle, pour des gentilshommes de fortune qui tâchent de s'enrichir, que de changer de capitaine de temps à autre. Mais laissez-nous faire, vous serez capitaine; car la mort me saisisse tout endormi, si je sers sous ce drôle de Goffe, qui est aussi véritablement chien qu'aucun chien du monde! Non, non, je vous remercie... mon capitaine doit avoir un peu du gentilhomme chez lui. D'ailleurs, vous savez que c'est vous qui trempâtes le premier mes mains dans l'eau salée, et, de comédien ambulant sur la terre, m'avez fait rôdeur sur la

mer. — Hélas! pauvre Bunce! vous me devez peu de remercîments pour un pareil service. — Cela dépend de la manière de voir les choses ; pour ma part, je ne trouve aucun mal à lever des contributions sur le public d'une manière ou d'une autre. Mais je voudrais que vous oubliassiez ce nom de Bunce, pour m'appeler Altamont, comme je vous ai souvent prié de le faire. J'espère qu'un gentilhomme, écumeur de profession, a tout aussi bon droit à prendre un autre nom qu'un comédien ambulant, et je n'ai jamais monté sur les planches sans être au moins Altamont. — Eh bien donc, Jack Altamont, puisque Altamont est le nom... — Oui Altamont; mais, capitaine, Jack n'est pas l'autre nom. Jack Altamont!.... ma foi, c'est un justaucorps de velours avec des broderies de papier... Dite Frédéric, capitaine; Frédéric Altamont, voici qui va tout seul. — Passe pour Frédéric Altamont, et de tout mon cœur, dit Cleveland; mais, dites-moi donc, je vous prie, lequel de ces noms se placera le mieux en tête des *Dernières Paroles, Aveux et Discours* prononcés avant de mourir par John Bunce, *ou par* Frédéric Altamont, qui a été pendu ce matin à la place des exécutions pour crime de piraterie en pleine mer? — Ma foi, je ne puis répondre à cette question sans un verre de grog, capitaine; si donc vous voulez descendre avec moi jusqu'au quai, chez Bet Haldane, je réfléchirai sur cette matière, en m'aidant d'une vraie pipe de tabac de la Trinité. On nous servira le bol d'un gallon, plein du meilleur liquide que vous ayez jamais goûté, et je connais quelques drôlesses qui nous aideront à le vider. Mais vous branlez la tête... vous n'êtes pas en veine?... en ce cas je resterai avec vous; car, par cette main, Clem, je ne vous quitterai pas. Seulement je veux vous arracher à ce terrier de vieilles pierres, et vous mener à la clarté du soleil et en bon air..... Où irons-nous? — Où vous voudrez, pourvu que nous ne rencontrions ni vos coquins ni même personne. — En ce cas il nous faut aller sur la montagne de Whitford, qui domine la ville, et nous nous y promènerons aussi gravement, aussi honnêtement qu'un couple de procureurs affairés. »

Pendant qu'ils s'éloignaient du château ruiné, Bunce, s'étant retourné pour considérer son compagnon, lui dit :

« Écoutez donc, capitaine, savez-vous quel fut le dernier habitant de ce vieux poulailler ? — Un comte des Orcades, dit-on. — Et savez-vous de quelle mort il mourut? j'ai ouï dire que c'était d'une cravate trop serrée... d'une fièvre de chanvre, ou de quelque chose comme cela. — Les gens du pays disent que Sa Seigneurie,

il y a quelques centaines d'années, eut le malheur de faire connaissance avec la nature d'un nœud coulant et d'un saut en l'air. — A merveille, vous y êtes! Il y avait un certain honneur à être pendu dans ce temps-là et en compagnie si respectable. Mais qu'avait donc fait Sa Seigneurie pour mériter une pareille élévation? — Il avait, dit-on, pillé, blessé, tué les sujets du roi; il avait tiré sur le pavillon de Sa Majesté, etc. — Alors, proche parent des gentishommes écossais! » dit Bunce en faisant une révérence théâtrale au vieil édifice; « c'est pourquoi, mon très puissant, très grave et très révérend seigneur comte, je vous demande la permission de vous appeler mon cher cousin, et vous dis très cordialement adieu. Je vous laisse en bonne compagnie avec des rats et des souris, et j'emmène avec moi un honnête gentilhomme qui depuis peu n'a pas plus de cœur qu'une souris, qui maintenant désirerait envoyer au diable sa profession et ses amis, comme un rat, et serait en conséquence un très convenable habitant du palais de Votre Seigneurie. — Je vous conseillerais de ne pas parler si haut, mon cher ami Frédéric Altamont ou John Bunce. Quand vous étiez sur la scène, vous pouviez sans péril crier aussi fort que bon vous semblait; mais dans votre profession actuelle, que vous aimez tant, tout homme parle en vue d'une grande vergue et d'un nœud coulant. »

Les deux amis sortirent en silence de la petite ville de Kirkwall, et gravirent la montagne de Whitford, qui élève au nord de l'ancien Burgh de Saint-Magnus sa cime couronnée de noires bruyères, sans qu'on y aperçoive enclos ni culture d'aucune espèce. La plaine, au pied de cette montagne, était déjà occupée par bon nombre de personnes qui se hâtaient de faire leurs préparatifs pour la foire de Saint-Olla. Cette foire, qui devait avoir lieu le jour suivant, forme un rendez-vous général pour toutes les îles des Orcades, et elle est même fréquentée par beaucoup de monde de l'archipel plus éloigné des îles Sethland. C'est, aux termes de la proclamation : « Un franc marché et une foire tenus au bon bourg de Kirkwall, le 3 août, jour de saint Olla; » elle se continue ensuite dans un temps illimité, depuis trois jours jusqu'à une semaine au plus. Cette foire est d'une grande antiquité, et tire son nom d'Olaus, Olave, Ollaw, ce fameux monarque de Norwège qui, plutôt à la pointe de l'épée qu'au moyen d'arguments plus doux, introduisit le christianisme dans ces îles, et fut respecté comme patron de Kirkwall, quelque temps avant de partager cet honneur avec saint Magnus le martyr.

Cleveland n'avait nullement intention de prendre part à la scène animée qui se déroulait à ses yeux ; et prenant sur la gauche, ils gravirent la montagne dans une solitude complète. Seulement les coqs de bruyère, plus nombreux dans les îles Orcades que dans toute autre partie de l'empire britannique, se levaient à leur approche et fuyaient devant eux. Après avoir gravi sans s'arrêter presque jusqu'au faîte de cette montagne conique, ils se retournèrent tous deux, par un même mouvement, pour regarder et admirer la perspective qui s'étendait au dessous d'eux.

Les occupations variées auxquelles on se livrait, depuis le pied de la montagne jusqu'à la ville, donnaient de la vie et de la variété à cette partie de la scène ; plus loin on voyait la ville elle-même, d'où s'élevait comme une grande masse, qui semblait à elle seule plus considérable que tout le bourg, l'antique cathédrale de Saint-Magnus, de l'ordre le plus lourd de l'architecture gothique, mais grande, solennelle et majestueuse, ouvrage d'une époque reculée et d'une main savante. Le quai, avec les barques amarrées, ajoutait encore à la variété de la scène ; et non seulement la charmante baie qui s'étend entre les promontoires d'Inganess et de Quanterness, au fond de laquelle est située Kirkwall, mais encore toute la mer, aussi loin qu'elle était visible, et en particulier tout le détroit compris entre l'île de Shapinsha et celle qu'on nomme Pomona ou le Mainland, étaient couverts et animés par une infinité de barques et de petits vaisseaux, frétés des îles éloignées pour amener des marchandises ou des curieux à la foire de Saint-Olla.

Après avoir atteint l'endroit d'où cette belle et riante perspective se voyait dans sa plus grande étendue, chacun des étrangers eut recours à sa lunette d'approche pour aider son œil nu à considérer la baie de Kirkwall et les nombreux vaisseaux qui la traversaient. Mais l'attention des deux compagnons paraissait être arrêtée par des objets différents. Celle de Bunce, ou d'Altamont, comme il voulait qu'on le nommât, était fixée sur le sloop armé qui, remarquable par la forme des agrès et la longueur de la quille, aussi bien que par le pavillon anglais qu'on avait eu la précaution d'arborer, et ancré au milieu des vaisseaux marchands, s'en distinguait autant par sa belle tenue qu'un soldat discipliné au milieu d'une troupe de conscrits.

« Le voilà, dit Bunce ; plût à Dieu qu'il fût aussi bien dans la baie d'Honduras... vous, capitaine, dans le gaillard d'arrière ; moi, votre lieutenant, et Fletcher, contre-maître, avec cinquante

vigoureux gaillards à nos ordres !... Je ne souhaiterais pas de revoir sitôt ces chétives bruyères et ces noirs rochers !... Et vous serez bientôt notre capitaine. Cette vieille brute de Goffe s'enivre comme un lord tous les jours ; il fait le rodomont ; il tire sur son équipage ou blesse son monde à coups d'épée. D'ailleurs, il s'est querellé si damnablement avec les insulaires, qu'ils veulent à peine nous laisser prendre des provisions et de l'eau à bord ; et nous nous attendons chaque jour à une rupture ouverte. »

Comme Bunce ne recevait pas de réponse, il se retourna soudain vers son compagnon, et remarquant que son attention était fixée autre part, il s'écria : « Mais que diable avez-vous donc ? que pouvez-vous voir dans tous ces misérables bateaux qui ne sont chargés que de poisson salé, de morue, d'oies enfumées et de tonneaux d'un beurre pire que du suif? Toutes leurs cargaisons réunies ne vaudraient pas une amorce de pistolet.... Non, non, donnez-moi à chasser un bâtiment comme nous en apercevions du grand mât, à la hauteur de l'île de la Trinité. C'est le *Don*, tirant de l'eau comme une baleine, pesamment chargé de rhum, sucre et carottes de tabac, avec tous ses lingots, ses *moïdores*[1], sa poudre d'or ; alors hissez toutes les voiles, débarrassez le tillac, chacun à son poste ; arborez le joyeux Roger[2]... nous l'approchons... nous reconnaissons qu'il est bien monté, bien armé.... — Vingt canons sur le deuxième pont, dit Cleveland. — Quarante si vous voulez, riposta Bunce, et nous n'en avons que dix en état.... cela ne fait rien.... Le *Don* lance la flamme d'un bout à l'autre.... cela ne fait pas davantage. Mes braves amis, mettez-vous bord à bord, et vite à l'abordage.... A l'ouvrage, maintenant, avec vos grenades, vos sabres, vos haches d'armes, vos pistolets... Le *Don* crie *misericordia*, et nous prenons la cargaison sans *co licentia*, *senor*[3]. — Sur ma foi, dit Cleveland, vous êtes si chaud au métier, que tout le monde peut s'apercevoir que les honnêtes gens n'ont rien perdu à ce que vous vous fissiez pirate. Mais vous ne me déciderez point à suivre davantage la route du diable avec vous ; car vous n'ignorez pas vous-même que ses faveurs ne durent guère. Vous savez comment, après une semaine ou un mois au plus, le rhum ou le sucre est parti, les carottes de tabac s'en sont allées en fumée, les moi-

1. Pièce d'or portugaise qui vaut 32 fr. 40 c. A. M.

2. Les pirates donnaient ce nom à un pavillon noir semé d'horribles emblèmes qui le rendaient effroyable. C'était leur enseigne favorite. W. S.

3. Avec votre permission, monsieur. A. M.

dores, les lingots, la poudre d'or nous ont échappé des mains pour passer dans celles des gens honnêtes, tranquilles et consciencieux qui demeurent à Port-Royal, ou ailleurs... On tolère notre commerce tant que nous avons de l'argent, pas une seconde de plus. Alors on nous accueille froidement, et peut-être donne-t-on tout bas avis au juge-maréchal; car, dès que nos goussets sont à sec, nos honnêtes amis, plutôt que de s'en passer, feraient de l'argent avec nos têtes. Alors viennent une haute potence et un étroit licou; ainsi meurt le gentilhomme pirate. Je vous le répète, je quitte le métier; et quand je promène ma lunette d'une de ces barques à l'autre, je n'en vois pas de si mauvaise que je n'aimasse mieux y ramer le reste de ma vie plutôt que de continuer d'être ce que j'ai été. Ces pauvres gens ne demandent à la mer qu'une honnête subsistance, qu'un moyen de communication amicale d'un rivage à un autre pour l'avantage mutuel des habitants; mais nous, nous la parcourons pour ruiner les autres, pour nous perdre nous-mêmes en ce monde et dans l'éternité... Je suis déterminé à me faire honnête homme et à ne pas mener plus long-temps une pareille vie. — Et où votre honnêteté s'ira-t-elle loger, s'il vous plaît? demanda Bunce... Vous avez enfreint les lois de toutes les nations, et la main de la loi vous découvrira pour vous écraser partout où il est possible de se réfugier... Cleveland, je vous parle plus sérieusement que je n'ai coutume de le faire. J'ai fait mes réflexions aussi, et elles ont été assez tristes, assez amères, quoiqu'elles n'aient duré que quelques minutes, pour m'ôter ma gaîté pendant des semaines; mais voici la question : Que pouvons-nous faire sinon ce que nous avons déjà fait, à moins que notre intention positive ne soit d'orner la grande vergue? — Nous pouvons réclamer le bénéfice de la proclamation en faveur des gens de notre espèce qui vont se livrer eux-mêmes. — Bah! » répondit sèchement Jack Bunce; « l'époque de ce jour de grâce est passée depuis un certain temps, et ils peuvent infliger la punition ou accorder le pardon suivant leur bon plaisir; si j'étais à votre place, je n'exposerais pas mon cou à pareille aventure. — Ma foi! d'autres ont, tout récemment encore, obtenu leur grâce, pourquoi n'obtiendrais-je pas la mienne? — Oui, Harry Glasby et quelques autres ont été épargnés; mais Glasby a rendu à l'État ce qu'on appelle un bon service en trahissant ses camarades, en aidant à saisir *la Joyeuse Fortune;* or, je crois que vous rejetteriez un pareil moyen, fût-ce pour vous venger de cette brute de Goffe. — J'aimerais mieux mourir mille fois. — Je

suis prêt à le jurer. Les autres étaient de simples matelots... de misérables brigands de rien, valant à peine la corde qu'il aurait fallu pour les pendre. Mais votre nom occupe une place trop honorable sur la liste des gentilshommes de fortune pour que vous vous tiriez si aisément d'affaire. Vous êtes le vieux cerf qui mène le troupeau, et l'on vous soignera en conséquence. — Et pourquoi, je vous prie? vous connaissez assez bien ma conduite, Jack? — Frédéric, s'il vous plaît. — Au diable votre folie!... trève d'esprit, je vous en conjure, et soyons graves pour un moment. — Pour un moment... soit; mais je sens l'esprit d'Altamont qui me travaille... Je suis un homme grave déjà depuis dix minutes. — Soyez-le donc pour quelque temps encore. Je sais que vous m'aimez réellement, Jack; et puisque nous avons commencé l'entretien, je me confierai entièrement à vous. Dites-moi d'abord pourquoi l'on me refuserait le bénéfice de cette proclamation de grâce? Je me suis fait des manières dures; mais, au besoin, je puis démontrer combien j'ai sauvé de vies; combien de fois j'ai rendu aux possesseurs des biens qui, sans mon intercession, auraient été détruits le lendemain. En un mot, Bunce, je peux démontrer... — Que vous êtes aussi honnête brigand que Robin Hood lui-même, interrompit Bunce, et c'est pour cette raison que moi, Fletcher, et ceux d'entre nous qui ne sont pas trop méprisables, nous vous chérissons; car vous nous préservez, nous autres gentilshommes pirates, d'une entière réprobation.... Eh bien, supposons votre grâce obtenue; qu'allez-vous faire?... quelle classe de la société vous recevra?... à qui vous associerez-vous? Le vieux Drake, du temps de la reine Élisabeth, a pu piller le Pérou et le Mexique sans montrer une ligne de commission qui lui en donnât le droit, et, bénie soit sa mémoire! la reine l'en a récompensé en le faisant chevalier à son retour. A une époque plus rapprochée, au temps du joyeux roi Charles, Hal Morgan, le Gallois, a bien rapporté chez lui tous ses profits, a possédé tranquillement son domaine et sa maison de campagne. Mais à présent tout est fini... pirate un jour, proscrit à jamais... Le pauvre diable peut aller, évité et méprisé de tout le monde, vivre dans quelque port obscur, avec telle portion de sa fortune criminelle que les grands dignitaires et les clercs lui ont laissée (car il en coûte beaucoup pour faire sceller des lettres de grâce), et quand il va se promener sur la jetée, si un étranger demande quel est cet homme mélancolique, aux yeux baissés, aux traits noircis, devant qui tout le monde se dérange comme s'il portait la peste dans toute sa personne, on

lui dira que c'est un tel, pirate gracié... Jamais honnête homme ne lui parlera... jamais femme bien famée ne lui donnera sa main. — Votre tableau est trop rembruni, Jack, » dit Cleveland en interrompant soudain son ami ; « il est des femmes... il en est une du moins qui serait fidèle à son amant, fût-il celui dont vous venez de tracer le portrait. »

Bunce garda le silence un instant et regarda fixement son ami. « Par mon âme ! s'écria-t-il enfin, je commence à me croire devin. Tout improbable qu'était la chose, je n'ai pu m'empêcher dès le commencement de soupçonner qu'il y avait une fille sous le tapis. Ma foi ! c'est pis que le prince Volscius épris d'amour, ha, ha, ha ! — Riez tant que vous voudrez, c'est la pure vérité..... Il existe une jeune fille qui a la bonté de m'aimer, tout pirate que je suis ; et je vous avouerai franchement, Jack, que, quoique j'aie souvent détesté notre vie de corsaire, et me haïsse moi-même de l'avoir embrassée, pourtant je doute que j'aurais jamais eu le courage de prendre la résolution que je vais exécuter, sans l'amour dont je brûle pour elle. — Miséricorde divine ! mais il ne faut pas parler raison à un fou. L'amour, dans notre métier, capitaine, ne vaut guère mieux que l'extravagance d'un lunatique. Il faut que la fille soit un rare morceau, pour qu'un homme sage s'expose à se faire pendre pour elle. Mais, dites-moi, n'a-t-elle pas comme vous le cerveau un peu détraqué ?.... et n'est-ce pas la sympathie qui vous a rendus amoureux ? C'est, je pense bien, non pas une de nos sirènes ordinaires, mais une fille de sage réputation et de bonne conduite. — Oui, aussi sûrement qu'elle est la plus belle et la plus séduisante créature qui parût jamais en ce monde. — Et elle vous aime, très noble capitaine, sachant que vous êtes commandant d'une bande de ces gentilshommes de fortune que le vulgaire appelle pirates ? — Oui... cela est certain. — En ce cas, elle est folle à lier, comme je l'ai déjà dit, ou elle ne sait pas ce que c'est qu'un pirate. — Vous avez raison sur ce dernier point. Elle a été élevée dans une simplicité si naïve, dans une ignorance si complète de ce qui est mal, qu'elle compare notre métier à celui des vieux Norses qui balayaient mers et ports avec leurs galères victorieuses, établissaient des colonies, soumettaient des royaumes, et prenaient le titre de rois de la mer. — C'est un titre meilleur que celui de pirate, mais revenant à peu près au même, j'ose le dire..... Ce doit être une vaillante fille !.... pourquoi ne l'avez-vous pas amenée à bord ? il fallait satisfaire son caprice. — Et croyez-vous que je veuille complétement

jouer le rôle d'un démon, profiter de son erreur enthousiaste et faire connaître à un ange de beauté et d'innocence un enfer tel que votre diabolique navire?.... Je vous dis que, fussent mes premiers crimes encore plus hideux, une telle infamie les surpasserait tous.' — Eh bien donc, capitaine Cleveland, il me semble que c'était déjà une folie que de mettre le pied dans ces îles. Un jour la nouvelle se serait répandue que le célèbre pirate Cleveland, avec son beau sloop *la Vengeance,* avait fait un complet naufrage à la hauteur de l'île Mainland. Vous auriez donc pu rester ignoré de vos amis comme de vos ennemis, vous auriez épousé votre jolie Shetlandaise, vous auriez converti votre ceinture et votre écharpe en filets de pêcheur, votre sabre en harpon, et vous auriez couru la mer pour attraper des poissons, et non plus pour des florins. —Je l'avais résolu ainsi, mais un porte-balle, un colporteur, un vaurien qui se mêle toujours des affaires d'autrui, a apporté aux îles Shetland la nouvelle de votre mouillage ici; il m'a fallu partir pour reconnaître si vous étiez le vaisseau matelot dont je leur avais parlé bien longtemps avant de songer à quitter la profession de pirate. — Allez, c'était le plus sage parti : car de même que vous avez appris notre arrivée à Kirkwall, de même nous aurions appris bientôt votre séjour dans les îles Shetland; et quelques camarades, les uns par amitié, les autres par haine, d'autres par crainte que vous ne leur jouassiez le même tour qu'Harry Glasby, seraient allés vous trouver pour vous reprendre dans leur compagnie. — J'en avais peur; aussi m'a-t-il fallu refuser l'offre obligeante d'un ami qui proposait de m'amener ici vers cette époque. D'ailleurs, Jack, je me rappelais que, comme vous dites, mon pardon ne serait pas scellé sans argent : le mien diminuait..... chose peu étonnante, vous savez que je n'en fus jamais chiche..... aussi..... — Aussi veniez-vous chercher votre part de la poule. Vous avez sagement fait; on a partagé suivant les lois de l'honneur..... en cela Goffe a exécuté nos conventions, il faut l'avouer. Mais gardez pour vous votre projet de le quitter, car je crains qu'il ne vous joue un tour de sa façon. Il se croyait très sûr de votre part, et vous pardonnera avec peine de revenir vivant le désappointer. — Je ne le crains pas, et il le sait bien. Je voudrais être aussi bien quitte des risques que je cours pour avoir été son camarade, que de ceux que peut enfanter sa malveillance. Il est une autre malheureuse affaire qui m'embarrasse davantage..... j'ai blessé un jeune drôle qui m'avait vexé quelque temps, dans une misérable querelle qui m'est survenue le matin où j'ai quitté les îles

Shetland. — Est-il mort? demanda Bunce : ici, c'est une question plus sérieuse qu'au grand Caimains, ou dans les îles Bahama, où l'on peut descendre deux ou trois fâcheux dans une matinée, sans qu'on entende parler d'eux, sans qu'on s'en inquiète plus que si c'étaient des pigeons ramiers. Mais il peut en être autrement ici; j'espère donc que vous n'avez pas rendu votre ennemi immortel. — Je l'espère aussi, quoique ma colère ait toujours été fatale à tous ceux qui m'avaient provoqué le moins du monde. A vrai dire, j'en suis fâché pour ce pauvre garçon, vu surtout qu'il m'a fallu le laisser en folle compagnie. — En folle compagnie! Ma foi, que voulez-vous dire? — Vous allez l'apprendre. En premier lieu, vous saurez que ce jeune homme se trouva soudain près de moi dans un moment où je tâchais de séduire l'oreille de Minna pour qu'elle m'accordât une entrevue secrète avant que je misse à la voile, et que je pusse lui expliquer mon projet relativement à notre amour. Or, être interrompu par ce jeune homme sans usage du monde, à un pareil instant..... — L'interruption méritait la mort, de par toutes les lois de l'amour et de l'honneur. — Trève à vos tirades dramatiques, Jack, et prêtez-moi l'oreille une minute..... Le jeune homme, qui est naturellement très vif, trouva convenable de riposter quand je lui ordonnai de passer son chemin. Je ne suis pas, vous savez, très patient, et j'assaisonnai mon ordre d'un coup qu'il me rendit de la bonne façon. Nous luttâmes à forces égales, jusqu'à ce que l'envie me prenant de m'en débarrasser à tout prix, il me fallut absolument recourir à la pointe de mon poignard, que, suivant un vieil usage, je porte toujours sur moi. A peine la blessure fut-elle faite que je m'en repentis; mais je n'avais que le temps de m'enfuir et de me cacher, car si l'on me découvrait de la maison, j'étais perdu; le fier vieillard qui est chef de la famille aurait fait justice de moi, lors même que j'aurais été son frère. Je chargeai au plus vite le corps sur mes épaules pour le porter vers la mer, déterminé à le jeter, sans plus de gêne dans une *riva*, comme disent les Shetlandais, c'est-à-dire dans un précipice d'une grande profondeur, où il serait bien des années avant d'être découvert. Ensuite, j'avais l'intention de sauter dans la barque que j'avais fait préparer, et de cingler vers Kirkwall. Mais, tandis que je courais vers le rivage avec mon fardeau, le pauvre jeune homme se mit à gémir, et je reconnus ainsi que la blessure n'avait pas été mortelle. J'étais en ce moment bien caché au milieu des rocs; et ne désirant pas consommer le crime, je déposai mon antagoniste à terre, et je faisais tout

mon possible pour étancher le sang, quand une vieille femme se présenta soudain à moi. C'était une personne que j'avais souvent vue dans l'île, et que les habitants sont assez simples pour croire sorcière ; c'est une *obie*, comme disent les nègres. Elle me pria de lui confier le blessé, et le temps m'était trop précieux pour que j'hésitasse à satisfaire sa demande. Elle voulait m'en dire davantage, lorsque nous entendîmes la voix d'un sot vieillard qui faisait partie de la maison, et qui chantait à peu de distance. Elle mit alors un doigt sur ses lèvres pour m'ordonner de faire silence, siffla tout doucement, et une brute de nain difforme et contrefait venant à son secours, ils emportèrent le blessé dans une des cavernes dont l'endroit est rempli, et moi je me hâtai de gagner le rivage et ma barque. Si cette vieille coquine est, comme on le dit, en relation avec le roi de l'air, elle m'a servi ce matin-là un plat de sa façon ; car les ouragans des Indes occidentales que nous avons essuyés ensemble ne font pas un plus affreux tintamarre que la bourrasque qui m'a écarté de ma route, à tel point que, sans une boussole de poche que j'avais par hasard sur moi, je n'aurais jamais pu arriver à Belle-Ile, où je trouvai un brick qui m'amena à Kirkwall. Mais que cette vieille me voulût du bien ou du mal, je suis enfin venu sain et sauf ici ; me voilà à terre, mais entouré de périls et de difficultés de plus d'une espèce. — Oh ! le diable emporte le Head-Sumburgh, ou quel que soit le nom de ce roc contre lequel vous avez brisé notre charmante petite *Vengeance !* — Ne dites pas que je l'ai brisée contre ce maudit roc ; ne vous ai-je pas dit cinquante fois que si les lâches ne s'étaient pas jetés dans leur chaloupe, quoique je leur montrasse le danger et les avertisse qu'ils seraient tous engloutis (ce qui leur arriva à l'instant où ils coupèrent le câble), elle serait encore à flot en ce moment ? S'ils étaient restés avec moi et avec le vaisseau, leur vie à tous était sauvée ; si j'étais allé avec eux, je serais mort : qui peut dire si j'ai bien fait ? — Allons, je connais votre affaire maintenant, et je puis vous secourir et vous conseiller pour le mieux. Je serai fidèle, Clément, fidèle comme la lame à la poignée ; mais je ne puis penser à nous quitter : comme dit la vieille chanson écossaise,

« Malheur à moi si nous nous séparons. »

Mais vous viendrez à bord avec nous aujourd'hui, en tout cas ? — Je n'ai pas d'autre lieu de refuge, » dit Cleveland avec un soupir.

Alors il parcourut encore une fois la baie des yeux, braqua sa

lunette sur tous les navires qui la traversaient, dans l'espoir de distinguer le bâtiment de Magnus Troil, puis, suivant son compagnon, il descendit la montagne en silence.

CHAPITRE XXXII.

LA DISPUTE.

> Je lutte comme le vaisseau qu'entraîne la marée qui, faute d'un bon vent, n'a point la force de résister à la force du courant... C'est ainsi que, jurant chaque jour de renoncer à mes vices, l'habitude, une circonstance imprévue, une nouvelle tentation, me rejettent à la mer... O souffle divin, gonfle mes voiles, seconde mon faible navire qui ne peut jamais sans toi gagner le port du salut.
>
> *Il est rare de rencontrer deux pareils.*

Cleveland, avec son confident Bunce, descendit quelque temps la montagne sans prononcer un mot, jusqu'à ce qu'enfin ce dernier renoua la conversation.

« La blessure de ce jeune drôle vous pèse plus qu'il ne faut sur la conscience, capitaine... J'aurais cru que vous saviez faire davantage et y penser moins. — Pas après une si légère provocation, Jack, répondit Cleveland. Cet enfant m'avait sauvé la vie; et croyez que je lui avais rendu la pareille, sans quoi nous n'en serions jamais venus à nous battre. J'espère qu'il guérira avec le secours de cette femme qui a certainement une admirable connaissance des simples. — Des simples! oui, plantes et hommes, capitaine, catégorie dans laquelle il me faudra vous ranger, si vous songez encore à cette affaire. Que vous deveniez fou d'amour pour une fillette, bon! c'est le cas de plus d'un honnête homme; mais vous tourmenter la caboche des momeries d'une vieille femme, c'est une trop grande sottise pour qu'on la passe à un ami. Parlez-moi de votre Minna, puisque tel est son nom, autant que vous voudrez; mais vous n'avez aucun droit de troubler le cerveau de votre fidèle écuyer errant à propos de votre drôlesse de magicienne. Et maintenant que nous voici revenus au milieu des boutiques et des tentes que ces bonnes gens s'occupent à préparer... voyons et cherchons si nous ne pouvons pas trouver un peu de divertissement. Dans la joyeuse Angleterre, en pareille occasion, vous verriez deux ou trois bandes de comédiens ambulants, autant de mangeurs de feu et de sorciers;

autant de ménageries d'animaux sauvages. Mais parmi ces braves gens, il n'y a rien qui ne sente le nécessaire ou l'utile... non, pas même une seule querelle entre mon joyeux compère Polichinelle et Jeanne sa moitié. »

Tandis que Bunce parlait ainsi, Cleveland jeta les yeux sur des habits d'une rare élégance qui, avec d'autres objets, étaient étalés sur le devant d'une boutique dont les ornements et les décors extérieurs étaient beaucoup plus soignés que les autres. Il y avait au dessus une petite enseigne de toile peinte, annonçant la variété des marchandises que le propriétaire de la boutique, Bryce Snailsfoot, avait à vendre, et les prix raisonnables auxquels il se proposait de les offrir au public. Pour mieux attirer l'attention des passants, l'enseigne présentait de l'autre côté un dessin emblématique, représentant nos premiers pères revêtus de leur costume végétal avec cette légende :

Les malheureux pécheurs, par le serpent déçus,
De feuilles aussitôt se couvrirent confus.
Si nos arbres n'ont point ou guère de feuillage,
Nous possédons le lin et la laine en partage ;
Le lin pour nos habits pompeux,
Et la laine pour les draps bleus,
Parure des gens du village.
De Lambmas [1] fillettes, galants,
Vous serez mes premiers chalands.

Tandis que Cleveland lisait ce précieux morceau de vers qui rappelaient à sa mémoire Claude Halcro, qui, poète lauréat de ces îles, et doué d'une verve toujours prête à travailler pour les petits comme pour les grands, devait en être l'auteur, le digne propriétaire de la boutique, apercevant le capitaine, se mit aussitôt et d'une main tremblante à serrer quelques uns des habits qu'il avait seulement exposés, attendu que la foire ne commençait que le lendemain, pour leur faire prendre l'air ou exciter l'admiration des promeneurs.

« Sur ma parole, capitaine, » dit Bunce bas à Cleveland, « il faut que ce drôle vous soit tombé quelque jour sous la patte, qu'il

1. C'était une ancienne coutume qu'à la foire de Saint-Olla les jeunes gens de la classe commune et des deux sexes se réunissent par couples pendant le temps de la foire ; durant tout ce temps-là on appelait chaque couple frère et sœur de *Lambmas*. Il est aisé de concevoir que l'excessive familiarité qui provenait de cette coutume était sujette à bien des abus, d'autant plus que, dit-on, aucun scandale ne s'attachait aux indiscrétions qu'elle occasionnait. W. S.

se rappelle la rapacité de vos griffes, et craigne de les sentir une seconde fois. Voyez comme il se dépêche d'emballer ses marchandises, depuis qu'il a vu le bout de votre nez. — Ses marchandises! » répéta Cleveland en considérant avec plus d'attention les hardes que maniait le colporteur : « par le ciel ! ce sont mes habits que j'avais laissés dans une caisse à Jarlshof, après le naufrage de *la Vengeance*... Eh bien ! Bryce Snailsfoot, voleur, chien, infâme, qu'est-ce à dire? ne nous avez-vous pas assez sucés en achetant bon marché et en vendant cher, que vous vous êtes saisi de ma malle et de ma garde-robe ? »

Bryce Snailsfoot, qui probablement n'aurait pas été sans cette allocution fort disposé à *voir* son ami le capitaine, fut forcé par la vivacité de cette attaque à s'apercevoir de sa présence. Il murmura d'abord à son petit domestique qui, comme nous l'avons déjà remarqué, l'accompagnait toujours : « Cours à l'hôtel-de-ville, mon enfant, et dis aux prévôts et aux baillis d'envoyer sur-le-champ une douzaine de leurs officiers à la foire, car il est probable que nous allons avoir du tapage. »

Après avoir ainsi parlé, et appuyé son ordre d'une bonne tape sur l'épaule de son messager, qui le fit déguerpir de la boutique aussi vite que ses talons pouvaient l'emporter, Bryce Snailsfoot se tourna vers son ancienne connaissance, et avec cette surabondance de mots, cette exagération de politesse qui constituent ce qu'on appelle en Ecosse faire des phrases, il s'écria : « Le Seigneur en soit loué! le digne capitaine Cleveland, dont nous étions tous si en peine, est revenu dissiper nos inquiétudes! mes yeux ont été plus d'une fois mouillés pour vous (ici Bryce se les essuya), mais je suis charmé de vous voir rendu à vos amis affligés. — Mes amis affligés, infâme! répéta Cleveland; je vous donnerai meilleur sujet d'affliction que vous n'en avez jamais eu sur mon compte, si vous ne me dites pas à l'instant même où vous avez pris toutes mes hardes que voilà. — Pris! » s'écria Bryce en levant les yeux au ciel; « que les puissances nous soient en aide à présent... le pauvre gentilhomme a perdu la raison dans cette terrible bourrasque! — Comment donc, insolent coquin? » reprit Cleveland en caressant la canne qu'il portait; « croyez-vous que vous allez m'en imposer avec votre impudence? S'il vous plaît de garder une minute de plus une tête entière sur vos épaules et une épine dorsale sans fracture, dites-moi où diable vous m'avez volé ma garde-robe? »

Bryce Snailsfoot répondit par une seconde exclamation des mots;

« Volé ! que le ciel me soit en aide ! » mais en même temps, sentant bien que le capitaine allait, sans plus tarder, se mettre à l'ouvrage, il jetait vers la ville des regards inquiets, pour voir si la force armée n'arriverait pas enfin à son secours.

« Je veux une réponse à l'instant, » s'écria le capitaine en levant sa canne, « ou sinon je vous roue de coups, et je jette votre boutique au milieu du chemin. »

Cependant maître John Bunce, qui regardait toute l'affaire comme une excellente plaisanterie, et s'amusait beaucoup de la colère de Cleveland, arrêta le bras du capitaine, sans songer le moins du monde à l'empêcher de mettre ensuite ses menaces à exécution, et n'intervenant qu'autant qu'il le fallait pour prolonger une dispute si amusante.

« Voyons, laissez cet honnête homme parler, mon cher, lui dit-il ; il a une aussi bonne figure de fourbe qu'il s'en trouvât jamais sur les épaules d'un bandit, et sa bouche distille ces fleurs de rhétorique à l'aide desquelles on rogne un pouce d'étoffe au chaland. Et puis considérez, je vous prie, que vous exercez tous deux presque le même métier... il mesure ses marchandises à l'aune, vous à l'épée... Je ne souffrirai donc pas que vous le rossiez avant qu'il vous puisse riposter. — Vous êtes un fou ! « dit Cleveland en cherchant à se débarrasser de son ami... « lâchez-moi, car, par le ciel, je veux l'assommer ! — Tenez-le ferme ! s'écria le colporteur ; mon cher, mon digne, mon brave monsieur, tenez-le ferme ! — Dites donc quelque chose pour votre défense, répliqua Bunce : recourez à la boîte aux ruses, l'ami ; parlez enfin, ou, par mon âme, je le lâche contre vous. — Il prétend que j'ai volé ces marchandises, » dit Bryce qui se vit alors serré de si près qu'il fut impossible de n'en pas venir au plaidoyer ; « or, comment les aurais-je volées, quand elles m'appartiennent, par suite d'un honnête et loyal marché ? — Par un marché, infâme vagabond ! s'écria Cleveland ; de qui osâtes-vous acheter mes hardes ? et qui eut l'impudence de les vendre ? — Cette digne ménagère, mistress Swertha, la femme de charge de Jarlshof, qui agissait comme votre exécutrice, répondit le colporteur, et le cœur lui en saignait. — Et je suppose qu'elle avait l'intention de grossir d'autant sa bourse, répliqua le capitaine ; mais comment a-t-elle osé vendre des choses laissées en dépôt chez son maître ? — Comment ? elle a agi pour le mieux, la brave femme, » reprit le colporteur désirant prolonger la discussion jusqu'à l'arrivée du secours ; « et si vous voulez seulement entendre la raison»

je suis prêt à vous rendre compte de la caisse et de tout ce qu'elle contient. — Parle donc, et n'aie plus recours à tes damnables évasions; si tu montres la moindre intention d'être quelque peu honnête une fois dans ta vie, je ne te battrai pas. — Voyez-vous, noble capitaine, » reprit le colporteur... et puis il marmotta à part à lui : « Que la peste soit des jambes boiteuses de Pate Peterson! ils l'attendent sûrement, ce vilain bancal! » Puis il reprit à haute voix : « Le pays, voyez-vous, est dans une grande inquiétude... dans une grande inquiétude, ma foi... dans une très grande inquiétude, vraiment... Votre Honneur était perdu... Votre Honneur, qui était aimé des grands et des petits, était perdu à ce qu'on croyait... on ne devait plus entendre parler de vous... vous étiez un homme fini, trépassé, mort, défunt. — Vos côtes vous diront que je suis encore en vie, coquin! s'écria l'irritable capitaine. — De la patience... vous ne voulez pas laisser parler, dit le colporteur... Et puis il y avait le jeune Mordaunt Mertoun... — Ha! fit le capitaine, que lui est-il arrivé? — On ne peut le retrouver, répliqua le porte-balle; pas un mot, pas un demi-mot... c'est un jeune homme perdu... Il est tombé, à ce qu'on pense, d'un rocher dans la mer... il s'exposait toujours. J'étais en marché avec lui pour des fourrures et des peaux, qu'il me devait en échange de poudre, de plomb et autres articles; et le voilà qui disparaît, qui s'éclipse... qui s'évanouit d'au milieu de nous, comme la dernière bouffée que tire une vieille femme de sa pipe. — Mais quel rapport tout cela a-t-il avec les habits du capitaine, mon cher ami? demanda Bunce. Je vais vous battre moi-même jusqu'à ce que vous arriviez à ce point. — Eh bien, eh bien... patience, patience! » s'écria Bryce en agitant sa main; « vous aurez toujours bien le temps après. Voilà donc deux personnes qui disparaissent, comme je disais, sans parler de la tristesse qui règne à Burgh-Westra, à cause de la santé de miss Minna... — Ne plaisante pas sur elle, gredin! » dit Cleveland avec une colère moins bruyante, mais plus concentrée que celle qui l'avait enflammé jusqu'alors; « car si tu la nommes sans le respect convenable, je te coupe les oreilles, et te les fais manger sur l'heure. — Hé, hé, hé! » dit le colporteur en affectant de rire : « ce serait une drôle de plaisanterie! vous êtes en humeur de rire. Mais pour ne rien dire de Burgh-Westra, il y avait un individu à Jarlshof, un vieux M. Mertoun, père de M. Mordaunt, qu'on croyait tenir à la maison aussi solidement qu'elle tient au Sumburgh-Head; or, vos hardes ne pouvaient pas lui servir, puisqu'il

est perdu tout comme le jeune garçon dont je viens de vous parler. Voilà Magnus Troil, je le nomme avec respect, qui monte à cheval; voilà le plaisant Claude Halcro qui saute dans une barque, lui qui manœuvre le plus mal de tous les Shetlandais, attendu que les vers lui trottent toujours par la tête; voilà le facteur sur le qui-vive (le facteur écossais, cet homme qui parle toujours de fossés, de rigoles et de pareils travaux sans profit, qui n'aboutiront à rien), le voilà aussi qui se met en campagne; si bien que vous pourriez dire, d'une certaine façon, qu'une moitié des habitants de Mainland est perdue, et que l'autre court les champs pour la retrouver... les vilains temps! »

Le capitaine Cleveland avait contenu sa colère, et écouté cette tirade du digne marchand avec impatience, il est vrai, mais non sans un peu d'espérance d'attraper quelque chose qui le concernât lui-même; mais Bunce commençait à se fâcher à son tour. « Les habits! s'écria-t-il, les habits! les habits! les habits! » accompagnant chacune de ces exclamations d'un moulinet de sa canne, dont l'habileté consistait à approcher le plus possible des oreilles du colporteur, sans réellement le toucher.

Le colporteur, se rétrécissant à chacune de ces démonstrations, s'écriait: « Holà! monsieur... bon monsieur... digne monsieur.... Quant aux habits... je trouvai la digne dame dans un grand chagrin à cause de son vieux maître, à cause de son jeune maître, et à cause du digne capitaine Cleveland; à cause de l'affliction de la famille du digne fowd, et à cause de l'inquiétude du digne fowd lui-même au sujet du facteur, et à propos aussi de Claude Halcro; enfin, pour bien d'autres causes et sujets, nous mêlâmes nos chagrins et nos larmes avec une bouteille, comme porte le texte saint; nous appelâmes pour nous conseiller le Rauzellaer, un digne homme, qu'on appelle Niel Ronaldson, qui jouit d'une bonne réputation... »

Ici fut fait un nouveau moulinet si serré que la canne frisa l'oreille du colporteur. Il recula, et la vérité, ou ce qu'il voulait que l'on considérât comme tel, sortit enfin de sa bouche sans plus de circonlocutions: ainsi un bouchon, après avoir inutilement frémi et bourdonné, s'élance hors d'une bouteille de bière mousseuse.

« Bref, que diable voulez-vous savoir de plus?.. La femme m'a vendu la caisse d'habits... elle m'appartient, puisque je l'ai achetée, et cela je le soutiendrai à la vie, à la mort. — En d'autres termes, dit Cleveland, cette vieille et avare coquine a eu l'impudence de vendre ce qui ne lui appartenait pas; et vous, honnête

Bryce Snailsfoot, vous avez eu l'effronterie d'en être l'acquéreur. — Mais, cher capitaine, répliqua le consciencieux colporteur, que devaient donc faire deux pauvres gens? Vous aviez disparu, vous, possesseur de toutes ces nippes; et M. Mordaunt, qui les avait en dépôt, avait aussi disparu; et puis ces nippes commençaient à prendre l'humidité; elles auraient pu se moisir, se pourrir; alors...— Ainsi cette vieille voleuse les a vendues, et vous les avez achetées, je suppose, seulement pour les empêcher de se gâter? ajouta Cleveland. — Sans doute! je vous jure, noble capitaine, que c'était là notre seul motif. —Eh bien! écoutez-moi donc, impudent fripon, reprit le capitaine. Je ne veux pas salir mes doigts sur vous, ni faire de tapage en ce lieu... — Vous avez de bonnes raisons pour cela, capitaine... ah, ah! » dit le colporteur finement.

« Je vous briserai les os si vous prononcez encore une parole. Prenez-y garde... Je vous offre d'avantageuses conditions... rendez-moi le portefeuille de cuir noir à serrure, la bourse de doublons, quelques habits dont j'ai besoin, et gardez le reste au nom du diable. — Des doublons!... » s'écria le colporteur avec une élévation de voix propre à indiquer le comble de la surprise. « A quel propos me parlez-vous de doublons? J'ai acheté des justaucorps, et non des doublons... S'il y avait des doublons dans la caisse, sans doute Swertha les aura mis en réserve pour Votre Honneur... L'humidité ne gâte pas l'or, vous savez. — Rends-moi mon portefeuille et tout mon bien, infâme brigand, ou sans ajouter un mot je te brise la tête! »

Le rusé colporteur, jetant les yeux autour de lui, vit que le secours approchait dans la personne d'environ six officiers; car différentes querelles avec l'équipage du pirate avaient appris aux magistrats de Kirkwall à augmenter le nombre de leurs agents de police quand il s'agissait de ces étrangers.

« Vous feriez mieux de garder pour vous-même le nom de brigand, honorable capitaine, » reprit le marchand enhardi par l'arrivée de la force publique; « car qui sait comment toutes ces belles nippes et toutes ces richesses sont venues entre vos mains? »

Ces mots furent prononcés d'un ton et d'un air si insolent que le capitaine ne tarda point davantage : saisissant le porte-balle par le collet, il le tira hors de son comptoir temporaire, qui fut, avec toutes les marchandises dont il était couvert, culbuté dans le combat; et le retenant d'une main, il lui appliqua de sa canne une sévère correction. Cette opération fut faite si soudainement et avec

tant d'énergie, que Bryce Snailsfoot, gaillard assez vigoureux pourtant, fut tout-à-fait déconcerté par la vivacité de l'attaque, et fit à peine un effort pour se dégager ; seulement il beugla au secours comme un taureau. Les officiers, qui ne se pressaient guère, arrivèrent enfin ; ils tâchèrent de saisir Cleveland, et, en l'attaquant tous ensemble, l'obligèrent à lâcher le colporteur pour se défendre lui-même contre leur attaque. Il le fit avec infiniment de vigueur, de courage et d'adresse, secondé par son ami Jack Bunce, qui avait vu avec un extrême plaisir le colporteur recevoir les coups, et qui combattait alors vaillamment pour sauver son camarade des conséquences. Mais comme depuis quelque temps la mésintelligence existait entre les habitants de la ville et l'équipage du pirate, les premiers, provoqués par l'insolente conduite des marins, avaient résolu de se porter mutuellement secours et de soutenir la force armée dans les querelles qui s'élèveraient à l'avenir. En cette occasion, tant de spectateurs vinrent prendre parti pour les constables, que Cleveland, après avoir courageusement combattu, fut enfin renversé à terre et fait prisonnier. Son compagnon plus heureux s'était échappé, grâce à la vitesse de ses jambes, dès qu'il avait vu que les honneurs de la journée ne pouvaient être pour eux.

Le cœur fier de Cleveland, qui, dans sa perversité, conservait des sentimens dignes de sa noblesse première, faillit se briser lorsqu'il se vit terrassé dans cette misérable querelle... Entraîné vers la ville comme prisonnier et conduit à travers les rues vers l'hôtel de ville, où les magistrats de la cité s'étaient assemblés en conseil, la probabilité d'un emprisonnement avec toutes ses conséquences se présentait à son esprit, et il maudit mille fois sa sottise de ne s'être pas soumis au brigandage du colporteur, plutôt que de s'exposer à une position si périlleuse.

Mais au moment même où ils arrivèrent à la porte de l'hôtel, qui était situé au milieu de la petite ville, la face des affaires fut soudainement changée par un incident inattendu.

Bunce, qui dans sa retraite précipitée avait voulu secourir son ami autant que lui-même, s'était rendu à la baie où la barque du pirate était alors amarrée, et avait appelé les hommes de l'équipage au secours de Cleveland. Il arriva donc sur le lieu de la scène des lurons déterminés, comme il convenait à leur profession, les traits bronzés par le soleil du tropique, sous lequel ils l'avaient exercée. Ils s'élancèrent au milieu de la foule, l'écartant à coups de

bâton ; et se frayant un passage jusqu'à Cleveland, ils l'eurent bientôt arraché aux mains des officiers de police, qui n'étaient nullement préparés à repousser un attaque si furieuse et si soudaine. Les pirates emmenèrent Cleveland en triomphe vers le quai : deux ou trois d'entre eux se retournaient de temps à autre pour faire reculer la populace dont les efforts pour reprendre le prisonnier étaient d'autant moins impétueux que les marins étaient armés de sabres et de pistolets aussi bien que des armes moins meurtrières dont ils avaient seulement fait usage jusqu'à ce moment.

Ils regagnèrent leur barque en sûreté, et y sautèrent avec Cleveland, à qui les circonstances ne semblaient pas offrir d'autre asile ; les vainqueurs se mirent à ramer vers leur vaisseau, en chantant, pour accompagner le bruit des rames, une vieille chanson dont les habitants de Kirkwall purent seulement entendre le premier couplet.

Ainsi le pirate
Au péril éclate :
Drapeau noir, morbleu ;
Abaissez le bleu.

Décharge infernale,
A la proue, au pont,
Aux haubans, au front,
Et même à la cale.

Le chœur sauvage de leurs voix se fit encore entendre longtemps après que les paroles eurent cessé d'être intelligibles... Et ainsi le capitaine Cleveland se trouva rejeté, presque malgré lui, au milieu des terribles compagnons dont il avait si souvent résolu de se séparer.

CHAPITRE XXXIII.

LA MÈRE.

L'amour maternel, mon ami, est plus puissant que la sagesse ; c'est le charme qui, comme l'appât du fauconnier, peut ramener du haut des cieux les génies dont l'essor est le plus superbe... Ainsi, quand le fameux Prospera quitta sa robe magique, ce fut Mironda qui l'enleva de ses épaules. *Vieille Comédie.*

Notre histoire, dont le théâtre change si souvent, doit à présent revenir à Mordaunt Mertoun. Nous l'avons laissé dans la situa-

tion d'un homme qui a reçu une grave blessure ; et nous le retrouvons maintenant en convalescence, pâle et faible néanmoins, par suite d'une grande perte de sang et d'une fièvre qui s'était emparé de lui après sa blessure. Il avait été assez heureux pour que l'arme de son adversaire eût glissé sur les côtes et occasionné seulement une grande effusion de sang sans attaquer aucune partie vitale, et il était alors presque guéri : tant avaient de vertu les vulnéraires et les onguents que lui avait administrés la savante Norna de Fitful-Head !

La matrone et son malade habitaient alors tous deux une maison située dans une île plus éloignée. Mordaunt avait été transporté, pendant sa maladie et avant qu'il eût parfaitement repris connaissance, d'abord à la singulière habitation de la sibylle, près de Fitful-Head, et un des bateaux pêcheurs qui stationnaient à Burgh-Westra l'avait ensuite conduit au lieu où il se trouvait actuellement. Car tel était l'empire qu'avait acquis Norna sur les esprits superstitieux de ses compatriotes, qu'elle ne manquait jamais de trouver des agents fidèles pour exécuter ses ordres,. quels qu'ils fussent ; et comme en pareille occasion elle recommandait presque toujours de garder le plus profond secret, les insulaires s'étonnaient tour à tour de certains événemens qui, de fait, avaient été produits par leur intervention ou celle de leurs voisins, et dans lesquels, s'ils eussent communiqué librement entre eux, il ne serait pas resté l'ombre du merveilleux.

Mordaunt était alors assis au coin du feu dans un appartement assez bien meublé, tenant à la main un livre qu'il regardait de temps à autre avec des signes d'ennui et d'impatience. Enfin ces sentiments le dominèrent à tel point, que, jetant le volume sur la table, il fixa ses regards sur le feu, et sembla livré à de pénibles méditations.

Norna qui était alors assise devant lui, et paraissait s'occuper de la composition d'une drogue ou d'un onguent, se leva avec inquiétude, et s'approchant de Mordaunt, lui tâta le pouls, en lui demandant, du ton le plus affectueux, s'il avait ressenti une douleur subite et où gisait son mal. Mordaunt répondit qu'il ne ressentait aucun mal ; et, quoiqu'il fît cette réponse d'un ton qui témoignait une haute gratitude pour celle qui l'avait interrogé, la pythonisse n'en parut point satisfaite.

« Jeune ingrat pour qui j'ai tant fait, dit-elle, vous que j'ai retiré, par ma puissance et mon savoir, du seuil même de la tombe...

êtes-vous déjà si fatigué de moi, que vous ne puissiez vous abstenir de montrer combien vous souhaitez vivement de vous éloigner pendant les premiers jours d'une vie que je vous ai rendue? — Vous me faites injure, ma chère protectrice, répondit Mordaunt, je ne suis point las de votre société; mais j'ai à remplir des devoirs qui me rappellent à la vie ordinaire. — Des devoirs! répéta Norna; et quels devoirs peuvent s'opposer à la reconnaissance que vous me devez?.... Des devoirs! vous pensez sans doute à tirer des coups de fusil, ou à gravir des rochers pour dénicher un oiseau de mer? Vos forces ne sont pas encore assez rétablies pour de tels exercices, et pourtant voilà les devoirs auxquels vous êtes si empressé de revenir! — Nullement, ma bonne et chère dame; et pour nommer un des nombreux devoirs qui me font désirer de vous quitter à présent que j'en ai la force, permettez-moi de mentionner celui d'un fils envers son père. — Envers votre père? » dit Norna avec un sourire ironique qui avait quelque chose de frénétique. « Oh! vous ne savez pas comment nous pouvons, dans ces îles, nous débarrasser d'un seul coup de ces devoirs! Mais, quant à votre père, » ajouta-t-elle d'un ton plus calme, « qu'a-t-il fait pour vous, qui mérite les soins et les égards dont vous parlez? N'est-ce pas lui, comme vous me l'avez jadis conté, qui vous laissa tant d'années entre des mains étrangères et dans la pauvreté, sans demander si vous étiez mort ou vivant, et se contentant d'envoyer de temps à autre aux gens qui vous élevaient de modiques secours, comme on jette l'aumône à un lépreux qu'on n'oserait approcher? Et, durant ces dernières années où il a fait de vous le compagnon de sa misère, il a été parfois votre pédagogue, parfois votre bourreau, mais jamais, Mordaunt, jamais votre père. — Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mon père n'est pas aimant, mais il est et fut toujours réellement bon. L'affection ne vient pas à volonté; et le devoir d'un fils est de se montrer reconnaissant des bienfaits qu'il reçoit de son père, lors même qu'il les accorde avec froideur. Mon père a pris soin de mon éducation, et je suis convaincu qu'il m'aime. Il est malheureux, et quand même il ne m'aimerait pas... — Et il ne vous aime pas, » interrompit Norna brusquement; « il n'a jamais aimé rien ni personne que lui-même... Il est malheureux, mais son malheur est bien mérité... O Mordaunt, vous avez une mère du moins... une mère qui vous aime comme les gouttes de sang de son cœur! — Je sais qu'il ne me reste que mon père, ma mère est morte depuis long-temps; vous êtes dans

l'erreur... — Non pas, non pas, » dit Norna avec l'accent de la plus vive sensibilité, « vous avez encore plus qu'un père... votre malheureuse mère n'est pas morte... Plût au ciel qu'elle le fût! mais elle ne l'est pas. Ta mère, des deux auteurs de tes jours, est la seule qui t'aime; et je... je... Mordaunt, » ajouta-t-elle en se jettant à son cou, « je suis cette malheureuse... et maintenant très heureuse mère. »

Elle le serra dans des étreintes presque convulsives, et ses larmes, les premières peut-être qu'elle eût versées depuis bien des années, coulèrent par torrent tandis qu'elle le pressait contre son sein. Interdit de ce qu'il entendait, ému lui-même par l'excès de cette agitation, et pourtant disposé à attribuer ces bizarres transports à un accès de démence, Mordaunt s'efforça vainement de calmer l'esprit de cette femme extraordinaire.

« Fils ingrat, dit-elle, quelle autre qu'une mère aurait veillé sur toi comme j'ai veillé? Dès l'instant où je vis ton père, il y a maintenant plusieurs années, je le reconnus bien, lorsqu'il ne songeait guère à celle qui l'observait; je te vis alors enfant, confié à ses soins, et la nature, parlant à haute voix dans mon sein, m'assura que tu étais le sang de mon sang et les os de mes os. Songe combien de fois tu t'es étonné de m'apercevoir, aux moments où tu t'y attendais le moins, dans les endroits où tu venais prendre quelque plaisir ou quelque exercice! Songe combien de fois mes yeux t'ont suivi sur les précipices escarpés, et ma bouche a murmuré pour toi les charmes dont la puissance écarte ces mauvais démons qui se montrent au jeune téméraire dans les endroits les plus glissants du chemin, et le forcent à lâcher prise! N'ai-je pas suspendu à ton cou, en garantie de ta sûreté, cette chaîne d'or qu'un roi des fées donna au fondateur de notre race? Aurais-je laissé ce don précieux à un autre qu'à l'enfant de mon sein?.... Mordaunt, ma puissance a fait pour toi ce qu'une mère mortelle aurait tremblé de faire... J'ai conjuré la sirène à minuit pour que ta barque voguât heureusement en pleine mer... J'ai retenu les vents, et les navires ont senti leurs voiles vides retomber contre leurs mâts immobiles, pour que tu pusses te livrer en sûreté à tes jeux sur les rochers. »

Mordaunt, voyant qu'elle s'égarait davantage à mesure qu'elle parlait, tâcha de faire une réponse qui fût à la fois bienveillante et propre à modérer les transports toujours croissants de son imagination.

« Chère Norna, dit-il, j'ai sans doute bien des motifs de vous ap-

peler ma mère, vous qui m'avez comblé de tant de bienfaits, et vous recevrez toujours de moi l'affection et les égards d'un fils; mais la chaîne dont vous parlez a disparu de mon cou... je ne l'ai pas revue depuis que ce scélérat m'a blessé. — Hélas! se peut-il que tu penses en ce moment à cette chaîne!.. » dit Norna avec un accent douloureux; « mais, soit. Sache que c'est moi qui te l'ai reprise pour l'attacher au cou de celle qui t'est le plus chère, comme un signe que votre union, qui a été le seul désir terrestre qu'il me fût possible de former, s'accomplira un jour... Oui, dût l'enfer s'entr'ouvrir et s'opposer à cette alliance! — Hélas! » dit Mordaunt avec un soupir, « vous oubliez la différence de nos situations... Son père est riche et d'ancienne famille. — Pas plus riche que ne le sera l'héritier de Norna de Fitful-Head... pas d'un sang meilleur ni plus ancien que le sang qui coule dans tes veines, et que tu tiens de ta mère; car elle descend des mêmes comtes et rois de la mer de qui Magnus se glorifie de tirer origine... Penses-tu donc comme les pédants et fanatiques étrangers qui sont venus s'établir parmi nous, que ton sang est déshonoré parce que mon union avec ton père n'a point reçu la sanction d'un prêtre?.. Apprends que nous nous sommes mariés d'après l'ancienne mode des Norses... Nos mains se sont unies dans le cercle d'Odin, avec des vœux si solennels d'une éternelle fidélité, que même les lois de ces usurpateurs écossais les eussent sanctionnés comme équivalant à une bénédiction devant l'autel. Magnus n'a rien à reprocher à un fils né d'une telle union. Il y eut faiblesse... il y eut crime de ma part, mais l'infamie n'en doit pas retomber sur la naissance de mon fils. »

La manière calme et réfléchie dont Norna discutait ces différents points, commença à persuader à Mordaunt qu'elle disait la vérité. Elle ajoutait tant de circonstances, toutes liées entre elles d'une façon si satisfaisante et si raisonnable, qu'il semblait impossible de supposer que cette histoire ne fût qu'une illusion de cette démence qui se montrait quelquefois dans ses actions et dans ses paroles. Mille idées confuses se croisèrent dans son esprit, quand il crut possible que cette malheureuse femme qu'il voyait devant lui eût réellement droit de réclamer de lui le respect et l'affection dus à une mère. Il ne put chasser ses idées qu'en occupant son esprit d'un objet différent, mais qui n'avait guère moins d'intérêt; se promettant intérieurement de prendre le temps qu'il lui fallait pour obtenir de nouveaux détails et se livrer à de mûres réflexions, avant d'admettre ou de rejeter les prétentions que s'attribuait Norna à sa

tendresse et à ses égards. Elle était incontestablement sa bienfaitrice, du moins, et il ne pouvait mal faire en lui rendant le respect et les attentions d'un fils. D'ailleurs, il pouvait satisfaire Norna sans courir le moindre risque de se compromettre.

« Et pensez-vous donc réellement, ma mère, puisque vous m'ordonnez de vous appeler ainsi, reprit Mordaunt, qu'on puisse amener le fier Magnus Troil à oublier le ressentiment qu'il a conçu contre moi depuis quelques semaines, et à me permettre de songer à sa fille Brenda? — Brenda ! répéta Norna... qui parle de Brenda? C'est de Minna que je vous parlais. — Mais c'était à Brenda que je pensais, répliqua Mordaunt, c'est à elle que je pense à présent, à elle seule que je penserai toujours. — Impossible, mon fils ! Vous ne pouvez être si froid de cœur, si pauvre d'esprit que de préférer la sotte gaîté de la cadette, qui ne fera jamais qu'une simple femme de ménage, aux sentiments élevés et à la grande âme de la noble Minna? Qui s'arrêterait à cueillir l'humble violette, quand pour saisir la rose il suffit d'avancer la main? — Certaines personnes pensent que les fleurs les plus humbles exhalent les plus doux parfums. C'est dans cette idée que je veux vivre et mourir. — Vous osez me parler ainsi ! » s'écria Norna avec violence; puis changeant soudain de ton, et lui prenant la main de la manière la plus affectueuse, elle continua : « Vous ne devez pas... vous ne voulez pas prononcer de ces paroles, mon cher fils... vous ne voulez pas briser le cœur d'une mère dès la première heure où elle a embrassé son enfant !... Ne répondez pas, écoutez-moi plutôt. Il faut que vous épousiez Minna... j'ai suspendu à son cou un amulette fatal dont dépend votre bonheur à tous deux. Mes travaux, depuis des années, ont tendu à ce résultat. Il faut qu'il en soit ainsi, et non autrement... Minna doit être l'épouse de mon fils ! — Mais Brenda ne vous est-elle pas aussi parente, aussi chère? — Aussi parente par le sang, oui; mais pas si chère, pas si chère de moitié par l'affection. Le caractère doux, élevé et contemplatif de Minna en fait la digne compagne d'une femme dont les voies, comme les miennes, sont au dessus des sentiers ordinaires de ce monde. Brenda est une fille de ce monde, toujours prête à rire et à railler, qui nivellerait le savoir avec l'ignorance, et changerait la puissance en faiblesse, en ne croyant pas, et en ridiculisant tout ce qui est au dessus de la portée de son étroite intelligence. — Elle n'est sans doute ni superstitieuse ni enthousiaste, et je ne l'en aime que mieux. Songez aussi, ma mère, qu'elle répond à mon amour, et que Minna, si elle

aime quelqu'un, aime l'étranger Cleveland. — Elle ne l'aime pas... elle n'ose pas l'aimer; et lui n'ose pas la demander à son père. Je l'ai prévenu, lorsqu'il est arrivé à Burgh-Westra, que je vous la destinais. — Et c'est à cet avis imprudent que je dois la persévérante inimitié de cet homme... ma blessure, et presque la mort. Voyez, ma mère, où vos intrigues nous ont déjà conduits, et au nom du ciel ne les continuez pas davantage. »

Ce reproche parut frapper Norna avec la force et la vivacité d'un éclair; car elle appuya son front sur ses deux mains, et faillit tomber de son siége. Mordaunt fort effrayé se hâta de la soutenir dans ses bras, et quoique sachant à peine que dire, il prononça quelques mots incohérents.

« Pardonnez-moi, ô ciel! pardonnez-moi! » furent les premiers mots qui échappèrent à Norna lorsqu'elle rouvrit les yeux; « qu'au moins ce ne soit pas lui qui me punisse de mon crime... Oui, jeune homme, » dit-elle après un instant de silence, « vous avez osé dire ce que je n'osais me dire à moi-même... Vous avez dit des choses que je ne puis croire sans en mourir. »

Mordaunt chercha vainement à l'interrompre en protestant qu'il ignorait comment il avait pu l'offenser ou la chagriner, en l'assurant de son sincère regret s'il avait sans intention fait l'un ou l'autre. Elle continua d'une voix tremblante, mais avec véhémence :

« Oui! vous avez mis le doigt sur le noir soupçon qui empoisonne la conscience même de ma puissance... le seul don que j'aie reçu en échange de mon innocence et de la paix de mon esprit! votre voix se joint à celle du démon qui, lors même que les éléments me reconnaissent pour souveraine, murmure à mon oreille : « Norna, tout ceci n'est qu'illusion... votre pouvoir n'a pour fondement que la stupide crédulité des ignorants, entretenue par mille petits artifices de votre invention... » Voilà ce que dit Brenda... voilà ce que vous voulez dire; et si faux, si horriblement faux que cela soit, il y a des pensées rebelles dans ce cerveau troublé, » ajouta-t-elle en touchant son front du doigt, « qui, comme l'insurrection dans un pays révolté, se soulèvent pour prendre parti contre leur souveraine. Épargnez-moi, mon fils! » continua-t-elle d'une voix suppliante, « épargnez-moi!... la souveraineté dont vos discours me dépouilleraient n'est pas une grandeur digne d'envie. Peu de personnes convoiteraient de commander à des esprits toujours inquiets, à des vents toujours grondants, à des courants toujours furieux. Mon

trône est un nuage, mon sceptre un météore, mon royaume n'est peuplé que de fantômes! mais il faut que je cesse d'être, ou que je sois toujours la plus puissante, aussi bien que la plus misérable des créatures! — Ne tenez pas de si lugubres discours, ma chère et malheureuse bienfaitrice, » répliqua Mordaunt très affecté; « je penserai de votre puissance tout ce qu'il vous plaira que j'en pense. Mais par amour de nous-mêmes, considérez autrement les choses. Détournez vos pensées de ces études mystérieuses qui vous troublent l'esprit... de ces bizarres sujets de contemplation; donnez-leur un cours différent et meilleur. La vie aura encore des charmes pour vous, et la religion vous versera ses consolations. »

Elle l'écouta avec assez de calme, comme si elle pesait son conseil en désirant le suivre; mais quand il eut fini, elle secoua la tête et s'écria :

« Non, cela est impossible. Il faut que je reste la terrible... la mystérieuse Reim-Kennar... la maîtresse des éléments, ou que je cesse de vivre. Je n'ai que l'alternative; point de milieu. Mon poste doit être au faîte de ce roc sourcilleux, où jamais pied humain n'a monté avant le mien... ou bien, je dois dormir au sein de l'Océan sans fond, ses vagues blanches roulant mon corps insensible. La parricide ne sera point accusée encore d'imposture. — La parricide! » répéta Mordaunt en reculant d'horreur.

« Oui, mon fils! » reprit Norna avec un sombre sang-froid, plus effrayant que sa première impétuosité; « entre ces fatales murailles mon père a trouvé la mort, et par ma faute. C'est dans cette chambre qu'il fut trouvé, cadavre livide et sans vie; redoutez la désobéissance à vos parents, car tel en est le fruit! »

A ces mots elle se leva et sortit de l'appartement, où Mordaunt resta seul à méditer à loisir sur l'extraordinaire communication qu'il venait d'entendre. Il avait été instruit par son père à ne pas croire aux superstitions des îles Shetland, et il voyait alors que Norna, tout ingénieuse qu'elle était à tromper les autres, pouvait à peine s'en imposer à elle-même. C'était une forte présomption en faveur de la lucidité de son esprit. Mais d'une autre part, l'accusation de parricide qu'elle portait contre elle-même semblait si extraordinaire, si improbable, qu'aux yeux de Mordaunt cela jetait beaucoup de doute sur toutes ses autres assertions.

Il avait tout le temps de fixer ses idées sur ces différentes circonstances, car personne n'approchait de la solitaire demeure dont Norna, le nain et lui-même étaient les seuls habitants. L'île où elle

était située est sauvage, roide, escarpée, et consiste absolument en trois montagnes, ou pour mieux dire en une seule et haute montagne, divisée en trois sommets par des précipices, des abîmes et des vallées qui s'étendent depuis le faîte jusqu'à la mer, tandis que les trois crêtes s'élevant à une prodigieuse hauteur, et hérissées de rocs qui semblent inaccessibles, interceptent les nuages que le vent chasse de l'Atlantique; ces rochers ont des cavernes invisibles à l'œil des hommes, qui présentent aux éperviers, aux aigles et autres oiseaux de proie une retraite sombre et sûre.

Le sol de l'île est humide, moussu, froid, stérile. L'aspect en est partout triste et lugubre, à l'exception des bords des petits ruisseaux ou des ravines creusées dans le flanc des montagnes, qui est bordé de bouleaux et de noisetiers nains, et de groseilliers sauvages dont quelques uns sont assez grands pour porter le nom d'arbres dans ce pays inculte.

Mais le rivage de la mer, qui était la promenade favorite de Mordaunt depuis que sa convalescence lui permettait de prendre de l'exercice, avait des charmes qui compensaient l'aspect sauvage de l'intérieur. Un large et beau détroit sépare cette île déserte et montagneuse de l'île de Pomona, et au milieu de ce détroit est située, comme une table d'émeraude, la jolie petite île de Græmsay. Sur le Mainland, dans le lointain, on aperçoit la ville ou le village de Stromness, dont le havre prouve son excellence par le nombre considérable des bâtiments qui y sont en rade; et la baie, se rétrécissant ensuite à mesure qu'elle s'avance dans l'intérieur de Pomona, forme avec la marée montante la belle nappe d'eau qu'on nomme lac de Stemnis.

C'était là que Mordaunt avait pris l'habitude de se promener des heures entières, et ses yeux n'étaient pas insensibles à cette vue, quoique ses pensées fussent toujours agitées par les méditations les plus embarrassantes sur sa situation. Il avait résolu de quitter l'île dès que le rétablissement de sa santé lui permettrait ce voyage; mais sa reconnaissance pour Norna, dont il était au moins le fils adoptif, lui disait qu'il ne devait pas partir sans avoir obtenu son consentement, quand même il trouverait moyen de sortir de l'île, chose fort peu probable. A force d'importunités il obtint de sa bienfaitrice la promesse que, s'il consentait à régler sa conduite d'après ses conseils, elle le conduirait elle-même à la capitale des Orcades, quand la foire prochaine de Saint-Olla serait ouverte.

CHAPITRE XXXIV.

L'ÉQUIPAGE.

Entendez-vous l'insulte grossière, l'amère raillerie, la fière menace répondant à la plaisanterie brutale? les jurons résonnent comme des coups de pistolet; les menaces s'entre-choquent, pareilles au cliquetis des épées... A de tels sons reconnaissez une querelle de brigands, et les honnêtes gens pourront y trouver leur profit. *La Captivité*, poème.

LORSQUE Cleveland, arraché en triomphe à ses ennemis de Kirkwall, se trouva de nouveau à bord du vaisseau pirate, son arrivée excita les joyeuses clameurs d'une grande partie de l'équipage. Presque tous les matelots coururent lui serrer la main et lui faire leurs félicitations sur son retour; car la dignité de capitaine corsaire ne mettait pas grande différence entre lui et les derniers hommes du vaisseau, et jusqu'à l'heure du péril ils se regardaient comme ses égaux.

Quand le parti de Cleveland eut témoigné sa joie de le revoir, on entraîna le nouvel arrivant vers l'arrière où Goffe, le commandant actuel du navire, était assis sur un canon et écoutait d'un air sombre et mécontent les cris qui proclamaient la bienvenue de Cleveland. C'était un homme de quarante à cinquante ans, d'une taille au dessous de la moyenne, mais membré si vigoureusement que ses gens avaient coutume de le comparer à un vaisseau de soixante-quatre rasé. Ses cheveux noirs, son cou de taureau et ses épais sourcils, la vigueur de ses membres sans grâce et sa figure féroce formaient un contraste avec l'air mâle et le visage ouvert de Cleveland, chez qui l'exercice de son atroce profession n'avait pu détruire une grâce naturelle de manières et une heureuse expression de physionomie. Les deux capitaines corsaires se regardèrent quelque temps en silence, entourés chacun de leurs partisans. Les plus vieux de l'équipage s'étaient généralement rangés du côté de Goffe, tandis que les jeunes marins, à la tête desquels était Jack Bunce, s'attachaient à Cleveland.

Enfin Goffe rompit le silence... « Vous êtes le bienvenu à bord, capitaine Cleveland... de par mon couronnement de poupe! Je suppose que vous vous croyez encore commodore! mais tout a été

fini, de par Dieu, le jour où vous avez perdu votre navire. Allez donc au diable! »

Et ici, une fois pour toutes, nous pouvons remarquer que c'était la gracieuse coutume de ce commandant de mélanger les jurons et les autres mots par quantités à peu près égales, ce qu'il appelait *mettre des bordées* dans ses discours. Comme cependant ses décharges d'artillerie ne sont pas de notre goût, nous indiquerons seulement, par des blancs pareils à celui-ci — —, les endroits où devront être placées ces explétives; et ainsi (que le lecteur nous pardonne une fort mauvaise pointe), les volées de canon du capitaine Goffe se trouveront tirées en blanc.

Cleveland répondit qu'il ne désirait aucune dignité et n'en accepterait aucune, mais qu'il priait seulement le capitaine Goffe de lui prêter la chaloupe pour se rendre dans une autre île, attendu qu'il ne voulait ni commander Goffe ni rester sur un vaisseau à ses ordres.

« Et pourquoi pas sur un vaisseau à mes ordres, confrère? » demanda Goffe d'un ton dur; « — — êtes-vous un trop beau sire — — avec vos airs et vos tons — — pour servir sous mes ordres, quand — — il y a ici tant de gentilshommes plus âgés et meilleurs marins que vous? — J'ignore quel est celui de ces fameux marins, » dit Cleveland avec calme, « qui a placé le navire sous le feu de cette batterie de six canons qui pourrait le couler à fond, pour peu qu'on en eût envie, avant que vous pussiez couper le câble ou décamper. Des marins plus vieux et meilleurs que moi peuvent aimer à servir sous un semblable nigaud, mais quant à moi, je vous prie de m'excuser, capitaine... voilà tout ce que je voulais vous dire. — De par Dieu! je crois que vous êtes fous, reprit Hawkins le contre-maître... Une rencontre au sabre et au pistolet peut, dans ce sens, n'être pas à dédaigner quand on n'a rien de mieux à faire; mais que diable aurions-nous fait de notre sens commun si des gentilshommes de notre espèce allaient passer leur temps à se quereller les uns avec les autres pour donner à ces insulaires aux ailes de canard et aux pieds membraneux l'occasion de nous casser la tête à tous? — Bien parlé, vieil Hawkins! » dit Derrick le quartier-maître, qui était un officier de très grande importance parmi ces corsaires; « je dis que si les deux capitaines ne s'arrangent pas tranquillement ensemble, et ne sont pas en état de n'avoir qu'un cœur, qu'une tête pour la défense du vaisseau, il faut... le diable m'enlève!.. les déposer tous deux, et en élire un autre à leur place. — A savoir vous-

même, je suppose, monsieur le quartier-maître, répliqua Jack Bunce ; mais cela ne prendra pas... Celui qui commande des gen-t'lshommes doit être un gentilhomme lui-même, je pense, et je donne mon vote au capitaine Cleveland, comme au plus vaillant et au plus digne gentilhomme qui ait jamais attaqué un navire en mer. — Eh! mais, vous vous appelez gentilhomme, je crois! riposta Derrick ; ma foi... malgré vos beaux yeux, un tailleur en ferait un meilleur avec les plus méchantes nippes de votre garde-robe de comédien ambulant!... C'est une honte pour des gens de cœur d'avoir à bord un M. Belle-Jambe comme celui-là. »

Jack fut si courroucé de ces insultes qu'il mit sans plus tarder la main sur la garde de son sabre. Mais le charpentier et le contre-maître intervinrent, l'un en brandissant sa large hache et en jurant qu'il fendrait le crâne à celui qui porterait le premier coup, et l'autre en leur rappelant que toute dispute, toute querelle, et à plus forte raison tout combat était strictement défendu à bord; que si deux gentilshommes avaient une contestation à arranger, ils devaient aller à terre et la vider au sabre ou au pistolet en présence de deux camarades.

« Je n'ai de différend avec personne!... » dit Goffe brusquement. « Le capitaine Cleveland s'est promené dans ces îles pour s'amuser!... et nous avons perdu temps et richesses à l'attendre, quand nous aurions pu ajouter vingt ou trente mille dollars à la bourse commune. Cependant s'il plaît au reste des gentilshommes corsaires de le laisser partir, je n'en murmurerai pas! — Je propose, dit le contre-maître, qu'aux termes du réglement, il y ait assemblée générale dans la grande cabine, pour délibérer sur la marche à suivre dans cette affaire. »

Un assentiment unanime accueillit la proposition du contre-maître; car tout le monde trouvait son compte à ces assemblées générales où chacun des pirates avait droit de voter. Mais la grande raison pour laquelle l'équipage s'applaudissait de cette franchise, c'était que dans ces solennelles occasions on distribuait l'eau-de-vie à qui en voulait... droit que les corsaires ne manquaient pas d'exercer dans toute son étendue afin de s'aider dans leurs délibérations. Mais quelques uns de ces aventuriers, qui joignaient tant soit peu de jugement au caractère hardi et entreprenant de leur profession, avaient coutume en pareil cas de garder certaines bornes et de rester à peu près sobres; ainsi c'était par eux, avec l'apparence d'une décision rendue en assemblée géné-

rale, qu'étaient prises toutes les déterminations d'importance relativement aux croisières et aux entreprises. Le reste de l'équipage, en sortant de son ivresse, se persuadait aisément que la résolution adoptée était l'effet légitime de la sagesse combinée de tout le sénat.

En la présente occasion l'orgie ne s'arrêta que quand la plus grande partie de l'équipage montra l'ivresse sous ses formes les plus hideuses et les plus ignobles... proférant des jurons vides de sens... exhalant les plus horribles imprécations de pure gaîté de cœur... chantant des chansons dont l'obscénité pouvait seulement rivaliser avec l'impiété. Au milieu de cet enfer terrestre, les deux capitaines, entourés de trois ou quatre de leurs principaux partisans, du charpentier et du contre-maître, qui tenaient les fils en pareille occasion, formaient un *pandæmonium* ou conseil privé pour aviser à ce qu'il fallait faire ; car, comme l'observait métaphoriquement le contre-maître, ils étaient dans un étroit canal, et il fallait toujours sonder la route.

Quand ils commencèrent leur consultation, les amis de Goffe remarquèrent à leur grand déplaisir qu'il n'avait pas observé la règle salutaire que nous venons de mentionner, mais que pour cacher la mortification que lui avait causée le retour subit de Cleveland, et l'accueil qu'il avait reçu de l'équipage, le vieux capitaine avait fortement compromis sa raison. La sombre taciturnité qui lui était naturelle avait empêché qu'on ne s'en aperçût avant que le conseil ouvrît ses délibérations; mais alors la chose devint manifeste.

Le premier orateur qui parla fut Cleveland. Il déclara que, loin de viser au commandement du navire, la seule faveur qu'il demandait, c'était qu'on le débarquât sur une île, sur un écueil, à quelque distance de Kirkwall, et qu'on le laissât s'arranger comme il pourrait.

Le contre-maître attaqua vivement cette résolution. « Nos camarades, dit-il, connaissent tous Cleveland, et n'ont pas moins de confiance en son habileté comme marin, qu'en son courage comme soldat; d'ailleurs il ne permettait jamais aux liqueurs de le culbuter ; il tenait un milieu raisonnable, toujours prêt à la manœuvre et au combat ; avec lui le vaisseau aurait toujours un homme capable de le diriger.... En ce qui touche le noble capitaine Goffe, continua le médiateur, c'est le plus brave gaillard qui rongea jamais un biscuit, je le soutiendrai, par Dieu ! mais aussi, quand il

porte sa cargaison d'eau-de-vie... j'ose le lui dire en face... il est si insupportable avec ses jurements et ses plaisanteries, qu'il n'y a plus à vivre avec lui. Vous n'avez pas oublié comme il a failli briser notre bâtiment contre le rocher qu'on nomme le Cheval de Copinsha, simplement par manière de caprice; et puis, vous savez tous comme il a tiré son pistolet sous la table, un jour que nous étions tous réunis, et blessé Jack Jenkins au genou; plaisanterie qui a coûté la jambe au pauvre diable. — Jack Jenkins n'en a pas été plus mal d'un copeau, reprit le charpentier; j'ai coupé la jambe avec ma scie, aussi bien qu'aurait pu faire un chirurgien du pays... J'ai chauffé ma large hache et cicatrisé la plaie... Oui, de par— — ! et je lui ai fabriqué une jambe de ressource qui le mène clopin-clopant, aussi bien qu'il a jamais fait.... car Jack n'a jamais été un fameux coureur. — Vous êtes un habile homme, charpentier! répliqua le contre-maître, diablement habile! mais j'aimerais mieux vous voir, avec votre scie et votre hache rouge, travailler à la charpente du vaisseau qu'à mon genou!... mais ce n'est pas ce dont il s'agit... La question est de savoir si nous laisserons partir le capitaine Cleveland que voilà, homme de conseil et d'action. Or, je pense que ce serait jeter le pilote à l'eau, lorsque le vent chasse le bâtiment vers une côte. Je dois dire que ce ne serait pas le fait d'un brave marin que de quitter ses camarades qui sont restés ici à l'attendre plus qu'on n'attend jamais. Notre eau est presque épuisée, et nous avons tant fait bombance que nos provisions commencent à baisser. Nous ne pouvons mettre à la voile sans provisions... Nous ne pouvons nous procurer des provisions sans le secours des habitants de Kirkwall. Si nous demeurons ici plus long-temps, la frégate l'*Alcyon* sera perdue pour nous... on l'a vue à la hauteur de Peterhead, il y a deux jours, et nous serons pendus à la grande vergue pour sécher au soleil. Or, le capitaine Cleveland nous tirera de ce mauvais pas, mieux que personne. Il fera le gentilhomme avec ces gens de Kirkwall; il sait comment s'y prendre pour parler douceur, et faire tapage en cas de besoin. — Vous allez donc remercier l'honnête et vieux capitaine Goffe! » dit un vieux pirate au teint basané, qui n'avait plus qu'un œil; « quoiqu'il ait de mauvais moments, et qu'il m'ait éborgné dans un de ses moments de gaîté, jamais aussi honnête homme n'a marché sur un gaillard d'arrière, après tout; et— — —si je ne reste pas avec lui aussi long-temps que sera allumée mon autre lanterne! — Vous ne voulez donc pas m'entendre jusqu'à la fin? reprit Hawkins; on

aurait plutôt fait de parler à des nègres... Je vous le répète, je propose que Cleveland soit seulement capitaine depuis une heure *post meridiem* jusqu'à cinq heures du matin, durant lequel temps Goffe est toujours ivre. »

Le capitaine dont l'orateur venait de parler donna une preuve suffisante de la vérité de ses paroles, en proférant un hurlement inarticulé, et en s'efforçant d'ajuster son pistolet sur le conciliateur Hawkins.

« Tenez, voyez-vous? dit Derrick; tout son bon sens consiste à s'enivrer un jour de conseil comme le plus misérable matelot. — Oui, dit Bunce, ivre comme la truite de Davy[1], en face de l'ennemi, de l'ouragan et du sénat! — Mais, néanmoins, continua Derrick, on n'ira jamais avec deux capitaines dans un même jour. Je crois qu'il serait mieux qu'ils eussent chacun leur semaine..... Cleveland commencera.—Il y a ici des gens qui les valent bien, reprit Hawkins; cependant, je n'objecte rien contre le capitaine Cleveland, et je pense qu'il peut nous servir en pleine mer aussi bien qu'un autre. — Oui, s'écria Bunce, et il fera meilleure figure pour mettre à la raison les Kirkwallais que son sobre prédécesseur!... Ainsi, vive le capitaine Cleveland! — Arrêtez, messieurs, » dit Cleveland qui avait jusqu'alors gardé le silence; « j'espère que vous ne me nommerez pas capitaine sans que j'y consente? — Si, par la voûte bleue du ciel, nous le ferons! répliqua Bunce; c'est *pro bono publico.* — Mais, écoutez-moi du moins, dit Cleveland; je consens à prendre le commandement du vaisseau, puisque vous le souhaitez, et parce que je vois que vous sortirez mal d'embarras sans moi. — C'est pourquoi je répète : Vive le capitaine Cleveland! s'écria Bunce. — Un moment de silence, je t'en conjure, cher Bunce!.... honnête Altamont!... reprit Cleveland; je prends le gouvernail des affaires à cette condition que, quand j'aurai remis le bâtiment en état de repartir, bien avitaillé et muni de tout, vous consentirez à rendre le commandement au capitaine Goffe, et à me débarquer, comme j'ai déjà dit, sur quelque côte, en m'abandonnant à mon sort... Vous serez alors sûrs qu'il m'est impossible de

1. Un Gallois nommé David avait une fort belle truie, et une femme adonnée à la boisson; un jour que celle-ci était ivre, pour éviter la colère de son mari, elle lâcha la truie et prit sa place sur la paille. Le mari voulut justement ce jour-là montrer la truie à quelques uns de ses amis; arrivés à la loge, les amis reconnurent la substitution, et ils publièrent qu'ils n'avaient jamais vu de truie *soûle comme la truie de David.*

vous trahir, puisque je demeurerai avec vous jusqu'au dernier instant. — Oui, et après le dernier instant aussi, par la voûte bleue ! ou je me trompe fort, » marmotta Bunce entre ses dents.

On mit alors la proposition aux voix; et l'équipage était si bien convaincu des talents supérieurs de Cleveland, que la déposition momentanée de Goffe ne rencontra que peu d'opposition, même parmi ses propres partisans, qui objectèrent avec assez de raison, qu'il aurait au moins dû ne pas s'enivrer, pour veiller à ses propres affaires... Il raccommoderait les choses le lendemain matin, s'il voulait.

Mais, lorsque le lendemain matin arriva, ceux de l'équipage qui s'étaient grisés, en apprenant l'issue des délibérations du conseil, auxquelles ils étaient censés avoir réellement pris part, élevèrent si haut les qualités de Cleveland, que Goffe, tout irrité et mécontent qu'il était, jugea qu'il serait sage de déguiser son ressentiment, et d'attendre une occasion favorable pour lui donner un libre cours; il se soumit donc à la dégradation qui avait si souvent lieu sur un navire de pirates.

Cleveland, de son côté, résolut de travailler avec zèle et sans perdre de temps à tirer le vaisseau d'une position si périlleuse. Dans ce dessein, il fit préparer la chaloupe pour aller à terre en personne, emmenant avec lui douze hommes des plus vigoureux et des plus braves, tous richement équipés, car les profits de leur criminelle profession avaient mis les pirates à même de porter des habits presque aussi riches que ceux des officiers, et surtout suffisamment armés de sabres et de pistolets, quelques uns même portant des haches et des poignards.

Cleveland portait un costume magnifique; c'était un justaucorps bleu, doublé de soie cramoisie et richement brodé en or, un gilet et des culottes de damas cramoisi, un bonnet de velours merveilleusement galonné et surmonté d'une plume blanche, des bas de soie blancs, et des souliers à talons rouges, ce qui était le *nec plus ultra* de l'élégance parmi les fashionables du jour. Il avait une chaîne d'or faisant plusieurs tours autour de son cou, à laquelle était suspendu un sifflet de même métal, insigne de son autorité. Il portait en outre un ornement particulier à ces hardis brigands qui, peu satisfaits d'avoir une ou deux paires de pistolets à la ceinture, en portaient deux autres paires richement ornées à une espèce d'écharpe de ruban qui passait par dessus leur épaule. La poignée et le fourreau de l'épée du capitaine étaient dignes de la richesse

de son équipement ; et sa bonne mine rehaussait tellement ce costume que lorsqu'il parut sur le pont il fut salué par les acclamations générales de l'équipage qui, comme d'autres assemblées populaires, jugeait presque toujours par les yeux.

Cleveland fit descendre avec lui dans la chaloupe, entre autres personnes, son prédécesseur en charge ; Goffe était aussi fort richement habillé ; mais moins favorisé que le capitaine par les formes extérieures, il ressemblait à un gros paysan habillé en homme de cour, ou plutôt à un voleur de grandes routes, affublé des dépouilles du malheureux qu'il vient d'assassiner. Cette physionomie commune, dans laquelle se peignait un mélange de gaucherie, de remords, de cruauté, d'insolence, aurait pu faire naître plus d'un doute sur la manière dont il avait acquis ces riches vêtements. Cleveland se détermina sans doute à emmener Goffe à terre avec lui, pour lui ôter toute occasion, pendant son absence, de débaucher l'équipage et de l'exciter à la désobéissance. Ils quittèrent donc le vaisseau, et chantant au bruit de leurs rames, tandis que l'onde écumante accompagnait le chœur, ils atteignirent bientôt le quai de Kirkwall.

Le commandement du vaisseau avait été confié à Bunce, sur la fidélité duquel Cleveland savait qu'il pouvait se fier sans crainte, et dans un entretien particulier qui avait duré assez long-temps, le capitaine lui avait donné les différents ordres dont les circonstances ultérieures pouvaient nécessiter l'exécution.

La chaloupe ne se mit en route que lorsque Bunce eut été maintes et maintes fois prévenu de se tenir sur ses gardes aussi bien contre les partisans de Goffe que contre toute attaque du côté de la terre. En approchant du havre, Cleveland arbora un pavillon blanc et put remarquer que leur apparition semblait occasionner beaucoup de remuement et d'alarmes. On voyait les habitants courir de côté et d'autre, et plusieurs portaient des armes. Des canonniers se montrèrent aussitôt sur la batterie, et l'on déploya les couleurs anglaises. C'étaient des symptômes alarmants, d'autant plus que Cleveland n'ignorait pas que, s'il n'y avait à Kirkwall aucun artilleur de profession, il s'y trouvait cependant une foule de marins parfaitement capables de desservir de gros canons et fort disposés à en faire le service en cas de besoin.

Observant tous ces préparatifs hostiles d'un œil attentif, mais tâchant de ne rien laisser voir sur sa physionomie qui ressemblât au doute ou à l'inquiétude, Cleveland dirigea la chaloupe droit vers

le quai ; là, un grand nombre d'habitants, les uns armés de mousquets, de pistolets et de fusils de chasse, les autres de demi-piques et de harpons à baleines, étaient assemblés, comme pour s'opposer à son débarquement. Cependant ils paraissaient n'avoir pas arrêté les mesures que l'on prendrait ; car lorsque la chaloupe atteignit le quai, ils ne firent aucune démonstration. Cleveland fit débarquer ses hommes à l'exception de deux qui restèrent dans la chaloupe et s'éloignèrent un peu du rivage. Cette manœuvre, qui en réalité ménageait le seul moyen de retraite que pouvaient avoir les pirates, paraissait être au contraire un acte de confiance insouciante bien propre à intimider leurs adversaires.

Cependant les Kirkwallais montrèrent que le vieux sang norse n'avait pas tout-à-fait dégénéré ; ils firent bonne contenance et restèrent sur le quai avec leurs armes sur l'épaule, en face même des pirates, et leur barrant la rue qui conduit dans la ville.

Cleveland fut le premier qui parla, tandis que les partis restaient ainsi en présence... « Qu'est-ce à dire, messieurs les bourgeois ? demanda-t-il ; d'habitants des Orcades, êtes-vous devenus montagnards, pour être tous sous les armes de si grand matin ? ou bien, êtes-vous accourus sur le quai pour me présenter vos félicitations sur mon grade de commandant ? »

Les bourgeois se regardaient les uns les autres, et l'un d'eux répondit à Cleveland... « Nous ne savons pas qui vous êtes ; c'était cet autre homme, » ajouta-t-il, en montrant Goffe du doigt, « qui avait coutume de venir à terre comme capitaine. — C'est mon collègue, et il commandait en mon absence, répliqua Cleveland... mais peu importe, après tout. Je veux parler à votre lord-maire, ou quelque autre nom que vous lui donniez. — Le prévôt tient conseil avec les autres magistrats, répondit l'orateur. — Tant mieux ! répliqua Cleveland... Où Leurs Seigneuries tiennent-elles séance ? — A l'hôtel-de-ville. — Alors faites-nous donc place, messieurs, s'il vous plaît, car mes gens et moi nous allons nous y rendre. »

Il y eut un bourdonnement dans la foule ; mais beaucoup de citoyens n'étaient guère déterminés à engager un combat à outrance avec des marins si résolus ; les plus prudents réfléchirent aussitôt qu'on parviendrait plus aisément à se rendre maître des étrangers dans l'hôtel-de-ville, ou peut-être dans les rues étroites qu'ils avaient à traverser, que lorsqu'ils se tenaient rangés en bon ordre et préparés à combattre. Ils les laissèrent donc passer sans obstacle ; Cleveland mit sa troupe au petit pas, et la tint sur deux rangs ser-

rés; il ne souffrit pas que personne s'approchât trop de son petit bataillon, et faisant de temps à autre retourner vers la foule quatre hommes qui constituaient son arrière-garde, il parvint à rendre une attaque impossible.

De cette manière, ils montèrent la rue étroite et arrivèrent à l'hôtel-de-ville où les magistrats tenaient effectivement conseil, comme les bourgeois en avaient informé Cleveland. Là, les citoyens commencèrent à se presser en avant, avec l'intention de se mêler aux pirates, et de profiter de l'encombrement qu'occasionnait l'entrée étroite de l'hôtel, pour les serrer d'aussi près que possible, et ne pas leur laisser la place de manier librement leurs armes. Mais Cleveland avait prévu cette tentative; il ordonna à quatre de ses gens de garder la porte et de contenir le peuple qui s'avançait; puis il entra précédé de quatre autres pirates qui refoulèrent devant eux ceux qui étaient déjà entrés. Les bourgeois reculèrent bientôt en voyant les visages féroces et brûlés par le soleil aussi bien que les armes chargées de ces brigands, tandis que le capitaine pénétrait dans la salle où délibéraient les magistrats en présence d'un auditoire peu considérable. Ces messieurs se trouvaient ainsi séparés des bourgeois qui attendaient leurs ordres, et peut-être étaient-ils plus complétement à la merci de Cleveland que celui-ci, avec sa poignée d'hommes, n'était à la merci de la multitude qui les entourait.

Les magistrats parurent comprendre leur péril, car ils se regardèrent les uns les autres d'un air confus : cependant Cleveland leur adressa ainsi la parole :

« Bonjour, messieurs.... j'espère qu'il n'y a point de mésintelligence entre nous. Je suis venu causer avec vous des mesures à prendre pour renouveler les provisions de mon vaisseau qui est à l'ancre dans la baie, ici près.... nous ne pouvons partir sans cela. — Votre vaisseau, monsieur? » répliqua le prévôt qui était un homme de sens et de courage.... « comment prouvez-vous que vous en êtes le capitaine? — Regardez-moi, répondit Cleveland, et vous ne m'adresserez pas deux fois cette question, je pense. »

Le magistrat le regarda attentivement et ne jugea pas à propos de continuer l'interrogatoire sur ce point, mais il poursuivit : « Et si vous êtes le capitaine, d'où vient ce vaisseau, où va-t-il? vous avez trop l'air d'appartenir à la marine militaire pour ne commander qu'un navire marchand; et d'ailleurs nous savons que vous n'êtes pas Anglais. — Tous les vaisseaux de guerre ne flottent pas

sous le pavillon britannique, répliqua Cleveland. Mais en admettant que je commande un navire contrebandier, lorsque je demande à échanger du tabac, de l'eau-de-vie, du genièvre et autres denrées contre du poisson salé et des pelleteries, je ne pense pas mériter à tel point la malveillance des marchands de Kirkwall, qu'ils me refusent des provisions pour mon argent? — Voyez-vous, capitaine, » dit alors le clerc de la ville, « ce n'est pas que nous soyons trop scrupuleux.... car quand ces messieurs de votre étoffe viennent dans nos parages, autant vaut, ainsi que je le disais au prévôt, faire comme le charbonnier quand il rencontra le diable.... c'est-à-dire, les laisser tranquilles chez eux, s'ils nous laissent tranquilles chez nous;.... et voici un monsieur, ajouta-t-il en montrant Goffe, qui était capitaine avant vous, et qui le sera peut-être après.... » (« Le canard dit vrai en cela, » murmura Goffe...) « il sait que nous l'avons très bien traité, jusqu'au moment où lui et ses gens se sont mis à courir la ville comme des diables échappés de l'enfer.... Et tenez, j'en aperçois un qui l'autre soir arrêta ma servante en pleine rue, tandis qu'elle portait la lanterne devant moi, et l'insulta.... à ma face! — S'il plaît à Votre Honneur, respectable magistrat, » reprit Derrick, car c'était lui que désignait le clerc de la ville, « ce n'est pas moi qui ai jeté le grappin sur cette petite chaloupe qui portait une lanterne à l'avant.... c'est une autre espèce d'homme. — Qui était-ce donc, monsieur? » demanda le prévôt.

« Ma foi, s'il plaît à Votre Seigneurie, » répliqua Derrick avec plusieurs salutations de marin, et en faisant le portrait du digne magistrat lui-même, « c'était un homme déjà vieux... bâti à la hollandaise, rond par la poupe, avec une perruque blanche et un nez rouge... parfaitement semblable à Votre Seigneurie, je pense. » Puis se tournant vers un camarade, il ajouta : « Jack, ne trouves-tu pas que le gaillard qui voulut embrasser, l'autre soir, la jolie fille à la lanterne, ressemblait fort à Sa Seigneurie? — Par Dieu, Tom Derrick, » répondit le camarade interpellé, « je crois que c'est l'homme lui-même. — C'est une insolence dont nous pouvons vous faire repentir, messieurs! » dit le magistrat justement irrité de leur effronterie; « vous avez agi dans cette ville comme si vous étiez dans un village indien de Madagascar. Vous-même, prétendu capitaine, vous étiez à la tête d'une dispute, pas plus tard qu'hier. Nous ne vous donnerons pas de provisions avant de mieux savoir à qui nous les donnons. Et ne pensez pas à nous jouer; que j'agite

seulement un mouchoir par cette fenêtre, et votre navire coule bas. Songez qu'il est sous les canons de notre batterie. — Et combien de ces canons sont en état de service, monsieur le maire? » demanda Cleveland. Il fit cette question par hasard; mais remarquant aussitôt une espèce de confusion que le prévôt cherchait vainement à déguiser, il comprit que l'artillerie de Kirkwall n'é-pas dans le meilleur ordre. « Allons, allons, monsieur le maire, continua-t-il, les menaces ne prendront pas plus chez nous que chez vous. Vos canons feraient plus de mal aux pauvres vieux marins qui les tireraient qu'à notre sloop; mais si nous lâchons une bordée contre votre ville, la faïence de vos femmes sera en danger.... Vous nous reprochez d'être un peu turbulents à terre : avez-vous jamais vu marins agir autrement? Vous avez les pêcheurs baleiniers du Groënland qui viennent de temps à autre faire le diable chez vous; et les Hollandais eux-mêmes ne cabriolent-ils pas dans les rues de Kirkwall, comme des marsouins après une bouffée de vent? On m'a dit que vous étiez un homme de sens, et je suis sûr que vous et moi nous arrangerons cette affaire en moins de cinq minutes. — Eh bien, monsieur, répondit le prévôt, j'entendrai ce que vous avez à me dire, si vous voulez passer dans cette pièce. »

Cleveland le suivit donc dans un petit cabinet, et quand ils y furent, il dit au prévôt : « Je vais quitter mes pistolets, monsieur, s'ils vous font peur. — Au diable vos pistolets! s'écria le prévôt; j'ai servi le roi, et je ne crains pas plus que vous l'odeur de la poudre. — Tant mieux! vous m'écouterez avec plus de calme... Maintenant, monsieur, que nous soyons ce que vous soupçonnez peut-être, ou que nous soyons toute autre chose, que pouvez-vous gagner, au nom du ciel, en nous retenant ici, sinon des coups et du sang versé? car, croyez-moi, nous sommes beaucoup mieux équipés que vous ne pouvez l'être. La question est toute simple : vous désirez vous débarrasser de nous... nous désirons décamper... donnez-nous les moyens de partir, et nous filons à l'instant. — Voyez-vous, capitaine, je n'ai soif du sang de personne : vous êtes un aimable garçon, comme il y en avait beaucoup parmi les flibustiers de mon temps; mais il n'y a pas de mal à vous souhaiter un meilleur métier. Nous vous ferions bien bon accueil et bon marché de vivres pour votre argent, afin de nettoyer les mers de votre présence; mais voilà l'empêchement: la frégate l'*Alcyon* est attendue ici sous peu de jours; quand elle entendra parler de vous, elle vous attaquera, car il n'est rien que le pavillon blanc n'aime mieux

qu'un corsaire... Vous êtes rarement sans une cargaison de dollars. Eh bien, elle arrive, vous met sous son arrière.... — Elle nous fait sauter en l'air, s'il vous plaît. — Non, ce doit être s'il plaît à vous-même, capitaine; mais alors que deviendra la bonne ville de Kirkwall, qui aura hébergé et approvisionné les ennemis du roi? La cité sera condamnée à une lourde amende, et il se peut que le prévôt ne se tire pas si aisément d'affaire. — C'est cela même, je vois où la mouche vous pique; or, supposons que je double votre île et que j'aille prendre rade à Stromness, nous pourrions y recevoir à bord tout ce dont nous avons besoin, sans que Kirwkall ni le prévôt semblassent s'être mêlé de rien. Au reste, si l'on vous cherchait querelle, votre impuissance à résister et notre force supérieure vous fourniraient une excuse suffisante. — Cela peut être; mais si je vous laisse quitter votre position actuelle et aller autre part, je veux avoir la garantie que vous ne ferez aucun mal au pays. — Et nous, nous voulons avoir la garantie de notre côté que vous ne nous ferez pas perdre notre temps jusqu'à ce que l'*Alcyon* soit en vue de la côte. D'ailleurs, je suis moi-même tout disposé à rester à terre comme otage, pourvu que vous me donniez votre parole de ne pas me trahir, et que vous envoyiez quelque magistrat, quelque personnage d'importance à bord du sloop, où sa sûreté sera un gage de la mienne. »

Le prévôt branla la tête et lui donna à comprendre qu'il serait difficile de trouver un individu qui consentît à se placer comme otage dans une position si périlleuse; mais il dit qu'il proposerait l'arrangement à ceux des membres du conseil qu'il serait convenable d'immiscer dans une affaire si importante.

CHAPITRE XXV.

L'OTAGE.

> J'ai quitté ma pauvre charrue pour sillonner la plaine liquide.
> DIBDIN.

LORSQUE le prévôt et Cleveland furent rentrés dans la salle du conseil, le premier en sortit une seconde fois avec ceux de ses collègues qu'il jugeait bon de consulter, et tandis qu'ils s'occupaient à discuter la proposition de Cleveland, on offrit des rafraîchissements au pirate et à ses gens. Le capitaine leur permit de les accepter, mais en prenant les plus grandes précautions contre toute

surprise, les uns montant la garde, tandis que les autres se désaltéraient.

Pendant ce temps-là, il se promenait lui-même en long et en large dans l'appartement, et en causant de sujets indifférens avec tous ceux qui s'y trouvaient, sans montrer la moindre gêne.

Parmi les assistans, il aperçut, avec quelque surprise, Triptolème Yellowley qui, se trouvant par hasard à Kirkwall, avait été invité par les magistrats, comme représentant, en quelque sorte, le lord chambellan, à prendre part au conseil en cette occasion. Cleveland renouvela aussitôt connaissance avec l'agriculteur, et lui demanda ce qu'il venait faire aux Orcades.

« Pour voir comment vont mes petits essais, capitaine Cleveland; je suis las de combattre contre les bêtes féroces de cette Éphèse, et je viens tout exprès pour juger de la croissance du verger que j'ai planté à quatre ou cinq milles de Kirkwall, il y a à peu près un an. Je veux voir aussi comment prospèrent les abeilles dont j'ai importé neuf ruches pour en doter le pays, et pour changer les fleurs de bruyère en cire et en miel. — Et tout a prospéré, j'espère? » dit Cleveland qui, quoique s'intéressant fort peu à ces affaires, chercha à continuer la conversation, pour rompre le silence embarrassant qui fermait les lèvres de toute la compagnie.

« Prospéré, répéta Triptolème; oui, prospéré comme tout prospère dans ce pays, c'est-à-dire à reculons. — C'est manque de soin, je suppose. — Au contraire, monsieur, c'est précisément le contraire; les abeilles sont mortes par trop de soin, comme les poulets de la mère Christie... Je demandai à voir les ruches; le drôle chargé d'en prendre soin prit un air jovial et satisfait... « Si tout autre que moi les eût soignées, me dit-il, vous pourriez encore voir les ruches, ou n'importe comment vous les appelez; mais vous auriez pu y retrouver aussi bien des oies sauvages que des abeilles, si je n'étais pas fidèlement resté à mon poste: or, je les ai surveillées de si près, que je les ai toutes vues sortir un beau matin par leurs petits trous, et si je n'avais pas bouché la fente avec de la terre, du diable s'il serait resté une seule abeille dans les ruches, comme vous dites... » En un mot, monsieur, il a maçonné toutes les ouvertures, comme si les pauvres bêtes avaient eu la peste, et mes abeilles étaient aussi mortes que si on les eût enfumées..... et ainsi fut déçue mon espérance, *generandi gloria mellis*, comme dit Virgile. — Sans doute, il faut renoncer au miel, reprit Cleveland; mais vous rattrapperez-vous sur le cidre? Comment va le verger? — Oh,

capitaine! ce même Salomon de l'Ophir des Orcades... je suis sûr qu'on n'y enverra jamais chercher ni talents d'or, ni talents d'esprit... je disais donc que ce judicieux Salomon a arrosé, par excès de tendresse, les jeunes pommiers avec de l'eau chaude, et ils sont morts, branches et racines! Mais à quoi bon se plaindre?... En retour, auriez-vous la complaisance de me dire pourquoi ces bonnes gens font tant de tapage à propos de pirates? et pourquoi tous ces hommes de mauvaise mine, armés comme des montagnards, sont rassemblés dans la salle d'audience?... car j'arrive à l'instant de l'autre bout de l'île et je n'ai entendu parler que vaguement de cette affaire... et maintenant que je vous examine vous-même, capitaine, il me semble que vous portez aussi de ces maudits pistolets en plus grand nombre qu'il n'en faut à un honnête homme dans un temps de paix. — C'est ce qui me semble aussi, dit le pacifique triton, le vieux Haagen, qui avait jadis suivi à contre-cœur l'entreprenant Montrose... Si vous aviez été dans la vallée d'Eddrachyllis, où nous avons si joliment été travaillés par sir John Worry... — Vous avez oublié toute l'affaire, voisin Haagen, dit le facteur: sir John Urry [1] était de votre côté, et fut pris avec Montrose; par la même raison, il fut aussi décapité. — Que dites-vous? répliqua le triton... je crois que vous pouvez avoir raison, car il changea plusieurs fois de parti; et qui sait pour lequel il mourut?... mais toujours, il était à cette bataille, et moi j'y étais aussi... La terrible bataille que c'était! et je souhaite bien ne pas en revoir de pareille.»

L'arrivée du prévôt coupa court à la conversation décousue. « Nous avons résolu, capitaine, dit-il, que votre vaisseau se rendrait à Stromness ou à Scalpa-Flow pour y prendre des provisions, afin qu'il n'y ait plus aucune querelle entre les gens de la foire et vos marins; et comme vous souhaitez de rester à terre pour jouir de la foire, nous avons l'intention d'envoyer un respectable citoyen à bord de votre vaisseau pour vous aider à doubler l'île, car la navigation est périlleuse de ce côté. — C'est parler en magistrat sensé et pacifique, monsieur le maire, dit Cleveland, et pas autrement que je ne m'y attendais... Et quel gentilhomme doit honorer notre gaillard d'arrière durant mon absence? — Nous avons fait notre choix, capitaine Cleveland, répondit le prévôt: vous pouvez être sûr que nous étions tous mieux disposés les uns que les autres à faire un si agréable voyage et en si bonne compagnie; mais, vu le temps de la foire, la plupart d'entre nous ont des affaires en train... moi-même, par rapport

1. *Worry* et *Urry* se prononcent à peu près de même.

à ma charge, je ne puis guère m'absenter... la femme du doyen des baillis est en couche... notre trésorier ne peut supporter la mer... sur nos quatre baillis deux ont la goutte... les deux autres sont absents de la ville... et les quinze autres membres du conseil sont tous retenus par des occupations privées. — Tout ce que je puis vous dire, monsieur le maire, » dit Cleveland en élevant la voix, « c'est que je n'entends bien... — Un moment de patience, s'il vous plaît, capitaine... » reprit le prévôt en l'interrompant. « De sorte que nous avons décidé que M. Triptolème Yellowley, qui est facteur du lord chambellan dans ces îles, sera, à cause de cette dignité, admis de préférence à l'honneur et au plaisir de vous accompagner. — Moi! » s'écria Triptolème étonné; « que diable irai-je faire dans vos voyages? Je n'ai affaire que sur la terre ferme. — Ces messieurs ont besoin d'un pilote, « murmura le prévôt à l'oreille de Triptolème, « on ne peut leur refuser cela. — Ont-ils donc besoin d'échouer sur la côte? reprit le facteur... Comment diable leur servirai-je de pilote, moi qui n'ai jamais touché un gouvernail de ma vie? — Chut! chut! silence! dit le prévôt; si les habitans de cette ville vous entendaient tenir un tel propos, votre importance, votre mérite, votre rang seraient perdus pour vous! On n'est rien pour nous autres insulaires quand on ne sait ni diriger, ni gouverner, ni manœuvrer un navire. D'ailleurs, c'est seulement pour la forme, et nous enverrons le vieux Pate Sinclair pour vous aider; vous n'aurez pour toute besogne qu'à boire, à manger et à vous divertir tout le jour. — A boire et à manger! » répéta le facteur qui ne pouvait comprendre pourquoi on le pressait si fort d'accepter un pareil emploi, et qui pourtant était incapable de se débarrasser des filets du malin prévôt. « Manger et boire! c'est bel et bon; mais, pour dire la vérité, je n'aime pas la mer plus que M. le trésorier, et j'ai toujours meilleur appétit à terre. — Chut! chut! chut! » dit encore le prévôt à voix basse et d'un ton suppliant; « voulez-vous donc ruiner votre réputation de fond en comble?... Être facteur du haut chambellan des îles Orcades et Shetland, et ne pas aimer la mer!..... Vous pourriez aussi bien dire que vous êtes montagnard et que vous n'aimez pas l'eau-de-vie! — Il faut pourtant que vous en finissiez, messieurs, dit le capitaine Cleveland; nous devrions déjà être partis.... Monsieur Triptolème Yellowley, allons-nous être honorés de votre compagnie? — A coup sûr, capitaine Cleveland, balbutia le facteur, je n'ai pas d'objections à faire, j'irai partout avec vous... seulement...

— Il n'a pas d'objections à faire, » dit le prévôt en l'arrêtant au premier membre de sa phrase, sans en attendre la fin.

« Il n'a pas d'objections! s'écria le trésorier.—Il n'a pas d'objections! » répétèrent ensemble les baillis; et les quinze conseillers, adoptant tous la même formule d'assentiment, la répétèrent aussi en chœur, avec des acclamations : « Le brave homme! quel amour du bien public! l'honorable caractère!... La ville lui doit une éternelle obligation; où trouvera-t-on un aussi digne facteur? etc. »

Étonné et confondu des louanges dont on l'accablait de toute part, et ne comprenant pas le moins du monde la nature de l'engagement que l'on prenait sous son nom, l'agriculteur, interdit et troublé, n'eut pas la force de refuser le rôle de Curtius de Kirkwall qu'on le forçait si insidieusement à jouer, et fut livré par le capitaine Cleveland aux hommes de l'équipage, sous les plus strictes recommandations de le traiter avec égard et respect. Goffe et ses compagnons se mirent aussitôt à l'emmener au milieu des applaudissements de toute l'assemblée, de même qu'une victime était saluée par de nombreuses acclamations, lorsqu'on la remettait entre les mains des prêtres pour être conduite à l'autel et être sacrifiée à l'intérêt public. Pendant qu'on l'entraînait, et pour ainsi dire de force, hors de la salle du conseil, le pauvre Triptolème, tout décontenancé, s'aperçut qu'il n'était pas suivi de Cleveland, en qui il mettait toute sa confiance; alors il se mit à crier à tue-tête tout en avançant vers la porte: « Holà! holà! mais, prévôt!... capitaine!... baillis!... trésorier!... conseillers!... si le capitaine Cleveland ne vient pas à bord pour me protéger, je me dédis et je n'irai pas, à moins qu'on ne me traîne avec des traits de charrue! »

Mais ses protestations se perdirent dans le chorus unanime des magistrats et des conseillers, qui le remerciaient de son amour du bien public, qui lui souhaitaient un bon voyage, et demandaient au ciel son heureux et prompt retour. Étourdi et perdant la tête, mais voyant bien (s'il est vrai qu'il eût encore aucune idée claire) que toute résistance était inutile dans un lieu où amis et ennemis semblaient déterminés à prendre parti contre lui, Triptolème, sans résister davantage, se laissa conduire jusque dans la rue. Là tous les hommes de l'équipage du pirate, se rassemblant autour du malheureux, descendirent lentement vers le quai, accompagnés d'un grand nombre de bourgeois qu'attirait la curiosité, mais qui n'avaient nulle envie d'intervenir. Le compromis pacifique que l'habileté du premier magistrat avait conclu était unanimement approuvé, et tous les ha-

bitants pensaient qu'un pareil traité empêcherait bien mieux toute dispute entre eux et les étrangers, que n'aurait pu faire la voie douteuse d'un appel aux armes.

Pendant que le cortége s'avançait à pas lents, Triptolème eut le temps d'étudier la tournure, la physionomie et l'habillement des hommes auxquels il avait été ainsi livré, et il commença à croire qu'il y avait dans leurs regards, non seulement une expression générale de cruauté et de barbarie, mais encore quelques intentions sinistres, particulièrement dirigées contre lui-même. Il était surtout effrayé par l'air féroce de Goffe qui, lui serrant le bras d'une main dont la délicatesse pouvait ressembler à la pression des tenailles d'un forgeron, lui lançait d'obliques regards comparables à ceux que l'aigle jette sur la proie qu'il a saisie, avant de commencer à la plumer. Enfin, les craintes d'Yellowley lui firent tellement perdre sa présence d'esprit, qu'il demanda naïvement à son terrible conducteur, d'une voix qu'étouffaient les sanglots : « Capitaine, allez-vous m'assassiner, malgré toutes les lois divines et humaines? — Tenez-vous tranquille, si vous êtes sage, « répondit Goffe, qui avait ses raisons pour désirer accroître encore la terreur panique de son captif; « nous n'avons pas assassiné un seul homme depuis trois mois, pourquoi donc nous y faire penser? — Ce n'est qu'une plaisanterie, j'espère, bon et digne capitaine? répliqua Triptolème. C'est pis que les sorcières, les nains, les baleines soustraites et les barques culbutées tout ensemble!... C'est saccager une récolte par esprit de vengeance..... Au nom du ciel, quel bien vous en reviendra-t-il quand vous m'aurez égorgé? — C'est toujours une espèce d'amusement, reprit Goffe; regardez ces gaillards en face, et dites-moi si vous en voyez un seul parmi eux qui ne préférât tuer un homme à rester les bras croisés?... Mais nous parlerons de cela plus au long, lorsque vous aurez goûté de nos fers... à moins pourtant que vous n'arriviez avec une bonne et belle poignée de dollars du Chili pour votre rançon. — Aussi vrai que je vis de pain, capitaine, ce maudit nain difforme a emporté toute ma corne d'argent. — Un fouet à neuf lanières de cuir vous la fera bien retrouver; frotter et étriller les épaules est une excellente recette pour remettre en mémoire un homme de bon sens... Un bon câble serré autour du crâne, jusqu'à ce que les yeux sortent de la tête, est aussi un assez bon moyen. — Capitaine, « répliqua Yellowley avec véhémence, « je n'ai pas d'argent... un innovateur peut rarement en avoir... nous changeons les pâturages en terre labourable, l'orge

en seigle, les bruyères en prairies, et les pauvres *yarphas* (comme les aveugles créatures de ce pays appellent leurs fondrières à tourbe) en champs gras et fertiles; mais nous faisons rarement quelque chose dont le profit entre dans notre poche... Les chevaux et les valets de ferme produisent tout, mais les chevaux et les valets de ferme dévorent tout; ainsi le diable n'y perd rien. — Bien, bien, dit Goffe; si vous êtes réellement un pauvre malheureux comme vous le prétendez, je serai votre ami. » Alors baissant la tête jusqu'à l'oreille du facteur, qui était sur les épines, il lui dit: « Si vous tenez à la vie, n'entrez pas dans la barque avec nous! — Mais comment puis-je vous quitter, quand vous me serrez si fort le bras que je ne pourrais le retirer lors même que la récolte de l'Écosse entière en dépendrait? — Ecoutez-moi, nigaud, répondit Goffe; au moment où vous arriverez au bord de l'eau, lorsque tous ces drôles sauteront dans la barque ou prépareront leurs rames, virez soudain de bord... je vous lâcherai le bras... décampez alors et vite, votre vie en dépend. »

Aussitôt que Goffe eut consenti à lâcher prise, comme il l'avait promis, le pauvre agriculteur sauta comme un ballon qui vient de recevoir une forte impulsion du pied de l'un des joueurs, et avec une célérité qui l'étonna lui-même, aussi bien que tous les spectateurs, il s'enfuit vers la ville de Kirkwall. Telle fut l'impétuosité de sa retraite que, comme si la main du pirate était encore ouverte pour le saisir, il ne s'arrêta qu'après avoir traversé toute la ville et gagné la pleine campagne de l'autre côté. Ceux qui le virent ce jour-là, sans chapeau et sans perruque (car il les avait perdus dans l'élan soudain qu'il avait pris pour commencer sa fuite), la cravate de travers et le gilet déboutonné, et qui purent comparer sa taille sphérique et ses jambes courtes à l'agilité merveilleuse qu'il déployait à travers les rues, reconnaîtront comme une vérité, que si la fureur trouve des armes, la crainte donne des ailes. Il avait en courant quelque chose des allures des êtres avec qui il vivait; car, comme un bélier au milieu du troupeau, de temps à autre il prenait un élan sur lui-même, et bondissait en avant, bien qu'il n'y eût point d'obstacles sur son chemin.

On ne poursuivit pas l'agriculteur; un ou deux mousquets étaient prêts à envoyer à ses trousses un exprès de plomb, mais Goffe, jouant le rôle de pacificateur une fois dans sa vie, exagéra tellement les dangers qui naîtraient d'une infraction à la paix conclue avec les habitants de Kirkwall, qu'il parvint à empêcher tout acte d'hos-

tilité ; on reconduisit donc en toute hâte la chaloupe vers le bâtiment.

Les bourgeois, qui regardaient l'évasion de Triptolème comme un triomphe pour leur parti, saluèrent la barque de trois acclamations ironiques, tandis que les magistrats se livraient aux plus vives inquiétudes sur les conséquences de cette infraction au traité conclu avec les pirates ; et s'ils avaient pu ressaisir le fugitif, au lieu de le féliciter par un banquet civique de l'agilité dont il avait fait preuve, il est vraisemblable qu'ils l'auraient livré de nouveau aux mains de ses ennemis. Mais il était impossible d'exécuter publiquement un tel acte de violence ; c'est pourquoi ils se contentèrent de surveiller de près Cleveland, qu'ils résolurent de rendre responsable de toutes les agressions que pourraient tenter les pirates. Cleveland, de son côté, conjectura aisément que le motif qui avait poussé Goffe à laisser évader l'otage était de faire retomber sur lui toutes les conséquences de leur conduite. Il n'espérait qu'en la fidélité de son ami et partisan, Jack Bunce, et il attendit les résultats avec une grande anxiété. Les magistrats, tout en continuant de le traiter avec politesse, lui firent clairement comprendre qu'ils régleraient leurs égards envers lui sur la conduite de l'équipage, quoiqu'il ne le commandât plus.

Ce n'était pas cependant sans quelque raison qu'il comptait sur le sincère attachement de Bunce ; car cet homme dévoué ne reçut pas plutôt de Goffe et des hommes de la chaloupe la nouvelle de l'évasion de Triptolème, qu'il conclut qu'elle avait été favorisée par l'ex-capitaine, pour que Goffe pût être appelé à reprendre le commandement du vaisseau dans le cas où Cleveland serait mis à mort ou indéfiniment retenu en prison.

« Mais si ce vieil ivrogne de commandant ne perd pas sa peine, » dit Bunce à son confédéré Fletcher, « je consens à quitter le nom d'Altamont pour reprendre celui de Jack Bunce, ou de Jack Dunce[1], si vous l'aimez mieux, jusqu'à la fin de mes jours. »

Déployant donc une espèce d'éloquence navale, que ses ennemis appelaient langue bien pendue, Bunce exposa devant tout l'équipage, de la manière la plus animée, la honte qui allait rejaillir sur eux s'ils laissaient leur capitaine dans les fers, sans otage pour répondre de sa sûreté. Il réussit à faire naître un certain mécontentement contre Goffe ; en outre, il fit prendre à l'équipage la résolution de saisir le premier vaisseau qui en vaudrait la peine, et à

1. *Dunce* signifie *lourdaud, benêt.*

déclarer que ce navire, l'équipage et la cargaison répondraient du traitement que Cleveland recevrait à terre. En même temps les pirates jugèrent convenable d'éprouver la bonne foi des Orcadiens en abandonnant la rade de Kirkwall pour aller jeter l'ancre à Stromness, où, d'après le traité conclu entre le prévôt Torfe et le capitaine Cleveland, ils devaient avitailler leur sloop. Ils décidèrent aussi que le commandement de leur vaisseau appartiendrait à un conseil composé de Goffe, du contre-maître et de Bunce lui-même, jusqu'à ce que Cleveland fût à même de reprendre ses pouvoirs.

Lorsque ces résolutions eurent été proposées et agréées par tous, ils levèrent l'ancre et mirent leur bâtiment en marche sans éprouver aucune opposition ni aucun mal de la batterie, ce qui les délivra d'une grande crainte occasionnée par leur situation.

CHAPITRE XXXVI.

LA PRISE.

Carguez toutes les voiles, marchons au combat, faites feu... Ce navire est à moi, ou l'Océan l'engloutira.

SHAKSPEARE.

Un fort joli brick qui, entre autres bâtimens, appartenait à Magnus Troil, le grand udaller des îles Shetland, avait reçu à bord ce magnat lui-même, ses deux charmantes filles et le facétieux Claude Halcro qui, un peu par amitié, un peu à cause de son amour poétique pour la beauté, les accompagnait dans leur voyage des îles Shetland à la capitale des îles Orcades. Norna les envoyait là comme au lieu où ses oracles mystérieux devaient enfin recevoir une explication satisfaisante. Ils passèrent à distance des affreux rochers du solitaire endroit appelé Belle-Ile ; ces rochers, également éloignés des deux archipels, sont situés dans la mer qui sépare les Orcades des îles Shetland. Enfin, après quelques bouffées de vent contraire, ils reconnurent le Start de Sanda. A la hauteur de ce promontoire ils se trouvèrent entravés par un courant bien connu des marins qui fréquentent ces îles, sous le nom de Roost du Star ; le Roost les éloigna considérablement de leur route, et, joint à un vent défavorable, il les força de prendre à l'est de l'île de Stronsa, et finalement à s'arrêter pour la nuit dans le détroit de Papa, attendu que la navigation dans les ténèbres par un mauvais temps, au milieu de tant d'îles si basses, n'était ni agréable ni sûre.

Le matin suivant ils se remirent en marche sous de meilleurs auspices, et côtoyant les îles de Stronsa, dont les rivages unis, verdoyants et comparativement fertiles, formaient un contraste frappant avec les montagnes nues et les sombres rochers de leurs propres îles, ils doublèrent le cap Lambhead et se trouvèrent sur la droite ligne de Kirkwall.

Ils étaient à peine entrés dans la jolie baie qui sépare Pomona de Spanisha, et les deux sœurs admiraient l'église massive de Saint-Magnus, car c'était de là seulement qu'on commençait à l'apercevoir au dessus des bâtimens moins élevés de la ville, quand les yeux de Magnus et ceux de Claude Halcro furent attirés par un objet qui leur sembla plus intéressant. C'était un sloop armé, avec toutes ses voiles au vent, qui venait de lever l'ancre dans la baie, et courait sous le vent contre lequel luttait le brick de l'udaller.

« Par les os de mes ancêtres, le beau navire! s'écria l'udaller; mais je ne puis dire de quel pays, car il n'arbore aucune couleur. Construction espagnole à ce qu'il me semble. — Oui, oui, répondit Claude Halcro, il en a tout l'air. Il court sous le vent contre lequel il nous faut lutter, c'est toujours ainsi dans le monde. Comme dit le glorieux John,

Avec un vaste pont et des canons terribles
Dont la bouche aplanit chaque vague en élan,
C'est dans son cours hardi sur les gouffres horribles,
Une guêpe de mer volant sur l'Océan. »

Brenda ne put s'empêcher de dire au poète, lorsqu'il eut récité la stance avec beaucoup d'enthousiasme, « que quoique la description convînt mieux à un vaisseau de premier rang qu'à un sloop, pourtant la comparaison avec une guêpe de mer n'était guère applicable à l'un ni à l'autre. — Une guêpe de mer! » reprit Magnus en apercevant avec quelque surprise que le sloop changeant de direction venait subitement sur eux. « Corbleu! je souhaite qu'elle ne nous montre pas dans un instant qu'elle a un aiguillon. »

Ce que l'udaller avait dit en plaisantant devint bientôt une chose sérieuse; car, sans arborer de pavillon, sans héler le brick, le sloop tira deux coups de canon à boulets, dont l'un passa en bondissant sur l'eau précisément le long de l'avant des Shetlandais, tandis que l'autre traversa la grande voile. Magnus saisit un porte-voix et demanda au sloop qui il était et ce que signifiait cette agression qu'il n'avait pas provoquée. On lui répondit seulement par cet ordre sévère: « Baissez la voile du perroquet sur-

le-champ, et carguez la voile de votre grand mât... vous verrez tout à l'heure qui nous sommes. »

Il n'y avait aucun moyen possible de résister : une bordée pouvait à l'instant même les forcer à obéir ; et au milieu des frayeurs des deux sœurs et de Claude Halcro, de la colère et de l'étonnement de l'udaller, le brick s'arrêta pour attendre les ordres de l'ennemi. Le sloop mit aussitôt sa chaloupe en mer avec six hommes armés, commandés par Jack Bunce, qui ramèrent droit vers leur prise. Pendant qu'ils approchaient, Claude Halcro dit bas à l'udaller : « Si ce que nous entendons dire des flibustiers est vrai, ces hommes avec leurs écharpes et leurs vestes de soie en ont toute la tournure. — Mes filles ! mes filles ! » murmura Magnus avec une angoisse qu'un père seul peut sentir ; « descendez sous le pont et cachez-vous, mes enfants, tandis que moi... »

Il jeta au loin le porte-voix et saisit une barre de fer, tandis que ses filles, plus effrayées des conséquences qu'aurait pour lui son naturel irritable que de toute autre chose, lui sautèrent au cou et le supplièrent de ne faire aucune résistance ; Claude Halcro unit ses instances aux leurs : « Il vaudrait mieux, dit-il, apaiser les coquins avec de belles paroles... C'est peut-être un vaisseau de Dunkerque, peut-être l'insolent équipage d'un navire de guerre en gaîté. — Non, non, répliqua Magnus, c'est le sloop dont nous a parlé le colporteur. Mais je suivrai le conseil... je patienterai par amour de ces chers enfants ; néanmoins... »

Il n'eut pas le temps d'achever la phrase, car Bunce, s'élançant à bord avec sa troupe et tirant son sabre, en frappa le pont, et déclara que le bâtiment lui appartenait.

« De quelle autorité et par quel ordre nous arrêtez-vous en pleine mer? demanda Magnus. — Voilà une demi-douzaine d'ordres, » répondit Bunce en lui montrant les pistolets dont il était armé ; « choisissez celui qu'il vous plaira, mon bonhomme, et je vais vous en donner lecture à l'instant. — C'est-à-dire que vous avez l'intention de nous voler ? répliqua Magnus... Soit... nous ne pouvons l'empêcher... Soyez seulement civils à l'égard des femmes, et prenez ce qui vous convient dans mon vaisseau. Il n'y a pas grand'chose, mais je veux et je peux augmenter votre prise, si vous nous traitez bien.

« Civils à l'égard des femmes ! » répéta Fletcher, qui était de la petite troupe. « Quand fûmes-nous autrement que civils à leur égard ! oui, et aimables par dessus le marché !... Regardez

par ici, Jack Bunce!... Quel charmant petit brin de fille!... Pardieu!... elle fera une croisière avec nous; peu importe ce que deviendra le bonhomme! »

Il saisit d'une main Brenda, presque morte de frayeur, et releva insolemment de l'autre le capuchon qui lui cachait la figure.

« Au secours, mon père!... au secours, Minna! » s'écria la pauvre jeune fille, sans songer qu'il leur était impossible de la défendre.

Magnus saisit de nouveau sa barre de fer, mais Bunce lui arrêta la main. « Paix là! bon père, dit-il, ou vous allez vous embarquer dans un mauvais chemin... et vous, Fletcher, lâchez mademoiselle. — Que le diable m'enlève! pourquoi la lâcherais-je? demanda Fletcher. — Parce que je vous l'ordonne, Dick, répondit l'autre, et que sinon je vous ferai une querelle... Ah! maintenant, mes beautés, une de vous deux porte-t-elle ce singulier nom païen de Minna, pour lequel j'ai une espèce de respect? — Le galant homme! dit Halcro... c'est incontestablement parce que vous avez de la poésie dans le cœur. — J'en ai eu assez dans la bouche de mon temps, répliqua Bunce; mais ce temps est passé, vieux gentleman... cependant je saurai bientôt laquelle de ces deux demoiselles se nomme Minna. Écartez-moi ces mantes de vos figures, et n'ayez nulle peur, mes brillantes Lindamires, personne n'approchera de vous pour vous faire le moindre mal... Sur mon âme, voilà deux jolies fillettes!... Puissé-je me trouver en mer sur une coquille d'œuf avec un roc en droite ligne de mon avant, s'il est vrai que j'ai jamais souhaité mieux que la moins gentille... Écoutez, mes bonnes amies, laquelle de vous aimerait à se bercer dans le hamac d'un pirate?... vous auriez de l'or à moissonner! «

Les deux sœurs épouvantées se serrèrent l'une contre l'autre, et pâlirent en entendant les discours hardis et familiers de l'intrépide libertin.

« Voyons, ne craignez rien, continua-t-il, personne ne sert sous le noble Altamont que volontairement. Les gentilshommes de fortune ne connaissent pas la presse. Allons, n'ayez pas l'air si sombre en regardant comme si je parlais d'une chose à laquelle vous n'ayez jamais pensé. Une de vous, au moins, connaît le capitaine Cleveland, le pirate. »

Brenda devint encore plus pâle; mais le sang monta soudain aux joues de Minna lorsqu'elle entendit nommer son amant d'une manière si inattendue; car telle était la confusion de cette scène,

qu'à l'udaller seul était venue l'idée que le sloop pouvait être le navire matelot dont Cleveland avait parlé à Burgh-Westra.

« Je vois ce que c'est, » reprit Bunce d'un ton familier, « et je me conduirai en conséquence. Vous n'avez besoin de craindre aucune insulte, bonhomme, » ajouta-t-il en s'adressant sans gêne à Magnus lui-même ; et quoique dans mon temps j'aie fait payer tribut à plus d'une jolie fille, cependant les vôtres retourneront à terre sans aucun dommage et sans payer de rançon. — Si vous m'en assurez, s'écria Magnus, vous êtes aussi bienvenu à prendre mon brick et ma cargaison que jamais homme le fut chez moi à boire un verre de punch. — Ce ne serait pas une mauvaise chose qu'un verre de punch, reprit Bunce, si nous avions ici un homme capable de le préparer comme il faut. — Je le préparerai, dit Claude Halcro, aussi bien que tout homme qui coupa jamais un citron... excepté toutefois Eric Scambester, le faiseur de punch de Burgh-Westra. — Et vous n'êtes éloigné de lui que de la longueur d'un grappin, dit l'udaller. Descendez sous le pont, mes filles, et envoyez-nous le précieux sommelier avec le bol à punch. — Le bol à punch, répéta Fletcher ; on dit le baquet... Parlez de bol dans la cabine d'un méchant navire marchand, mais non à la face de gentilshommes ambulants... de corsaires, voulais-je dire, » reprit-il lorsqu'il vit que Bunce n'approuvait pas le quiproquo.

« Et je veux que ces deux jolies filles remontent sur le tillac pour remplir mon verre, dit Bunce ; je mérite quelques attentions du moins pour toute ma générosité. — Et elles rempliront le mien aussi, répliqua Fletcher... elles le rempliront jusqu'au bord, et je prendrai un baiser par chaque goutte qu'elles renverseront... que je sois grillé si j'y manque ! — Eh bien, je vous réponds que vous y manquerez, repartit Bunce ; je veux être damné si personne embrasse Minna, à l'exception d'un seul homme, et cet homme ne sera ni vous ni moi ; et sa compagne, ce joli petit brin de sœur, échappera de compagnie... il y a bien assez de fillettes dans les Orcades qui nous tendent les bras... Et maintenant que j'y songe, les jeunes filles vont descendre et s'enfermer dans la cabine, et nous prendrons le punch ici sur le tillac, *al fresco*, comme le propose le bonhomme. — En vérité, Jack, je désire que vous connaissiez votre propre pensée, répliqua Fletcher : j'ai été votre camarade pendant deux ans, et je vous aime ; pourtant, écorchez-moi comme un taureau sauvage, si vous n'êtes pas aussi capricieux qu'un singe..... Comment pourrons-nous rire et plaisanter si vous

envoyez ces jolies filles sous le pont? — Nous aurons monsieur le faiseur de punch que voilà, répondit Bunce, pour porter des toasts et nous chanter des chansons... Et pendant ce temps-là, vous autres, vite à la manœuvre et faites avancer le bâtiment... Vous, pilote, s'il vous plaît de conserver votre cervelle dans votre crâne, tenez bien le brick sous la poupe de notre sloop...,. si vous essayez de nous jouer le moindre tour, je vous brise la caboche, comme une vieille calebasse. »

Le vaisseau se mit donc en marche et suivit lentement le sillage du sloop qui voguait, non pour rentrer dans la baie de Kirkwall, mais pour aller se mettre en rade dans l'excellent havre d'Inganess. Cette baie est formée par un promontoire qui s'étend à deux ou trois milles vers l'est de la métropole des Orcades, et là les vaisseaux pouvaient jeter l'ancre, tant que les pirates continueraient avec les magistrats les relations que le nouvel état de choses semblait exiger.

Cependant Claude Halcro avait mis en œuvre tout son talent pour préparer un baquet de punch, que les pirates burent dans d'énormes verres; les simples matelots, aussi bien que Bunce et Fletcher, venaient puiser sans cérémonie dans le baquet, tout en surveillant et aidant la manœuvre. Magnus, qui craignait particulièrement que la liqueur n'éveillât les brutales passions de ces brigands, fut si frappé de la quantité considérable qu'ils pouvaient boire, sans que leur raison parût s'en ressentir le moins du monde, qu'il ne pût s'empêcher d'en témoigner sa surprise à Bunce.

L'udaller avait reconnu que, malgré ses manières cavalières, le noble Altamont était beaucoup plus civil que les autres, et peut-être essaya-t-il de se le concilier tout-à-fait par un compliment toujours agréable à des buveurs.

« Par les os de saint Magnus! dit l'udaller, j'étais assez simple pour croire que je vidais mon verre en vrai gentilhomme; mais à voir vos gens, capitaine, avaler un pareil baquet, on s'imaginerait que leur estomac est sans fond, comme le trou de Laifell près Foula, que j'ai tenté de sonder moi-même avec une corde de cent brasses. Par mon âme, le bicker de Saint-Magnus serait un petit verre pour eux! — Dans notre genre de vie, monsieur, répliqua Bunce, on ne s'arrête que quand le devoir rappelle ou quand les flacons sont vides. — Sur ma parole, dit Claude Halcro, je crois qu'il n'y a pas un de vos gens qui ne fût capable de boire toute l'énorme cruche de Scapa, qu'on présentait toujours à l'évêque des Orcades remplie

jusqu'au goulot de la meilleure bière qu'on pouvait brasser. — S'il suffisait de boire pour être évêque, repartit Bunce, j'aurais là un révérend équipage; mais comme c'est là leur seule qualité cléricale, je n'ai pas envie qu'ils s'enivrent aujourd'hui : nous terminerons donc notre buvette par une chanson. — Je la chanterai, de par—— ! » dit ou jura Fletcher, et aussitôt il entonna la vieille chanson.....

Je montais sur un frais navire
Du chantier à peine sorti;
Cent matelots pour le conduire;
Avec eux moi j'étais parti.

« J'aimerais mieux être jeté à fond de cale que d'entendre encore une fois cette chanson, s'écria Bunce; le diable confonde vos énormes mâchoires ! vous ne pouvez en faire sortir rien autre chose. — De par—— ! répliqua Fletcher, je chanterai ma chanson, qu'elle vous plaise ou vous déplaise; » et il reprit d'une voix lugubre, aussi harmonieuse que le sifflement du vent de nord-est qui mugit entre les cordages et les voiles :

Glen était notre capitaine,
Jeune homme rempli de valeur,
Allant sur la rive africaine
Essayer notre vive ardeur.

» Je vous répète, dit Bunce, que nous ne voulons pas ici de votre musique de hibou, et je veux être damné si vous continuez votre infernal tapage en restant assis près de nous ! — Eh bien, comme il vous plaira, » dit Fletcher en se levant : « je vais chanter en me promenant; il n'y a pas de mal à cela, j'espère, Jack Bunce. » Et en effet, il commença une promenade sur le pont en beuglant sa longue et désastreuse ballade.

« Vous voyez comme je les mène, » dit Bunce avec un sourire de satifaction. « Laissez ce drôle faire deux cabrioles à sa guise, et le voilà mutin pour toute la vie; mais je lui tiens la bride serrée, et il me suit pourtant avec autant de plaisir que l'épagneul suit le chasseur après avoir été bien battu..... Et maintenant votre toast et votre chanson, monsieur, » ajouta-t-il en s'adressant à Halcro, « ou plutôt votre chanson sans toast : je me réserve le toast; le voici : « Succès à l'épée du corsaire, et confusion aux honnêtes gens ! — Je serais fâché de boire à ce toast, si je pouvais faire autrement, dit Magnus Troil. — Parce que vous vous mettez au

nombre des honnêtes gens, répliqua Bunce. Dites-moi quel est votre métier, et je vous dirai ce que j'en pense. Quant à ce faiseur de punch que voilà, je l'ai reconnu au premier coup d'œil pour être un tailleur, qui autrefois n'avait pas plus de prétentions à être honnête homme que galeux. Et vous, vous êtes quelque riche armateur hollandais, je parie, qui foule aux pieds la croix quand il est au Japon, et renie sa religion pour le gain d'une journée. — Non, répondit l'udaller, je suis propriétaire dans les îles Shetland. — Oh! bah, repartit le satirique Bunce, vous venez de cet heureux climat où le genièvre coûte un groat la bouteille, et où il fait jour toute l'année? — A votre service, capitaine, » répliqua l'udaller, réprimant, non sans peine, le ressentiment que faisaient naître en lui ces plaisanteries sur son pays.

« A mon service! répéta Bunce.... Oui, s'il y avait un câble de tendu depuis mon bâtiment naufragé jusqu'au rivage, vous seriez à mon service pour couper le grelin, pour faire épaves et écumes de mon vaisseau et de ma cargaison. Bienheureux encore si vous ne m'appliquiez pas un coup sur la tête avec le dos de la hache... et vous réclamez le titre d'honnête homme? mais ne faites pas attention.... au susdit toast... Et vous, chantez-moi une chanson, monsieur le tailleur, et tâchez qu'elle soit aussi bonne que votre punch. »

Halcro, demandant intérieurement au ciel de lui accorder la puissance d'un nouveau Timothée pour animer sa verve et rabaisser la fatuité de son auditeur, comme avait su faire le glorieux John [1], il entonna une chanson propre à attendrir le cœur, qui commençait par les vers suivants :

Jeunes filles dont la fraîcheur
Egale celle de la rose,
Écoutez mes chants. . .

« Je ne veux entendre parler ni de jeunes filles ni de roses, interrompit Bunce; cela me rappelle quelle espèce de cargaison nous avons à bord; et par — —! je veux être fidèle à mon capitaine aussi long-temps que possible... Et je ne boirai pas davantage de punch... Ce dernier verre a fait en moi une révolution, je ne veux pas faire le Cassio cette nuit... et si je cesse de boire, personne ne boira. »

En parlant ainsi, il donna un vigoureux coup de pied dans le

1. Allusion à la fameuse ode de Dryden, ayant pour titre la *Fête d'Alexandre.*

baquet qui, malgré tant de visites répétées, était encore à moitié plein. Ensuite il se leva, se secoua un peu pour se mettre d'aplomb, retroussa son chapeau, et, se promenant sur le tillac avec un air de dignité, il donna, de la voix et du geste, l'ordre de mettre les deux vaisseaux à l'ancre. Les deux équipages obéirent aussitôt, Goffe se trouvant alors, selon toute probabilité, incapable de commander la manœuvre.

Cependant l'udaller faisait avec Halcro des doléances sur leur situation. « Elle est assez mauvaise, disait le vieux Norse, car tous ces hommes-là sont de vrais coquins... et pourtant, n'étaient mes filles, je ne les craindrais pas. Ce jeune homme qui fait tant de mines, et qui semble les commander, n'est pas encore un diable aussi terrible qu'il pourrait l'être. — Il a de singuliers caprices, ma foi! répondit Halcro; et plût au ciel que nous en fussions débarrassés! Renverser un baquet à demi plein du meilleur punch qui fût jamais préparé, et m'arrêter court au commencement de la plus jolie chanson qui soit sortie de ma plume!... Je ne sais pas ce dont il est capable, car il approche bien de la folie. »

Cependant les ancres des deux vaisseaux étaient jetées : le vaillant lieutenant Bunce appela Fletcher, et revenant s'asseoir auprès de ses passagers inquiets, il leur dit qu'il allait envoyer un billet aux badauds de Kirkwall, et qu'il le montrerait à Magnus, parce que le message aurait quelque rapport avec le brick. « Je le ferai au nom de Dick, ajouta-t-il, aussi bien qu'au mien. J'aime à donner un peu d'importance à ce pauvre garçon de temps à autre... N'est-ce pas, Dick, maudit âne? — Oui, certainement, Jack Bunce, répliqua Dick; je ne puis dire autrement que vous. Seulement, vous bourrez toujours les gens d'une façon ou d'une autre... Mais néanmoins, voyez-vous... — Assez : ferme tes mâchoires, Dick, » interrompit Bunce; et il se mit à écrire une lettre, qu'il lut ensuite à haute voix; elle était conçue dans les termes suivants :

Aux prévôt et aldermen de Kirkwall.

« Messieurs,

« Comme sans égard à la parole que vous en aviez donnée, vous ne nous avez pas envoyé à bord un otage pour la sûreté de notre capitaine resté à terre sur votre demande, la présente vous apprendra qu'il ne fait pas bon se jouer de nous. Nous sommes en possession d'un brick, et d'une famille de distinction, propriétaire du

bâtiment, et que nous gardons à bord. Nous réglerons sur votre conduite à l'égard de notre capitaine celle que nous tiendrons à l'égard de nos prisonniers. C'est le premier dommage; mais soyez persuadés que ce ne sera pas le dernier dont auront à souffrir votre ville et votre commerce, si vous ne nous rendez pas notre capitaine, et ne nous envoyez pas les provisions convenues aux termes du traité.

«Fait à bord du brick *le Mergoose de Burgh-Westra,* à l'ancre dans la baie d'Inganess. En foi de quoi nous avons signé, nous commandants de *la Favorite de la Fortune* et gentilshommes aventuriers. »

Il signa alors lui-même Frédéric Altamont, et passa la lettre à Fletcher, qui lut cette signature avec beaucoup de peine, et trouvant que ces noms sonnaient à merveille, il jura qu'il prendrait aussi un nouveau nom, d'autant mieux que Fletcher était le mot, suivant lui, le plus difficile à orthographier et à écrire de tout le dictionnaire; il signa donc, Timothée Tugmuton.

« N'ajouterez-vous pas quelques lignes pour ces imbéciles? demanda Bunce à Magnus. — Non, » répondit l'udaller, obstiné dans ses idées du bien et du mal, même dans une circonstance si critique. « Les magistrats de Kirkwall connaissent leur devoir, et si j'étais à leur place... » Mais là le souvenir que ses filles étaient à la merci des pirates fit pâlir l'intrépide visage de Magnus Troil, et retint le défi qui était déjà sur ses lèvres.

« Diable m'enlève! » s'écria Bunce, qui conjectura aisément ce qui se passait dans l'esprit de son captif, « cette réticence aurait réussi sur la scène.... elle aurait terrassé parterre, loges et galeries, ma foi! comme dit Bayes [1]. — Que je n'entende pas parler de Bayes, » reprit Claude Halcro, qui avait la tête un peu montée; c'est une impudente satire contre le glorieux John; mais le glorieux John a fouetté Buckingham de main de maître, aussi...

Il entre au premier rang, et remarque Zimri, -
Cet homme insinuant [2]. . . . . .

— Taisez-vous, » dit Bunce, étouffant la voix de Claude par une protestation d'un ton plus haut et plus véhément. « *La Répétition* est la meilleure farce qui fut jamais composée... et je ferai embrasser la fille du canonnier à quiconque le niera. Par Dieu!

1. Auteur dramatique.
2. Satire d'*Absalon et Achitophel.*

j'étais le meilleur prince Prettyman qui monta jamais sur les planches...

Tantôt prince, et tantôt fils d'un simple pêcheur.

Mais revenons à nos affaires... Ecoutez-moi, bonhomme, » dit-il en s'adressant à Magnus, « vous montrez contre moi une mauvaise humeur pour laquelle bien de mes confrères vous couperaient les oreilles et les feraient griller pour votre dîner avec du poivre rouge. J'ai vu Goffe en faire tout autant à un pauvre diable qui avait l'air fâché et menaçant parce qu'il voyait son sloop aller rendre visite à Davy Jones avec son fils unique à bord. Mais je suis d'une autre trempe, moi; et si nous vous traitons mal, vous et vos filles, ce sera la faute des habitants de Kirkwall, non la mienne, et ce sera de toute justice. Mieux vaut donc que vous les informiez de la situation et des circonstances où vous êtes réduits... c'est aussi fort juste. »

Magnus, se rendant à ce conseil, prit la plume et tâcha d'écrire; mais sa force d'âme luttait si mal contre son inquiétude paternelle, que sa main refusa de faire son devoir. « Je ne puis rien écrire, » dit-il après avoir tracé une ou deux lignes illisibles; « je ne puis former une lettre quand toutes nos vies en dépendraient. »

Et il ne put réussir, malgré tous ses efforts, à maîtriser l'émotion convulsive qu'il éprouvait et qui agitait son corps. Le saule qui plie échappe mieux à la tempête que le chêne qui résiste ; c'est ainsi que, dans les grandes calamités, il arrive quelquefois que des esprits légers et frivoles reprennent leur élasticité et leur vigueur beaucoup plus vite que des caractères plus élevés. En cette occasion, Claude Halcro fut heureusement capable d'accomplir la tâche dont son ami et patron ne pouvait s'acquitter. Il prit la plume, et en aussi peu de mots que possible il exposa la situation où ils se trouvaient, et les affreux périls auxquels ils étaient exposés, donnant à entendre en même temps aux magistrats du pays, aussi délicatement qu'il put l'exprimer, que la vie et l'honneur de leurs concitoyens devaient être pour eux un objet beaucoup plus important que l'arrestation même ou le châtiment des coupables; il eut cependant soin d'adoucir autant que possible cette dernière expression, dans la crainte de donner de l'ombrage aux pirates.

Bunce lut la lettre, qui obtint heureusement son approbation; et, en voyant le nom de Claude au bas, il s'écria avec la plus grande surprise, et en employant des expressions beaucoup plus énergi-

ques que celles dont nous allons nous servir : « De par Dieu! vous êtes le petit bonhomme qui jouait du violon dans la troupe du vieux directeur Gadabout, à Hogs-Norton, la première fois que je montai sur les planches; il me semblait bien vous reconnaître à vos pompeux éloges du glorieux John! »

En d'autres temps, cette reconnaissance aurait fort blessé l'orgueil poétique d'Halcro; mais, dans la position où il se trouvait alors, la découverte d'une mine d'or ne l'eût pas rendu plus heureux. Il se rappela aussitôt le jeune acteur qui avait donné tant d'espérances lorsqu'il débuta dans *don Sébastien* [1], et ajouta judicieusement que la muse du glorieux John n'avait jamais rencontré de plus digne interprète, du temps que lui, Claude Halcro, avait été premier, il aurait pu ajouter, et unique violon, dans la troupe de M. Gadabout.

« Ma foi! répliqua Bunce, je crois que vous avez raison... Il me semble que j'aurais réussi sur la scène aussi bien que Booth et Betterton [2]. Mais j'étais destiné à figurer sur d'autres planches, » ajouta-t-il en frappant du pied sur le tillac, « et je pense que je dois y rester jusqu'à ce qu'il ne se trouve plus aucune planche sous mes pieds pour les soutenir [3]. Mais à présent, ma vieille connaissance, je ferai quelque chose pour vous... Venez un peu à l'écart... J'ai à vous entretenir en particulier. » Ils s'appuyèrent sur le couronnement de poupe, et Bunce lui dit à voix basse, et d'un ton plus sérieux que d'habitude : « J'en suis fâché pour cet honnête et vieux cœur de pin de Norwége... — — si je mens!... et pour ses filles aussi... D'ailleurs j'ai mes raisons particulières pour en protéger une des deux. Je puis faire le diable avec une facile beauté du domaine public ; mais avec des créatures si modestes si et innocentes... — — ! je suis Scipion à Numance et Alexandre dans la tente de Darius. Vous rappelez-vous comme je jouais dans *Alexandre* [4]? » Il se mit à déclamer des vers tragiques :

Échappé du tombeau, je viens sauver ma belle,
Vite que dans vos mains votre épée étincelle :
A mon fougueux élan qui donc s'opposera
Quand la beauté m'appelle et que la gloire est là?

Claude Halcro ne manqua point de donner les éloges d'usage à

1. Tragédie de Dryden. A. M.
2. Acteurs d'alors. A. M.
3. Allusion à la manière de pendre en Angleterre. A. M.
4. Tragédie de Dryden. A. M.

la déclamation, déclarant que, foi d'honnête homme, il avait toujours pensé que M. Altamont mettait à réciter cette tirade beaucoup plus d'âme et d'énergie que Betterton.

Bunce ou Altamont lui présenta cordialement la main. « Ah! vous me flattez, mon cher ami, dit-il; pourquoi le public n'a-t-il pas eu votre jugement?... je ne serais pas dans la passe où vous me retrouvez. Le ciel sait, mon cher Halcro... le ciel sait avec quel plaisir je vous aurais emmené à bord avec moi, rien que pour avoir un ami qui aime autant que moi à entendre réciter les pièces les mieux choisies de nos meilleurs auteurs dramatiques. La plupart de mes camarades sont des brutes.... et, quant au capitaine que nous avons laissé en otage à Kirkwall, il me traite!... comme je traite Fletcher; plus je lui rends de services, plus il me rudoie. Mais comme il serait délicieux pour moi, pendant une nuit sous les tropiques, tandis que le vaisseau voguerait sous les vents avec une voile large et bien gonflée, de déclamer l'*Alexandre* devant vous; vous seriez pour moi le parterre, les loges et les galeries! Même, car vous êtes un disciple des Muses, je m'en souviens, qui sait si vous et moi nous ne parviendrions pas, comme Orphée et Eurydice, à inspirer un goût pur à mes compagnons, et à policer leurs manières, tout en rendant meilleurs leurs sentiments? »

Cette tirade fut débitée avec tant d'action que Claude Halcro commença à penser qu'il avait fait son punch trop spiritueux, et mêlé des ingrédients trop enivrants dans le verre de flatterie qu'il venait de verser; il craignit que, dominé par l'influence de ces deux potions, le sentimental pirate ne voulût le retenir de force, simplement pour réaliser les scènes que lui présentait son imagination. La conjoncture était cependant trop délicate pour permettre à Halcro de faire la moindre tentative afin de réparer sa bévue; c'est pourquoi il se contenta de serrer affectueusement la main de son ami, et de prononcer l'interjection hélas! le plus pathétiquement possible.

Bunce, reprit aussitôt : « Vous avez raison, mon ami; ce ne sont que de vains projets de bonheur, et il ne reste au malheureux Altamont qu'à rendre service à l'ami auquel il va falloir dire adieu. J'ai résolu de vous envoyer à terre, vous et les deux jeunes filles, avec Fletcher pour vous protéger; appelez donc les deux jolies sœurs, et qu'elles décampent d'ici avant que le diable jette son grapin sur moi ou sur tout autre. Vous porterez ma lettre aux magistrats, et l'appuierez de votre éloquence... Vous les assurerez que

s'ils touchent seulement à un cheveu de la tête de Cleveland, le diable le leur fera payer, et en bonne monnaie. »

Délivré d'une terrible frayeur par la conclusion imprévue de la harangue de Bunce, Halcro descendit l'échelle de l'écoutille par deux échelons à la fois; et, frappant à la porte de la cabine, il put à peine tourner une phrase intelligible pour s'acquitter de son message, tant le contentement le suffoquait. Les sœurs, en apprenant avec une joie inattendue qu'on allait les débarquer sur le rivage, s'enveloppèrent de leurs mantes, et, quand on les eut averties que la chaloupe les attendait, elles coururent vers le tillac, où elles apprirent seulement, à leur grande horreur, que leur père allait rester à bord du pirate.

« Nous resterons avec lui à tous risques, dit Minna; nous pouvons lui être de quelque secours, ne fût-ce que pour un instant... Nous voulons vivre et mourir avec lui. — Nous le secourrons plus utilement, dit Brenda, qui comprenait la nature de leur situation mieux que Minna, en intéressant les magistrats de Kirkwall à se rendre aux demandes de ces messieurs. — C'est parler comme un ange de beauté et de raison ! s'écria Bunce; maintenant hâtez-vous de partir, car je veux être damné si on ne court pas à les regarder autant de péril qu'à descendre avec une mèche allumée dans la chambre à poudre... Si vous ajoutez une seule parole, le diable m'enterre si je saurai comment m'y prendre pour me séparer de vous! — Partez, au nom du ciel, mes filles, reprit Magnus. Je suis entre les mains de Dieu; et quand vous serez parties, je ne songerai plus guère à moi... mais je penserai et je dirai, tant que j'aurai vie, que ce brave monsieur mérite un plus honnête métier. Partez... partez... partez vite. » Car elles hésitaient encore, ne pouvant se résoudre à l'abandonner.

« Oh! n'allez pas les embrasser! s'écria Bunce, car j'ai peur d'être tenté d'en demander ma part. Vite, à la chaloupe... Mais arrêtez un instant. » Il emmena les trois captifs à l'écart. « Fletcher, dit-il, répondra de tous ses camarades, et veillera à votre sûreté quand vous serez à terre. Mais qui répondrait pour Fletcher, je n'en sais rien, si je ne remettais pas à M. Halcro cette petite garantie. »

Il offrit au poëte un petit pistolet à deux coups qui, dit-il, était chargé d'une couple de balles. Minna vit la main d'Halcro trembler, tandis qu'il l'avançait pour recevoir l'arme qui lui était présentée. « Donnez-moi ce pistolet, monsieur, » dit-elle au corsaire en saisissant l'arme; « et remettez-vous-en à moi du soin de me

défendre et de défendre ma sœur. — Bravo, bravo ! s'écria Bunce ; je reconnais là une femme digne de Cleveland, le roi des pirates. — Cleveland ! répéta Minna. Connaissez-vous donc ce Cleveland que vous avez déjà nommé deux fois ? — Si je le connais ! est-il homme au monde, répondit Bunce, qui connaisse mieux que moi le meilleur et le plus brave marin qui marcha jamais entre une poupe et une proue ? Quand il ne sera plus aux fers, et plaise au ciel que ce soit bientôt ! je compte vous voir revenir à bord avec lui, et régner en reine sur toutes les mers que nous traverserons... Vous tenez votre petit gardien, je suppose que vous savez vous en servir. Si Fletcher vous manque, vous n'avez qu'à tirer ce morceau de fer avec le pouce, comme cela, voyez-vous... et s'il continue, il suffira de ramener ainsi vers vous votre petit index, et je perdrai le plus dévoué camarade qu'homme eut jamais... Et pourtant, le coquin ! il aura bien mérité sa mort s'il désobéit à mes ordres. Et maintenant passez dans la chaloupe... Mais arrêtez, un baiser pour l'amour de Cleveland. »

Brenda, presque morte de frayeur, endura cette galanterie ; mais Minna présenta sa main. Bunce sourit; néanmoins il baisa d'un air théâtral la jolie main qu'elle lui tendait en rançon de sa joue, et enfin les deux sœurs avec Halcro descendirent dans la barque, qui s'éloigna au signal de Fletcher.

Bunce resta sur le tillac à monologuer d'après la manière de son ancienne profession. « Si on contait aujourd'hui un pareil trait à Port-Royal, dans l'île de la Providence ou au Petit-Goave, je ne sais ce qu'on dirait de moi... Que je suis bien bon enfant... bien simple... bien âne... eh ! bien, soit. J'ai fait assez de mal ; et il est temps de faire au moins une bonne action, ne fût-ce que pour la rareté de la chose et pour me mettre en bonne humeur avec moi-même. » Alors se tournant vers Magnus, il continua... « Par——! ce sont de vraies déesses que vos filles. L'aînée ferait sa fortune sur les planches de Londres. Quelle attitude séduisante elle avait —— en saisissant mon pistolet..... Diable m'enlève ! son geste aurait fait crouler la salle d'un tonnerre d'applaudissements. Quelle Roxelane la drôlesse aurait faite ! (car dans ses harangues, Bunce, comme le compère de Sancho, Thomas Cécial, était sujet à employer les expressions les plus énergiques sans examiner scrupuleusement leur véritable valeur.) Je donnerais ma part de notre première prise pour l'entendre déclamer :

Va-t'en, pars, comme un tourbillon,

Ou je te réduis en poussière.
Que ce soit folie ou raison,
Mon cœur se livre à la colère.

Et puis encore, l'autre petite, si douce, si modeste, si tremblante, quel plaisir de l'entendre réciter :

Il dit de si doux mots, prend un air si flatteur,
Son vœu paraît tellement efficace,
Et son serment est si rempli de grâce,
Qu'être par lui trompé c'est encore un bonheur.

Quelle représentation nous aurions pu donner!... J'ai été une bête de n'y pas songer avant de les laisser partir... Moi, Alexandre... Claude Halcro, Lysimaque... ce brave vieillard eût fait Clytus au besoin. J'ai été un idiot de n'y pas songer! »

Il y avait dans cette effusion de cœur bien des choses qui auraient déplu à l'udaller; mais, à dire vrai, il n'y faisait pas la moindre attention. Il était trop occupé à suivre d'abord des yeux, ensuite à l'aide de sa lorgnette, la barque qui conduisait ses enfants à terre. Il les vit débarquer, puis, accompagnées d'Halcro et d'un autre homme, sans doute Fletcher, gravir la côte et prendre le chemin de Kirkwall; il put même distinguer que Minna, comme si elle se croyait chargée de protéger le reste de la troupe, marchait un peu devant les autres, paraissant se tenir en garde contre toute surprise et prête à agir dès que l'occasion le demanderait. Enfin, au moment même où l'udaller allait les perdre de vue, il eut la vive satisfaction de voir la petite troupe s'arrêter, et le pirate prendre congé de ses filles après avoir pris le temps de leur faire un civil adieu, puis revenir lentement vers le rivage. Bénissant le Très-Haut qui l'avait ainsi délivré des plus cruelles angoisses qu'un père pût souffrir, le digne udaller, dès cet instant, se résigna à son sort, quel qu'il pût être.

CHAPITRE XXXVII.

L'ENTREVUE.

Par dessus les montagnes et par dessous les vagues, par dessus les fleuves et par dessous les tombes, par dessus les abîmes les plus profonds qui obéissent à Neptune, par dessus les rochers qui sont les plus roides, l'amour saura se frayer un chemin.

Vieille chanson.

Le motif qui engagea Fletcher à quitter Claude Halcro et les deux sœurs de Burgh-Westra, était une petite troupe d'hommes armés qu'il avait aperçue à quelque distance venant de Kirkwall. L'udaller lui-même, bien qu'armé de sa lorgnette, n'avait pu la voir à cause d'un abaissement de terrain, mais le pirate l'avait très bien vue, et la nécessité de pourvoir à son propre salut occasionna son prompt retour vers la chaloupe. Il allait partir lorsque Minna fut cause de la courte halte que son père avait observée.

« Arrêtez, dit-elle, je vous le commande !... dites ceci de ma part à votre chef : quelle que soit la réponse des magistrats de Kirkwall, qu'il n'en conduise pas moins son vaisseau à Stromness ; qu'il ait soin, dès qu'il y aura jeté l'ancre, d'envoyer une barque à terre pour prendre le capitaine Cleveland lorsqu'on apercevra de la fumée sur le port de Broisgar. »

Fletcher avait pensé à demander, comme son camarade Bunce, au moins un baiser pour la peine qu'il s'était donnée en escortant les deux charmantes sœurs ; et peut-être ni la terreur que lui inspiraient les hommes armés venant de Kirkwall, ni le pistolet de Minna, n'eussent arrêté son insolence ; mais le nom de son capitaine, et plus encore les manières nobles, sévères et impératives de Minna Troil le déconcertèrent. Il fit un salut de marin, promit d'avoir l'œil au guet, et regagnant sa barque revint avec son message.

Tandis qu'Halcro et les deux sœurs s'avançaient vers le détachement qu'on voyait sur la route de Kirkwall, et qui de son côté s'était arrêté pour les observer, Brenda, soulagée de la frayeur que lui causait la présence de Fletcher, après avoir jusque-là gardé le silence, s'écria enfin : « Ciel miséricordieux ! .. Minna, en quelles mains avons-nous laissé notre cher père ! — Entre les mains de braves gens, » répondit Minna d'un ton ferme. « Je ne crains rien

pour lui. — Aussi braves qu'il vous plaira, repartit Claude Halcro, mais ce sont des coquins bien dangereux... Je connais ce drôle d'Altamont comme il s'appelle lui-même, quoique ce ne soit pas son vrai nom ; et c'est le chien le plus hargneux qui fit jamais retentir dans une grange des vers blancs ou même une sanglante querelle ; il débuta par *Barnwell*[1] et tout le monde pensa qu'il terminerait par la potence, comme la dernière scène de *Venise sauvée*[2]. — N'importe, répliqua Minna... plus les vagues sont furieuses, plus puissante est la voix qui les apaise. Le nom seul de Cleveland fait rentrer dans le devoir le plus féroce d'entre eux. — J'en suis fâché pour Cleveland, dit Brenda, si tels sont ses camarades... mais je m'inquiète fort peu sur son compte en comparaison de ce que je crains pour mon père. — Réservez votre compassion pour ceux qui en ont besoin, repartit Minna, et ne craignez rien pour notre père... Dieu sait que chacun des cheveux argentés qui recouvrent sa tête a plus de valeur à mes yeux que tous les trésors du monde ; mais je suis certaine qu'il est en sûreté sur ce vaisseau, et qu'il sera pareillement en sûreté à terre. — Je voudrais pouvoir l'espérer, dit Claude Halcro ; mais je crains que les magistrats de Kirkwall n'osent pas échanger le capitaine contre l'udaller, si Cleveland est en effet aussi redoutable que je le suppose. Les Écossais ont porté des lois fort sévères contre les pirates ; c'est ainsi qu'ils appellent ces marins-là. — Mais quels sont donc ces hommes qui se tiennent sur la route, dit Brenda, et pourquoi nous font-ils si mauvaise mine? — C'est une patrouille de la milice, répondit Halcro ; le glorieux John les maltraite un peu.... mais John était un jacobite...

Bouches sans bras, et de vaste dépense,
A charge en paix, en guerre humble défense,
Un jour par mois marchant en militaire,
Et toujours là s'il n'est pas nécessaire.

J'imagine qu'ils s'étaient d'abord arrêtés en nous prenant, lorsqu'ils nous virent sur le haut de la colline, pour un détachement des marins du sloop, et maintenant qu'ils peuvent distinguer que vous portez des cotillons, ils se remettent en marche. »

Ils approchèrent en effet, et comme l'avait supposé Claude Halcro, il se trouva que c'était une patrouille chargée de suivre tous

1. Tragédie de Lillo. A. M.
2. Tragédie d'Otway A. M.

les mouvements des pirates, et de les empêcher de descendre à terre pour ravager le pays.

Ils félicitèrent cordialement Claude Halcro, qui était bien connu de plusieurs d'entre eux, d'être sorti de sa captivité, et le commandant de la troupe, tout en promettant aide et protection aux deux sœurs, ne put s'abstenir de faire ses doléances sur les circonstances où se trouvait le père, donnant à entendre, quoique d'une manière vague et délicate, combien de difficultés s'opposeraient à sa délivrance.

Lorsqu'elles furent arrivées à Kirkwall et qu'elles eurent obtenu une audience du prévôt et de plusieurs autres magistrats, ces difficultés furent énoncées plus clairement... « La frégate l'*Alcyon* est sur la côte, dit le prévôt; on l'a aperçue à la hauteur de Duncansbay-Head; et quoique j'aie le plus profond respect pour M. Troil de Burgh-Westra, pourtant je serais responsable devant la loi si je laissais sortir de prison le capitaine de ce navire suspect, afin de pourvoir à la sûreté de tel ou tel individu que la détention de ce Cleveland peut malheureusement mettre en péril. Nous savons maintenant que cet homme est le cœur et l'âme de ces boucaniers; sommes-nous donc libres de le renvoyer à bord pour qu'il puisse dévaster le pays ou peut-être attaquer le vaisseau du roi?.... car il est assez impudent pour tout oser. — Assez courageux, voulez-vous dire, monsieur le prévôt, » dit Minna ne pouvant réprimer davantage son déplaisir.

« Ma foi, vous lui donnerez l'épithète qu'il vous plaira, miss Troil, reprit le digne magistrat; mais, dans mon opinion, cette sorte de courage qui consiste à se battre un contre deux ressemble beaucoup à une espèce d'impudence pratique.— Mais notre père? » reprit Brenda d'une voix suppliante.... « notre père.... l'ami, je puis dire le père de ce pays.... à qui tant de personnes doivent de la reconnaissance, tant de personnes doivent le pain qui les nourrit... dont la perte serait l'extinction d'un phare dans une tempête... mettrez-vous réellement les risques qu'il court en balance avec une bagatelle comme celle de remettre en liberté un homme malheureux pour qu'il aille chercher meilleure fortune ailleurs? — Miss Brenda a raison, dit Claude Halcro; il faut aller notre petit bonhomme de chemin, comme disent les enfants : ne recourez pas à un mandat de mise en liberté, mais suivez le conseil d'un fou, et permettez à votre digne geôlier de laisser la porte fermée au loquet, ou un battant de fenêtre ouvert; ainsi nous serons débar-

rassés du corsaire, et nous aurons dans cinq heures un des meilleurs et des plus honnêtes gens que possèdent les îles Orcades et Shetland, pour attaquer un bol de punch avec nous. »

Le prévôt répliqua, dans les mêmes termes à peu près qu'auparavant, « qu'il avait le plus grand respect pour M. Magnus Troil de Burgh-Westra, mais qu'il lui était impossible, par considération pour aucun individu, quelque respectable qu'il pût être, de transiger avec son devoir. »

Minna s'adressa alors à sa sœur sur un ton de mécontentement calme et ironique... « Nous oublions, Brenda, lui dit-elle, que nous parlons pour la sûreté d'un homme insignifiant, d'un pauvre udaller des îles Shetland, à un personnage qui n'est rien moins que le premier magistrat de la métropole des Orcades... Pouvons-nous croire qu'un si éminent personnage s'abaissera jusqu'à prendre en considération un motif si léger? Il sera encore assez temps pour le prévôt à songer à se rendre aux conditions qu'on lui propose... car il faudra enfin qu'il s'y rende de force ou de bonne volonté... lorsque l'église de Saint-Magnus lui tombera sur la tête.— Permis à vous de vous fâcher contre moi, ma jolie jeune dame, répliqua le jovial prévôt Torfe, mais impossible à moi de vous en vouloir. L'église de Saint-Magnus existe depuis plus d'un jour, et je crois qu'elle vous survivra à vous comme à moi, et surtout à cette meute de chiens à pendre. Outre que votre père est à demi Orcadien, et qu'il ne manque ni d'amis, ni de propriétés parmi nous, je ferais autant, je vous en donne ma parole, pour tout Shetlandais dans le malheur, que pour toute autre personne, excepté pour un de nos propres concitoyens de Kirkwall que nous devons indubitablement préférer à tous. S'il vous plaît donc d'accepter un logement chez ma femme, nous tâcherons de vous montrer que vous êtes aussi bienvenues à Kirkwall que vous pourriez jamais l'être à Lerwick ou à Scalloway. »

Minna ne daigna point répondre à cette cordiale invitation, mais Brenda en remercia le prévôt en termes polis, alléguant qu'elles étaient obligées de prendre demeure chez une riche veuve de la ville, qui était leur parente et qui les attendait.

Halcro essaya encore une fois d'attendrir le prévôt, mais il demeura inexorable... « Le receveur des douanes, dit le magistrat, m'a déjà menacé d'un procès, parce que j'avais traité, ou, comme il le dit, agi de pair et compagnon avec ces étrangers, lors même que c'était le seul moyen d'empêcher des querelles sanglantes dans

la ville; et maintenant, si je renonçais à l'avantage que nous donnent l'emprisonnement du capitaine et l'évasion du facteur, j'encourrais plus qu'une simple réprimande.» La conclusion habituelle fut, qu'il en était fâché pour l'udaller, qu'il en était même fâché pour ce Cleveland qui avait encore quelque reste d'honneur; mais que son devoir était impérieux, et qu'il devait le remplir. Le prévôt mit fin à la discussion, en annonçant qu'une autre affaire concernant un Shetlandais appelait son attention immédiate. Un homme bien né, nommé Mertoun, demeurant à Jarlshof, avait porté plainte contre Snailsfoot, le colporteur, pour avoir, de complicité avec un de ses domestiques, soustrait plusieurs objets précieux qui lui avaient été confiés en dépôt; il devait donc examiner cette affaire, et faire rendre lesdits objets à M. Mertoun, qui en était responsable envers le propriétaire.

Dans tout ceci il n'y avait rien qui parût intéresser les deux sœurs, excepté le nom de Mertoun, qui donna un coup de poignard au cœur de Minna, en lui rappelant au milieu de quelles circonstances avait disparu Mertoun; ce nom, par une émotion moins pénible, quoique d'une nature encore plus mélancolique, amena une faible rougeur sur les joues de Brenda et quelques larmes dans ses yeux. Mais il fut bientôt évident que le magistrat ne parlait pas de Mordaunt, mais de son père; et les filles de Magnus, s'intéressant peu aux détails de cette affaire, prirent congé du prévôt pour se rendre à leur logement.

Lorsqu'elles furent arrivées chez leur parente, Minna n'eut rien de plus pressé que de s'instruire, par toutes les questions qu'elle put faire sans exciter de soupçon, de la situation où se trouvait l'infortuné Cleveland, et elle apprit bientôt qu'elle était fort précaire. Le prévôt ne l'avait pas, il est vrai, réellement fait conduire en prison, comme se l'était persuadé Claude Halcro; le magistrat s'était rappelé peut-être les circonstances favorables avec lesquelles le capitaine s'était lui-même rendu, et il attendait sans doute l'instant d'une absolue nécessité pour manquer tout-à-fait de bonne foi à son égard. Mais quoiqu'en apparence on laissât le pirate jouir de toute sa liberté, il était sévèrement surveillé par des personnes bien armées et désignées à cet effet, qui avaient ordre de le retenir par force, s'il essayait de passer certaines limites fort étroites qui lui avaient été marquées. Il logeait dans une chambre bien fermée dépendant de ce qu'on appelait le Château du Roi; la nuit, la porte de sa chambre était fermée en dehors, tandis qu'une garde suffi-

sante se postait aux environs pour empêcher son évasion. Il jouissait donc seulement de cette espèce de liberté que le chat, dans ses jeux cruels, veut bien quelquefois laisser à la souris qu'il tient sous sa griffe. Et pourtant, telle était la frayeur qu'inspiraient les ruses, le courage et la férocité du capitaine pirate, que le prévôt fut blâmé par le collecteur des taxes et par plusieurs autres sages habitants de Kirkwall, de lui avoir laissé une liberté quelle qu'elle fût.

On peut bien croire que, dans de telles circonstances, Cleveland n'avait nulle envie de se montrer dans les rues ou sur les places publiques, persuadé qu'il n'y était qu'un objet de curiosité et de terreur. Sa promenade favorite était donc les ailes de la cathédrale de Saint-Magnus, dont l'extrémité orientale est seule destinée au culte public. Ce vieil et majestueux édifice, échappé aux ravages qui accompagnèrent les premières convulsions de la réforme, conserve encore quelque apparence de dignité épiscopale. L'endroit consacré au culte est séparé par une cloison de la nef et de la partie occidentale de la croix, et tout l'édifice est tenu dans un état de propreté et de décence que l'on pourrait citer comme exemple aux somptueux édifices de Westminster et de Saint-Paul.

C'était dans cette partie extérieure de la cathédrale qu'on permettait à Cleveland de se promener, d'autant mieux que ses gardes, en occupant la seule issue, pouvaient, sans se donner de peine, empêcher toute tentative d'évasion. Le lieu par lui-même convenait bien à la mélancolique situation du capitaine. La voûte élevée est soutenue par des rangs de piliers saxons, entièrement massifs, dont quatre encore plus larges que tous les autres supportaient jadis un magnifique clocher qui, détruit par accident, a été ensuite reconstruit d'après un plan sans grâce ni proportion. La lumière pénètre à l'extrémité occidentale par une large fenêtre gothique, bien proportionnée et enrichie d'ornements curieux : le pavé est couvert d'inscriptions en différentes langues, qui marquent la place où de nobles Orcadiens ont été déposés, à différentes époques, dans l'enceinte sacrée.

Là se promenait Cleveland, repassant dans sa mémoire les événements d'une vie mal employée, qui allait probablement finir d'une manière violente et honteuse, lorsqu'il était encore dans la fleur de l'âge. « Bientôt, » dit-il en regardant les dalles de l'église, « bientôt je serai au nombre des morts... mais un saint homme ne prononcera jamais une bénédiction sur moi... jamais

une main amie ne gravera une inscription sur ma tombe... jamais un fils, orgueilleux de m'avoir pour père, ne placera des armoiries sur le sépulcre du pirate Cleveland. Mes os blanchissants resteront suspendus aux fers d'un gibet sur quelque côte sauvage, sur quelque cap solitaire, pour rendre ce lieu à jamais sinistre et faire maudire ma mémoire. Le vieux marin qui naviguera dans ces parages secouera la tête et dira mon nom et mes exploits à ses jeunes compagnons pour qu'ils n'imitent pas mon exemple... Mais Minna!... Minna !... quelles seront tes pensées quand le bruit de ma mort parviendra jusqu'à toi?... plaise à Dieu que cette nouvelle soit engloutie dans le plus profond des tourbillons entre Kirkwall et Burgh-Westra, avant de frapper ton oreille... et hélas! plût au ciel que nous ne nous ne fussions jamais vus, puisque nous ne pourrons jamais nous revoir ! »

Il leva les yeux en parlant ainsi ; devant lui était Minna Troil. La jeune fille était pâle et la chevelure en désordre, mais sa physionomie était calme et ferme, et portait toujours son expression ordinaire de noble mélancolie. Elle était encore enveloppée dans le large manteau qu'elle avait pris en quittant le navire. La première émotion de Cleveland fut la surprise, la seconde fut de la joie, mêlée à un sentiment de crainte. Il aurait voulu s'écrier... il aurait voulu se jeter à ses genoux, mais elle lui imposa silence, et l'engagea à se tenir tranquille en levant le doigt et en disant, d'une voix basse mais impérative : « Soyez prudent... on nous observe... il y a des gardes en dehors... ils ne m'ont laissée entrer qu'avec peine. Je n'ose rester long-temps... ils penseraient... ils pourraient croire... O Cleveland! j'ai tout risqué pour vous sauver. — Pour me sauver?... Hélas ! pauvre Minna! répondit Cleveland, me sauver est impossible... Il me suffit de vous avoir vue encore une fois, ne fût-ce que pour vous dire adieu à jamais! — Nous devons, il est vrai, nous dire adieu, car le destin et vos crimes nous ont séparés à jamais.. Cleveland, j'ai vu vos compagnons... ai-je besoin de vous en dire davantage?.... Ai-je besoin de vous dire que je sais maintenant ce que c'est qu'un pirate? — Vous êtes tombée au pouvoir de ces bandits! » s'écria Cleveland avec un tressaillement d'angoisse... « auraient-ils osé... — Cleveland, ils n'ont rien osé... Votre nom a sur ces brigands la puissance d'un charme; cette puissance seule m'a rappelé les qualités que j'avais jadis cru trouver dans mon Cleveland! — Oui, » répliqua Cleveland avec fierté, « mon nom a et aura tout pouvoir sur eux, au plus fort même de

leurs excès, et s'ils vous eussent offensée, seulement par une parole grossière, ils auraient... Mais qu'allais-je dire, insensé!... je suis prisonnier! — Vous ne le serez pas long-temps, votre sûreté, la sûreté de mon père... tout demande immédiatement votre mise en liberté. J'ai conçu un projet pour vous délivrer, qui ne peut manquer si on l'exécute hardiment. Le jour commence à baisser... enveloppez-vous de mon manteau, et vous passerez aisément en face des gardes... Je leur ai donné les moyens de s'amuser, et ils sont très occupés maintenant. Courez vers le lac de Stennis, et cachez-vous-y jusqu'au lever du soleil; allumez alors un feu à l'endroit où le terrain, se projetant des deux côtés dans le lac, se sépare presque en deux au pont de Broisgar. Votre vaisseau, qui a jeté l'ancre près de là, vous enverra une barque... N'hésitez pas un instant. — Mais vous, Minna!... quand ce projet bizarre réussirait, que deviendriez-vous? — Quant à la part que j'aurai prise à votre évasion, la pureté de mes intentions... oui, la pureté des intentions me justifiera devant Dieu, et la sûreté de mon père, dont le sort dépend du vôtre, m'excusera aux yeux des hommes. »

Elle lui exposa en peu de mots l'histoire de leur captivité et les conséquences qui en résultaient. Cleveland joignit les mains et leva les yeux au ciel pour le remercier d'avoir permis que les deux sœurs échappassent à la brutalité de ses camarades, puis il se hâta d'ajouter : « Mais vous avez raison, Minna, je dois m'évader à tout prix... je dois m'évader pour sauver votre père. Adieu donc... mais, je l'espère, non pour toujours. — Pour toujours! » répondit une voix qui paraissait sortir d'un sépulcre.

Ils tressaillirent, regardèrent autour d'eux, puis se regardèrent l'un l'autre. Il semblait que les échos de l'édifice eussent répété les derniers mots de Cleveland; mais l'accent dont ils avaient été prononcés était trop emphatique. « Oui, pour toujours! » dit Norna de Fitful-Head, en s'avançant de derrière un des larges piliers saxons qui soutenaient la voûte de la cathédrale... « Ici se rencontrent le pied sanglant et la main sanglante... Heureusement pour tous deux que la blessure d'où ce sang sortit est maintenant fermée... Ici vous vous rencontrez... pour la dernière fois! — Non pas, » dit Cleveland, qui paraissait vouloir saisir la main de Minna... « Nous séparer, moi et Minna, tant que je vivrai?... Il faut alors qu'elle-même l'ordonne. — N'y songez pas! » reprit Norna, en se plaçant entre eux; « ne songez pas à une pareille folie!... Ne nourrissez pas le vain espoir de vous retrouver jamais... Vous allez vous

quitter ici... vous quitter pour toujours. Le faucon ne s'accouple pas avec la tourterelle... le crime ne s'unit pas avec l'innocence. Minna Troil, vous voyez pour la dernière fois cet homme audacieux et criminel... Cleveland, vous regardez Minna pour la dernière fois! — Depuis quand avez-vous rêvé, » dit Cleveland avec indignation, « que vos impostures m'en imposent, et que je sois au nombre des fous qui voient plus que de l'adresse dans votre prétendu savoir. — Taisez-vous, Cleveland, taisez-vous, » dit Minna (car la crainte héréditaire que lui inspirait Norna était encore augmentée par la circonstance de son apparition soudaine); « oh! taisez-vous... elle est puissante... elle n'est que trop puissante... Et vous, ô Norna, songez que la sûreté de mon père dépend de celle de Cleveland. — Et il est heureux pour Cleveland que j'y songe, répliqua la pythonisse, car, pour l'amour de l'un, je les sauverai tous deux... Mais vous, quel puéril projet de faire évader un homme de cette taille avec quelques plis de wadmaal pour tout déguisement!... à quoi aurait abouti votre belle ruse? à le faire enfermer aussitôt sous clefs et verroux. Je le sauverai... je le mettrai en sûreté à bord de son bâtiment; mais qu'il renonce à visiter jamais nos côtes; qu'il aille répandre ailleurs la crainte que jettent son noir pavillon et son nom encore plus noir; car si le soleil se lève deux fois et le trouve encore à l'ancre, que son sang retombe sur sa tête! Oui... regardez-vous bien... échangez les derniers regards que j'accorde à votre affection fragile, et dites-vous adieu pour toujours. — Obéissez-lui, balbutia Minna, ne répliquez rien; mais obéissez-lui. »

Cleveland saisit la main de Minna, la baisa ardemment et dit, mais si bas qu'elle seule put l'entendre: « Adieu, Minna, mais non pour toujours. — Maintenant, jeune fille, partez, dit Norna, et laissez le soin du reste à la Reim-Kennar. — Un mot encore, reprit Minna, et je vous obéis... Dites-moi seulement si j'ai bien compris ce que vous m'avez voulu dire... Mordaunt Mertoun est-il sauvé et rétabli? — Rétabli et sauvé, répondit Norna; autrement, malheur à la main qui aurait versé son sang. »

Minna se dirigea lentement vers la porte de la cathédrale, en se retournant de temps à autre pour voir les traits sombres de Norna et la figure noble et militaire de Cleveland, tandis qu'ils se tenaient arrêtés dans l'obscurité toujours croissante de l'antique église. Lorsqu'elle regarda pour la seconde fois, ils étaient en mouvement, et le capitaine suivait la prophétesse, tandis que d'un pas lent et solennel elle s'enfonçait dans une des ailes du bâtiment; la troisième

fois, les figures n'étaient plus visibles. Minna se remit de son trouble, et regagna la porte orientale par où elle était entrée : là, elle entendit les gardes qui causaient entre eux.

« La jeune Shetlandaise reste long-temps avec ce coquin de pirate, disait l'un ; je souhaite qu'ils n'aient pas à parler d'autre chose que de la rançon du père. — Ah ! vraiment, dit un autre, les fillettes ont plus de compassion pour un jeune et beau pirate que pour un vieux bourgeois qui se meurt dans son lit. »

Leur conversation fut interrompue par le passage de celle dont ils parlaient ; et, comme s'ils étaient pris en flagrant délit, ils ôtèrent leurs chapeaux, et saluèrent d'un air un peu confus.

Minna revint à la maison où elle logeait, fort affectée, mais en somme satisfaite du résultat de son expédition ; son père était hors de danger ; elle était assurée de l'évasion de Cleveland et de la sûreté de Mordaunt. Elle se hâta de communiquer ces nouvelles à Brenda, qui s'unit à elle pour rendre grâces au ciel, et qui crut un instant à la puissance de Norna, tant elle était enchantée de l'usage que sa cousine en avait fait. Elles passèrent quelque temps à échanger leurs félicitations mutuelles et à confondre leurs larmes d'espérance, car elles n'étaient pas délivrées de toute crainte, lorsqu'à une heure assez avancée, elles furent interrompues par Claude Halcro qui, plein d'une espèce d'importance inquiète, mêlée de frayeur, vint leur annoncer que le prisonnier Cleveland avait disparu de la cathédrale, où il avait reçu la permission de se promener, et que le prévôt, informé que Minna était complice de sa fuite, arrivait en faisant grand bruit, pour informer sur cette affaire.

Quand le digne magistrat fut arrivé, Minna ne lui cacha point qu'elle désirait vivement l'évasion du capitaine, parce que c'était le seul moyen possible de tirer son père d'un péril imminent ; mais qu'elle eût pris une part réelle à sa fuite, elle le nia positivement et déclara « qu'elle avait quitté Cleveland dans la cathédrale, il y avait plus de deux heures, et qu'alors elle l'avait laissé en la compagnie d'une troisième personne dont elle ne se croyait pas obligée de dire le nom. — Vous n'avez pas besoin de nous le dire, miss Minna Troil, répondit le prévôt Torfe ; car quoiqu'on n'ait vu entrer personne aujourd'hui dans l'église de Saint-Magnus, excepté le capitaine Cleveland et vous, nous n'ignorons pas que votre parente la vieille Ulla Troil, que vous autres Shetlandais vous appelez Norna de Fitful-Head, n'a pas cessé un seul instant de faire ses croisières aux environs, par terre, par mer, et par air, que sais-je ?

soit dans une barque, soit sur un bidet, et peut-être sur un manche à balai; on a aussi vu son drow muet aller et venir, et jouer de tous côtés le rôle d'espion, et c'est un fameux espion; car il peut tout entendre et ne peut rien dire à personne, sinon à sa maîtresse. Et nous savons en outre qu'elle peut entrer dans l'église lorsque toutes les portes en sont fermées, car on l'y a vue plus d'une fois, Dieu nous sauve des griffes du démon! Ainsi, sans vous faire plus de questions, je conclus que c'est la vieille Norna que vous avez laissée dans l'église avec ce coquin de pirate; les rattrape qui pourra. Je ne puis m'empêcher de dire cependant, ma jolie miss Minna, que vous autres Shetlandais vous paraissez oublier également les lois humaines et l'Évangile, lorsque vous recourez à des tours de sorcellerie pour tirer des coupables de la prison publique. Le moins que vous, votre cousine ou votre père puissiez faire, c'est d'employer toute votre influence pour faire décamper ce mauvais drôle le plus tôt possible, sans qu'il nuise à notre ville ni au commerce, et alors il n'y aura pas grand mal à tout ce qui est arrivé. Dieu m'est témoin que je n'en voulais pas à la vie de ce pauvre garçon, pourvu que je pusse le laisser aller sans encourir de blâme; et je souhaitais moins encore que sa détention attirât le moindre mal au digne Magnus Troil de Burgh-Westra. — Je vois où le soulier vous blesse, monsieur le prévôt, dit Claude Halcro, et je crois pouvoir répondre pour mon ami M. Troil, aussi bien que pour moi-même, que nous ferons et dirons tout ce qui sera en notre pouvoir pour forcer ce Cleveland à quitter tout de suite ces parages. — Et moi, dit Minna, je suis tellement convaincue que vous conseillez là le meilleur des partis à prendre, que ma sœur et moi nous irons demain dès la pointe du jour au château de Stennis, si M. Halcro veut bien nous accompagner, pour recevoir mon père à son débarquement, afin que nous lui communiquions votre désir, et que nous usions de toute notre influence pour persuader à ce malheureux homme de quitter le pays. »

Le prévôt Torfe la regarda avec quelque surprise. « Il n'est pas beaucoup de jeunes filles, dit-il, qui oseraient approcher à plus de huit milles d'une bande de pirates. — Nous ne courons aucun risque, » dit Claude Halcro en l'interrompant. « Le château de Stennis est fort, et mon cousin à qui il appartient ne manque ni d'armes ni de soldats.... ces demoiselles y seront en sûreté aussi bien qu'à Kirkwall, et une prompte communication entre Magnus Troil et ses filles peut beaucoup améliorer les affaires, et je suis

heureux de voir quant à vous, mon bon vieil ami.... que, comme dit le glorieux John,

> Après un long débat,
> L'homme a vaincu le magistrat. »

Le prévôt sourit, secoua la tête et donna à entendre, autant qu'il crut pouvoir le faire prudemment, combien il serait charmé que *la Favorite de la Fortune* et son équipage indiscipliné s'éloignassent des Orcades sans avoir plus de rapports avec les habitants, et sans commettre de nouvelles violences. Il ne pouvait autoriser, ajouta-t-il, qu'on leur portât des provisions de la côte; mais, soit crainte, soit bonne volonté, ils étaient certains de s'avitailler à Stromness. Ce pacifique magistrat prit alors congé d'Halcro et des deux sœurs qui se proposaient d'aller le matin suivant s'établir au château de Stennis, situé sur les bords du lac salé de même nom, à environ quatre milles par eau de la rade de Stromness, où le bâtiment des pirates était à l'ancre.

CHAPITRE XXXVIII.

L'ÉVASION.

> Fuis, Fléance, fuis! tu peux échapper.
> SHAKSPEARE. *Macbeth.*

C'ÉTAIT pour ajouter un nouveau moyen de succès aux différents artifices par lesquels Norna s'efforçait de soutenir ses prétentions à une puissance surnaturelle, qu'elle avait cherché à acquérir une connaissance exacte de tous les passages secrets et de toutes les retraites cachées, dus à la nature ou à l'art, dont elle avait pu entendre parler par tradition ou autrement; par cette connaissance elle avait pu souvent accomplir des prodiges qui, sans cette circonstance, eussent été inexplicables. Ainsi, lorsqu'elle s'échappa du sanctuaire à Burgh-Westra, c'était à l'aide d'un panneau glissant qui cachait un passage secret dans la muraille, connu d'elle seule et de Magnus, qui, elle en était certaine, ne la trahirait pas. En outre, la prodigalité avec laquelle elle dépensait un revenu considérable, qui autrement lui eût été inutile, la mettait à même de se procurer à l'instant toutes les nouvelles qu'elle désirait savoir, et de s'assurer de tous les agents qui lui étaient nécessaires afin de mettre ses plans à exécution. Cette fois Cleveland fut à même d'admirer et sa sagacité et ses ressources.

Elle pressa fortement un ressort presque invisible, et une porte qui était cachée sous une riche boiserie dans la cloison qui sépare l'aile orientale du reste de la cathédrale, s'ouvrit et laissa voir un passage étroit et sinueux où elle entra en disant bas à Cleveland de la suivre et d'avoir soin de bien fermer la porte derrière lui; il obéit, et la suivit dans les ténèbres au milieu d'un silence profond, tantôt descendant des marches, dont elle lui disait toujours le nombre d'avance, tantôt montant et souvent tournant tout-à-coup. L'air circulait plus librement qu'il ne s'y serait attendu dans ce passage, car il était ventilé, en différents endroits, par des soupiraux invisibles et ingénieusement pratiqués, qui communiquaient avec le grand air. Enfin leur longue course se termina, et Norna tirant un panneau qui ouvrait dans un lit de bois, ou *lit en coffre,* comme on les appelle en Écosse, le fit entrer dans un appartement antique, mais fort misérable, avec une fenêtre grillée et un plafond en voûte. Le mobilier était en très mauvais état, et les seuls ornements de cette pièce étaient, d'un côté de la muraille, une guirlande de ruban passé, tel que ceux dont on décore les vaisseaux qui vont pêcher la baleine, et de l'autre, un écusson portant des armes et une couronne de comte, entourées des emblèmes ordinaires des sépulcres. La pioche et la pelle qui étaient dans un coin, ainsi que la présence d'un vieillard qui, portant un habit noir usé et un chapeau à grands rebords, lisait devant une table, annonçaient qu'ils étaient entrés dans l'habitation du sacristain ou du fossoyeur, et qu'ils voyaient ce respectable fonctionnaire.

Lorsque son attention fut attirée par le bruit du panneau glissant, il se leva, et montrant un profond respect, mais aucune surprise, il ôta son lugubre chapeau de dessus ses cheveux gris et rares, et se tint découvert en présence de Norna avec un air de grande humilité.

« Soyez fidèle, dit Norna au vieillard, et gardez-vous bien de montrer à aucun mortel le secret passage qui conduit au sanctuaire. »

Le vieillard s'inclina en signe d'obéissance et de remercîments, car tout en parlant, elle lui avait mis de l'argent dans la main. D'une voix tremblante il dit qu'il espérait qu'elle n'oublierait pas son fils, parti pour le Groënland, et qu'elle lui permettrait de revenir sain et sauf comme il était revenu l'année précédente, lorsqu'il avait rapporté la guirlande que l'on pouvait voir suspendue au mur.

« Je ferai bouillir mon chaudron, et mes vers seront chantés en

sa faveur, répondit Norna; Pacolet m'attend-il dehors avec les chevaux? »

Le vieux fossoyeur fit un signe affirmatif, et la pythonisse dit à Cleveland de la suivre de nouveau; ils sortirent de l'appartement par une porte de derrière qui les conduisit dans un petit jardin dont l'état délabré répondait à celui de l'habitation qu'ils venaient de quitter. Les murailles à demi écroulées leur permirent de passer aisément dans un autre jardin plus vaste mais non pas mieux tenu, et une porte qui n'était fermée qu'au loquet les introduisit dans une ruelle longue et sinueuse où ils s'engagèrent d'un pas rapide; Norna avertit tout bas son compagnon que c'était le seul endroit périlleux de leur route. Il faisait alors nuit noire, et les habitants des misérables maisons qui bordaient les deux côtés de cette rue étaient tous renfermés chez eux; ils aperçurent seulement une femme sur sa porte, mais elle se signa et rentra précipitamment, lorsqu'elle vit le grand corps de Norna passer devant elle en faisant de longues enjambées. Ils arrivèrent enfin dans la campagne, où le nain muet de Norna attendait avec trois chevaux, caché derrière la muraille d'un hangar abandonné. Norna sauta aussitôt sur l'un des trois, Cleveland monta sur un autre, et suivit Pacolet qui monta sur le troisième; ils s'avancèrent au grand trot à travers les ténèbres; les animaux pleins d'activité et de feu qu'ils montaient étaient d'une race plus grande que celle des îles Shetland.

Après plus d'une heure de marche rapide, pendant laquelle Norna servit de guide, ils s'arrêtèrent devant une chaumière dont l'extérieur était si délabré, qu'elle ressemblait plutôt à une étable qu'à une cabane.

« Vous resterez là jusqu'à la pointe du jour, car c'est alors seulement qu'on pourra apercevoir votre signal du vaisseau, » dit Norna au capitaine en remettant les chevaux à la garde de Pacolet, et en désignant la porte de la misérable chaumière où elle entra. Elle l'eut bientôt éclairée en allumant la petite lampe de fer qu'elle portait ordinairement avec elle. « C'est un pauvre asile, mais un asile sûr, dit-elle; car, si l'on venait nous chercher ici, la terre s'entr'ouvrirait sous nos pas, et nous recevrait dans ses entrailles avant qu'on pût nous saisir. Sachez, en effet, que cet endroit est consacré aux dieux de l'antique Valhalla... Et maintenant, dites-moi, homme pervers et sanguinaire, êtes-vous ami ou ennemi de Norna, seule prêtresse de ces divinités oubliées? — Comment puis-je être votre ennemi, répliqua Cleveland; la reconnaissance..... — La re-

connaissance, » reprit Norna en l'interrompant, « est le mot de tout le monde, et les mots sont la monnaie commune que les fous reçoivent en paiement de la part des fripons; mais Norna veut être payée par des actions... par des sacrifices. — Eh bien! la mère, que désirez-vous? — Que vous ne cherchiez jamais à revoir Minna Troil, et que vous quittiez ces parages dans vingt-quatre heures. — C'est impossible; je n'aurais pas le temps de me procurer les provisions dont le sloop a besoin. — Vous aurez le temps, je veillerai à ce que vous soyez abondamment pourvu de tout; au reste, vous n'êtes pas éloigné de Caithness ni des Hébrides... Vous pouvez donc partir si vous le voulez. — Et pourquoi partirais-je, si je ne veux pas partir? — Parce qu'en restant ici vous exposeriez d'autres personnes et causeriez votre propre ruine. Écoutez-moi avec attention; dès la première fois que je vous vis étendu sans connaissance sur le rivage au bas du Sumburgh-Head, je lus sur votre physionomie des présages qui vous liaient intimement à moi et à ceux qui m'étaient chers; mais était-ce en bien ou en mal, mes yeux ne pouvaient le découvrir. J'ai contribué à vous sauver la vie... à vous conserver vos richesses. J'ai secondé, en agissant ainsi, le jeune homme que vous avez traversé dans ses plus tendres affections, en répandant contre lui des faits controuvés et des calomnies. — Moi! calomnier Mordaunt Mertoun! s'écria le capitaine; par le ciel j'ai à peine mentionné son nom à Burgh-Westra, si c'est ce dont vous voulez parler. Ce drôle de Bryce, ce colporteur qui voulait, je crois, devenir mon ami, parce qu'il espérait, grâce à moi, augmenter son petit avoir, a raconté au vieux Magnus, comme je l'ai su ensuite, des choses qui, vraies ou fausses, ont été confirmées par la rumeur publique de toute l'île; mais pour moi, je n'ai jamais pensé avoir un rival en lui, autrement j'aurais pris un moyen plus honorable de m'en débarrasser. — La pointe de votre poignard à double tranchant, dirigée contre le sein d'un homme sans armes, était-ce là votre plus honorable moyen? » demanda Norna d'un ton sévère.

La conscience de Cleveland fut troublée par ce reproche; il garda un instant le silence avant de répliquer. « Oui, j'ai eu tort; mais il est rétabli, grâce au ciel, et peut exiger de moi une honorable satisfaction. — Non, Cleveland! dit la pythonisse, le mauvais génie dont vous êtes l'instrument est fort puissant, mais il ne prévaudra pas contre moi. Vous êtes d'un caractère que les influences malignes désirent trouver dans ceux qu'elles prennent pour agents; hardi,

audacieux, intrépide, libre de tout principe, et n'obéissant qu'au sentiment erroné d'un orgueil indomptable (sentiment que des hommes comme vous appellent honneur); et votre voyage dans la vie a été en conséquence incertain, capricieux, orageux et sanguinaire. De moi, cependant, vous recevrez un frein, » continua-t-elle en levant sa baguette magique avec un air d'autorité; « oui! quand même le démon qui préside à votre sort paraîtrait ici environné de toutes les terreurs. »

Cleveland sourit avec dédain. « Bonne mère, dit-il, gardez de tels discours pour le marin grossier qui vous supplie de lui envoyer un vent favorable, ou pour le pauvre pêcheur qui vous conjure d'être propice à ses lignes et à ses filets. Il y a long-temps que je suis inaccessible à la crainte et à la superstition. Evoquez votre démon, si vous en avez un à vos ordres, et mettez-le devant moi; l'homme qui a passé des années entières dans la compagnie de diables incarnés ne doit guère redouter la présence d'un démon sans corps. »

Ces mots furent prononcés avec une indifférence et un ton d'amertume dont l'énergie était trop puissante pour que les illusions que la folie présentait à l'esprit de Norna pussent y résister; ce fut d'une voix creuse et tremblante qu'elle adressa cette demande à Cleveland: « Pour qui donc me prenez-vous, si vous me refusez la puissance que j'ai achetée si cher? — Vous avez du savoir, la mère, répondit Cleveland; au moins vous avez de l'adresse, et l'adresse procure la puissance. Je vous prends pour une femme qui sait diriger sa barque au milieu du courant des événements, mais je vous refuse le pouvoir de changer leur direction. Ne perdez donc pas vos paroles à m'inspirer des terreurs auxquelles je ne puis céder; mais dites-moi franchement pourquoi vous voulez que je parte. — Parce que je désire que vous ne revoyiez plus Minna; parce que Minna est destinée à devenir l'épouse de celui qu'on appelle Mordaunt Mertoun... Parce que, si vous ne partez pas avant vingt-quatre heures, vous êtes perdu... C'est parler clairement, j'espère; répondez-moi en termes aussi clairs, je vous prie. — Je vous déclare donc en termes clairs que je ne quitterai pas ces îles... pas, au moins, avant d'avoir revu Minna Troil; et que jamais votre Mordaunt ne la possédera tant que je vivrai. — Écoutez-le! juste ciel! écoutez un mortel qui dédaigne le moyen de prolonger sa vie!... Écoutez un être coupable... très coupable, qui refuse le délai que lui laisse encore le destin, pour se repentir et pour sauver une âme immortelle!... Voyez comme il se tient droit, hardi et confiant

dans la force et le courage de son jeune âge ! Mes yeux si peu habitués à pleurer... mes yeux mêmes qui ont si peu de sujet de pleurer pour lui, sont appesantis par le chagrin, en pensant à ce que deviendra un si beau corps avant que le soleil se soit levé deux fois ! — La mère, » dit Cleveland avec fermeté, mais d'une voix un peu émue, « je comprends en partie vos menaces ; vous connaissez mieux que nous la marche que tient *l'Alcyon*... peut-être pouvez-vous (car je reconnais que vous avez montré une adresse merveilleuse dans de pareilles affaires) diriger sa croisière, sa carrière de notre côté. Soit... ce danger ne changera rien à mes résolutions ; si la frégate vient dans ces parages, nous pourrons nous jeter dans les basses eaux, car je ne pense pas qu'ils puissent nous attaquer avec des barques, comme si nous étions un chebec espagnol. Je suis donc résolu à arborer une fois encore le pavillon sous lequel j'ai toujours croisé, à profiter des mille chances qui nous ont tirés d'embarras dans des circonstances plus périlleuses ; enfin à combattre le navire à outrance. Et, quand les choses en seront venues à tel point que nul homme mortel ne puisse faire davantage, il suffit de tirer un pistolet dans la chambre à poudre, et nous mourrons ainsi que nous avons vécu. »

Un sombre silence succéda à ces paroles pendant quelques instants, le capitaine l'interrompit en reprenant d'un ton plus doux : « Vous avez entendu ma réponse, la mère ? ne discutons pas davantage, mais quittons-nous en paix. J'aurais bien du plaisir à vous laisser en mémoire de moi une bagatelle qui vous rappellerait un pauvre diable à qui vos services ont été utiles, et qui vous quitte sans rancune, quelque contraire que vous soyez à ses plus chers intérêts... Voyons, n'ayez pas honte d'accepter un pareil colifichet, » dit-il en forçant Norna à prendre la petite boîte d'argent travaillée qui avait été jadis le sujet de contestations entre Mertoun et lui ; « ce n'est pas pour le prix du métal, car je sais qu'il n'est d'aucune valeur à vos yeux, mais simplement comme un souvenir qui prouvera que vous avez eu des rapports avec un pirate dont par la suite on contera de si étranges histoires sur les mers qu'il a parcourues. — J'accepte votre présent, dit Norna, pour vous prouver que si j'ai influencé votre destin, c'est à regret, et comme agent involontaire d'autres puissances. Vous dites avec raison que nous ne changeons rien au cours des événements, qu'ils nous entraînent, et rendent nos plus grands efforts inutiles ; de même que les tourbillons de Tuflitac peuvent culbuter et engloutir le plus fort vaisseau en dépit

des voiles et du gouvernail... Pacolet! » s'écria-t-elle d'une voix plus haute, « holà, ho! Pacolet! »

Une large pierre, placée au bas du mur de la chaumière, tomba au moment qu'elle finissait de parler, et à la surprise de Cleveland, sinon à sa frayeur, on aperçut le corps contrefait du nain qui, semblable à un reptile, sortait d'un passage souterrain dont la pierre fermait l'entrée.

Norna, comme si l'impression qu'avaient faite sur elle les paroles de Cleveland au sujet de ses prétentions à un pouvoir surnaturel durait encore, fut si loin de chercher à profiter de cette occasion pour le réclamer de nouveau, qu'elle se hâta d'expliquer le phénomène dont il avait été témoin, et elle dit :

« De semblables passages, dont les entrées sont soigneusement cachées, ne sont pas rares dans ces îles... ce sont des retraites où se réfugiaient les anciens habitants pour échapper à la rage des Normands, pirates de l'époque. C'était pour que vous pussiez en profiter vous-même en cas de besoin que je vous ai amené ici. Si vous remarquez que l'on vous poursuit, vous pouvez vous cacher dans les entrailles de la terre jusqu'à ce que les gardes soient passés, ou, si vous aimez mieux, vous évader par l'issue qui est proche du lac, et par où Pacolet vient d'entrer... et maintenant, adieu! Songez à ce que je vous ai dit; car, aussi certainement que vous agissez en ce moment et que vous respirez comme un être vivant, aussi certainement votre sentence est rendue et scellée, à moins qu'avant vingt-quatre heures vous n'ayez doublé le promontoire de Burgh.

— Adieu, la mère! » dit Cleveland tandis qu'elle sortait en jetant sur lui un regard dans lequel il put distinguer à la lumière de la lampe autant de doulenr que de déplaisir.

L'entrevue qui se termina ainsi eut un puissant effet sur l'esprit de Cleveland, tout accoutumé qu'il était à courir d'immenses périls et à s'y soustraire d'une façon merveilleuse. En vain il essaya de chasser l'impression produite par les dernières paroles de Norna : elle était d'autant plus profonde, que ses discours avaient été presque entièrement dépouillés du ton mystérieux qu'il méprisait, et qu'elle prenait d'habitude. Mille fois il regretta d'avoir différé de jour en jour la résolution qu'il avait formée depuis long-temps de quitter son terrible et dangereux métier; et aussi, souvent, il se promettait que, s'il pouvait voir encore une fois Minna, ne fût-ce que pour un dernier adieu, il sortirait du sloop pour n'y plus rentrer, dès que ses camarades seraient tirés de leur périlleuse situa-

tion. Il tâcherait alors d'obtenir le bénéfice de la grâce accordée par le roi, et de se distinguer, s'il était possible, dans des combats plus honorables.

Cette résolution, dans laquelle il s'affermit de plus en plus, eut enfin l'effet consolant d'apaiser le trouble de son âme, et, enveloppé de son manteau, il goûta quelque temps ce repos imparfait que la nature épuisée réclame même de ceux qui se trouvent au comble des plus imminents dangers. Mais en admettant que le coupable puisse calmer sa conscience et chasser le sentiment du remords par un repentir conditionnel, nous pouvons nous demander si ce n'est pas, aux yeux du ciel, plutôt une présomption aggravante qu'une expiation de ses péchés.

Lorsque Cleveland s'éveilla, l'aurore grisâtre se mêlait déjà au crépuscule d'une nuit des Orcades. Il se trouva au bord d'une belle nappe d'eau qui, près de l'endroit où il avait dormi, était divisée par deux langues de terre qui s'avancent l'une vers l'autre des deux rives opposées du lac, et sont pour ainsi dire unies par le pont de Broisgar, longue chaussée percée de larges ouvertures qui laissent passer le flux et le reflux. Derrière lui et en face du pont était ce demi-cercle d'énormes pierres droites qui n'ont point de rivales dans l'empire britannique, excepté l'inimitable monument du Stonehenge. Ces immenses blocs de pierres, dont la plupart avaient douze pieds et plusieurs même quatorze ou quinze de hauteur, environnaient le pirate à la lueur pâle du crépuscule, comme les fantômes de géants antédiluviens qui, revêtus des habillements de la mort, viennent visiter, par cette clarté grisâtre, la terre qu'ils avaient tourmentée et souillée par leurs crimes, jusqu'au moment où ils attirèrent sur eux la vengeance d'un Dieu si long-temps insulté.

Cleveland trouva moins d'intérêt dans ce singulier monument d'antiquité que dans la vue éloignée de Stromness, qu'il ne pouvait encore distinguer qu'à peine. Il ne perdit pas de temps pour allumer du feu au moyen d'un de ses pistolets, et quelques brins de fougère humide lui fournirent les matériaux nécessaires pour faire le signal convenu. On l'avait soigneusement épié à bord du sloop; car l'incapacité de Goffe devenait chaque jour plus évidente; et même ses plus chauds partisans avouaient qu'il valait mieux reconnaître Cleveland pour capitaine jusqu'à ce qu'on fût retourné aux Indes occidentales.

Bunce, qui vint avec la chaloupe chercher son commandant fa-

vori, dansa, jura, cria et sauta de joie, lorsqu'il le revit libre encore une fois. « Nous avons déjà commencé, dit-il, à avitailler le sloop, et nous aurions fait davantage sans ce maudit ivrogne de Goffe, qui ne songe qu'à épuiser nos liquides. »

L'équipage de la chaloupe était animé du même enthousiasme, et rama si vite, que, malgré la marée contraire et le calme parfait du vent, Cleveland se retrouva de nouveau sur le tillac du vaisseau qu'il avait le malheur de commander.

Le premier acte d'autorité du capitaine fut de faire savoir à Magnus qu'il était libre de retourner sur l'heure à terre; que lui-même était prêt à le dédommager, autant que possible, de l'interruption apportée à son voyage de Kirkwall; enfin que le capitaine Cleveland désirait avoir l'agrément de M. Troil, pour lui présenter ses respects à bord du brick, le remercier de l'asile qu'il lui avait donné, et s'excuser des circonstances malheureuses qui avaient occasionné la détention du respectable udaller.

C'était Bunce, comme l'homme le moins grossier de l'équipage, que Cleveland avait chargé de ce message. Le vieil udaller, qui parlait toujours franchement, lui fit la réponse suivante : « Dites à votre capitaine que je serais ravi de pouvoir penser que tous ceux qu'il a jamais arrêtés en pleine mer n'ont pas eu à souffrir plus que moi. Dites-lui encore que si nous continuons à être amis, ce sera à distance; car j'aime aussi peu entendre le tonnerre de ses canons à boulets sur mer, qu'il aimerait, sur terre, à entendre siffler les balles de ma carabine. Dites-lui enfin que je suis fâché de m'être trompé à son égard, et qu'il aurait mieux fait de réserver pour les Espagnols les mauvais traitements dont il accable ses compatriotes.
— C'est là votre message, vieux sac à colère! dit Bunce; que je meure si je n'ai pas envie de m'acquitter de votre commission par dessus l'épaule gauche, et de vous apprendre le respect que l'on doit à des gentilshommes de fortune! Mais je ne le ferai point pour l'amour de vos deux jolies filles; sans rien dire de mon vieil ami Claude Halcro, dont le visage seul m'a rappelé les décorations à vue et les mouchures de chandelles. Ainsi donc, bonsoir, compère au bonnet de veau marin; tout ce que nous avions à nous dire est dit. »

Dès que la barque fut partie avec les pirates, qui abandonnèrent le brick et retournèrent à leur propre bâtiment, Magnus, pour ne pas se fier sans nécessité à la bonne foi des gentilshommes de fortune, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, mit son brick en marche; et secondé par le vent, qui doubla encore au lever du soleil, il fit

déployer toutes les voiles, et cingla vers Scalpa-Flow, avec l'intention d'y débarquer pour se rendre par terre à Kirkwall, où il s'attendait à retrouver ses filles et son ami Claude Halcro.

CHAPITRE XXXIX.

LE BILLET.

> Maintenant, Emma, maintenant fais ta dernière réflexion sur ce que tu veux suivre, sur ce que tu dois éviter ; nos étoiles de mauvais augure et le ciel courroncé ne laissent pas de milieu à choisir.
>
> PRIOR. *Henri et Emma.*

LE soleil était haut sur l'horizon ; un grand nombre de barques travaillaient à transporter du rivage l'eau et les autres provisions qui avaient été promises aux pirates ; et quelle que fût l'activité dont faisaient preuve les pêcheurs pour les conduire à bord, l'équipage du sloop mettait encore plus d'ardeur à les recevoir. Tous les marins avaient le cœur à l'ouvrage ; car tous, excepté Cleveland, se souciaient peu de rester plus long-temps près d'une côte où chaque moment augmentait leur péril, et là où (c'était à leurs yeux un malheur bien plus grand) il n'y avait aucun butin à faire. Bunce et Derrick furent spécialement chargés de diriger ce travail, tandis que Cleveland, se promenant en silence sur le tillac, n'intervenait que de temps à autre pour donner un ordre quand l'occasion s'en présentait, et retombait aussitôt dans de sombres réflexions.

Il y a deux espèces d'hommes qui, aux époques de crimes, de terreur et de convulsions, se montrent comme agens principaux. La première se compose d'esprits si naturellement façonnés, si bien moulus aux actions hideuses, qu'ils s'élancent de leurs sombres repaires, comme de vrais démons, pour travailler dans leur élément natal : telle est l'affreuse apparition de cet homme à longue barbe qu'on vit à Versailles, dans la mémorable journée du 5 octobre 1789, exécuter avec délices les victimes que lui livrait une canaille altérée de sang. Mais Cleveland appartenait à la classe de ces êtres infortunés qui sont entraînés au mal plutôt par le concours des circonstances extérieures que par une inclination naturelle. Il avait d'abord embrassé cette vie coupable sous les auspices de son père ; et quand il l'avait reprise plus tard, il pouvait s'excuser à quelque titre sur l'assassinat de son père, et sur le désir de le venger. D'ail-

leurs il avait souvent considéré sa position avec horreur, et plusieurs fois il avait tenté de vains efforts pour en sortir.

De semblables pensées de repentir occupaient son esprit en ce moment, et l'on peut lui pardonner si le souvenir de Minna s'y mêlait pour les rendre plus poignantes. Il promenait aussi ses regards sur ses camarades, et tout scélérats, tout endurcis qu'il les connût, il ne pouvait s'abstenir de songer qu'ils payeraient peut-être pour son obstination. « Nous serons prêts à partir avec la marée descendante, » se disait-il à lui-même..... « pourquoi exposerais-je ces malheureux, en les retenant jusqu'à l'heure du danger prédit par cette femme extraordinaire ? Quels que soient les moyens qu'elle emploie pour se les procurer, ses nouvelles sont toujours merveilleusement vraies ; elle m'a donné son avertissement du ton solennel que prend une mère pour reprocher ses crimes à un fils coupable et lui en annoncer le prochain châtiment. D'ailleurs, quelle chance me reste-t-il de voir encore Minna Troil? Elle est à Kirkwall, sans doute, et m'y rendre serait diriger mon navire droit sur des rochers. Non, je n'exposerai pas ces pauvres diables... Je mettrai à la voile avec la marée. Je quitterai le vaisseau aux tristes îles Hébrides, ou sur la côte nord-ouest d'Irlande, et je reviendrai ici sous quelque déguisement... Et encore, pourquoi y reviendrai-je... puisque ce pourrait être seulement pour voir Minna mariée à Mordaunt?... Que le vaisseau parte sans moi à la marée descendante. Je veux rester et subir ma destinée. »

Ses méditations furent interrompues par Jack Bunce, qui, l'appelant du nom de noble capitaine, lui annonça qu'on était prêt à lever l'ancre dès qu'il lui plairait.

« Quand il vous plaira, Bunce ; car je vais remettre le commandement entre vos mains et aller à Stromness, dit Cleveland. — Vous n'exécuterez pas un pareil projet, par le ciel ! s'écria Bunce. A moi le commandement, vraiment oui ! et comment diable forcerais-je l'équipage à m'obéir ? Jusqu'à Dick Fletcher qui fait le rodomont avec moi de temps à autre ! Vous savez parfaitement que sans vous, nous nous serions égorgés mutuellement au bout d'une demi-heure ; et si vous nous quittez, importe-t-il de la valeur d'un bout de corde que nous soyons assommés par les croiseurs du roi, ou éventrés les uns par les autres ? Allons, allons, notre capitaine, il y a bien assez de fillettes aux yeux noirs dans ce monde ; mais où retrouverez-vous un aussi joli bâtiment que notre petite *Favorite*, montée comme elle l'est par une bande de gaillards déterminés,

Capables de troubler la paix de l'univers,
Et de le gouverner, fût-il bien plus pervers ?

— Vous êtes un fou de rare espèce, Jack Bunce, » dit Cleveland presque irrité, mais riant en dépit de lui-même des tons faux et des gestes exagérés du tragédien-pirate.

« C'est possible, noble capitaine, et il est encore possible que j'aie des camarades de folie. Voici que vous allez jouer *Tout pour l'Amour* et *le Monde bien perdu*[1] ; et cependant vous ne pouvez supporter une innocente tirade de vers blancs... Eh bien ! je puis parler en prose sur ce sujet, car j'ai bon nombre de nouvelles à vous dire... et d'étranges nouvelles encore... oui, des nouvelles surprenantes par dessus le marché. — Eh bien ! pour employer ton jargon, expose-les moi, je t'en conjure, en homme de ce monde. — Les pêcheurs de Stromness ne veulent rien recevoir pour leurs provisions ni pour leur peine, n'est-ce pas une chose nouvelle, dites? — Et pour quelle raison, s'il vous plaît? c'est la première fois que j'apprends que l'on ait refusé de l'argent dans un port de mer. — Cela est vrai... d'ordinaire on ne manque pas de nous faire payer ce que nous achetons deux fois plutôt qu'une. Mais voilà le pourquoi de l'affaire : le propriétaire du brick, le père de votre belle Imoinda, paie pour nous, afin de prouver sa reconnaissance de la civilité avec laquelle nous avons traité ses filles, et dans la crainte que nous ne recevions ce qui nous est dû, comme il dit, sur ces côtes. — Voilà bien le vieil udaller au cœur généreux ! mais est-il donc à Stromness? Je pensais qu'il s'était dirigé sur Kirkwall. — Il avait l'intention de le faire; mais bien d'autres que le roi Duncan[2] changent la direction de leur route. A peine était-il débarqué qu'il rencontra une vieille sorcière du pays qui met la main aux affaires de tout le monde, et par son conseil, au lieu d'aller à Kirkwall, il a pour le moment jeté l'ancre à cette maison blanche que vous pouvez, avec votre lorgnette, apercevoir au bord de ce lac. On m'a même dit que la vieille femme avait aussi voulu payer l'approvisionnement de notre sloop. Pourquoi s'amuse-t-elle à encombrer nos magasins de vivres? Je l'ignore; mais comme on assure qu'elle est sorcière, il se peut qu'elle nous veuille du bien comme à autant de diables. — Mais de qui tenez-vous ces nouvelles? » demanda Cleveland sans recourir à sa lorgnette ni paraître s'intéresser à ce récit autant que son camarade s'y était attendu.

1. Titre d'une pièce de Dryden. A. M.
2. Allusion au roi Duncan dans *Macbeth*. A. M.

« Ma foi, j'ai fait ce matin une petite escapade jusqu'au village et bu un verre avec une vieille connaissance que M. Troil avait envoyée voir comment allaient les affaires ; j'ai tiré les vers du nez à mon homme, et il m'a appris plus de choses que je ne voudrais vous en dire, noble capitaine. — Et quel est votre conteur de nouvelles? n'a-t-il pas de nom ? — Ma foi, c'est un mien ami, déjà vieux, enragé musicien, un peu fou, et que je nomme Halcro, si vous voulez le savoir. — Halcro! » répéta Cleveland les yeux étincelants de surprise... « Claude Halcro !... Mais il est venu à terre avec Minna et sa sœur à Inganess... Où sont-elles ? — C'est précisément ce que je n'avais pas envie de vous dire... Pourtant je veux être pendu si je puis m'en empêcher, car il m'est impossible de déranger une si belle situation. Ce tressaillement a produit un bel effet... oh ! oui, et la lorgnette est tournée vers le château de Stennis à présent !... Eh bien, c'est là qu'elles sont... et pas merveilleusement gardées encore. Quelques vassaux de la vieille sorcière sont descendus de cette montagne de l'île d'Hoy, comme ils l'appellent, et le vieux gentilhomme a lui-même fait prendre les armes à quelques gaillards. Mais qu'importe tout cela, noble capitaine?... lâchez-nous seulement un mot, et nous happons les fillettes cette nuit... nous les renfermons en cale... nous coupons le câble à la pointe du jour... nous déployons les voiles... et nous partons avec la marée du matin. — Vous me rendez malade avec votre infamie, » répliqua Cleveland en se détournant de Bunce.

« Bah!... infamie, et je vous rends malade! s'écria Bunce... Mais, je vous prie, qu'ai-je proposé qui n'ait pas été cent fois exécuté par des gentilshommes de fortune? — En voilà assez ! » répliqua Cleveland. Il fit alors un tour sur le tillac, plongé dans de sombres rêveries ; et revenant à Bunce, il le prit par la main et lui dit : « Jack, je veux la revoir encore une fois. — De tout mon cœur ! » répliqua Bunce d'un air chagrin.

« La revoir encore une fois, et peut-être abjurer à ses pieds cette maudite profession, expier mes crimes..... — A la potence ! » dit Bunce en finissant la phrase. « De tout mon cœur !.... Confessez-vous et soyez pendu est un proverbe très respectable. — Non... mais, cher Jack! s'écria Cleveland. — Cher Jack ! » répliqua Bunce toujours du même ton, « vous avez été aussi bien cher au cher Jack. Mais agissez selon votre bon plaisir... je ne mettrai plus le nez dans vos affaires... je vous rendrais encore malade par mes infamies. »

« Maintenant il faut que j'apaise ce sot garçon; comme s'il était un enfant gâté, » dit Cleveland, se parlant haut à lui-même, « et pourtant il a assez de raison, assez de bravoure aussi, on pourrait même ajouter assez d'amitié pour réfléchir qu'on ne choisit pas ses mots pendant une bourrasque. — Ma foi, c'est la vérité, Clément; aussi voilà ma main... et maintenant que j'y songe, vous aurez votre dernière entrevue; car empêcher une scène d'adieu n'est pas mon fait; et qu'importe une marée?... nous pourrons mettre à la voile par celle de demain tout aussi bien que par celle-ci. »

Cleveland soupira, car il se rappelait l'avis que Norna lui avait donné; mais la possibilité d'une dernière rencontre avec Minna était trop tentante pour qu'il y renonçât en faveur d'un pressentiment ou d'une prédiction.

« Je vais aller aussitôt à terre et me rendre auprès d'elle, reprit Bunce; le paiement des provisions me servira de prétexte, et je porterai toute lettre ou missive qu'il vous plaira d'envoyer à Minna, avec la dextérité d'un valet de chambre. — Mais ils ont des hommes d'armes... vous pouvez courir des risques, répliqua Cleveland. — Pas le moindre, pas le moindre. J'ai protégé ces jeunes filles lorsqu'elles étaient en mon pouvoir; je réponds que leur père ne me fera aucun mal et ne souffrira pas qu'on m'en fasse. — Vous dites vrai; ce ne serait pas dans son caractère. Je vais écrire tout de suite un billet à Minna; » et il courut à la cabine, où il barbouilla beaucoup de papier avant de pouvoir, d'une main tremblante et le cœur palpitant de crainte, achever une lettre qui lui semblât propre à persuader Minna de permettre qu'il vînt lui faire ses adieux le matin suivant.

Pendant ce temps-là, Bunce chercha Fletcher, dont il était parfaitement sûr d'être bien secondé dans toutes sortes d'expéditions; et, suivi de ce fidèle satellite, il osa se présenter devant le contremaître Hawkins et Derrick le quartier-maître, qui se régalaient d'un verre de rhum, après la fatigante occupation de la matinée.

« Le voici qui vient nous avertir, dit Derrick... Lâchez-nous donc, monsieur le lieutenant, car c'est ainsi qu'il faut à présent vous appeler, lâchez-nous un mot de vos déterminations... Quand lèverons-nous l'ancre? — Quand il plaira au ciel, monsieur le quartier-maître, répondit Bunce; car je n'en sais pas plus que notre couronnement de poupe. — Comment, par mes chevrons! répliqua Derrick, ne partons-nous pas par la marée d'aujourd'hui? — Ou par celle de demain, au plus tard? dit le contre-maître... Pourquoi

non, maintenant que tout l'équipage s'est donné un mal de chien à charger toutes ces provisions à bord? — Messieurs, dit Bunce, vous saurez que Cupidon a pris notre capitaine à bord, et qu'il dirige le vaisseau, ayant cloué l'esprit du capitaine sous les écoutilles. — Quelle chanson nous chante-t-il là? » dit le contre-maître d'un air rechigné; « si vous avez quelque chose à nous dire, dites-le en deux mots, et parlez comme tout le monde. — Cependant, dit Fletcher, j'ai toujours pensé que Jack Bunce parlait comme un homme, et agissait comme un homme aussi... Aussi, voyez-vous... — Silence, mon cher Dick, mon vaillant camarade, silence! dit Bunce... Messieurs, en un mot, le capitaine est amoureux. — Oh, bah! qui s'en serait douté? s'écria le contre-maître; ce n'est pas que j'aie aimé moins souvent qu'un autre, mais c'était pendant que le vaisseau était à l'ancre. — Bien! continua Bunce; mais le capitaine Cleveland est amoureux... Oui... le prince Volscius brûle d'amour; et quoique ce soit matière à rire sur la scène, il n'y a guère de quoi rire ici. Il se propose de voir la jeune fille demain matin pour la dernière fois; mais cette entrevue en amènera une autre, comme nous savons tous, et cette autre une troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'*Alcyon* tombe sur nous, et alors nous recevrons plus de taloches que de sous. — Par ——, » dit le contre-maître avec un jurement sonore, « nous nous révolterons et ne lui permettrons pas d'aller à terre.... Hein, Derrick! — C'est ce qu'il y a de mieux à faire, répondit le quartier-maître. — Qu'en pensez-vous, Jack Bunce? » dit Fletcher, à l'oreille de qui ce conseil sonnait agréablement, mais qui interrogeait encore son compagnon des yeux.

« Pour moi, voyez-vous, messieurs, dit Bunce, je ne veux pas de révolte, et, le diable m'enterre! malheur à quiconque se révoltera! — Alors je ne me révolterai pas non plus; mais qu'allons-nous faire, puisque, quoi qu'il en soit..: — Restez bouche close, Dick, s'il vous plaît! répliqua Bunce... Maintenant, contre-maître, j'approuve assez votre opinion qu'il faut mettre le capitaine à la raison un peu par force; mais vous savez tous qu'il a le feu d'un lion, et qu'il ne fera rien à moins qu'on ne le laisse agir à sa guise. Eh bien! je vais aller à terre et préparer le rendez-vous. La fille vient au lieu convenu demain matin, et le capitaine s'y rend de son côté... Nous prendrons alors avec nous dans la chaloupe assez de monde pour ramer contre marée et courant, et nous nous tiendrons prêts, au signal donné, à sauter à terre, et à emmener le capitaine et la fille bon gré mal gré. Notre jeune capricieux ne nous en voudra

pas, puisque nous emporterons son joujou avec lui, et, s'il fait mine de se fâcher, ma foi, nous lèverons l'ancre sans son ordre, nous lui donnerons le temps de revenir à la raison, et il connaîtra mieux ses amis une autre fois. — Ce projet est assez séduisant, monsieur Derrick, dit Hawkins. — Jack Bunce a toujours raison, dit Fletcher; quoi qu'il en soit, le capitaine tuera quelques uns de nous, c'est une chose certaine. — Restez bouche close, Dick! répliqua Bunce. Qui diable s'inquiète que vous soyez tué d'un coup de pistolet ou pendu? — Ma foi! c'est à peu près la même chose, murmura Dick; quoi qu'il en soit... — Silence! vous dis-je, cria son inexorable patron, et entendez-moi jusqu'au bout... Nous le prendrons à l'improviste, de sorte qu'il ne pourra tirer ni son sabre ni ses pistolets; et moi-même, attendu l'attachement que je lui porte, je serai le premier à l'étendre sur le dos. Il y a une espèce de jolie petite pinasse qui suit toujours le bâtiment que chasse notre capitaine... si l'occasion s'en présente, je la confisquerai pour mon compte. — Oui, oui, dit Derrick, il n'y a que vous pour savoir si bien servir vos intérêts. — En vérité non, répliqua Bunce; seulement je fais mes petites affaires quand l'occasion s'en présente, ou bien je combine un beau projet à force de génie... Personne d'entre vous n'aurait formé un projet comme celui que je viens de vous communiquer. Nous aurons le capitaine avec nous, bras, tête et cœur, outre une scène digne de terminer une comédie. Ainsi je vais à terre pour convenir du rendez-vous, et vous, faites part de notre projet à ceux de nos camarades qui ne sont pas ivres, et à ceux à qui on peut se fier. »

Bunce partit donc avec son ami Fletcher, et les deux pirates vétérans restaient à se regarder l'un l'autre en silence quand le contre-maître parla enfin. « Je veux être damné, Derrick, si j'aime ces deux jeunes drôles avec toutes leurs mines; ils ne sont pas de la vraie race, ils ne ressemblent pas plus au corsaire que j'ai connu jadis, que ce sloop ne ressemble à un vaisseau de ligne. Dis donc, ce vieux Sharpe qui lisait les prières à l'équipage de son vaisseau chaque dimanche, qu'aurait-il dit s'il avait entendu proposer d'amener deux fillettes à bord? — Et qu'aurait donc dit le vieux Barbe noire, répliqua son compagnon, s'ils avaient voulu les garder pour eux? Ils méritent qu'on les jette hors du vaisseau pour leur impudence, et qu'on les attache dos à dos pour leur faire prendre un bain, et mieux vaut plus tôt que plus tard. — Oui, mais alors qui commanderait le vaisseau? dit Hawkins. — N'avons-nous donc pas le vieux

Goffe? répondit Derrick. — Ma foi il a tété si long-temps et si souvent dame bouteille, qu'il n'est plus bon à rien, répliqua le contremaître. Il ne vaut guère mieux qu'une vieille femme quand il n'a pas bu, et c'est un fou furieux quand il est ivre... Nous avons assez tâté de Goffe. — En ce cas, pourquoi vous ou moi, contre-maître, ne nous mettrions-nous pas sur les rangs? demanda Derrick. Nous tirerons au sort si vous voulez. — Non pas, non, » répondit le contre-maître, après avoir réfléchi un instant, « si nous étions près des vents alisés, nous pourrions nous tirer d'affaire; mais pour aller jusque-là il nous faut toute l'adresse de Cleveland; je pense donc que pour le moment, le projet de Bunce est le meilleur. Écoutez, il crie qu'on mette la chaloupe en mer, il faut que j'aille sur le pont, et que je la fasse descendre en son honneur; que le diable l'enlève! »

La chaloupe fut donc mise en mer, traversa le lac sans accident, et débarqua Bunce à quelques centaines de pas du vieux château de Stennis. En arrivant du côté de la façade, il remarqua que des mesures avaient été prises à la hâte pour mettre la maison en état de défense. Les fenêtres d'en bas étaient barricadées, avec des ouvertures laissées à dessein pour les décharges de l'artillerie, et un canon de vaisseau était pointé de manière à commander la porte d'entrée, qui en outre était gardée par deux sentinelles. Bunce demanda qu'on lui ouvrît la porte, ce qui lui fut refusé en peu de mots et sans cérémonie; on l'exhorta en même temps à vaquer à ses propres affaires avant qu'il lui arrivât pis. Comme il continuait cependant ses sollicitations importunes, suppliant qu'on lui permît de parler à quelqu'un de la maison, et déclarant que son affaire était de la nature la plus urgente, Claude Halcro parut enfin, et avec une aigreur qui ne lui était pas habituelle, l'admirateur du glorieux John reprocha à son ancien ami ce fol entêtement.

« Vous êtes, dit-il, comme ces sots papillons qui tournent autour d'une chandelle jusqu'à ce qu'ils s'y brûlent. — Et vous, répliqua Bunce, vous êtes un essaim de bourdons sans aiguillon, que nous pouvons enfumer et chasser de vos retranchements, dès qu'il nous plaira, avec une demi-douzaine de grenades. — Enfumer une tête de fou! dit Halcro. Suivez mon conseil, veillez à vos propres affaires, ou il viendra bientôt certaines gens qui sauront vous enfumer vous-même. Décampez vite, ou dites-moi en deux mots ce que vous voulez; car vous ne devez pas vous attendre à être salué ici autrement qu'à coups de mousquet. Nous avons déjà assez de monde

ici, et voici le jeune Mordaunt Mertoun qui arrive de l'île d'Hoy, Mordaunt que votre capitaine a failli assassiner. — Bah! l'ami, répliqua Bunce, il lui a tiré seulement un peu de mauvais sang. — Nous n'avons pas besoin de tels phlébotomistes ici, repartit Claude Halcro; et d'ailleurs, il paraît que votre victime va s'allier à nous de plus près que ni vous ni moi ne le pensions. Ainsi vous pensez qu'il est peu probable que le capitaine ou les hommes de son équipage soient les bienvenus ici. — Soit; mais si j'apporte le prix des provisions qu'on nous a envoyées à bord? — Gardez votre argent jusqu'à ce qu'on vous le demande, dit Halcro. Il y a deux espèces de mauvais payeurs... ceux qui paient trop tôt et ceux qui ne paient pas du tout. — Mais permettez au moins que j'aille remercier votre généreux ami. — Gardez aussi vos remercîments jusqu'à ce qu'on vous les demande. — Et c'est là tout l'accueil que je reçois de vous, de mon ancienne connaissance? — Mais que puis-je faire pour vous, monsieur Altamont? » dit Halcro un peu ému... « si le jeune Mordaunt avait pu agir à son gré, il vous aurait accueilli cent fois plus chaudement. Pour l'amour de Dieu, partez, autrement le coup de théâtre se fera: les gardes entrent et saisissent Altamont. — Je ne vous en donnerai pas la peine, répliqua Bunce, je vais faire ma sortie à l'instant.... Ah! arrêtez encore; j'allais oublier que j'ai un morceau de papier pour la plus grande de vos jeunes filles... Minna, oui, Minna est son nom... c'est un adieu du capitaine Cleveland... vous ne pouvez refuser de vous en charger. — Ah, pauvre diable! dit le poète... je comprends... Adieu, belle Armide.

> Au milieu des boulets, des tempêtes, des feux,
> Le danger est moins grand que devant vos beaux yeux.

Mais dites-moi... sont-ce des vers que contient ce billet? — Il est plein jusqu'au cachet de chansons, de sonnets et d'élégies, répondit Bunce; mais remettez-le avec précaution et secret. — Fi donc! m'apprendre à remettre un billet doux! moi qui suis allé au café des *Beaux-Esprits*, qui ai entendu tous les toasts du club de Kit-Cat[1]. Je le remettrai à Minna par égard pour mon ancienne connaissance, M. Altamont, et pour votre capitaine aussi, qui ne tient pas tant du diable que son métier pourrait le faire croire. Il ne peut y avoir de mal dans une lettre d'adieu. — Adieu donc, mon vieil ami, pour une éternité et un jour! » dit Bunce; et saisissant la main du poète,

1. Le nom de ce club whig à Londres lui vint de Christophe Cat, pâtissier qui lui fournissait les petits pâtés d'obligation dans les repas des membres réunis. A. M.

il la lui serra si cordialement qu'il le fit hurler et se secouer le poing, comme un chien à qui un charbon rouge tombe sur la patte.

Laissant le pirate retourner à bord de son vaisseau, nous resterons avec la famille de Magnus, réunie chez son parent au château de Stennis, où l'on se tenait sans cesse en garde contre toute surprise, sans interrompre un seul instant la vigilance.

Mordaunt Mertoun avait été accueilli avec beaucoup d'amitié par Magnus Troil lorsqu'il était venu à son secours avec un petit détachement des affidés de Norna; placés par elle sous ses ordres. L'udaller n'eut pas de peine à se convaincre que les mauvais bruits qui étaient parvenus à son oreille en sortant de la bouche du colporteur, jaloux de reporter sur son excellente pratique Cleveland toutes les bonnes grâces dont jouissait d'abord Mertoun à Burgh-Westra, étaient sans le moindre fondement. Ils avaient bien été confirmés par la bonne lady Glowrowrum et par la rumeur publique; et ces deux autorités prenaient plaisir à représenter le jeune Mertoun comme assez impudent pour prétendre à la main de l'une ou de l'autre sœur, et, comme un sultan, hésitant seulement à laquelle il jetterait le mouchoir. Mais Magnus n'ignorait pas que la renommée mentait souvent; et il était parfois disposé, quand il s'agissait de scandale, à regarder la bonne lady Glowrowrum comme presque aussi digne de foi que la renommée. Il se hâta donc de rendre toute sa faveur à Mordaunt; il apprit avec beaucoup de surprise l'histoire des droits que Norna prétendait avoir sur ce jeune homme, et avec non moins d'intérêt, l'intention où elle était de lui donner la fortune considérable dont elle avait hérité. On peut même croire, quoiqu'il ne répondît pas précisément à quelques mots qu'elle laissa échapper sur une union entre son héritier et l'aînée des deux sœurs, qu'il regardait une telle alliance comme désirable, tant à cause du mérite personnel du jeune homme que de l'occasion qui s'offrait de réunir la magnifique propriété qui avait été partagée entre son propre père et celui de Norna. A tout événement, l'udaller accueillit son jeune ami avec une véritable tendresse, et de concert avec le propriétaire de la maison, il chargea Mertoun, comme le plus jeune et le plus actif des hommes d'armes, du soin de commander la garde durant la nuit et de relever les sentineles aux environs du château de Stennis.

CHAPITRE XL.

LES PRISONNIERS.

Pour un coquin, voici la loi... il faut le saisir et l'attacher pour être sans pitié pendu et ballotté au gré du vent. *La Ballade de la Jolie Brunette.*

Bien avant la pointe du jour, Mordaunt avait relevé les sentinelles qui étaient de garde depuis minuit, et après avoir ordonné qu'on les relevât encore au lever du soleil, il s'était retiré dans une petite pièce, et il sommeillait dans un fauteuil avec ses armes près de lui; tout-à-coup il se sentit tirer par le manteau dont il était enveloppé.

« Le soleil se lève-t-il déjà, » dit-il, lorsqu'en se relevant il vit les premiers rayons de l'aurore briller à l'horizon.

« Mordaunt! » dit une voix dont chaque son pénétra au fond de son cœur.

Il se tourna vers l'endroit d'où partait la voix, et Brenda Troil, à son agréable surprise, se trouva devant lui. Au moment où il allait lui parler avec ivresse, il s'arrêta soudain en observant des symptômes de chagrin et d'inquiétude sur ses joues pâles, ses lèvres tremblantes et ses yeux humides de pleurs.

« Mordaunt, reprit-elle, il faut nous rendre un service à Minna et à moi.... il faut nous permettre de sortir tranquillement du château et sans alarmer personne, pour que nous allions jusqu'aux pierres de Stennis. — Et pourquoi ce caprice, ma chère Brenda? » répondit Mordaunt, fort surpris d'une pareille requête... « pour accomplir quelque cérémonie superstitieuse de mode aux îles Orcades, peut-être? mais les temps sont trop dangereux, et les ordres que m'a donnés votre père trop stricts, pour que je vous permette de sortir sans son consentement. Songez, ma chère Brenda, que je suis un soldat en faction, et qu'avant tout, je dois obéir à la consigne. — Mordaunt, reprit encore Brenda, il ne s'agit pas de plaisanter... la raison de Minna, sa vie même dépendent de vous, suivant que vous accorderez ou refuserez cette permission. — Mais à quel propos? demanda Mordaunt... que je sache au moins pourquoi. — Pour un projet bizarre et insensé; elle veut avoir une entrevue avec Cleveland. — Cleveland!... si l'infâme avait le malheur de venir à terre, il y serait reçu par une grêle de balles. Que j'approche seulement à cent pas de lui, » ajouta-t-il en saisis-

sant son fusil, « et un morceau de plomb lui rendra tout le mal qu'il m'a fait! — Sa mort rendrait Minna folle; et celui qui porterait un pareil coup à Minna, Brenda ne le reverrait jamais. — Mais c'est une folie, une pure folie. . songez à votre honneur... songez à votre devoir. — Je ne puis songer qu'au péril de Minna, » répondit Brenda en laissant échapper un torrent de pleurs; « sa première indisposition n'était rien en comparaison de l'état où elle a passé la nuit. Elle tient sans cesse la lettre, écrite, sans doute, plutôt avec du feu qu'avec de l'encre, où il la conjure de venir recevoir ses derniers adieux, si elle veut sauver un corps mortel et une âme immortelle. .. où il l'assure qu'elle ne courra aucun danger et déclare qu'aucune puissance ne le forcera à quitter la côte avant qu'il l'ait revue.... Il faut que vous nous laissiez sortir. — Impossible, » répliqua Mordaunt, dans la plus grande perplexité... « Ce bandit a sans doute de superbes protestations au bout de sa plume, mais quelle autre garantie peut-il offrir?.... Je ne puis permettre à Minna d'aller le rejoindre. — Je suppose, « dit Brenda d'un ton de reproche, tandis qu'elle essuyait ses larmes tout en continuant de sangloter, « je suppose que Norna vous a dit quelque chose qui concerne Minna et vous, et que vous êtes trop jaloux de ce pauvre infortuné pour lui permettre de causer un instant avec elle avant son départ. — Vous êtes injuste, » répliqua Mordaunt avec chagrin, mais aussi un peu flatté de ces soupçons; « vous êtes aussi injuste qu'imprudente. Vous savez... vous pouvez savoir... que Minna m'est surtout chère, parce qu'elle est votre sœur. Dites-moi, Brenda... et dites-moi, vraiment... si je vous seconde dans ce projet insensé, ne doutez-vous nullement de la bonne foi du pirate? — Non, nullement.... si j'en doutais le moins du monde, croyez-vous que je vous presserais ainsi?... il est criminel et malheureux, mais je pense que nous pouvons nous fier à lui. — Le lieu du rendez-vous est le cercle de Stennis, et l'heure le point du jour? — Oui, l'heure est venue.... pour l'amour du ciel, laissez-nous sortir! — Je vais aller moi-même relever la sentinelle de la grande porte dans quelques minutes, et je vous laisserai passer.... Vous ne prolongerez pas une entrevue si périlleuse, j'espère? — Non, certainement; et vous, de votre côté, ne profiterez-vous pas d'une rencontre où ce malheureux homme viendra sans défense, pour lui nuire où l'arrêter? — Fiez-vous en à mon honneur; on ne lui fera aucun mal, à moins qu'il ne veuille en faire. — Je vais alors appeler ma sœur, » dit Brenda, et elle sortit précipitamment de la chambre.

Mordaunt réfléchit un instant, puis, allant trouver la sentinelle qui montait la garde à la porte de devant, il lui commanda de courir tout de suite au poste, de faire prendre les armes à tous les hommes qui s'y trouveraient, et de ne revenir que quand il les aurait tous vus prêts à marcher. Il ajouta que pendant ce temps il monterait lui-même la garde. Pendant que la sentinelle allait porter cet ordre, la porte s'ouvrit lentement, et Minna parut avec Brenda, toutes deux enveloppées dans leurs manteaux. La première s'appuyait sur sa sœur et tenait les yeux baissés, comme si elle eût senti tout ce qu'avait de coupable la démarche qu'elle allait faire. Brenda aussi passa en silence devant son amant, mais elle se retourna pour lui lancer un regard de reconnaissance et de tendresse qui doubla, s'il était possible, son inquiétude pour leur sûreté.

Cependant les deux sœurs perdirent bientôt le château de vue, et Minna, dont les pas avaient été jusque-là chancelants et incertains, commença à se redresser et à marcher avec tant de vitesse et d'assurance que Brenda, qui avait quelque peine à la suivre, ne put s'abstenir de lui représenter combien il était imprudent d'épuiser son courage et de fatiguer ses forces par une hâte si peu nécessaire.

« Ne craignez rien, ma chère sœur, dit Minna ; le courage qui m'anime maintenant, peut et doit me soutenir pendant cette terrible entrevue. Je n'ai pu marcher que la tête baissée et d'un pas vacillant tant que j'ai dû être aperçue d'un homme qui, nécessairement, me regarde comme digne de sa pitié ou de son mépris. Mais vous saurez, ma chère Brenda, et Cleveland le saura aussi, que l'amour que je porte à cet homme infortuné était aussi pur que les rayons du soleil qui se réfléchissent maintenant sur les vagues. Oui, j'ose en prendre à témoin ce glorieux soleil et ce beau ciel bleu, sans le désir de l'engager à quitter au plus vite son misérable genre de vie, je n'aurais jamais consenti à le voir davantage. »

Tandis qu'elle parlait d'un ton qui inspirait beaucoup de confiance à Brenda, les deux sœurs arrivèrent au sommet d'une éminence d'où la vue s'étendait sur le Stonehenge des Orcades, qui consiste en un demi-cercle de pierres droites, qui déjà étaient colorées d'un blanc grisâtre et projetaient au loin, vers l'ouest, leurs ombres gigantesques. Une autre fois le spectacle de ce lieu aurait produit une vive impression sur l'imagination exaltée de Minna, et intéressé du moins la curiosité de sa sœur moins romanesque. Mais

en ce moment elles n'avaient pas le loisir de recevoir les émotions que ce merveilleux monument de l'antiquité excite souvent dans l'esprit des spectateurs; car elles voyaient non loin du bord, et sur la partie du lac supérieure à ce qu'on appelle le pont de Broisgar, une barque montée par des hommes nombreux et bien armés, qui venaient de débarquer un des leurs sur le rivage; et cet individu s'avançait seul, enveloppé d'un manteau de marin, vers le monument circulaire où elles allaient arriver d'un autre côté.

« Ils sont nombreux et armés, » dit Brenda, en tressaillant, à l'oreille de sa sœur.

« C'est une pure précaution, répondit Minna, que leur condition, hélas! ne rend que trop nécessaire. Ne craignez aucune trahison de sa part... on ne peut du moins lui reprocher ce crime. »

Tandis qu'elles parlaient ainsi, elles arrivèrent au centre, où au milieu de ces hautes masses de pierres brutes on en voit une plate et renversée, soutenue jadis par quatre piliers massifs dont quelques restes sont encore visibles, et qui avait pu autrefois servir d'autel.

« Ah! reprit Minna, dans des temps reculés, si nous pouvons encore ajouter foi à des légendes qui ne m'ont déjà coûté que trop cher, nos ancêtres offraient des sacrifices aux divinités païennes... et là, moi, je vais de toute mon âme rejeter, abjurer et offrir en sacrifice à un Dieu meilleur et plus miséricordieux les vaines idées qui ont séduit ma jeune imagination. »

Quand elle fut auprès de cette table de pierre renversée, elle vit s'avancer Cleveland, dont le pas indécis et les regards abattus différaient autant de sa démarche et de sa physionomie ordinaires, que la dignité du maintien de Minna et l'expression calme et contemplative de son beau visage contrastaient avec la jeune fille brisée par un amour malheureux, qui avait eu tant besoin du bras de Brenda pour sortir du château de Stennis.

Si l'opinion de ceux qui assignent aux druides la construction de ce singulier monument est fondée, Minna était en ce moment la Haxa, ou grande prêtresse, de laquelle quelque champion attendait son initiation. Et si l'on admet que le cercle est d'origine gothique ou scandinave, elle semblait être le fantôme de Freya, l'épouse du Dieu tonnant, devant laquelle un courageux roi de la mer s'inclinait respectueusement, lui qui était inaccessible à toutes les terreurs de ce monde. Brenda, accablée de doute et de frayeurs inexprimables, se tenait à un ou deux pas derrière elle, observant

avec anxiété les mouvemens de Cleveland et ne faisant attention à rien de ce qui l'entourait, sinon à lui et à sa sœur.

Cleveland s'avança jusqu'à deux ou trois pas de Minna et inclina profondément la tête; il y eut un silence de mort pendant quelques minutes, enfin Minna dit d'un ton ferme et mélancolique: « Homme infortuné! pourquoi cherches-tu à aggraver encore notre malheur? Éloigne-toi en paix, et puisse le ciel te permettre d'embrasser un genre de vie meilleur que celui que tu as suivi jusqu'à ce jour! — Le ciel ne peut m'aider, dit Cleveland, que s'il parle par votre voix. Je vins en ce pays, rude et sauvage, sachant à peine que ma profession, ma profession désespérée était aux yeux des hommes et de Dieu plus criminelle que celle des armateurs que vos lois reconnaissent. Je fus élevé dans ce hideux métier, et sans l'espérance que vous m'avez laissé concevoir j'y serais peut-être mort, endurci et impénitent. Oh! ne me rejetez pas loin de vous... laissez moi faire quelque chose pour racheter mes crimes passés, et n'abandonnez pas votre ouvrage à demi fait! — Cleveland, reprit Minna, je ne vous reproche point d'avoir abusé de mon inexpérience ou profité des illusions que la crédulité de l'enfance a répandues autour de moi; illusions qui m'ont conduite à confondre votre fatal genre de vie avec les exploits de nos anciens héros. Hélas! dès que j'ai vu vos compagnons, cette erreur a disparu! je ne vous accuse pas de son existence. Allez, Cleveland, séparez-vous des misérables auxquels vous vous êtes associé. Croyez que si le ciel vous accorde les moyens de distinguer votre nom par des actions bonnes ou glorieuses, il y aura dans ces îles solitaires des yeux qui pleureront autant de joie qu'ils... qu'ils pleurent maintenant de chagrin. — Est-ce là tout? et ne puis-je espérer que si je m'arrache à mes infâmes compagnons... si j'obtiens mon pardon en me montrant aussi zélé pour le bien que je l'ai trop long-temps été pour le mal... si après un terme, quelque long qu'il soit, je puis me vanter d'avoir rétabli ma réputation... ne puis-je... ne puis-je espérer que Minna oublie des crimes que mon Dieu et mon pays auront pardonnés? — Jamais, Cleveland, jamais! » répondit Minna avec le plus grand calme; « nous allons nous quitter ici, nous quitter à jamais, nous quitter sans le moindre espoir. Pensez à moi comme si j'étais morte, si vous continuez la vie que vous menez encore. Mais si, puisse le ciel vous le permettre! vous quittez votre fatale profession, pensez alors à moi comme à une infortunée qui adressera soir et matin ses prières au ciel pour votre bonheur, quoiqu'il n'y ait plus de bonheur pour elle-même... Adieu, Cleveland.

Il s'agenouilla, accablé par l'amertume de ses remords, pour saisir la main qu'elle lui tendait. En cet instant son confident Bunce, sortant de derrière un des gros blocs de pierre, les yeux mouillés de larmes, s'écria :

« Je n'ai jamais vu au théâtre une scène d'adieu si touchante ! Mais — — ! vous ne ferez point votre sortie comme vous vous y attendez. »

A ces mots, avant que Cleveland pût recourir aux représentations ou à la résistance, avant même qu'il pût se relever, Bunce se rendit aisément maître de lui, en le renversant sur le dos ; aussitôt deux ou trois hommes de l'équipage de la chaloupe le saisirent par les bras et les jambes, et se mirent à l'entraîner vers le lac. Minna et Brenda jetèrent des cris et tentèrent de fuir, mais Derrick attrappa la première comme un faucon s'empare d'un pigeon, tandis que Bunce, avec un ou deux jurements par manière de consolation, s'empara de Brenda, et toute la troupe, augmentée de deux ou trois autres pirates qui s'étaient tenus en embuscade, courut précipitamment vers la barque, où étaient restés deux matelots. Cependant leur fuite fut interrompue et leur criminel projet ne put s'exécuter.

Lorsque Mordaunt Mertoun avait ordonné à tous ses gens de prendre les armes, c'était dans l'intention bien naturelle de veiller à la sûreté des deux sœurs. Ils avaient donc observé les mouvements des pirates, et quand ils les virent en si grand nombre quitter la chaloupe et se glisser vers le lieu du rendez-vous assigné à Cleveland, ils soupçonnèrent naturellement quelque trahison. Cachés dans une espèce de fossé ou chemin creux, qui peut-être avait dépendu autrefois du monument circulaire, les Orcadiens se placèrent sans être aperçus entre les pirates et leur barque. Aux cris des deux sœurs, ils sortirent de leur cachette et se jetèrent sur le chemin des bandits, en les couchant en joue, mais sans oser tirer, de peur de blesser les deux jeunes filles, retenues comme elles l'étaient par les mains vigoureuses des maraudeurs. Mordaunt s'élança sur Bunce avec la légèreté d'un daim sauvage ; le pirate ne voulant pas lâcher sa proie, mais ne pouvant se défendre, tournait Brenda d'un côté et puis d'un autre, l'exposant aux coups dont Mordaunt le menaçait. Cette défense devint bientôt inutile contre un jeune homme qui pouvait se vanter d'avoir le pied le plus léger et la main la plus active des îles Shetland ; après une feinte ou deux Mordaunt renversa le pirate à terre d'un coup de la crosse de sa carabine,

dont il n'osait se servir autrement. Quelques coups de feu furent alors échangés de part et d'autre par ceux qu'un semblable motif n'empêchait pas de recourir à leurs fusils ; les pirates qui avaient saisi Cleveland le lâchèrent assez naturellement pour s'occuper de leur propre défense ou prendre la fuite. Mais ils ne firent qu'ajouter au nombre de leurs ennemis, car le capitaine, apercevant Minna dans les bras de Derrick, l'arracha au bandit d'une main, et de l'autre l'étendit mort sur la place. Deux ou trois autres flibustiers furent tués ou pris, le reste se sauva vers la chaloupe, quitta le rivage, et continua de tirer sur les Orcadiens qui rendaient la pareille, mais il n'en résulta aucun mal. Cependant Mordaunt, après avoir vu les deux sœurs fuir librement vers la maison, s'avança vers Cleveland le sabre à la main. Le capitaine saisit un pistolet et s'écriant : « Mordaunt, je n'ai jamais manqué mon coup, » il le tira en l'air et le jeta dans le lac ; puis, il dégaîna son sabre, le brandit autour de sa tête et le lança de toutes ses forces dans la même direction. Pourtant si haute était l'idée qu'on se faisait de la vigueur personnelle et des ressources du pirate, que Mordaunt usa encore de précaution en s'approchant de Cleveland pour lui demander s'il se rendait.

« Je ne me rends à personne, répondit le capitaine, mais vous pouvez voir que j'ai jeté toutes mes armes. »

Il fut immédiatement saisi par les Orcadiens sans opposer la moindre résistance ; mais Mordaunt intervint pour défendre qu'on le maltraitât ou qu'on l'attachât. Les vainqueurs le conduisirent dans un appartement supérieur et bien fermé du château de Stennis, et placèrent une sentinelle à la porte. Bunce et Fletcher, qui étaient tous deux tombés sur le champ de bataille pendant l'escarmouche, furent logés dans la même pièce ; deux prisonniers d'un rang inférieur furent enfermés dans un caveau.

Sans prétendre décrire la joie de Magnus Troil qui, réveillé par le bruit et les coups de carabine, trouva ses filles en sûreté et son ennemi captif, nous dirons seulement qu'elle fut si grande, qu'il oublia, pour le moment, de demander comment elles s'étaient trouvées en péril. Il serra cent fois Mordaunt sur son cœur, l'appela leur sauveur, et jura autant de fois par les os de son saint patron que, s'il avait mille filles, un jeune garçon si résolu et un ami si fidèle choisirait parmi elles toutes, dût lady Glowrowrum dire tout ce qu'elle voudrait.

Une scène bien différente se passait dans la chambre qui servait

de prison à l'infortuné Cleveland et à ses camarades. Le capitaine était assis près de la fenêtre, les yeux attachés sur la mer qu'il apercevait au loin, et paraissait si occupé à contempler les vagues, qu'il n'avait pas l'air de remarquer la présence des deux pirates. Jack Bunce méditait quelques bouts rimés pour faire les avances d'une réconciliation avec Cleveland; car, en y réfléchissant, il commençait à sentir que le rôle qu'il avait joué à l'égard du capitaine, quoique conçu dans les meilleures intentions, n'ayant pas réussi, serait très probablement désapprouvé. Son admirateur et fidèle adhérent, Fletcher, était étendu à moitié endormi sur un méchant lit de camp et ne tenta point de prendre part à la conversation qui s'entama bientôt.

« Voyons, parlez-moi, Clément, dit le lieutenant contrit, ne fût-ce que pour maudire ma stupidité...

Pas un juron ? Le monde est perdu si Clifford
N'a pas pour ses amis un juron un peu fort.

— Taisez-vous, et laissez-moi, je vous prie! répliqua Cleveland; il me reste encore un ami de cœur, et vous me forcerez à m'en servir contre vous ou contre moi-même. — M'y voilà ! reprit Bunce, m'y voilà! » et il continua en récitant des vers du rôle de Jaffier:

Par l'enfer qui m'attend, je ne te quitte pas,
Jusqu'à ce que ton cœur, oubliant sa colère,
M'ait donné le pardon qu'ici même j'espère...

— Je vous supplie encore une fois de garder le silence... N'est-ce pas assez de m'avoir perdu par votre trahison, sans venir m'étourdir de vos sottes bouffonneries? Je n'aurais jamais cru que ce fût vous, Jack, de tous les hommes ou démons de cet équipage, qui auriez levé seulement un doigt contre moi. — Comment, moi! j'ai levé un doigt contre vous! Ce que j'ai fait, c'était par pure amitié, et pour vous rendre le plus heureux des capitaines qui foulèrent jamais un tillac, avec votre maîtresse près de vous et cinquante beaux gaillards à vos ordres. Voilà Dick Fletcher qui vous dirait que je faisais pour le mieux, si seulement il pouvait parler, au lieu de rester là couché comme un dogre hollandais qu'on renverse pour le radouber... Levez-vous, Dick, et rendez-moi témoignage. — Oui, Jack Bunce, oui, » répondit Fletcher en se levant avec peine, et en parlant d'une voix faible... « je parlerai, si je peux. Je sais que toujours vous avez parlé et agi pour le mieux... mais, quoi qu'il en soit, voyez-vous, les affaires ont tourné au plus

mal pour moi cette fois-ci, car je suis blessé mortellement, je crois. — Vous n'êtes pas assez sot pour le croire, » dit Jack Bunce en courant à son secours, ainsi que Cleveland; mais tout secours humain venait trop tard. Fletcher retomba sur son lit, et, tournant la tête de côté, il expira sans un seul gémissement.

« Je l'ai toujours regardé comme un parfait imbécile, » dit Bunce en essuyant une larme qui coulait de ses yeux, « mais jamais comme un idiot assez consommé pour se laisser si sottement tomber du perchoir. J'ai perdu le meilleur des camarades... » et il s'essuya encore les yeux.

Cleveland regarda fixement pendant quelques minutes le cadavre du malheureux, dont les traits rudes n'avaient été nullement défigurés par l'agonie de la mort. « Un boule-dogue, dit-il, de la vraie race anglaise; et, avec un meilleur conseiller, c'eût été un excellent homme.— Vous en pouvez dire autant de quelques autres, si vous êtes disposé à leur rendre justice, capitaine, répliqua Bunce. — Oui, certes, je le peux, et particulièrement de vous-même. — Eh bien, dites donc: *Jack, je vous pardonne;* ce n'est qu'une phrase à prononcer, encore n'est-elle pas longue. — Je vous pardonne de tout mon cœur, Jack, » dit Cleveland qui avait repris sa place à la fenêtre; « et d'autaut mieux, que votre folie n'aura point de grandes conséquences... la matinée qui devait nous perdre tous est arrivée. — Quoi! vous pensez à la prophétie de la vieille femme dont vous m'avez parlé? — Elle sera bientôt accomplie. Venez ici: pour quoi prenez-vous ce large vaisseau avec ses énormes agrès qui double, comme vous voyez, le promontoire de l'est et entre dans la baie de Stromness? — Ma foi, je ne saurais trop dire; mais voici le vieux Goffe qui le prend pour un vaisseau des Indes occidentales, chargé de rhum et de sucre, je suppose, car du diable s'il ne fait point couper le câble et cingler vers ce bâtiment! — Au lieu de courir se jeter dans les basses eaux, la seule ressource qui lui restait!... Le fou! l'imbécile! l'ivrogne! la sotte bête!... On lui servira une copieuse rasade, car c'est l'*Alcyon*... Voyez, il arbore ses couleurs et tire une bordée... bientôt va sauter la *Favorite de la Fortune !* J'espère seulement qu'ils se défendront jusqu'à la dernière planche: le contre-maître était ordinairement assez brave, et Goffe aussi, quoiqu'il soit un diable incarné... Enfin, voilà le sloop qui fait feu et s'éloigne avec toutes ses voiles au vent; c'est montrer quelque sens commun. — Il arbore le Joyeux-Roger, le vieux pavillon noir, avec la tête de mort

et le sablier! Au moins ils n'ont pas perdu tout courage. — C'est pour nous que le sablier va finir cette fois, Jack... notre sable s'écoule vite... Feu ! feu encore, mes vaillants camarades ! la mer profonde et le ciel azuré, plutôt qu'une corde à la grande vergue. »

Il y eut un moment de silence inquiet, le sloop, quoique vivement pressé, continuait encore à tirer en s'enfuyant, et la frégate le poursuivait en lui rendant à peine ses bordées. Enfin, les deux bâtiments s'approchèrent de façon à faire voir que le vaisseau de guerre avait dessein d'aborder le sloop, et non de le couler à fond, probablement pour s'emparer du butin qui pouvait se trouver sur le navire pirate.

« Allons, Goffe... allons, contre-maître! » s'écria Cleveland dans un accès d'impatience, comme s'ils eussent pu entendre ses ordres... « à vos postes, à la manœuvre !... lâchez-lui une bordée, maintenant que vous êtes sous son avant, puis, virant de bord, filez comme une oie sauvage... Les voiles s'affaissent et le gouvernail est de côté... Ah!... la mer engloutisse ces marins d'eau douce !... ils n'ont pas donné vent devant, et la frégate va les aborder! »

En effet, les différentes manœuvres qu'avaient occasionné cette lutte avaient tellement rapproché les deux vaisseaux, que Cleveland, avec sa lunette, put apercevoir l'équipage du navire de guerre, qui était considérable, monter à l'abordage par les vergues et le beaupré, avec les sabres nus qui luisaient au soleil; mais en ce moment critique, les deux bâtiments furent enveloppés d'un nuage de fumée noire et épaisse, qui s'éleva tout-à-coup à bord du pirate capturé.

« *Exeunt omnes* [1] ! s'écria Bunce les mains jointes.

« Adieu, *Favorite de la Fortune !* adieu, vaisseau et équipage! » dit en même temps Cleveland.

Mais la fumée, se dissipant aussitôt, laissa voir que le dommage n'avait été que partiel, et que, faute d'une quantité de poudre suffisante, les pirates n'avaient pas réussi dans la tentative désespérée de faire sauter leur vaisseau avec l'*Alcyon*.

Peu après la fin de l'action, le capitaine Weatherport de l'*Alcyon* envoya un officier et un détachement de matelots au château de Stennis, pour demander qu'on leur livrât les pirates prisonniers, et surtout Cleveland et Bunce, qui étaient, l'un capitaine, l'autre lieutenant de la bande.

1. *Ils sortent tous*, formule encore employée dans le théâtre anglais.

C'était une demande à laquelle on ne pouvait se refuser, quoique Magnus Troil eût sincèrement souhaité que le toit sous lequel il se trouvait pût servir d'asile au moins à Cleveland. Mais les ordres de l'officier étaient péremptoires ; il ajouta que l'intention du capitaine Weatherport était de débarquer les autres prisonniers et de les conduire par terre à Kirkwall, afin qu'on y examinât leur affaire devant les autorités civiles, avant de les envoyer à Londres, pour y être jugés par la haute cour de l'amirauté. Tout ce que put faire Magnus fut de prier que l'on eût des égards pour Cleveland, et qu'il ne fût ni dépouillé, ni maltraité : l'officier, surpris de la bonne mine du corsaire, et touché de son infortune, n'eut pas de peine à le promettre. L'honnête udaller aurait voulu dire quelque chose à Cleveland par manière de consolation, mais il ne put trouver d'expressions pour rendre sa pensée ; il secoua seulement la tête.

« Mon vieil ami, lui dit Cleveland, vous pouvez avoir beaucoup à vous plaindre de moi... cependant mon malheur excite votre pitié et non votre joie. Pour l'amour de vous et des vôtres, je ne ferai plus aucun mal à l'espèce humaine... Recevez ceci de moi... ma dernière espérance, mais ma dernière tentation aussi. » Il tira de son sein un pistolet de poche, et le donna à Magnus Troil. « Rappelez-moi à... continua-t-il... mais non .. que tout le monde m'oublie... Je suis votre prisonnier, monsieur, dit il à l'officier. — Et moi aussi, » ajouta le pauvre Bunce; et prenant une attitude théâtrale, il déclama d'une voix dont le tremblement était presque imperceptible, ces vers du rôle de Pierre :

Vous êtes, capitaine, un homme plein d'honneur,
Éloignez de ce lieu la canaille en fureur,
Afin que sur mon sort je parle en assurance,
Et que je puisse au moins mourir avec décence.

CHAPITRE XLI.

LE FILS.

De la joie! de la joie! à Londres maintenant.
SOUTHEY.

La nouvelle de la capture du bâtiment corsaire arriva à Kirkwall vers une heure avant midi, et remplit tout le monde de surprise et de joie. Il se fit peu d'affaires à la foire ce jour-là, parce

que les curieux de tout âge et de tout métier coururent voir les prisonniers qui traversaient Kirkwall; chacun triomphait en songeant combien ils devaient ressembler peu alors à ces hardis pirates qui venaient quelques jours auparavant faire les glorieux, exciter des troubles et des querelles dans les rues de la ville. On aperçut bientôt les baïonnettes des soldats de marine, qui brillaient au soleil : venaient ensuite les misérables captifs, attachés deux à deux par le bras. Leurs beaux habits avaient été mis en pièces par les vainqueurs, et les prisonniers n'avaient plus que des haillons sur leurs épaules; les uns étaient blessés et couverts de sang, les autres noircis et brûlés par l'explosion à laquelle les plus déterminés avaient eu recours pour faire sauter le vaisseau. Presque tous avaient l'air sombre et impénitent; quelques uns seulement semblaient affectés de sentiments convenables à leur situation; enfin un fort petit nombre bravaient l'infortune et chantaient encore les chansons obscènes dont ils faisaient retentir les rues de Kirkwall après leurs orgies.

Le contre-maître et Goffe, attachés ensemble, s'épuisaient en menaces et en imprécations l'un contre l'autre; le premier accusait le capitaine de n'avoir pas su diriger le vaisseau, le second accusait le contre-maître de l'avoir empêché de mettre le feu à la poudre avant d'en consommer une partie à tirer le canon, et d'aller ainsi tous ensemble dans l'autre monde. Enfin, arrivaient Cleveland et Bunce, à qui l'on permettait de marcher sans être garrottés; la tristesse décente et l'air plein de dignité du premier formaient un contraste marqué avec la mine et les manières théâtrales que le pauvre Jack avait jugé convenable de prendre pour cacher des émotions moins nobles. On voyait l'un avec compassion, l'autre avec un mélange de mépris et de pitié; tandis que la plupart des autres inspiraient de l'horreur et même de la crainte par leurs regards et leurs discours.

Il y avait à Kirkwall un individu qui, loin de courir avec empressement assister à un spectacle qui attirait tous les yeux, ne se doutait pas même de l'événement qui agitait toute la ville. C'était M. Mertoun père, qui se trouvait aux Orcades depuis deux ou trois jours, dont la plus grande partie avait été employée par lui à suivre les débats d'une plainte judiciaire portée contre le digne Bryce Snailsfoot. Par suite d'informations prises sur la conduite de l'honnête colporteur, la caisse de Cleveland, avec ses papiers et autres objets qu'elle renfermait, avait été rendue à Mertoun, comme

légitime dépositaire d'icelle, jusqu'à ce que le véritable propriétaire fût en état de prouver qu'elle lui appartenait. Mertoun eut d'abord envie de laisser à la justice la garde du dépôt dont elle voulait le charger ; mais en jetant les yeux sur un ou deux papiers, il changea soudain de résolution.... pria d'une voix tremblante le magistrat d'envoyer la caisse à sa demeure, et se rendant tout de suite chez lui, il s'enferma dans une chambre pour examiner à loisir les singuliers renseignements que le hasard venait de lui donner, et qui augmentèrent au centuple son impatience d'avoir une entrevue avec la mystérieuse Norna de Fitful-Head.

On se rappelle qu'elle lui avait recommandé, lorsqu'ils s'étaient rencontrés dans le cimetière de Saint-Ninian, de se trouver dans l'aile extérieure de la cathédrale de Saint-Magnus, le cinquième jour de la foire de Saint-Olla, à l'heure de midi, pour y rencontrer une personne qui lui donnerait des explications sur le sort de Mordaunt. « Il faut que ce soit elle, se disait M. Mertoun, et il m'est indispensable de la voir à l'instant même. Mais comment la trouver plus tôt, je n'en sais rien, et mieux vaut perdre quelques heures, même dans ce moment critique, que de l'offenser en paraissant moi-même devant elle avant l'heure fixée. »

Long-temps donc avant midi, long-temps avant que la ville de Kirkwall fût agitée par la nouvelle des événements qui se passaient de l'autre côté de l'île, le vieux Mertoun se promenait dans l'aile déserte de la cathédrale, attendant avec des angoisses inexprimables les communications qu'il allait recevoir de Norna. L'horloge sonna douze coups... la porte ne s'ouvrit pas... on ne vit personne entrer dans l'église; mais les derniers sons n'avaient pas cessé de retentir sous la voûte lorsque Norna, sortant de derrière un gros pilier, parut devant lui. Mertoun, ne songeant guère à pénétrer le mystère d'une arrivée si soudaine, courut aussitôt vers elle en s'écriant avec chaleur : « Ulla! Ulla Troil! aidez-moi à sauver notre malheureux fils! — Je ne réponds pas au nom d'Ulla Troil, dit Norna; j'ai abandonné ce nom aux vents la nuit qui m'a coûté un père! — Ne parlez pas de cette nuit d'horreur, répliqua Mertoun, nous avons besoin de toute notre raison..... ne nous appesantissons point sur des souvenirs qui peuvent nous la faire perdre, mais aidez-moi, si vous le pouvez, à sauver notre malheureux fils! — Vaughan, il est déjà sauvé... depuis long-temps sauvé. Pensez-vous que la main d'une mère... et la main d'une mère telle que moi... aurait attendu votre sollicitude tardive et sans effet? Non, Vaughan... je ne me

suis fait connaître à vous que pour vous montrer mon triomphe sur vous... c'est la seule vengeance que la puissante Norna se permet de tirer des maux qu'a soufferts Ulla Troil. — L'avez-vous réellement sauvé..... sauvé de cette bande de meurtriers?... Parlez !... dites la vérité !... je croirai tout... tout ce que vous jugerez convenable de me faire croire !... Prouvez-moi seulement qu'il a échappé, qu'il est sain et sauf. — Il a échappé, il est sain et sauf, grâce à moi. Sain et sauf, et certain d'une alliance honorable et heureuse, oui, grand incrédule ! oui, homme sage, si fier de votre propre opinion !... C'est Norna qui a tout fait ! Je vous ai reconnu il y a bien des années ; mais je n'ai pas voulu me faire connaître à vous avant d'avoir la douce certitude que mon fils avait échappé aux malheurs qui le menaçaient. Tout se combinait contre lui, les planètes prophétisaient la mort au sein des eaux... les astres se tachaient de sang... mais mon habileté fut supérieure à tout... J'ai inventé... j'ai combiné... j'ai travaillé... j'ai tant fait que tout désastre a disparu... et quel infidèle sur la terre, ou quel démon entêté dans les entrailles de l'enfer niera désormais ma puissance ? »

L'enthousiasme frénétique qui lui dictait ces paroles ressemblait si bien à de la folie que Mertoun répondit : « Si vos prétentions étaient moins orgueilleuses et vos discours plus sensés, je serais plus certain de la sûreté de mon fils. — Vous doutez encore, vain sceptique ! Eh bien ! sachez que non seulement notre fils est en sûreté, mais qu'aussi j'aurai ma vengeance sans l'avoir cherchée... je serai vengée de l'agent redoutable des sombres influences par qui mes projets furent si souvent traversés, et la vie même de mon enfant mise en péril !... Oui, apprenez comme garantie de la vérité de mes paroles que Cleveland... le pirate Cleveland entre à cette heure même dans Kirkwall comme prisonnier et qu'il expiera bientôt par sa vie le crime d'avoir versé un sang puisé dans les veines de Norna. — Qui dites-vous prisonnier ? » s'écria Mertoun d'une voix de tonnerre. « Femme ! qui va, dites-vous, expier ses crimes par sa vie ? — Cleveland... le pirate Cleveland ! et c'est moi, dont il a méprisé les conseils, qui ai permis à son destin de l'atteindre. — O la plus misérable des femmes ! » dit Mertoun en grinçant des dents... « tu as tué ton fils aussi bien que ton père ! — Mon fils !... Quel fils ?... Que voulez-vous dire ? ... Mordaunt est votre fils... votre fils unique, s'écria Norna... Ne l'est-il pas ?... Parlez... parlez... ne l'est-il pas ? — Il est vrai que Mordaunt est mon fils ; les lois du moins lui permettent de porter ce nom... Mais, ô malheu-

reuse Ulla ! Cleveland est votre fils aussi bien que le mien... le sang de notre sang, les os de nos os ; et si vous lui avez donné la mort, je finirai ma vie misérable avec lui ! — Attendez... demeurez... arrêtez, Vaughan ! je ne suis pas encore confondue ; prouvez-moi seulement la vérité de ce que vous dites, et je trouverai un remède, dussé-je évoquer l'enfer !... Mais prouvez vos paroles, sinon je ne puis y croire. — Toi, le secourir ! femme misérable et orgueilleuse !... vois où tes combinaisons et tes stratagèmes... tes artifices de lunatique... ton charlatanisme de folle... vois où tout cela t'a réduite ! et pourtant je vais te parler comme à une créature raisonnable... je veux même croire que tu es puissante... Écoutez donc, Ulla, les preuves que vous demandez, et trouvez un remède si vous le pouvez. — Lorsque je quittai les Orcades... » continua-t-il après un instant de silence, « et depuis ce temps vingt années se sont écoulées... j'emportai avec moi le malheureux enfant auquel vous avez donné le jour. Il me fut envoyé par une de vos parentes avec la nouvelle de votre maladie, et l'opinion publique fut bientôt que vous étiez morte. Il est inutile de vous dire dans quel misérable état je quittai l'Europe. Je trouvai un asile à Saint-Domingue, où une jeune Espagnole se chargea de me consoler. Je l'épousai... Elle devint mère du jeune homme appelé Mordaunt Mertoun. — Vous l'avez épousée ! » dit Norna d'un ton de reproche amer. — Oui, Ulla, répondit Mertoun ; mais vous fûtes dignement vengée, elle fut infidèle, et son infidélité me donna lieu de douter si l'enfant à qui elle donna naissance pouvait m'appeler son père... Je fus aussi vengé. — Vous lui avez donné la mort ! » dit Norna en poussant un cri terrible. « Je fus vengé, » répliqua Mertoun sans répondre directement, « ce qui me força à m'éloigner aussitôt de Saint-Domingue. J'emmenai votre fils avec moi à la Tortue, où nous avions une petite plantation. Mordaunt Vaughan, le fils que j'avais eu de mon mariage, plus jeune de trois ou quatre ans, resta à Port-Royal pour y recevoir une éducation anglaise. Je résolus de ne jamais le revoir, et je continuai seulement de pourvoir à sa subsistance. Notre plantation fut pillée par les Espagnols ; Clément n'avait alors que quinze ans... La pauvreté vint accroître mon désespoir et l'amertume de mes remords. Je devins corsaire, et fis embrasser à Clément cette infâme profession. Son habileté et sa bravoure lui méritèrent, malgré son jeune âge, le commandement d'un navire séparé ; et, après un espace de deux ou trois années, tandis que nous croisions de côtés différents, mon équipage se révolta contre

moi, et me laissa pour mort sur les côtes d'une
Je guéris cependant, et mon premier soin, apr
ladie, fut de m'enquérir du sort de Clément. J'ap
aussi abandonné par un équipage rebelle, et dé
déserte pour y mourir de faim... Je crus qu'il
qui vous assure maintenant du contraire? dit Ull
fait-il que Cleveland se soit identifié avec Vaugh
nom est chose commune parmi des aventuriers ;
doute trouvé que le nom de Vaughan était deve
Ce changement m'a donc empêché de recevoir d
fut alors que le remords me saisit, et que, pre
humaine en horreur, et surtout le sexe auquel a
je résolus de faire pénitence tout le reste de m
vages îles Shetland. Me soumettre à des jeûnes e
cipline, tel fut l'avis que me donnèrent de sain
ques. Mais j'imaginai une expiation moins rid
d'emmener avec moi l'infortuné Mordaunt, et de
sous mes yeux comme une preuve vivante de ma
crime. Je l'ai fait, et la vue continuelle de ce
souvent failli m'ôter la raison. Et maintenan
comble à mon malheur, mon Cleveland... mon
table fils... revient à la vie pour aller recevoir
grâce aux machinations de sa propre mère ! — A
Norna avec un sourire, lorsqu'elle eut écouté
bout, « je comprends : c'est un conte fabriqué
pour m'intéresser en faveur d'un jeune et co
Comment aurais-je pu prendre Mordaunt pour
une si grande différence d'âge ? — Un teint brun
peuvent avoir beaucoup fait, une imagination
reste. — Mais prouvez-moi... prouvez-moi qu
mon fils, et croyez que ce soleil qui nous éclaire
rient, avant que personne ait la puissance de to
veu de sa tête. — Ces papiers, ces journaux, »

m'en a donné une hier même... je ne l'ai pas encore reg

Elle se hâta de la tirer de sa poche, elle lut à la hâte la gravée autour du cercle, et s'écria en sanglotant : « C'est bie tenant qu'on peut m'appeler Reim-Kennar, car ces vers m nent que je suis la meurtrière de mon fils aussi bien que père ! »

La conviction de l'erreur grossière où elle était tombée cablante, qu'elle tomba au pied d'un des piliers. Mertour secours, quoique sans espérance d'en recevoir aucun ; le s arriva cependant; et voyant qu'il ne pouvait attendre aucu tance de Norna, le malheureux père s'enfuit pour s'infor était possible, du sort de son fils.

CHAPITRE XLII ET DERNIER.

CONCLUSION.

Courez, quelqu'un de vous ; demandez u

GAY. *Opéra du Mend*

CEPENDANT le capitaine Weatherport était arrivé en à Kirkwall, et il avait été reçu avec une vive joie et de mercîments par les magistrats qui s'étaient réunis en co exprès. Le prévôt, en particulier, déclara qu'il était en ce que la Providence leur eût envoyé *l'Alcyon* au mom où le pirate ne pouvait échapper. Le capitaine parut un pris, et répliqua : « Sur ce point, monsieur, c'est à l'avis m'avez vous-même donné que nous devons cette bonne — A l'avis que j'ai donné ! » répéta le prévôt au comble nement.

« Oui, monsieur, repartit le capitaine Weatherport que vous êtes bien George Torfe, premier magistrat de

pour faire échouer leur sloop contre la côte ou y mettre le feu, et qu'alors un riche butin et d'immenses trésors seraient perdus. On engageait donc *l'Alcyon* à croiser deux ou trois jours entre le promontoire Duncansbay et le cap Wrath, afin que les pirates oubliassent les craintes qu'ils avaient d'abord conçues, et s'endormissent dans une vaine sécurité; l'auteur de la lettre savait d'ailleurs que leur intention était, si la frégate quittait la côte, d'entrer dans la baie de Stromness, d'y débarquer leurs canons pour faire quelques réparations nécessaires à leur bâtiment, et même le radouber, s'il était possible. La lettre finissait en assurant au capitaine Weatherport que, s'il pouvait amener sa frégate dans la baie de Stromness, vers la matinée du 24 août, il aurait bon marché des pirates; s'il arrivait plus tôt, il les manquerait vraisemblablement.

« Cette lettre n'est ni écrite ni signée par moi, capitaine Weatherport, dit le prévôt; je n'aurais pas osé vous engager à différer d'une minute votre arrivée ici. »

Le capitaine fut à son tour fort surpris. « Tout ce que je sais, dit-il, c'est que cette lettre m'a été remise quand j'étais dans la baie de Thurso, et que j'ai donné cinq dollars à l'équipage de la barque qui l'a apportée, pour la peine qu'il avait prise de traverser par un temps horrible le détroit de Pentland. Le patron de la barque était un nain muet, le monstre le plus hideux que j'aie jamais vu. Je vous félicite, monsieur le prévôt, de l'exactitude de vos renseignements. — Il n'importe, puisque tout s'est passé pour le mieux, répliqua le prévôt; j'ignore cependant si l'auteur de cette lettre n'eût pas mieux aimé que vous trouvassiez le nid froid et les oiseaux envolés. »

En parlant ainsi, il passa la lettre à Magnus Troil, qui la lui rendit en souriant, mais sans faire aucune observation, car il s'était sans doute aperçu, comme l'aura dû faire le lecteur intelligent, que Norna avait beaucoup de raisons pour calculer avec exactitude la date de l'arrivée de *l'Alcyon*.

Sans chercher davantage à pénétrer un fait qui paraissait inexplicable, le capitaine demanda qu'on procédât aux interrogatoires. Cleveland et Altamont, ainsi que Bunce aimait à se faire appeler, furent amenés les premiers de tout l'équipage, comme accusés d'avoir rempli les fonctions de capitaine et de lieutenant. On venait de commencer l'interrogatoire, lorsqu'après quelques pourparlers avec les officiers qui gardaient la porte, Basile Mertoun se précipita dans l'appartement, et s'écria : « Prenez la vieille victime en

place de la plus jeune!... Je suis Basile Vaughan, trop bien connu sur toutes les mers... Prenez ma vie, épargnez celle de mon fils ! »

Tout le monde fut fort étonné, et Magnus Troil plus que tous les autres; il expliqua en peu de mots, aux magistrats et au capitaine Weatherport, que cet individu vivait depuis plusieurs années, d'une manière paisible et honnête, dans la principale des îles Shetland.

« En ce cas, dit le capitaine, je n'ai rien à faire contre le pauvre homme, car il est gracié par deux proclamations; et sur mon âme, quand je les vois ainsi suspendus au cou l'un de l'autre, je voudrais en pouvoir dire autant du fils. — Mais qu'est-ce à dire?.... comment cela se fait-il? dit le prévôt; nous avons toujours appelé ce vieillard Mertoun et ce jeune homme Cleveland, et maintenant ils se nomment tous deux Vaughan? — Vaughan, répliqua Magnus, est un nom que j'ai quelque raison de me rappeler; et, d'après les confidences que m'a faites récemment ma cousine Norna, ce vieillard a droit de le porter. — Et ce jeune homme aussi, je pense, » dit le capitaine après avoir consulté son portefeuille. « Écoutez-moi un moment, » ajouta-t-il en s'adressant au jeune Vaughan, que nous avons jusqu'ici appelé Cleveland, « écoutez-moi, monsieur : vous vous nommez, dit-on, Clément Vaughan... Dans votre première jeunesse ne commandiez-vous pas une bande de pirates qui pilla, il y a huit ou neuf ans, un village espagnol, appelé Quempoa, dans la Nouvelle-Espagne, avec l'intention de vous emparer de quelques trésors? — Il serait inutile de le nier, répondit le captif. — Non, répliqua le capitaine Weatherport; mais cet aveu peut vous faire beaucoup de bien. Les muletiers s'échappèrent avec les trésors, tandis que vous étiez occupé à protéger, au risque de votre propre vie, l'honneur de deux dames espagnoles contre la brutalité de vos gens. Ne vous en souvenez-vous pas? — Je m'en souviens, moi, dit Jack Bunce; car notre capitaine, que voilà, fut abandonné sur une île déserte pour sa galanterie; et c'est à peine si j'ai pu échapper au fouet pour avoir pris son parti. — Puisque ces faits sont patents, reprit le capitaine Weatherport, la vie de Clément Vaughan est en sûreté... les dames qu'il sauva étaient des personnes de qualité, les filles du gouverneur de la province; et il y a long-temps qu'une requête fut adressée par l'Espagnol reconnaissant à notre gouvernement pour qu'on traitât leur sauveur avec égard. Je reçus des ordres tout particuliers sur Clément Vaughan lorsque je fus envoyé en croisière contre

les pirates dans les Indes occidentales, il y a six ou sept ans. Vaughan n'était plus qu'un nom dans ces parages, et j'entendis parler de Cleveland. Néanmoins, capitaine Cleveland ou Vaughan, dès que vous êtes bien l'homme qui se montra si généreux à Quempoa, je puis vous assurer d'une grâce entière lorsque vous arriverez à Londres. »

Cleveland s'inclina et le sang lui monta au visage. Mertoun tomba à genoux et rendit mille actions de grâces au ciel. On les fit retirer au milieu de l'émotion de tous les spectateurs.

« Et maintenant, mon cher monsieur le lieutenant, qu'avez-vous à dire pour votre défense? » demanda le capitaine Weatherport au ci-devant Roscius.

« Ma foi, peu de chose ou rien, s'il plaît à Votre Honneur; sinon que je souhaite vivement que Votre Honneur puisse trouver mon nom sur le livre de pardon que vous tenez à la main, car j'étais à côté du capitaine Clément Vaughan dans cette affaire de Quempoa. — Vous vous nommez Frédéric Altamont, répliqua le capitaine Weatherport. Je ne vois ici aucun nom qui ressemble à cela; ces dames ont écrit sur mon livre le nom d'un John Bounce ou Bunce. — Ma foi, c'est moi.... c'est moi-même, capitaine.... je puis le prouver, et je suis résolu, quoique ce dernier nom soit un peu plébéien, à vivre sous le nom de Jack Bunce plutôt que d'être pendu avec celui de Frédéric Altamont. — En ce cas, reprit le capitaine, je puis vous donner quelques espérances, pourvu que vous ayez nom Jack Bunce. — Grand merci, mon noble seigneur, » s'écria Bunce. Puis, changeant de ton, il ajouta : « Oh! puisqu'un changement de nom a une si grande vertu, le pauvre Dick Fletcher aurait pu trouver grâce en s'appelant Timothée Tugmutton; mais, quoi qu'il en soit, voyez-vous, pour me servir de sa phrase ordinaire... — Assez pour le lieutenant, interrompit le capitaine. Amenez maintenant Goffe et les autres coquins; je crois qu'il nous faudra des cordes pour quelques uns d'entre eux. » Cette prévision promettait d'être pleinement remplie, car les charges étaient accumulées contre eux.

Bientôt l'*Alcyon* reçut l'ordre de conduire tous les prisonniers à Londres, et il mit à la voile deux jours après.

Pendant le temps que l'infortuné Cleveland passa à Kirkwall, il fut traité avec politesse par le capitaine de l'*Alcyon;* et l'amitié de sa vieille connaissance, Magnus Troil, qui savait en secret les liens intimes qui l'unissaient à sa famille, le pressa d'accepter mille

choses propres à adoucir sa captivité ; mais il n'accepta presque rien.

Norna, qui portait encore un plus vif intérêt à ce malheureux prisonnier, était alors incapable de le lui témoigner. Le sacristain l'avait trouvée étendue et sans connaissance sur le pavé, et lorsqu'elle revint à elle, son esprit avait totalement perdu son équilibre, et il fut nécessaire de la placer sous la garde de plusieurs personnes.

Quant aux sœurs de Burgh-Westra, tout ce qu'en put entendre dire Cleveland, c'est qu'elles étaient tombées malade par suite de la frayeur qu'elles avaient éprouvée. La veille au soir du jour où partit l'*Alcyon,* il reçut alors en secret le billet suivant : « Adieu, Cleveland.... nous nous séparons à jamais, et nous devons nous séparer.... soyez vertueux et heureux. Les illusions qu'une éducation solitaire et une connaissance étroite du monde ont répandues autour de mon esprit sont évanouies et dissipées pour toujours. Mais quant à vous, je suis certaine d'être si peu tombée dans l'erreur, que je vous regarde encore comme plus naturellement porté au bien qu'au mal, comme un homme que la nécessité seule, l'exemple et l'habitude ont retenu de force dans un pareil genre de vie. Que je sois dans votre pensée comme si j'avais cessé d'exister; et si vous deveniez un jour l'objet de la louange générale, comme vous êtes maintenant celui du blâme universel, pensez alors qu'une femme se réjouit de la réhabilitation de votre honneur, quoiqu'elle ne doive jamais vous revoir. » Le billet était signé M. T. Cleveland le relut cent fois avec une émotion profonde et d'abondantes larmes, puis le plaça sur son cœur.

Mordaunt Mertoun reçut une lettre aussi, mais dans un style bien différent. Elle était de son père : Basile Vaughan lui disait adieu pour toujours, et le dispensait, pour l'avenir, de ses devoirs de fils, attendu que, malgré ses efforts de plusieurs années, le vieux Mertoun n'avait pu lui témoigner l'affection d'un père. La lettre désignait un endroit caché dans la vieille maison de Jarlshof, où Mordaunt trouverait une somme considérable tant en espèces qu'en argent non monnoyé, et engageait Mordaunt à en user comme de son bien. « Ne craignez pas, disait Vaughan, de me devoir la moindre reconnaissance pour ce cadeau, ou de partager des dépouilles de piraterie. Le trésor que je remets entre vos mains provient entièrement de la fortune de votre défunte mère, Louisa Gonzago, et vous appartient de droit. Oublions-nous l'un l'autre (était

la conclusion), comme des gens qui ne doivent jamais se revoir...» Et en effet, ils ne se revirent plus, car le vieux Mertoun, contre qui aucune accusation ne fut portée, disparut après que le sort de Cleveland fut décidé; on pensa généralement qu'il s'était retiré dans un couvent étranger.

On apprendra en peu de mots quel fut le sort de Cleveland, suivant une lettre que Minna reçut deux mois après que l'*Alcyon* avait quitté Kirkwall. La famille était réunie à Burgh-Westra, et Mordaunt en était devenu un membre, le bon udaller ayant pensé qu'il ne pourrait jamais le récompenser assez d'avoir sauvé ses filles. Norna, qui commençait à revenir de son égarement d'esprit, se trouvait alors chez Magnus, et Minna, zélée dans ses attentions pour cette malheureuse victime de vaines illusions, était assise près d'elle, épiant chaque symptôme du retour de sa raison, lorsque la lettre dont nous parlons lui fut remise entre les mains.

« Minna, disait cette lettre, chère Minna!... adieu pour toujours... Croyez-moi, je ne vous voulus jamais de mal, jamais. Du moment où j'eus le bonheur de vous connaître, je résolus de quitter mes odieux camarades, et je formai cent projets qui ont été aussi inutiles qu'ils méritaient de l'être... Pourquoi et comment le sort d'une femme si aimable, si sage, si innocente, serait-il lié à celui d'un homme si coupable?.... Je ne parlerai plus de ces rêves. Ma triste situation est encore plus douce que je ne m'y attendais et que je ne l'avais mérité. Le peu de bien que j'ait fait en ma vie a compensé tous mes autres crimes dans l'esprit de juges honorables et compatissants. J'ai non seulement échappé à la mort ignominieuse qu'ont subie plusieurs de mes compagnons, mais encore le capitaine Weatherport, qui va partir pour la Nouvelle-Espagne, sous l'appréhension d'une guerre prochaine avec cette contrée, a généreusement sollicité et obtenu la permission de me donner du service, à moi et à deux ou trois autres de mes camarades moins coupables. Cette mesure lui fut suggérée, à lui par sa générosité naturelle, et aux autres par la connaissance que nous devons avoir des côtes et des parages. Quelle que soit la manière dont nous avons acquis cette position nouvelle, nous espérons nous en servir pour le bien de notre pays. Si la vertu peut donner le bonheur, je n'ai pas besoin de souhaiter que vous soyez heureuse, car alors vous l'êtes déjà... Adieu, Minna. »

Minna pleura si amèrement après avoir lu cette lettre, qu'elle attira l'attention de la convalescente Norna. Celle-ci arracha le pa-

pier des mains de sa parente, et le parcourut d'abord d'un air confus, comme si elle n'y comprenait rien... puis avec un commencement de souvenir... puis enfin avec des transports de joie mêlés de chagrin, elle le laissa tomber de ses mains. Minna ramassa la lettre, et se retira dans sa chambre avec son trésor.

Depuis ce jour, Norna parut prendre un caractère tout différent: elle adopta pour ses vêtements un genre plus simple et moins imposant. Son nain fut congédié après avoir amplement reçu de quoi vivre. Elle ne témoigna plus aucune envie de continuer sa vie errante, et ordonna que son observatoire de Fitful-Head, comme on peut l'appeler, fût démoli. Elle ne répondit plus au nom de Norna, et voulut qu'on l'appelât de son véritable nom d'Ulla Troil. Mais il s'opéra encore en elle un changement plus important. Autrefois épouvantée par les remords de sa conscience et par le désespoir où l'avaient plongée les circonstances de la mort de son père, elle semblait s'être considérée comme hors de la grâce divine; en outre, livrée aux vaines sciences occultes qu'elle prétendait exercer, ses études, comme celles du médecin de Chaucer, ne portaient pas souvent sur la Bible. Maintenant le livre sacré la quittait rarement, et lorsque de pauvres gens venaient, dans leur ignorance, la consulter comme autrefois, et invoquer son pouvoir sur les éléments, elle se contentait de répondre : « *Les vents sont dans le creux de sa main.* » Sa conversion ne fut peut-être pas entièrement selon la raison; l'état de son esprit troublé par une telle complication d'événements horribles s'y opposait sans doute; mais elle semblait sincère, et fut certainement utile. Elle parut se repentir amèrement de ses tentatives présomptueuses pour diriger le cours des choses humaines, réglé par des puissances bien supérieures, et elle témoignait une vive componction lorsque ses anciennes prétentions étaient, d'une manière ou d'une autre, rappelées à sa mémoire. Elle montrait encore une tendresse toute particulière pour Mordaunt, quoique ce fût peut-être par habitude; et il n'était pas aisé de savoir si elle se rappelait bien ou mal les événements compliqués où elle avait joué un si grand rôle. Quand elle mourut, quatre ans environ après les derniers incidents que nous avons rapportés, on trouva que, cédant aux vives instances de Minna, elle avait légué son immense fortune à Brenda Troil. Une de ses dernières volontés fut qu'on livrât aux flammes tous les livres, tous les instrumens de son laboratoire, et tous les objets qui avaient rapport à ses anciennes études.

Deux années environ avant la mort de Norna, Brenda devint l'épouse de Mordaunt Mertoun. Il s'écoula quelque temps avant que le vieux Magnus Troil, malgré toute son affection pour sa fille et toute sa partialité pour Mordaunt, pût franchement se réconcilier avec l'idée de ce mariage. Mais les qualités du jeune homme étaient particulièrement du goût de l'udaller, et le vieillard sentit si bien l'impossibilité où il se trouvait de mieux remplir la place vide dans sa famille, que le sang norse céda aux sentiments naturels du cœur. Il consola son orgueil en voyant ce qui se passait autour de lui, en considérant ce qu'il nommait les usurpations de la petite noblesse écossaise sur *le pays* (car c'est ainsi que les Shetlandais se plaisent à appeler leur patrie), et finalement il crut que « sa fille avait aussi bien fait d'épouser le fils d'un pirate anglais que celui d'un brigand écossais ; » allusion insultante aux familles des Highlands auxquelles les îles Shetland doivent tant de propriétaires respectables ; mais les ancêtres de ces dignes personnages étaient généralement moins renommés par leur vieille origine et leur brillant courage, que par leurs égards scrupuleux pour les vaines distinctions du *meum* et du *tuum*. Le jovial vieillard vécut jusqu'à l'extrémité de la carrière donnée à l'homme, avec l'heureux espoir d'une postérité nombreuse dans la famille de sa plus jeune fille. Sa table était alternativement égayée par les chansons de Claude Halcro, et éclairée par la science de M. Triptolème Yellowley. Ce dernier mit de côté ses hautes prétentions lorsqu'il connut mieux les usages des insulaires, et se rappela les nombreuses mésaventures qui avaient accompagné ses premiers essais de réforme. Il était devenu un honnête et utile représentant de son noble patron, et il n'était jamais plus heureux que quand il pouvait échapper au chétif ordinaire de sa sœur pour participer à la bonne chère de l'udaller. Le naturel de miss Barbara s'était cependant de beaucoup adouci après qu'elle eut inopinément recouvré la corne remplie de pièces d'argent, trésor que Norna avait jadis caché dans la vieille maison de Sturmburgh pour servir à la réussite de quelque dessein mystérieux, et qu'elle rendit par la suite à ceux qui l'avaient accidentellement trouvé, en leur déclarant qu'il disparaîtrait encore, à moins qu'ils n'en fissent un usage raisonnable pour les besoins du ménage. On peut croire que ce fut à cette recommandation que Tronda Dronsdaughter, probablement affidée de Norna, dut le bonheur de ne pas succomber lentement d'inanition.

Mordaunt et Brenda furent aussi heureux qu'il est permis de

l'être en ce monde. Ils s'aimaient et s'estimaient l'un l'autre... Ils jouissaient d'une ample fortune, et avaient à remplir des devoirs faciles, qu'ils ne négligeaient pas ; la conscience pure et le cœur joyeux, ils riaient, chantaient, dansaient, s'inquiétaient peu du monde, et ne dépendaient de personne.

Mais Minna, avec son âme élevée et sa vive imagination... Minna, douée d'une sensibilité si profonde et d'un enthousiasme si exalté, et condamnée à voir l'une et l'autre s'éteindre dès sa jeunesse, parce qu'avec l'inexpérience d'un caractère romanesque et l'ignorance du monde, elle avait jeté les fondements de son bonheur, non pas sur le roc, mais sur le sable mouvant... était-elle, pouvait-elle être heureuse? Oui, lecteur, elle fut heureuse ; car, quoi que puisse alléguer un sceptique dédaigneux, à chaque devoir rempli est attachée une heureuse paix d'esprit, une douce conscience d'honorables efforts, proportionnés à la difficulté de la tâche accomplie. Le repos du corps, qui succède à un travail rude et fatigant, ne peut être comparé au calme dont jouit l'âme en pareille circonstance. Sa résignation, cependant, et l'affection constante qu'elle témoigna à son père, à sa sœur, à l'infortunée Norna et à tous ceux qui avaient droit à ses égards, n'étaient ni l'unique ni la plus précieuse source de ses consolations. Comme Norna, mais avec un jugement mieux dirigé, elle apprit à changer les visions d'un fol enthousiasme qui avaient agité et troublé son imagination pour une liaison plus pure et plus vraie avec le monde supérieur que celle qu'avaient pu lui fournir les chants de bardes païens, ou les productions romanesques de poètes plus modernes. Ce fut à cette source qu'elle puisa la force, après avoir connu à diverses reprises l'honorable et glorieuse conduite de Cleveland, d'apprendre avec résignation qu'il avait enfin succombé, en commandant une noble et courageuse entreprise, entreprise qui fut heureusement terminée par ceux à qui sa bravoure déterminée avait ouvert le chemin. Bunce, devenu son imitateur en bien, comme il l'avait été jadis en mal, transmit à Minna un récit de ce douloureux événement, en termes qui montraient que, quoique sa tête fût faible, son cœur n'avait pas été tout-à-fait corrompu par la vie infâme qu'il avait menée quelque temps; au moins il paraissait s'être amendé; il avait obtenu de l'avancement et s'était distingué dans la même action ; mais rien, disait-il, ne pouvait compenser la douleur que lui causait la perte de son ancien capitaine et camarade [1]. Minna lut cette nouvelle ; et le-

1. Nous n'avons rien pu recueillir de certain sur le sort de Bunce; mais notre ami

vant vers le ciel des yeux mouillés de pleurs, elle remercia Dieu d'avoir permis à Cleveland de mourir dans la voie de l'honneur; elle eut même le courage de rendre des actions de grâces à la Providence pour avoir retiré son malheureux ami d'un monde rempli de tentations avant qu'elles eussent fait succomber sa vertu encore mal affermie. Cette réflexion produisit sur Minna un effet si puissant, que, le premier moment de la douleur passé, elle parut non seulement résignée, mais encore plus heureuse qu'auparavant. Ses pensées néanmoins étaient détachées du monde, et elle semblait ne les ramener vers la terre qu'en faveur des amis qu'elle chérissait ou des pauvres qu'elle pouvait servir et consoler : elle était alors animée d'un sentiment semblable à celui d'un ange gardien.

Ce fut ainsi qu'elle vécut, recevant de tous ceux qui l'approchaient une affection mêlée de respect; aussi, lorsque ses amis pleurèrent sa mort, qui n'arriva que dans une extrême vieillesse, ils se consolèrent par la douce pensée que l'humanité qu'elle venait de dépouiller était la seule circonstance qui l'avait placée, suivant les paroles de l'Écriture, « un peu au dessous des anges. »

e docteur Dryasdust, croit qu'il peut être identifié avec un vieux gentleman, qui au commencement du règne de George Ier, fréquentait régulièrement le Café-Rose, allait au spectacle tous les soirs, contait d'incroyables histoires sur la Nouvelle-Espagne, grommelait toujours contre la carte, criait contre les garçons, et était généralement connu sous le nom de capitaine Bunce. W. S.

FIN DU PIRATE.

IMPRIMERIE DE E.-J. BAILLY, PLACE SORBONNE, 2.

plus efficace de subjuguer la Pologne, la T
quie et l'Autriche.

13° Alors il faut frapper le grand coup : p
poser secrètement à la France et à l'Autriche
partage de l'univers, d'où naîtra une guerr
mort entre ces deux puissances.

14° C'est dans l'acharnement de cette gue
que la Russie, en faisant marcher lentement s
armée régulière vers le Rhin, où elle aura t
d'alliés, jettera, par le Bosphore et la Baltiq
des nuées de barbares indisciplinés en I
lie, en France et en Espagne, pour saccager
contrées, enlever le plus d'habitans possi
pour peupler la Sibérie et toutes les contr
désertes et incultes de l'empire russe. L'arm
régulière s'avancerait alors pour achever la c
quête du monde.

Quand on réfléchit que ce plan gigantesq
pour l'asservissement de l'Europe a été exéc
ponctuellement, en si peu d'années et avec t
de succès, et que la possession de Constan
nople en est l'accomplissement, on partage
j'ose du moins l'espérer, mes justes craintes,
l'on évitera la catastrophe.

Je connais assez bien les localités, les r
sources, l'esprit des populations et les moy
incalculables que la possession du détroit
Dardanelles procurerait à la Russie, pour af